



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

3

Per. 275 f. $\frac{12}{12}$



1

BIBLIOTHEQUE
FRANCOISE,

OU

HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE.

TOME PREMIER.

Première Partie.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FR. BERNARD.
M D C C X X I I I.



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE.

ARTICLE I.

*Memoires sur la Vie & les Ouvrages de
M. Dacier Pensionnaire de l'Academie
des Belles Lettres & l'un des Quaranté
de l'Academie Françoise, Garde des
Livres du Cabinet du Roy, mort à Pa-
ris le 18. de Septembre 1722.*



ANDRÉ DACIER naquit à
Castres dans le haut Languedoc
le 6. d'Avril 1651. Son pere qui
étoit Avocat de la Chambre de
l'Edit & qui faisoit profession
de la Religion Protestante, dans

laquelle il avoit été élevé, n'oublia rien pour
lui donner une semblable Education : D'a-

A

bord

2 BIBLIOTHEQUE

bord il le fit étudier au Collège de Caën qui étoit encore mi-parti & lorsque par Arrêt du Conseil du 17. Novembre 1664. la direction de ce Collège eut été donnée aux seuls Peres Jesuites, il l'envoia à l'Academie de Poitiers, & ensuite à celle de Saumur pour qu'il achevât de s'y perfectionner dans les Humanités sous le fameux Tanneui le Fevre.

Mr. Dacier qui avoit du goût & de l'inclination pour les Lettres, répondit parfaitement aux soins que l'on eut de lui, & Mr. le Fevre fut si content de son application & de ses progrès, qu'ayant renvoyé plus d'un an avant sa mort, tous les Elèves qu'il avoit dans sa maison, M. Dacier fut le seul qu'il retint. (1) On sçait que ce sçavant Humaniste avoit une fille qu'il prenoit soin dans le même tems de former aux Belles Lettres, & qui depuis a été l'honneur & la gloire de son sexe. Mr. Dacier ne put voir le mérite naissant de cette aimable Personne sans en être épris. Elle ne le fut pas moins de celui de son condisciple, & ce fut dès-lors que se formèrent ces sentimens réciproques d'estime & de tendresse que près de quarante années de mariage n'ont pu affoiblir.

La mort de M. le Fevre arrivée le 12. de Septembre 1672 obligea M. Dacier à retourner chez son pere: Après y avoir demeuré quelque tems, il vint à Paris dans le dessein de chercher un établissement qui lui convint & de connoître par lui-même ceux dont la

ré-

(1) Vie de M. le Fevre | des Mémoires de Littérature
dans la 1. part. du 2. Tom. | p. 10.

réputation faisoit alors le plus de bruit dans la République des Lettres. L'un fut beaucoup plus aisé que l'autre , & les belles connoissances que M. Dacier avoit puisées dans la celebre Ecole de Saumur, lui eurent bientôt acquis l'estime & la familiarité de Sçavans ; mais comme le chemin de la fortune est peu accessible aux gens de lettres & qu'il ne voyoit gueres d'apparence que cette route dût si-tôt s'appplanir pour lui , l'impossibilité où il étoit de se soutenir à Paris sans emploi , lui fit prendre le parti de regagner la maison paternelle pour une seconde fois. Nous apprenons cette particularité d'une Lettre où Mr. Chetreau felicite M. Dacier le Pere (1) de ce qu'il reverra dans peu un Fils si digne de son amitié , „ il seroit à souhaiter , lui dit-il (2) „ que ceux qui ont plus de credit & de lamués „ res que je n'en ay , eussent mes inclina- „ tions. Ils déroberoient M. Dacier à sa pa- „ trie & sa fortune vous consoleroit peut- „ être de sa longue absence. Mais on traite „ ici les Gens d'affaires plus honêtement que „ les Gens de Lettres , & il s'en faut peu que „ l'on ne s'en tienne au mot du Romain , qui „ s'écrie tout-prêt d'expirer que la Vertu n'est „ qu'une chimere de deux syllabes : l'avan- „ tage que vous tirerez de la dureté de nô- „ tre siècle est que vous reverrés bientôt un „ fils qui vous ressemble par les qualités de „ l'ame & de l'esprit.

Le peu de succès de ce premier voïage ne fit point perdre courage à M. Dacier ; il en

A 2

tenta

(1) Oeuvres mêlées. | 110. du dernier de Fev.
(2) Cette Lettre est dat. | 1672.

venta bientôt après un second qui fut plus heureux ; ses amis informèrent Mr. le Duc de Montausier de son mérite & de sa capacité, & ce Seigneur charmé d'avoir trouvé un sujet qu'il pût mettre en œuvre, le fit mettre sur la liste des Interprètes Dauphins & le chargea de travailler sur Pompeius Festus.

Cette commission étoit aussi difficile qu'honorable ; ce que l'on avouera aisément pour peu que l'on connoisse l'ouvrage qu'il étoit question d'éclaircir. On sçait que de tous les livres anciens, il en est peu qui avant que d'être venus jusqu'à nous, aient essuié plus d'accidens que le *Traité de Verrius Flaccus de Verborum Significatione*. Pompeius Festus l'a abrégé à sa mode, Paul Diacre en a usé de même à l'égard de Pompeius Festus, & c'est là sans doute ce qui nous a fait perdre l'ouvrage entier. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce qui reste de ces Abregés est tellement corrompu, que les premiers morceaux que l'on en vit ne parurent pas intelligibles ; il est vrai que depuis ce tems, trois Sçavans du premier ordre en avoient restitué & expliqué plusieurs passages, ce qui rendoit ce *Traité* d'un plus grand usage ; mais outre que leurs explications & leurs restitutions n'avoient pas toujours été heureuses, il restoit encore plusieurs endroits auxquels ces Doctes Critiques n'avoient pas osé toucher. Toutes ces raisons qui faisoient souhaiter ardemment une nouvelle édition de Pompeius Festus ne levoient pas les difficultés qui se rencontroient à la donner bonne. Mr. Dacier entreprit de les surmonter, & on peut dire qu'il en est venu à bout :

bout : il a rempli des lacunes importantes ; rétabli des passages mutilés , déterminé le sens de certains mots que leur antiquité rendoit obscurs ; & ce qui mérite d'être remarqué , toutes ses notes sont précises , débarrassées d'un vain étalage d'érudition , & écrites avec cette noble simplicité que nous admirons encore dans quelques Critiques du XVI. siècle.

Le Commentaire sur Festus parut en 1681. M. Dacier donna cette même année le premier volume de la Traduction François d'Horace, à laquelle il joignit d'assez longues notes ; il fit suivre cet Ouvrage d'une version latine du XII. livre des contemplations d'Anastase le Sinaïte sur l'Hexameron qui fut imprimée à Londres en 1682 in 4.

Au commencement de l'année suivante, M. Dacier épousa l'illustre fille dont on a parlé : Elle s'étoit retirée à Paris aussitôt après la mort de son Pere & le grand nombre d'excellens Ouvrages qui étoient sortis de sa plume avoient déjà rendu son nom célèbre parmi les Sçavans. Elle avoit publié dès l'année 1674. quelques Fragmens de Callimaque, (a) les Commentaires sur Florus, sur Dictys de Crete & sur Aurelius Victor, *Ad usum Delphini*, avoient aussi paru en différens tems de même que sa Traduction François d'Anacreon avec des Remarques ; & elle

A 3

ter

(a) Voy. sur les Ouvrages de M^e. Dacier l'éloge que les Journalistes des Sçavans & ceux de Trevoux ont fait de cette sçavante Dame. Consultez aussi le Traité de Mr. Juncker, intitulé, *Femina Erudita*, p. 12. & suiv. Il se trouve au bout de son *Schediasma de Ephemeridibus Eruditorum*, publié à Leipzig en 1692 in 12.

ténoit pour lors sur le métier Eutrope & les Comedies de Plaute. Tous ces Ouvrages sortis de la main d'une fille & d'une fille qui avoit à peine atteint sa trentième année, étonnoient tous les Scavans. M. Dacier qui voioit ces progrès avec une véritable admiration souhaitta passionnement d'en partager la gloire, en s'unissant à elle par des liens indissolubles: ses offres furent acceptées; & Mademoiselle le Fevre consentit avec plaisir à se parer d'un nom que la conformité de l'âge, de l'Education, des sentimens, de la reputation même lui rendoit précieux depuis longtems.

C'est sur la foi de Messieurs les Journalistes de Paris, des Reverends Peres de Treux & d'un Auteur étranger (a) que je fais quitter à Mademoiselle le Fevre son premier nom pour prendre immédiatement après celui de Madame Dacier: ce n'est pas que j'ignore les reproches que l'on fait dans la Bibliothéque Germanique aux Ecrivains que je cite pour mes garands, d'avoir oublié son premier mariage avec un Libraire de Saumur nommé Jean Lesnier, (b) dont la mauvaise hu-

(a) M. Juncker dit qu'elle étoit encore fille lorsqu'elle publia ses Editions *ad usum Delphini*, *ubi sup.* p. 32. *cum adhuc virgo esset, varias edidit notisque illustravit antea antiquos.*

(b) Ce Libraire a imprimé pendant douze ans plusieurs Ouvrages de M. le Fevre, comme Anacreon en 1660, Apollodore en 1661 &c. V. la note (2) de la biblioth. German. pag. 133. & 136. tom. 3.

l'humeur la force de se retirer chez son (1) pere.
(a) On attribue sa desertion de chez son ma-
ry à une cause bien moins honorable dans un
Memoire MS. que l'on nous a communiqué;
& que l'on verra tout entier à la suite de cet
Article; mais j'ai crû qu'en attendant qu'un
fait de cette importance fût suffisamment
prouvé, nous ne serions pas mal de nous en
tenir aux anciennes dates.

L'union de M. Dacier avec Madem. le
Fevre fut universellement approuvée, "on rap-
" porte (2) dit M. Basnage à cette occasion
" que feu M. le Duc d'Orleans aiant vû
" marier deux personnes peu favorisées des
" Biens de la fortune, dit assez plaisamment

A 4

" que

(1) Biblot. German. tom. 3, pag. 353 & 356.

(2) Hist. des Ouvrages des Sav. Oct. 1684. p. 203.

(4) L'Auteur des Entretien des Ombres aux Champs
Elysées, Oct. 1722. p. 307. 308. a mis en œuvre cette
anecdote vraie ou fausse, d'une manière très-agréa-
ble. " Etes-vous de la connoissance des Poëtes
" Grecs, dit Charon à l'Ombre qui lui parloit (M.
" Dacier) Si je les connois dit l'Ombre Docteur, ils ont
" presque tous été chez moi pour apprendre le Fran-
" çois; ma femme & moi avons passé toute notre vie
" à les faire connoître à notre Nation. Comment!
" répondit le Batelier, seroit-ce votre femme que je
" passai il y a quelque temps! Elle n'eut pas plutôt mis
" pied-à-terre, qu'Homere lui donna la main pour la
" mener chez Platon. Un certain Libaire voulut la
" lui disputer, disant qu'elle étoit la femme, qu'elle
" lui avoit échappé en l'autre monde & que puisqu'il
" la retrouvait, il vouloir s'en saisir. Homere lui
" lançant un regard terrible, lui dit de le retirer,
" non sans l'avoir préalablement appelé village de
" Chien. . . . L'Ombre ignorant les noms d'apprendre
" que la femme avoit reçu un si bon accueil d'Ho-
" mere. Elle se flatoit qu'Homere, Platon & Plutarque
" viendroient se devant d'elle de la même manière.
" Voilà plusieurs personnes de l'Académie, &c.

„ que la faim & la soif se marioient ensemble ; mais on peut dire de l'union de M. Dacier & de Madem. le Fevre , que c'est le mariage du Latin & du Grec qu'ils possèdent tous deux en perfection.

A peine M. & Madame Dacier furent-ils mariés qu'ils conçurent le dessein de rentrer dans la Communion Romaine ; mais afin qu'on ne pût point leur reprocher qu'ils avoient agi avec trop de précipitation dans une affaire qui demandoit les reflexions les plus serieuses, ils resolurent d'aller à Castres & de cesser pour un tems tout commerce avec l'Antiquité profane. Leurs amis, qui ignoroient le veritable motif de ce voiage, crurent que c'étoit le derangement de leur fortune qui les forçoit à quitter Paris ; & l'on pretend que M. de Charleval (a) pour les en dissuader fut leur offrir une bourse, où il y avoit dix mille livres en or ; mais s'ils virent avec plaisir cette marque d'une generosité, dont il est bien peu d'exemples, ils refuserent constamment d'en profiter ; & le pretexte dont ils se servirent pour ne pas reveler le véritable motif de leur voiage ; fut que Madame Dacier étoit bien aise de connoître la famille de son Epoux.

Pendant leur séjour à Castres ils s'appliquèrent mutuellement & sans aucune diversion à s'instruire par la lecture de l'Ecriture Sainte

(a) M. de Charleval étoit un des plus honnêtes hommes & des plus beaux esprits de son tems. C'est à lui que Sarrasin a adressé le fameux Sonnet, lorsque Adieu vit. Vignoul de Marville a ramassé des particularités curieuses sur la vie & le caractere de M. de Charleval.

ne & des Peres des matières controversées ; ils chercherent la verité dans les sources pures avec toute la simplicité de leur cœur , & la verité se découvrit à eux , dépouillée de tous les sophismes dont les Protestans l'ont enveloppée , de sorte qu'après s'être convaincus de leurs erreurs , ils en firent une abjuration publique au mois de Septembre de l'année 1685.

Il n'y a point de tours que les Protestans n'aient inventés , pour noircir la conversion de Mr. & de Madame Dacier. Ils ne changèrent de Religion , si l'on en veut croire M. Jucker que pour éviter les Dragonades ; (1) M. Maillon donne à entendre que c'étoit plutôt pour jouir des Pensions du Roy ; & s'assurer un bon établissement. (2) M. Bayle même à qui l'on pardonne moins qu'à un autre les preventions & les petitesse de parti ne semble pas fort éloigné de cette opinion. (3) Mais la suite de la vie de Mr. & de Mad. Dacier les justifie de tous les soupçons indignes que l'on a jettés sur leur droiture : ils ont perseveré l'un & l'autre dans l'exercice de la Religion Romaine , & tous ceux qui les ont connus , leur rendent cette justice , qu'ils gémissoient souvent sur leurs anciennes tenebres & qu'ils ne parloient qu'avec des transports de joie , du bonheur qu'ils avoient eu d'y renoncer.

L'Exemple des personnes d'un certain mérite est toujours d'un grand poids. Le

A 5

chan-

(1) Ubi sup.

(2) Hist. Critique de la Repub. des lettres tom. 8. p. 217. & 218.

(3) Nouv. de la Repub. des lettres. 1686. p. 257.

changement de nos deux illustres Epoux , eut
 les plus heureuses suites & entraîna la plus
 grande partie des habitants de Castres & des
 environs. Il nous reste une Lettre que M.
 Dacier écrivit alors à son ami M. Mitron.
 Le nouveau converti , (1) peint si vive-
 ment ce qu'il pensoit de la démarche qu'il
 venoit de faire , que nous ne croions pas pou-
 voir opposer , de plus solide réponse à tout
 ce que quelques Reformés prevenus ont pu-
 blié d'injurieux contre la sincérité & les
 motifs de son changement. „ Les Marques
 „ que vous me donnes de votre amitié , lui
 „ mande-t-il, me sont si cheres & si precieu-
 „ ses que je n'ai pû lire sans des transports
 „ de joie la Lettre que vous m'avez fait l'hon-
 „ neur de m'écrire. Je suis persuadé que cel-
 „ le que je vous écris aujourd'huy ne vous
 „ en donnera pas moins ; car elle vous ap-
 „ prendra que ma femme & moi sommes très
 „ bons Catholiques. Nous le serions , il y a
 „ plus de quatre mois si nous n'eussions mén-
 „ agé les choses pour rendre nôtre conver-
 „ sion plus agreable à Dieu & au Roy ; &
 „ plus utile à notre pays. Cela nous a heu-
 „ reusement réussi ; & nous déclarant, nous
 „ avons obligé la plus grande partie de la
 „ ville , à nous suivre : Jeudi dernier nous
 „ leur fîmes signer une délibération très-con-
 „ forme à la volonté du Roi, cela entraîne
 „ tout le reste, & tout Castres sera Catho-
 „ lique dans quatre jours ; l'on a sujet
 „ d'esperer que ce bon exemple servira d'ins-
 tru-

traction aux villes voisines & peut-être
 même à tout le Languedoc . . . Si ce
 que nous avons fait pouvoit être de quel-
 que mérite auprès de S. M. Nous souhaiterions
 que cela servit à nous rapprocher
 de vous. Ma femme & moi regrettons
 extrêmement votre conversation, nous a-
 vons plus besoin que jamais d'avoir devant
 les yeux les exemples de votre politesse ;
 mais quelque passion que nous aïons pour
 cela, nous laissons ce soin à la providen-
 ce, de peur de souiller par des démarches
 qui paroitraient intéressées, la plus sainte
 & la plus désintéressée de toutes les ac-
 tions. Faites nous seulement la grace de
 vous souvenir toujours de nous écrire.
 Quand on nous laissera dans nôtre re-
 traite, nous n'oserons nous en plaindre
 & nous aimerons toujours un lieu où
 par la benediction de Dieu nous avons
 porté de si bons fruits. Je fais &c. à
 Castres le 25. de Sept. 1685.

Cette action étoit sans doute trop mé-
 ritoire pour qu'elle demeurât sans récom-
 pense: Mr. l'Evêque de Meaux & Mr. le
 Duc de Montausier qui avoit toujours pris
 soin de la fortune de Mademoiselle le Fevre,
 du tems même qu'elle étoit encore Protec-
 tante (a) en parlerent donc au Roy. Ce Prin-

cc

(a) On trouve là-dessus un trait curieux dans
 un Livre intitulé, *Histoire de Tous sous Charles I. &
 Jacques I. Rois d'Angleterre*, imprimé d'a-
 bord à Londres & ensuite à Amsterdam en 1681.
 En 1682. dit l'Auteur, Madem. le Fe-
 vre étant dévoté un Livre au Roi de France, il se le

ce qui n'attendoit que leur conversion pour leur faire part de ses bienfaits, accorda d'abord à M. Dacier une pension de 1500. livres, & une autre de 500. à son Épouse. Le Brevet fut expédié dès le mois de Novembre, & sur l'avis qu'ils en eurent, ils se déterminèrent à retourner à Paris, où après avoir été reçus du Roy avec une bonté toute singulière, ils reprirent chacun en particulier leurs occupations littéraires.

On peut voir quels furent les objets des travaux de Madame Dacier, dans les Éloges que l'on a consacrés à sa mémoire. Pour M. Dacier, il continua son Horace dont il avoit donné en différens tems les cinq premiers volumes. Le sixième & le septième qui contiennent les satyres parurent en 1687. & les trois volumes qu'il publia sur les Épi-
tres

„ trouva personne à la Cour, qui osât l'introduire su-
„ pède du Roy, pour lui présenter son Livre, parce
„ qu'alors elle étoit Protestante. M. le Duc de Mon-
„ tautier, Gouverneur du Dauphin, l'ayant appris, s'of-
„ frit d'office à la produire au Roy. Il la fit mon-
„ ter dans son carrosse, & la présenta elle, & son livre
„ au Roy, qui lui dit en colère, qu'il faisoit mal
„ d'appuyer des gens de la religion de cette Demoisel-
„ le, & que pour lui il seroit descendre que son nom
„ ne parût point à la tête des livres des Huguenots, &
„ que pour cet effet, il donneroit ordre, qu'on fust
„ tous les exemplaires du livre de Mademoiselle la
„ Pevre. Le Duc de Montautier répondit avec la mê-
„ me liberté, avec laquelle il a toujours parlé au Roy &
„ que personne n'a osé imiter, Est-ce ainsi Sire que vous
„ favorisez les belles lettres? Je vous le dis hardi-
„ ment, un Roy, ne doit pas être bigot: ajoutant en-
„ suite qu'il remerciroit la Demoiselle au nom du Roy,
„ qu'il lui feroit un présent de cent pistoles & qu'il
„ dépendroit de lui, de les lui rendre ou de ne les
„ lui rendre pas, ce qu'il fit comme il l'avoit dit.

-tres & sur l'Art Poétique en 1689. rendirent complet un Ouvrage qui quoique l'on en ait dit a du coûter bien des peines à son Auteur.

Le sixième volume parut dans des circonstances qui donnerent lieu à une préface dont nous ne pouvons pas nous empêcher de dire un mot. M. Perrault venoit de lire dans l'Académie François son Poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, & cette lecture avoit produit les premières étincelles d'une guerre qui a divisé long-tems la République des lettres & qui n'est pas si bien assoupie que le moindre acte d'hostilité, ne puisse la réveiller. Tous les Sçavans alarmés d'un attentat dont ils apprehendoient les suites éleverent hautement leur voix ; on cria au sacrilège. Mr. Menage attaqua d'abord le teméraire par une Epigramme sanglante, (a) M. Despreaux employa les mêmes armes, Mr. de Longepierre se mit ensuite sur les rangs & le prit sur un ton plus sérieux ; (b) Enfin la

(a) *Cui Sacri ritulorum dedit, Sabellæ,
Peratibus tuus edidit poema,
Ubi vir non malus affert putatque
Nostris cadere Bruniis Apellem,
Nostris cadere vatibus Maronem,
Nostris cadere Tullium patronis,
O Sacrum insipiens & insectum!*

En voici la traduction.

*Cher Sabellus, ton bon ami Perrault,
A fait des vers que le Siècle il appelle,
Où le bon homme assure & dit tout haut,
Que nos le Bruns en savent plus qu'Apelle,
Que nos Rimeurs l'emportent sur Maron,
Que nos Brailleurs effacent Cicéron,
O Siècle fada & de peu de Cervelle!*

(b) V. Son Discours sur les Anciens & les Modernes, imprimé à Paris en 1687. in 12. C'est ce que M. de Longepierre a fait de meilleur.

mode vint de ne rien faire imprimer sans y joindre une Profession de foi. (a) On juge bien que M. Dacier ne refusa pas de la suivre & qu'il saisit avec joie l'occasion d'expliquer les sentimens que lui fournit l'impression du sixieme tome de son Horace; il traita dans sa préface le sujet qui faisoit alors l'entretien de tout Paris & il vangea avec vigueur ces Ecrivains celebres auxquels on vouloit ravir la gloire qui leur est due & dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Cette préface judicieuse & bien écrite contient les principes que M. Dacier a defendus toute sa vie & ceux qui veulent les connoître, tels qu'ils sont, ne sauraient mieux faire que de la lire attentivement.

Mr. & Me. Dacier n'avoient encore donné aucun Ouvrage en commun lorsque M. le premier Président de Harlay leur en proposa un qui étoit digne de leurs soins; ce fut de traduire en notre langue les Reflexions Morales de l'Empereur Antonin: pour qu'ils fussent moins interrompus dans ce travail, il leur prêta sa belle Maison du Mesnil-Montant, proche de Paris; où il alloit deux fois la semaine voir par lui-même combien l'ouvrage avoit avancé; il parut enfin en 1691. accompagné, d'un assez grand nombre de Remarques, & d'une excellente Préface. Cette édition méritoit tout le succès qu'elle a eu, la traduction est aussi élégante que fidelle; les remarques sont enrichies d'une erudition exacte & curieuse; & cette erudition n'est

(a) M. de Fontenelle, joignit à son Discours sur l'Éloquence une digression sur les Anciens & les Modernes, etc.

pas prodiguée ; Enfin, les Reflexions édifiantes dont la Préface est ornée, ne peuvent qu'être agréables à ceux qui aiment la vertu & faire respirer tant de prétendus honnêtes gens qui la lisent, en leur mettant devant les yeux des principes de la philosophie payenne qui quoique encore éloignés de la pureté du Christianisme, sont cependant bien au dessus de la morale qu'ils se font faire.

La Traduction d'Antonin, fut suivie de celle de la Poétique d'Aristote qui parut en 1692. Bien des Gens ont prétendu que ce dernier ouvrage étoit le chef-d'œuvre de M. Dacier & il est vrai qu'il est difficile de mieux entrer qu'il l'a fait dans le sens de son auteur, ce n'est pas là cependant ce qui lui a attiré le plus d'éloges ; on en a donné sur tout aux remarques par lesquelles il a éclairci le texte de l'Ecrivain qui quelque fidèlement qu'il soit rendu a toujours un grand nombre d'endroits obscurs ; ce qui vient avant du laconisme avec lequel il a affecté de s'exprimer, que de la difficulté même de la manière qu'il a traitée. On n'a pas rendu moins de justice à la préface que M. Dacier a mise à la tête de la Poétique d'Aristote ; on peut regarder comme autant d'oracles les jugemens qu'il y porte sur les interpretes, & les traducteurs qui l'ont précédé & personne n'a jamais peié leurs deffauts & leur vertus avec moins de prévention que celui-là même qui avoit le plus d'intérêt à exagérer ce qui leur étoit échappé de defectueux, & à affoiblir ce qu'ils avoient de meilleur. Le reste de cette préface est

est employé à développer les idées que l'on doit avoir sur la Poësie en general & sur l'Epopée en particulier; tout ce qu'il dit la-dessus est simple, mais fondé sur une connoissance profonde des divers ressorts qui remuent les hommes. Quelque utile que soit ce morceau, il est néanmoins à craindre qu'il ne plaise pas également à tout le monde: pour être aujourd'hui au goût general, il faut des réflexions alambiquées, un nouveau système orné d'expressions de nouvelle fabrique, des caracteres chargés & de fantaisie: tout le reste est mal reçu.

Après avoir donné des principes que ceux qui se destinent à la poësie pussent suivre, M. Dacier voulut leur fournir des modeles qu'ils pussent imiter. Cette raison l'engagea à traduire l'Oedipe & l'Electre de Sophocle qu'il publia en 1694 avec de longues remarques & un beau discours suivant sa coutume. Il est plus difficile de rendre en prose des images sublimes & qui doivent souvent aux tours poétiques une grande partie de leur agrément que des regles qu'il suffit d'exposer avec netteté: C'est-là sans doute ce qui a fait le succès des Ouvrages de Prose que M. Dacier a traduits, on ne peut pas dire qu'il ait aussi bien réussi dans les versions des Anciens Poëtes qu'il a publiées.

En 1694 Monsieur & Madame Dacier renouèrent leur Communauté littéraire & entreprirent conjointement une nouvelle Traduction des Vies des Hommes illustres de Plutarque: Mais ils furent détournés de cet ouvrage, par d'autres projets & se contentèrent de

de donner les six premières Vies comme un essai de ce qu'ils auroient pu faire.

Il étoit juste que M. Dacier obtint pour récompense de ses travaux les titres d'honneur auxquels les Sçavans de Paris peuvent prétendre : On ne lui en refusa aucun & dans le cours de l'année 1695 il eut la place de M. Felibien dans l'Académie des Inscriptions ; & celle de M. l'Archevêque de Paris, François de Harlay, dans l'Académie Française.

M. Dacier ne crut pas qu'à l'abri de ces nouvelles qualités il lui fût permis de se livrer au repos ; loin de là , son amour pour les lettres en devint plus vif, & malgré son exactitude aux assemblées des Académies & les autres occupations indispensables que ces Compagnies faisoient naître chaque jour , il trouva du tems pour faire paroître la traduction des Oeuvres d'Hippocrate en 1697. & celle des Oeuvres de Platon en 1699 , accompagnées l'une & l'autre de remarques pour l'éclaircissement du texte, & de longs discours sur la vie & la doctrine de ces deux Auteurs. Il faut observer que quoique le Frontispice de Platon promette une Version entière des Ouvrages de ce Philosophe , il n'a donné que quelques-uns de ses Dialogues.

N'oublions pas qu'en 1697. M. Dacier fut Directeur de l'Académie Française , & qu'en cette qualité il répondit au discours qu'y prononça M. le Président Cousin nouvellement reçu à la place de M. l'Evêque d'Acqs.

L'Academie des Inscriptions reçut une nouvelle forme en 1701. M. Dacier ne perdit rien à ce changement, il fut conservé Pensionnaire, & la peine qu'il avoit eue à suivre avec M. l'Abbé Tallemant, l'Édition de l'Histoire du Roi par médailles, méritoit cette distinction : il vit encore une nouvelle preuve de la considération que cette Compagnie avoit pour lui, lorsque l'impression de cet Ouvrage fut achevée. On le choisit pour le présenter à Louis XIV. lequel informé des soins que M. Dacier y avoit apportés & de la part qu'il avoit eue aux Explications Historiques qui accompagnent les Médailles, le gratifia d'une pension particuliere de deux mille livres ; ce Prince l'honora presque en même tems de la charge de Garde des Livres du Cabinet du Louvre, qui étoit vacante depuis 1674 par la mort de M. l'Abbé de Lavau.

Par le nouveau Reglement donné à l'Academie des Inscriptions, chaque Academicien devoit entreprendre quelque Ouvrage utile & conforme à son genie & au genre de ses études. M. Dacier se chargea de traduire les Vers dorez attribués à Pythagore, les Commentaires d'Hieroclès sur ces Vers. Le Manuel d'Epictete, & les Commentaires Grecs de Simplicius sur ce Manuel. Mr. Dacier a fourni courageusement la carrière où il étoit entré ; & loin d'imiter la non chalance de quelques-uns de ses confreres qui sont à remplir les engagements qu'ils prirent alors avec leur Compagnie & même avec le Public ; il ne crut pas pouvoir dégager assez tôt sa promesse. La traduction des Vers dorés parut en 1706. en 2. vol. in 12. & il

ajout des notes, à cette version qui rendant le présent, plus considérable que s'il l'eût publié toute seule. On voit d'abord la Vie de Pythagore, & ensuite celle d'Hicoclès. M. Dacier y fait paroître une connoissance profonde des différentes Sectes qui ont partagé la Philosophie; après les Vies de ces deux Auteurs, on trouve les Vers dorés, le Commentaire d'Hierocles, & les observations de M. Dacier; lesquelles ne servent pas peu à éclaircir l'ambigue, selon la Remarque du Continuateur de Jonlius. (1).

La traduction d'Épictète devoit suivre celle des Vers dorés; mais M. Dacier interrompit cet Ouvrage pour défendre quelques-unes de ses Notes sur Horace, contre la Critique que M. Maffon en avoit faite dans la Vie de ce Poète.

Cette réponse parut en 1708; c'est dommage que M. Dacier s'y soit un peu trop livré au chagrin qu'il avoit conçu des manières barbares avec lesquelles on l'avoit traité; & que pour assurer sa vengeance, il ait insulté son adversaire; Qu'a-t-il gagné à être si vil? M. Maffon n'a pas voulu demeurer court, & l'a attaqué avec toute la vivacité dont est capable un Sçavant qui se croit offensé & qui ne sçait pas assez bien la langue dont il se sert pour sentir toute la force des expressions qu'il emploie.

Cette contestation littéraire fit faire à M. Dacier de nouvelles Reflexions sur Horace, & lui donna lieu de retoucher sa traduction & ses notes en plusieurs endroits & de le publier

B 2

(1) Voy. Domini ad Cap. Philos. & les Acta Erudita 19. lib. 2. de Script. Hist. | 1708. p. 240.

blier une seconde fois (1) avec des corrections & des augmentations considérables ; tel est le Discours sur la Poësie Lyrique qu'il a mis à la tête du premier Volume. Il seroit difficile de prédire au juste quel sera le sort de cet Ouvrage ; & d'assurer précisément ce qu'en pensera la postérité : Ceux qui de l'admiration des Anciens passent à un véritable respect pour ceux qui en prennent le parti, vantent la fidélité & l'élégance de sa version ; les recherches sçavantes & la Critique judicieuse qu'il a sçu repandre dans ses Notes. Il s'en faut bien que les partisans des Modernes jugent aussi favorablement du travail de M. Dacier qu'ils représentent comme un Compilateur sans choix, lequel a préféré la ridicule vanité d'étaler une érudition assez fade au plaisir solide de ne dire que ce qu'il falloit pour éclaircir les endroits obscurs de l'Auteur dont il avoit entrepris de faciliter l'intelligence. Je crois que l'on peut suivre un juste milieu parmi des sentimens si différens ; & que l'on ne risque rien de s'en rapporter au jugement de M. Bentley ; ce sçavant Commentateur d'Horace avouë que M. Dacier a parfaitement éclairci certains morceaux de cet Auteur , mais qu'en general il n'a pas été heureux à nous en développer le sens. (2) Une chose dont tout le monde convient, c'est qu'il seroit à souhaiter que M. Dacier eût cité plus exactement qu'il n'a fait les sources où il puisoit certaines Histoires dont on ne voit pas la moindre trace ailleurs que dans ses écrits. On a sur tout été curieux de

(1) en 1709. (2) *Ins. la Hesp.*

de ſçavoir quel Auteur Ancien lui a fourni les noms des Membres de l'Academie qu'il trouve à Rome du tems d'Auguſte, & dont il parle avec autant d'affurance que s'il en avoit eu les Regiſtres entre les mains. (1)

L'affiduité de Mr. Dacier à l'Academie Françoife lui valut la place de Secretaire per-petuel que la mort de M. l'Abbé Regnier des Marais laiffa vacante en 1713; mais les nouveaux ſoins que demandoit cet emploi, ne l'empêcherent pas d'en donner encore à la traduction d'Epictete qu'il avoit promiſe. Il la fit paroître en 1715, & y joignit non ſeulement une bonne Vie de cet ancien Philoſophe, & des Notes ſur ſa doctrine, mais encore les Commentaires Grecs de Simplicius & un nouveau Manuel d'Epictete qui n'avoit pas encore vû le jour. La Préface de cet Ouvrage eſt excellente, comme tout ce que M. Dacier a fait en ce genre. Ce n'eſt pas que, ſans faire le moindre tort à celle de la Traduction d'Epictete, on n'en pût retrancher les 62. dernières pages qui tendent à refuter ce que M. l'Abbé Terrafſon a dit en faveur de l'Opera: les reponſes de M. Dacier ne ſont rien moins que convaincantes; & il auroit mieux fait ſans doute de ne pas entamer une diſpute dont ſes principes ne permertoient pas qu'il put ſortir victorieux.

M. Dacier obtint ſur la fin de l'année 1717. un brevet de retenue de dix mille écus ſur ſa charge de Garde des Livres du Cabinet & lorsque par l'Arrêt du mois d'Août de l'année 1720, cette charge fut

B 3

reu-

(1) Tom. X. Not. ſur l'Art poët.

reunie à celle de Bibliothecaire du Roy, il ne fut pas seulement maintenu dans les prérogatives de son employ, sa vie durant ; mais par une grace qui n'avoit point encore eu d'exemple, la survivance en fut accordée à son Epouse. La mort de Madame Dacier arrivée peu de tems après (1) empêcha que cette précaution si glorieuse eût son effet.

Il est aisé de concevoir que M. Dacier fut extrêmement sensible à cette perte ; il s'étoit fait une douce & longue habitude de la compagnie de Me. Dacier. Il trouvoit en elle une femme aimable, que des études sérieuses n'éloignoient point des soins qu'elle devoit d'abord à son domestique ; c'étoit pour lui un ami fidelle qu'il pouvoit consulter dans tous ses doutes, & qu'il ne consultoit jamais inutilement. Que ce soit un effet de sa douleur, ou une suite de la vieillesse, M. Dacier n'a fait que languir les deux années qu'il lui a survécu.

Pendant cet intervalle, il a eu la satisfaction de voir sortir de dessous la presse sa Traduction Françoisse des Vies de Plutarque imprimée à Paris par voie de souscription en 8. vol. in 4. Cet Ouvrage a été reçu du public avec applaudissement, autant par l'élégance & la fidélité de la version, que par les Remarques qui l'accompagnent, & les Comparaisons qu'il a supplées ; ce sont ces Comparaisons qui ont fait dire à Mrs. les Journalistes des Sçavans, que M. Dacier étoit si bien entré dans l'esprit & dans le caractère de son Auteur, qu'il en étoit si heureusement imité.

(1) Le 17. d'Août 1720

Parangement, le tour, & les expressions, que Plutarque lui-même se feroit bonneur en adoptant de pareils suppléments. On doute toutefois que malgré tous ces éloges la traduction de Mr. Dacier fasse sitôt oublier celle d'Amior; soit justice, soit prévention, nous trouvons dans cette dernière, toute décrepite qu'elle est, & même parmi une foule de fautes & d'expressions qui ont vieilli; certain tour original, un nombre, une vivacité que nous cherchons inutilement dans la plupart des Livres modernes.

M. Dacier avoit résolu de terminer sa course littéraire par la traduction entière de Platon, dont il avoit déjà publié quelques Dialogues en 1699. Il avoit formé un autre projet au moins aussi difficile pour un homme de son âge: c'étoit celui d'un second mariage; sa mort arrivée le 18 de Septembre 1712 a empêché l'exécution de l'un & de l'autre de ces desseins. Elle a été causée par un ulcère dans le gosier, qu'il ne croioit pas si dangereux, puisque la veille même de son décès, il étoit encore à l'Académie.

Après avoir fait connoître M. Dacier par ses Ouvrages, il est de notre devoir de donner une légère idée de sa personne & du caractère de son esprit.

M. Dacier avoit la taille un peu au dessous de la médiocre; le visage d'un brun clair, long & sec. Son abord étoit froid & sa conversation assez pesante, du moins dans les dernières années de sa vie; il ne l'animoit gueres que quand il s'agissoit

de défendre les Anciens & d'inspirer à la Jeunesse l'amour de la Vertu & de l'Etude; il étoit inépuisable sur ces matières. M. Des Preaux dit, dans la Préface sur Longin, que c'étoit non seulement un homme d'une érudition & d'une critique très-fine; mais d'une politesse d'autant plus estimable qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. Les Gens qui ont le plus fréquenté M. Dacier ajoutent, qu'il étoit dans le commerce de la vie, doux, modeste, ami zélé, extrêmement laborieux & remplaçant à force de soins ce qui lui manquoit du côté de la facilité. Enfin, ses mœurs, ses sentimens, tout retraçoit en lui cette ancienne Philosophie qu'il a tant vantée, je dis, cette Philosophie accomodée aux regles & aux principes du Christianisme.

Quelques personnes ont accusé M. Dacier d'avoir porté trop loin son amour pour les Anciens, on a même fait là-dessus des plaisanteries ameres; mais il savoit mieux que personne que les plaisanteries ne prouvent rien, elles ne l'ont point ébranlé, il a même dédaigné de se servir de représailles contre des Adversaires dont les principes lui en fournissoient une belle occasion, & dans toutes les disputes où son zele pour la gloire de l'Antiquité l'a fait entrer, il s'est contenté d'expliquer sur quels fondemens la réputation des Grecs & des Latins est appuyée, fondemens solides & que tous les efforts d'un tas d'Ecrivains

vains

vains modernes tenteront inutilement de renverser.

Convenons pourtant que l'admiration de M. Dacier pour les Anciens lui a fait trouver une conformité entre la Philosophie Platonicienne & la Doctrine des premiers Peres de l'Eglise ; entre la Sagesse du Paganisme & la Morale de l'Evangile ; que d'habiles Théologiens n'ont pu approuver. Le P. Laubruffel s'en est expliqué sans détour dans son *Traité des Abus de la Critique en matière de Religion* ; mais on ne trouvera pas cette matière mieux éclaircie que dans le sçavant Ouvrage du P. Baltus, intitulé *Défense des saints Peres, accusés de Platonisme*. Cet habile Jesuite ne laisse rien à desirer aux Lecteurs les plus difficiles.

Si quelque chose peut excuser la prévention un peu outrée que Mr. Dacier avoit conçue en faveur de la vertu des Payens, c'est sans doute l'étude particulière qu'il avoit faite de ceux d'entr'eux qui se sont attachés avec le plus de succès à connoître & à régler le cœur de l'Homme ; & voila de quoi on ne peut assés l'estimer : il n'a choisi que de sujets utiles ; il n'a consacré sa plume qu'à des Ouvrages solides ; il n'a enrichi la langue Françoisé que de ce que la saine Antiquité nous a laissé de plus instructif pour les mœurs ; on trouvera même, si l'on veut bien lui rendre justice, que lorsqu'il rencontre dans les Auteurs qu'il traduit des maximes peu conformes

aux véritables regles de nôtre Religion il les reforme, il en fait sentir le foible par des remarques édifiantes.

Outre les Ouvrages dont il a été fait mention dans le cours de ces Mémoires, nous avons encore de M. Dacier.

1. Des Notes sur Longin que Mr. Des Preaux appelle très-sçavantes (1) & qu'il a jointes à celles qu'il a publiées sur le même Auteur, dans toutes les Editions de ses Oeuvres,

2. Une Dissertation sur l'Origine de la Satyre qui se trouve dans le 2 Vol. des Mémoires de l'Academie des belles lettres, imprimé en 1717.

3. Le Remerciement qu'il prononça lorsqu'il fut reçu dans l'Academie Françoise à la place de Mr. de Harlai, & les Reponses qu'il fit en qualité de Directeur aux Discours de M. Cousin en 1697. & à celui de M. de Boze en 1715.

4. Une Reponse à la Critique que les Auteurs de l'Europe sçavante avoient faite du Programme qu'il publia en 1717 de sa Traduction de Plutarque : On trouve cette Pièce dans les Journaux des Sçavans de Paris du 27 Juin & du 11 Juillet 1718.

M. Dacier avoit aussi fait des Commentaires sur Théocrite, comme il nous l'apprend lui-même dans ses Remarques sur l'Ode 29 du 3 livre d'Horace, mais ils n'ont point été imprimés; Enfin, dans la Lettre qu'il écrivit à M. Mitton en 1685, il lui mande par apostille qu'il avoit composé un petit Traité de la Religion à mesure qu'il tra-

(1) Réf. de la Trad. de Longin.

travaillait à s'éclaircir , & qu'il s'en servoit uniquement à lever les scrupules de ceux qui s'adressoient à lui. Il seroit à souhaiter que cet Ouvrage se trouvât parmi ses papiers & que ses amis le publiassent : on y verroit avec plaisir sur quels motifs M. Dacier s'est déterminé à rentrer dans la communion de l'Eglise Romaine ; & les raisons qui lui ont ouvert les yeux pourroient bien faire la même impression sur d'autres personnes.

On ne doit pas oublier d'avertir que M. Dornius, qui a fait des Additions assez importantes au Traité des Ecrivains de l'Histoire Philosophique par Jonsius, attribué à M. Dacier un in 12 qui parut en 1702 sous le titre de *Parallele de la Morale Chrétienne, avec celle des Anciens Philosophes*. Mais je crois que M. Dornius n'a pas été bien informé.

M. Dacier eut trois Enfans de son Mariage avec Mademoiselle le Fevre , un Garçon & deux filles. Le Garçon mourut en 1694 âgé de dix ans, mais plus avancé à cet âge , qu'on ne l'est ordinairement à vingt ; ce qui étoit le fruit de l'excellente Méthode de M. le Fevre. * Des deux Filles ; l'aînée est Religieuse dans l'Abbaie Royale de Longchamps , où elle vit dans une pratique constante des vertus de son Etat : La
Ca-

* Voyez. Livre intitulé, Méthode pour commencer les Humanités Grecques & Latines , à Saumur 1672. in 11. M. de S. l'a fait réimprimer dans la 3. P. du 2. Tom. des Mémoires de littérature. M. Morhof a donné un excellent extrait de cet Ouvrage de M. le Fevre. Voy. le *Polyhistor*. lib. 2. Cap. 9. p. 493 & suiv.

28 BIBLIOTHEQUE

Cadette mourut à 18 ans, donnant déjà des esperances solides qu'elle remplaceroit un jour Madame Dacier : cette tendre Mere a appris au Public la douleur que lui caufoit cette perte, & ce doit avoir été une consolation pour elle, de voir que la plupart des gens de lettres qui ont eu occasion d'en parler, ont pris part à son affliction, & joint leur regrets aux siens.

La succession littéraire de M. Dacier ne pouvoit pas être partagée par de plus illustres Heritiers : sa charge de Garde les Livres du Cabinet a été réunie à celle de Bibliothecaire du Roi, sa place de Pensionnaire de l'Academie des Belles Lettres a été donnée à M. Boivin l'ainé ; celle de Secrétaire perpétuel de l'Academie Française à M. l'Abbé du Bos ; & ce qui met le comble à la gloire de M. Dacier M. le Cardinal du Bois n'a pas dédaigné de prendre dans cette dernière Academie la place d'un homme qui n'étoit celebre que par les Muses ; *je souhaiterois même, dit le nouvel Academicien, n'apporter dans cette Compagnie que les titres qui avoient rendu fameux mon prédécesseur. Quand V. E. lui envoie en quelque sorte cette distinction unique, combien ne la relève-t-elle pas ?* reprend là-dessus l'illustre Directeur de l'Academie.

Je finis par un Catalogue exact des Ouvrages de M. Dacier dans lequel j'aurai soin de marquer les différentes Editions qui en ont été faites en divers endroits.

Sexti Pompeii Festi & Marci Verrii Flacci
de

de Verborum significatione Lib. XX. Notis & Emendationibus illustravit Andreas Dacierus, in usum Serenissimi Delphini. Parisiis 1681. in 4^o. Cet Ouvrage a été réimprimé aussi in 4^o en 1700 à Amsterdam chez les Huguenots. Les Notes entières de Joseph Scaliger, de Fulvius Ursinus & d'Antoine Augustin, de nouveaux Fragmens de Festus & une nouvelle Table que l'on a ajoutés dans cette dernière Edition la doivent faire préférer à celle de Paris.

Oeuvres d'Horace en Latin & en François avec des Remarques Critiques & Historiques, Paris 1681--1689. X vol. in 12. Cette Edition d'Horace fut d'abord contrefaite à Lyon; elle l'a été depuis en divers Pais étrangers, mais celle que Mr. Dacier donna lui-même en 1709 fit tomber toutes les autres; cette dernière tombera à son tour lorsque l'Edition nouvelle que les Weststeins en preparent, aura vû le jour. M. Dacier leur a communiqué plusieurs additions & plusieurs corrections importantes.

S. Anastasii Sinaitæ Anagoricarum Contemplationum in Hexameron liber XII. hactenus desideratus. Notis & interpretatione Latina illustravit Andreas Dacierus. Londini. 1681 in 4^o.

Reflexions Morales de l'Empereur Marc-Antonin, avec des remarques de Monsr. & de Mad. Dacier, & la Vie de l'Auteur. Paris. 1691. 2 vol. in 12.

La Poétique d'Aristote avec des Remarques. Paris. 1692. in 4^o. Mr. Bayle annonce, dans une Lettre à M. Minutoli, une 2^e Edition.

Édition in 12 de cet Ouvrage sur édition (1)
ajoute-t-il.

*L'Océide & l'Éclaire de Sphère mises en
Françoise avec des Remarques* Paris 1693. in 12.

*Vies des Hommes illustres de Plutarque tra-
duites en Françoise avec des Remarques* Tom.
I. Paris 1694. in 80.

*Discours prononcé à l'Académie Française .
Paris 1695 in 40.* Cette Harangue a été in-
serée dans tous les Recueils de l'Académie.

*Réponse au Discours prononcé à l'Académie
Françoise par M. Cousin.* Paris 1697. Voy.
aussi les Recueils de l'Académie.

*Les Oeuvres d'Hippocrate traduites en
Françoise avec des Remarques* Paris. 1697. 2
vol. in 80.

*Les Oeuvres de Platon traduites en Fran-
çois avec des Remarques & la Vie de ce Phi-
losophe, avec l'exposition des principaux Dog-
mes de sa Philosophie.* Paris 1699. 2 vol. in 12.

*La Vie de Pythagore, ses Symboles, ses Vers
d'or & la Vie d'Hierocles. Commentaire
d'Hierocles sur les Vers d'or de Pythagore, re-
tabli sur les Manuscrits & traduits en Fran-
çois avec des Remarques* 2. vol. 12. Paris 1706.

*Lettre contenant quelques nouveaux éclair-
cissements sur les Oeuvres d'Horace.* Paris 1708.
in 12.

*Le Manuel d'Épictète, avec cinq Traités
de Simplicius sur des sujets importants pour
les Mœurs & pour la Religion. Traduits en
Françoise avec des Remarques.* Paris 1715.
2 vol. in 12.

*Dissertation sur la Satyre, dans le 2. tom.
des*

(1) Lett. de M. Bayle tom. 2. p. 174.

des Mémoires de l'Académie des Belles-lettres; imprimés en 1717.

Réponse de Mr. Dacier aux Critiques que l'on a insérées dans le Journal de Hollande, intitulé l'Entreprenant. Dans les Journaux de Paris du 25. Juin & 11. Juillet 1618.

Vies des Hommes illustres de Plutarque revues sur les MSS. & traduites en François, avec des Remarques Historiques & Critiques; & le supplément des Comparaisons qui ont été perdues. On y a joint les notes que l'on a pu trouver, & une Table générale des Matières. Paris 1721. 8. vol. in 4^o. On les imprime à Amsterdam en 8. vol. in 8^o. Cette édition est prête à paroître.

A R T I C L E II.

Memoire sur le Mariage de Mademoiselle le Fevre avec M. Dacier & sur la reunion de l'un & de l'autre à l'Eglise Catholique.

L'Auteur de l'Eloge Historique de M. Dacier parle d'un Mémoire MS. qui lui a été communiqué, & qui regarde les deux actions les plus importantes de la vie de ce sçavant Academicien, & de celle de son Epouse; je veux dire leur mariage & leur conversion: il y a long-tems que le déplaisir d'avoir perdu deux personnes d'un mérite aussi distingué a fait prendre aux Protestans le parti d'imputer à des vains de Politique &

d'intérêt un changement auquel Mr. & Mc. Dacier ne se sont résolus qu'après s'être convaincus, qu'ils étoient hors du chemin de la vérité : cette vieille calomnie est usée, & la persévérance de ces nouveaux convertis dans la Religion Romaine ne permet plus qu'on la reveille aujourd'hui. On fait pis, on commence à repandre des bruits qui les deshonnorent & si l'on veut s'en rapporter au Memoire qui suit, cette union qui a fait l'admiration de toute la France, avoit sa source dans un libertinage scandaleux. Les amis de M. & de Mc. Dacier sont intéressés à les défendre, & nous les prions instamment de ne pas tarder à nous envoyer leur Apologie. Il ne faut jamais laisser le tems aux Contes même les plus ridicules de se saisir de la croiance du public par le peu de soin que l'on prend à les détruire ; plus les personnes que ces conseils attaquent sont considérées & plutôt ils s'établissent. La plupart des hommes & les Gens de lettres sur tout ne demandent pas mieux que de voir humilier par quelque endroit ceux même qu'ils sont obligés d'admirer d'ailleurs : c'est un dedommagement que l'amour propre ne manque gueres.

Au reste nous donnons ce Memoire tel qu'il nous a été communiqué ; & nous protestons que l'espérance d'une refutation prompte & solide est le seul motif qui nous a déterminé à le publier, quelque répugnance que nous y eussions d'ailleurs par l'estime que nous conserverons toujours pour les deux personnes que l'on y attaque avec si peu de ménagement.

On

On lit dans l'Eloge de Mad. Dacier inséré dans le Journal des Sçavans, de Janvier 1721. Page 29. Edition d'Amsterdam, que Mlle. le Fevre fut associée en 1684. à l'Academie des *Recevrati* de Padoue, & que dès l'année précédente elle avoit épousé Mr. Dacier.

L'Auteur de l'Eloge auroit peut-être de la peine à justifier cette date. Du moins est-il certain qu'il fait une omission considérable dans la Vie de cette Savante, ne lui faisant quitter le nom de le Fevre que pour prendre celui de Dacier, passant ainsi par dessus le Libraire Jean Lesnier premier mari de cette Dame. Il est vrai qu'il auroit mal figuré dans un Eloge, n'y pouvant entrer d'ailleurs sans porter avec lui une circonstance honteuse de la conduite de son Epouse qui l'avoit abandonné pour suivre M. Dacier, & en qui la medisance a dit qu'elle avoit trouvé un certain Mérite qu'elle aimoit & dont elle accusoit l'autre de manquer. Cela a fait dire à quelques personnes instruites du fait dont il s'agit, que Mad. Dacier ne s'étoit pas échauffée gratis pour justifier la conduite d'Helene, puisqu'en y travaillant, elle composoit un remède paliatif pour se l'appliquer à elle-même.

L'Auteur de l'Eloge à la page 30. circonstantie un autre fait non moins essentiel que le précédent, d'une maniere bien différente du vrai motif qui le produisit; c'est au sujet du changement de Religion de Mons. & Mad. Dacier. Ils partirent, dit-il, pour le Languedoc en 1684. Le principal motif du

voiage étoit le desir, qu'avoit Mad. Dacier de connoître plus particulièrement la famille de son Epoux ; mais elle y consumma une affaire bien plus importante dont elle avoit formé à Paris le premier dessein ; il s'agissoit d'entrer dans la Communion Romaine, ce qu'ils firent à Castres l'un & l'autre vers le milieu de l'année 1685 ; après les *Reflexions les plus sereuses*, & plusieurs mois avant qu'il fut question de revoquer l'Edit de Nantes.

Au mois de Janvier 1682 la Cour de France avoit donné une Declaration, portant que les Enfans illegitimes ou Bâtars seroient élevez dans la Religion Romaine & seroient censés nez Catholiques Romains, quoi qu'ils fussent de Peres ou de Meres Reformez. Il y eut ensuite des défenses aux Réformez de recevoir dans leurs Temples aucun de ceux qui auroient changé de Religion, ni même leurs Enfans, ni aucun Catholique Romain, de quelque âge, de quelque sexe, & de quelque condition qu'il fût, sous peine de privation d'exercice, d'amende honorable pour les Ministres, avec bannissement & confiscation de biens, &c.

Monf. & Mad. Dacier avoient une petite fille qu'ils menaient avec eux à l'Eglise ; mais le Consistoire de Castres, ayant des soupçons legitimes qu'il n'y avoit entre eux que ce qu'on nomme vulgairement un Mariage de conscience, députa quelques-uns de ses Membres pour représenter à Monf. Dacier que comme il savoit les ordres du Roi, ils le prioient, pour leur mettre l'esprit en repos, de leur faire voir un Certificat de son Ma-

riage avec ladite Lesnier, ou bien de se dispenser de mener leur fille à l'Eglise. M. Dacier refusa avec hauteur de satisfaire à l'une ni à l'autre de ces conditions, sur quoi un des Députés du Consistoire, que l'on croit pouvoir se dispenser de nommer, lui dit avec fermeté que, s'il avoit bien la Religion à cœur, il ne feroit pas de difficulté de tranquiliser la Compagnie sur le premier point; mais que, s'il étoit dans des dispositions contraires, leur Eglise n'y perdrait rien, qu'ils pourroient se dispenser d'y retourner & que même l'entrée leur en seroit interdite jusqu'à ce qu'ils eussent donné les preuves qu'on requeroit d'eux. Ce fut là ce qui produisit *ces reflexions les plus serieuses* que Mr. l'Abbé Raguet étale avec tant d'ostentation. Quelques personnes doutent, avec assez de vraisemblance, qu'il y eût entre eux un mariage en forme, & que c'est ce qui produisit le refus d'en donner des preuves. D'autres croient au contraire qu'il y avoit bien un mariage légitime, mais qu'il avoit été fait en secret à l'Eglise Romaine par l'attrait des pensions qu'on donnoit alors à ceux qui changeoient de Religion. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, sur lesquelles on ne se détermine point, faute de preuves, il est aisé de conclure qu'en égard au cœur, l'Eglise qui les perdit ne fit pas grand' perte & qu'au contraire celle qui les acquit ne doit pas beaucoup se glorifier de son acquisition. On peut ajouter à cela que Messieurs les Journalistes de Trevoux, dans l'Eloge qu'ils ont donné de Mad. Dacier, Janvier 1721, ne

marquent point le tems de son mariage avec Mr. Dacier ; ils ont été trop prudents pour cela ; mais que Messieurs les Journalistes de Paris le fixent , comme on l'a vu , à l'année 1683. Supposons l'intégrité de cette date , & voyons ce qui s'en peut conclure.

Mad. Dacier , disent les Jesuites de Tre-voux page 101. , jugea que l'ouvrage le plus important pour elle & le plus nécessaire c'étoit de s'appliquer à continuer l'éducation qu'elle avoit déjà commencé de donner à une fille & à un fils que Dieu leur avoit donnez.

A suivre cette gradation , la fille devoit être l'ainée , & elle l'étoit en effet. On n'a eu garde de dire son âge , mais celui du Garçon , qui étoit le plus jeune , a échappé à ces bons Peres. Il mourut , disent-ils , en 1694. âgé de 10. ans. Comme on voit , il n'y a pas de tems perdu pour le faire naître d'un mariage legitime. Car pour cela il faut supposer que Mr. & Mad. Dacier se marièrent au commencement de 1683. que leur fils vint au monde dans les premiers jours de l'année 1684. & qu'il soit mort à la fin de 1694 pour avoir eu 10. ans lorsqu'il mourut. Mais la fille qui , quelques années après , se fit Religieuse à l'Abbaye de Longchamp , quand étoit-elle née ? Donc Messieurs du Consistoire de Castres n'avoient pas tort d'en soupçonner la légitimité.

A R T I C L E . I I I .

Poëme sur la Grace par M. R. à Amsterdam chez Pierre Marteau, ou plutôt à Rouen &c. 1722. in 8°. pagg. 91.

LE Poëme dont il s'agit fut imprimé chez Coignard , il y a environ trois ou quatre ans : un Theologien celebre eut ordre de l'examiner avec soin & sur l'approbation qu'il donna à la Doctrine que M. Racine enseigne dans cet Ouvrage, M. le Chancelier fit expedier un Privilege ; cependant , lorsque le Libraire étoit sur le point de le mettre en vente il reçut un commandement précis de la différer jusqu'à nouvel ordre.

Cet ordre n'est point venu ; & le Public auroit encore été privé pendant long-tems d'un Ouvrage qu'il attendoit avec impatience , si quelques personnes n'eussent trouvé le moïen d'en reconvrer un exemplaire & d'en donner une seconde édition qui put se passer des sceaux. Il seroit à souhaiter que ceux qui en ont pris soin eussent eu plus d'exactitude , elle ne seroit pas défigurée comme elle l'est par un grand nombre d'erreurs Typographiques qui altèrent la mesure , l'harmonie & ce qui est plus considerable le sens des Vers. On en prepare une nouvelle en Hollande , où l'on aura sans doute attention à corriger toutes ces fautes.

Nous avons crû que la plus grande partie de ceux qui jetteront les yeux sur ce Journal, verroient avec une espece de plaisir l'Histoire du Poëme de M. Racine. On aime à scavoir le sort des Ouvrages, auxquels on s'interesse.

L'Auteur expose d'abord, dans une Préface bien écrite, les raisons qu'il a de craindre que le Poëme sur la Grace ne soit mal reçu de la plupart des lecteurs: il traite, dit-il, une matière délicate, il attaque les préjugés de la Raison toujours prête à se revolter contre un mystere qui choque son orgueil; & quelque intention qu'il ait de ne mécontenter personne, il sent bien qu'il lui est difficile de ne pas déplaire à ceux dont il rejettera la manière d'expliquer ce dogme. M. Racine ajoute que ceux qui laisseront en paix le Theologien, attaqueroient le Poëte & que l'on sera d'autant plus severe sur ses deffauts que son nom seul le rendra moins excusable. „ Ce nom, dit-il, „ loin qu'il prévienne en ma faveur, ne sert „ qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des Peres n'est qu'un fardeau penible „ pour leurs enfans, & la peine qu'ils ont „ à la soutenir les décourage plus souvent „ qu'elle ne les anime... peut-être parce „ qu'on exige trop d'eux en leur redemandant des talens qu'ils ne sont pas obligés „ d'avoir & qu'on ne reçoit jamais par „ droit d'héritage.

Voilà ce qui fait apprehender à M. Racine qu'on ne le juge avec la même rigueur. Il pourroit bien alleguer la jeunesse de sa Muse

Mise & les difficultés de la matière qu'elle traite ; mais les lecteurs se croient en droit de ne point écouter d'excuses ; cette raison l'empêche d'entrer dans les motifs qui l'ont déterminé à choisir un sujet si épineux. M. Racine dit seulement ce qu'il faut qu'on sache pour entendre son Poeme. Après la lecture de Prosper & de quelques Trairés de S. Augustin , il voulut mettre en Vers ce qu'il avoit appris de ces deux grands Maitres sur le mystere de la Grace. La nouveauté du dessein , & la curiosité generale pour une matière agitée depuis tant de tems & avec tant de chaleur, causa de l'empressement pour entendre son Ouvrage ; & les lectures réitérées qu'il fut obligé d'en faire rendirent le Poeme si connu, qu'il ne pouvoit plus se dispenser de l'abandonner au Public. Mais comme on ne doit pas compter beaucoup sur les Eloges que l'on reçoit dans les assemblées où l'on récite ses Vers, il craignit que ceux même qui les lui auroient donnés avec le plus de profusion, ne fussent les premiers à critiquer son Ouvrage lorsqu'ils l'auroient sous les yeux. Cette apprehension l'engagea de revoir son Poeme avec attention & d'en retrancher ce qui eût pû donner lieu à une semblable disgrâce : il ne voulut pas s'en rapporter à lui seul, il consulta des personnes vraiment éclairées & remplies pour lui d'une affection sincere ; & leurs conseils l'auroient mis a portée de rectifier toutes les fautes, qui lui ont échappé s'il avoit toujours été capable de suivre leurs vûes.

M. Racine a soin d'avertir que ces fautes

ne regardent que la Poësie & qu'il ne s'est pas permis la moindre negligence sur celles qui pourroient altrer la doctrine; ce n'est pas qu'il ait rappelé tous les mots à la précision de l'Ecole; ni prétendu parler dans un Poëme comme on parle sur les Bancs; il a voulu expliquer sur la Grace ce que tout le monde peut entendre & ce que tout le monde doit sçavoir: & il a cru qu'on ne seroit pas en droit de le censurer quand il se serviroit des expressions de l'Ecriture & des Peres: Ainsi lorsqu'il dit en définissant la Grace,

Grace qui pour charmer a de si doux attraits,
Que nôtre liberté n'y résiste jamais.

l'on voit bien qu'il a voulu parler de cette grace vraiment efficace, laquelle, selon S. Augustin, *à nullo duro corde resistitur*. Il y a d'autres endroits, où l'Auteur admet des graces auxquelles l'Homme peut résister effectivement.

La Préface du Poëme sur la grace contient encore d'autres réflexions qu'il est important à M. Racine qu'on lise un peu exactement avant que d'entamer la lecture de l'Ouvrage même. Il avertit, par exemple, qu'il n'est point entré dans les disputes que ce mystere a fait naître entre les Théologiens Catholiques; son seul but est d'établir le Système de S. Augustin, qu'il croit être la Delectation victorieuse: Mais quelque grande que soit l'autorité de S. Augustin sur cette matière, il ne taxe point d'erreur ceux qui suivent d'autres Maîtres dont l'Eglise n'a pas condamné la doctrine; il n'attaque qu'un seul des Théologiens modernes & cela, parce que personne ne sou-

te-

tenant ses sentimens dans toute leur étendue, & le Clergé de France ayant même censuré quelques unes de ses maximes, il ne croit pas choquer qui que ce soit.

On juge aisément que M. Racine ayant eu soin d'éloigner tout argument de Controverse, il n'a eu garde de se permettre des traits de Satyre: il est vrai que c'est se priver d'un avantage considerable, mais s'il est permis de l'employer, & encore avec retenue dans les démêlés littéraires, il ne faut point s'en servir dans les disputes de Religion, où la vérité doit être défendue avec les armes de la charité. L'Auteur convient qu'il lui étoit d'abord échappé des traits un peu hardis, mais la reflexion les lui a fait supprimer, & il a mieux aimé affoiblir quelques Vers que de laisser des vivacités contraires à l'esprit de paix. M. Racine est peut-être le seul Poète capable d'un aussi grand sacrifice; il en a fait un autre dont on ne lui doit pas tenir moins de compte; c'est de n'avoir point voulu réveiller le souvenir des troubles que les contestations sur la Grace ont causés dans le sein de l'Eglise Catholique: loin de nous plaire au récit de ces funestes dissensions, nous devrions, dit-il, en perdre jusqu'à la mémoire; *si tam in nostra potestate esset oblivisci quàm tacere.*

Quelle est donc la matière de ce Poème? Les vérités principales dont les Chrétiens doivent être instruits. Il est divisé en quatre Chants; dans le premier, le Poète peint l'innocence de l'homme, sa chute, les suites de cette chute, l'impuissance de la Loi & de la Raison

pour le guerir ; enfin, la venue de J. C. l'auteur & le dispensateur de la Grace. Il ne s'agit que du dogme dans le second Chant ; on y établit l'efficacité de la Grace, sa nécessité & l'accord de la liberté avec elle : Le troisième roule sur la preuve que fournir la conversion des pécheurs de la puissance de la Grace : c'est là qu'en passant, on porte des coups mortels au système de la Grace versatile & de l'Equilibre. On développe dans le dernier Chant, le mystère de la Prédestination qui nous montre si clairement combien la grace est gratuite.

Voilà sans doute les plus grands sujets que la Religion puisse présenter ; mais sont-ils susceptibles des ornemens de la Poésie ? M. Racine veut bien qu'on s'en prenne à lui s'il ennuie en les traitant ; Mais soit que les grandes vérités du Christianisme & l'idée des grandeurs de Dieu l'aient soutenu dans sa carrière, soit qu'il soit redevable des plus beaux traits de son Ouvrage à l'usage fréquent qu'il a fait des expressions les plus nobles, des pensées les plus majestueuses des Prophetes, ou qu'enfin on doive attribuer un grand nombre de morceaux admirables qui sont repandus dans son Poëme à un génie naturellement élevé, à des dispositions heureuses pour la Poésie sainte, on ne sauroit s'empêcher de louer M. Racine d'avoir choisi une si belle matière, & de l'avoir mariée avec une adresse dont peu de gens auroient été capables.

Après avoir rendu un compte exact de la Préface de M. Racine, après avoir donné le plan de son Poëme, il ne reste plus que d'en rap-
por-

poser quelques endroits par lesquels on puisse juger de l'exécution.

L'Exposition du sujet & l'invocation sont les premières choses qui se présentent. C'est ainsi que commencent tous les Poëmes : Qui jugeroit de celui de M. Racine sur le debut n'en auroit pas une idée bien avantageuse ; le sens y est comme noyé dans un tas de paroles arrangées d'une manière assés obscure ; mais que les lecteurs aient la patience d'aller plus loin ; dès que le Poëte entre en matière ils reviendront bientôt des préjugés que les premiers Vers leur auroient pû inspirer. Il représente d'abord le bonheur de l'Homme au sortir des mains de son Créateur ; Dieu lui avoit soumis la nature entière & lui-même étoit soumis à Dieu. On ne sera pas fâché de voir comment M. Racine parle de la Grace qui lui avoit été accordée, & de l'usage qu'il étoit maître d'en faire. (1)

Tout étoit juste en lui, sa force étoit entière,
Il pouvoit sans tomber poëte suivre sa carrière;
Soutenu cependant du celeste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisoit toujours
Non qu'en tous ses desirs par la grace entraîné,
L'Ame alors dût par elle être déterminée.

La Comparaison que M. Racine apporte pour faire concevoir la chose plus aisément est naturelle & bien choisie.

Ainsi sans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir
A cet Astre pourtant ne doit point son pouvoir;
Mais au secours divin, quoi qu'il fût nécessaire,
Adam étoit toujours maître de se soustraire

, in

(1) Chant I. p. 16.

44 B I B L I O T H È Q U E

Ainsi le Soleil brille & par lui nous voyons,
Mais nous pouvons fermer les yeux à ses rayons.

La Posterité d'Adam devoit jouir des avantages qu'il avoit reçus, M. Racine les peint avec des traits bien capables d'en faire regretter la perte : mais Adam fut séduit par son Épouse, & privé lui & sa race du bonheur pour de quel il étoit né.

Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,

Et la source infecte ses ruisseaux. (1)

Depuis ce moment fatal, l'Homme fut livré à toutes les misères dont nous nous plaignons tous les jours ; mais ce qu'il y a de plus triste, il devint le jouet, de l'ignorance & du péché ; il n'eut plus de goût pour les biens solides, il ne rechercha que les plaisirs ; non qu'un reste de souvenir de son origine , ne lui en fît intérieurement sentir tout le vuide : une voix secrète lui crie à toute heure qu'il n'est point fait pour la terre, & qu'il doit avoir des desirs plus relevés.

D'où lui vient tant de force avec tant de faiblesse ?

Pourquoi tant de grandeur joint à tant de bassesse ?

Reveillés-vous , Mortels , dans la nuit absorbés ,

Et connoissés du moins d'où vous êtes tombés (2).

Mais on sent en vain qu'il est des objets plus

plus dignes d'envie que tout ce qu'on voit ici bas, le cœur toujours rebelle empêche qu'on ne se rende aux vérités dont on est persuadé.

Je veux sortir du gouffre où je me vois jetté;
Je veux, mais que me sert ma foible volonté?
Legere, irresoluë, incertaine, aveuglée,
Et malgré son neant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre & n'exécutant rien;
Trop forte pour le mal, trop foible pour le bien.
Compagne qui m'entraîne au vice que j'ab-
horre,
Et Guide qui ne sert qu'à m'égarer encore. (1)

Les lumieres que la Raison presente à l'Homme ne sont pas assés fortes pour le tirer de cet état, & tant qu'il n'a point en d'autre guide, il s'est égaré. Quel monstre n'a pas produit cette fausse sagesse dans le Paganisme! Ceux même qu'on nous represente comme des Modeles de Vertu, qu'étoient ils? *Des justes moins coupables.* Et qu'ont-ils fait après tout? Ils ont decouvert quelques traits de la grandeur de Dieu; & qui peut, à la vue de l'Univers, n'en pas admirer l'Ouvrier?

Mais ce n'est qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore,

Et l'hommage du cœur est le seul qui l'ho-

mmage

En vain le Philosophe entrevoit la clarté;
Du chemin de la vie est-il moins écarté?

Plus

(1) p. 19. & 20.

Plus criminel encor que l'aveugle Vulgaire,
 Loïn de rendre au Seigneur un culte nécessaire
 Il perd vuide d'Amour tout le fruit de ses
 mœurs,

Son esprit s'évapore en de folles lueurs ;
 En différens sentiers les plus sages s'égarent ,
 Par des Sectes sans nombre entr'eux ils se sé-
 parent ,

La Raison s'obscurcit, la simple Verité ,
 Se perd dans les détours de la subtilité. (1)

La Loi fut aussi impuissante que la Raison
 pour guérir l'Homme des infirmités auquel-
 les la prevarication d'Adam l'avoit asservi.
 Au lieu d'enfans elle fit de laches esclaves ; &
 le Juif qui l'avoit reçue conserva toujours un
 esprit de servitude; ce n'est pas que le Seigneur
 avant Moïse & sous la Loi ne se soit formé
 de tems à autre de véritables enfans; mais pour
 quelques Israélites qu'il regardoit favorable-
 ment, *le reste s'endurcit & devint criminel.*
 Le sang des boucs & des génisses que l'on of-
 froit dans le Temple étoit un sacrifice impuis-
 sant pour les péchés; Dieu attendoit une
 hostie plus agreable;

Il falloit que la Loi sur la pierre tracée
 Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée;
 Il falloit que sur lui détournant tous les coups,
 Son Fils vint se jeter entre son Pere & nous.
 Sans lui nous perissions; qu'une telle victime
 Oblige le coupable à juger de son crime.

Après avoir comparé l'homme tombé à un
 voia-

Voïageur que des Voleurs ont blessé & qu'ils ont laissé sur le chemin dans l'attente d'une mort prochaine , M. Racine finit son premier Chant par une description vive & pathétique des biens infinis que nous a apportés la naissance de Jesus Christ.

Mortels, qui jusqu'ici répandiez tant de pleurs,
Tristes enfans d'Adam, bannisés vos douleurs,
Du sang de Jesus-Christ l'Eglise vient de naître,
La nuit est dissipée & le jour va paroître.
Il arrive ce jour si long tems attendu,
Ce jour que de si loin Abraham avoit vu :
Le Saint tant désiré, tant prédit par vos peres
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos miseres;
Sortés, Humains, sortés de la captivité,
Courés à vôtre Dieu qui n'est plus irrité;
Ce Dieu si menaçant ne veut plus qu'on le
craigne;
Sa Grace & son amour vont commencer
leur regne (1)

Le second Chant represente la nécessité de la grace; son empire sur nôtre cœur, & en même tems, le pouvoir que nous avons d'y résister. Developpons les principes de M. Racine, & voyons avec combien d'art il a su embellir le sujet le plus épineux que les Theologiens puissent traiter.

Quoique l'Eglise soit appuyée sur des fondemens inébranlables & que Jesus-Christ ait promis de la soutenir jusqu'à la consommation des siècles; cependant, elle doit essuyer sur la terre des tempêtes qui la détruiroient

si elle pouvoit être détruite. Les Empereurs la persécutèrent dans son berceau, mais leurs fureurs ne firent que l'affermir; elle devint seconde du sang dont ils l'humectèrent, & eux mêmes fournirent enfin à la croix leur front orgueilleux. Alors l'Eglise n'eut plus à combattre d'ennemis que ses Enfants; elle n'eut plus de guerres à soutenir que contre les erreurs qui sortirent de son sein: Elle les confondit toutes; mais l'hérésie horreuse de ceux de défaires voulut tenter un nouvel effort. Elle arma Pelage contre la grace de Jésus Christ & fit que les sentimens qui favorisent l'orgueil & l'indépendance de l'homme trouvaient toujours des partisans, elle lui fit avancer que le libre arbitre étoit aussi sûr en nous pour faire & vouloir le bien qu'il l'avoit été dans Adam: Jéronime s'éleva avec force contre cette opinion, mais l'écrit de Augustin que la grace réservoit la grâce de triompher des ces erreurs.

Augustin contre l'opinion de Pelage sur le libre arbitre.

De l'indépendance du libre arbitre en matière de bien & de mal. L'opinion de Pelage sur le libre arbitre.

De l'origine du mal. Augustin contre l'opinion de Pelage sur le libre arbitre. L'opinion de Pelage sur le libre arbitre.

De l'indépendance du libre arbitre en matière de bien & de mal.

De l'origine du mal.

Fait triompher la foi, fait trembler l'hérésie ;
 Penetré de respect pour ces maitres fameux ,
 Jene veux aujourd'hui que marcher après eux ,
 De leurs livres divins admirant les maximes ,
 Je les vais annoncer n'y mettant que mes rimes ,
 Augustin dans mes Vers donne encor ses le-
 çons ; &c. (1)

M. Racine entre ensuite en matière, & entreprend de prouver contre Pelage la nécessité de la Grace en opposant aux miracles que nous operons avec son secours , le peu que nous pouvons sans elle. Le portrait qu'il fait de la corruption du cœur de l'Homme & des tenebres de son esprit , est bien capable de l'humilier : le plaisir l'entraîne , l'orgueil le seduit ,

Contre tant d'ennemis qui causent nos allarmes
 La Grace seule a droit de nous donner des ar-
 mes.

Du Demon rugissant elle écarte les coups ,
 Contre nos passions elle combat pour nous ,
Grace victorieuse , efficace , operante ,

Grace qui vient du Ciel , gratuite , attirante ,
Grace qui pour charmer a de si doux attraits ,
Que notre liberté n'y résiste jamais.

Souffle du saint amour par qui l'ame embrasée
 Sult & chérit la Loi qui lui devient aisée.
 Si cette voix n'appelle en vain l'on veut mar-
 cher ,

D

On

Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende &c. (1)

Toutes les extrémités sont dangereuses. Il faut se donner de garde de tomber dans les erreurs de Luther & de Calvin, en combattant celles de Pelage; on doit soutenir contre lui la nécessité de la Grace, la liberté de l'Homme contre les autres, & suivre sur toute cette matière le sentiment de S. Augustin que M. Racine expose ainsi :

Notre cœur n'est qu'amour, il ne cherche,
il ne fuit,

Qu'emporté par l'amour dont la Loi le conduit.
Le Plaisir est son maître, il fuit sa propre pente.
Lorsque le mal l'entraîne, ou que le bien l'en-
chante,

Il ne change de fin, que lorsqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.

La Grace l'arrachant aux voluptés funestes
Lui donne l'avant-goût des voluptés célestes,
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voit ce qu'il doit cherir & cherit ce qu'il voit.

C'est par-là que la Grace exerce son empire,
Elle-même est amour, par amour elle attire;
Commandement toujours avec joie accepté;
Tiran dont les liens rendent la liberté;

Charme qui sans effort brise tout autre charme,
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il
desarme. (2)

Ce

Ce n'est pas que Dieu nous force à l'aimer, les loix de la Grace sont des loix de douceur.

Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Dissipe en un moment la plus longue froideur,
Que du celeste feu cette vive étincelle
Embrase tous les cœurs, n'en trouve aucun
rebelle; ...

Le malade qui souffre & sent qu'il va mourir,
Repousse-t-il celui qui vient pour le guerir?
Libre de rejeter un pain qu'on lui presente,
Le pauvre le ravit quand la faim le tourmente,
Et maître de rester dans la captivité,

Toujours un malheureux court à sa liberté
(3).

C'est sur ces principes que M. Racine établit le libre arbitre de l'Homme contre Calvin; ce n'est que dans le Ciel, dit-il, qu'une éternelle & douce nécessité force les saints à l'aimer; ici le zèle du Poëte se ranime, il se transporte jusqu'aux Cieux pour y contempler la gloire & le bonheur des élus, puis se retrouvant tout à coup près des rives de l'Euphrate, il pousse de longs gémissemens, sur la longueur de son exil, & forme des vœux ardens pour en voir bientôt la fin: c'est par là que M. Racine termine le second Chant de son Poëme, qui a dû lui seul coûter plus de travail à son auteur que les trois autres ensemble. Il s'agissoit d'expliquer le mystère le plus incom-

prehensible de la Religion, & sur lequel les Théologiens les plus habiles ont de la peine à s'exprimer exactement. M. Racine, quoique gêné par la mesure & par la rime, l'a pourtant fait de façon à fermer la bouche à ses ennemis ; & à se concilier les suffrages de ceux même qui ne chercheront dans son Ouvrage, que des tours heureux, des expressions pathétiques, des peintures majestueuses ; il a eu soin de s'en ménager dans un sujet qui d'abord n'en paroît guères susceptible.

On doit bien juger qu'un Poète qui a su faire éclore des fleurs au milieu des discussions Théologiques, ne néglige pas de cueillir celles que lui offre une matière moins stérile : tous ces changemens inopinés qui d'un scelerat font un saint, inspirent d'eux mêmes les idées les plus sublimes à ceux qui sont pénétrés de la grandeur de ce mystère ; & ce sont celles que M. Racine a mises en œuvre dans le troisième Chant de son Poème, uniquement destiné à prouver l'efficacité de la Grace par les moyens que Dieu emploie dans la conversion des Pécheurs.

Le debut de ce Chant ne pouvoit pas être plus heureux.

Tel que brille l'éclair qui touche au même instant

Des portes de l'aurore, aux bornes du couchant,
 Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa place,
 Tel & plus prompt encore est le trait de la
 Grace ;

Il renverse un rebelle aussitôt qu'il l'atteint ;
D'un scelerat affreux un moment fait un saint.
Ce foudre inopiné , cette invisible flamme
Frappe , éclaire , saisit , embrase toute l'ame ;
Saintement pénétré d'un spectacle effrayant ,
Rancé de ses Plaisirs reconnoit le neant ,
D'esclave , il devient libre , à la Cour il échape,
Et court dans les deserts pour enfanter la
Trappe.

Ainsi courant à nous lorsque nous nous per-
dons

La grace quelque fois précipite ses dons ,
Souvent en nous cherchant moins rapide &
moins vive

Par des chemins cachés lentement elle arrive :
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de Pierre & par un coup
puissant

Abbat Saul qu'emportoit une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un Apôtre intrépide ,
Arrache Magdeleine à ses honteux objets ,
Zachée à ses trésors & Pierre à ses filets.
Quelque fois doux rayon , lumière tempérée ,
Elle approche & le cœur lui dispute l'entrée :
Augustin dans ses fers contr'elle se debat,
Repousse quelques coups , prolonge le Com-
bat.

Oui , l'homme ose souvent , triste & funeste
gloire ,

Entre la Grace & lui balancer la Victoire :

Mais la Grace poursuit un pécheur obstiné,
 Et parlant de plus près à ce cœur mutiné,
 Tantot par des remords l'inquiète & le trouble,
 Tantot par des attraites que sa bonté redouble,
 Elle amollit enfin cette longue rigueur
 Et l'homme cede enfin vaincu par la douceur. (1)

Tout le reste de ce Chant est de la même force, mais cet extrait devient insensiblement un peu long & quelque violence que nous nous fassions en supprimant tant de beaux Vers qui feroient plaisir à quantité de lecteurs, la variété que nous nous sommes proposé de repandre dans ce Journal nous oblige à passer au quatrième, après avoir simplement transcrit un échantillon de ce que M. Racine dit de Molina & de ceux qui suivent ses sentimens. C'est là sans doute ce que tout le monde cherchera d'abord dans son Poème sur la Grace; & cette curiosité est pardonnable.

Le Moliniste aidé par un autre secours,
 Ne sera point ému d'un semblable discours:
 A ses ordres soumise, à ses desirs présente
 Et Compagne assidue ainsi qu'obéissante,
 La Grace nous, dit-il, vient offrir son appui,
 Quand il veut, il s'en sert, l'usage en est à lui.
 Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire,
 Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.

Dogmes

(1) Chant 3. p. 43 & 44.

Dogmes cachés long-tems aux humains aveu-
glés,

Et qui par Molina sont enfin dévoilés ;

Molina qui pour nous plein d'un amour de
pere

Adoucit d'Augustin le Dogme trop severe ;

Rend un calme flatteur à nôtre esprit troublé,

Parle & decide en maitre où Paul auroit trem-
blé.

Il n'est point, nous dit-il, de race favorite,

Dieu sçait de cet enfant quel sera le merite :

Dieu le voit déjà tel qu'il doit se rendre un jour,

Et lui destine ainsi sa haine ou son amour.

La Grace est une source en public exposée,

Dont l'onde est en tout tems par toute main
puisée ;

Et lorsque pour agir nous faisons nos efforts

Dieu nous doit aussi-tôt ouvrir tous ses tresors.

Dans l'Espagne, où d'abord ces maximes pa-
rurent ,

La Verité trembla, les Ecoles s'émurent.

Et du Saint si fameux par ses rares écrits

Les Disciples sçavans eleverent leurs cris.

Pour ramener la paix dans l'Eglise troublée,

Le Pontife appella la fameuse assemblée,

Où Lemos défenseur des celestes secours

Du Mensonge souvent debrouïlla les détours.

On vit, on detesta la doctrine nouvelle,

Clement alloit lancer son tonnerre sur elle,

D ;

Son

Son bras étoit levé, mais la mort l'arrêta;
 Paul, qui bien-tôt après dans la chaire monta,
 Voulut frapper l'erreur à son trône citée,
 Il prépara le coup, la Balle fut déçue,
 L'humble Ecole espéra, sa rivale craignit,
 Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De Molina pourtant qu'épargne l'anathème
 Ne détestons pas moins le dangereux système,
 &c.

La tirade entière mérite d'être lue avec attention, on dit qu'elle étoit autrefois plus longue & plus vive, & que les Compagnons de Molina avoient leur part à la censure que l'on fait ici de ses sentimens. L'Auteur l'a absolument retranchée, & c'est peut-être à cet endroit qu'il fait allusion dans sa Préface, lorsqu'il dit qu'il lui étoit échappé quelques traits un peu vifs qu'il a cru devoir sacrifier à l'esprit de paix.

Après avoir établi la nécessité & l'efficacité de la Grace dans les trois premiers Chants de son Poëme, M. Racine emploie le quatrième à montrer que la persévérance finale étant un don de Dieu que nous ne pouvons mériter, & la prédestination dépendant de la persévérance finale, il s'ensuit que la Prédestination est absolument gratuite : voici les preuves dont il se sert & l'ordre dans lequel il les arrange.

Dieu conserve la vie à nos corps, il répand le jour dans notre ame, il corrige la corruption de la nature par la force de sa Grace & nous devons avoir d'autant plus de reconnois-
 san-

sancé pour ces précieuses faveurs, qu'elles sont un pur effet de sa bonté: & de vrai, depuis la chute d'Adam, dans lequel nous avons péché, nous méritons tous la mort éternelle. Mais le Seigneur ne voulant pas que tous les hommes éprouvassent sa sévérité, il en partagea la masse en deux parts; à l'une, il fit justice; il fit grace à l'autre, & par ce choix dont personne n'est en droit de se plaindre, les uns sont des vases d'honneur prédestinés à la gloire, & les autres des vases d'ignominie condamnés au feu: qu'ici la Raison s'humilie, & que l'homme se soumette sans réplique! le vase d'argile demandera-t-il au potier qui l'a pétri, pourquoi il l'a fait d'une matière si vile?

Ô sage Profondeur! Ô sublimes secrets!

J'adore un Dieu caché, je tremble & je me tais.

Ce n'est pas tout, souvent ce Dieu, *qui sans changer jamais change tout son Ouvrage*, arrête tout à coup sa Grâce pour ceux même qu'il avoit rendus bons; & alors la foi, cet astre nécessaire, s'éteint & les laisse dans de profondes tenebres; quelque fois aussi il a pitié des malheureux & la foi qu'il leur donne, commence à leur defiller les yeux, à leur ouvrir le chemin du Ciel. Ici M. Racine élève sa voix, il gemit sur l'infortune de tant de peuples qui n'ont jamais reçu ce présent, ou qui l'ont malheureusement perdu; & il craint que la France qui l'a conservé jusqu'ici avec tant de soin, ne s'en voie privée. Son apprehension est fondée sur le libertinage
de

de nos mœurs qui nous entrainera infailliblement à celui de l'esprit que Dieu punit encore plus severement.

Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout sçavoir,

Il aveugle celui qui demande à tout voir :

Pour les sages du monde il voile ses mysteres,

Il refuse à leurs yeux ses clartés salutaires,

Tandis qu'il les revele à ces humbles esprits,

A ces timides cœurs de son amour nourris,

Qui méprisent l'appas des sçiences frivoles,

Et tremblent de fraieur à ses moindres paroles.

Mais ce mot n'est donné qu'aux heureux Constantins.

Un mot eut pû changer les sages Antonins.

Dieu laisse sans pitié Caton dans la nuit sombre. &c. (1)

Ce petit avertissement charitable, & qui dans l'état où sont les choses n'est certainement pas inutile, est accompagné d'un autre conseil aussi important. C'est de ne nous pas enorgueillir des Graces que Dieu nous fait, & de craindre jusqu'à la fin qu'il ne les retire.

Si l'on ne persevere,

Jamais de ses travaux on n'obtient le salaire,

Jusqu'au dernier instant il faut toujours courir;

Prêt d'atteindre le terme on peut encor perir.

L'austere Pénitent, le pâle Solitaire,

Couché sur le cilice & blanchi sur la haire,

Par

(1) Chant. 4. p. 64. & 65.

Par un souffle d'orgueil, un impur mouvement,
 Un desir avoué, perd tout en un moment.
 Tandis que pénétré d'un remord efficace
 Vieilli dans les forfaits un brigand prend sa place;
 A la vigne du Maître appelé le dernier,
 Il n'arrive qu'au soir & reçoit le denier.
 Quelque fois, par l'effet d'une bonté profonde,
 Où le vice abonda la grace surabonde;
 Mais quelque fois aussi par un triste retour
 Un cœur où la vertu fit long-tems son séjour;
 Las de sa liberté recourt à l'esclavage
 Et dans l'Abîme affreux plus avant se rengage.
 Le dernier coup porté rend le combat certain,
 Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
 La couronne est placée au bout de la carrière;
 Il faut pour la ravir fournir la course entière,
 De l'Eglise au berceau l'illustre défenseur,
 Et des foibles Chrétiens le sévère censeur,
 Le soutien de la foi, la gloire de l'Afrique,
 Tertullien s'égare & perit hérétique.
 Souvent il est fatal de vivre trop long-tems.
 Osius sur la terre avoit brillé cent ans,
 Fleau des Ariens en détours si fertiles,
 Le Pere des Pasteurs, le Maître des Conciles.
 La mort à ses travaux alloit rendre le prix
 Lorsque las d'un exil où sa foi l'avoit mis,
 Il ranime une main par vingt lustres glacée;
 Pour signer de Sirmich la formule inscuscée.
 A tout craindre pour nous la chute nous in-
 struit. (1)

Mais

Mais mon sort est arrêté dans le Ciel, reprend là-dessus un libertin, il est inutile que je me tourmente; & que mon nom soit gravé dans le livre des Elus, ou que je sois destiné à l'enfer; je n'ai qu'à attendre mon arrêt parmi les plaisirs. M. Racine n'a pas de peine à refuser cette objection; raisonner ainsi, lui dit-il, n'est-ce pas vous juger d'avance & prévenir l'arrêt que vous ignorez? Vous sçavez, continue le Poëte, que votre dernière heure est marquée & que tous vos efforts ne la reculeront pas, vous employez cependant le secours des Medecins pour étendre votre course, s'il est possible. Agissés de cette sorte dans l'affaire du salut; travailler avec constance à gagner le Ciel, est une marque que l'on y doit avoir place un jour. Mais le nombre des prédestinés est si petit, est-ce ainsi que Dieu nous aime, demande-t-on encore à M. Racine. Il avoue que la justice de Dieu est terrible, mais que quelque terrible qu'elle soit, il faut s'y soumettre sans murmurer, & se livrer entièrement à ce que la foi nous a revelé sur ce sujet.

Je ne puis de la Grace atteindre le mystere.

Mais Dieu parle, il suffit, c'est à l'homme à se taire.

Lorsque voulant sonder ses terribles decrets
Nous portons jusqu'au Ciel nos regards indiscrets;

Quand nous voulons percer le voile respectable,
Dont se couvre à nos yeux ce Dieu si redoutable,

Sa gloire nous opprime, ébloüis, aveuglés,
 Du poids de sa grandeur nous sommes accablés.
 Ah ! respectons celui qui veut être invisible,
 Et craignons d'irriter sa majesté terrible.

Mais la sainte fraïeur que l'homme doit avoir,
 C'est de toi seul, grand Dieu, qu'il la peut
 recevoir,

Apprends nous à t'aimer, apprends nous à te
 craindre,

De tes desseins cachés est-ce à nous de nous
 plaindre ?

Detourne loin de nous cet esprit curieux,
 Qui rend l'homme insolent & coupable à tes
 yeux.

Adoucis le fierté de ceux qui sont rebelles,
 Daigne affermir encor ceux qui te sont fidèles,
 Donne nous les secours que tu nous a promis,
 Donne la grace enfin même à ses ennemis.

C'est par cette prière charitable que M. Racine termine le quatrième & dernier Chant de son Poëme. Nous en avons donné un extrait assez exact pour qu'on en puisse porter un jugement assuré, sans avoir recours à l'Ouvrage même : ceux qui pourront le recouvrer feront pourtant beaucoup mieux de le lire tout entier, ils admireront de plus près l'art admirable avec lequel M. Racine a embelli une matière qui ne paroît gueres susceptible d'ornemens, tout s'est changé en fleurs entre ses mains, jusqu'aux argumens les plus abstraits de la Théologie scholastique ; mais en quoi, il semble que M. Racine a le mieux réussi, c'est à parer son sujet, de tout ce qu'il a trou-

trouvé dans l'Ecriture qui y avoit quelque rapport ; il en a employé les traits les plus sublimes & les expressions les plus relevées ; l'on conçoit sans peine que ces morceaux ainsi enchaînés, doivent donner au Poëme sur la Grace une force & une vivacité à quoi les idées prophanes n'atteindront jamais.

On trouve à la suite du Poëme de la Grace une Epître en Vers de M. Racine à M. de Valincourt & une Ode sur la solitude. Ce dernier Ouvrage n'a rien de particulier : l'autre est beaucoup plus intéressant. M. Racine rend compte à M. de Valincourt des raisons qu'il a de résister à ses amis qui lui conseillent de s'attacher au Théâtre ; la Poësie inventée pour chanter les louanges de Dieu ne doit pas servir à exciter les passions, & ce n'est guère qu'à cet usage que l'on a employée les plus grands Poëtes. Il le prouve par l'exemple des Grecs, des Romains & des François même : pour lui il voudroit rendre à la Poësie son ancienne pureté en la consacrant à la Religion : il est vrai que bien des gens ne croient pas qu'elle puisse s'exercer avec succès, sur de semblables matieres. Mr. Racine dit au contraire qu'il n'en est point qui fournisse de si magnifiques idées & que si nous n'avons rien de passable en ce genre, il faut s'en prendre aux Poëtes qui ne les ont maniées que dans leur vieillesse, & il confirme cette reflexion par l'exemple de M. son pere qui ayant choisi des sujets de piété avant que sa veine fût épuisée, reçut les mêmes applaudissemens qu'on avoit donnés à ses Ouvrages précédens. Pour lui il ne veut pas même se mettre dans l'occasion où

où tant d'autres ont succombé, & il aime mieux ne point entrer dans cette carrière que de risquer de n'en pas sortir. Ces dispositions sont louables, & M. Racine le fils pourroit les sanctifier & contenter en même tems ses amis, en étalant sur la scène, la fermeté, & les autres vertus des Saints de l'Ancien Testament ou de la primitive Eglise.

Ceux qui aiment à connoître les gens de lettres seront peut-être bien aise de sçavoir que M. Racine est Associé de l'Academie des Inscriptions, & qu'il exerce à present à Marseille, l'Emploi de Directeur General des Fermes de Provence. Il faut esperer que sa veine ne s'enrouillera pas dans les bureaux & qu'il y trouvera le tems de cultiver les belles Lettres pour lesquelles il a beaucoup d'inclination, & de talent.

ARTICLE IV.

Traité Philosophique de la Foiblesse de l'Esprit Humain, par M. HUET, Ancien Evêque d'Avranches. A Amsterdam, chez Henri du Sauzet. 1723. in 8. pagg. 296. sans l'Avertissement, l'Eloge de M. Huet, & la Table des Chapitres, qui contiennent pagg. 40.

C'EST ici le Traité le plus complet de Pyrrhonisme qui ait encore paru en notre Langue. Il n'est pas bien difficile d'en tirer l'Horoscope. Les Devots se récrieront contre des Maximes que de longues préventions

E ne

ne leur permettent pas de croire innocentes & conformes à la pureté du Christianisme. L'orgueil des Philosophes accoutumés au ton dogmatique n'en sera pas moins blessé, & ils ne souffriront pas sans se plaindre qu'on leur enleve ces connoissances précieuses qui les mettent au dessus du commun des hommes. Pour ceux qui ne sont attachés à aucune Secte & qui n'étant pas en état d'étudier les matières dans les sources, n'en ont pu prendre qu'une légère teinture dans les Ouvrages de Montagne, de la Motte le Vaier, & de M. Bayle, ils sauront sans doute bon gré à M. Huet d'avoir réduit en système les idées que ces autres Ecrivains n'ont infinuées qu'en passant & d'une manière couverte. En general, le Public enlèvera cet Ouvrage avec d'autant plus d'avidité qu'il s'attendoit moins à recevoir un pareil present de l'Auteur de la Demonstration Evangelique.

Il y a long-tems que ce Traité auroit paru si M. Huet ne s'y fut pas opposé; mais quoique ce fût sa production favorite & qu'il l'eût même traduit en Latin, peine qu'il n'a prise pour aucun autre de ses Ouvrages; il se contentoit de le lire à ses amis les plus intimes, sans souffrir pourtant, qu'ils en tirassent de copie; mais aussi-tôt après sa mort, un Parent à qui il avoit confié son *MS.* l'envoia au Libraire qui l'a fait imprimer avec soin & qui s'offre de le communiquer à tous ceux qui auront la curiosité de l'examiner. Il lui a été d'autant plus aisé de vérifier que ce *MS.* est de la propre main de M. Huet qu'il conserve plusieurs Lettres que ce Prelat lui

à écrites autrefois. Il n'y a fait d'autre changement, dit-il, que de mettre le véritable nom de l'Auteur à la place de celui de *Theophraste de Plavignac, Gentilhomme de Périgord*, sous lequel il vouloit se déguiser. M. Du Saizer a raison de croire que les Amateurs de l'Histoire Littéraire, lui tiendront compte de ce changement; le nombre des Pseudonymes est assés grand pour qu'on ait obligation à ceux qui l'empêchent de s'augmenter.

Le Traité de la Foiblesse de l'Esprit Humain est divisé en trois Livres; & précédé d'une Préface de M. Huet lui-même, laquelle expose l'œconomie de l'Ouvrage entier & l'occasion qui l'a fait naître.

M. de Cormisy Président au Parlement d'Aix en Provence aiant eu le malheur de déplaire à quelques personnes puissantes, il eut ordre de se retirer à Caën. Madame de Vivone lui donna une Lettre par laquelle elle prioit M. Huet d'adoucir autant qu'il pourroit le séjour que cet illustre Exilé seroit obligé de faire hors de sa Patrie: Quelque respectable que fût une semblable recommandation, M. Huet avouë dans les Mémoires de sa Vie (1) que le mérite de M. de Cormisy contribua plus que tout le reste au bon accueil qu'il lui fit. Ces deux Sçavans eurent bientôt lié une amitié très-étroite & tandis que le Président Provençal fut à Caën, ils ne passerent pas un seul jour sans se voir. Leurs conversations rouloient ordinairement sur les différentes Sectes des Philosophes An-

(1) p. 229.

ciens dont M. de Cormisy possédoit parfaitement l'histoire ; mais il les attaquoit toutes avec la même chaleur, & M. Huet surpris de n'avoir pu démêler celle qui lui plaisoit davantage, eut enfin recours aux sollicitations, & le pria sérieusement de lui confier ses véritables sentimens. M. de Cormisy le fit avec cette ingénuité qui est un des plus grands charmes de l'amitié : il lui avoua qu'après avoir cherché long-tems la vérité dans les Ecrits d'Aristote, de Descartes & de Gassendi, & toujours inutilement, il avoit voulu se retrancher dans le Platonisme ; mais que n'y ayant vu *ni principes certains & déterminés, ni système ni tissu de doctrine, rien de lié, rien de suivi* (1), il s'en étoit dégouté comme de tout le reste : que cependant tant de recherches inutiles ne l'avoient pas rebuté ; qu'il avoit lu Diogene Laërce avec attention, & qu'au milieu de cette foule d'opinions extravagantes qu'il rapporte ; la Doctrine d'Arcefilas, de Carneade & de Pyrrhon, lui avoit extrêmement plu, qu'il en avoit retranché plusieurs choses dont l'usage, la méditation, de fréquentes lectures lui avoient fait reconnoître la fausseté, & qu'enfin il étoit demeuré persuadé : *que ni en lui, ni en aucun autre homme il ne se trouvoit point de faculté naturelle par laquelle on pût découvrir la vérité, avec une pleine & entière assurance, & que la source de toutes les erreurs étoit la précipitation de l'esprit qui fait ajouter foi trop légèrement aux opinions qui sont proposées* (2).

M. Huet ne fut pas maître de dissimuler l'éton-

(1) Préf. p. 7.

(2) Ibid. p. 8. & 9.

Péronnement où il étoit de voir renouveler une doctrine qu'il croïoit entièrement abolie, M. de Cornifly s'apperçut de sa surprise, mais il offrit de la faire cesser, & de prouver même que ce discours qui sembloit choquer le sens commun n'avoit rien que de raisonnable, & pour le faire avec plus d'ordre, il divisa en trois parties, tout ce qu'il avoit à dire. Il entreprit de montrer d'abord que l'Esprit humain ne peut connoître la Verité, par le secours de la Raison, avec une pleine & entière certitude; de chercher ensuite quelle est la voie la plus sûre de Philosopher, & enfin de répondre aux objections qu'on pouvoit lui faire. M. Huet a recueilli ces discours, & en a fait le Traité dont nous allons donner un extrait fidele, & dans lequel nous ne nous permettrons pas de mêler nos propres pensées.

I. La Philosophie n'est autre chose qu'un effort de l'Entendement humain pour découvrir la Verité par le secours de la Raison; mais avant que de mettre en œuvre la Raison pour connoître la Verité, n'est-il pas de la prudence de s'assurer si un tel secours est suffisant pour conduire à cette belle découverte ?

Presque toutes les disputes deviennent disputes de mots, lorsqu'avant que de rien déterminer, on néglige de fixer la valeur des termes que l'on emploie; on entend donc par *Entendement humain*, un principe ou un pouvoir né dans l'homme, lequel est mu & ébranlé à former des idées & des Pensées par la réception & l'impression des Espèces dans le cerveau; on appelle *Idee*, une image que
E 3 l'ame

disposée d'une certaine maniere par l'impression des Especes dans le cerveau, se forme à elle-même: On appelle *pensée*, l'action de l'entendement ému & déterminé par la reception des Especes dans le Cerveau, à se former des idées, à les comparer ensemble & à en porter des jugemens. On appelle *Raison*, cette faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Verité, par ses Operations naturelles. Enfin on définit la *Verité*, la convenance & le rapport du jugement que fait nôtre Entendement en vue de l'idée qui est en nous, avec l'objet extérieur qui est l'origine de cette idée *. Mais il faut remarquer que la Verité peut être connue de deux manières bien différentes; car ou on la connoit avec doute & incertitude, ou on la connoit avec certitude; cette certitude a plus d'un degré, il y a la certitude avec laquelle les Bienheureux connoissent les choses du Ciel, & celle avec laquelle nous connoissons les Verités, que Dieu nous a révélées; la certitude que nous pouvons avoir des choses humaines, n'est pas non plus la même. Nous connoissons plus certainement que le tout est plus grand que sa partie, que nous ne connoissons que la Planete de Saturne est au dessus de celle de Jupiter; Nous connoissons plus certainement que deux & deux sont quatre, que nous ne connoissons qu'il y a une Ville appelée Constantinople: Ces définitions

* Ces définitions sont transcrites mot à mot, parce qu'il eût été difficile & même dangereux de les abréger. Il ne leur pas été moins de les retrancher tout à fait, puisque c'est sur les idées que M. Flux arrache à ces différents termes qu'il faut juger, si ce qu'il dit est vrai ou faux.

posées, ces distinctions établies; on conclut que puisqu'il se trouve dans la certitude des Bienheureux & dans celle de la foi, un degré de perfection qui n'est pas dans la certitude humaine la plus parfaite, l'esprit humain ne peut parvenir à connoître la Vérité par la Raison, avec une certitude à laquelle il ne manque rien.

La première preuve que l'on apporte est tirée de divers passages de l'Ecriture sainte & des Peres; nous nous dispensons d'autant plus volontiers de les rapporter que nous ne croions pas qu'ils soient capables de détruire les argumens des Dogmatiques : La seconde est plus propre à leur inspirer une juste défiance de leurs lumières. La Vérité, leur dit-on, n'est autre chose que la convenance de l'objet extérieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement en conséquence de l'idée qui est en nous; mais qui nous répondra que l'image que nous avons reçue de cet objet extérieur est véritable? l'image qui part d'un arbre, peut-elle être semblable à un arbre si elle n'est pas elle-même un arbre? car il ne s'agit pas seulement qu'elle représente la grandeur & la couleur par exemple, mais encore toutes les parties du corps entier, tant du dedans que du dehors; on ne peut nier cependant que cette image de l'arbre n'ait plusieurs différences essentielles avec l'arbre même dont elle part; l'arbre est immobile & l'image de l'arbre ne l'est pas: De plus, il est certain que cette image n'est jamais portée aux sens sans avoir souffert quelque alteration par la rencontre des choses interposées; ce qui paroît blanc à

une certaine heure, dans une certaine situation nous paroît noir au moindre dérangement, un moment après; que l'on allume de l'eau de vie dans une chambre fermée, une paleur livide se peint sur le visage de ceux qui s'y trouvent, il y a mille autres exemples qui nous doivent faire craindre que les images ne viennent jamais à nous sans avoir été considérablement altérées, supposons toutefois qu'elles soient reçues sans alteration, pouvons-nous être assurés, que lorsque les Organes des sens après en avoir été ébranlés, vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ils ont été des messagers sûrs & fideles & n'ont rien changé au véritable état de la chose rapportée; il s'en faut beaucoup que nous nous ne puissions avoir cette confiance en nos sens: pour peu que l'on soit instruit de ce qui se passe dans la machine Humaine, on ne peut point ignorer, que les parties n'ont pas la même conformation dans tous les hommes, & que cette conformation différente fait que chacun en particulier est différemment affecté par la même chose: Or qui osera dire de bonne foi qu'il est ce mortel heureux dont les sens sont assés fideles pour imprimer dans son cerveau l'image d'un objet extérieur telle qu'elle est partie de cet objet. On ajoute qu'il faudroit encore ne pouvoir pas plus douter de la fidelité du cerveau à l'égard de l'ame, que de celle des sens à l'égard du cerveau; mais la même raison qui empêche qu'on ne se fie au sens, doit empêcher qu'on ne se fie au cerveau. Enfin, quand on auroit tout lieu

de

de croire que le jeu de tant d'organes est parfaitement compassé, comment sçavoir si sur le rapport de ces organes, notre Entendement est en état de prononcer que le jugement que nous portons d'un objet extérieur est entièrement conforme à l'idée de cet objet qui est en nous ; on ne peut en être assuré qu'on ne sache précisément la nature de l'Esprit humain ; Ainsi donc on ne peut point connoître la Verité, par le secours de la Raison, avec une certitude parfaite. Ce n'est pas seulement la faiblesse de l'Esprit humain qui s'oppose à la connoissance de la Verité, quand on supposeroit cette faculté ornée des qualités qui lui manquent, l'homme en seroit-il pour cela plus avancé ? Non sans doute, l'essence même des choses qu'il doit connoître n'en sera pas moins incompréhensible, & voilà un nouvel obstacle qu'il ne surmontera jamais. Voici comme on prouve cette proposition. On ne peut pas connoître certainement & évidemment l'essence des choses que l'on ne connoisse en même tems leur genre & leur différence ; puis que selon tous les Philosophes c'est ce genre, c'est cette différence qui constituent l'essence des choses ; on ne peut point connoître leur genre & leur différence que l'on ne connoisse l'essence des autres choses avec quoi elles s'accordent, avec quoi elles diffèrent ; ainsi l'essence & le genre ont besoin l'un de l'autre pour être connus, & c'est tomber dans un cercle qui est une sorte de raisonnement très-vicieux & qui, par conséquent, ne conclut rien. M. Huet éclaircit cette gradation métaphysique en examinant la définition ordi-

naire que l'on fait de l'Homme, & il montre qu'elle est remplie de difficultés qui ne permettent à personne de la soutenir comme certaine; difficultés au reste qui ne sont pas si particulières à cette définition, qu'elles ne conviennent à toutes celles qu'on pourroit produire.

Trois autres raisons ne permettent pas que l'on parvienne à une connoissance évidente des choses; elles changent, nous changeons nous-mêmes pendant le cours de nos recherches; & cette vicissitude si marquée empêche que nous puissions raisonnablement compter sur ce qu'elles nous présentent de plus indubitable: De ce changement continuél, il naît des différences infinies non seulement entre deux hommes, mais dans le même homme. Ce qui paroît blanc à l'un paroît noir à l'autre; l'un trouve doux ce que l'autre trouve amer; bien plus, ce qui me paroïssoit blanc, il n'y a qu'un moment, me paroît noir à cette heure; je trouverai doux ce soir, ce que je trouvois amer ce matin: au quel de ces deux hommes nous en faut-il rapporter, à la quelle de deux sensations si différentes devons-nous donner notre créance? Ajoutons que ne pouvant pas connoître le moindre objet si nous ne connoissons pas tous les autres, & notre esprit étant trop borné pour acquérir des lumières si étendues, il faut avouer que nous ne connoissons rien du tout.

Mais de toutes les objections que l'on emploie contre les Dogmatiques, il n'en est point de plus forte que celle-ci. Toutes les choses

les sont mêlées de vrai & de faux, & il est impossible d'en faire un juste discernement si l'on n'a pas une règle certaine de vérité, laquelle appliquée à ce que l'on examine, fasse connoître sans aucun doute que ce qui y convient est véritable, que ce qui n'y convient pas est faux. Ceux qui se sont appliqués à la recherche de la Vérité ont mis en œuvre toute la force de leur esprit pour découvrir cette règle, qu'ils appellent *Criterium*. Ils en ont établi deux, l'une pour régler les actions, l'autre pour régler les opinions, & ils ont divisé cette dernière en trois espèces aussi peu sûres l'une que l'autre, puisqu'outre les argumens, dont on les combat chacune en particulier, il en est un qui les rend toutes également incertaines, le voici: Il faut avoir un *Criterium* avant que de rechercher la Vérité puisque l'on ne peut découvrir la Vérité que par un *Criterium*, mais comment compter sur le *Criterium*, à moins que d'avoir déjà trouvé la Vérité, à moins que de s'être convaincus par un autre *Criterium* infallible, que celui dont on se sert ne peut pas tromper; & ainsi à l'infini?

Les Sceptiques disent encore que quand on auroit été assez heureux pour découvrir un *Criterium* certain, il est impossible de parvenir à une connoissance parfaite de la Vérité, si l'on n'a pas encore une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raison, soit de quelqu'autre manière que ce puisse être; & voilà précisément ce que l'on ne doit pas espérer.

On

On a montré qu'on ne pouvoit pas raisonnablement faire le moindre fonds sur les Sens; on n'en peut pas faire davantage sur l'Esprit humain; on en a déjà rapporté plusieurs raisons auxquelles on peut ajouter celle-ci. C'est que les idées ne paroissent pas moins revêtues de l'évidence dans le sommeil, dans l'ivresse & dans la folie qu'au tems même que l'on est dans le plus grand sens froid. Enfin, il n'y a rien d'évident que ce qui est évident à tout le monde, le caractère de l'évidence étant de s'emparer du consentement de l'esprit: or cette diversité surprenante d'opinions qui divise tous les hommes, prouve bien qu'il n'en est aucune qui soit évidente. Il n'y a cependant personne qui ne prétende posséder cette évidence, mais voici une comparaison capable de rabattre l'orgueil de ceux qui se croient si riches. „ De même, dit M. Huet, (1) ” que si quelqu'un
 „ portoit plusieurs pièces de monnoie dans
 „ un sac, qui fussent toutes de cuivre, à
 „ la réserve d'une seule qui seroit d'argent;
 „ & que de pauvres qui sçauroient la chose,
 „ se, demandassent qu'on leur donnât en
 „ aumône les pièces de monnoie, chacun
 „ d'eux esperant que la pièce d'argent seroit
 „ pour lui; que celui à qui ce sac & les pièces
 „ appartiennent, en fassé ensuite la distribution
 „ dans l'obscurité & pendant la
 „ nuit, aucun de ces pauvres ne pourra sçavoir
 „ s'il a reçu la pièce d'argent, ni si
 „ elle aura été tirée de dedans le sac; & si
 „ quelqu'un d'entr'eux faisant des conjectures
 „ sur

(1) Liv. 1. Chap. ix. pag. 81 & 84.

„ sur le son de sa pièce, ou sur les remar-
 „ ques qu'il y peut faire en la maniant, ou
 „ sur d'autres indices frivoles, croit sçavoir
 „ certainement, & avoir reconnu évidem-
 „ ment, qu'il a la pièce d'argent, il sera
 „ ridicule. Les autres preuves ne le seront
 „ pas moins, si chacun d'eux a la même o-
 „ pinion de sa pièce, & croit que tous les
 „ autres se trompent; & ce discord ne pour-
 „ ra être terminé qu'à la lumière & au
 „ grand jour.

„ Il en est de même, continuë M. Hott
 „ en faisant l'application, de l'erreur des
 „ Dogmatiques. Environnés des tenebres é-
 „ paisses de l'ignorance, chacun d'eux tient
 „ dans ses mains & manie sa pièce de cuivre;
 „ & il n'y en a aucun qui ne se vante d'a-
 „ voir reconnu à des marques infailibles,
 „ que sa piece est cette piece unique & pré-
 „ cieuse, à sçavoir la Verité . . . qui ne
 „ s'attribuë une perception distincte, évi-
 „ dente & plus claire que la lumiere du Soleil
 „ en plein midi; qui ne soit persuadé que
 „ tous les autres sont dans l'erreur ayans la
 „ même opinion de leurs pieces de mon-
 „ noie, & il ne reconnoitra, que son évi-
 „ dence tant vantée n'est que tenebres, qu'a-
 „ près que la lumiere lui sera venue d'ail-
 „ leurs. Cette comparaison n'explique pas
 „ mal ce qui se passe parmi les Philosophes,
 „ il est à souhaiter qu'elle les corrige, & leur
 „ inspire au moins un peu plus de defiance de
 „ leurs sentimens & d'indulgence pour ceux de
 „ leurs adversaires.

Nous passerons legerement sur les quatre
 preuves

preuves dont on fortifie celles que nous venons de rapporter ; 1. Nous ne savons pas si Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature , que nous nous trompions toujours , même dans les choses qui nous paroissent les plus claires. Comme cette raison est de M. Descartes & que le Pyrrhonien sçavoit que son Disciple n'étoit pas ami de ce Philosophe , il a la défiance de ne la pas approuver , ou du moins de ne le faire qu'après avoir donné plus d'un coup de dent à l'inventeur. 2. C'est une pétition de principe de prouver par Raison que la Raison est certaine. 3. On ne peut ajouter aucune foi aux raisonnemens dont le plus vraisemblable est très-incertain. Un Entousiasme Pyrrhonien auquel l'Auteur se livre rend le commencement de ce Chapitre, digne de l'attention des lecteurs. „Il faut nous
 „ endurcir le front, dit-il, & puisque nous avons
 „ commencé de douter, il faut douter à bon-
 „ escient quand les Dogmatiques devroient
 „ s'en desesperer. (1) Enfin les dissensions des
 Dogmatiques nous avertissent qu'il ne faut
 s'attacher à aucune de leurs Sectes.

Au reste, comme dans les choses mêmes de raisonnement, les exemples ne sont pas absolument inutiles & que l'on se range plus facilement à un parti dans lequel on voit briller des noms illustres, on fait voir que cette loi de douter à été établie & soutenue par de grands hommes. Cette discussion conduit naturellement à faire l'Histoire de l'Academie & du Pyrrhonisme & de ceux qui ont rendu ces Sectes fameuses. Ce morceau est

(1) Ibid. Chap. 211. p. 100.

est tout propre à délasser les lecteurs que des idées métaphisiques peuvent avoir fatigués ; il est travaillé avec soin, mais par malheur il n'est pas complet, je ne sçais même si tout le monde approuvera la maniere dont l'Auteur a exposé la doctrine des Philosophes anciens : Quand même l'on conviendrait qu'il a toujours été exact à la bien développer, il s'en faut beaucoup qu'il n'ait rapporté des principes sur quoi elle est appuyée, avec la force que l'on pouvoit leur donner.

A tant d'exemples, à tant de preuves qui nous doivent porter à croire que nous ne parviendrons jamais à une connoissance parfaite de la Verité, on peut joindre une considération, capable elle seule de nous déterminer à douter de tout : Les Sceptriques qui n'affirment rien, ne peuvent tomber dans aucune erreur, au lieu que les Dogmatiques ont accumulé extravagances sur extravagances. Ceux-ci diront à leur tour, que c'en est une bien grande que de n'oser faire usage de sa Raison.

II. C'est ainsi que M. de Cormisly s'acquitta de la promesse qu'il avoit faite de prouver que nous ne pouvons acquérir une connoissance parfaite de la Verité. Il alloit continuer son discours, lorsque M. Huet l'interrompit, pour lui avouer que le ton hardi des Dogmatiques lui avoit toujours déplu, mais aussi, que l'instabilité des Academiciens l'avoit revolté, & qu'il n'avoit pu s'accommoder d'une doctrine qui aneantit toute sorte de science. C'est pourquoi, ajouta M. Huet, (1) vous me ferez plaisir de m'apprendre jusqu'à

qu'à quel point vous voulés que l'on doute, car si l'on doute toujours, si tout est obscur, caché, incertain, il n'y a plus de Philosophie. Cette objection donna lieu au Philosophe d'entrer dans la seconde partie de la dispute, & de dire ce qu'il pensoit sur la véritable maniere de philosopher, ce qui se réduit aux principes suivans.

Nous n'avons d'autres idées que celles qui nous viennent par les Sens, & tout ce que Platon, Proclus & Descartes ont avancé contre ce fondement de la bonne Philosophie n'a jamais pû le détruire*. L'on a déjà prouvé que les Sens ne sont point de guides sur la fidélité desquels il y ait de la prudence à se reposer. Les objets ne parviennent point à eux sans alteration, & ils manqueroient de moyen de connoître parfaitement ces objets, quand même ils en communiqueroient de justes idées à l'Entendement. Mais Dieu corrige par sa bonté ce défaut de la nature humaine, & en nous accordant le précieux don de la foi, il leve tous ces embarras de doutes qu'il faut apporter à la connoissance des choses. Les Sceptiques ne veulent pas même éteindre toutes les lumières de la Raison dans l'usage de la Vie; par exemple, ils permettent de suivre ce qui paroît probable. Ils ne desfen-

* M. Fleet emploie un Chap. entier à l'établir, mais nous n'avons pas eu de voir rapporter les preuves qui sont connues de ceux qui ont la moindre réputation de la Philosophie de l'Ecole. M. Locke a poussé plus fortement ce principe dans son *Essai sur l'Entendement Humain*. Ceux qui seront curieux de voir le contraire dans un aussi bon jout qu'il soit possible de l'y mettre peuvent consulter, le 1. liv. de l'*Art de Penser*.

dent pas non plus d'avoir des opinions ni de donner son consentement, pourvu que l'on n'entende point par-là le consentement que l'on peut donner aux choses douteuses dans les méditations de la Philosophie. En ce cas, *l'opinion est un grand mal parmi les hommes*, (1) ainsi que l'a dit un Poëte de l'Antiquité. La règle dont les Dogmatiques se servent pour discerner le vrai du faux, est celle qu'emploient les Sceptiques pour distinguer ce qui est probable d'avec ce qui ne l'est pas. La fin du Scepticisme est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, l'arrogance, & même de préparer l'esprit à recevoir humblement ce que nous enseigne la foy. Une chose à quoi l'on doit prendre garde, c'est de ne s'attacher jamais à aucune Secte, à celle des Academiciens comme à toute autre, de manière à n'oser faire usage de ce que l'on peut trouver ailleurs de plus probable; sur tout il faut avoir une grande attention à ne rien admettre qui soit contraire à la révélation. Du reste cette méthode libre & dégagée de philosopher, a été celle d'un grand nombre d'hommes illustres: Platon a formé la Secte des opinions de Pythagore, d'Epicharme, de Parmenide, d'Heraclite, de Socrate & des dogmes Egyptiens. „ Quoique Cicéron se porte pour Aca-
 „ demicien, il se promene néanmoins, dans
 „ les Ecoles des autres Philosophes; il en
 „ prend & s'approprie tout ce qui est à son
 „ goût: il s'attache quelquefois aux Stoïciens,
 „ & quelquefois il est entièrement Sien. Horace, Seneque, S. Clement d'Alexandrie, Origene,
 F Lac-

(1) Theognis.

Lactance , tous les Medecins de la Sette Methodique se sont fraié à eux-mêmes les chemins dans lesquels ils ont marché. Il faut seulement apporter beaucoup d'attention à éviter la contradiction qui peut se trouver entre des opinions ramassées , & pour cela , choisir d'abord ses principes & ne rien admettre qui n'y soit conforme. Si l'on soutient par exemple , le vuide de Democrite , il seroit ridicule d'adopter la definition que M. Descartes a donnée de l'essence de la matiere.

III. Tel est le Systême que M. de Cormisy s'étoit fait & qu'il voulut bien confier à son ami. M. Huet en fut frappé , mais il ne se rendit pas ; il le combattit même de toutes ses forces & y opposa sept objections auxquelles M. de Cormisy repondit à son tour ; cette dispute est embellie de toutes les graces du Dialogue , les lecteurs un peu équitables sentiront bien qu'il nous est impossible de les transmettre dans un Extrait , & qu'on ne doit exiger de nous qu'un précis fidele des raisons les plus imposantes, dont on se servit de part & d'autre.

L'Objection qui se presente la première contre le Systême Sceptique , c'est qu'en ôtant à l'Entendement tout pouvoir de distinguer le vrai du faux , il renverse tout l'état de la vie , trouble tout l'ordre de la nature , ôte toutes sortes d'actions , & interdit à tout le monde la liberté de se remuer. Le Pyrrhonien repond que c'est là une plainte usée & que les anciens Academiciens ont refutée. Lorsqu'il s'agit de la conduite de la vie , dit-il , il faut cesser d'être Philosophe devenir Homme , se

conformer aux mœurs, aux coutumes & aux loix des autres hommes, nier, affirmer comme eux; car, selon la remarque de Cicéron (1), *Il y a grande différence entre la subtilité avec laquelle on recherche la Vérité dans la dispute, & celle avec laquelle on ajuste son discours à l'opinion commune.*

Mais reprend le Dogmatique, vous nous privés de la Science, & c'est sans doute ce qui cause que la Secte des Pyrrhoniens s'est éteinte de bonne heure, parce qu'il falloit pour s'y attacher, renoncer à toutes sortes de connoissances; aussi ne voyons-nous pas qu'elle ait produit de grands hommes: Le Pyrrhonien daigne à peine répondre à cette difficulté, je ne vous creve point les yeux, dit-il, je vous avertis de votre aveuglement; Que si vous aimés paroître sçavoir ce que vous ne sçavés pas, jouissés de votre erreur, mais accordés nous la liberté d'ignorer ce que nous ignorons: nous ne renoncerons pas pour cela à l'étude des belles lettres, nous suivrons plutôt l'exemple d'Arcefilas, de Carneade, de Sextus Empiricus & de tant d'autres Sceptiques qui ont été aussi habiles mais plus modestes que les plus sçavans Philosophes des autres Sectes.

Nous passons d'autres objections peu importantes pour venir à celles qui paroissent plus considérables. En affirmant que l'on ne peut rien sçavoir, vous heurtés, dit-on au Pyrrhonien, le principe de votre Philosophie qui vous défend de rien affirmer. Je n'affir-

me pas non plus comme une chose certaine, replique-t-il, que je ne sçais rien; C'est tout au plus une chose probable; c'est une proposition qui se détruit en détruisant toutes les autres, à peu près comme Samson s'enveloppa sous la même ruine dont il écrasa tous les spectateurs. Enfin on oppose au Sceptique, que cette loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la foy. Le Pyrrhonien au contraire prétend qu'elle le prépare à la recevoir, en lui faisant sentir le besoin qu'il a de lumières & de secours qui fortifient ses connoissances. Ces discussions méritent d'être examinées dans le Livre même.

Mais pourquoi la Doctrine des Académiciens & des Sceptiques a-t-elle été rejetée? L'orgueil de l'homme en est la vraie cause; „ Etant naturellement rempli & boufi de cer-
 „ te opinion, que sa Raison le rend fort su-
 „ perieur à tous les autres animaux, qu'il est
 „ doué d'intelligence, capable des Sciences,
 „ né pour raisonner, pour connoître, pour
 „ sçavoir, il est fâché de se voir dépouillé de
 „ tous ses avantages, & en quelque sorte
 „ dégradé & condamné aux ténèbres d'une
 „ perpétuelle ignorance. Il ne peut donc souf-
 „ frir qu'on le desabuse d'une si agréable er-
 „ reur; & il préfère une honorable folie à
 „ une pauvre & obscure sagesse; Et pour
 „ ne se pas voir chassé par les Sceptiques de
 „ cette ancienne possession de science comme
 „ d'un riche héritage qu'il tient de la natu-
 „ re; il aime mieux les combattre à main
 „ armée & par violence, comme des ravis-
 „ seurs de la Raison, & comme des destructeurs

de la Science, que d'agir contre eux par des voies juridiques, prévoyant que par-là il sera débouté de cette possession qu'il avoit usurpée sans aucun droit (1). Ainsi finissent les leçons de Pyrrhonisme que M. de Cormisy donna à M. Huet, qui avoue qu'il en fut ému: auroit-il pris la peine de les arranger, de les écrire & de les traduire, s'il n'en eût pas été converti?

Quoiqu'il en soit des sentimens particuliers de M. Huet, les Gens de lettres lui ont une véritable obligation d'avoir fait un édifice regulier de materiaux qu'on ne peut trouver qu'épars en divers endroits: les voies de conciliation qu'il fournoit pour accorder la Foi & le Pyrrhonisme brouillés jusqu'ici, méritent une attention singulière; la seule crainte de ne les pouvoir accorder, a derobé grand nombre de partisans à cette Secte dans laquelle on ne sçauroit nier qu'il ne se trouve de grands avantages pour la conduite de la vie, sur tout dont on bannit l'erreur dès que l'on en exclut la présomption; on ne fera pas mal de joindre à la lecture du Traité de la Foiblesse de l'Esprit humain les Articles de Pyrrhon & de Zenon dans le Dictionnaire de Mr. Bayle.

Il seroit à souhaiter que M. du Sauzet fit imprimer la Traduction Latine du Traité de la Foiblesse de l'Esprit Humain, faite par M. Huet lui-même: chacun sçait que ce Prélat avoit cultivé cette Langue avec beaucoup plus de soin que la Langue Françoisse.

On trouve à la tête de l'Ouvrage, dont nous venons de donner l'extrait, l'Eloge Historique de M. Huet. M. l'Abbé d'Olivet, connu

par la belle traduction des *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux*, en est l'Auteur.

A R T I C L E. V.

Apologie de l'Equivoque, contre la douzième Satyre de M. Des Preaux.

LA Satyre de l'Equivoque étoit peu connue avant que M. Brossette l'eût insérée dans la belle & curieuse édition qu'il nous a donnée des Oeuvres de son illustre ami M. des Preaux; il est bien vrai que les Curieux attirés par le nom de son Auteur, cherchoient avec soin à la recouvrer: mais ceux entre les mains desquels elle étoit tombée en faisoient mystère; & soit qu'ils craignissent l'indignation des ennemis puissans qu'elle attaquoit, ou qu'ils ne voulussent pas que les autres profitassent d'un trésor qu'ils avoient eu bien de la peine à découvrir, il est certain qu'ils ne la communiquoient pas aisément & que cette Piece étoit du nombre de celles que tout le monde vante, & que peu de gens ont vûes.

Le sujet de la Satyre, la difficulté qui se rencontroit à la trouver, la juste prévention du Public en faveur du Poète, tout en augmentoit la reputation, & il seroit peut-être à souhaiter pour la gloire de M. des Preaux qu'elle fût éternellement restée *M.S.* Non pas qu'absolument parlant, elle lui fît deshonneur, mais enfin, elle ne se soustient pas à côté de ses autres ouvrages; on v

sent

sent que la veine de ce fameux Ecrivain commence à s'épuiser, que cette imagination autrefois si belle a déjà perdu une partie de sa vivacité & de sa force; & qu'il est tems que l'Auteur renonce à un métier, lequel a cela de commun avec l'Amour de n'admettre point de vieillards dans ses mysteres.

Que l'on nous rende la justice de croire que nous ne cherchons point à diminuer la reputation de M. des Preaux en faisant remarquer la difference infinie qui se trouve entre sa douzième Satyre & ce qu'il a composé dans un âge moins avancé. Graces à Dieu, nous ne croions pas avoir jamais formé de projet aussi ridicule; Mais nous trouvant obligés de parler de cette Pièce, nous avons dû écrire sans déguisement ce que la plus saine partie du Public & ses amis même en ont pensé. Nous ne nous y sommes pourtant déterminés qu'avec peine, & si nous n'avions consulté que notre respect pour un homme auquel notre Langue devra quelque jour l'immortalité, nous eussions tiré le voile sur des deffauts, qui au bout du compte sont préférables aux beautez de nos Vers modernes; & que nous admirerions sans doute si celui que nous en reprenons aujourd'hui, ne nous avoit pas lui-même appris à discerner les differens degrés de perfection qui se peuvent rencontrer dans un Ouvrage.

Après ce mot d'Apologie que nous nous devions encore plutôt qu'à M. des Preaux, nous revenons à la Satyre de l'Equivoque. Un Lecteur persuadé des principes que l'on y soutient, mais en même tems convaincu qu'ils ne meritoient pas d'être attaqués se-

rieusement, résolu de traiter la même matière sur un ton plus gay, & pour prendre un tour qui eût l'agrément de la nouveauté, il feignit d'embrasser la défense de l'Équivoque & de ses plus chers partisans: Réellement, il leur porte des coups d'autant plus mortels qu'ils s'insinuent à l'aide d'une raillerie ingénieuse & piquante laquelle produit toujours son effet.

J'ignore si cette Apologie a vû le jour, mais après le nombre d'habiles Gens à qui je l'ai demandé, & qui n'ont tous aucune idée de l'avoir jamais vûe imprimée, j'ai quelque lieu de croire qu'elle paroît aujourd'hui pour la première fois. En tout cas, elle est si peu connue qu'elle mérite bien de revoir le jour, & d'être plus commune à l'avenir qu'elle ne l'a été jusqu'ici. On y trouvera des traits hardis, des Vers nerveux & vivement frappés, des idées neuves & singulières, des expressions mâles & heureuses; enfin, cette Pièce iroit peut-être de pair avec nos Poésies les plus estimées, si la versification en étoit également soutenue par tout, & que l'Auteur eût réservé certains endroits qui a force d'être poussés pourroient paroître un peu languissans. Comme ces défauts ne dominent pas dans l'Apologie de l'Équivoque, il est toujours vrai de dire qu'elle est digne de la curiosité des Gens de lettres qui feront grace aux légères taches qui s'y rencontrent en faveur des beautés solides qui y sont répandues.

L'Auteur de cette Satyre nous est entièrement inconnu; quant au tems où elle a été composée, la vivacité avec laquelle on ap-
puye

puysur les démelez de la Chine nous donne lieu de conjecturer qu'elle a paru lorsque cette affaire occupoit la scene, & s'attiroit l'attention publique: Or c'étoit vers le commencement de ce siècle que les disputes sur les Ceremonies Chinoises faisoient le plus de bruit, & que toutes les Puissances Ecclesiastiques mettoient en poudre cette alliance inouïe que les Jesuites tâchoient d'établir entre le Christianisme & l'Idolatrie.

On a eu soin d'éclaircir par des notes ordinairement fort courtes les endroits du texte qui ont paru en avoir besoin. Si l'on y eût voulu faire entrer indistinctement tous les faits qui y avoient quelque rapport, le commentaire seul auroit occupé un Journal; c'est assez la mode d'en agir ainsi, & il semble que l'on se fasse un scrupule de ne pas étaler toutes ses lectures à la moindre occasion qui s'en presente, ou que l'on en fait naître; mais l'on a crû qu'il falloit sacrifier cette demangeaison à l'utilité du lecteur qui ne demande autre chose d'un Commentateur que la connoissance précise du fait qui l'empêche de concevoir ce qu'il lit.

GRACE au don precieux de l'ame allegorique (1)
Que me legue, en mourant (2), ta Muse Satyrique.
Des Preaux, j'ose encor, malgré tes derniers Vers,
Défendre ici ma cause aux yeux de l'Univers.

De

(1) M. Des Preaux introduit, & Personifie l'Equivoque dans la Satyre qu'il a intitulée de ce nom. Cette figure est fort en usage parmi les Poëtes & nous voyons que les Grecs, & les Latins l'ont employée très-souvent.

(2) La Satyre de l'Equivoque est le dernier Ouvrage de M. Des Preaux.

De tes sombres chagrins la maligne influence
 Tâche en vain d'obscurcir l'éclat de ma naissance.
 Oui, sans me composer un long ordre d'ayeux,
 Fille de Jupiter je nâquis dans les Cieux;
 Là fut mon origine, & ta Satyre entière
 Ne sçauroit m'empêcher d'être enfant de lumière.
 Efface donc ces traits dont tu peins mon berceau,
 Et dans d'autres couleurs vas tremper ton pinceau.
 Quelle ombre obscurciroit ma genealogie?
 Mais venons, j'y consens, à mon apologie.
 Je vois ce qui t'anime, & j'en sçais le sujet.
 De tes premiers dedains je fus l'injuste objet;
 Dans le grand art d'écrire Auteur encornovice.
 Mes pointes & mes jeux te parurent un vice;
 Et moi, pour te punir d'un gout si dépravé,
 Je livrai ton genie à son sens reprouvé.
 Tu te mis à rimer; un tour net & facile
 Te fit goûter d'abord à la Cour, à la Ville:
 On se laissa surprendre à tes Vers médifans,
 Et leur naïveté trouva ses partisans.
 Tu crus fier du succès que, parlant comme Horace,
 Tous les rimeurs du tems t'alloient ceder la place.
 Ce destin t'a manqué, c'est un malheur pour toi,
 J'en conviens: mais faut-il me l'imputer à moi?
 Pour immortaliser tes Vers, & ta memoire,
 Il falloit dans ton stile imiter le grimoire;
 Et cachant des beautés sous des termes obscurs,
 En réserver la vûe à nos Daciens futurs;
 Ou bien du Jansenisme implacable adversaire,
 Percer de mille coups ce Spectre nécessaire,

En essayer le masque à tous les gens de bien,
 Et vendu sans reserve au peuple Ignacien,
 Ainsi que saint Sorlin (3), ton frere Academique,
 Exhaler contre rnauld tout ton chagrin cynique.
 Le Senat Monachal favorable à tes vœux
 Auroit transmis ta gloire à nos derniers neveux.
 A tems, à contre-tems cité dans son volume
 Trevoux.... Mais à ce nom tout ton feu se rallu-
 me,

Ta Muse entre en fureur & deja de ton sein (4)
 Une Satyre éclot trois cens Vers à la main.
 Auprès de ton fauteuil la Nymphé satisfaite,
 A chaque Vers qui sort, te promet ma défaite,
 Et servant à ton gré ton credule courroux,
 Au dompteur des Pradons m'immole avec Tre-
 voux :

Mais suspens ces transports; faite au bruit de la
 guerre,

J'entendrai sans frayeur murmurer ton tonnerre.

Avant

(3) S. Sorlin Desmaretz connu par la Comedie des Visionnaires, & par quantité d'autres Ouvrages de vers & de prose qu'on ne lit plus gueres aujourd'hui tient une grande place entre les adversaires de MM. de Port-Royal contre lesquels il s'est signalé par beaucoup d'écrits tous plus tongueux les uns que les autres. Les Imaginaires de M. Nicole le font connoître parfaitement. On peut aussi consulter l'Article que M. Bayle en a donné dans son Dictionnaire Historique & Critique

(4) On croit que l'envie de porter quelques traits aux Journalistes de Trevoux a eu bonne part à la composition de la Satyre sur l'Equivoque où ils sont effectivement traités d'un air bien méprisant: mais personne ne les a plaints, & il y a eu tant de malignité dans leur procédé avec M. Des Preaux, que celui-ci eût pu les flétrir d'une manière encore plus sanglante sans que l'on fût en droit de l'en blâmer.

Avant toi les Pascals, les Vandroks, les Arnaulds
 Dans leurs fongueux écrits m'ont livré mille af-
 fauts;

Mais, malgré ces Hectors écrasés sous ma foudre,
 Leur superbe Ilion (5) vient d'être mis en poudre.

Juge par cet exploit, dans ce choc dangereux,
 Qui doit être vainqueur, ou vaincu de nous deux?

Ces Heros fugitifs, ou réduits au silence

Ne t'annoncent-ils pas ta chute & ma vengeance?

Vois au premier signal des milliers d'Escobards

Se ranger par essains sous mes fiers étendarts,

La ruse dans le cœur & l'Équivoque en bouche,

Le Monarque Chinois les arme d'un cartouche,

Bouclier enchanté, que j'ai fait faire exprès,

Et sur lequel en vain Rome épuise ses traits (6).

Comment soutiendras-tu d'une main décrepite

L'impetueux effort de tant d'hommes d'élite?

Pour me deshonorer dans tes Vers insultans,

Tu remontes d'abord à la source des tems;

Puis des siècles d'après nous étalant la honte,

Outré déclamateur tu mets tout sur mon compte:

Mensonge, idolatrie, erreurs, schismes, excès,

Il n'est rien, qui ne serve à faire mon procès.

À t'entendre, c'est moi dont l'haleine fatale

Empeste la doctrine & corrompt la morale;

Qui repands le poison des plus noires erreurs,

Qui pousse les mortels de fureurs en fureurs,

Et qui, comme Pandore en desordres seconde,

Fais sortir de mon sein tous les crimes du monde.

De-

(5) Le Poëte indique ici la destruction de Port-Royal.

(6) Les Papes ont condamné de la manière la plus
 autentique la conduite de Missionnaires qui permettent
 aux Chrétiens de la Chine de reverer Confucius.

Devrois-je ici répondre aux creuses visions,
D'un homme qui confond toutes les notions?
Troublé par les vapeurs d'un poétique songe,
Tu veux me griffonner, & tu peins le mensonge.
Mais connois mieux les traits du frere, & de la
sœur,

Mon air & mon visage ont bien plus de douceur :
De ce frere odieux le nom même te choque :
Mais que peut te déplaire en sa sœur l'Equivoque?
Hé que feroient sans moi tant de pieux devots,
Pourroient-ils sans peir prononcer quatre mots?
Est-il un seul instant où leur langue forcée
N'eût de quelque mensonge à couvrir sa pensée?
Faisons une hypothese, en te croyant discret
A l'oreille un ami te confie un secret;
Un autre ami s'en doute, il te presse, que faire?
Iras-tu faux ami lui reveler l'affaire?
Ou le doit sur la bouche en sot mystereux
D'un silence offençant payer le curieux?
Mentiras-tu? ta Muse en blâme la maxime :
D'ailleurs l'ombre d'Arnauld s'en viendroit faire
un crime.

Comment donc, & par où te tirer d'embarras?
Ecouté, des Preaux, suis moi, tu l'apprendras;
Une reponse alors Escobarde ou Normande,
Sans choquer l'importun, élude la demande,
Te sauve d'un mensonge en un pas si glissant,
Et couvre le secret sous un voile innocent.
Montons plus haut; sans moi, c'est fait des Repu-
bliques,

LA BIBLIOTHEQUE

En son vorriment tout l'art des Politiques;
 Vain, vanaque, vaine, tout est à découvert;
 Et son vent de papier le passage est ouvert,
 Le langage des Cœurs cesse d'être un mystère;
 Autant vaut être le roi d'un Claude qu'un Tibère.

Et dès qu'on s'en trouve frappé oie se n'en éloigner,
 Mais s'abandonner l'art d'être le grand art de regner.
 Pour vouloir s'arrêter de tous ces avantages
 Te vaudrait l'air empoisonné, une suite mille outrages,
 Mais s'arrêter d'apprendre aux ignorans mortels
 Le secret de pécher sans être criminels,
 Et montrer par degré de malice en malice
 A disculper l'innocent en consacrant son vice:
 Jouir, craindre cruel, jouir des ris amers,
 Qu'exerce contre moi l'air malin de tes Vers:
 Gouttes en le succès, & riser à ton aise
 Les en frappant des mains la pompeuse antithèse.
 Mais non: pourquoi souffrir que l'ange de Paschal
 Te vienne crivoquer ce qui n'est point un mal?
 Admire bien plutôt par quel tour de magie
 J'ajuste l'Evangile à ma Théologie.
 Jadis, en bon Chrétien, modérant ses desirs
 Un homme n'eut oie se livrer aux plaisirs;
 Ce n'étoit qu'en tremblant qu'on gautoit à la
 pomme;
 Dans tout ce qu'on faisoit on craignoit le vicil
 homme,

Et
 (7) La Maxime de Tibère étoit qu'un Prince qui ne
 sçait pas dissimuler ne sçait pas regner. C'étoit aussi
 celle de Louis XI.

Et des gate-metiers, Jansenistes d'alors,
 Sur les moindres douceurs semoient mille remors.
 Jurer étoit jurer; Medire étoit medire;
 Plus au large à présent l'amour propre respire:
 J'ai mis le cœur humain en pleine liberté:
 Et Bauny, sans un Livre avec moi concerté,
 (A qui pouvois-je mieux confier ce Système!)
 A du rang des péchés rayé le péché même (8).
 Voilà ces maux affreux que tu m'as reprochés:
 Non, je n'approuve point, mais j'ôte les péchés.
 Pour en diminuer l'immense catalogue
 Je donne un nouveau jour aux loix du Decalogue;
 Et, par des sens heureux que j'invente à propos,
 J'offre aux esprits troublés un tranquile repos.
 Aussi, sans mon secours, je ne sçai quelles Bulles
 Nous alloient ramener le siècle des scrupules.
 De tems en tems à Rome un tas de factieux (9)
 Surprenôit contre nous des Décrets specieux:
 Le successeur de Pierre ému par la Cabale
 D'anathemes frequents frappoit nôtre Morale:
 En France les Prélats fletrissoient nos Auteurs

(10)

MÈ-

(8) Cette détestable subtilité est celle que M. Pascal a attaquée avec le plus de vivacité dans l'une de ses Provinciales. La matière étoit susceptible d'ornemens, & il a sçu les mettre en œuvre. Les notes de Vendroek sur cet endroit sont profondes & le Censeur des Provinciales n'a fait que balbutier dans tout ce qu'il a ramassé de sophismes pour la justification de Bauny.

(9) Bulle d'Alexandre & d'Innocent qui ont condamné plusieurs propositions de la Morale des Jésuites.

(10) Censure de l'Apologie des Caluistes par le Clergé de France. autre Censure faite en 1700. Mandemens particuliers de plusieurs Prélats. &c.

Même zèle en Sorbonne emportoit les Docteurs (1) ;

Et tout le second Ordre uni dans ses requêtes
Fournissoit la vapeur d'où sortoient ces tempêtes (12).

Déjà la Vérité , sur ces décisions,
Bravoit & l'Equivoque , & les restrictions,
Le Parti triomphoit : mais bientôt éludées,
Les Bulles par mes soins se virent dégradées ;
Et malgré des Décrets si clairement conçus,
Daniel (13) a plaidé, j'ai repris le dessus.
Parle-t-on de canons ? je crie au Rigorisme ;
D'Eglise primitive ? elle est le Jansenisme ;
D'Augustin ? de Thomas ? malgré des noms si
grands ,

La foi, quand on les cite , a besoin de garands.
Ainsi fuit devant moi la Morale rigide,
Pour elle & pour les siens mon dogme est un égide ,

Et ma vûe aujourd'hui, soit crainte , soit respect,
Ote jusqu'à la voix à ce Parti suspect.

(11) La Sorbonne a toujours veillé avec soin sur la Doctrine des Jésuites, & les fréquentes condamnations qu'elle a été obligée d'en faire prouve assez combien elle eut raison de prédire, lorsque ces Pères furent reçus en France, qu'ils étoient plus propres à détruire qu'à édifier. Voy le 1 Tome de la Morale Pratique.

(12) Les Cures de plusieurs Villes différentes s'unirent pour demander à leurs Evêques la condamnation de la Morale des Casuistes. Les Requêtes qu'ils présenterent à cette occasion sont des morceaux achevez, celles des Cures de Paris sur tout.

(13) Le P. Daniel a fait l'Apologie de la Morale des Jésuites tant dans ses Lettres écrites au P. Alexandre que dans ses Entretiens de Léante & d'Endoxe qui font une refutation aussi foible qu'ennuyeuse des Lettres Provinciales.

Je ſçai que Port Royal en a fremi de rage :
 Qu'en'a-t-il point tenté pour bannir ce langage ?
 Je bleſſois, diſoit-il, la foi, les bonnes mœurs,
 On ne voyoit qu'écrits, ce n'étoient que clameurs.
 Toi-même rallumant des guerres preſqu'éteintes,
 Tu rimes contre moi de ſatyriques plaintes :
 Dans le champ, où Montalte aimoit à moisſonner,
 Même haine après lui te fait encor glaner ;
 Et tous deux tour à tour plaidant la même cauſe,
 Tu me redis en Vers ce qu'il m'a dit en proſe.
 Mais, injuſte Cenſeur, de quoi m'accuſes-tu ?
 Le Vice entre mes mains devient une Vertu.
 Ruſe, deguiſement, artifice, parjure,
 Fourbe, duplicité, faux ſerment, impoſture,
 Tout cela n'eſt plus crime ; & ma ſubtilité
 Les a remis en grace avec la Verité.
 De ces monſtres d'enfer, changés par mes preſtiges,
 À peine reſte-t-il quelques legers veſtiges :
 On les voit aujourd'hui vêtus de ma façon,
 Et je puis m'écrier, comme autrefois Samſon,
 Qu'il eſt ſorti du fort une douceur exquiſe ;
 Ce qui fut tromperie eſt adreſſe permieſe ;
 Nul ſcrupule, en parlant, ne trouble les humains,
 Et l'on touche à la poix ſans ſe gêter les mains.
 O Sanchès ! Ô Bauni ! mes Apôtres fideles,
 Qu'on vous rende à jamais des graces immor-
 telles !
 Un homme inſtruit chés vous ne ſçauroit plus
 mentir ;
 Pour lui le faux en vrai daigne ſe convertir :
 Oui, quand par votre eſprit une langue eſt guidée,
 G Le

Le parjure n'est plus parjure qu'en idée ;
 Loin d'elle sur le champ le mensonge s'enfuit,
 Et sans être pécheur, on en a tout le fruit.
 Viens donc présentement, temeraire Critique ,
 Ou censurer mon dogme ou blâmer sa pratique,
 Et blasphémant ici ce que tu n'entends pas ,
 Dire qu'on ment tout haut en disant vrai tout bas.
 Ces sermons étoient bons dans la bouche des Peres
 Mais nos temps ont besoin de regles moins se-
 veres.

Autre siècle, autres mœurs: seule aussi de nos jours
 J'ai sçu comme il falloit compasser un discours ;
 D'un *non* ou d'un *oui* sec temperant la rudesse,
 Je laisse aux complimens toute leur politesse ,
 Et toujours abondante en traits officieux ,
 Je masque un mauvais cœur sous un front gra-
 cieux.

C'est par moi que Tellier, cette ame si candide,
 Sçait d'un tas d'aspirans flatter l'espoir avide ;
 Assise sur sa langue , il me laisse le soin
 De lui prêter des mots tous marqués à mon coin :
 Par-là le Confesseur, en ses jours d'audience,
 Unit la politique avec la conscience ,
 Jouë une Cour rampante, & parlant d'après moi,
 Fait chés lui les Prélats qu'il défait chés le Roi.
 C'est ainsi qu'autrefois contre le Moraliste (14)

Des

(14) Le P. Moralez, Religieux Dominicain, est celui
 qui s'est élevé le premier contre le culte Chinois, & le
 zele de ce Pere n'a pas peu servi à le faire condamner à
 Rome.

Des Chrétiens de la Chine il fut l'Apologiste; (15)
 Qu'il vangea, soutenu de mes expressions,
 Et les Convertisseurs, & les Conversions :
 Qu'aux airs de vérité que nous sçumes répandre,
 On vit Brisacier même applaudir & se rendre, (16)
 Et que l'Europe entière, admirant nos travaux,
 Sur la foi de Tellier, detesta nos rivaux :
 Il est vrai que bientôt ses preuves contredites
 Laisserent sans appui les suspects Néophytes ;
 Son Livre fut flétri; mais l'Auteur censuré
 N'en est ni plus suspect, ni moins considéré ;
 Au contraire escorté d'Equivoques sans nombre,
 Eminences, Grandeurs, tout respecte son ombre,
 Et j'ai la joie enfin qu'en ne lui cachant rien,
 S'il sçait tous mes secrets, il en profite bien :
 Avec un mot magique embelli de ses gluses,
 Il opere à son gré mille Métamorphoses ;
 Au plus obscur mérite il donne de l'éclat,
 Et d'un Sulpicien fait un rare Prélat ;
 Il n'a qu'à prononcer le seul nom de Cabale,
 Ce mot arme aussitôt l'Autorité Royale,
 Répand mille terreurs dans Rome & dans Paris,
 Renverse les Quesnels avec tous leurs écrits,

Lui

(15) Le P. Tellier a été l'Apologiste des Superstitions Chinoïses dans son Livre intitulé, *Defensa des Nouveaux Chrétiens de la Chine*, qui a été flétri en 1700. par la Faculté de Théologie de Paris. M. du Pin a réfuté tout ce que les Jésuites opposoient à cette censure.

(16) M. Brisacier Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères se laissa d'abord surprendre aux faux certificats que le P. Tellier avoit produits ; mais aiant ensuite reconnu la fourberie, il fut un de leurs plus intrépides adversaires.

Lui met entre les mains les foudres de Versailles,
 Abbat de Port Royal les profanes murailles,
 Et docile à la voix de ce sage enchanteur,
 Louis même est tout prêt d'éloigner son Pasteur
 (17).

Dans les jours orageux du célèbre Problème,
 Daniel soupçonné m'eut pour Daniel même (18):
 Car, sans faire un mensonge & sans rien avouer,
 Je vins couper le nœud qu'il n'eût pu dénouer:
 Noirci chés le Prélat, par quelque vraisemblance
 Je scus lui rétablir sa douteuse innocence,
 Je lui dictai la Lettre, & lui fis des sermens,
 Que le Public crut vrais comme ceux des Amans.
 Rapellerai-je ici cette comique Histoire,
 Dont les Novateurs seuls abhorrent la mémoire,
 Quand l'Equivoque A. A. (19) signant quelques
 Billets,

Vit d'habiles Docteurs tomber en ses filets?

Grand

(17) Le P. Tellier avoit si bien son prévenir Louis XIV. contre M. le Cardinal de Noailles, que ce Prince étoit prêt à l'exiler, lorsque la découverte de la fameuse Lettre de M. L'Abbé Bochart de Saron rompit les mesures que l'on avoit prises.

(18) C'étoit d'abord l'opinion générale que le P. Daniel étoit Auteur du fameux Problème que le Parlement de Paris fit brûler par la main du Bourreau, & que les Molinistes même un peu modérés n'ont pu approuver. Ce Pere ayant ensuite écrit une Lettre où il proteste avec serment qu'il n'y a jamais eu la moindre part, ceux qui l'en crurent, ne scurent plus sur qui devoient tomber les soupçons, mais enfin, Gaillande a bien voulu se charger de l'iniquité, & c'est à lui à qui l'on attribue aujourd'hui cette belle Pièce.

(19) Le Poëte rappelle ici l'Histoire de la Fourberie de Douai. On se servit du nom de M. Arnauld pour faire abandonner une chaire de Philosophie à un Professeur de cette Université. Voy. le Livre intitulé *Histoire de la Fourberie de Douai* in 8.

Grands, petits, tous ont sçu ce trait inimitable,
 L'Histoire des filoux n'a rien de comparable,
 Et c'est en vain qu'Arnauld piqué jusques au vif
 En faveur des dupés le prit d'un ton plaintif.
 Je laissai ce Docteur peu docte en l'art de feindre
 Se livrer quatre fois au chagrin de les plaindre,
 Mais la Cour, où l'on aime & l'art & l'enjoûment,
 Trouva la piece heureuse & rit du dencûment;
 Et l'Auteur, faux ou vrai, de cette comedie (10)
 Eut le plaisir d'y voir son intrigue applaudie.
 Mais laissons à l'écart ces tours ingenieux,
 Je veux te raconter des faits plus serieux;
 Je viens au grand chef-d'œuvre où brille ma doc-
 trine;

C'est le long demêlé des cultes de la Chine,
 Evenement fameux, où le parti défait
 Succombe en apparence & triomphe en effet:
 Ecoutes-en l'Histoire, & vois avec surprise,
 Ce que me doit la Foi, ce que me doit l'Eglise.
 Une Société, dont j'anime l'esprit,
 En des climats lointains va porter Jesus Christ,
 Ces Docteurs, mieux instruits qu'aux tems Apos-
 toliques,
 Menent droit à la Foi par les Mathematiques:
 Lunetes, Almanacs, Canons, Bijoux, Cadrans,
 Font entrer l'Evangile avec eux chés les
 Grands.

Par ces saintes leçons la Chine encor Payenne

(10) le Docteur Tournely fut le principal Acteur de
 cette comedie.

Sans presque rien changer dévient pourtant Chrétienne :

On lui montre le Verbe au milieu des splendeurs,
De Jesus glorieux on lui peint les grandeurs ;
Mais pour le Crucifix , ma sage œconomie
A de profanes yeux en cache l'infamie ;
Un Dieu crucifié blesseroit les Chinois :
Jadis Paul, il est vrai, ne sçavoit que la croix ,
C'est tout ce qu'il prêchoit ; mes Apôtres plus sobres
Jugent qu'il est bien mieux d'en taire les op-
- probres.

Et qu'attendre en effet d'un objet si chagrin ?
Est-ce de ce bois-là qu'on fait un Mandarin ?
De progrès en progrès ma fience portée
En faveur des lettrés fait un Saint d'un Athée ;
L'enfer même y consent ; car pour Confucius,
Nous lui donnons Arnauld avec Jansenius.
Sans cette apothéose, & prudente & nouvelle,
La moisson de la Chine échappoit à leur zèle :
Aussi ma charité, qui se fait toute à tous,
Permit que devant lui l'on flechit les genoux,
Et que, sans renoncer à Chrême ni Bâtême,
Un Chrétien lui servit de Pontife lui-même.
Le zèle qui nous presse immense en ses Thresors
Étendit ses bontés jusqu'aux cendres des morts :
Les Chinois convertis, grace à leurs nouveaux
maîtres,

Conserverent chés eux le culte des ancêtres,
Et leurs heureux defunts rachetés par Matthieu

(21) Res-
(21) Le P. Matthieu Ricci inventeur du Système des
ceremonies Chinoises.

Refferent dans leurs niches encensés comme Dieu.
Que ne peut point la soif de sauver tous les hommes ?

Et que le monde entier sçache enfin qui nous sommes.

Les Apôtres jadis , avec un cœur de fer,
Laisserent sans pitié nos ayeux en enfer;
Ils ignoroient , hélas ! ces hommes trop sinceres,
L'art facile & recent de dédamner nos peres :
Ils brisoient sans quartier , Foyers , Temples , Autels ,

Tout perit sous leur main jusqu'aux Dieux immortels :

Ricci , le grand Ricci , prit une autre methode ,
Il trouva pour le Ciel un sentier plus commode ;
Et fit voir aux Chinois , ignorants sur ce point ,
Qu'ils servoient le vrai Dieu qu'ils ne connoissoient point.

Bientôt la calomnie , accoutumée à mordre ,
Dechira sa conduite , & noircit tout son Ordre :
La foi , s'écrioit-on , sous un nuage obscur
Montre à ses vrais enfans un culte bien plus pur.
Quels Docteurs ! quelle Loi ! quel profane manège !

Et quel fruit va produire un fond si sacrilege ?
Que n'ajoutoit-on pas ? Zélés dispensateurs ,
On les faisoit passer pour des dissipateurs ,
C'étoit peu de les perdre en ce fameux Empire ,
Il fallut dans l'Europe achever leur martiré :
J'y vis ces deux agneaux par des esprits pervers

Taxés publiquement d'être des Loups couverts.

A Rome Morales commença la mêlée,

Il dit ce qu'il voulut à la sainte assemblée,

L'oracle répondit, Ricci fut foudroyé.

Mais peu de tems après vint un autre Envoyé;

C'est le grand Martini, (22) homme sans hyperbole

Le plus franc, le plus droit, qu'ait formé mon école,

Et qui sçavoit le mieux (Rome en vit un essai)

L'art de ne point mentir en ne disant pas vrai.

L'Ambassadeur, muni de pieces authentiques,

Justifia la Chine & sauva nos pratiques,

Ses cas mieux exposés, & très-bien repon dus

Rendirent le courage à mes gens éperdus.

Ainsi rentrant en lice avec armes égales

Je fis passer en loix nos prétendus scandales;

J'opposai Rome à Rome aux autres ouvriers,

Et la Société se couvrit de Lauriers.

En vain un noir dépit contre la Compagnie,

Traita son Envoyé de nouvel Ananie :

Simple exposant, mais sage en sa simplicité,

Il dit vrai; mais non pas toute la vérité,

Et suivit, en ce cas, l'excellente maxime,

Qu'un habile homme tait tout ce qu'un sot expri-

me.

Est-ce donc là, grands Dieux! mentir au St. Esprit?

Contre lui cependant que n'a-t-on point écrit?

Dans leur zèle indiscret, ingrats Millionnaires

Nous traitèrent par tout d'ouvriers mercenaires :

Echos

(22) Jésuite Mandain, & Auteur d'une Histoire de la

Chine assez estimée.

Echos de Port Royal, ils parloient son jargon,
 J'allois, selon eux, l'Arche sainte & Dagon ;
 Belial & Jesus , Medifance terrible !
 Se trouvoient réunis par un mélange horrible :
 L'Eglise de la Chine avoit plus d'un époux ,
 On partageoit des cœurs dont le Ciel est jaloux ;
 Les Prêtres de Xavier, dans ces vastes contrées,
 Alteroient le dépôt des verités sacrées ,
 Souffroient le Paganisme en gens peu scrupuleux ,
 Plaçoient dans le lieu saint un tableau scandaleux ,
 Corrompoient à tel point leur divin ministère ,
 Qu'ils faisoient de l'Epouse une infame adultère ,
 Et qu'ils osoient nommer, par un étrange abus ,
 Leurs Chrétiens, les Chrétiens de l'Ordre de Jesus .
 Je ne t'avance rien qu'une Maison suspecte (23),
 Ce mot l'annonce assés, & ne dise & n'objecte ;
 Ses Livres, d'où distille & le fiel & l'erreur ,
 Me reprochent ces faits d'un stile plein d'aigreur ;
 Pour flétrir nos Chrétiens en Europe , à la Chine ,
 La Cabale employa machine sur machine ;
 Et de quelque côté qu'on tournât ses regards ,
 On ne voyoit aux murs qu'Affiches & Placards ;
 Chacun se déchainoit : tour à tour sur la scene
 Une foule d'Acteurs vint exhaler sa haine .
 C'étoit Religion , Zèle , Foi , Piété ,
 De déchirer l'Eglise & la Société :
 Les enfans de François , & ceux de Dominique
 Entrentent, qui l'eut crû dans ce complot inique ,
 Et malgré le decret du Pontife Romain ,

Je

(23) Le Séminaire de MM. des Missions Etrangères.

175 BIBLIOTHEQUE

Le mal est si commun à tout le Genre humain;
 L'âme à l'âme est si pleine d'alarme;
 Les sens si souvent aux vains d'idumée
 Sont si souvent aux vains fondemens;
 Les sens si souvent aux vains Mandemens,
 L'âme si souvent aux vains à pleine tête
 Que l'âme si souvent elle adore la Bête.
 Sur tout aux vains (24), que je pouvois

Les sens si souvent aux vains à l'opprimer;
 Le mal si souvent aux vains, triste & honteux salaire
 Des vains si souvent aux vains combla leur Seminaire;
 Y a-t-il donc de vains qu'ils n'osassent vomir,
 Elle, sous cette croix, ne pouvoit que gemir:
 Car l'âme, hélas! ne sçait faire autre chose;
 Je m'efforçais de l'âme, à pris en main la cause,
 J'entrais les vains, & j'étais les vains,
 Et j'étais & j'étais je les savais tous deux.
 Pour leur faire un rempart contre ces calomnies,
 Je donnai le vains à nos Ceremonies;
 L'Archeisme devant, par un détour subtil,
 Un culte politique, & purement civil;
 Un si grand changement n'avoit point eu d'exem-
 ples.

Les temples dégradés ne furent plus des temples,
 J'avois pour les sauver épuisé mes raisons,
 Il me parût plus court d'en faire des maisons:
 L'Autel, où l'on offroit un encens détestable,
 Prit un nom moins auguste & ne fut qu'une table;

Le
 (24) M. Malgrot & M. de Lionne Evêques de Par-
 tibus.

Le sacrifice ensuite eût un même destin,
J'en changeai l'appareil en l'apprêt d'un festin ;
Et Confucius même encor par privilège
N'eut plus que les honneurs d'un pédant de Collège ;

Avec les noms changés la chose aussi changea ;
C'est ainsi qu'en mes mains le culte se purgea ;
Mais tandis que j'acheve un si pieux ouvrage ,
L'Occident contre moi forme un nouvel orage ,
De ses cris importuns la foi remplit les airs ,
Elle arrache à Clement sa foudre & ses éclairs ,
Et reglant de Tournon le voyage & la marche ,
Elle amène à Peking le zélé Patriarche :
Mais débarqué Legat, (15) & rembarqué martyr,
A peine y paroît-il que je l'en fais sortir ;
Et par là tombe enfin la hauteaine entreprise ,
D'ôter Confucius des fastes de l'Eglise ,
D'abolir, sans égard aux usages des lieux ,
Et le culte du Ciel & celui des ayeux.
C'est tout ce qu'a produit ce projet téméraire ;
Le coup est retombé sur le parti contraire ;
Maigrot s'est fait bannir déclaré Tiaö , (16)
Et le Nonce en prison s'ennuye à Makaö ;
Encore trop heureux qu'oubliant sa puissance ,
Pour eux la Compagnie ait usé de clemence ,

Leur

(15) Le Pape Clement X. envoya à la Chine M. le Cardinal de Tournon en qualité de Legat Apostolique, pour mettre fin aux contestations qui divisoient depuis long-tems les Missionnaires de ce pays là ; mais les Jésuites s'étant aperçus qu'il ne leur seroit pas favorable, prévinrent contre lui l'Empereur, & le firent releguer dans leur maison de Macao où il est mort.

(16) C'est-à-dire, non lauréat.

Leur complot meritoit un peu plus que des fers :

Mais quittons l'Orient & repassons les Mers.

Pour la dernière fois Port Royal me rappelle.

Ah, quel monstre à mes yeux, & quel champ pour
mon zèle !

Ce Monastere impie ouvert aux séducteurs,

Suivoit obstinément d'aveugles conducteurs :

Au lieu de Quilloré, de Crasset, de Saintjure,

On lisoit quelque Pere & même l'Ecriture :

Dans le choix des Sujets, le credit & le bien,

Sans les autres talens, n'étoient comptés pour rien :

On n'y sçavoit point l'art de succer les familles,

Le monde, ni les miens n'alloient point à ses gril-
les ;

Le sang, le nom, l'esprit, tout y sentoit Arnauld ;

Le Canon à la Messe étoit prononcé haut.

Converses, Medecins, Sacristains, Surmaliste

Jusqu'à la basse cour, tout étoit Janséniste.

En vain, pour échapper à la Société,

Ces Vierges se piquoient de régularité,

Retraçoient dans leurs mœurs la pureté des Anges,

De l'Epoux nuit & jour annonçoient les louanges,

Et la lampe à la main, attendant son retour,

Allumoient dans leur cœur le feu de son amour,

En vain toute l'Eglise admiroit leur conduite ;

Il n'est plus de vertu, dès qu'on n'est pas Jésuite.

Que ne tentai-je point pour leur ouvrir les yeux ?

Des Docteurs de ma part allerent sur les lieux,

J'appellai, mais en vain ; ma grace inefficace

Trouva leur cœur fermé pour les enfans d'Ignace ;

Les traits de Molina ne les sçauroient percer,

M'écriai-

M'écriai-je : il faut donc abbatre & disperser.
 Je le dis , je le fis : & bientôt plus sensées
 Ces Vierges ont quitté leurs visions passées ,
 De leurs folles erreurs donnant un desaveu
 La frayeur d'un serment n'est pour elles qu'un jeu;
 Et leurs noms mis sans glose au bas du Formulaire (17) ,

Couronnent mes travaux & terminent l'affaire.
 L'Allemand t'apprendra, si tu lis son Recueil,
 Par quels sages ressorts j'ai dompté leur orgueil.
 Tendres empressemens, raisons insinuanes,
 Ont triomphé, dit-il, de ces pauvres errantes,
 Et leur retour sincère à l'Eglise, à la Foi,
 A bien justifié nos soins & ceux du Roi.
 Leur conquête est ma gloire & nôtre apologie:
 Autre & dernier effort de ma Théologie,
 Heureuse en mes secrets! en dépit du Sultan,
 J'ente un Chrétien caché sur un Mahometan;
 Le Croissant vient à nous, & l'Alcoran docile
 Donne un baiser de paix au divin Evangile;
 Chrétiens & Musulmans par moi catéchisés,
 Dans Chio bons amis ne sont plus divisés (18);
 On voit maint & maint Grec sous une foi mas-
 quée ,

Ca-

(17) Il n'y a sortes de persecutions que l'on n'ait faites à ces pauvres Religieuses qui résisterent long-tems; mais enfin, quelques-unes vaincues par la dureté excessive avec laquelle on les traitoit, perdirent courage & firent tout ce que l'on exigea d'elles; & voilà le triomphe dont certains gens ont été si glorieux.

(18) Les Jésuites ont enseigné que, pourvu que l'on crût intérieurement en Jésus-Christ, on pouvoit aller à la Mosquée & y faire tous les exercices extérieurs de la Religion Mahometane sans commettre le moindre mal.

Catholique à l'Eglise & Turc à la Mosquée;
 Enfin conciliant les Cultes & les Loix,
 J'apprens l'art de servir deux Maîtres à la fois.
 Au reste ce succès que l'Archipel admire,
 Ne nous conte ni sang, ni prison, ni martyre.
 Sery dans un Libelle à voulu m'en railler;
 Mais nôtre attrait n'est pas de nous faire empaller.
 On peut à petit bruit, Apôtre pacifique,
 Annoncer aux Humains la Grace Evangelique,
 Et sans prévariquer, avec certains dehors,
 S'épargner en prêchant mille genres de morts.
 Ah, si dans Sion même, & dès son origine
 L'Eglise plus sçavante eût connu ma doctrine!
 Que d'enfans conservés, que de Persecuteurs
 Desarmés, adoucis, changés en Protecteurs!
 Elle n'eût point gemi sous ces monstres barbares
 Des Diocletiens, & des Rictiovares:
 Mais, comme dans la Chine, honorée, en credit,
 Elle eût pû croître en paix à l'ombre d'un Edit;
 Rien n'auroit arrêté ses progrès, ses conquêtes,
 Et les Dieux des Gentils, Esprits ailés, honnêtes,
 Pour quelque grain d'encens qu'on leur eut ac-
 cordé,
 L'auroient vû s'agrandir & n'auroient point
 prondé;
 Mais dès qu'on veut poser ce principe farouche,
 Qu'il faut croire de cœur & confesser de bouche,
 Et que, sans chanceler, l'Homme d'un pas égal
 Doit suivre constamment ou Dieu seul, ou Baal:
 Est-il une Pagode, est-il un Dieu Pénate,
 Dont contre eux aussitôt tout le courroux n'é-
 clate?

Et

Et delà ces fureurs qui troublant les Etats,
 Avec tant de Martyrs firent tant d'Apostats.
 Cependant d'un seul mot on dissipoit l'orage.
 En effet remontons aux motifs du carnage :
 Quelle aveugle manie animoit les Payens ?
 Qui pouvoit les armer contre des Citoyens ?
 Quel tort faisoit l'Eglise aux Loix, à la Patrie ?
 C'est que trop déclarés contre l'idolatrie,
 Les fidèles d'alors, par un zèle odieux ,
 Et brisoient les Autels & détrônoient les Dieux.
 Or un zèle moins vif, & tel que je l'inspire ,
 Eut bientôt accordé l'Evangile & l'Empire.
 Car enfin tous ces Dieux, dans leur pluralité ,
 N'étoient que divers noms de la Divinité.
 Jupiter, par exemple, étoit l'Etre suprême,
 Et par lui les Payens n'entendoient que Dieu même ,
 De leur culte innocent c'étoit l'unique but ;
 Chacun des autres Dieux en étoient l'attribut.
 Ainsi se partageant cette divine Essence,
 L'un marquoit sa sagesse , & l'autre sa puissance ;
 Un autre quelque trait de ses perfections ;
 Et sur ce pié, qu'étoient les Dieux des Nations ?
 Etoit-ce un fol amas de profanes Idoles,
 Ou plutôt le vrai Dieu caché sous ces symboles ?
 C'étoit là le grand point qu'il falloit éclaircir ,
 Par cette instruction tout pouvoit s'adoucir ;
 Et laissant en repos les Dieux & les Desses
 On n'avoit qu'à souffrir ce qu'on mettoit en pieces.
 Après tout, cet encens, ce culte solennel,
 Quand on l'entendoit bien, n'étoit point criminel.
D'ail-

D'ailleurs, quand il eût en quelque rache legere;
 N'est-il pas des défauts qu'il est bon qu'on tolere?
 En menagant l'ivraie, on sauve le bon grain,
 Et le fer des tyrans leur tombe de la main.
 Seroit il des Achabs, s'il n'étoit des Helies?
 Vois-tu les Missions sur mon Dogme établies?
 Quelles prosperites! quel succès! quel éclat!
 La gloire d'un pied ferme y suit l'Apostolat;
 Point de sang repandu : Chrétiens d'un bon com-
 merce,

Nous prêchons sans péril, & vivons sans traverser;
 Une profonde paix engraisse les troupeaux,
 Les seules dignités troublent nôtre repos:
 L'Eglise de la Chine en est presque accablée,
 Et j'espere qu'un jour dans Bizance apellée,
 On la verra de même au gré de mes desirs,
 Accoucher par mes mains de quelques grands Vi-
 firs.

Ici, s'interrompant, mille traits de lumiere
 Vinrent comme un éclair éblouir sa paupiere;
 C'étoit la Verité qui descendoit des Cieux:
 Quel éclat importun vient m'offenser les yeux,
 Dit-elle? & de quels feux me vois-j'enveloppée?
 Je sens, je reconnois la main qui m'a frappée,
 Sous mes déguisemens la noyant à mon tour,
 Je veux dans Rome même en éteindre le jour,
 Adieu, Boileau, je pars, & rivale mptine,
 Je vais armer contr'elle & l'Enfer & la Chine.
 Déjà pour l'accabler dans plus de cent extraits
 On m'éguise à Clermont (39) d'inévitables traits,

La-

(39) Les Journalistes de Trevoux demeurent au Col-
 lege de Clermont, autrement de Louis le Grand.

L'adroît Normand sous main s'affure des Puissances,

Et je vois s'avancer le tems de mes vengeances.
Elle dit : s'arreta ; puis s'effuyant un peu
S'en vola chés Tellier mettre les fers au feu.

A R T I C L E VI.

Eloge de Monsieur l'Abbé Massieu.

L'Academie Françoise & celle des Belles Lettres ont perdu M. l'Abbé Massieu, à peu près dans le même tems qu'elles ont perdu M. Dacier : il sera difficile de remplir le vuide qu'ils laissent dans ces Compagnies. Ils ne manquoient gueres aux Assemblées, & M. l'Abbé Massieu en particulier contribuoit beaucoup par son exemple à animer le travail. Nous ne differerons pas davantage à faire connoître, au moins en gros, combien la Republique des Lettres lui est redevable & ce qu'elle est encore en droit d'en esperer.

Guillaume Massieu né à Paris de Parens assez peu accommodez des biens de la fortune entra fort jeune chez les Jesuites, où il fit de bonnes études pendant le peu de tems qu'il y resta. Il en sortit vers 1701. à peu près dans le même tems que la Compagnie perdit plusieurs autres sujets d'un merite distingué, qui font aujourd'hui l'ornement des Academies: Bientôt après, il fut reçu dans l'Academie des Belles Lettres en qualité d'Eleve de M. de Turreil, il obtint ensuite une Chaire de Professeur Royal en Langue Grec-

que, il l'a remplie avec une exactitude d'autant plus louable que quand il en auroit eu moins, les fréquentes incommodités l'auroient rendu excusable.

Homere, Pindare, Théocrite & Demosthene étoient les Auteurs favoris de M. l'Abbé Massieu & ce sont ceux qu'il a le plus souvent expliqués : La manière dont il faisoit ses leçons mérite bien que nous nous y arrêtions un moment. Il ne se comencoit pas d'applanir toutes les difficultés du texte & d'en faciliter l'intelligence à ceux que sa réputation attiroit au Collège Royal ; il égaloit les explications par des Commentaires agréables, & il trouvoit toujours le secret d'y enchaîner à propos les plus beaux traits des Auteurs Anciens & Modernes ; souvent il y mêloit un badinage ingénieux, lequel fixoit l'attention de ses auditeurs, & les engageoit à retenir plus facilement ce qui leur étoit essentiel de ne pas oublier. Mais, en quoi M. l'Abbé Massieu excelloit particulièrement, c'étoit sans doute à rendre en François les endroits les plus difficiles des Ecrivains qu'il expliquoit. Ses traductions étoient justes, élégantes & si littérales qu'elles achevoient de dissiper les ténèbres que les discussions grammaticales pouvoient avoir laissées dans le sens de l'Original.

Quoique M. l'Abbé Massieu n'eût encore rien donné au public, les liaisons qu'il avoit formées avec les Gens de Lettres les plus connus lui procurèrent une place dans l'Académie Française en 1715. Son Discours fut générale-

ment applaudi, & les regrets pleins d'une reconnaissance éloquente qu'il y donna à la mémoire d'un ami * qui lui avoit ouvert la carrière de la gloire, touchèrent vivement le Public, qui conçut encore mieux par là que cette illustre Compagnie ne pouvoit faire choix d'un homme plus estimable par les qualités du cœur & par les talens de l'esprit.

Les incommoditez de M. l'Abbé Maffieu redoublèrent quelque tems après son entrée dans l'Académie Française, & il fut deux années entières comme privé de la vue: dans la suite, il la recouvra en partie, mais il lui est toujours resté une si grande foiblesse qu'il ne pouvoit presque pas se conduire, & qu'il ne soutenoit la lecture qu'avec peine: il lui survint une espece de paralysie vers le milieu du mois d'Août de cette année, un tremblement violent s'empara de ses mains, elles lui refusoient le service. Il prit toutes les précautions nécessaires pour que cet accident n'eût pas de suites facheuses, & il se flattoit d'être hors de danger lorsqu'il tomba en apoplexie vers la fin du mois de Septembre, il languit encore quelques jours, & mourut le 27. âgé d'environ 55. ans. Ceux qui ont eu le bonheur de le connoître un peu particulièrement doivent conserver précieusement sa mémoire & tous les Gens de Lettres en general ne sçauroient trop regretter un homme qui les aimoit véritablement, & qui avoit apporté à leur culture les dispositions les plus heureuses.

Le Public a vu peu d'Ouvrages de M. l'Ab-

H 2

bé

bé Massieu : il avoit eu soin vers 1715. d'une Edition Grecque du Nouveau Testament , faite à Paris , que l'Auteur des Nouvelles Littéraires de la Haye assure être très-correcte. Mais trois choses avoient occupé M. l'Abbé Massieu tout entier les dernières années de sa vie : l'Édition des Ouvrages de M. de Tourreil , l'Histoire de la Poësie Française , & la Traduction des Ouvrages de Pindare avec des Remarques : l'Édition de M. de Tourreil a paru , après des peines infinies. Debarassé de cet Ouvrage , M. l'Abbé Massieu songeoit sérieusement à faire paroître son Pindare. Il eût mis ensuite la dernière main à son Histoire de la Poësie Française qu'il avoit conduite jusqu'à Charles IX.

Il est à croire que ces Ouvrages ne periront pas avec leur Auteur : M. l'Abbé Massieu les a confiés à un ami illustre *. Ce dépôt ne pouvoit être en meilleures mains , & l'on doit espérer que si ses occupations ne lui permettent pas de mettre lui-même en ordre tous les papiers de M. l'Abbé Massieu , il s'adressera à gens capables de s'acquiter de cet emploi. M. l'Abbé Sallier s'est déjà chargé de l'Édition de Pindare , & la profonde connoissance qu'il a de la Langue Grecque , ne permet pas de douter qu'il ne joigne d'excellentes remarques à la version de M. l'Abbé Massieu. Il sera plus difficile de faire paroître l'*Histoire de la Poësie Française* : Deux personnes peuvent malaisément toucher à des Ouvrages de

cette

* M. de Sacy.

cette espece , le style en doit être uniforme , les vus absolument semblables : mais enfin , ce seroit faire un vrai larcin au Public que de lui dérober cette Histoire dans l'état même où l'a laissée Mr l'Abbé Maffieu : si elle n'est pas remplie de recherches aussi profondes que ce sujet le demande , au moins y trouvera-t-on un précis fidele de beaucoup d'Auteurs qu'on ne lit plus gueres , & le tout accompagné de réflexions judicieuses , d'idées sublimes , de principes admirables & écrit de ce stile que les Maîtres seuls peuvent attraper. Les differens morceaux qui ont paru de M. l'Abbé Maffieu dans les Memoires de l'Academie des Belles Lettres , nous mettent en droit de parler ainsi de l'*Histoire de la Poësie Françoise* , & l'on ne peut lire l'Apologie qu'il en a faite , & les differens caracteres d'Auteurs Anciens qu'il a tracés , sans convenir que personne n'étoit plus capable que lui d'être l'Historien critique de la Poësie.

Je serois tort à M. l'Abbé Maffieu si je ne le representois que par son esprit & par son érudition , il possédoit des qualités plus admirables. Ami sincere & genereux , il s'interessoit pour ceux qu'il avoit une fois goûtés , avec toute la chaleur possible ; & sans se borner à leur rendre des services essentiels , il se les attachoit encore davantage par la douceur de son commerce. On l'accusoit même de les flatter un peu trop , mais on a eu tort de prendre pour flatterie , ce qui n'étoit que politesse : il sçavoit leur donner des conseils utiles lorsque

l'occasion s'en presentoit, mais il ne croïoit pas que l'on dût faire de l'amitié un com-
merce d'aigreur & de réprimandes; on ne l'a
jamais vû sensible à l'ambition, & quoiqu'il
ait approché de près les Puissances, il ne les
a point importunées par des demandes con-
tinuelles. Il n'a recherché de postes que ceux
qui conviennent à un homme de lettres & qui
le pouvoient lier plus étroitement avec les
personnes qui en font profession. Enfin il est
mort en un âge où ses amis pouvoient se pro-
mettre encore de le posséder longtems; il
leur a donné dans les derniers momens tou-
tes les preuves qu'il a pû imaginer de son at-
tachement pour eux. Mais pourquoi le plain-
dre? *Ille habet quod sibi debeatur, honeste vi-
xit, honeste mortuus est, quid habet quod que-
ratur?* Cette reflexion doit consoler tous ceux
qui perdent des amis illustres.

ARTICLE VII.

1. *Instruction Pastorale de S. E. Mon-
seigneur le Cardinal de Bissy, Evêque
de Meaux au sujet de la Bulle Uni-
genitus. A Paris chés la Veuve Mazie-
res rue St. Jacques 1722. 4°. pp. 376.*
2. *Traité Theologique adressé au Clergé
du Diocese de Meaux par S. E. Mgr. le
Card. de Bissy conformément à ce qu'il a
promis dans sa dernière Instruction Pas-
torale. Imprimé par la même 1722. 2.
vol. in 4°. I. vol. pp. 859. II. vol. pp. 808.*
On

ON ſait que M. le Card. de Biſſy eſt un des Prélats de France qui ſ'eſt déclaré avec le plus de vivacité en faveur de la Bulle *Unigenitus*. La Pourpre dont il eſt revêtu a été le prix de ſon zèle pour cette fameuſe Conſtitution; & une telle recompenſe exige ſans doute de lui, qu'il ne ſe relache point de ſa première fervor pour la deſenſe d'un Décret que la Cour de Rome regarde comme un des grands coups de ſon autorité : Ainſi donc peu content des Mandemens & des Inſtructions qu'il a publiés à cet effet, il vient de mettre au jour une nouvelle Inſtruction Paſtorale, avec un gros Traité Théologique qu'il dit lui être venu manuſcrit entre les mains, au moyen deſquels il prétend que l'équité de la Bulle ſera pleinement juſtifiée, & que les artifices de ceux qui la combattent ſeront entièrement détruits.

L'Inſtruction dont il ſ'agit eſt diviſée en deux Parties. Dans la 1^{re}. M. de Biſſy ſe propoſe d'établir cinq points qui ſelon lui ſont autant de vérités. 1. Que la Bulle *Unigenitus* eſt orthodoxe en tous ſes points. 2. Qu'elle eſt intelligible à ceux qui ſont inſtruits de la matière & non prevenus. 3. Qu'on doit la regarder comme une déciſion de l'Egliſe Univerſelle. 4. Qu'elle eſt un Jugement dogmatique qui oblige à une ſoumiſſion entière de cœur & d'eſprit. 5. Qu'on ne peut lui reſuſer cette ſoumiſſion ſans rendre ſa foi ſuſpecte.

La 2^e. Partie eſt deſtinée à montrer que c'eſt aux Evêques ſeuls, quoique diſperſés dans leurs Dioceſes, de déclarer juridiquement qu'une Conſtitution du S. Siège eſt reçue de l'E-

glise, & que par conséquent lui, Evêque de Meaux, a fait un usage legitime de son autorité, en déclarant dans son dernier Mandement du 1. de Septembre 1718. que la Bulle *Unigenitus* est de cette espece, c'est-à-dire la Loi de l'Eglise.

Nous n'entrerons point dans le détail des preuves qu'il apporte pour établir ces questions ou pretendues verités, parce que cela nous meneroit trop loin : D'ailleurs cette matière est déjà si usée qu'il nous doit suffire d'indiquer les nouveaux Ouvrages qui en traitent sans en donner de longs extraits. Nous avons pourtant remarqué dans celui-ci plusieurs choses qui meritent d'être relevées, & qui selon toutes les apparences ne demeureront pas sans repliche. M. de Bissy ose avancer, par exemple, que les Parlemens n'ont point enregistré la Bulle avec des restrictions & des modifications : que les Arrêts de quelques unes de ces Cours, portant suppression de divers Mandemens où la Bulle est proposée comme une decision de l'Eglise, * ont été rendus par surprise & par ignorance. Il tâche de prouver fort au long que le Pape peut donner deux sortes de Bulles, les unes de discipline & les autres dogmatiques, & que du moment que celles-ci sont publiées à Rome elles ont force de loi dans tous les Royaumes, sans que les Princes aient droit de faire examiner s'il n'y a rien de contraire aux Loix fondamentales de leurs Etats ; proposition qui attaque directement un des titres les plus incontestables de la Monarchie Française.

coise. Il prétend aussi que les^o Appels de la Constitution portés au Concile général sous noms en eux-mêmes, que ceux qui les ont interjettes ne laissent pas d'être véritablement excommuniés, au moins devant Dieu, quoiqu'ils n'aient pas été dénoncés, & que quiconque persévère dans cet état ne peut recevoir avec fruit aucun Sacrement ni mourir en grace.

Cette Instruction est accompagnée d'un recueil de Pièces contenant 204. pages, lequel consiste en un Ecrit à trois colonnes pour servir d'explication aux 101. Propositions, en une douzaine de Lettres de quelques Evêques de France, & en des Témoignages venus des Pais étrangers sur l'acceptation de la Bulle, parmi lesquels on ne sera pas sans doute peu surpris de voir deux Mandemens des Evêques de Sion & de Lauzane en Suisse, qui disent en termes formels qu'il est de Foi Divine que le Pape est infallible dans la decision des marières de la Foi, qu'il est supérieur aux Conciles, & que ces Assemblées œcumeniques n'ont d'autorité que par lui: *Romanum Pontificem, legitimam Petri successorem, Christi in terris Vicarium, in definiendis fidei controversis infallibilem fide Divinâ firmissimè credimus . . . Soli Pontifici competere infallibile in docenda Ecclesia magisterium, & decretorum synodali incommensurabilem firmitatem à sola Pontificis auctoritate dependere.*

Quant au *Traité Théologique*, le plan de cet Ouvrage consiste à faire voir en autant d'Articles separez sur chacune des 101. Propositions

condamnées qu'on parcourt successivement, qu'elles n'ont aucun fondement dans les passages de l'Ecriture d'où le P. Quesnel les a déduites; qu'elles ont été soutenues par les hérétiques qui l'ont précédé; qu'elles sont contraires à l'Ecriture sainte, & à la Doctrine des Peres Grecs & Latins, notamment de S. Augustin, de même qu'à celle de S. Thomas & de toutes les Ecoles Catholiques; & finalement que les passages de l'Ecriture & des Peres cités dans les Hexaples & autres Ecrits publiés en faveur du Pere Quesnel sont tous ou falsifiés, ou tronqués, ou pris à contre sens, ou faussement appliqués.

Voilà sans doute un bien vaste plan, & nous sommes bien persuadés que les Auteurs n'ont pas fait peu d'efforts pour les mettre à exécution. L'ont-ils fait avec succès? Ils n'y ont pas du moins trop compté eux-mêmes. *Il ne faut pas s'attendre, disent-ils, que les défenseurs du P. Quesnel plient encore sous le poids des raisons & des autorités dont on les accable dans cet Ouvrage. Ils trouveront dans les écrits des Peres quelques termes obscurs ou ambigus qui paroîtront n'énoncer que ce qu'a dit le P. Quesnel, & là-dessus ils nous demanderont avec hauteur s'il est permis de condamner un langage autorisé & consacré par la tradition. Ils recueilleront avec soin tous les endroits où le P. Quesnel semble contredire les Propositions condamnées, & sur cela ils réclameront l'équité naturelle & demanderont à toute la terre si on peut, sans la plus criante de toutes les injustices, condamner dans un Ecrivain des sentimens qu'il des-*
avoue

avant en termes précis dans le Livre même où on prétend les appercevoir. Que fait-on donc pour forcer le parti jusques dans ses retranchemens ? On examine dans une longue Préface en deux Chapitres, si l'on a pu légitimement condamner les Propositions du P. Quesnel, supposé qu'elles soient autorisées par la tradition, ou que ce Pere les ait desavouées.

On défie d'abord dans le 1. Chapitre les partisans du P. Quesnel de pouvoir montrer dans aucun Pere de l'Eglise une seule des Propositions condamnées, soit en mêmes termes, soit en termes équivalens ; & supposant ensuite le fait véritable, on décide sans balancer que la condamnation qui en a été faite ne laisse pas d'être legitime, parce que si l'on ne convenoit pas de ce principe il n'y auroit point d'hérésie qui n'eût pu se soustraire aux anathèmes de l'Eglise, ce que l'on tâche de prouver par l'énumération de celles qui ont fait le plus de bruit dans le monde, telles que l'Arianisme, le Pelagianisme, &c.

Dans le second Chapitre où l'on pose le cas (sans pourtant en vouloir convenir) que le P. Quesnel ait desavoué les erreurs qu'on lui impute, on decide pareillement que ce desaveu ne scauroit le justifier, attendu qu'il n'y a point d'heretique qui n'eût du l'être si cela avoit lieu ; *la coutume de tous les Novateurs* (comme on le remarque d'après Jansenius lui-même) *ayant toujours été de mêler le vrai parmi le faux & de brouiller tout par ce mélange, afin de faire avaler avec plus de securité le poison de leurs erreurs à ceux*
qui

qui ne sont pas sur leurs gardes. On rapporte sur cela la conduite artificieuse de Pelage, de Nestorius, &c.; & l'on met le P. Quesnel en parallèle avec ces fameux hérétiques, prétendant qu'à leur exemple il s'est servi d'un langage affecté, plein de détours & d'artifices, & que les textes de ses écrits qu'on cite dans la 5^e. col. des Hexaples intitulée *le Pere Quesnel justifié par lui-même*, ne sont ni si clairs ni si précis en faveur du Dogme Catholique qu'un Janseniste sans changer de sentiment ne puisse bien les adopter.

Nous laissons aux défenseurs du P. Quesnel le soin d'examiner si les autorités & les preuves qu'on allègue dans cette Préface & dans le corps de l'Ouvrage sont aussi terrassantes qu'on les annonce; nous croyons seulement devoir encore dire un mot du Mandement qui paroît à la tête; & nous comptons que l'on nous en sçaura d'autant plus de gré, qu'il est rare de trouver dans les Evêques de nos jours autant de bonne foi touchant les Ouvrages qu'ils publient que M. de Bissy en fait voir dans ce Mandement: Rapportons ses propres termes, il y a, quoiqu'on en puisse dire, une certaine ingénuité qui nous paroît avoir son prix: *Ce Traité Théologique*, dit le Prélat Cardinal à son Clergé, *nous est venu manuscrit entre les mains*, & il nous fut présenté comme un ouvrage très-propre par son étendue, & sa solidité à dissiper les ténèbres que les partisans de l'erreur avoient répandues dans les Esprits au sujet de la Bulle Unigenitus, sur tous par le fameux livre des
Hexa

Hexaples condamné dans la dernière Assemblée générale du Clergé de l'année 1715. Les Auteurs de ce Traité nous étoient connus, & leur capacité ne pouvoit nous inspirer que de la confiance pour le fruit de leur travail; Cependant afin de pouvoir vous le donner avec plus d'assurance, nous avons cru devoir charger plusieurs habiles Théologiens de le lire avec soin, nos occupations ne nous permettant pas de le faire nous-mêmes, ainsi que nous l'aurions désiré. Ces Théologiens, après avoir lu l'Ouvrage avec la maturité que le sujet demandoit, nous en ont rendu ce témoignage... Suit l'Aprobation des Examineurs anonymes adoptée par M. de Bissy, qu'il seroit assés inutile de transcrire après tout ce que nous avons dit.

Comme nous finissons cet Article, il nous est tombé entre les mains une *Denonciation faite à M. le Procureur général de l'Instruction Pastorale* dont nous venons de parler. Il étoit à presumer que quelque bon François ne manqueroit pas de s'élever contre les maximes Ultramontaines qui y sont rependus.

Cette Pièce imprimée in 4o. pp. 35. petit caractère, sans nom de Ville ni d'Imprimeur, renferme quatre chefs d'accusation contre M. de Bissy; Le 1. d'avoir cité, employé, approuvé, autorisé dans son Instruction, les Lettres Apostoliques dites *Pastoralis Officii* qui ont été déclarées abusives par les Parlemens du Royaume.

Le 2. d'avoir publié des Mandemens d'Evêques étrangers contraires aux libertés de l'Eglise

glise de France; surquoi l'on observe qu'il n'y a point de différence entre faire de la fausse monnoye, ou en faire venir des Pais étrangers, & que soit que le poison soit préparé dans le Royaume ou au-de-là des Monts il est également dangereux de présenter la coupe empoisonnée.

Le 3. d'avoir supposé faussement que les Parlemens ont enregistré la Constitution sans nulle modification.

Le 4. d'avoir attaqué les droits du Roi les plus incontestables & les plus nécessaires à la conservation de sa personne sacrée, & à la maintenance de sa souveraineté & de son indépendance, en comparant une Bulle qui ne fait que sortir des mains du Pape avec une décision de l'Eglise, pour en conclure que de ce jour-là elle est exécutoire dans tout le Royaume, & ôter au Roi le pouvoir de la faire examiner.

De tous ces chefs d'accusation on conclut à la condamnation de M. de Bissy: *Les amis du Cardinal ne manqueront pas de dire, remarque le Denonciateur, qu'il faut abandonner cette instruction à sa faiblesse, & ne pas la tirer de sa propre obscurité; Que ses principes, quoique pernicioeux, ne feront aucuns progrès; que peu de gens la liront, que les uns ne la comprendront pas après l'avoir lue, qu'on la méprisera après l'avoir comprise; le mépris, il est vrai, répond à cela le Denonciateur, est une peine inseparablement attachée aux mauvais Ouvrages, mais elle n'est pas suffisante, elle n'est pas proportionnée à l'outrage qui est fait à la Majesté Royale, il faut*

condamner l'Instruction, cela n'empêchera pas qu'on la méprise.

Le telé François n'est pas satisfait de la seule condamnation; il veut encore une retractation, toujours nécessaire lorsqu'on attaque les droits du Souverain: Voyons comment il s'en explique lui-même; *Quand on a eu le malheur d'imiter les Jésuites dans leurs égaremens il faut suivre l'exemple qu'ils donnent dans l'affaire du P. Jouvency, autrement on ne regagne jamais la confiance, la fidélité est toujours suspecte, ce n'est rien que de subir la condamnation, mais c'est beaucoup que de s'y soumettre, d'y acquiescer, d'en reconnaître la justice; on devient un homme nouveau, le souvenir des égaremens s'efface & le souvenir de la retractation subsiste & ne s'oublie point.*

Le Denonciateur tombe ensuite sur le *Traité Théologique*. Il dit que c'est à M. le Garde des Sceaux à examiner si ce n'est pas une insulte faite à sa dignité, de même qu'un attentat formel à l'autorité Royale, que d'entreprendre de le débiter dans Paris publiquement, à boutique ouverte, sans y être autorisé par aucune permission ni approbation de Censeur Royal. Il convient que les Evêques ont un privilège spécial d'imprimer leurs Mandemens, Instructions Pastorales & autres Ouvrages de cette nature, mais il demande s'il y a d'Evêque en France qui prétende, comme M. de Bissy, avoir droit de mettre des Ouvrages Théologiques anonymes sous la protection, d'avoir en chambre des Approbateurs masqués, sans en en commettre ni les noms, ni les titres,

ni les professions, de permettre à ces Approbateurs sans sçavoir s'ils sont Regnicoles ou Ultramontains, Seculiers ou Regaliers, Docteurs ou Ignorans, d'approuver toutes sortes de Livres. C'est apparemment, continue-t-on, quelque droit personnel attaché à M. de Bissy, & il sera bon de sçavoir si ce droit lui est accordé comme Cardinal par quelque Bref du Pape ou par quelque Decret de l'Inquisition; si ce pouvoir est pour toujours ou pour un temps, s'il s'étend généralement sur toutes les matieres Théologiques, ou s'il est limité uniquement à ce qui regarde la Constitution; si le droit d'approuver les Ouvrages sans les lire ne durera qu'autant que ses grandes occupations subsisteront, & si ensuite il rentrera dans le droit commun, qui ne permet à personne de juger qu'en connoissance de cause.

Enfin le Denonciateur expose à M. le Procureur général que si un Syndic des Libraires faisoit son devoir il saisiroit l'Ouvrage & en demanderoit la suppression, mais que comme personne n'ose se commettre avec M. de Bissy il n'y a que son autorité seule qui puisse le faire rentrer dans l'ordre.

Cette Pièce au reste est bien écrite, pleine d'esprit & de sel, & tout ce qu'on peut y trouver à redire, c'est un tant soit peu trop de phrases. On l'attribue à M. l'Abbé Menguy Conseiller Clerc au Parlement de Paris; mais comme l'Auteur dit qu'il n'est ni Théologien ni Magistrat, il faut croire que c'est quelque autre, & nous ajoûterons qu'il devroit, ce semble, lui être permis de le faire honneur d'une telle Pièce pour première récompense

du zèle que les intérêts de sa Patrie & les droits de son Prince lui ont si justement inspiré.

ARTICLE . VIII.

Ordonnance de Monseigneur l'Evêque & Comte de Rodez pour la Condamnation de plusieurs Propositions extraites des Traitez ditz au College de Rodez par le Pere CHARLY Jesuite, & d'un Libelle du même Auteur servant de Réponse à son Dénonciateur. A Rodez chés N. le Roux 1722. in 4. pp. 16.

LE zèle que Mr. l'Evêque de Rodez avoit fait paroître en condamnant plusieurs Propositions du Pere Cabrespine n'a pû empêcher son Collegue le P. Charly d'en enseigner d'autres qui ne meritoient pas moins d'être flétries. Elles l'ont été par une Ordonnance du 19. Octobre 1722. Voici le précis des vingt Propositions anathématisées.

Le commode Professeur prétend qu'on doit être excusé de vol en prenant le bien d'autrui, non seulement dans une nécessité extrême, mais encore dans une nécessité grave, telle que de se voir dans un danger moral d'abréger considérablement sa vie ; tel est aussi le cas d'un Gentilhomme qui seroit réduit à la nécessité de se mettre en service, & d'un Artisan ou d'un honnête Homme qui seroit forcé de mendier.

I

Qu'une

Qu'une Femme peut prendre des biens de sa dotte autant qu'elle en a besoin pour se faire des habits, se divertir honnêtement, donner des aumônes, faire des presens & autres choses semblables conformes à son état, au cas que son mari ne soit pas assez raisonnable pour y pourvoir.

Qu'il est permis de tuer un Voleur pour conserver ses biens s'ils sont de grande conséquence, & qu'on n'ait point d'esperance probable de les recouvrer autrement.

Qu'un Confesseur ne doit pas presser un Criminel d'avouer son crime au Juge s'il s'agit d'un crime où il y va de sa vie, lorsque le Criminel croit de bonne foi qu'il n'est pas obligé à cet aveu.

Que si celui qui demande conseil souhaite que l'action sur laquelle sa consultation roule soit permise, le Casuiste consulté, après avoir rapporté son sentiment, doit avertir le Consultant qu'il y a d'autres hommes doctes qui tiennent l'opinion contraire à la sienne, & que si, sur leurs raisons, il peut former sa conscience & se persuader qu'il est en droit de les suivre, alors il ne péchera pas formellement en se conformant à leur opinion.

Qu'on n'est pas obligé à revelation, encore qu'on ait prêté serment de dire la verité, *pourvu qu'en jurant on l'ait fait avec cette restriction mentale, autant que j'y suis obligé de droit.*

Qu'on ne pèche point en conseillant à un Criminel de s'échapper, ou en lui fournissant les instrumens nécessaires à son évasion, attendu qu'il est permis de conseiller à un ar-

tre ce qu'il lui est permis de faire.

Que la seule obligation de justice pour rendre quelque chose au-delà du principal est opposée au prêt, mais non l'obligation d'amitié ou de gratitude.

Que Dieu veut qu'un homme mente, suppose que, par une erreur invincible, cet homme croie qu'il est bien de mentir dans telles circonstances.

Qu'il est divers préceptes de la Loi naturelle si obscurs qu'à peine peuvent-ils être aperçus par des hommes fidèles & sçavans. Tel est, ajoute le Pere Charly, le précepte qui défend la simple fornication d'un consentement mutuel en prenant la sage précaution d'élever honnêtement le fruit qui en peut naître: Dites la même chose, continue-t-il, de la corruption secrète; sur tout quand elle est nécessaire pour la santé, ou même pour la conservation de la vie, & de semblables choses, qui, d'un commun consentement des Docteurs, sont défendues par le droit naturel.

Que S. Chrysostome, S. Ambroise & S. Thomas étoient persuadés non seulement qu'on peut être dans une ignorance invincible à l'égard de la fornication &c; mais encore qu'on peut mériter en suivant cette conscience erronée.

Que la règle formelle, prochaine, immédiate, & dernière des actions humaines, c'est la conscience même de celui qui agit, ce qui se prouve par ces paroles du 14. Chap. de l'Épître de S. Paul aux Romains: *Je sçai, & je le sçai certainement du Seigneur Jesus qu'il n'y*
 1 2 *a rien*

rien d'immonde de soi, mais que ce qui est immonde, ne l'est qu'à celui qui le croit immonde. La raison fondamentale, selon le Professeur, est que Dieu veut que l'homme agisse conformément à sa divine volonté de la manière qu'elle lui est proposée par l'entendement ; qu'ainsi son action est bonne lorsqu'elle est conforme aux réponses de sa conscience, & qu'elle est mauvaise lorsqu'elle lui est opposée.

Qu'il est probable en général, même dans la pratique, qu'il est permis d'assister aux spectacles faisant abstraction des circonstances.

Qu'un Confesseur non seulement peut, mais qu'il est même obligé, d'absoudre son pénitent lorsqu'il le voit porté à une opinion probable contraire à la sienne.

Enfin qu'on n'est point tenu de rapporter à Dieu toutes ses actions. Les termes dont il se sert, pour justifier cette dernière Proposition, méritent d'être rapportés. *J'annonce dans tous les lieux la nouvelle loi de rapporter à Dieu toutes nos œuvres. Comment suis-je reçu ? Par tout je me vois bue comme un ignorant, fui comme un homme suspect dans la foi, menacé d'être renfermé comme un novateur. La honte, la confusion, la crainte, & plus encore ma Raison & ma Religion me ramènent au devoir : Moins de gloire & de revenu, me dis-je à moi-même, & plus de catholicité ; j'abjure toute nouveauté.*

On voit, par l'exposé que nous venons de faire d'une si belle Morale, que les bons Peres, loin de se décourager dans la propagation de
leur

leur Théologie moderne, ne font que rencherir sur leurs premières erreurs ; car, outre les Propositions concernant le Meurtre, le Vol, le faux Témoignage, l'Usure, le Probabilisme, Propositions tant de fois censurées & toujours reproduites, on doit remarquer, avec M. l'Évêque de Rodés, qu'il en est d'autres que personne avant le P. Charly ne s'étoit avisé d'avancer. Qui en effet a jamais dit avant lui que Dieu, qui est la Vérité par Essence, veuille le mensonge & ordonne quelquefois à l'homme de mentir ? Que, dans la supposition d'une ignorance invincible, il n'excuse pas seulement le violer des premiers principes de la Loi naturelle, tels que sont les préceptes qui défendent la fornication & les corruptions secrètes, mais qu'il veuille & ordonne que l'homme s'abandonne à ces infamies, & que ce soient de bonnes œuvres qu'il récompensera ; puisqu'en les faisant on accomplit sa volonté ? Quel est le simple fidelle qui ne ferme ses oreilles à ces blasphêmes, & qui ne sente que cette Doctrine renverse la Morale & la Religion de Jesus Christ ? Car enfin si l'erreur de la conscience nous justifie, qu'avons-nous besoin que Dieu nous éclaire ? Si on obéit à Dieu, si on fait sa volonté en transgressant sa Loi, pourquoi Dieu n'a-t-il pas laissé toujours errer les Nations dans leurs voyes ? & si elles pouvoient aller à lui & mériter ses récompenses en suivant les passions ignominieuses où leur aveuglement ne leur faisoit apercevoir aucun mal, n'est-ce pas en vain que la Vérité éternelle s'est incarnée pour les déromper, que les Apôtres ont parcouru toute la terre,

*Et l'ont arrosée de leur sueur Et de leur sang
pour annoncer la Doctrine de l'Evangile ; qu'en-
core aujourd'hui les Ministres de J. C. témoi-
gnent tant de zèle pour leur instruction, puis-
que toutes leurs peines aboutiroient à leur im-
poser un joug pesant Et inutile, Et à les met-
tre dans le danger de se perdre en les menant par
la voye étroite Et difficile au salut, qui ne
pouvoit leur manquer en suivant la voye lar-
ge de l'ignorance Et des passions ?*

Telles sont les solides reflexions de M. de Rodez dans le préambule de son Ordonnance, mais quel en sera l'effet ? Plus les bons Evêques pleurent, gémissent, toignent sur le renversement de la Morale, plus une certaine Société se roidit & devient audacieuse. Serait-ce que le Seigneur voudroit, suivant l'expression de l'Ecriture, porter ailleurs son chandelier ? Ce n'est point ici une vaine déclama-

— — — — — en qu'on veuille réfléchir sur l'é-
le la Religion en France & dans
es Pais du monde Chrétien, on
blier un nouvel Evangile, & s'y
chaîne de tradition qui devenue
forte pour renverser ou du moins
à l'ancienne, rendra problemati-
rés les plus saintes de la Religion.
s, les Lessius, les Diana, les Hari-
respines, les Charly, seront cités
Augustins, les Chrysostomes, les Am-
Basiles, les Bernards, les Thomas.
bles opinions des uns seront mises
avec les autorités sacrées & res-
es autres ; Et à la faveur du Pro-
et grand principe de la nouvelle
Mo-

Morale déjà si fort achalandée, doit-on douter que les Chrétiens hésitent à prendre pour leurs Guides des Docteurs qui se prétent avec tant de bonté à leurs foiblesses & à la corruption de leurs cœurs ? Une autre chose digne de remarque & à laquelle on ne fait pas, ce semble, toute l'attention qu'on devroit, c'est que la Morale, dont il s'agit, n'est pas moins contraire au bien de la Société civile qu'à celui de la Religion ; car enfin ce ne sont point des spéculations creuses qu'on s'efforce de mettre en crédit, des questions d'Ecole peu intéressantes ; c'est la pratique des actions les plus opposées au bon ordre, à la paix des familles, à la police des États. Ce sont les vols, les meurtres, les usures, tous les crimes à la fois qu'on tâche d'établir, d'autoriser, de canoniser par des interprétations d'autant plus criminelles qu'on en donne pour garant & la parole & la volonté de Dieu même. Ne seroit-il pas tems que le bras séculier reprîmât de tels attentats ? & l'obstination avec laquelle on se joue des condamnations réitérées de l'Eglise, ne devroit-elle pas faire ouvrir les yeux aux Princes, aux Magistrats, à tous les Ordres ensemble, & les engager à mettre en œuvre des remèdes plus efficaces pour en arrêter le progrès ?

ARTICLE IX.

Nouvelles Littéraires

DE PARIS.

ML'Abbé Massieu a été remplacé à l'Académie Française, par M. l'Abbé Houtteville, Auteur du *Traité de la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*. Le style de cet Ouvrage, & les pensées toujours brillantes que l'on avoit affecté d'y prodiguer, le firent d'abord rechercher avec un empressement extrême; mais si cette singularité valut à l'Auteur les applaudissemens des partisans du goût moderne, elle lui attira en même tems la Censure de ceux qui regardent les Pascals & les Abadies, comme des Modeles, dont il est dangereux de s'écarter. De vingt & une voix qui concoururent à l'élection, M. l'Abbé Houtteville en eut onze, M. l'Abbé Nadal une seule, & les neuf autres furent pour l'habile homme à qui le Public & les Academiciens avoient destiné cette place. M. l'Abbé de Dangeau fut un de ceux que de puissantes sollicitations ne purent empêcher de se déclarer en faveur de M. l'Abbé d'Olivet. La mort de cet Academicien, arrivée le premier jour de l'année 1723, nous permet de découvrir cette particularité qui lui fait honneur. Nous donnerons, dans le second Volume de ce Journal, quelques Me-

moi-

noires sur sa Vie & sur ses Ouvrages.

M. Boivin l'ainé & M. l'Abbé Gedoyr aiant été faits Pensionnaires de l'Academie des Belles Lettres, M. de Foncebayne & M. Secousse ont été choisis le 15 de Decembre 1722. pour remplir leurs places d'Associés.

Le même jour, 15 de Dec. M. le Cardinal du Bois, premier Ministre, fut élu Academicien Honoraire de l'Academie des Sciences, à la place de feu M. d'Argenson. Cette Academie perdit, quelques jours après, un Homme que la France pouvoit opposer aux plus fameux Mathematiciens de l'Europe, je veux dire, l'illustre M. Varignon. Voici quelques circonstances de sa Vie, qui feront peut-être plaisir à ceux qui aiment à connoître les grands Hommes.

Pierre Varignon Prêtre, Lecteur en Philosophie Grecque & Latine au College Mazarin, Pensionnaire de l'Academie des Sciences, Membre de la Société Royale de Londres & de l'Academie de Berlin, étoit natif de Caën : il n'a dû qu'à lui seul tant de titres glorieux, puisqu'une naissance obscure & une éducation grossière, sembloient l'avoir condamné à une ignorance éternelle. Son genie pour les Sciences abstraites se développa si sensiblement qu'un homme de condition, qui d'ailleurs ne s'embarrassoit pas beaucoup de ces matières, en fut frappé & résolut de lui faciliter les moyens de le cultiver. Il l'amena à Paris, où il se fit bientôt distinguer entre ceux qui fournissoient la même Carrière, & sa réputation y étoit enfin parvenue au plus haut point, lorsqu'il y est

mort le 23. de Decembre de l'année dernière âgé de 67. ans. Le grand Maître du College Mazarin a donné sa Chaire de Mathematiques à M. le Caron.

Outre les Memoires que nous avons dans les Recueils de l'Academie, M. Varignon a publié en 1687. *le Projet d'une nouvelle Méchanique avec un Examen de l'Opinion de M. Borelli sur les propriétés des Poids suspendus par des Cordes*. Cet Ouvrage est achevé à deux ou trois Chapitres près. Il avoit aussi fort avancé un *Traité du Mouvement*; mais deux choses l'ont empêché de mettre la dernière main à l'un & à l'autre; la première est la quantité de figures qu'il eût été obligé de faire: L'autre, qu'en mettant ses Ouvrages au net, il lui venoit de nouvelles lumieres qui l'engagoient à les changer, & par consequent à ne les point finir. Nous n'en dirons pas davantage sur M. Varignon, son Eloge est en si bonnes mains que nous n'eussions peut-être pas dû y toucher.

Le R. P. Dom Turquois, Religieux Feuillant, mourut le 1. de Janvier 1723. C'étoit un fameux Prédicateur, & que son zèle contre la Constitution avoit fait proscrire du tems de Louis XIV. il revint au commencement de la Regence avec les autres exilés, & depuis ce tems il ne s'est occupé que de son salut.

Le Roi a nommé M. l'Abbé Caperonier à la Chaire de Professeur Roial en Langue Grecque, vacante par la mort de M. l'Abbé Massieu. Ce choix a été universellement approuvé. M. Caperonier est un des hommes de

de l'Europe qui entend le mieux le Grec. On sait les obligations que lui ont les Sçavans qui se sont exercés sur les Auteurs qui ont écrit en cette Langue. M. Boivin en particulier avoue, dans la Préface de son Edition de Gregoras, qu'il lui est redevable de beaucoup de corrections importantes & d'observations judicieuses. On attend de lui Eustathe sur Homere, la Bibliothèque de Phorius, & quelques autres Ouvrages non moins importants.

Antiochus, Tragedie de M. l'Abbé Nadal, a paru pour la première fois le 17 Dec. 1722. Cette Pièce fut sifflée à la première représentation, cependant elle est allée jusqu'à la septième. Sa chute est attribuée à une Cabale, formée depuis longtems contre M. l'Abbé Nadal. Elle n'a point fermé les yeux des gens desintéressés sur le prix de son *Antiochus*, & tous conviennent qu'il y a de beaux Vers & des Scenes très-intéressantes.

L'Oracle de Delphes vit le jour presque en même tems que l'*Antiochus*. C'est une Comedie Heroi-Comique en trois Actes. Comme on eu interrompit la représentation après qu'elle eut été jouée deux ou trois fois, on fit courir le bruit que cette suspension venoit d'un ordre de la Cour, & que les impiétés, dont cette Piece est remplie, avoient attiré cet ordre. D'autres personnes mieux instruites disent que ce fut l'Auteur lui-même qui l'a retiré des mains des Comédiens pour la retoucher en quelques endroits. On l'a attribuée à M. Fagelier, qui a publié, dans le Mercure de Decembre, un Manifeste, où il desavoue cette Comedie, de même que *le Nouveau Monde*, d'un style

style à faire croire qu'il s'agit tout au moins d'un crime d'Etat. On a donc jetté ses vûes sur d'autres Poëtes, & c'est M. de Montcrif que l'on fait à présent Auteur de *l'Oracle de Dalphes*.

Une autre petite Comedie en Vers, intitulée, *Basile & Quiterie*, a occupé la Scène pendant quelques jours. Le sujet est pris de Don Quichotte. C'est, dit-on, le premier essai d'un jeune homme de Carpentras dans le Comtat Venaissin. Elle fait attendre de lui quelque chose de meilleur dans le même genre.

On donna le 28. de Janvier la première représentation de l'Opera de *Pirisbois*. Les Vers sont de M. de la Serre, & la Musique de M. Mouret, tous deux Provençaux. M. Danchet avouë ingénument dans l'approbation imprimée à la suite de cet Opera, qu'il a crû que la Poësie soutenue des agrémens de la Musique, pourroit attirer les suffrages du Public. Elle lui est effectivement d'un grand secours.

Arlequin au Banquet des sept Sages, Comedie en prose de M. de Lisle, attendue depuis longtems, fut représentée le 15 de Janvier sur le Theatre des Italiens: il s'en faut bien qu'elle ait rempli l'idée qu'on s'en étoit faite sur la reputation que l'Auteur s'est déjà acquise, par son *Arlequin sauvage* & son *Timon le Misantrope*. On ne peut nier qu'il n'ait fait dans son *Banquet* une dépense prodigieuse d'imagination; mais elle y a été si mal placée que pas un des Spectateurs n'en a été satisfait. A force d'avoir voulu

la rendre son Heros un Homme raisonnable, il le fait souvent tomber dans une espee de bisarrerie & d'extravagance. La Morale qu'il debite & qu'il ne cesse de debiter depuis le commencement jusqu'à la fin, est plus propre à être mise dans un Traité Philosophique, ou dans un Sermon, qu'à paroître sur le Théâtre. M. de Lisle y a fait dans la suite plusieurs changemens qui ne l'ont pas rendue meilleure; on s'est cependant opiniâtré à la jouer.

On a annoncé trois Ouvrages par Souscription.

I. Une nouvelle Edition de *l'Histoire du Vieux & du Nouveau Testament avec des Explications tirées des SS. Peres*, par feu M. le Maître de Sacy, qui les donne sous le nom du Sieur de Royaumont Prieur de Sombreval. Ce sera un in folio, enrichi de 280. Estampes, le prix pour les Souscripteurs, est de 30 livres.

II. Une *Théologie Scholastique, Dogmatique & Positive* par le P. Antoine Boncal Religieux Minime. L'Ouvrage qui est en Latin sera imprimé en 3 Vol. in fol. & en 20 Vol. in 8°. le prix est de 36. livr. L'on doit observer que le premier Tome de cette Théologie, qui traite de l'Unité de Dieu & de ses Attributs, fut imprimé à Paris il y a cinq ans, chez Giffart; & qu'avant que de souscrire on peut s'assurer, en le lisant, de la qualité des quatre autres que l'on y joint.

III. *Ecole de Mars, ou Mémoires Instructifs sur toutes les parties qui composent le Corps Militaire en France, avec leur origine & les différentes manœuvres auxquelles elles sont em-*

employés. Par M. de Guignard Chevalier de S. Louis, & Lieutenant Colonel du Regiment d'Infanterie de Toul. 2. Vol. in 4. enrichis d'un grand nombre de figures. Simart reçoit les souscriptions. Le prix est de 27. livr. pour le petit Papier, & de 30. pour le grand. Cet Ouvrage est le fruit des observations que l'Auteur dit avoir faites à vingt-cinq Sièges, à quatre grandes Batailles & dans plusieurs escarmouches. Non seulement l'Officier, mais encore le Prince qui sera instruit de toutes les choses qu'il rapporte, ne trouvera rien qui le surprenne, en quelque part qu'il soit employé.

M. de Préfontaine Garde du Roi présenta le premier jour de l'an à S. M. le Quatrain suivant, il étoit écrit sur du Velin, avec une belle bordure.

Sceptra tenes Proavi, Proavis Rex sceptrum tenabis.

Nomine Magnus erat, nomine Major eris.

*Nempe reges populos proavi Virtutibus, illum
Ut canimus, sic te secula futura canent *.*

M. Maffillon, Evêque de Clermont, prononça le 5. du même mois l'Oraison Funèbre de Madame, à S. Denis. Nous parlerons plus amplement de cette Pièce. Voici des Vers que M. Clermont, Ministre de l'Eglise Wallone à Amsterdam a fait sur la mort de cette Princesse.

Oc-

* M. de la Motte présenta aussi au Roi ses éternelles Poétiques; il y a six ans qu'il lui fait un pareil présent.

*Occidit & placida jam morte quiescit Elisa,
Principis Aurelia Mater & annis amor.
Imxerat hanc manibus Virtus, Virtutis imago
Quid mirum sacri si fuit ipsa sui.
Ille Deo vixit, vixit sibi, Mortua vivit,
Et virtute sua se super Astra tulit.*

Saugrain a sous presse un nouvel Ouvrage de M. Chanterges Auteur des *Avantures de Neoptolème*, imprimées à Paris, en 1718. & ensuite à la Haye, & à Toulouse en 1719. Cet Ouvrage a pour titre, *L'Idée d'un Roi parfait, où l'on découvre la véritable Grandeur & les moyens d'y parvenir*. M. Chanterges a du talent pour traiter la Morale, & nous ne doutons pas que cette nouvelle production ne soit bien reçue; nous en donnerons un Extrait circonstancié.

M. de Marivaux continue à donner son *Spectateur François*, la 12 feuille a paru; il y rapporte une Lettre tout à fait plaisante & bien écrite sur une femme avare.

M. Marin, Professeur en Humanité au Collège du Plessis, a envoyé à M. Boivin l'Ainé, pour ses Etrennes, une Epître en Vers Hexamètres sur le stile enjoué; de *Festivo*. Elle contient onze pages in 8°. & 220. Vers. Il y prescrit les regles qu'on doit observer dans ce genre d'écrire, que peu de gens sont capables de suivre. Il veut que le sujet soit par lui-même susceptible de badinage.

*Mulieris primum tibi erit querenda jocosus,
Qua bona pars operis; neque enim relinquitur omni
Apte, sunt gravibus, sunt & sua Carmine nugis.*

144 BIBLIOTHEQUE

Le Poëte demande encore que le style soit varié, suivant le genre de Poësie dont on se sert.

*Comicans est: sit lata sacraque; sit sale pueri,
si ludis Satyra; sit acuta Epigrammata pueri.*

Enfin qu'il n'y ait rien dans cette espece de Poësie qui sente trop le travail, que les Vers en soient naturels, aisés & coulans;

Sitque artis supremus apex, ipsa arte carere.

On donne pour Model^e, le seul Anacreon parmi les Grecs, Catulle parmi les Latins, & parmi les François Villon, Baif, S. Gelais, Marot, & sur tout la Fontaine & Madame des Houlières.

Coustelier distribue enfin la Bibliothèque sacrée du P. le Long: Ce laborieux Bibliothecaire a poussé jusqu'à deux Volumes in fol. l'Essai qu'il en avoit donné en 1708. en 2. Vol. in 80. Nous parlerons fort au long de cet Ouvrage dans le Volume suivant de cette Bibliothèque Française.

DE TOULOUSE.

Le Pere Saguens, Provincial des Minimes de la Province de Toulouse, a composé un Dictionnaire Hebraïque qu'il espere mettre bientôt au jour, s'il peut convenir de prix avec le Directeur de l'Imprimerie de la *Pro-paganda*. Ce sera un gros in folio, lequel aura pour titre: *Lexicon Latino-Hebraicum sub forma huc usque intentata; per voces Latinas*

inas Hebraicè versas. Ce Pere est fort connu par plusieurs autres Ouvrages. Il a été disciple du fameux Pere Maignan, & en a défendu avec vigueur les opinions sur les Atomes & les Especes Eucharistiques.

D E N I S M E S.

M. l'Abbé Begault, Chanoine & Archidiaque de Nismes & de l'Academie Royale de la même Ville, est allé à Paris pour y faire imprimer un 4^e. Volume des Panegyriques & des Sermons qu'il a prêchés. Il donna les deux premiers Volumes en 1711. & le troisième en 1717. Il y a lieu de croire que le quatrième ne dégènera en rien, de la bonté & de l'éloquence des autres, & que l'on y reconnoitra également un digne Eleve de l'éloquent & inimitable Evêque de Nismes, l'Illustre M. Flechier.

D E M O N T P E L L I E R.

M. de Bernage, Intendant du Languedoc, a porté à la Faculté de Droit de Montpellier, un Ordre du Roi, par lequel il lui est enjoint de faire signer le Formulaire aux Ecclesiastiques qui y prendront leurs degrés. Trois Professeurs, nommés, Cause, Brey & Vaisiere ont voulu rencherir sur les ordres du Roi, en signant eux-mêmes le Formulaire. Ne le fera-t-on pas bientôt signer aux Professeurs en Medecine ? Il y a en France un assez grand nombre de ces Messieurs, dont les sentimens sur la Grace sont un peu suspects.

Les Freres Serstevens viennent de donner un Traité de Fortifications; il est à craindre pour ce Livre qu'il ne soit pas bien reçu de ceux qui n'aiment pas les Abregés. Il est intitulé: *Les Principes de la Fortification Moderne accompagnés d'Exemples qui en facilitent la connoissance, avec une Exercitation Mathématique sur la Trigonometrie & les Logarithmes, par le Sr. Haverman Directeur de l'Academie Militaire de S. M. I. 1723, in 8°. figg.*

D'ANVERS.

Le 3. Volume des *Acta Sanctorum* du mois de Juillet est prêt à paroître. On craint qu'il ne commence par l'Eloge du P. Jannings qui est depuis longtems à la dernière extrémité. Ce Pere a été pendant un assez grand nombre d'années à la tête du Travail des Bollandistes. Le P. Vande Bosse y fournira une Dissertation Historique & Critique sur les Patriarches d'Antioche. Tout ce que ces Peres ont publié jusqu'ici sur les Patriarchats de l'Eglise Orientale a été généralement approuvé: le Mois de Juillet finira avec ce Volume.

Le Libraire des Bollandistes réimprime le 1. Vol. du mois de Juin dont il n'avoit pas tiré un aussi grand nombre d'exemplaires, que des précédens, ce qui l'a fait devenir extrêmement rare.

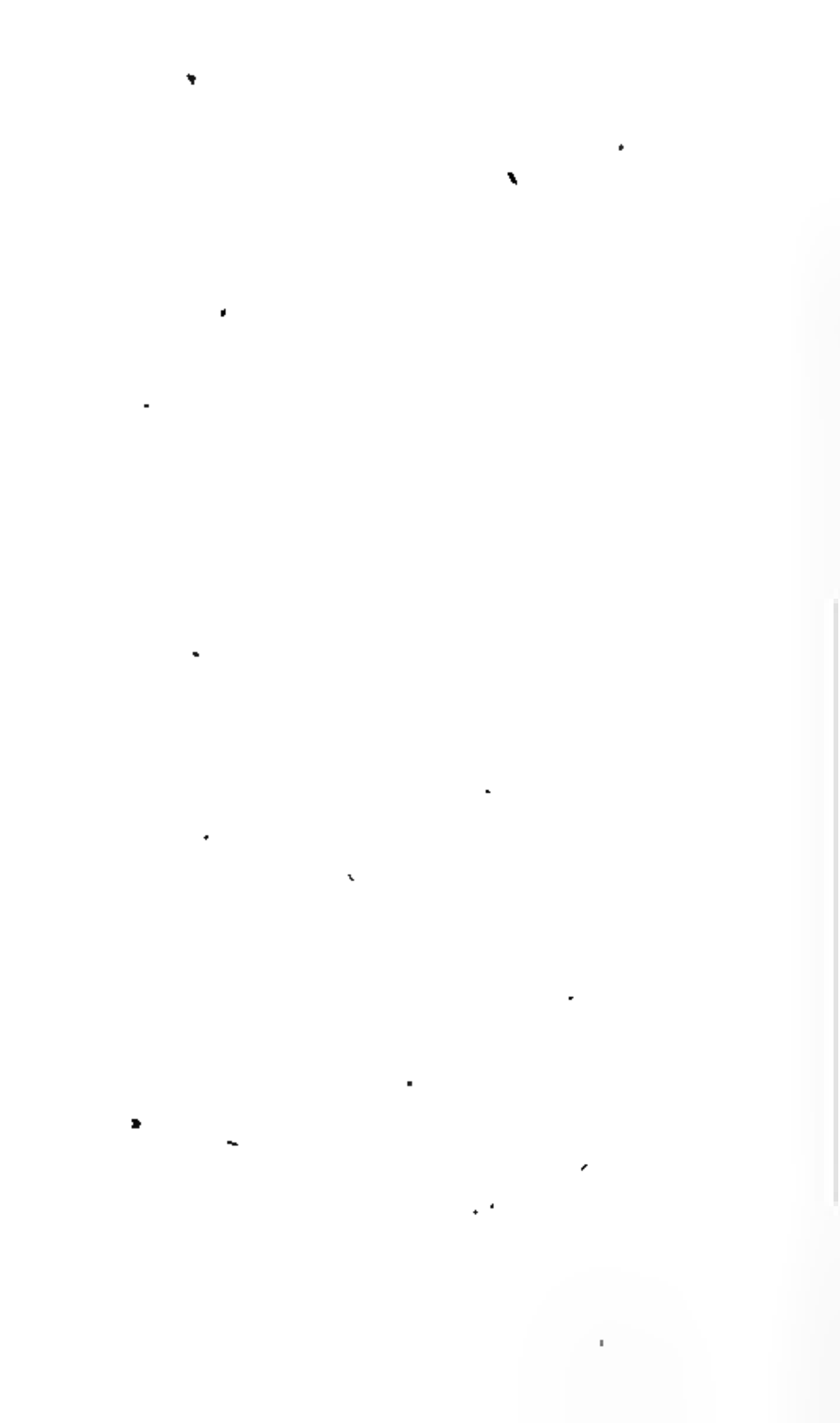
T A B L E

D E S A R T I C L E S.

- Art. I. *Memoires sur la Vie & sur les Ouvrages de M. Dacier.* Pag. 1.
- Art. II. *Memoire sur le Mariage de Madelle le Fevre avec M. Dacier & sur la réunion de l'un & de l'autre à l'Eglise Catholique.* p. 31.
- Art. III. *Poëme sur la Grace par M. Racine* P. 37.
- Art. IV. *Traité Philosophique de la Foiblesse de l'Esprit Humain, par M. Huet.* p. 65.
- Art. V. *Apologie de l'Equivoque contre la XII. Satyre de M. Des Preaux.* p. 86.
- Art. VI. *Eloge de M. l'Abbé Massieu* p. 113.
- Art. VII. *Instruction Pastorale de Mgr. le Cardinal de Bissy &c.* p. 118.
- Art. VIII. *Ordonnance de Mgr. l'Evêque de Rhodés contre quelques propositions du P. Chabry, &c.* p. 129.
- Art. IX. *Nouvelles Litteraires.* p. 136.

E R R A T A

- Pag. 8. Note (a) lign. 4. *Vigneul de Marville*, lisez *Vigneul-Marville.*
- Pag. 18. lign. 10. *achevé*, lisez *achevée.*
- Ibid. lign. 26. après *vers*, ôtez le point, & mettez une virgule.
- Pag. 29. lign. 28. 1681, lisez 1682.
- Pag. 32. lign. 20. *Conseils*, lisez *Contes.*
- Pag. 39. lign. 21. *auroient*, lisez *avoient.*
- Pag. 60. les lign. 13 & 14. sont transposées.





P R E F A C E



Cette Bibliothèque François ne'a rien de commun avec quelques autres Livres qui portent le même titre; & l'on ne doit point la regarder comme un Catalogue Alphabetique ou Raisonné des Au-

teurs qui ont écrit en notre Langue, tels qu'en ont donné autrefois du Verdier, la Croix du Maine & Sorel: C'est proprement un Journal entrepris à l'imitation de la Bibliothèque Angloise, de la Bibliothèque Germanique & des Actes Litteraires de la Suede.

La France ne merite-t-elle pas bien un Journaliste, uniquement attaché à faire connoître les Ouvrages qu'elle produit, ou ceux qui voient le jour en François dans les Pais Etrangers? Car elle a un droit égal sur les uns & sur les autres.

Nous n'ignorons pas que plusieurs de nos Voisins se plaignent que les François commencent à dégénérer de ce qu'ils étoient autrefois, & que l'on ne trouve plus parmi eux de ces Hommes comparables aux Genies sublimes qui ont rendu si celebre le beau Siècle de LOUIS LE GRAND: Ces Messieurs affecteront sans doute de publier qu'il est assés inutile de commencer un Journal, où l'on n'entretiendra le Public que de ce qui regarde cette Nation, lorsque
sous

P R E F A C E.

sous les Livres qui en sortent portent des marques sensibles d'une décadence générale.

Il seroit facile d'insérer ici de récrimination & de demander à ceux qui se récrient avec tant de force contre la Littérature Française, si la leur est plus florissante; mais laissons-là ces voies odieuses & contentons-nous d'assurer que les personnes qui jeteront les yeux sur le premier Volume de l'Histoire Littéraire de la France, trouveront que l'on y annonce un aussi grand nombre de bons Ouvrages que dans aucun autre Journal, ce qui paroîtra encore mieux dans le deuxième Volume. Enfin, nous promettons de donner dans la suite en plusieurs Lettres détachées, un détail exact de ce qui concerne les Sçavans qui restent en France, & de l'état où ils y soutiennent les Sciences: peut-être qu'après les avoir lûs un peu attentivement, on cessera d'avoir une idée si désavantageuse de notre Nation.

Le Plan que nous nous proposons de suivre dans cette Bibliothèque Française est assez vaste pour mériter l'attention du Public, & nous osons espérer, que si nous l'exécutons d'une manière qui lui plaise, il ne peut qu'en être très-satisfait. Nous y parlerons de tous les Livres qui s'imprimeront en France ou en François dans les Pais Etrangers. Nous donnerons de longs Extraits de ceux que nous croirons en valoir la peine; Pour les autres qui nous paroîtront moins intéressants, nous nous contenterons de les annoncer & d'indiquer l'usage que l'on en peut faire: Les Extraits seront entrelacés de Dissertations curieuses & de Pièces fugitives. L'on aura soin de ne rien présenter en ce genre
qui

P R E F A C E

qui ne soit exquis & digne de la curiosité des Lecteurs, ou par le fonds même des matières qui y seront traitées, ou par la forme qu'on leur aura donnée. On juge aisément, que si la Bibliothèque François s'en tenoit aux Extraits & aux Pièces fugitives, elle auroit bien de la peine à se soutenir. On veut aujourd'hui, & c'est presque le goût général, qu'un Journaliste ait autant d'exactitude à faire connaître les Sçavans que leurs Ouvrages. Nous tâcherons de satisfaire la curiosité que l'on a là-dessus, & la mort n'en enlevera aucun que nous n'en parlions, & assez au long. On ne se plaindra jamais de nous sur cet Article, & nous sommes trop persuadés que la profession de Journaliste exige d'eux qu'ils s'acquittent de ce devoir, pour manquer à le remplir. Quant aux Sçavans qui vivent encore, nous userons à leur égard d'une retenue extrême, & si nous ne pouvons pas toujours éviter d'en parler, nous ne le ferons au moins qu'avec beaucoup de circonspection; quand il s'agira sur tout de Sçavans un peu connus à leur avantage: En un mot nous écarterons avec soin tout ce qui pourroit ressentir la malignité, & la flatterie. Ce n'est pas sans peine qu'on peut tenir un juste milieu entre ces deux extrémités, dont la dernière nous paroît incomparablement plus dangereuse que l'autre. Voici sur quoi est fondée cette espèce de paradoxe. Il est des Hommes illustres que l'on ne peut gueres nommer sans rendre justice à leur mérite; mais il semble que ce soit briguer leur faveur que de le relever avec trop de complaisance; de sorte que l'on ne sauroit é-

P R E F A C E

tre trop soûve à donner des louanges même véritables. On voit bien qu'il y a moins de danger à s'expliquer ouvertement sur les Auteurs médiocres, jouets éternels de tous ceux qui ont occasion de juger de leurs productions; de quelques termes dont on se serve, le reproche de malignité n'est pas à craindre. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve plus de Critiques que d'Eloges dans le Journal que nous commençons: on nous accuseroit sans doute d'adulation si l'on n'y disoit que du bien, & c'est un vice dont il faut fuir jusqu'aux apparences, au lieu qu'on ne doit pas appréhender d'être taxé de jalousie pour censurer un peu fortement ces Ecrivains infortunés, dont le sort est plus à plaindre qu'à envier. Cette confiance donne une liberté entière d'être sincère sur leur compte.

Les changemens qui surviennent dans les Universités, les Actes qui s'y font, les Disputes qui y naissent, les Discours qui s'y prononcent, les Réunions des Académies, les nouveaux Réglemens qui les concernent, les Hommes illustres qu'elles perdent ou qu'elles reconnoissent; les Plaidoiers fameux, les Arrêts extraordinaires ou délicats; les Sermons célèbres, les Pièces de Théâtre qui font quelque bruit, Enfin tout ce qui a quelque rapport à ce qui se passe en France dans la République des Lettres, trouvera sa place dans cette Bibliothèque Française: Ce n'est point ici un Projet qu'on ne soit pas en état de soutenir. On a lié d'assez bonnes correspondances dans les Provinces pour se flatter qu'aussitôt que le Journal sera en train, on se-

te & des Peres des matiéres controversées; ils chercherent la verité dans ces sources pures avec toute la simplicité de leur cœur & la verité se découvrit à eux. Ils firent une abjuration publique au mois de Septembre de l'année 1685

Il n'y a point de tours que quelques Protestans n'aient inventés, pour noircir la conversion de Mr. & de Madame Dacier. Ils ne changerent de Religion, si l'on en veut croire M. Juncker que pour éviter les Dragonades; (1) M. Masson donne à entendre que c'étoit plutôt pour jouir des Pensions du Roi; & s'assurer un bon établissement. (2) M. Bayle même à qui l'on pardonne moins qu'à un autre les preventions & les petitesesses de Parti ne semble pas fort éloigné de cette opinion (3) Mais la suite de la vie de Mr. & de Mad. Dacier les justifie de tous les soupçons indignes que l'on a jetés sur leur droiture: ils ont persévéré l'un & l'autre dans l'exercice de la Religion Romaine, & tous ceux qui les ont connus, leur rendent cette justice, qu'ils gémissoient souvent sur leurs anciennes tenebres & qu'ils ne parloient qu'avec des transports de joie, du bonheur qu'ils avoient eu d'y renoncer.

L'Exemple des personnes d'un certain mérite est toujours d'un grand poids. Le

A 4

chan-

(1) *Ubi sup.*(2) *Mist. Critique de la Républ. des Lettres* tom. 2.

p. 117. & 118.

(3) *Nouv. de la Républ. des Lettres* 1686. p. 257.

changement de nos deux illustres Epoux, eut les plus heureuses suites & entraîna la plus grande partie des habitans de Castres & des environs. Il nous reste une Lettre que M. Dacier écrivit alors à son ami M. Milton. Le nouveau Converti, (1) depeint si vivement ce qu'il pensoit de la démarche qu'il venoit de faire, que nous ne croions pas pouvoir opposer, de plus solide reponse à tout ce que quelques Reformés prévenus ont publié d'injurieux contre la sincérité & les motifs de son changement. „ Les Marques
 „ que vous me donnés de votre amitié, lui
 „ mande-t-il, me sont si cheres & si precieuses que je n'ai pû lire sans des transports de joie la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis persuadé que celle que je vous écris aujourd'hui ne vous en donnera pas moins; car elle vous apprendra que ma femme & moi sommes très-bons Catholiques. Nous le serions, il y a plus de quatre mois si nous n'eussions ménagé les choses pour rendre nôtre conversion plus agreable à Dieu & au Roi; & plus utile à notre pays. Cela nous a heureusement réussi; & nous déclarant, nous avons obligé la plus grande partie de la ville, à nous suivre: Jeudi dernier nous leur fimes signer une délibération très-conforme à la volonté du Roi, cela entraîne tout le reste, & tout Castres sera Catholique dans quatre jours; l'on a sujet d'espérer que ce bon exemple servira d'in-

tru-

(1) Mém. Galant. Oct. 1685.

Changuion a imprimé *les Mémoires de M^{lle}. la Marquise de Motteville* en 5. Vol. in 8^o. ils contiennent la Vie de la Reine Anne d'Autriche & des particularités curieuses de la Regence de Louis XIV. Ce Livre merite un Extrait exact.

On verra bientôt l'Histoire de la Constitution *Unigenitas* en 5. vol. in 12. ou en un in 4^o. C'est proprement la Préface des Hexaples.

Humbert vend depuis quelques jours le 4. Vol. de la *Bibliothèque Germanique* ; on auroit souhaité que ce Tome eut enfermé plus de matières & plus de faits intéressans. On ne doit pas attribuer ce défaut de ce Journal à l'incapacité des Auteurs, qui seroient plus en état que qui que ce soit, de mettre sur le bon pied un pareil Ouvrage.

On trouve chés le même Libraire, *Le Préservatif contre la Réunion avec le Siège de Rome*, en 4. vol. in 8^o. Qui croiroit sur le titre de ce Livre, qui est proprement un Cours de Controverse, que M. Lenfant en est Auteur? Ce n'avoit pas été jusqu'ici sa coutume, de nous traiter si rudement ; il faut esperer qu'il reviendra à son ancienne modération dans l'*Histoire du Concile de Pise*, qu'il fait imprimer & dans celle du *Concile de Basle* qui la suivra de bien près. L'emportement ne convient qu'à ces Ecrivains du bas étage, qui se trouvant dans l'impossibilité de rien dire de raisonnable, sont obligés d'avoir recours aux injures, lorsqu'ils

ven-

veulent être Auteurs à toute force.

Le projet de Souscription pour le grand Dictionnaire Geographique de M. de la Martiniere, paroît depuis quelques jours. Nous parlerons dans le Journal prochain des vûes que cet Auteur s'est proposées, du plan qu'il suivra, & des conditions de la souscription. Personne n'étoit plus capable que M. de la Martiniere d'entreprendre un Ouvrage de cette espèce ; il a beaucoup vû, il a beaucoup lû, & quand un homme joint une grande experience à de profondes Lectures, on peut compter sur ce qu'il dit.

J. F. Bernard a imprimé, *L'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, écrite en Espagnol par le fameux D. Jean de Palafox & traduite en François par le Sr. Collé. Cette Histoire merite un Extrait particulier, c'est un in 120. de 477. pages.

Les Oeuvres de M. de Rosel-Beaumont, connu par ses *Remarques sur Horace*, se vendent chez Henri du Sauzet. C'est un Recueil de Prose & de Vers.

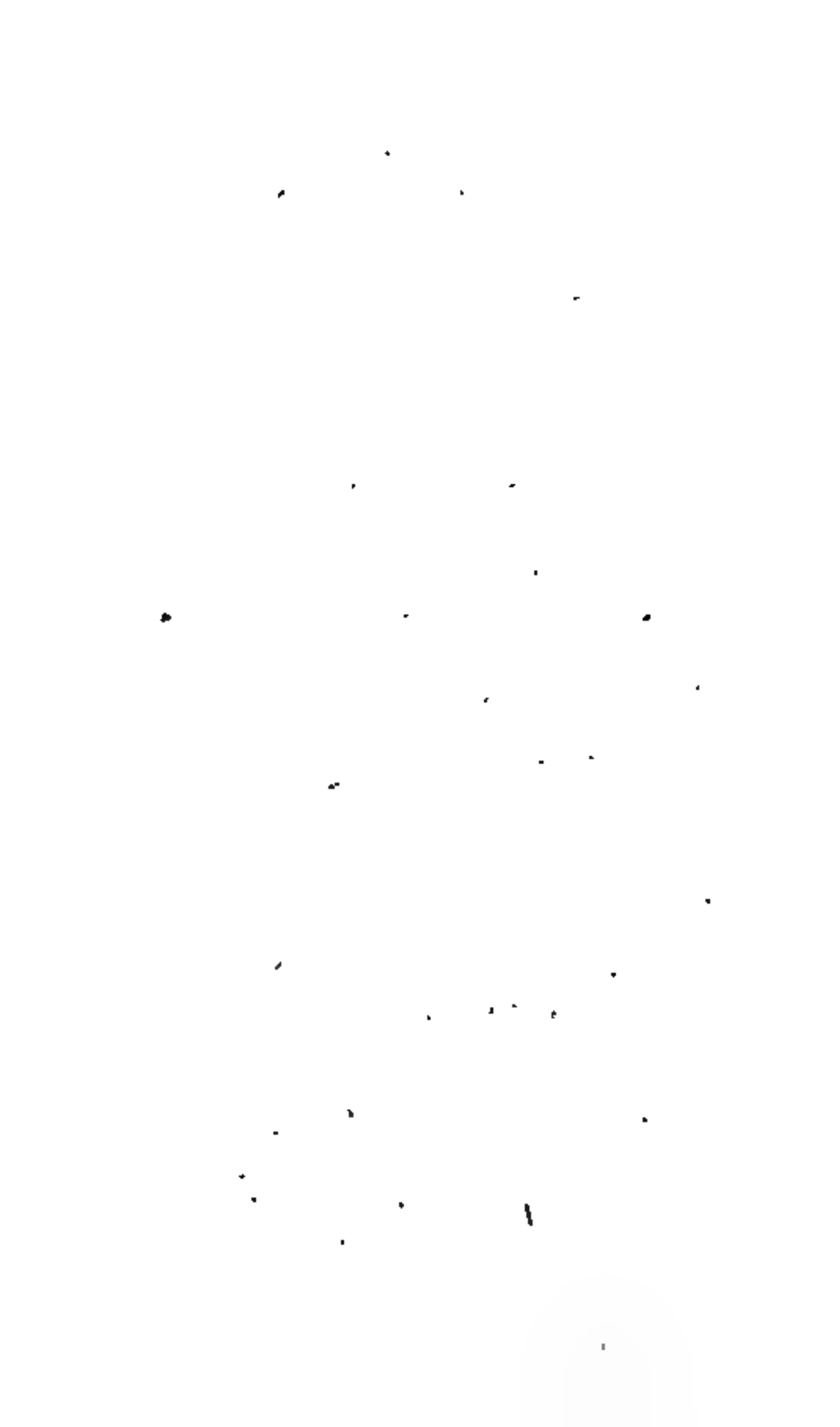
Etat Present de la Grande Bretagne sous le Roi George I. chez les Wexstein 1723.3. Vol. in 8°. L'Etat d'Angleterre du Docteur Chamberlayne sera toujours le fonds de tout ce que l'on fera sur cette matière.

FIN du Tome I. Part. I.

BIBLIOTHEQUE
FRANCOISE,
OU
HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE.
TOME PREMIER,
Seconde Partie.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FR. BERNARD.
M D C C X X I I I.





BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE.

ARTICLE I.

Memoires Historiques, Politiques, Critiques & Litteraires, par AMELOT DE LA HOUSSE. A Amsterdam, chez Michel le Cene, 1722. 2 Vol in 8°. pagg. 559. pour le I. Vol. & 460. pour le II.

Monsieur Amelot de la Houssaye, est connu par un si grand nombre de bons Ouvrages, que le succès des *Memoires* que l'on vient de publier sous son nom n'est pas incertain. Il seroit difficile de nier qu'il en est l'Auteur, puisque c'est sur son propre Manuscrit qu'ils ont été imprimés, & qu'indépendamment de cette raison, il y

a des traits auxquels il est impossible de méconnoître M. Amelot. Ses Memoires portent le caractère de toutes ses autres Productions ; le même Esprit y regne par tout ; on y apperçoit les mêmes vuës ; on y découvre les mêmes principes ; on y trouve la même littérature ; on y sent la même sincérité ; en un mot , tout jusqu'au style est entièrement semblable ; ce sont les mêmes tours ; quelquefois nerveux , souvent durs , presque toujours extraordinaires & negligés.

Il est aisé de juger, par le titre de ces Mémoires, qu'ils ont allés de rapport avec les Livres terminés en *Assé* ; ils contiennent véritablement des reflexions & des faits , sur toutes sortes de sujets de Politique , d'Histoire , de Littérature & de Critique ; mais il y a cette difference, que la plupart des *Assé* ne sont que des compilations indigestes , de ce que l'on a recueilli des conversations d'un Homme illustre ; compilations auxquelles il est dangereux de se fier, au lieu que M. Amelot a rangé lui-même les matieres sous certains Articles généraux , qu'il a ensuite disposés par ordre alphabetique. Ces Articles sont plus ou moins longs, selon que le sujet est plus ou moins intéressant.

Comme les Ouvrages de cette espece ne comportent pas une analyse reguliere, nous nous bornerons à faire connoître les principaux morceaux de celui-ci , & nous tâcherons de répandre sur l'Extrait que nous en allons donner , la variété qui fait un des plus grands charmes du Recueil entier.

Le premier Article (1) regarde quelques Abbayes de Filles, celle de Rémiremont en particulier. Mr. Amelot y fait l'abrégé de l'Histoire de cette Abbaye, & il entre dans un assez grand détail sur ce qui concerne le rang, les revenus, la juridiction & les privilèges de l'Abbesse, des Dames qui remplissent les Dignités du Chapitre, & des grands Officiers de cette Maison. Ce qu'il dit du Procès que les Dames de Rémiremont soutinrent contre leur Abbesse, Madame de Salm, laquelle prétendoit, qu'étant Religieuses de l'Ordre de Saint Benoît, elles étoient dans l'obligation d'en suivre la Règle & d'y conformer leur conduite, mérite sur tout d'être lu. Le point de la difficulté consistoit à sçavoir s'il étoit vrai que cette Abbaye eût été soumise à la Règle de S. Benoît, ou seulement occupée par des Chanoinesses Regulieres. On voit que chaque Parti mit en œuvre tout ce que l'Erudition sacrée & profane pouvoit fournir de plus specieux pour établir ou pour éluder la réforme; & l'on est surpris de trouver de l'un & de l'autre côté des raisons, & qui plus est, des faits capables de tenir la balance égale. Il semble que Mr. Amelot la fait un peu pencher du côté des Dames, & que sur quelques Bulles, dans lesquelles on les qualifie de Chanoinesses, il seroit porté à leur donner gain de cause; mais il y a d'autres Actes où le titre de Religieuses, & de Religieuses de l'Ordre de St. Benoît ne leur est pas épargné. Ces Actes n'ont pas

L 3

cer-

(1) Tom. I. p. 1. & 2.

certainement été mandées, soupçon qui n'est que trop bien fondé contre ceux qui autorisent le relâchement des Monasteres. Quoiqu'il en soit, les réflexions que M. Amelot fait à cette occasion, sont importantes en ce qu'elles sont appuyées sur les Factum qui parurent du tems que ces disputes étoient les plus vives; il en cite même des fragmens que la rareté des Pièces originales rend considérables.

Ceux qui sont instruits des querelles littéraires, verront sans étonnement le jugement que M. Amelot fait de M. d'Ablancourt; „il n'a point entendu, *dit-il* (1), les Auteurs Grecs & Latins qu'il a traduits &c. Les gens raisonnables n'approuveront jamais une décision dictée par la jalousie, & malgré ce trait, qui fait plus de tort à l'Ecrivain qui l'a porté, qu'à celui qu'on avoit intention de blesser, M. d'Ablancourt sera toujours regardé comme un Homme qui a connu toutes les beautés de notre Langue, & qui les a prêtées aux Grecs & aux Romains qu'il a traduits en François, sans se permettre d'autres licences dans ses Versions, (j'en excepte celle de Lucien,) que celles qui sont autorisées par les regles de la traduction.

Le *Quis eris similis mihi*? qui se trouve à la tête de la dernière These que M. le Cardinal de Richelieu soutint en Sorbonne, sera regardé comme une vraie prédiction de sa grandeur future, par ceux qui tirent des prognostics assurés des événemens les plus naturels. (2).

Co

Ce que M. Amelot raconte d'Aitzema, est une Anecdote, que ceux qui ont parlé de cet Auteur ont ignorée. Etant à la Haye Agent des Villes Anseatiques, son Hôtesse lui dit un jour que plusieurs Ministres Lutheriens, Calvinistes, Anglicans, Arminiens & Gomaristes étoient venus pour converser avec lui; „Madame, *repondit-il*, je vous prie de dire à ces Messieurs, qu'il est inutile de venir pour le sujet qui les amène, parce que je suis résolu de mourir incognito (1).

Louis XIII. a passé jusqu'à présent pour un modèle de continence qu'il seroit à souhaiter que les Souverains imitassent; cependant on lit à la page 43. de ces Mémoires, que ce Prince étoit passionnément amoureux de Marie de Rohan, Femme du Connétable de Luynes, & qu'ils couchoient souvent tous trois ensemble. Un fait de cette importance méritoit bien que l'Auteur citât le Livre d'où il l'avoit tiré, ou les personnes desquelles il l'avoit appris.*

Les Articles d'*Altesse* & d'*Altesse Royale* contiennent un assez grand nombre de remarques sur l'usurpation que les Princes d'Italie, & ceux mêmes qui ne sont pas Souverains, ont fait peu à peu d'un titre réservé autrefois aux plus grands Monarques (2). Elles sont trop sincères pour plaire à ceux qu'elles intéressent; mais on peut assurer que

(1) P. 42. (2) P. 41-42.

* Il est dit simplement dans les *Mémoires de Mad. la Marquise de MORTREVILLE* que le Roi ne bailloit pas Madame de Luynes. Tom. I. p. 11.

que M. Amelot n'a eu en vuë de faire sa cour à personne, & que sur ces matieres-là principalement, il a aimé, connu & dit la verité. On en voit une nouvelle preuve dans l'Article suivant, où il traite des Ambassadeurs (1). Après en avoir tracé le caractere en deux mots, il rapporte une infinité de faits singuliers, par lesquels ceux qui sont destinés à cet emploi, peuvent apprendre à se conduire dans les occasions delicates. La présence des Ambassadeurs de France sur ceux d'Espagne y est établie par un si grand nombre d'exemples, qu'il n'y a plus de tentative à apprehender de la part des derniers : Mais de tous les Ministres François il n'en est point qui l'ait soutenue avec plus de fermeté que M. de Bellievre Ambassadeur auprès des Grisons. Le Comte d'Anguiscola Ambassadeur d'Espagne se trouva le jour de la fête du St. Sacrement à Coire & se tint à l'entrée du Chœur de l'Eglise où M. Bellievre tenoit la place d'honneur, afin de marcher immédiatement après le Dais, quand la Procession viendrait à passer. L'Evêque qui officioit ce jour-là pria instamment M. de Bellievre de se retirer, lui promettant que le Ministre Espagnol se retireroit aussi : mais notre Ambassadeur connoissant parfaitement son devoir, & rempli de la fermeté nécessaire pour s'en acquiter, répondit sèchement, qu'il n'en feroit rien, & que si le Comte osoit disputer le rang, il scauroit le soutenir, ce qui arriva effectivement ; car l'Espagnol allant voulu prendre

la

(1) Pag. 64. 67.

la droite, M. de Bellievre le prit par le bras & le jeta rudement par terre. L'Evêque retourna à l'Autel achever la Messe, & M. de Bellievre y assista dans le Chœur, l'Ambassadeur d'Espagne restant confondu dans la Nef de l'Eglise avec toute la Bourgeoise: il sortit de Coire le même jour & n'y revint plus. On remarquera que le Comte d'Anguiscola étoit homme d'Épée, & M. de Bellievre homme de Robe.

Mr. l'Archevêque d'Ambrun, George d'Aubusson de la Feuillade, depuis Evêque de Metz, ne tient pas ici un rang honorable parmi les Ambassadeurs. Au retour de son Ambassade de Venise, il fut nommé à celle d'Espagne, où il vouloit aller par Bruxelles, croiant que les Pais-Bas touchoient à Madrid: (1) „ Il avoit été Jésuite, *dit-on*, & „ il se gouvernoit entierement par les conseils de cette Compagnie“. On pouvoit ajouter qu'il a dû avoir regret quelquefois de les avoir trop exactement suivis. Tout le bruit qu'il fit par leur instigation, contre ceux que l'on appelloit Jansenistes, ne servit qu'à lui attirer des réponses dont il a dû être mortifié. M. Amelot remarque qu'on dit que M. M. de la Feuillade ne sçauroient prouver qu'il descendent des anciens Vicomtes d'Aubusson, ni même que le Grand Maître de Malthe d'Aubusson fût de leur maison. „ Je „ laisse ce fait à examiner, *dit-il*, aux Gé- „ néalogistes de Profession, moi qui ne le „ suis point & qui aime trop la vérité pour „ avoir envie de l'être.“ Ce n'est pas seule-

L 9

ment

(1) Pag. 128.

ment sur l'origine de MM. de la Feuillade qu'on trouve ici des reflexions. Celle qu'on donne à MM. de l'Aubépine n'est pas flattere. On les fait venir de Gillet de l'Aubépine Echevin d'Orléans, & l'on nie qu'ils soient de l'illustre Maison de l'Aubépine de Franche-Comté, quoique le Garde des Sceaux Charles de Châteauneuf en ait pris les Armes. (1) La vanité de plusieurs autres Maisons du Royaume ne trouvera pas mieux son compte dans l'ingénuité de M. Amelot. Nous ne savons pas non plus si un grand nombre de personnes considérables s'accomoderont des historiettes qu'il débire sur leurs Ancêtres. Il y en a de curieuses, mais il est non seulement impossible de les faire passer dans un Extrait, il l'est même de les indiquer toutes. Nous nous

envoier aux Articles Villethou, Colbert &c. Les Souffrances ne sont pas toujours épargnées. Anecdotes, que Mr. de la Feuillade a insérées dans ses Mémoires, sur les Rois & les grands seigneurs, en a de fort intéressantes sur Louis XIV. Le fait suivant est sur le P. Arnoul, Jésuite, attaché au Prince de Condé, qui se fit à la Thèse soutenue en 1691 par le Prince de Conti, mais la dispute fut si vigoureusement menée par le P. Arnoul, qu'il fut obligé de se taire; il perdit sa cause dans la querelle. On l'a depuis en Sorbonne comme une victoire remportée sur ce Jésuite.

(2) Tom. I. pag. 75.

Jesuite. Nous finirons par une autre aventure que nous ne croïons pas moins curieuse. Elle regarde Innocent X. & se trouve aux pages 362. & 363. du I. Vol. „ Le Cardinal Barberin étant allé voir un jour le „ Cabinet de Livres & de Pastels du Sieur du „ Moustier, que l'on appelloit par sobriquet „ *Creyer*, Monsignor Pamphilio, qui accompagnoit le Legat avec plusieurs autres „ Prélats & Gentilshommes Italiens, ne put „ résister à la tentation de prendre subilement un petit Livre très-rare, fait contre „ la Cour de Rome: il le mit adroitement „ dans sa poche, sans considérer qu'il avoit „ affaire à un homme vif & dangereux. Comme le Legat en entrant avoit répondu de „ ceux de sa suite, il tint mieux sa parole „ que Pamphile ne s'étoit imaginé: car avant que de sortir du Cabinet, il ferma lui-même la porte & dit à du Moustier, Monsieur du Moustier, pendant que nous sommes ici, voyez s'il vous manque quelqu'un de vos Livres, afin que je vous en fasse raison sur le champ. Du Moustier parcourant ses Livres & du doigt & des yeux, reconnut qu'il en manquoit un. Il faut, dit le Cardinal, nous fouiller tous l'un après l'autre. Chacun s'y offrit volontiers, mais Pamphile, qui se voïoit pris au trebuchet, ne voulant souffrir que l'autre s'approchât de lui, le repoussa deux ou trois fois assez rudement avec le poing; ce qui augmenta le soupçon que du Moustier avoit déjà, que c'étoit lui qui avoit pris son Livre. Ils en vinrent donc aux prises où Pamphile fut

„ le plus foible en coups de poing, à cause
 „ de son habit long qui l'embarassoit, car il
 „ étoit d'ailleurs grand & robuste. Le Livre
 „ en question se retrouva dans sa poche, &
 „ il ne rapporta du Cabinet que la honte d'être
 „ tre convaincu de larcin, & d'avoir été bien
 „ battu, ainsi qu'il le méritoit. Quoiqu'il en
 „ soit, on attribua au ressentiment de cet affront
 „ la persécution qu'il fit aux Barberins
 „ après qu'il fut devenu Pape; & la haine
 „ qu'il montra contre la Couronne de France
 „ durant les dix années de son Pontificat.”

Ce fait est tout autrement raconté par M. Naudé, pag. 101. du *Naudéana*, Edition d'Amsterdam. „ Le Cardinal Pamphilio,
 „ dit-on, qui étoit Dataire du Legat, étoit
 „ appelé Monseigneur: C'est celui de *Comitatus Legati*, que du Moustier injuria
 „ dans Paris par colere . . . parce qu'il em-
 „ portoit de la Bibliothèque un Livre intitulé,
 „ *l'Histoire du Concile de Trente de François
 „ Paolo*,” lui disant qu'il la vouloit brûler.
 M. Amelot n'a pas ignoré la différence qu'il
 y avoit entre son narré & celui du *Naudéana*;
 mais il croit le sien mieux fondé, & se
 de la peine à s'imaginer que M. Naudé ait
 jamais conté cette historiette de la façon que
 son Compilateur l'a fait. La raison que M.
 Amelot en donne est, que M. Naudé avoit
 eu toute la commodité de s'en instruire par
 du Moustier même, qui se faisoit un plaisir
 d'y joindre toutes les circonstances que l'on
 a vûes; d'autant plus qu'il étoit Huguenot.
 Cette raison-là même le rendoit suspect, &
 quoi qu'en dise M. Amelot; ce que l'on trou-

ve dans le *Nandane* a beaucoup plus de vraisemblance, que ce qu'il a mis dans ses *Memoires*. On ne doit pas s'attendre à trouver ici un plus grand détail, ceux qui en seront curieux feront bien de lire l'Ouvrage même, lequel est digne de la curiosité du Public. Il est fâcheux que le Libraire n'en ait pu recouvrer qu'une partie. Il seroit à souhaiter que les possesseurs de la suite, si toutefois il y en a une, voulussent bien lui en faire part.

ARTICLE II.

La Parce de Maître PIERRE PATHELIN, avec son Testament à quatre personnages. A Paris, chez Antoine Urbain Coustelier. 1722. in 8. pagg. 147.

C'EST ici une des plus anciennes Comédies Françaises, & la seule peut-être qui merite d'être lue. Elle a été imprimée chez Pierre le Caron en 1474 (1) & il y a beaucoup d'apparence que cette Edition est la première qui s'en soit faite. Nos vieux Ecrivains ont donné de grandes louanges à cette Piece *. Il s'en est même trouvé un qui

(1) *La Caille*, Hist. de l'Imprimerie de Paris.

* Il y a peu de nos vieux Auteurs qui n'aient loué *la Parce de Pathelein*. Nicolas Barthelemy, dans une Epigramme *ad Corruum*, la met au même rang que Virgile, & les Pseaumes de David:

*Quandoque Corruum, sciscitatus à me es,
Gigas lectus me magis juvat?*

qui l'a traduite ; mais je crois que le nombre d'expressions qui ont passé en proverbes, prouvent mieux que tout le reste, que l'Auteur, quel qu'il soit, avoit attrapé en bien des endroits le vrai goût de la Comedie.

L'Edition nouvelle que Coustelier vient de donner, doit être préférée à toutes les autres. Elle est très-correcte & bien imprimée ; à quoi il faut ajouter que l'on a eu soin

*A me qui totius Mors & relictus,
Nillo, curae, totius fatigat.
Sed nec Plutographus faciem legendi
A me ex religione fays versus
Ennuit Pathetorum & hoc in albo
Adscriptum tibi jure collaborum.
Quem tantis salibus sacrisque
Gravis obiectis probé & Latine.*

Faquier ne fait pas des comparaisons moins glorieuses. Ne vous souvient-il point, dit-il, Liv VII. ch. 33 de la réponse que fit Virgile à ceux qui lui improperoient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit qu'en ce faisant, il avoit appris à rimer de l'or d'un foinier ? Le semblable m'est advenu m'aguerres aux champs, où étant déshabillé de la Compagnie, je trouvai, sans y penser, la Farce de Maître Pierre Pathelin, que je leu & relus avec tel contentement, que j'oppose maintenant cet échantillon à toutes les Comedies Grecques, Latines & Italiennes. Quoique Faquier ait eu raison de louer cet Ouvrage, il est certain que ces louanges sont excessives ; Mais il lui est pardonnable d'en avoir été prodigue envers une Pièce à laquelle tous les Ecrivains qui l'avoient précédé, font continuellement allusion Voy la Preface de la nouvelle Edition, & ce que M. le Duchet a observé en plusieurs endroits de ses Notes sur Rabelais.

Le Traducteur de la Farce de Pathelin s'appelloit André Camibert. Cette version n'a pas eu grand succès. La Comedie de Ruchlin, jouée sous le titre de Henne le 31. Janv. 1497. chez l'Evêque de Verme est une imitation de celle-ci.

soin de mettre au bas de chaque page des Notes qui facilitent l'intelligence des vieux mots qui ne sont plus en usage. „ Il reste „ cependant , *dit-on* , (1) quelques-unes de „ ces expressions auxquelles on n'a pas cher- „ ché à donner l'explication. Par exemple, „ Guillemette reproche à Pathelin l'extrê- „ me misère où ils se trouvent réduits, mal- „ gré les talens & capacité dont il se vante, „ & lui dit :

Que nous vaut cecy ? par empigne.

„ dans quelques Editions on trouve *empei-*
 „ *gne* , dans d'autres *empieigne*, & enfin *Es-*
 „ *paigne*. Il ne paroît pas que la discussion „ de ce passage apportât au Lecteur une sa- „ tisfaction assez considérable. On ne s'est „ pas arrêté davantage dans l'endroit où Pa- „ thelin feignant d'avoir le transport au Cer- „ veau , affecte de parler divers jargons sans „ suite & sans ordre.

Nous ne pouvons nous empêcher de re-
 marquer à l'occasion - de ce passage , que,
 quoi qu'il ne fût pas nécessaire d'entrer dans
 une longue discussion des variantes d'*Em-*
piegne , il falloit pourtant en choisir une &
 l'expliquer. L'avoir négligé , c'est manquer
 à la promesse que l'on avoit faite , de don-
 ner une connoissance précise des mots an-
 ciens. Quant aux discours que tient Pathe-
 lin dans son prétendu délire, comme ils n'ont
 effectivement aucun sens , il est impossible de
 les débrouiller.

L'Analyse que Pasquier a fait de la Far-

(1) *Text. de la nouvelle Edition.*

cute bientôt. On a beau dire, nôtre Langue n'a point été cultivée comme elle l'auroit été, si l'on eût eu plus de connoissance des Auteurs qui l'ont parlée les premiers. Mais laissons à part l'avantage que la Langue Françoisë retireroit de la publication de ces anciens Monumens, quels secours ne peuvent-ils pas fournir à ceux qui aiment l'Histoire de la Monarchie & de nos Auteurs? Comment débrouiller l'origine des Sciences? Comment suivre leurs progrès? à moins que de remonter aux sources; où l'on remarque, à travers plusieurs défauts, des traits admirables; & dans lesquels on découvre les premières étincelles de ce feu sacré qui brille dans les Ouvrages de leurs Successeurs.

A R T I C L E III.

*Epitre en Vers à S. A. S. Madame la
Princesse de ***.*

L'Epitre que nous donnons ici n'a jamais paru. Elle fut écrite vers le commencement de l'année 1719. par M. de Caux, Auteur de la Tragedie de Marius, & de plusieurs petites pieces de Poësie, dont il seroit à souhaiter qu'il publiât un recueil. L'occasion qui donna lieu à cette Epitre lui est glorieuse. Une illustre Princesse qui le consideroit beaucoup, lui dit un jour qu'elle vouloit apprendre à faire des Vers & le choisir pour son Maître. C'est à ce sujet

Tom. I. Part. II.

M

que

que M. de Caux lui écrivit cette Epître que l'on peut regarder comme un abrégé d'Art Poétique, dont les principes sont judicieux & agréablement exposés.

**JEUNE Bergere, à qui docte Nature
Forma le Corps d'élegante structure,
Plait souvent plus par ses simples attraits,
Que Nimphe où l'Art ajoûte tous ses traits:
Telle à mon sens me Epître naïve,
Où la Raison sans gêne se captive,
Met dans l'esprit plus de suavité,
Que grand discours sur échasses monté.**

Mais seconde en beautés naturelles,
Ses, parois donc, sans Rubans, sans Dentelles,
Sois ingénue & simple en tes discours,
Et d'aucun fard ne gâte tes atours;
Tu dois paroître aux yeux d'une Princesse,
Chez qui l'Esprit suit la délicatesse;
Dicte des Vers qu'elle puisse avouer,
Sçavoir lui plaire est plus que la louer.

Et s'il arrive un jour qu'on t'interroge
Sur les Vertus qui forment son éloge,
Que diras-tu de ce cœur généreux,
Qui toujours prêt à faire des heureux,
De ses bienfaits ne veut d'autre salaire
Que le plaisir que l'on sent à bien faire?
Mais passons outre, & suivant mon projet,

De cette Epître, entamons le sujet.

N'aguere encor mon auguste Princesse,
De tous les cœurs invincible Maîtresse,
Pour ajouter à ses attraits divers,
Voulut apprendre à composer des Vers :
Elle daigna m'adresser la parole ,
Et me choisir pour son Maître d'Ecole.
Voyant l'honneur qui m'étoit départi,
Avec respect j'acceptai le parti ,
J'en goûtois même une joie imprévue,
Quand le peril vint s'offrir à ma vue.
Pour obeir à son commandement ,
Il eut fallu la voir assiduëment.
La voir souvent & rester insensible ,
Pour un mortel , c'est bien chose impossible ;
Pour un Dieu même. Ainsi je pris le soin
De consulter ma prudence au besoin .
Quoique l'Hyver répandit ses allarmes,
J'abandonnai Paris & tous ses charmes,
Pour la Bourgogne, & la Saône me vit
Porter mes pas jusqu'au bord de son lit *.

Depuis que là j'établis ma fortune,
Je vois couler la dix-neufvieme Lune.
Toujours par voie & du Climat entier,
Venfant le calcul financier †.
Ma verve ainsi par le chiffre embrouillée ;

Dans

* A Châlons sur Saône.

† M. de Caux exerçoit alors dans le Duché de Bourgogne, la Charge de Contrôleur General des Fermes du Roi : il exerce à présent le même emploi en Franche-Comté.

Dans les Bureaux s'est tout à fait rouillée ;
 Pour moi le Pinde a fermé son Canal ,
 Et mon Pegase est un simple Cheval.

Si cependant, Muse, que j'ai servie ,
 Tu voulois bien seconder mon envie ,
 Pour satisfaire à mon empressement,
 Et rejouir ma Princesse un moment ;
 Tu m'apprendrois comment il faut écrire
 Pièce Galante & qu'elle puisse lire.
 Parle.... Veux-tu faire prose ou rimer ?
 Pense longtems avant que t'exprimer.
 Chaque pensée a différente face ,
 Different tour & ne plaît qu'en sa place :
 Tâche à trouver ce véritable tour ,
 Et ne diffère à le mettre en son jour.
 Sois clair sur tout, fers-toi dans ton Ouvrage,
 D'expressions qu'autorise l'usage ,
 Et ne vas mettre aucun mot par écrit ,
 Qu'il ne presente une idée à l'esprit.

Si ta pensée est nettement conçue ,
 Par ton Lecteur elle est ainsi reçue ,
 Et le papier est un miroir parfait ,
 Qui te la doit présenter trait pour trait.

Que ton sujet choisi par la prudence ,
 D'un air aisé se propose & commence ;
 Poursuis de même, & que sur tes discours
 Le bon sens regne & préside toujours.
 Dans le vrai point finis tes périodes ,

Mieux

Mieux que Gacôn les Tercets de ses Odes;
Marche à ton but par le plus court chemin,
Et tiens toujours la Raison par la main.

Le Voyageur qui veut gagner son gîte,
Quand le soir vient marche d'un pas plus vite,
Il craint la nuit qui l'expose aux voleurs,
Et quoi qu'au loin il découvre des fleurs,
Il ne va point dans les plaines riantes,
Cueillir des fleurs de sa route distantes,
Ainsi doit faire un Ecrivain sensé,
Dont le projet est sagement pensé.

Veux-tu souvent voir les ris sur tes traces?
Joins au naïf l'enjouement & les graces,
Peins en petit ainsi que Clinchotel*,
Et mêle en tout le Marotique sel.

C'est dans les tours bien plus que dans les
termes,
Que de ce sel tu dois chercher les germes,
Et si tu veux les voir fructifier,
Au vrai toujours songe à les marier.
Le vrai seul plaît, & son image même,
Dans mainte Fable est tout ce que l'on aime.
Garde en tes Vers de paroître confus,
Et sois toujours plus serré que diffus;
Que ta pensée à son but amenée,

M 3

Ne

* FAMEUX Peintre en Mignature.

Ne soit jamais par la rime gênée ;
Sers-toi de mots qui portent un grand sens,
Et bannis loin les termes languissans.

J'aime un Auteur, dont l'adroite méthode
Laisse à penser sur chaque Période,
Et qui chez moi croit voir assez d'esprit,
Pour concevoir plus qu'il n'avoit écrit.

Quelque sujet que ta plume décrive,
Recherche en tout l'élégance naïve ;
Sois sagement folâtre & jovial,
Et sois badin sans être trivial ;
Rejette au loin ces Equivoques sales,
Bonnes au plus pour divertir les Halles,
Et que par tout tes écrits en odeur,
Jamais aux ris n'immolent la pudeur.

A ses leçons me voyant si docile,
La Muse alloit continuer son file,
Quand sur sa Montre aïant jetté les yeux,
Adieu, dit elle, il faut quitter ces lieux ;
Phœbus m'attend pour juger d'un Ouvrage,
Qui de Paris enleve le suffrage,
Nous voulons voir si l'Oedipe Nouveau,
Autant qu'on dit, joint la justesse au beau :
Et pour t'apprendre au vrai ce qu'il merite,
Dans quelque tems je te rendrai visite.

Princesse Illustre, à qui je dois mon sort,
Dès que ma Muse aura fait son rapport,
Je prendrai soin de ne vous en rien taire :

J'ai fait ici mes efforts pour vous plaire ;
Mais du succès je demeure incertain :
Dois-je le dire ? un mot de votre main,
Peut m'affurer du bonheur où j'aspire,
Et si j'obtiens ce mot que je desiré,
Aigle nouveau, d'un vol audacieux,
Je vais porter ma tête jusqu'aux Cieux.

Cette Epitre à été fort goûtée de l'Auguste Princesse à qui elle est adressée: Nous ne doutons pas que le Public ne lui fasse le même accueil , & qu'il ne vît avec plus de plaisir encore l'examen de l'Oedipe , que M. de Caux semble promettre , & qu'il est plus en état que personne d'entreprendre & d'exécuter. Le feu du Parterre est amorti , & l'on peut aujourd'hui faire une critique de cette Tragedie qui n'accorde rien aux préventions , dont il est difficile de ne se pas entêter lors qu'une Pièce est toute nouvelle,

ARTICLE IV.

Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares: Contenant plusieurs choses remarquables touchant la Religion, les Mœurs, & les Coutumes de ces deux Nations. Ecrite en Espagnol par M. DE PALAFOX, Evêque d'Osma, & traduite en François par le Sieur COLLE. A Amsterdam, chez J. F. Bernard. 1723. in 12. pagg 477.

LA Conquête de la Chine par les Tartares est un des Evenemens les plus remarquables du Siècle passé. De toutes les Relations que l'on nous en a données, il en est peu auxquelles on doive ajoûter autant de foi qu'à celle-ci. L'Auteur, dont la probité & l'exactitude sont également reconnues, avoit appris lui-même au Mexique, les commencemens & les suites de cette étonnante Revolution, tels qu'il les a décrits dans cet Ouvrage; & il est aisé de voir par le vuide qu'il a laissé en plusieurs endroits, jusqu'à quel point il pouvoit la crainte de dire quelque chose qui ne fût pas exactement vrai. Il seroit bien à souhaiter que cette Histoire eût été écrite avec autant de sang froid que de sincérité: mais le zélé Prélat, pénétré des grandes vérités de la Religion Chrétienne, ne raconte pas un seul fait sans y joindre

dre des Réflexions Morales, édifiantes à la vérité, mais qui interrompent tellement le fil de la narration, qu'il est impossible de le retrouver. Quant à la Traduction qui a paru il y a longtems, il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit faite avec tout le soin que l'on y auroit pu apporter : Elle n'est presque pas Françoisé, & l'on peut assurer que l'Auteur prête souvent à l'Original un air de déclamation, dont il n'avoit pas besoin. Ces défauts, quelque grands qu'ils soient, ne doivent pas empêcher la lecture d'une Histoire dont le fonds est excellent ; & dans laquelle M. de Palafox ne s'est pas contenté de dire ce qui avoit un rapport immédiat avec son sujet; il y a ajouté un grand nombre de remarques importantes sur les Coutumes des Tartares & sur la manière dont ils ont gouverné les Peuples qu'ils avoient vaincus. C'est dans ces observations où l'on n'est pas si en droit de trouver à redire aux réflexions sages & mesurées qu'il y fait sur les mœurs de ces Peuples. Il a sçu démêler avec beaucoup d'habileté & de prudence ce qu'elles ont de bon, & en quoi elles sont condamnables. Ces sortes de réflexions ne peuvent manquer d'être utiles quand elles sont maniées par un Homme aussi judicieux que M. de Palafox.

Nous ne nous arrêterons pas à faire connoître l'Auteur, outre que c'est un Écrivain Espagnol qui ne trouve place dans ce Journal qu'à la faveur de la traduction Françoisé qui a été faite de son Histoire, il suffit de dire, pour qu'aucun Homme de Lettres ne le

puisse méconnoître , que c'est ce même D. Juan de Palafox, si fameux par ses démêlés avec les Jesuites, contre lesquels il écrivit une Lettre également forte & mesurée au Pape Innocent X. Elle a été inserée dans le I. Volume de la Morale Pratique, & ce n'est pas la moindre Pièce de ce Recueil curieux.

ARTICLE V.

La Vie du Venerable Frere FIACRE, Augustin Déchauffé, contenant plusieurs traits d'Histoire & Faits remarquables; arrivés sous les Regnes de Louis XII. & Louis XIV. A Paris chez Robert-Marc d'Expilly. 1722. in 12. pagg. 379. sans l'Epitre Dédicatoire, le Discours Préliminaire, & la Table qui en contiennent 44.

IL n'y a personne en France qui n'ait entendu parler du Religieux dont on a imprimé la Vie vers la fin de l'année dernière. On sera bien aise sans doute de trouver dans cet Ouvrage un détail exact de ce que l'on ne sçait qu'imparfaitement. Il est seulement à craindre que le nombre prodigieux de Révelations & de Miracles, dont on l'a rempli, ne rebute beaucoup les Lecteurs. Ce Siecle en fournit peu d'assés crédules pour ajouter foi à tous ceux que l'on y débite, & les avertissemens que l'Auteur leur donne

donne dans son Discours Préliminaire auront quelque peine à les convertir. Il seroit même dangereux que cette Vie ne fût bientôt mise au rang d'une infinité d'autres Livres qu'on ne lit plus, si l'on n'avoit pas eu soin de lier les Visions miraculeuses du Frere Fiacre aux principaux Evénemens de l'Histoire de France. C'est une précaution dont cet Ouvrage avoit besoin d'être muni. Il paroît par la Préface que l'Auteur a eu intention de l'écrire avec une noble simplicité, sans cependant s'imposer la loi de rejeter les ornemens qui se trouveroient sous sa main : En un mot, il semble qu'il a recherché avec soin l'élégance du stile. A-t-il réussi ? Il n'est pas besoin, pour en juger, de lire trop attentivement la Vie du Frere Fiacre, il suffit d'en parcourir quelques pages pour convenir que la Langue Française y est misérablement estropiée, & que l'Auteur n'en a pas la moindre teinture.

Nous allons renfermer en quelques pages tout ce qu'il y a d'essentiel dans la Vie de Frere Fiacre.

Denis Antheaume néquit à Marly, Diocèse de Paris, le 21. de Février 1609. Son pere & sa mere, qui gaignoient leur vie à la sueur de leur front, étoient remarquables par une piété exemplaire, & ils ne négligerent rien pour procurer une éducation Chrétienne à leur fils. Le jeune Denis profita parfaitement des soins de ses parens, & il donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves de ce qu'il devoit être un jour ; il ne

ne ressembloit point aux autres enfans , en qui l'on découvre presque en naissant les germes de tous les défauts , qui poussent ensuite avec vigueur , & qui produisent enfin de si mauvais fruits ; „ Il sembloit , nous dit son Historien , (1) „ qu'il n'eût aucun „ de ces vices qui sont les restes malheureux „ du péché originel.

Ses parens lui firent apprendre à lire & à écrire. Il ne se servit de ces connoissances que pour lire les Livres de devotion qui lui tomberent entre les mains ; la lecture de la Vie des Saints eut pour lui un attrait particulier. Elle lui inspira de bonne heure le desir d'embrasser la vie Religieuse , à peu près comme la lecture des Romans inspire des sentimens de tendresse à une jeune personne qui en est frappée. La conversation qu'il eut avec deux Religieux du Tiers Ordre de St. François , le confirma dans ce dessein , & il avoué dans ses Memoires , car depuis un certain tems , la coutume d'écrire sa propre vie , est assez en vogue ; il avoué , dis-je , que Dieu se servit de cette voie pour lui faire connoître sa vocation.

A peine Denis eut-il atteint sa quinzième année , que ses parens le menerent à Paris. Là ils lui donnerent le choix d'un métier , & il embrassa celui de Potier d'Etain. Les mauvais exemples si frequens dans une Ville tumultueuse , ne purent alterer son innocence , & il conserva toujours cet inestimable joïau à travers tous les écueils que la

mo-

moderne Babylone présente aux Ouvriers. Enfin il fut encore plus régulier à Paris qu'il ne l'avoit été dans son Village.

Passons sur ces commencemens de la vie de Denis Anthesume, & réservons nous à être longs, si toute-fois nous avons à l'être, lorsque nous serons arrivés aux tems, où il operoit ses prodiges. Les Augustins Déchaussez, plus connus sous le nom de *Petits Peres**, venoient de faire leur second établissement auprès de la Porte de Montmartre †. Denis qui demeuroid dans ce quartier assistoit souvent à leurs Offices, & charmé de la modestie & du recueillement de ces Religieux, il eut bien voulu être reçu parmi eux, mais d'abord il n'osa pas solliciter une semblable faveur. Ce fut, pendant qu'il s'enhardit à la demander, que les Augustins se transporterent au Couvent qu'ils habitent aujourd'hui : Enfin Denis s'adressa au P. Anselme qui étoit alors Supérieur, & le pressa instamment de lui donner le saint habit de la Religion. Ce Pere, qui croioit devoir éprouver si sa vocation étoit solide, le lui refusa froidement : le zélé Profelitte ne se rebuta pourtant point, mais voiant que le Pere Anselme persistoit dans la résolution qu'il lui avoit toujours mon-

* Ce nom leur est venu de la petitesse de l'Hospice qu'ils avoient proche de la Porte de Montmartre. C'est ce que j'ai voulu remarquer, dit l'Auteur, p. 8. pour détruire les idées creuses & les contes en l'air que l'on a forgé sur l'origine de ce nom de *Petits Peres*.

† Voy. pagg. 6. 7. 8. l'Histoire des différens Etablissmens de ces Peres.

montrée de ne le pas recevoir, il s'abandonna à une sainte impatience, & fut se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, & la prier de lui rendre favorable le Supérieur inflexible qu'il iroit voir le lendemain pour la dernière fois. Il y alla effectivement, le Père Anselme marquant autant d'empressement à le recevoir, qu'il avoit d'abord témoigné d'indifférence, lui donna l'Habit sous la qualité de Frere Commis, le 19. de May 1631. Denis Antheaume changea le nom qu'on lui avoit donné sur les sacrés fonds de Baptême, en celui de Frere Fiacre de Ste. Marguerite. Ici l'Auteur dit ingénument qu'il ne sçait si cette coutume de changer le nom de Baptême est louable ou non: On lui doit tenir d'autant plus de compte d'un aveu de cette espece qu'il approuve, par tout ailleurs, les Rites Monachaux dont il a occasion de dire un mot. Quoiqu'il en soit, c'est sous le nom de Frere Fiacre que nous parlerons désormais du Heros de l'Histoire, dont nous donnons un extrait.

Frere Fiacre commença son Noviciat avec la ferveur ordinaire à tous ceux qui entrent en Religion, & cette ferveur ne s'est jamais démentie. Au contraire, sa profession qu'il fit le 20. de May 1632. contribua à l'augmenter. On trouve ici un détail exact de la regle de vie qu'il se prescrivit, & qui peut servir de modèle à tous ceux qui se trouvent dans le même état que lui. Un an après sa profession, ses Supérieurs l'envoierent à Lyon. Le Père Cyrille, qui y étoit alors Prieur, le destina à la Cuisine, offi-

„ office qui demande de la patience & de
 „ l'amour pour le prochain , & qui s'appel-
 „ le par excellence l'office de la charité. Il
 „ faut en effet que le Frere qui y est pré-
 „ posé après avoir préparé le peu de por-
 „ tion qu'on donne avec charité & avec
 „ propreté , le distribue avec discretion ;
 „ qu'il ait des égards pour les Vicillards , les
 „ infirmes & les Hôtes , & qu'il tâche, cho-
 „ se très-difficile , de ne mécontenter per-
 „ sonne , & de ne pas donner lieu aux mur-
 „ mures & aux plaintes ; c'est en quoi Fre-
 „ re Fiacre excelloit“. Bien des gens di-
 „ ront que dans une Communauté , dont les
 „ Membres ne tiennent plus à la Terre , &
 „ n'ont d'attraits que pour les choses du Ciel,
 „ la distribution des viandes ne devoit pas
 „ être le sujet de la plus petite dispute ; mais
 „ laissons-là cette réflexion , quelque suscep-
 „ tible qu'elle soit d'un Commentaire assez é-
 „ tendu , & venons à ce qui arriva au Frere
 „ Augustin avec deux Religieux de son Or-
 „ dre qui débarquerent un jour à trois heu-
 „ res après midi. Frere Fiacre leur fit prendre
 „ un doigt de vin , en attendant qu'il leur ap-
 „ portât à diner ; mais il eut beau chercher
 „ dans la Cuisine , il n'y trouva rien , & il fut
 „ obligé d'annoncer cette facheuse nouvelle
 „ aux deux Hôtes , qui voulurent à peine y ajou-
 „ ter foi : Il fallut bien le croire à la fin , &
 „ déjà ils se disposoient à monter dans leurs
 „ Cellules , lorsque le Frere Fiacre , rempli de
 „ confiance envers le Seigneur , le pria d'a-
 „ voir pitié de ces deux pauvres Religieux ,
 „ &

& fut visiter une seconde fois les armoires de sa Cuisine , où il trouva deux plats de Poisson que les Pelerins affamés trouverent délicieux. Frere Fiacre n'a jamais douté que ce ne fût un miracle , & ses Confesseurs, à qui il conta cette surprenante aventure , lui ordonnerent de l'écrire. Il leur obéit, & c'est d'après ces Memoires que l'Auteur de sa Vie la rapporte fidèlement. Les Augustins répandirent cette merveille dans Lyon , ce qui y acquit une considération infinie à Frere Fiacre ; mais el'e lui étoit odieuse , & ce qui eut fait plaisir à tout autre , lui rendit triste & ~~onereux~~ le séjour de cette Ville. Ses Supérieurs le rappellerent bientôt à Paris , & il y retourna avec joie , dans l'esperance d'y vivre inconnu ; *mais c'est un Soleil que la Vertu , il perce les nuages , dont on le veut obscurcir* (1).

L'Emploi de Quêteur , dont on charges Frere Fiacre aussitôt après son arrivée à Paris , le tira de cette profonde solitude dans laquelle il s'étoit flatté de demeurer tout le reste de sa vie. Il fit paroître dans cet état toutes les vertus qui devroient être inseparables de l'indigence , & dont cependant on la voit rarement accompagnée ; il ne quêtoit pas seulement pour ses Freres , il quêtoit encore pour les Pauvres , & leur faisoit part des aumônes qu'il recueilloit de la pieté des Fideles. Le Seigneur voulut récompenser la charité de ce bon Frere , qui a écrit lui-même , que le 1. de Decembre 1636. il avoit trouvé un Pauvre vers la Fontaine St. Severin

rin, qu'ayant enjambé le ruisseau pour aller à lui, il ne l'avoit plus trouvé, mais qu'enfin il l'avoit rencontré une heure après au milieu de la rue Galande, qui va à la Place-Maubert : là il lui offrit tout ce qui étoit dans sa Besace & la moitié de son manteau : *Alors, dit-il, (1) ce Pauvre prit une moitié de mon manteau, & moi l'autre en sortant de la porte de la maison où nous étions, pour aller dans la rue, afin de pouvoir le couper ; il disparut tout d'un coup à mon grand regret.*

Frere Fiacre a toujours cru que ce Pauvre étoit Jesus-Christ. Son Historien ne paroît pas éloigné de ce sentiment, & il rapporte l'exemple de plusieurs Saints desquels Jesus-Christ s'est plu à recevoir quelquefois l'aumône. Il remarque à la vérité qu'afin de donner de semblables faits pour des miracles certains, il faut attendre qu'un jugement Ecclesiastique soit intervenu ; mais il ajoute qu'il lui a paru qu'encore que ces formalités n'aient pas été gardées, il pouvoit au moins les rapporter comme dignes de quelque créance. Absolument parlant, un Auteur est à couvert de censure lorsqu'il prend de pareilles précautions pour traiter de miracles, des faits qu'une autorité légitime n'a point encore déclarés tels. Ne vaudroit-il pas mieux pour plus grande sûreté ne pas anticiper sur l'avenir, lequel est toujours fort incertain ?

Revenons aux Quêtes du Frere Fiacre. Il en emploïoit une partie à parler de la Sainte Vierge pour laquelle il avoit une tendre dé-

votion. Elle lui attira la confiance de ce qu'il y'avoit alors à Paris de plus éminent en Sainteté & sur tout de M. Bernard, avec lequel il forma une liaison qui a duré jusqu'à la mort de ce saint Prêtre.

Le Portrait de ce dernier est touché trop vivement pour en priver les Lecteurs. „ A
 „ ce nom, *dis l'Historien du Frere Fiacre*,
 „ (3) on a l'idée d'un Prophete qui lisoit
 „ dans les cœurs & dans l'avenir; d'un Jean
 „ Baptiste qui d'un air intrepide alloit à la
 „ Cour dire les verités de salut aux Rois,
 „ aux Princesses & aux Ministres; & il leur
 „ apprenoit plus de Religion en un quart
 „ d'heure par sa franchise que tous les Pré-
 „ dicateurs par leurs Sermons; d'un nou-
 „ veau S. Bernard par sa dévotion à la Sainte
 „ Vierge, & son desintéressement, qui lui
 „ fit tant de fois refuser les Mitres que le
 „ Cardinal de Richelieu lui offroit; d'un nou-
 „ veau Jean de Dieu, par sa charité envers
 „ les prisonniers & les pauvres; ce pauvre
 „ Prêtre étoit donc l'ami intime du Frere
 „ Fiacre.

La dévotion à la Sainte Vierge commença leur amitié; la Revelation qu'eut Frere Fiacre d'une maladie de M. Bernard, en serra les nœuds. Ce dernier écrivit cette Vision miraculeuse à la Reine Anne d'Autriche, mais le bon Frere eut bientôt après une occasion plus remarquable de faire voir à cette Princesse les intimes relations qu'il avoit au Ciel. Sterile depuis plus de vingt années de Mariage, on ne croïoit pas qu'elle pût jamais donner un Successeur à Louis XIII. Frere

Fiacre fit de si ardentés priéres , qu'enfin la Sainte Vierge lui apparut plusieurs fois , tenant entre ses bras le Dauphin qui devoit naître. Il sentoit de secrettes impulsions qui le portoient à aller sans retardement annoncer à la Reine une nouvelle si agréable ; mais ses Supérieurs , qui craignoient que cette démarche ne jetât un ridicule irréparable sur leur Ordre , ne le lui permirent pas. Enfin il confia à son Ami M. Bernard la faveur que la Sainte Vierge lui avoit faite , & il trouva que ce saint Prêtre en avoit reçu une pareille. On avertit le Cardinal de la Rochefoucault ; on parla au Pere Sirmond , alors Confesseur de Louis XIII. Enfin on prit toutes les mesures que la prudence pouvoit suggerer avant que de faire part au Roi de cette Apparition celeste. Cependant Frere Fiacre avoit fait les trois Neuvaines que la Sainte Vierge avoit exigées. Ce fut le 5. de Decembre , précisément le jour qu'il les acheva , que la Reine conçut le Dauphin. Le Roi voulut que ces Neuvaines se fissent ensuite avec plus de solennité , & il envoya le Frere Fiacre en faire une à Notre-Dame de Grace ; son voyage fut édifiant , & il laissa chez les Peres de l'Oratoire , où il logea , une haute idée de sa Vertu.

Mais tandis que le bon Frere Fiacre prioit Dieu dans la solitude de Notre-Dame de Grace , on le traitoit à la Cour d'imposteur & de visionnaire. La Reine ne sentoit plus remuer son fruit , *Et sous le monde disoit qu'elle n'étoit grosse que de vents.* M. Bernard prit vivement le parti d'un ami absent , &

un jour dans la ferveur de sa priere , il connut que la Reine *avoit senti mouvoir son Enfant* ; ce qui étoit effectivement arrivé à la même heure , qu'il en avoit eu la révélation.

Frere Fiacre revint à Paris , & son premier exploit fut d'y procurer encore un *Enfant mâle* à une de ses Tantes. Enfin la Reine accoucha de Louis XIV. *Je frait des prieres du Frere Fiacre.* L'Historien remarque que les Nouvelles publiques de ce tems-là reconnurent qu'il y avoit du merveilleux dans cette naissance ; les *Heretiques* même , dit-il , (1) ont regardé ce Dauphin comme un *présent du Ciel* , & l'ont appelé , *Dieu-donné*. *Que si le Ciel* , ajoute-t-il , *avoit tant retardé cette naissance* , s'il nous la faisoit désirer avec tant d'ardeur , c'est qu'il nous préparoit un *Chef-d'œuvre* , dont il vouloit nous faire sentir la valeur & le prix. Il dispoisoit tout avec sagesse pour donner un *Fils à Louis le Juste* , c'est-à-dire , pour donner à l'Eglise celui qui devoit en être le Défenseur ; aux Rois persécutés , celui qui devoit en être l'asile ; à la France , celui qui devoit en être les délices ; à l'Herésie , celui qui devoit en être la terreur ; à l'Europe , celui qui devoit en être l'arbitre ; aux Peuples les plus éloignés , celui qui devoit être l'objet de leur admiration & de leur respect ; en un mot le Ciel préparoit tout avec sagesse , parce qu'il préparoit Louis le Grand. Étoit-ce donc à ce trait de flatterie que devoit aboutir l'étalage de Miracles & de Visions qu'a fait l'Historien du Frere Fiacre ? On ne peut le dis-

diffimuler ; cet éloge ainsi amené rend suspect tout ce qu'il a dit de plus vrai.

Le Pere Lempereur a été beaucoup plus sage dans la Vie de M. Bernard ; il convient à la vérité que la premiere revelation de la naissance future du Dauphin fut faite au Frere Fiacre, & ce n'est pas ce que nous nions , mais cet Ecrivain ne veut point que l'on regarde cette naissance comme un Miracle. * Il ne s'agissoit, dit-il, pour avoir un Dauphin que de lever la disposition où étoit le Roi à l'égard de la Reine, & c'est ce que fit le P. Sirmond, en lui faisant entendre qu'il ne pouvoit manquer à ce qu'il devoit à la Reine sans commettre un grand péché. S. M. changea donc & on en vit bientôt les effets : Or ce changement de disposition c'est ce qu'avoient obtenu les Prieres des gens de bien, & les effets de ce changement, c'est ce qui avoit été prédit au Frere Fiacre. Cette narration ne paroit pas assez honorable, au Panegeriste de ce dernier, & il la réjette sur ce que Louis le juste par excellence auroit été le plus injuste de tous les hommes, s'il eut manqué à ce qu'il devoit à la Reine : mais cette objection ne touchera pas beaucoup ceux qui sçavent que ce Prince n'aimoit point la Reine, & que sa Piété ne l'avoit pas mis au-dessus de bien de foiblesses, dont cet éloignement pour son Epouse étoit certainement

la

* Le Comte de Brienne dit pag. 124. du 2. Vol. de ses Mémoires, qu'il trouva M. Bernard auprès de la Reine, le jour que ce St. Prêtre lui annonça la revelation qu'avoit eue un Carme Déchaussé. Il falloit donc un Frere Augustin Déchaussé.

la plus condamnable. Enfin, les Historiens instruits & seneez ne voyent point de miracle dans la production de Louis XIV. & ils ne disent même pas que le P. Sirmond ait eu part au moment auquel nous devons ce Prince. L'impossibilité de retourner à Gros-Bois obligea Louis XIII. à coucher avec la Reine le 5. de Decembre 1637. *Nozze fortunatissima per la Francia*, dit le Vitorio Siri, (1) *perche per un' intrecciamento di circostanze s'insinuò il Delphino*. On trouve dans des Memoires, nouvellement imprimés, (2) que Louis XIII. avoit accoutumé d'aller voir souvent Mad. de la Fayette, & qu'un soir qu'il s'étoit arrêté un peu trop tard auprès d'elle, il fut obligé de rester au Louvre, où il n'y avoit point d'autre lit que celui de la Reine. Ce fut alors, dit Mad. la Marquise de Motteville, que Dieu donna à la France, le Roi aujourd'hui regnant.

L'envie d'éclaircir un fait important & si diversement raconté, nous a fait perdre de vue le Frere Faicre auquel il est tems de revenir. Le premier Livre de sa Vie finit par la douleur que lui causa la mort de son cher Ami M. Bernard. L'Auteur a fait des réflexions également justes & édifiantes sur la maniere dont les Chrétiens doivent prendre la perte de ceux qu'ils aiment.

Il seroit inutile de s'arrêter aussi longtems sur les trois derniers Livres de la Vie du Frere

Fin-

(1) Delle Memorie Recedite, Tom. VIII. pag. 667.
(2) Mem. de Mad. la Marquise de Motteville. Tom. I. pag. 81. 82.

Fiacre, que nous l'avons fait sur le premier. L'instruction du Public demandoit que nous lui fissions connoître cet Ouvrage, & la méthode que l'Auteur y avoit suivie. L'Extrait que nous en avons donné jusqu'ici, est suffisant, puis que la suite est écrite du même style, & dans les mêmes principes. Ainsi il ne s'agit plus que de raconter en deux mots les principales actions de la Vie du Frere Fiacre.

Sa Prédiction lui attira des louanges dont il appréhenda que son humilité ne fut ébranlée. Une nouvelle guérison miraculeuse redoubla la considération qu'on avoit pour lui. Il vouloit prévenir le danger en quittant Paris; & son dessein étoit d'aller chercher le Martyre dans les Missions que le P. Archange de Sainte Marie Egyptienne avoit fondées en Barbarie; mais il comprit que c'étoit une illusion de l'Esprit malin qui lui vouloit faire abandonner un état où il pouvoit être utile à son prochain, pour un autre qui ne lui convenoit pas. Il resta donc Frere Quêteur & redoubla ses austeritez, dont on trouvera le détail dans le 2. Livre de sa Vie. Sa Vertu fut récompensée par des révélations continuelles, & il ne se passoit rien en France qu'il ne sût longtems auparavant. Il prédit les troubles de la Minorité; la grande maladie de Louis XIV. les Victoires du Comte d'Harcourt; l'insulte faite à Rome à Mr. le Duc de Crequi, & plusieurs autres événemens particuliers. Tout le monde se recommandoit à ses prières, & tout le monde s'en trouvoit bien. Le Prin-

ce Edouard de Baviere lui fut redevable de sa conversion , & la Reine de la prosperité de sa Regence. Enfin après plusieurs retraites , Pelerinages , austerités , & sur tout après une multitude immense de Neuvaines, le Frere Fiacre mourut le 16. de Fevrier 1684. âgé de 75. ans , après en avoir passé 55. dans la pratique constante des Vertus de son état.

On peut voir dans sa Vie les honneurs qui lui furent rendus après sa mort. Cet Extrait est déjà si long que nous ne pouvons entrer ici dans un detail qui nous meneroit trop loin. La même raison nous oblige à passer sur toutes les reflexions édifiantes dont l'Historien du Frere Fiacre a parsemé son Ouvrage ; il est à souhaiter que les Religieux en profitent , & qu'ils imitent un Homme digne de leur servir de modele. Les Gens du monde trouveront aussi de quoi s'y édifier , pourvu qu'ils dépouillent en la lisant l'esprit d'incrédulité qui leur est si naturel pour tout ce qui s'appelle miracle , & le mépris qu'ils ont pour les pratiques exterieures de la Religion Chrétienne. Ce n'est pas non plus qu'on leur veuille imposer la nécessité de croire toutes les merveilles , & d'exercer toutes les austeritez que l'on raconte du Frere Fiacre ; ces merveilles ne sont pas encore legitiement reconnues , & jusques-là, il est permis d'en porter tel jugement que l'on voudra. Quant aux mortifications , chacun doit consulter ses forces , & l'avis d'un Directeur éclairé. Peut-être feroit-on mal si l'on se laissoit emporter à l'ardeur qui animoit quelquefois ce bon Frere ; & nous dou-

domons, par exemple, qu'il y eut de la prudence ; tranchons le mot, nous croions qu'à moins d'une Revelation particuliere, ce seroit une Piété mal ordonnée de se conformer à ce qu'on lit à la pag. 91. en ces termes : „ Cette lecture, (des derniers Chapitres du Nouveau Testament) lui donna de l'amour pour la Croix, il dit : (1) *qu'il avoit fait amitié & alliance avec elle; mais qu'il demeura sept ans sans oser l'épouser, & faire avec elle le mariage parfait.* Il faut pardonner aux Saints ces sortes d'expressions, que leur fournit leur foi. *Mais enfin,* continuë-t-il, *je résolus, de l'avis de mon Confesseur, de faire avec la Croix un mariage parfait.* Voici ce que c'est que ce terrible mariage. *Le jour du Vendredi Saint, après avoir adoré la Croix avec mes Freres, je passai le Contrat par écrit, qui est de souffrir pleinement, autant qu'il plaira à Dieu, & le signai de mon sang ; & pour témoignage de cela, je fis davantage, car je pris un Cachet là où étoit gravé le mystere de la Passion; je pris un rechaux plein de feu, je l'y fis chauffer & rougir, je le pris avec une pincette, & l'appliquai tout rouge sur mon cœur : en même tems je repris le Cachet, je le mis pour la deuxième fois rougir sur le rechaux, & me l'appliquai sur le bras droit; à celle fin d'être un vrai enfant de la Croix ; & alors que j'étois fait mon mariage, je dis à Dieu que je voudrois souffrir pleinement tant que je vivrois, toutes les peines intérieures & extérieures.*

N 5

Voilà

(1) Mon. de St. Florent.

„Voilà la façon de mon mariage, & Dieu par
 „sa grace me donna la force d'en supporter
 „toutes les peines.

Nous avons crû que le trait étoit trop intéressant pour le passer sous silence : l'Auteur de la Vie du Frere Fiacre le rapporte comme une de ses plus grandes Austerités, & avec raison ; il seroit bien difficile d'en imaginer de plus sensibles ; mais à tout prendre n'auroit-il pas été mieux de l'ensevelir dans l'obscurité ? Les Libertins en railleront ; ceux qui veulent être devots à leur maniere s'en serviront pour autoriser leurs extravagances, & les gens de bien qui sçavent que la Religion ne consiste point dans des idées extraordinaires, auront besoin de toute leur retenue pour ne pas condamner un excez, que l'intention peut avoir rendu agréable à Dieu, mais qui n'a d'autre mérite en general que celui de la singularité.

A R T I C L E V I.

*Le Nouveau Théâtre François. A Delft,
 chez Reignier Boitet. 1723. 2 Vol.
 in 12. Tom. I. pagg. 503. Tom. II.
 pagg. 548.*

SI ceux qui ont procuré le Recueil que nous annonçons avoient choisi avec plus de goût & arrangé avec plus de soin les Pièces qu'ils ont jugé à propos d'y faire entrer, le Public leur auroit une véritable obligation de leur travail : Mais on y a fourré au hazard les premières Tragedies ou Comedies qui

qui se sont offertes; & dans la disposition que l'on en a faite, on a confondu les différentes espèces de Poësie que l'on auroit dû separer. Malgré ces défauts, le Nouveau Théâtre François ne peut pas manquer d'être recherché. Parmi un assez grand nombre de Pièces dont on verra la réimpression avec autant d'indifférence, que l'on en a vu les représentations, il y en a quelques-unes que l'on retrouvera avec plaisir.

Voici les Ouvrages dont ce Recueil est composé.

MÉDÉE. Cette Tragedie est de Mr. de Longepierre, connu par plusieurs Traductions en Vers François, sur le mérite desquels on peut consulter M. Baillet dans ses Jugemens des Scavans; M. Bayle dans sa République des Lettres; les Journaux de Paris, & M. Rousseau dans ses Epigrammes. Les décisions de ces Messieurs sont peu uniformes. Quant à la Tragedie dont il s'agit, on a crû assez généralement qu'elle étoit conduite avec beaucoup d'art. * L'Action en est simple, les pensées en sont nobles, & si l'Auteur avoit joint à ces parties, une versification harmonieuse & un peu plus de ce feu celeste qui doit animer toutes sortes de productions, les Poëmes Dramatiques principaux.

* M. Rousseau a dit, dans la Chanson qu'il a fait contre M. de Longepierre sur l'Ais du Chariot :

Si le Stile Bucolique
L'a dénigré,
Il veut, par le Dramatique,
Être tiré
Du rang des Anciens objets;
Vive les Grecs.

ciatement ; cette Pièce pourroit passer pour l'une des plus belles qui aient paru sur le Théâtre François , depuis Corneille & Racine. Le choix du sujet merite sur tout beaucoup de louanges : Criminelle , mais abandonnée par celui-là même qui est la cause de tous ses égaremens ; Medée nous touche encore plus par ses malheurs , qu'elle ne nous a revolté par ses forfaits ; & l'indignation que le Poëte nous fait concevoir contre l'ingrat & le perfide Jason est assés forte pour nous inspirer encore de la pitié en faveur de la malheureuse Medée , lors même que de nouvelles Cruautés semblent n'en point meriter. En un mot , il n'est presque point de sujet plus capable d'exciter dans les Spectateurs cette terreur & cette compassion qui sont les deux grands ressorts de la Tragedie. Le *Sit Medea ferox* d'Horace à été suivi. Le morceau suivant me paroît fait d'après cette idée. Après que Medée a causé la mort de Créüse & tué ses deux Enfans , elle ajoûte :

: En est-ce assez , & connois-tu Medée ?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée ?
Oublieras-tu sa haine ainsi que son amour ?

J A S O N.

Monstre , à tes propres fils avoir ravi le jour ?
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes ?

M E D E E.

Ils étoient nés de toi , demandes-tu leurs crimes ?

Ma trop juste fureur a dû les en punir,

J'ai

J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre ;
Rompre les derniers nœuds qui nous serroient
encore ;

Et pour mieux t'oublier effacer sans retour,
Jusqu'aux traces, Ingrat, de nôtre affreux amour.
Ce n'est pas sans remors que je m'y suis forcée,
Tu m'en as inspiré l'audace & la pensée ;
Tu m'as seule enhardie à ce cruel dessein ;
Infidèle, & c'est toi qui leur perces le sein.

J A S O N.

Quoi ! les Dieux irrités, pour te réduire en
poudre,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre !

M E D E E.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les Dieux, pour t'accabler, ont employé mon bras,
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense,
J'ai servi leur justice, & rempli leur vengeance.

Médée monte dans un Char trainé par des Dragons.

C'en est fait, pour repaître & mes yeux & mon
cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur :
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire,
Je savoure à longs-traits ta peine & ma victoire,
Et je recouvre, enfin, ma gloire, mon repos,
Mon Sceptre, mes Parens, la Toison & Colchos.
Je pars, puisque ma fuite a pour toi tant de
charmes,

Lève

Leve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes,

Ingrat, vois ces Dragons, qui soumis à ma loi,
Et plus reconnoissans, plus fideles que toi,
Par des chemins nouveaux vont guider leur
maîtresse :

Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse,
Adieu, je t'abandonne aux horreurs de ton sort,
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

MAHOMET SECOND. Peut-être que cette Tragedie, à tout prendre, est mieux versifiée que la précédente; il s'en faut beaucoup qu'elle ne l'égale en tout le reste. Le Caractere de Mahomet; peint avec des traits si frappans par tous les Historiens qui ont eu occasion de parler de cet Empereur, est ici méconnoissable, & quoi que l'on ait écrit contre Bajazet, il s'en fait bien que ce Prince ne soit aussi poli dans Racine que Mahomet l'est dans M. D. C. Bajazet aime, il est vrai; Bajazet aime même tendrement, & cette passion lui inspire des sentimens plus délicats, que l'on n'en suppose dans les Turcs: mais que l'on y prenne bien garde; ces sentimens sont toujours conformes au genie de sa Nation, & au milieu du raffinement que l'on y blâme, on entrevoit certain air de ferocité, qu'un Poète moins habile que Racine, ne pouvoit pas attraper. Les autres Personnages de la Tragedie de Mahomet II. sont beaucoup plus interessans à proportion que le Heros de la Pièce; & la reconnoissance de Commene avec sa Sœur, attire une bonne partie de

de l'attention; ne fut-ce que ce Vers comique d'Irene, *Quoi mon Frere, c'est vous qui; c'est vous que j'embrasse!* & quelques autres de la même force, elle la merite toute entiere.

MARIUS. Il y a des Vers dans cette belle Tragedie, dont nos plus grands Maîtres se feroient honneur. Tels sont ceux que dit Marius le Pere lorsque Hyempsai l'a découvert en un tems où la sureté de ce Robur dépendoit de ne l'être pas.

Ainsi de mes projets le Ciel veut se jouer,
Mais mon nom est trop beau pour le desavouer.
Oui, je suis Marius. Tremble, je suis cet Homme,
Redouté de la terre, & craint même de Rome etc.

Il me parôit encore que le Caractere que Marius donne aux Numides, & l'adresse avec laquelle il dénie la Politique de leur Roi, sont parfaitement développés. L'Amour du jeune Marius pour Arisbery est traité avec toute la bienséance convenable; & si quelquefois cette passion est capable de balancer son devoir, elle n'en est jamais victorieuse. Tout ce que l'on peut trouver de reprehensible dans cette Pièce, c'est que la versification est embrouillée en quelques endroits, & que l'on y trouve des pensées dont on entrevoit tout le sublime, mais qui perdent infiniment à n'être pas exprimées avec toute la force & la netteté qui sont ordinaires au Poëte. Cette légère tache ne doit pas empêcher le Lecteur de rendre justice à la Tragedie de M. Caux*.

N'est-

* C'est le même qui a adressé à Mad. la Princesse de Saxe le Poëme que l'on a inséré dans ce Journal.

N'eût-elle d'autre mérite que d'être remplie de sentimens, elle doit l'emporter sur la plupart des Pièces modernes, où l'on ne trouve que du brillant, & des incidens merveilleux; on doit tenir aujourd'hui beaucoup de compte à un Auteur qui gagne sur lui de renoncer à l'envie de fourrer de l'esprit par tout. Le récit de la fin est simple, mais il n'en est pas moins beau; il seroit difficile de n'être pas ému de la vérité & de la dignité des images que l'Auteur y a répandues. Nerval y raconte à Hiempsal les efforts inutiles qu'il a faits pour s'opposer à la fuite des deux Marius.

- - - - - Ardens à leur poursuite,
 Déjà nous approchions du Détroit où la Mer
 Reçoit en mugissant le tribut du Ruber.
 La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres,
 Mais l'Aurore bientôt a dissipé ses ombres;
 Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
 Le Vaisseau d'Aminas prêt à le recevoir.
 Lui-même, pour trahir votre juste vengeance,
 Vers les deux Marius dans la Barque s'avance;
 Le Perfide voudroit les ravir à nos coups,
 Quand nous les enfermons entre le fleuve &

NOUVEAU

Le Peuple réveillé par le bruit de leur fuite,
 Accourt sur le rivage, & marche à notre suite,
 Et bientôt le Ruber voit deux mille Africains,
 Occupés sur ses bords à prendre deux Romains.
 Alors ces deux Guerriers, que la foule environne,
 Nous opposent un front qu'aucun peril n'étonne,
 Le desespoir les arme; ils s'élancent sur nous,
 Et la Parque a juré de suivre tous leurs coups.

Ce

Cependant nous frappons, plus d'un Romain suc-
combe ,

Cethegus dans le choc frémit, chancelle, tombe,

Quand Marius, qui voit sa défaite en Heros,

En combattant toujours, laisse-échaper ces mots:

Mon Fils, c'est trop lutter contre les destinées;

J'immoie mes vieux jours à tes jeunes années;

Va, traverse les flots, tandis que tu fuiras,

Seul de nos Ennemis j'arrêterai les bras;

Ta vie en sûreté suffit pour les confondre.

Le Fils à ce discours s'arrête, & sans répondre,

Dans ses bras tout sanglans saisissant le Heros,

Fier d'un si beau fardeau s'élance dans les flots;

On le voit soutenant une tête si chere ,

D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son

Pere ,

Et le Pere à nos coups, se livrant tout entier,

Ne couvrir que son fils avec son bouchier.

Tout les sert contre nous, & le Dieu qui les

guide

Semble parer nos traits, rend l'Onde plus rapide,

Le flot impetueux, qui vient de les porter,

S'enfle au bord de la Barque & leur aide à mon-

ter ;

La rame fend les eaux, & dans nôtre poursuite,

Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

Nous n'avons pu résister à la tentation de
transcrire ce morceau que bien de Lecteurs

seront sans doute charmés de trouver ici.

Il ne nous reste plus qu'à inviter M. de

Tom. I. Part. II.

Q

Canx

Ceux à ne pas garder plus longtems son *Lysimachus*. S'il étoit permis de prédire le sort d'une Pièce de Théâtre, nous oserions assurer que celle dont nous parlons, est en droit de se promettre le succès le plus heureux. Mais il faut bien se garder de prévenir le jugement du Parterre, il est jaloux de son autorité, & ce seroit rendre un mauvais service à une Tragedie, qui n'a pas encore son suffrage, que de la louer avec trop d'affection.

IV. *LA METEMPSICOSE*. C'est une Comedie en trois Actes, ornée de Danses & de Chansons, dans laquelle on a introduit les Dieux, les Déesses, & quelques Mortelles même, à qui l'on fait dire de tems en tems d'affès jolies choses : Mais ces sortes d'Ouvrages ne sont gueres propres pour le Théâtre en general, & le Nôtre en particulier demande des Caracteres sérieux, lesquels sont presque incompatibles avec des Personnages Allegoriques.

V. *LE ROI DE COCAGNE*. Ce qu'on a dit de la *Metempsicose* peut convenir à cette Pièce, avec cette différence pourtant, que celle-ci est beaucoup plus mal écrite & versifiée. En récompense les Chansons sont mieux faites. Tel est à peu près le Caractere de toutes les petites Comedies du Sr. le Grand.

VI. *OEDIPÉ*. Les Comédiens n'ayant pas la liberté de représenter cette Tragedie au P. Foulard Jesuite, il semble qu'on n'en puisse trop multiplier les Editions. Mais la dédicace faite aux Comédiens de la mettre sur le

Théâtre, n'étoit-elle point superflue ? Franchement la précaution a paru outrée à tous ceux qui ne pensent pas de cette Pièce aussi hautement que l'Auteur & ses Confreres ; & qui ne croient pas que les applaudissemens qu'elle a reçus au College, soient de bons garands de son succès pour le Théâtre de la Comedie Françoise. Que l'on ne nous croie portant pas assés injustes pour refuser au P. Follard les éloges qu'il merite. Il est louable certainement d'avoir tellement formé le Caractere d'Oedipe, que ce Prince soit assés coupable pour meriter que les Immortels le châtient, mais assez innocent en même tems pour exciter la pitié plutôt encore que l'indignation & l'horreur.

————— Non, arrête, Itamale,
Le Ciel met ce secret sur ta bouche fatale :
Il me parle par toi : Quand tu l'aurois caché ;
Ces murs, ces murs un jour me l'auroient reproché.
Me voici, juste Ciel, fais gronder ton tonnerre ;
Frappe un Monstre, l'opprobre & l'horreur de
la terre :

Il se retire un moment & revient

Mais avant que j'expire, il faut justifier
Le bras, le juste bras, qui me va fondroier :
Seul & libre artisan de mon sort déplorable ;
Ma main seule a tramé le malheur qui m'accable :
Le Ciel, pour m'éloigner de l'abîme où je cours,
A prodigué pour moi ses plus rares secours,
Ses Augures divins, ses Songes, ses Oracles.

Mille secrets remords, mille éclatans Miracles;
Delphes, pour m'avertir de l'horreur de mes
maux,

A fait cent fois gémir ses sacrés soupiraux;
Ses Trepieds, à mes yeux fideles interprètes,
Sont de mes attentats devenus les Prophetes;
Tout m'a parlé, le Ciel, la Terre, les Enfers,
Thebes, Daulis, Corinthe, enfin tout l'Univers;
Tout m'a prédit qu'un jour teint du sang de
mon Pere,

Incestueux Mari j'épouserois ma Mere.
Tout m'a dit, *romps le fer qui brille à ton côté,*
An seul nom de l'Hymen récule épouvanté.
Et je tire l'épée, & j'allume la flamme
D'un monstrueux Hymen, dont ma Mere est la
femme!
Tondés, frappés, grands Dieux! vous devés m'en
punir.

Les crimes que j'ai faits, j'ai pu les prévenir:
Ils ne font point l'effet d'un Destin nécessaire;
Mon malheur est affreux, mais il est volontaire:
Je meurs Fils parricide, incestueux Epoux,
Plein de haine pour moi, plein de respect pour
vous.

Ces sentimens d'Oedipe mourant, après
avoir donné aux Auditeurs quelques leçons
de Molinisme, sont édifiants & remplis d'une
résignation à la volonté de Dieu, que l'on
pourroit proposer pour modele à bien des
Chrétiens.

Au reste, le P. Follard a encore fait une
Tra-

Tragedie, intitulée Agrippa. Les RR. PP. Journalistes de Trevoux annoncerent, dans leurs Memoires du mois de May de l'Année dernière pag. 929. qu'elle paroîtroit dans peu de tems. Nous ne l'avons cependant point encore.

VII. LES MACHABÉES, ROMULUS. Ces deux Tragedies, dont l'Auteur de la premiere a été quelque tems douteux, sont de M. de la Motte. Elles ont été favorablement reçues, & si nous ajoûtons quelques particularités sur les Critiques qui ont été faites de Romulus, c'est uniquement en faveur des Provinciaux & des Etrangers qui pour l'ordinaire ignorent bien de petits faits que l'usage seul apprend à ceux qui demeurent à Paris.

Le succès des premieres représentations de Romulus excita la curiosité du Public & l'attention des Auteurs. L'une attira la foule à l'Hôtel de la Comedie, & l'autre produisit trois Critiques: Il y en eut deux qui parurent sur les Théâtres; on ne sçait pas trop quel est l'Auteur de la Parodie que les Italiens jouèrent sous le titre d'*Arlequin Romulus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette Parodie fut très-mal reçue, & les obscenités, comme les fadaïsses, dont on l'avoit farcie, ne meritoient pas un autre sort. Disons pourtant, que quand elle eût été plus supportable, elle auroit eu de la peine à se soutenir contre les sifflets dont le Parterre s'étoit muni avant qu'd'entrer, & qu'il emploïa d'abord sans sçavoir si ce que l'on alloit dire les meritoit. Quant à la Parodie

die de *Pierrot Romulus*, qui parut sur le Théâtre des Marionnettes de la Foire S. Germain, on l'a donnée unanimement à Mrs. le Sage & Fufelier, qui ne s'en font pas trop défendus. Ils l'avoient d'abord destinée pour l'Opera Comique; mais la défense faite aux Entrepreneurs de cet Opera d'introduire des Acteurs qui chantaient ou qui parlaient, les obligea à l'abandonner aux Marionnettes qui la firent assés bien valoir. Cette Parodie étoit presque toute en Vaudevilles, & nous la donnerons dans quelques-uns des Journaux suivans; elle donna occasion à un Couplet qui sera nouveau pour la plupart des Lecteurs.

Le Sage & Fufelier ont quitté du haut stile,
La Beauté,

Et pour Polichinelle ont abandonné Gille;
La Rareté.

Il ne leur reste plus qu'à montrer par la Ville
La Curiosité.

La troisième Critique étoit une espece de Dissertation sur *Romulus*. On s'y attache principalement à examiner la versification; mais cette peine n'étoit pas bien nécessaire. Les Partisans de M. de la Motte sont faits à son stile, & ne cesseront pas de l'admirer. Le reste des Gens de Lettres n'a pas besoin qu'on le desabuse: il sçait à quoi s'en tenir.

VIII. DANAË, ou JUPITER CRISPIN.

IX. L'AMOUR VANGÉ.

X. LE NAUFRAGE ou LA POMPE FUNEBRE DE CRISPIN.

XI. LES TROIS FRERES RIVAUX.

V A U X. Nous croions pouvoir assurer que cette petite Pièce est, en son genre, ce que l'on a fait de meilleur. Il y a des traits inimitables, & des Caractères parfaitement soutenus. La Scene, où l'on rend à Philidor un Billet qui lui apprend que des deux Époux qu'il destine à sa fille, l'un est attaché au Jeu, & l'autre aux Femmes, est charmante.

Ce que j'apprends de vous, Messieurs, me fait
trembler,

Moi, vous donner ma fille? autant vaut l'im-
moler.

La réflexion de la Femme est originale :

Et, les Maris joueurs sont des Maris infâmes;
Peut-on aimer le Jeu? Passe encor pour les
Femmes.

XII. L'ÉCOLE DES AMANS. Cette Comédie, que le Public a reçue avec applaudissement, est le coup d'Essai de M. Joli. Elle fit croire que ce Poète soutiendrait la Scene Comique. Mais il a si peu réussi dans *la Vengeance de l'Amour*, qui parut au commencement de 1722. que les esperances que l'on avoit conçues se sont dissipées. Il est vrai que les Heros perdent quelquefois des Batailles, ainsi qu'on assure que M. Joli l'a dit lui-même. Nous souhaittons sincèrement qu'il gagne la première qu'il hazardera.

XIII. LE MARIAGE FAIT ET ROMPU.

XIV. LA RECONCILIATION NORMANDE. On a beaucoup ri à la représentation de cette Comédie, où il y

à véritablement des idées réjouissantes.

XV. LE DEDIT.

Le Libraire avertit qu'il a dessein de continuer ce Recueil. Outre ce que l'on a dit au commencement de cet Article, on le prie encore de marquer de qui sont les Pièces, dont il donne une nouvelle édition.

ARTICLE VII.

Deux Lettres Manuscrites de M. PATIN.

IL est aisé de concevoir que quelques unes des Lettres de Guy Patin se sont égarées, en voici deux qui aiant eu malheureusement ce sort-là, n'ont pu être imprimées dans les differens Recueils qui ont été faits. Quelques personnes prétendent que, comme M. Patin y parle très-librement des Jesuites, on n'a pas osé leur y donner place : Nous avons bien de la peine à croire que cette raison les ait fait supprimer. Il y a des endroits pour le moins aussi mordans dans celles qui ont vu le jour ; & il ne paroît pas que ceux qui ont eu soin de l'Edition se soient fort embarrassés de ménager les intéressés. Quoiqu'il en soit, nous avons eu le bonheur de les recouvrer. La moindre chose qui vient des grands hommes, leurs Lettres sur tout, méritent d'être conservées : Et que l'on ne croie pas que les coups de dents qu'il donne aux Jesuites nous aient déterminé à les publier, nous en eussions agi de même quand elles eussent attaqué leurs adversaires ; nous sommes charmés d'avoir occasion de le repeter
ici,

ici, & nous en donnerons des marques dans la suite. Nous ne travaillons à ces Mémoires que pour l'utilité des gens de Lettres, & ce n'est point l'envie de nous rendre agréables à aucun de ces deux Partis qui nous l'a fait entreprendre. Si les bornes que le Libraire s'est prescrites ne nous forçoient pas de finir, nous dirions ici quelques mots sur la nécessité qu'il y auroit à donner une nouvelle édition des Lettres de Patin, & sur la manière dont on s'y pourroit prendre pour la rendre plus utile & plus agréable; mais nous le ferons quelque jour, & peut-être que l'occasion s'en présentera plutôt que nous ne croïons.

I.

M O N S I E U R,

JE vous ai beaucoup d'obligation & à Mr. Allen aussi, pour ce qu'il nous a donné de M. Pithou. Je souhaite bien de tenir en mes mains ces précieux Memoires & encore plus de vous voir. Mais j'ai regret que vous soyez obligé de venir ici pour de mauvaises affaires; je souhaiterois néanmoins d'avoir ce bonheur, & que bientôt nous nous voïons ici en bonne disposition. Le rencontre de François Pithou pour les femmes est aussi rare que bizarre. Les Epitres d'Erasme sont très excellentes, *Opus est aure contra cavaum*. Je ne les sçaurois assez priser! C'est le meilleur Livre que je sçache après la Bible: mais il faut les avoir toutes en un gros Volume in Folio. C'est le plus beau Livre que j'aye céans; je ne le donne-

O 5

rois

rois pas pour dix Pistoles. *O inexhaustum sum-
migena eruditionis Thesaurum!* Si jamais vous
le trouvez à acheter, ne le laissez pas aller;
non emisse permittebis. Ne regardez pas ce qu'il
coutera. Le Roi fait bâtir une forte Cita-
delle à Arras, dès qu'elle sera en état de
défense il reviendra de deçà pour les con-
ches de la Reine. Le Prince Thomas est fer-
ré de si près dans Turin, que faute de pain il
fandra qu'il se rende prisonnier au Roi, &
qu'il remette sa Ville à la Duchesse. Voilà
l'état auquel sont les affaires depuis le der-
nier Courier qui a passé ici. M. Riolan, qui
étoit depuis sept ans avec la Reine Mere,
est revenu d'Angleterre, depuis huit jours :
Il vient pour se faire tailler à cause de la
pierre qu'il a dans la Vessie. J'ai vu M.
Sorel en cette Ville, c'est un joli Gar-
çon à mon gré. Il m'a parlé d'aller pren-
dre ses degrés à Montpellier. Il n'y a ici
aucun Livre nouveau sinon qu'on y ache-
ve en trois Vol. in Folio, toutes les Oe-
vres de Seneca. Les Lovellistes ont ici de-
vant leur Eglise, rue S. Arnime, une Fon-
taine, ils ont proposé requête pour la fai-
re abattre, sous couleur qu'elle incommode
l'entrée de leur Eglise combien ru'elle soit
de l'autre côté de la rue qui est fort large.
Voici les Vers qu'on a faits ensuite de leur
Requête :

On Bâtit de la nuit, sous les mêmes paroi-
sides

On veut leur donner un autre nom. Mieux,
Et qui plus de Jésus baptisent le parricidant.
No.

Ne peuvent voir couler cette claire Fontaine;
En voici la raison, cette troupe inhumaine
Ne ſçauroit voir couler que des fleuves de ſang.

Je vous baiſe les mains, & à Mad. votre
epere moitié pour être toute ma vie, Mon-
ſieur, votre très-humble & très-obeiſſant ſer-
viteur, PATIN. A Paris ce 26. Août 1640. A
M. Belin, Docteur en Medecine à Troyes.

II.

MONSIEUR,

Les Carabins du Pere Ignace chantent ici
la Victoire pour la nouvelle qu'on leur a
mandé de Rome, que le Pape avoit, du 9.
Juin, publié une Bulle contre nos bons Fre-
res les Jansenistes, par laquelle il condamne
cinq de leurs Propositions. Voila une mar-
que de leur crédit à Rome, *ubi sunt omnia
venalia*. Auffi étoit-ce choſe raifonnable
que le Pape prononçât pour eux (aux dé-
pens de tant de gens de bien, qui s'en vont
être la riſée des bigots, & de St. Auguſtin
même) puifque ces Meſſieurs les Paſſeſins
& maîtres Mouches font venir l'eau au
Moulin, qu'ils prêchent, debitent & font
venir la Papimanie par toute la Terre, même
juſques au Japon & à la Chine, où ils con-
vertiſſent en or & en argent (tant le Pen-
ple eſt ſot & credule) le plomb de ce grand
Alchimifte auquel ils ne ſervent que de
ſouffleurs ſur ces charbons, & auquel ils
rendent auffi fidele ſervice que les Janniſ-
ſaires

saïres de Constantinople font au Turc. Ne vous étonnez donc point de ce qui se fait à Rome; le crédit, l'argent & la cabale sont tout en ce Pais-là, l'interêt y regne & non la vraie piété:

*Curia Romana non poscis vnum fas lene,
Curia vult marcas, bursas exhaustas & arcas,
Si bursa parcas, fugi Papas & Patriarchas.*

Tous nos François réviennent de Suede, hormis quelques Jésuites, qui demeurent, à ce que je viens d'apprendre. Enfliez-vous creu qu'il y eut eu de telle graine dans ces Jardins Septentrionaux? à mores, à temporal
Toute la Cour est ici pour le feu de la Greve qui s'y allumera avec grande solennité, comme l'anniversaire de la ruine des Princes, qui firent faire le massacre de l'Hôtel de Ville, où je perdis mon bon ami M. Miron Maître des Comptes. Ceux de Bourdeaux sont fort pressés: On dit que le Prince de Condé menace d'assiéger Verdun, & que M. le Maréchal de Turenne s'en va assiéger Reims & Sec. Menchoud. Les Anglois ont encore en beaucoup d'avantage sur les Hollandois au dernier combat naval qui a été depuis douze jours. Je me recommande à vos bonnes grâces, & suis de tout mon cœur, M. votre très-cher & très-obéissant Serviteur. Ces Pains. De Paris ce Jeudi 3. de Juillet 1692. A M. M. Bélin, Docteur en Médecine à Troyes.

ARTICLE VIII.

*Vers sur M. DE LA MOTTE, DE
FONTENELLE & DESTOUCHES.*

ON ne ſçauroit recueillir avec trop de ſoin les petites Pièces qui ſe font en France ſur les Auteurs dont la réputation eſt le mieux établie. Plus grand eſt leur mérite, plus ils ſont expoſés à ces fortes de traits qui au bout du compte ne leur font aucun tort, & dont on peut par conſéquent louer le tour & l'idée. Il y auroit trop de délicateſſe à condamner la liberté que nous prenons de publier quelques morceaux de cette eſpece: Ils ne peuvent nuire en aucune manière aux Ecrivains dont on y parle, & pour lesquels nous avons toute l'eſtime que méritent tant de beaux Ouvrages qu'ils nous ont donnés. Cette proteſtation regarde principalement la Chanſon où il s'agit de M. de Fontenelle.

I.

Le Peintre & le Singe.

F A B L E.

Un Peintre avoit fait un Tableau

D'Animaux de toutes eſpeces ;

Un Singe ſaiſit le pinceau,

Et nous fait un morceau couſu de toutes pièces ;

Dans le premier regnoit un charmant badinage,

Don

Dom Bertrand met au sien du guindé, du sauvage,
Du dur, du sec, au lieu de l'enjouement,

Et du papillotage,

Où l'autre avoit placé la grace, & l'ornement;

Les traits flatteurs pleins de délicatesse

En traits glacez sont transformez;

L'esprit, le feu, le dessein, la finesse

N'y sont en rien, Bertrand dit, c'est assez;

Exerçons aussi nôtre Langue:

Et puis nôtre Peintre Falloz

Enfile une longue harangue,

Traitant le Spectateur de Sot;

Voulant prouver que c'est sottise

De croire que le Peintre est un Homme excellent;

S'il ne connoissoit pas lui-même son talent;

Dit-il, Eh fy, quelle Bêtise!

C'est Fontenelle au moins qui l'a dit avant moi;

Et Fontenelle est un Oracle.

En effet voila bien de quoi

Tant applaudir, tant crier au Miracle.

Regardez mes Portraits divers,

Morbleu ce sont-là des Ouvrages,

Et de vives images.

Le Ciel a-t-il doué de tant d'heureux partages,

Quelque autre dans tout l'Univers?

Eh! mon benoît ami, vous & vos Fontenelles,

Vous échauffez en vos harnois,

Lui dit quelqu'un, croîés-vous vos Cerveilles

Propres à nous donner des Loix?

Vous êtes, me dit-on, bon faiseur de Préface,

Fort bien, grand Topiqueur en discours étendus,

Après

Après, grand Correcteur d'abus.

D'accord, mais croiez-moi, vous n'êtes point en place,

Votre peinture est à la glace,

Discourés & ne peignez plus.

On fit encore le Sixain suivant, dans le tems que les Fables de M. de la Motte parurent.

La Motte, par tout vous brillés ;

Vous primés, vous étincellés ;

Prenés cela pour une Fable :

Mais vous ignorés la beauté

D'un Conte galant, vif, aimable ;

Prenés ceci pour vérité.

I I.

Chanson sur la reception de M. de FONTENELLE dans l'Academie Française.

M. de Fontenelle fut reçu à l'Academie Française en 1691. à la place de M. de Villayer, Conseiller d'Etat. M^{re}. des Houlières fit la relation de ce qui se passa à sa réception sur l'Air de *Pierre Bagnolet*. S'il y est un peu maltraité, au moins l'y met-on en très-bonne compagnie.

Or écoutez, Noble Assistance,

Ce qu'à l'Academie on fit,

Dans la memorable séance

Où l'on reçut un Bel Esprit.

Ce qui fut dit . . . bis

Par ces modeles d'Eloquence

A bien mérité d'être écrit.

Quand

Quand le Novice Academique
 Eut salué bien humblement,
 D'une Normande Rhétorique (1)
 Il commença son Compliment,
 Où sottement . . . *bis*.
 De sa noblesse poétique (2)
 Il fit un long dénombrement.



Corneille, diseur de Nouvelles,
 Support du Mercure Galant,
 Loua son Neveu Fontenelles (3)
 Et vanta le prix excellent
 De son talent. . . . *bis*
 Peu satisfait des bagatelles
 Qu'il dit de lui douze fois l'an.



Doyen de pesante figure, (4)
 Qui trouves le sujet fort beau
 De parler des Rois en Peinture
 Et d'apostropher leur tableau.
 Ah ! qu'il fait beau *bis*
 Te voir en cette humble posture
 Faire à Louis le pied de Veau.

Si

(1) M. de Fontenelle est de Rouen.

(2) M. de Fontenelle parla fort au long de ses Oncles M M. Corneille.

(3) Il se trouva chargé de la Réponse au Discours de M. de Fontenelle.

(4) M. Charpentier.

(5) M. de Lavan lisoit parfaitement bien, M. Menage l'appelloit Ami Lecteur. Il est étonnant que M. D. H. l'ait si fort maltraité, & M. Charpentier, pour qui il paroît dans ses Ouvrages qu'elle avoit beaucoup de considération.

Si tu ne sçavois pas mieux faire,
Lavan, falloit-il t'imprimer ?
Ne fors point de ton Caractere,
Contente toi de déclamer ;

Sans présumer. . . . *bis*

Que ton ignorance grossière
Sur le papier pût nous charmer.

Entêré de son faux Système
Perrault, Philosophe mûtin,
Discourut d'une force extrême;
Et coëffé par son Avertin ,

Fit le lutin, . . . *bis*

Pour prouver clairement lui-même
Qu'il n'entendoit Grec ni Latin.

Boyer, Le Clerc, couple inutile,
Grands massacreurs de Hollandois ;
Portent des Madrigaux en Ville ,
Moitié Gascons, moitié François :

Vieux Albigeois . . . *bis*

Allés exercer vôtres Style
Près du Successeur d'Henri Troisième.

Touchant les Vers de Bensérade ,
L'on a fort longtems disputé,
Si c'est louange ou pasquinade,
Mais le bon homme est fort baissé ;

Il est passé . . . bis.
 Qu'on lui chante une Sereade,
 De requiescat in pace.



Or prions la Vierge Marie,
 Et tous les Saints du Paradis,
 Que du Corps de l'Academie,
 Tous Ignorans soient interdits,
 Comme jadis . . . bis.
 Quand Richelieu, ce grand Genie,
 Prit les premiers quatre fois dix.

I I I.

Epigramme sur le Curieux Impertinent
de M. DESTOUCHES.

On represente maintenant
 Le Curieux impertinent.
 Pour moi, j'ai vû la Pièce & j'ose en être Arbitre;
 Voici ce que j'en crois de mieux:
 Pour la voir une fois on n'est que curieux,
 Mais qui la verra deux en remplira le titre.

Cette Epigramme est malignement tournée; mais elle n'empêche pas celui même qui l'a faite d'avouer qu'il n'a eu d'autre intention que de ne pas perdre un bon mot, & que la Pièce, sur laquelle il s'est égaré, mérite tous les applaudissemens qu'elle a reçus.

ARTICLE IX.

*Des Orateurs ; savoir si les Modernes
sont inférieurs aux Anciens, & pour-
quoi ? Dialogue, attribué par quelques-
uns à Tacite, & par quelques autres à
Quintilien, traduit par M. Morabin.
A Paris. Chez François Fournier.
1722. in 12. pagg. 262. pour l'Ou-
vrage & 57. pour la Préface.*

NOUS demandons grace d'avance pour la longueur de cet Extrait; la matière est intéressante d'elle-même & les circonstances présentes semblent exiger qu'on la traite avec plus de soin qu'on ne l'a encore fait jusqu'à présent. Il s'agit d'examiner les Principes sur quoi roule la Contestation fameuse qui s'est élevée depuis tant de tems au sujet de la préférence des Anciens sur les Modernes. Personne ne les a peut-être exposés suffisamment que l'Auteur de ce Dialogue Latin, qui a déjà paru plusieurs fois en notre Langue & dont M. Morabin * vient de donner une nouvelle Traduction. Nous diviserons cet Extrait en quatre Parties : Nous rechercherons dans la première à qui nous devons ce bel Ouvrage, & après avoir rapporté les Sentimens qui ont partagé jusqu'ici les plus habiles Critiques, nous verrons si celui que

P a

le

* M. Morabin, Avocat au Parlement de Paris, a donné en 1719. une Traduction du Traité des Loix de Cicéron.

le Traducteur propose à un fondement plus solide que les autres. Nous rendrons compte dans la deuxième du Dialogue même, & passant ensuite à la Version, nous verrons si elle est aussi exacte & aussi fleurie que celles de Mr. Giry & de M. de Maucroix. Enfin nous viendrons aux Remarques du Traducteur & nous examinerons l'usage que l'on en peut faire.

I. L'Auteur du Dialogue des Orateurs * nous est absolument inconnu, & quand on veut prendre parti entre Tacite, Quintilien, & Suetone, à l'un desquels on a coutume de l'attribuer, il faut nécessairement se déterminer sur des Conjectures très-incertaines, ou, ce qui ne vaut gueres mieux, sur l'autorité des Sçavans qui n'ont eu eux-mêmes que ces Conjectures pour se déterminer. On en voit de tous les côtés dont le nom est respectable, *magnus se nominis quisqueuctor*. Lipse, Modius, MM. Ménage, Grævius, & Pichon se sont déclarés en faveur de Quintilien, & M. Heuman s'est joint à eux depuis quelque tems. Tacite a pour lui P. Pithou, le Giraldi, M. Colomiés, & M. Dodwel. Les partisans de Suetone se réduisent à M. le Fevre & à M. Baluze. Plusieurs Gens de Lettres se sont contentés d'ôter ce Dialogue à Quintilien, sans lui oser assigner un autre Auteur, & c'est ce qu'ont fait M. Conrad-
Sa-

* On verra plus bas que c'est ainsi qu'il le faut intituler & que le titre de *Dialogue des Sources de la Corruption de l'Eloquence*, ne lui convient qu'imparfaitement.

Samuel Scheurleisch & les R. R. P. P. Journalistes de Trevoux. Enfin quelques-uns ont nié qu'il fût d'aucun des trois Ecrivains auxquels on en fait présent; & c'est le sentiment de l'Editeur des Oeuvres posthumes de Maucroix, & de M. Fabricius de Hambourg.

Ces derniers sont peut-être les plus sages, & il seroit d'autant plus à souhaiter que tous ceux qui ont eu occasion de traiter cette matière, eussent usé de la même retenue, qu'ils n'ont gueres, tous tant qu'il sont, pour appuyer leur sentiment, que des preuves aisées à détruire. Le Dialogue des Orateurs se trouve à la fin de plusieurs MSS. de Quintilien & de Tacite, de sorte que l'on n'en sçauroit rien conclure en faveur de l'un des deux. C'est néanmoins sur ce préjugé que chacun a prononcé suivant son inclination, ou suivant la conformité qu'il a cru entrevoir entre celui qu'il affectionnoit le plus & le caractère du Dialogiste. Mais ce titre n'est pas suffisant; puisque ce peut n'être que l'effet du hasard ou de l'économie du Copiste qui a fait rencontrer cet Ecrit à la suite des Ouvrages de Quintilien & de Tacite. Ceux qui se sont déclarés pour ce dernier apportent encore quelques raisons de Convenance, lesquelles, sans le stile de cet Historien, feroient panacher la balance de son côté. Mais comme le remarque parfaitement l'Editeur déjà cité des Oeuvres Posthumes de Maucroix, au jugement duquel on ne risque rien de s'en rapporter, il est difficile de se bien persuader que la même plume nous

[illegible]

(1) Dist. Assoc. 70th. (2) Lib. & Cap. 2-Inf.
 (3) Lib. 8, Cap. 6.

Et pourquoi ? & c'est sur cette remarque que J. Lipfe l'a reformé de la maniere que M. Morabin l'a traduit. Enfin l'Auteur du Dialogue dit qu'il étoit fort jeune lors que cette Conference se tint; ce qui ne peut convenir à Quintilien alors âgé d'environ 36. ans. Les PP. Journalistes de Trevoux ajoutent, que le Style de ce Dialogue n'est point celui de l'Ouvrage qui appartient incontestablement à Quintilien. Il est vrai que la maniere d'écrire de ce Rheteur n'est point si ornée ; Mais à tout prendre cette raison ne prouve rien puisqu'on sent assez que les Institutions Oratoires , un cours complet de Rhétorique, demandent une certaine gravité dont un Dialogue ne s'accomoderoit pas. Quelque serieuse que soit une Conversation, il est une aimable vivacité, dont les Gens d'esprit ont toujours soin d'assaisonner toutes leurs paroles. Que l'on compare les *Offices* de Cicéron avec son *Orateur*, ou même avec son *Livre de l'Amicitia* qui a plus de rapport aux manieres que Cicéron a traitées dans ses *Offices* ; on verra que les Grands Maîtres, toujours également habiles, savent proportionner leur style à leur sujet , & ne choisissant que le beau dont il est susceptible, rejeter celui qui ne convient pas.

Suetone n'a pour lui qu'une conjecture si legere qu'il est surprenant, que deux Critiques aussi judicieux que M. M. le Fevre & Baluze s'en soient laissé éblouir. Il a fait, dit-on, deux petits Traitez sur les Grammairiens & sur les Rheteurs ; où il a ramassé les principales circonstances de leurs Vies ;

il pourroit bien avoir fait de même quelque chose sur les Orateurs. En vérité, si cette methode conjecturale s'établissoit une fois dans l'Art Critique, & qu'il fût permis de hasarder ses idées sur de semblables fondemens ; il n'est plus rien de certain dans toute la Litterature, & sur l'apparence la plus frivole, chacun bouleversera, à sa tête, ce que l'on a regardé jusqu'ici comme incontestable ; tout au moins verra-t-on éclore de l'imagination seconde & hardie de nos Ecrivains mille sentimens nouveaux qu'il faudra perdre le tems à combattre, & sans fruit peut-être, tandis qu'ils auront l'agrément de la nouveauté.

Ce n'est pas que nous condamnions l'heureuse témérité de ces Sçavans qui peu contents de ce que l'on a dit jusqu'à eux proposent modestement, avec défiance, & comme fâchés de se voir dans l'obligation d'abandonner la route commune, les découvertes que de longues meditations, des reflexions profondes leur ont fait faire. Aussi n'avons nous garde de blâmer ce que pense M. Morabin sur l'Auteur du Dialogue qu'il a traduit, mais son sentiment est nouveau : Que l'on nous permette de dire que nous le trouvons si ingénieux, que nous ne doutons pas qu'il ne fasse bientôt fortune. C'est peu d'être ingénieux, il a toutes les apparences de la vérité.

Il arrive rarement que dans les Dialogues, où l'on introduit des Personnes vivantes, l'Auteur ne se trouve pas au nombre des Interlocuteurs. Cette remarque a fait croire à M. Morabin qu'il falloit avoir des raisons de recusation bien graves contre ceux qui par-

parlent dans le Traité des Orateurs, avant que de détourner les yeux sur des Etrangers; & loin de là, a suffirôt que l'on a fixé l'Epoque de ce Dialogue, que l'on connoit le lieu de la Scene, que l'on a dénoué les motifs qui l'ont fait naître, & l'art que l'on a employé dans l'exécution : Enfin, lorsque l'on a suivi attentivement les Auteurs, leurs vûes, leurs principes & leurs interêts, il est aisé de reconnoître que l'amour propre & le desir de la vengeance ont conduit la plume de Maternus. La chute d'une Tragedie, dont il s'étoit promis un heureux succès, & qu'il attribuoit à la crainte que l'on avoit eue de déplaire à Vespasien en l'approuvant, lui a inspiré le dessein de faire un Ouvrage où il pût peindre ce Prince avec les couleurs les plus odieuses ; il lui porte des coups d'autant plus sensibles qu'il les déguise sous l'apparence d'une moderation feinte, laquelle produit toujours son effet ; il place la Scene dans son Cabinet ; ses amis l'y trouvent occupé à revoir sa Tragedie ; ils lui conseillent d'en retrancher les Vers où Caton parloit un peu librement sur ceux qui aspiroient à la souveraine Puissance, & loin de se rendre à cet avis, il se promet bien d'en dire davantage dans une nouvelle Pièce : Enfin, il rappelle un si grand nombre de circonstances de cette aventure, il se fait rendre de si magnifiques témoignages, que les soupçons ne peuvent tomber que sur lui. Nul autre Auteur ne se fut prêté avec tant de complaisance au chagrin que Maternus avoit eu de voir que le respect des Romains pour un de

leurs meilleurs Princes eût étouffé les applaudissemens dont il s'étoit flatté d'avance. Nul autre n'eut fait son Eloge avec cette abondance de cœur, qu'un Ecrivain qui s'estime ne peut guère avoir la force de retenir. En un mot, on sent que l'Amour propre a mis la main à l'Eloge de Maternus. Il ne parle que de ses Victoires Littéraires, de ses talens pour l'Eloquence, de ses dispositions à la Poésie; il ramène tout à lui; Enfin, la moindre parole sert à donner une haute idée de son mérite. Combien d'Autteurs Anonymes ne pourroit-on pas connoître à cette marque?

Nous prions les Gens de Lettres d'avoir recours à la Préface même du Traducteur. Il y met son sentiment dans un si grand jour qu'il est difficile de n'en être pas ébranlé. Ce n'est pas qu'il ne convienne qu'on lui peut faire des objections assez plausibles; mais il les a toutes prévenues en se les proposant soi-même d'avance: Bien des Gens trouveront qu'il a réussi à les détruire. Il nous reste encore tant de matieres pour cet Extrait, que nous sommes obligés de renvoyer les Lecteurs à l'Ouvrage même.

I I. De quelque main que nous vienne le Dialogue des Orateurs, on ne scauroit assez l'estimer. On peut le diviser commodement en deux parties. Aper combat avec force dans la première la préférence que Maternus donnoit à la Poésie sur l'Eloquence; mais après avoir étalé d'un air pompeux tous les avantages du Barreau, & que son Adversaire eut défendu avec une égale vivacité,

2.^e, l'honneur du parti dans lequel il s'étoit jeté, Messala survient & donne lieu à la dispute qui fait le fonds de ce Dialogue. Aper s'y déclare avec l'impetuosité qui lui étoit propre en faveur de l'Eloquence moderne; il va même jusqu'à attaquer les Anciens Orateurs. Messala prend leur défense; on semble enfin convenir de leur supériorité; on en recherche les causes, & après que chacun a mis en usage tout ce qu'il étoit de plus favorable à sa cause, Maternus détourne adroitement la question & conclut d'une manière également satisfaisante pour les uns & pour les autres. Voilà une idée générale de ce Dialogue. Nous allons rapporter à présent ce qui fut dit de part & d'autre.

Nous avons déjà dit plus haut comment l'Auteur du Dialogue dont il s'agit, entame la Conversation. Aper & Secundus, les deux Maîtres du Barreau de leur siècle, étant allés chez Maternus, le lendemain du jour qu'il avoit fait la lecture de son *Caton*, Tragedie où l'on disoit que les Puissances étoient maltraitées, ils le trouverent dans son Cabinet tenant en main cette Tragedie. Eh quoi ! lui dit Secundus, les bruits de Ville ne vous intimident-ils donc point ? Ou plutôt, n'est-ce pas que vous avez dessein de retoucher cette Piece, & de nous donner un *Caton* fin non plus beau, au moins incapable de vous nuire. Maternus, loin de paroître disposé à retrancher les endroits qui pouvoient avoir donné lieu à de malignes interpretations, répondit assez sechement, que *Thyeste* diroit ce que *Caton* n'avoit osé dire, & qu'il ne

ne se pressoit de mettre en état son Caton, que pour travailler avec une liberté entière à la nouvelle Tragedie, dont il avoit déjà formé le plan & disposé la matiere. Là-dessus Aper lui demande avec son impetuosité ordinaire, s'il ne s'occupera jamais que de Tragedies, & si les affaires de ses amis & les besoins des Colonies ne le rappelleront point à l'Eloquence. Le Poëte reçoit ce reproche de fort bonne grace, & il consent de remettre au jugement de Secundus ce qu'il doit faire dans la suite ; ou renoncer entièrement à la Poësie, ou à l'aride Eloquence du Barreau. Ce dernier se refuse de lui-même sur ce que l'amitié qui étoit entre lui & Saleius Bassus *, devoit le rendre suspect de partialité en faveur de tous les Poëtes. *Pero*, dit-il avec Esprit, *si Poëtica accusatur, non alium video reum locupletiores*. Cette déclaration de Secundus fait qu'Aper restreint un peu la question, & qu'afin de l'avoir pour arbitre, il se réduit à prétendre, qu'à la verité ceux qui n'ont pas de talens pour l'Eloquence du Barreau, peuvent chercher à s'acquérir de la reputation par leurs
Vers

* On trouve Saleius Bassus loué en quelques autres endroits de ce Dialogue, dont il paroît, que l'Auteur étoit de ses amis. Quintilien ne paroît pas si enthousiasmé de ses talens, & cette difference qui se trouve entre les Institutions Oratoires, & le Dialogue des Sources de la corruption de l'Eloquence, est une nouvelle raison de croire que ces deux Ouvrages ne viennent point de la même main. Quintilien n'étoit pas homme à se contredire. Quoi qu'il en soit, voici le jugement que ce Rheteur a fait de Saleius Bassus : *C'est un Poëte*, dit-il, *Lib. X. Cap. XI. d'une verve étonnante pour la satire, mais que la vieillesse n'a pu encore mourir*.

Vers ; ce qu'il ne sçauroit approuver dans Marcius ; & il l'accuseroit , *dit-il* , devant les Poètes même, d'avoir préféré la Poésie à la plus belle & à la plus noble de toutes les Professions , lui qui sembloit être né pour l'exercer.

Ici commence l'Eloge de l'Eloquence en general & de la Profession d'Avocat en particulier : Aper le tire d'abord de la nécessité que nous avons tous de tourner nos vûes au profit de la Société ; & qu'y a-t-il de plus utile, qu'un Art qui assure la fortune de nos amis , qui sert d'azile & de protection aux malheureux , qui intimide nos ennemis , qui arrête nos envieux ? Un Guerrier ne tire pas plus d'avantages de ses armes qu'un Accusé de son Eloquence. Ce fut la seule chose qu'Eprius opposa dans le Senat à Helvidius ; & avec ce secours , il déconcerta toute la sagesse d'un Adversaire à qui il ne manquoit que d'être accoutumé à ces sortes de combats où l'Eloquence donne la victoire.

L'Eloquence n'est pas seulement utile, on peut ajoûter qu'elle procure à ses favoris ce qu'il y a de plus capable de satisfaire un honnête homme. Est-il pour lui en effet un plaisir plus grand que voir sa maison remplie d'une foule de Clients illustres , qu'il ne doit ni à l'éclat de ses richesses, ni à aucun autre motif pareil , mais à son seul mérite ? Quel contentement ne ressent-il pas de se voir accompagné d'un nombreux cortége lorsqu'il sort ; & de remarquer , quand il a pris place au Barreau, les égards qu'a pour lui tout l'Auditoire que sa réputation a attiré ? L'attention qu'il

qu'il prête à ses Discours ; les applaudissemens qui les suivent , & ce qui lui est sans doute encore plus sensible , peut-on rien concevoir qui approche de la joie que ressent un Orateur lorsqu'il apperçoit qu'il émeut à son gré tous ses Auditeurs , qu'il excite en eux tour à tour les passions les plus contraires ; en un mot , lorsqu'un murmure confus , marque certaine d'une approbation générale , lui fait connoître qu'il est maître de leurs esprits & de leurs cœurs.

Quelque grands que soient ces plaisirs , il en est encore lesquels , pour ne frapper pas si vivement les yeux d'une multitude grossière , qui n'est frappée que de l'éclat extérieur , n'en sont pas moins touchans pour les Orateurs qui les goûtent seuls & en secret ; toujours charmez , soit qu'ils aient travaillé avec soin un Ouvrage qui doit leur assurer une réputation immortelle , soit qu'une heureuse témérité ait réussi , & qu'ils aient droit de croire , sur la foi des acclamations flatteuses qui ont suivi un Discours dont ils doivent les plus beaux traits à la hardiesse de leur génie , que ce qu'ils disent sans préparation vaut autant que les Pièces qui leur ont coûté le plus de peines. Ce n'est pas seulement à ceux qui ont besoin de leur ministère que les Avocats sont recommandables ; il n'est personne qui ne les regarde avec quelque sorte de respect. Les jeunes Gens , à qui les Pères ont soin de nommer les plus célèbres , conçoivent d'avance une vénération infinie pour ces hommes illustres , dont on ne prononce
le

le nom devant eux qu'avec une estime véritable. La populace prend plaisir à les montrer à tous venans comme les Objets de son admiration. Ce sont les premiers que les Provinciaux & les Etrangers demandent à voir. Enfin, les Princes les choisissent préférentiellement à tous autres pour les honorer de leur faveur. Aper cite l'exemple de deux Orateurs de son tems aussi connus, dit-il, aux extrémités de la Terre que dans leurs patries, & qui après avoir été longtems les Oracles du Barreau étoient devenus les confidens de Vespasien : Il finit son Eloge de la profession d'Avocat, par les marques d'honneur qui y sont communément attachées ; tels que sont les Portraits, les Inscriptions & les Statuës. Les Orateurs ne sont pas si indifférens pour ces distinctions glorieuses qu'ils paroissent l'être sur les richesses, dont tout le monde affecte le mépris, & que personne ne refuse ; *quas opes fastidias invenias qui viuperes, quam fastidias.*

Mais c'eût été trop peu pour le vil & bouillant Aper de relever en termes pathétiques l'Eloquence & tous ceux qui la cultivent. Il se jette ensuite sur les Poètes & sur la Poësie, de laquelle il fait un portrait si hideux, qu'il est capable d'empêcher de se livrer au plaisir trompeur de faire des Vers, tous ceux qui auroient assez de force pour ne se pas laisser séduire par la plus attrayante de toutes les passions. Que sert-il aux Poètes d'avoir fait parler avec majesté, ou Jason, ou Agamemnon, dit Aper ? Bassus tout grand, & si l'Épique n'est pas assez magnifique, Bas-

lus, tout divin Poète qu'il est, en est-il mieux escorté ? & si quelqu'un, si lui-même a une affaire, ne faut-il pas qu'il s'adresse à Secundus ou à Maternus, non en qualité de faiseur de Vers, il en naît chez lui de des plus beaux ; mais tout beaux qu'ils sont, qu'en retire-t-il ? C'est qu'après avoir passé les jours entiers & une partie des nuits à polir un Ouvrage, il est obligé au bout du compte d'aller mendier des Auditeurs qui lui fassent la grace d'en écouter la lecture, bien entendu, qu'il fera les frais nécessaires pour louer les sièges & distribuer les Copies, & le tout pour recevoir quelques complimens frivoles, quelques louanges qui n'aboutissent à rien. Les plus beaux Vers ne feroient jamais à personne ni amis ni clients. Enfin, pour peu qu'un Poète veuille faire quelque chose de raisonnable, il sent qu'il renonce à la Société Civile, aux plaisirs, aux agrémens de la Ville & qu'il évite tout pour les Bois & les Forêts, ainsi que ces Médecins s'expriment eux-mêmes. Qu'ils ne se flattent pourtant pas que la Renommée, cette Divinité chimérique à laquelle ils sacrifient tout d'avantages réels & solides, les traite aussi favorablement que les Orateurs. Un Poète médiocre est absolument ignoré, & la gloire des Favis d'Apollon est renfermée dans des bornes fort étroites. Le bruit que fait la Piece de Poésie la plus enjouée ne se répand même pas dans tous les quartiers d'une grande Ville, & si les Provinciaux & les Etrangers les rencontrent, ils les regardent comme de beaux

beaux morceaux de Peinture ou de Sculpture, mais ils ne viendront pas exprès d'Espagne & d'Asie pour les connoître. Aper revient enfin à la restriction qu'il avoit mis dès le commencement de son Discours, c'est-à-dire qu'il permet à ceux que la Nature n'a pas doné de grands talens pour la parole, de s'amuser à faire des Vers. La Poësie est une espece d'Eloquence, & tout ce qui porte ce Caractere sacré lui paroît préférable, sous quelque forme qu'on le lui présente, à tous les autres Arts. Mais on ne doit point s'arrêter à la bagatelle quand on est né pour les grandes choses, & de même qu'un Homme qui auroit reçu des Dieux autant de vigueur que Nicostrate, seroit inexcusable de ne la déployer que pour lancer le javelot & le disque, au lieu de disputer la victoire aux combats de Cirque : de même les Cercles & les Théâtres ne conviennent point à ceux qui peuvent briller au Barreau. Encore, continue Aper en s'adressant à Maternus, encore, si vous aviez pour vous l'excuse qu'aportent une grande partie des Poètes, que leur Profession ne leur attire pas d'ennemis ; Mais votre vivacité en faveur de vos Heros vous en fait autant qu'un Orateur s'en pourroit faire en défendant un Ami ; & encore rejette-t-on ce qui lui échape de trop libre, ou sur la chaleur du Discours, ou sur les devoirs de la Société, quelquefois même sur les obligations de son état.

Telles furent les raisons qu'emploia Aper pour persuader à Maternus de quitter la

Poësie & de rentrer dans la carrière de l'Eloquence. Il les débata avec le feu qui lui étoit naturel; Maternus le prit sur un ton plus modéré; il répondit d'abord qu'il devoit à ses premières Tragedies les commencemens de la reputation qu'il s'étoit acquise, & qu'au hazard de voir disparoître ces Clients dont les empressemens le touchoient fort peu, il avoit pris le parti de se retirer du Barreau; que l'innocence lui avoit paru plus propre à assurer le repos de ses jours, que l'Eloquence, & qu'enfin, cette solitude qu'Aper lui avoit reprochée, étoit précisément ce qu'il comptoit pour un des principaux avantages de la Poësie. Quel plaisir, continuë Maternus, d'y pouvoir donner un libre essor à ses pensées, loin des miseres que les accusez étalent aux yeux de leurs Avocats, loin des divisions qui déchirent les familles! Quel plaisir de passer ses jours dans les retraites sacrées où l'Eloquence a pris naissance! Ce fut au milieu de ces champêtres réduits qu'elle parut d'abord enrichie des atours qui la rendirent maîtresse des cœurs; son langage étoit simple, mais les Oracles ne dédaignoient pas de s'en servir; tems fortunés, où l'on ne connoissoit point encore cet Art funeste d'une Eloquence mercenaire qui ne doit son origine qu'à la dépravation des mœurs. Alors les Poëtes naissoient en foule, & uniquement occupés à célébrer les belles actions; ils ignoroient les détours adroits que les Orateurs emploient à justifier les crimes. Ils étoient admis dans la familiarité des Dieux; les Rois les res-

-pelloient ; en un mot , on ne trouvera point d'Orateur dans cet Age d'or , mais bien un Linus , un Orphée , & si vous remontés plus haut , Apollon lui-même.

Que si tous ces faits paroissoient des Fables , au moins ne peut-on pas disconvenir que la gloire d'Homere , est tout aussi étendue que celle de Demosthene , & que Sophocle & Euripide ne sont pas moins connus qu'Hyperide & Lysias. Cicéron lui-même , l'Oracle du Barreau Romain , le Pere de l'Eloquence Latine , est déchiré par plus de gens que Virgile. Enfin y a-t-il quelque comparaison entre l'estime que l'on a pour la Médée d'Ovide où le Thyestes de Varius , & celle que l'on fait des plus beaux Ouvrages de Messala ou de Pollion ? Il ne faut pas même croire que la retraite où vivoient les Poëtes les prive de la réputation éclatante que méritent leurs Ouvrages. Celle de Virgile ne diminua point la faveur dont Auguste l'honoroit ; & peut-être qu'aucun Ecrivain n'a reçu de témoignage plus glorieux que celui que ce Poëte reçut lorsque le hazard l'ayant conduit au Théâtre un jour que l'on y avoit lu de ses Vers , il vit tout le Peuple se lever à son arrivée , & lui rendre les mêmes respects qu'à l'Empereur. En un mot , peut-on dire que les Poëtes ne soient pas aussi honorés que les Orateurs , en un tems où Pomponius ne fait pas moins de bruit & ne vit pas avec moins d'éclat que Domitius Afer ? Quant à Eprius & à Vibius , leur sort est-il si digne d'envie ? Ils craignent , mais ils sont craints ; ils accor-

dent des grâces; mais n'est-ce pas les payer bien cher que d'être exposés aux boutades d'une fierté capricieuse? Le pouvoir des Affranchis s'étend aussi loin.

„ Veuillent donc, pour le dire avec Vir-
 „ gile, * veuillent donc les Muses favora-
 „ bles, conclut Maternus, me transpor-
 „ ter dans ces Vallons sacrés & à la sour-
 „ ce des Ruisseaux, loin des inquiétudes,
 „ des soins, & de la dure nécessité de fai-
 „ re quelque chose contre mon gré! Que
 „ le Barreau insensé, les routes glissantes
 „ qui y mènent, la pâle réputation que l'on
 „ y acquiert, ne m'engagent désormais à
 „ aucune épreuve! Que mon sommeil ne
 „ soit ni troublé par les murmures des Plai-
 „ deurs qui assiègent ma porte, ni interrom-
 „ pu par un Affranchi essouffé qui me re-
 „ veille en sursaut! Qu'incertain de l'ave-
 „ nir, je ne donne point mon Testament
 „ pour gage! Que je n'aie de biens que ce
 „ que j'en pourrai laisser à qui je voudrai
 „ lorsque le jour de ma mort naturelle ar-
 „ rivera! Que ma représentation ne paroisse
 „ sur mon tombeau, ni éplorée, ni farou-
 „ che, mais riante & couronnée; & qu'il
 „ ne soit besoin, pour garantir ma mémoi-
 „ re, ni de prévoyance, ni de sollicitation!

Dans le tems que Maternus entroit dans

III

*Me vult primis dulces ante oculos Muses,
 Quorum Sacra fens ingenti percussus amore
 Accipiam.*

*Rursus mihi & rigui placeant in vallibus amnes;
 Flumina quoniam lytraque ingloria.*

une espece d'enthousiasme sur la douceur de la Vie des Poëtes, Messala survint & voyant que son arrivée interrompoit la conversation, il pria Maternus & ses Amis de continuer. Secundus lui dit d'abord quel en avoit été le sujet; & Messala les loua tous de ce qu'au lieu d'occuper leur loisir à la maniere des nouveaux Rheteurs, ils le remplissoient comme les Orateurs Anciens, par des entretiens instructifs & capables de faire une agreable diversion à leurs occupations journalieres. Aper prit feu sur l'Eloge que Messala venoit de donner aux Anciens, & lui demanda vivement s'il ne cesseroit jamais de vanter l'Antiquité aux dépens même de son Siecle, & de sa propre reputation. Messala répondit avec esprit que, quelque zélé qu'Aper feignit d'être en faveur de ses Compatriotes, il ne doutoit pas qu'au fonds il ne pensât comme lui; & qu'ainsi toute la question se reduisoit à chercher les causes de cette difference étonnante qui se trouvoit parmi les Grecs encore plus que chez les Romains, entre les Anciens Orateurs & les Modernes. Maternus & Secundus prièrent Messala de leur faire part lui-même des reflexions qu'il avoit faites sur ce sujet: il y consentit, à condition néanmoins, qu'ils en feroient autant de leur côté. Ils le lui promirent, & déjà Messala s'appretoit à commencer son discours, lorsque le contredisant Aper déclara qu'il falloit fixer avant toutes choses ce que l'on entendoit par le mot d'Anciens. Pour lui il ne concevoit pas que l'on puisse

donner ce nom à Demosthène, encore moins à Cicéron & à ses autres contemporains. Quand il parle, dit-il, de l'Antiquité, il se transporte dans les Siècles des Nestors & des Uliſſes; & il ne lui est pas possible de mettre en ce rang ceux dont il peut avoir été l'Auditeur; de sorte, continue-t-il, que s'il revient quelque portion de la gloire des Orateurs Latins au tems où ils ont vécu, celui de Vespasien a autant de droit de revendiquer Cicéron, César, Cœlius, que celui qui a précédé ces Orateurs d'une cinquantaine d'années. Et en effet on trouve certainement plus de ressemblance entre Cicéron & ses successeurs que l'on n'en trouve entre lui & ses prédécesseurs. On ne peut gueres décider quel est le plus parfait Orateur d'eux tous, mais il suffit à Aper d'observer que leur Eloquence n'est point la même, pour en conclure que celle de son siècle n'est point au dessous de la leur, parce qu'elle s'en éloigne. Il dit plus: il croit que la constitution du Gouvernement ayant changé, Cassius eut raison de suivre une nouvelle route; & que ce ne seroit pas le moyen de briller, que d'imiter la façon de plaider de ces Anciens que l'on admire. Là-dessus, Aper entame l'examen, & commence la Critique de leurs Ouvrages; il n'en épargne aucun: Les Exordes de Corvinius, la longueur des Oraisons contre Verrès, la sécheresse de Calvus, l'affectation de Cœlius, rien ne lui échappe, & il avoue sans façon qu'il a de la peine à s'empêcher de rire ou de dormir à la lecture de quelques

ques-unes des Pièces de ces Ecrivains si vantés.

Après avoir ainsi fait passer en revue tout ce qu'il y avoit de plus fameux parmi les Orateurs Latins, Aper explique ses sentimens sur l'Eloquence, il ne veut point qu'elle soit maigre, triste & décharnée. „ Il „ en est, dit-il, de l'Oraison comme du „ Corps humain, dont la texture ne sçau- „ roit être agréable, si les Veines y paroif- „ sent, & si les Os s'y peuvent compter : „ Mais il faut qu'un sang bien conditionné „ remplisse les Muscles, soutienne la peau „ & lui donne, avec une louable consistance, cette couleur fraîche & vermeille qui „ lui est propre. ” Il n'y a rien d'outré dans ce principe, mais Aper ne va pas loin sans faire voir qu'il préfère l'enjouement, la légèreté, l'agrément, ce que nos Auteurs modernes appellent, le gracieux & le riant.

Avec quelque vivacité que le défenseur des Modernes eût prononcé son Discours, il ne fit aucune impression sur Maternus, qui ne crut pas même qu'il fût nécessaire que Messala le réfutât; & il se borna à lui demander qu'il tint sa parole, c'est-à-dire, qu'il leur développât les causes de la chute de l'Eloquence, & les raisons qui pouvoient l'avoir si fort altérée dans un espace aussi court, que celui de quatre-vingts ans qui s'étoit écoulé depuis Cicéron jusqu'à eux. Messala s'engagea à suivre l'ordre que lui prescrivait Maternus; mais auparavant, il voulut faire quelques observations sur ce qu'il lui avoit

demandé, sur le tems où il falloit avoir vécu pour mériter d'être compté parmi les Anciens. Messala remarque avec justice que ce n'est-là qu'une question de nom, & qu'on peut appeller comme l'on voudra Cicéron & les autres Auteurs de son tems, pourvu que l'on ait l'équité de convenir que leur Eloquence l'emporte sur celle de leurs successeurs. Quant à ce qu'Aper avoit dit sur le peu de ressemblance qui se trouvoit entre les plus admirables Orateurs, le défenseur des Anciens fait voir en deux mots que cette objection n'est point contre eux; „Que
 „ Calvus soit plus serré, dit-il, Afranius
 „ plus nombreux, Celsus plus brillant, Cœ-
 „lius plus piquant, Brutus plus grave; en-
 „fin, que Cicéron soit plus véhément, plus
 „plein & plus vigoureux, on trouve en tous
 „ cependant les principes de la véritable E-
 „loquence; de sorte que malgré la diver-
 „sité de leurs génies, on reconnoît en les
 „ lisant de la conformité, & certain air de
 „ ressemblance dans leurs traits & dans leurs
 „ manières. “ Mais l'Eloquence des Mo-
 dernes est plutôt opposée à l'Eloquence des
 Anciens qu'elle n'en diffère, ce n'est plus
 le même genre; & s'il faut opter, l'impe-
 tuosité de Gracchus & la maturité de Cra-
 sus valent mieux que les affectations de Dé-
 cius * & le clinquant de Gallion.

M. C.

* C'est à Messala que M. l'abbé Goussier dans son *Discours Préliminaire sur l'Oratoire moderne* le compare, comme de la corruption de l'Eloquence: „D'un autre côté
 „ les dévils, Messala, furent d'Auguste, si célèbre par
 „ la perfection qu'on lui attribuoit aux Orateurs

Messala fit encore quelques autres réflexions sur toutes les absurdités qu'Aper avoit avancées , & ces absurdités sont les mêmes que les Perraults & ses Partisans ont renouvelées de nos jours. Il remarque , par exemple , qu'Aper auroit dû ne se pas contenter de décrier les Anciens , & qu'il eut été mieux de leur opposer des Modernes d'un mérite supérieur ou même égal , ce qu'Aper avec toute sa prévention avoit eu honte de faire. Enfin pressé par Maternus , lequel convenoit avec lui que les Anciens Orateurs étoient de beaucoup au dessus de ceux de son Siècle , pressé , dis-je , de développer les causes d'une semblable différence , il vient à ce que l'on peut regarder comme la principale partie de ce Dialogue.

Ce n'est point selon Messala à la disette
de

„ Lettres , lui-même ne laissa pas de nuire à l'Elo-
 „ quence. Il étoit de ces voluptueux qui raffinent sur
 „ le plaisir , & qui le cherchent en tout. Son style , par
 „ une suite assez naturelle , se ressentoit de la mollesse
 „ de son ame. Il recherchoit dans l'arrangement des
 „ mots & dans sa composition une certaine cadence
 „ molle , & je ne sçai quels nombres qui flatoient a-
 „ gréablement l'oreille , mais qui n'avoient nul soutien.
 „ On dit même qu'il affectoit ce badinage jusques
 „ dans les choses les plus sérieuses & les plus tristes.
 „ Nous en avons une preuve dans quelques-unes de ses
 „ paroles , que Quintilien nous a conservées , comme
 „ celles-ci , *Ne aenequas quidam nunc inter miserrimas vi-*
 „ *derem meas.* Sur quel ce Rheteur dit , *quod inter has*
 „ *possimum est , quia in re tristi ludit compasione.* Tel
 „ étoit le goût de Mécenas. Un Ministre favori n'a
 „ gueres de vices qui ne soient contagieux , souvent mê-
 „ me on les érige en vertus , pour les imiter plus libe-
 „ rément.

de bons sujets que l'on doit attribuer le déclin de l'Eloquence & des autres Arts ; il en naît dans tous les tems qui pourroient devenir de grands Hommes. La vraie raison de cette décadence visible a sa source dans la paresse des jeunes Gens , dans l'ignorance des Maitres , dans la négligence des Parens , dans l'observation de l'ancienne discipline. Que l'on compare , dit-il , l'éducation que les Anciens donnoient à leurs enfans , avec celle qu'on leur donne de nos jours , & l'on ne sera pas étonné que tout aille de mal en pis.

Autrefois une Mere chaste se faisoit honneur d'élever soi-même les enfans qu'elle avoit eus d'un mari tendrement aimé, & l'on n'auroit pû la refoudre à se décharger de ce soin sur une nourrice à gages. Elle les confioit ensuite à quelque parente d'une vie irréprochable, devant qui il ne leur étoit pas permis de rien faire ou de rien dire d'indecent ; & cette louable sévérité ne s'étendoit pas seulement sur le tems de leurs exercices , on leur faisoit observer la même bienséance dans leurs jeux. Ainsi furent élevés les Gracques , César & Auguste , & c'est sans doute à cette noble éducation que les Hommes Illustres ont dû une partie de ces qualités éminentes qui les ont rendus si célèbres : Et que cette sévérité ne paroisse point excessive , elle conservoit à la nature toute sa vigueur & toute son intégrité , elle faisoit prendre à la Jeunesse le goût de toutes les Professions à quoi on la destinoit.

Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. Les Enfans sont à la discretion des plus vils Esclaves, qui les repaissent de sottises, & qui, loin de prendre garde à ce que font leurs Eleves, sont les premiers à leur inspirer *l'amour de l'impureté, d'où leur vient par degrés l'impudence, le mépris d'autrui, l'oubli total d'eux-mêmes.* Ajoutons à ces défauts si communs, ceux qui sont particuliers aux grandes Villes. Les Enfans y sont comme possédés dès leur naissance d'une passion démesurée pour les Spectacles; & quand cette manie s'est une fois emparée de leur esprit, il n'y a plus de place pour les beaux Arts. Dans les Ecoles, ou dans leurs maisons tout est égal, ils ne parlent que du Théâtre: ce qu'il y a de plus triste, c'est que leurs Maîtres les entretiennent eux-mêmes dans ces idées, & cela, parce que leur complaisance leur attise des Ecoliers, que leur mérite seul n'attireroit pas.

Quant aux Sciences, on sçait que tout dépend des premiers principes, & que quand une fois on est assez malheureux pour n'avoir pas jeté de solides fondemens, on ne fait jamais de grands progrès. C'est là une des principales raisons à quoi Méléagre attribue la chute de l'Eloquence & de toutes les autres Disciplines. Il se plaint que les premières instructions qu'on donne aux Enfans sont trop superficielles: on ne leur fait point connoître les bons Ecrivains, l'Antiquité, les Hommes, les affaires & les tems; & l'on croit qu'il ne reste plus rien à faire lorsqu'on les a mis sous la conduite
de

de certains Rheteurs qui ne servent qu'à gâter les dispositions qu'ils peuvent avoir apportées en naissant. Ce n'est point ainsi que l'on s'y prenoit anciennement pour former un Orateur. Que l'on réfléchisse sur ce qu'il en a coûté à Cicéron avant que d'avoir acquis cette Eloquence qui l'a rendu si fameux ; il en a fait lui-même l'Histoire dans la seconde Partie de son *Brutus* : on verra qu'il avoit appris avec des peines incroyables le Droit sous Mucius Scævola, la Philosophie sous Philon l'Academicien, & sous Diodotus le Stoïque, & qu'enfin, ne se bornant pas aux Maîtres que Rome lui fournissoit, il avoit parcouru la Grece & l'Asie pour y prendre les leçons de ceux qui y enseignoient avec le plus de réputation. „ Aussi trouve-t-on dans ses Livres de-
 „ quoi se convaincre, que ni la Géométrie,
 „ ni la Musique, ni la Grammaire ; qu'en
 „ un mot, la connoissance d'aucun Art Li-
 „ beral ne lui a manqué : il se jouoit des
 „ subtilités de la Dialectique, il possédoit
 „ tout ce que la Musique a d'utile, il n'igno-
 „ roit rien des principes & des causes des
 „ choses naturelles.

Ce Portrait de Cicéron n'est point flatté, & quelque difficile qu'il soit d'acquérir tant de connoissances, Messala prétend qu'on ne peut être Orateur si l'on ne les possède pas. Et en effet, la véritable Eloquence doit emprunter de tous les Arts & de toutes les Sciences de quoi parler sur toutes sortes de questions d'une manière également noble, ornée, persuasive, convenable, proportion-
 née

née aux choses & aux tems, & agréable aux Personnes; qualités qui ne peuvent naître que d'un fonds inépuisable, d'une étendue immense d'érudition. Les Orateurs Modernes ont une méthode toute différente; ils font leur apprentissage dans les Ecoles des Rheteurs, où l'on ne s'exerce que sur des Sujets imaginaires, & absolument éloignés de ce qui se passe dans la Société civile; de sorte que, quand ils paroissent au Barreau, ils semblent entrer dans un nouveau monde. Ajoutons, dit Messala, qu'ayant négligé le Droit Civil, la Philosophie, la lecture de ces Auteurs admirables dont les Ecrits forment le goût, embellissent l'imagination, & rendent les idées justes, leur éloquence est réduite à un petit nombre de pensées, à quelques traits minces & sans forces. Il est vrai que ces Messieurs disent pour leur justification, qu'ils ont recours dans l'occasion aux gens du métier, qu'ils en tirent des lumières dont ils ont besoin, & qu'ils remplacent, en demandant des avis, ce qu'une indifférence louable ne leur a pas permis d'apprendre eux-mêmes. Ignorans! qui ne savent pas que l'on use tout autrement de son bien que de celui qu'on a par emprunt, & qu'il est une différence entière entre le ton d'un habile Homme qui debite ce qu'il doit à de longues réflexions, à une expérience consommée, & le ton d'un déclamateur qui ne produit rien de digéré & dont tous les discours sont composés de piéces rapportées, & de lambeaux mal cousus. Mais de plus „ la multiplicité des Sciences fait bon-

„ leur

„ nent en toutes rencontres, & lorsque nous
 „ y pensons le moins, elle éclate à notre
 „ avantage. Le Savant & le Connoisseur
 „ ne sont pas les seuls à la découvrir. Le
 „ Peuple s'en apperçoit, & cette découverte
 „ est bientôt suivie de ses applaudissemens.
 „ Bientôt il avouë que vous avez étudié
 „ comme il faut; que vous avez passé par
 „ tous les degrés de l'Eloquence. Il tranche
 „ le mot & vous reconnoît pour Orateur.

A cette première raison qui avoit fait dégénérer l'Eloquence en si peu de temps, Messala en ajoute encore plusieurs autres. La principale est sans doute la manière dont les Modernes exerçoient les jeunes Gens qu'ils destinoient au Barreau; manière bien opposée à celle qui étoit en usage parmi les Anciens. Après que ces derniers avoient nourri un jeune Homme de toutes sortes de bonnes Etudes, & que par une lecture assidue des modèles, ils avoient commençé à former son goût, ils le conduisoient chez les plus fameux Orateurs de la Ville; & le nouveau Disciple suivoit son Maître par tout: il le voyoit préparer ses armes, il le voyoit s'en servir dans la mêlée, & faisant ainsi son apprentissage au grand jour, *en un lieu où nul n'est reyn à dire des sottises, où à se contredire impunément & sans que le Juge ne le redresse, où que la Partie adverse ne le relève, où que les Avocats ne le fissent,* il étoit bientôt formé à une Eloquence d'usage. Crassus se trouva à dix-neuf ans en état d'accuser Carbon; Cesar & Asinius n'en avoient que vingt-un; quand ils entreprirent, l'un Do-

Isabelle, l'autre Caton. Calvus n'étoit guere plus âgé quand il plaida contre Vatinius, & on lit encore aujourd'hui leurs discours avec admiration.

Cette admirable méthode d'élever la Jeunesse s'étant altérée peu à peu, on en vint à croire qu'il n'y avoit rien de plus utile que de l'envoier chez je ne sais quels gens nommés Rhéteurs, espèce d'hommes qui ne parlaient que peu de tems avant Cicéron, & que Rome goûta si peu, qu'ils furent bientôt obligés de fermer boutique. Ils revinrent sur l'eau lors que le goût commença à se gâter, & ils se rendirent les Maîtres de l'éducation des Enfants pitoyable Ecole, où le Maître, les Disciples, les Etudes, tout en un mot contribuoit également à corrompre les Elèves, & à les rendre incapables de devenir jamais de grands Orateurs.

La suite naturelle de ce Dialogue nous porte à croire que Messala traitoit ici des abus que nous venons d'indiquer, mais le tems nous a enlevé ce morceau, qui devoit être rempli de reflexions excellentes. Il ne nous en est resté qu'une, dont il seroit à souhaiter que ceux qui se mêlent d'élever la Jeunesse voulussent bien profiter. C'est de ne s'exercer jamais sur des sujets peu vraisemblables, & éloignés de l'usage du Barreau. Petrone s'étoit déjà plaint quelque tems auparavant du préjudice que ces déclamations extravagantes portoient à ceux qui se destinoient à la Profession d'Avocat.

Nam alio genere furiarum Declamatores in-
quiescunt? qui clamant; hoc vulgus pro-
hi-

libertate publica excipi, hanc oculum pro vobis impendi; date mihi ducem, qui me ducet ad liberos meos, nam succisi poplites membra non sustinent: Hac ipsa tolerabilia essent, si ad Eloquentiam ituri viam facerent: nunc & rerum timore & sententiarum vomissimis strepitu, hoc tantum proficiunt; ut quam in forum venerint patens se in alium terrarum Orbem delatos, & ideo ego adolescentulos existimo in Scholis subtilissimos fieri quia nihil ex iis, quæ in usu habemus, aut audimus, aut vident; sed Piratas cum catenis in littore stantes & Tyrannos edicta scribentes, quibus imperent filijs, ut Patrum sacrum capita præciant, sed responsa in pestilentia data, ut virgines tres aut plures immolentur. Ce passage de Petrone vient si bien à celui du Dialogue des Orateurs & à l'idée de Messala, que nous n'avons pas cru qu'il fut permis de les séparer.

Il faut ajouter à tant de causes différentes qui précipiterent l'Eloquence les vicissitudes qui rendirent les Romains esclaves de livres qu'ils étoient auparavant. La Liberté élève l'esprit, & la servitude inspire nécessairement des idées basses, & amortit toute la vigueur de l'imagination la plus noble. Il n'est donc pas surprenant qu'il se soit formé de grands Orateurs du tems de la République; l'Eloquence seule distinguoit un Homme; & ceux qui sçavans dans le grand Art de manier la parole, pouvoient émouvoir à leur gré cette multitude immense de Citoyens, à qui appartenait de distribuer les Consuls, le Commandement des Armées, dis-

les Gouvernemens des Provinces ; ceux-là , dis-je , étoient sûrs de l'emporter toujours sur leurs plus redoutables Compétiteurs. De plus les Convocations fréquentes , l'obligation de parler souvent sur le champ , la nécessité où étoient les Juges de les écouter , de quelque longueur qu'ils composassent leurs Discours , tout entretenoit les dispositions qu'ils avoient à l'Eloquence ; il n'y avoit pas jusqu'à la Pratique judiciaire , la majesté des Tribunaux , & la dignité des Juges qui ne servissent à l'augmenter. Tous les avantages cessèrent avec la Liberté Romaine , & le même coup qui renversa la République , anéantit aussi l'Eloquence. Dès-lors , ces fiers Vainqueurs de la Terre ne l'emploierent plus qu'à flatter servilement des Monstres , pour lesquels ils avoient dans le fonds de l'ame une juste horreur. D'infâmes Délateurs , ces dignes soutiens de la Tyrannie , la firent servir à perdre le petit nombre d'honnêtes gens qui avoient échappé à la corruption générale des Cours de Claude & de Neron. Peut-être eût-elle repris sa splendeur sous Vespasien & sous Tite , si le mal n'avoit pas été trop invétéré. Mais le goût étoit absolument gâté , & il est même difficile que l'Eloquence fleurisse sous les Princes les plus équitables ; Elle ne se plaît que dans le désordre , elle y prend naissance , elle s'en nourrit ; disons plus , là où tout plie sous la puissance d'un seul Homme , il ne faut pas espérer qu'un Art , qui ne brille jamais avec plus d'éclat que dans le tumulte , puisse être cultivé avec un succès entier.

R

Enfin,

Enfin, on peut dire hardiment que le peu de consequence de la plupart des affaires que les Avocats ont en main, est une des principales raisons de la difference qui se trouve entre eux & les Orateurs Anciens, dont les Harangues faisoient souvent le destin de l'Univers. Ce n'étoit point une cause de Testament, un intérêt modique qu'ils avoient alors à défendre; il s'agissoit de donner des Chefs à la République, des Commandans aux Armées, des Gouverneurs aux Provinces; il s'agissoit d'accuser des Hommes puissans & d'obtenir leur condamnation de ceux-là même qui prévoient qu'en l'accordant, ils fournissent des armes dont on se serviroit un jour contre eux. Oui sans doute, si Cicéron n'eût jamais plaidé que pour Archus & Quintius, son nom fut mort avec lui, & nous n'aurions pas une haute idée de son Eloquence. C'est quand il développe les desseins pernicieux de Catilina, c'est quand il tonne contre Verrès, contre Antoine, contre Clodius, qu'il produit ces Discours admirables; ces chefs-d'œuvre immortels, que nous ne lisons jamais sans ressentir tous les mouvemens de colere & d'indignation que l'Orateur Romain fit passer dans les cœurs de tous ceux qui l'entendirent. Veut-on remonter plus haut? Admirerions-nous aujourd'hui Demosthene, s'il n'eût attaqué que les Tuteurs? mais il entreprend de sauver la liberté de sa Patrie des embûches de Philippe, il repousse les traits qu'un Adversaire envieux veut porter à sa gloire; & de là ces Harangues admirables qui nous touchent, presque

autant qu'elles touchèrent autrefois les A-theniens & Eschine lui-même.

Il étoit fort dangereux que l'on ne fît un crime à l'Auteur de ce Dialogue, d'avoir dépeint avec trop d'affectation les effets de la Liberté. Les meilleurs Princes n'aiment point des principes qui font envisager leur pouvoir comme la perte de toute bonne discipline. Maternus en adoucit l'amertume par un trait qui prévient toutes les malignes interprétations, & qui assure en même tems aux Anciens la supériorité sur les Modernes: Car, dit-il, qui est-ce qui donne de la pratique à un Avocat, si ce ne sont les coupables & les malheureux? Les Villes d'Italie réclameraient-elles notre Ministère, si elles n'étoient ou molestées par nos voisins, ou troublées par des dissensions domestiques? Quelle Province fourniroit de matière à nos Plaideurs, si elle n'étoit ou dépouillée ou vexée? Or il vaudroit mieux ne point entendre parler de ces excès, que d'être obligé de les punir: qui en doute? Il est vrai encore que dans un Etat où il ne se feroit point d'injustice, on se passeroit aussi bien d'Orateur, qu'on se passe aisément de Medecin quand on n'est point malade; Mais aussi comme la Medecine ne fait aucun progrès chez des Peuples sains & robustes, qui n'en usent jamais, de même notre Profession est bien moins recherchée parmi des Citoyens de bonnes mœurs & bien soumis à leurs Princes: Car après tout, qu'est-il besoin d'opiner si au long dans le Senat, quand les meilleures têtes acquiescent sans difficulté

ré à ce qui s'y propose de raisonnable? A quoi bon toutes ces Harangues devant le Peuple, puisque les résolutions sur l'ordre public ne dépendent plus d'une multitude ignorante, mais d'un Chef unique & très-sage? A quoi nous serviroit encore la liberté d'accuser, tant que les crimes seront aussi rares, & les fautes aussi legeres qu'elles sont? A quelle fin des défenses odieuses & d'une longueur démesurée, lorsque le Souverain en faisant grace prévient tout ce qu'on pouvoit dire pour l'obtenir?

Allez, Messieurs, croiez que si vous étiez nez dans les Siecles précédens, ou que ces Anciens que nous admirons n'eussent paru que dans le nôtre, croiez, dis-je, que cette gloire qu'ils ont acquise, ne vous auroit pas manqué, & qu'eux en votre place se seroient rendus au juste temperament que vous avez pris. Enfin croiez que vous êtes aussi éloquent qu'il vous convient de l'être. Mais puisqu'on ne peut jouir tout à la fois d'une tranquillité aussi parfaite que la nôtre, & d'une réputation aussi brillante que la leur, je suis d'avis que sans être jaloux les uns des autres, chacun se contente de l'avantage de son tems.

Ainsi finit le Dialogue des Orateurs. Nous n'avons pu transmettre dans l'Analyse que la moindre partie des beautés qui y sont répandues. Mais quelque imparfait que soit cet Extrait, nous en avons assez dit pour convaincre tous ceux qui le liront, que cet Ouvrage est un des plus précieux monumens de l'Antiquité. On les peut-
bien

bien aisé de trouver ici les Éloges que lui
 donne le Traducteur. „ De la maniere dont
 „ il est executé, *dit-il*, ce ne peut être que
 „ l'Ouvrage d'un grand Maître. On y trou-
 „ ve des Caractères soutenus, des Portraits
 „ parlans, & d'après nature, des contras-
 „ tes ménagés avec un art admirable, des
 „ couleurs neuves, une composition va-
 „ riée, des comparaisons qui semblent fai-
 „ tes pour le sujet. L'imagination y est
 „ agréablement fixée à celui qui parle, que
 „ l'on croit voir & entendre. Les Person-
 „ nages sont aussi intéressans que la mario-
 „ re de leurs Discours est choisie; & ils se
 „ montrent si à propos, ils sont si bien a-
 „ menés, qu'ils paroissent toujours néces-
 „ saires où on les place. La vraisemblance
 „ regne par tout, par tout les bienséances
 „ sont gardées; par tout on discerne un
 „ Auteur sage, judicieux, & sinon sans
 „ passion, du moins qui la couvre de ma-
 „ niere, que la critique la plus maligne,
 „ & la satire la plus envenimée ne passent
 „ aux yeux des plus clairvoians que pour un
 „ simple récit, l'Auteur n'en prenant pas
 „ davantage sur son compte. En general,
 „ son style est fleuri, mais naturel & sans
 „ affectation. A l'égard des Interlocuteurs
 „ qu'il introduit, comme il les caractérise
 „ différemment, il y a autant de diversité
 „ dans leur langage, qu'il y en a dans leurs
 „ mœurs & dans leurs sentimens. Mater-
 „ nus chez qui se tient la conversation est
 „ un Poète, il parle en Poète. Aper est
 „ un homme nourri dans le Barreau; il n'en

„ conserve pas seulement la rudesse dans les
 „ manieres, il retient l'impetuosité qu'il y a
 „ portée, il plaide de génie & d'habitude,
 „ son Eloquence a des nerfs & de la force,
 „ son style est plus élevé. La grande nais-
 „ sance de Messala donne un tour plus no-
 „ ble à ses Discours, il se possède d'avan-
 „ tage, la bonté de la cause qu'il défend
 „ & sa propre modération le contiennent
 „ dans les bornes du genre simple, son sty-
 „ le est plus temperé. Enfin Maternus, qui
 „ avoit parlé d'abord le langage des Poëtes,
 „ lorsqu'il s'étoit agi de défendre la Poësie,
 „ rappelant à ses amis les avantages qu'avoient
 „ les Anciens Romains pour se former à
 „ l'Eloquence, reprend aussi ce ton d'Orateur,
 „ & le soutient avec honneur jusqu'à la fin.

Voilà ce que M. Morabin loué dans le
 Dialogue dont il est question. Tant de grandes
 qualités ne l'ont pas cependant ébloui ; & a-
 vec la même sincérité qu'il rend justice à ce
 qui s'y trouve d'admirable, il censure les dé-
 fauts que l'Auteur y a laissés. „ Malgré cette
 „ variété, continue-t-il, il faut reconnoître
 „ dans la forme que prenoit l'Eloquence de
 „ ce tems-là un tour de déclamation qui dé-
 „ genera dans la suite, & qui corrompit le
 „ goût au point qu'on ne vit plus que des
 „ Sophistes. J'ajouterai même qu'on y re-
 „ gardant d'un peu près, la difference de
 „ ces styles n'est point assez grande pour
 „ ne pas conserver beaucoup de rapports.
 „ Aper est vehement, mais Maternus à sa
 „ seconde Harangue, & Messala lui-même,
 „ lorsqu'il parle des abus de l'Education,

„ tien-

„ tiennent encore un peu de ce génie-là,
„ qui s'accorde assez avec celui d'un Décla-
„ mateur ou d'un Sophiste tel que nous avons
„ déjà dit que Maternus est qualifié. A cela
„ près, les Lecteurs de bonne foi avou-
„ ront en lisant ce Dialogue, qu'il est si jus-
„ te dans ses proportions, que le tissu en
„ est si égal & si naturel, & que les pen-
„ sées y sont tellement enchainées les unes
„ aux autres, qu'on n'y remarque point de
„ ces écarts dont nos meilleurs Auteurs
„ ne sont point absolument exempts.

Ces louanges ne sont point outrées & on ne doit pas les attribuer à cette tendresse qui aveugle la plupart de nos Critiques en faveur des Ouvrages qu'ils ont traduits & commentez. Le jugement que porte M. Morabin du Dialogue des Orateurs est celui qu'en ont porté nos Auteurs les plus éclairés & les plus judicieux; ils en ont tous recommandé la lecture, & lorsque M. Perrault renouvella les erreurs d'Aper, M. de Maucroix le mit en nôtre Langue, comme le préservatif le plus efficace qu'il pût opposer à une singularité dont il ne prévoioit que trop les dangereuses conséquences. C'est encore l'usage que l'on en doit faire aujourd'hui. Ceux qui ont échappé à la contagion générale, y trouveront des armes souvent éprouvées & toujours victorieuses contre les partisans des Modernes; ils y trouveront en même temps une réfutation solide de ce que ceux-ci peuvent dire de plus séduisant. Car enfin, c'est Aper qui a fourni à leur chef, M. Perrault, les mauvaises plaisanteries, & les sophismes

continuels qu'il a employés; & sur quoi ses très-dignes successeurs ont encheri. *Verum hoc amittamus ne minus gratia precipiendo recta, quam offensa reprehendendo prava moneamus.* (1)

III. Revenons au Dialogue des Orateurs. Il a été traduit plusieurs fois en notre Langue. Giry donna la Traduction en 1630. Il en parut une autre en 1710. dans l'Edition des Oeuvres posthumes de M. de Marcroix. Enfin M. Morabin vient de nous en donner une troisième. Le Public, dit-il, a rendu justice aux deux premières, & il espere qu'il ne la refusera pas à la tierce.

M. Morabin prie qu'on ne l'accuse point d'avoir copié le Traducteur Moderne, puisque jamais deux Traductions, sans être absolument différentes, ne furent si dissimilaires; & il est vrai que le style de l'un & de l'autre n'a pas le moindre rapport. M. l'Abbé d'Olivet a tellement fait dans sa Version le genre de notre Langue, que cette Copie pourroit être prise par les plus habiles connoisseurs, pour un excellent Original. Que M. Morabin nous permette de dire impudemment qu'il est fort au dessous de l'ancien Traducteur de ce côté-là. On apperçoit aisément dans son Ouvrage une certaine contrainte qui seroit à souhait évitée que ce n'étoit qu'une traduction, quand même il n'en auroit pas averti. En un mot, M. l'Abbé d'Olivet a enrichi la Langue Française d'un morceau que l'on ne sçaitroit assez estimer. M. Morabin nous a donné une belle tra-

doction. On sent que l'un est capable d'établir lui-même les principes qu'il a trouvé tout développés; l'autre paroît propre à les goûter & à en faire usage dans l'occasion.

Nous n'avons garde de ne pas appuyer le parallèle que nous venons de faire par des exemples qui le justifient. Nous choisissons exprès l'endroit où Ape^r insulte à tous les anciens Orateurs. Nos Modernes y reconnoîtront avec plaisir leurs idées favorites. Voici d'abord le Latin : il s'agit de Cicéron : *Nam priores ejus Orationes non carent vitio antiquitatis : lentus est in principiis, longus in narrationibus, otiosus circa excessus, tardè commoveatur, tardè incalescit, pauci sensus optimi & cum quodam lamine terminantur, nihil excerpere, nihil referre possis, & , velut in radi edificio firmus sans paries & durissimas, sed non satis expolitus & splendens.*

Ego autem Oratorem, sicut locupletem ac laudatum patrem familie, non tantum volo secū regi quod imbrem ac ventum arceat; sed etiam quod visum & oculos delectet; non eā solum instrui suppellectile qua necessariis usibus sufficiat, sed sit in apparatus ejus & aurum & gemma ut sumere in manus & aspicere sapius liceat, quodam verò procul arceatur, ut jam oblitterata & olensia: nullum sit verbum velut rubigine infectum, nulli sensus tardè & inertī structuræ, in morem Animalium, componantur; fugiat tandem & insulsam scurrilitatem, variæ compositionum, nec omnes clausulas uno & eodem modo terminet.

Nolo irridere vitam fortune, & jam Ver-
R 5
vium,

vinum, & illud tertio quaque sensu in omnibus pro sententiâ positum, esse videntur. Nam & hoc inuitas restat & plura omisi, quæ tamen sola mirantur atque exprimentur hi qui se antiquos Oratores vocant. Neminem nominabo, genus humanum signasse contentus. Sed vobis atque versantur autè oculos qui Lucilium pro Læratio & Laetianum pro Virgilio legunt, quibus Eloquentia tui Auspidi Bassi aut Servilii Noniani ex comparatione Siffrone aut Varronis sordet, qui Rhetorum nostrorum Commentarios fastidiunt, adorant, Calvi mirantur, quos tunc prisco apud iudicem fabulantes, non auditores sequuntur, non populus audit, vix denique litigator perpatitur.

Adeo mesti & inculci, illam ipsam quam jactant sanitatem infirmitate & jejuniis consequuntur. Porro ne in corpore quidem voluntarium Medici probant, quæ tantum sine anxietate contingat. Parum est agere non esse, feracem & letum & alacrum volo. Propè abest ab infirmitate in quo sola sanitas laudatur.

M. Morabin traduit ainsi : „ Pour les
 „ premières Oraisons, elles ne sont pas ex-
 „ emptes des défauts que nous reprochons
 „ aux Anciens : Les exordes en sont lan-
 „ guissans. les narrations longues, il s’an-
 „ se trop hors de son sujet, il ne s’anime que
 „ fort difficilement ; il ne s’échauffe presque
 „ jamais ; les pensées y sont rares & ne ré-
 „ pondent que très-peu de jour sur le reste ;
 „ d’où vient qu’on n’en peut rien détacher,
 „ qu’il n’en demeure rien, & que les Dis-
 „ cours

77 cours ressembloient à ces édifices massifs ,
 77 où l'on n'a eu égard qu'à la solidité & à
 77 la durée , mais dont les dehors négligés
 77 ne peuvent satisfaire nos yeux.

77 Pour moi , comme je veux qu'un Pere
 77 de famille riche & honorable ne soit pas seu-
 77 lement logé de maniere qu'il soit à l'abri du
 77 vent & de la pluie , mais que l'aspect de sa
 77 maison soit gracieux , & , qu'outre les meu-
 77 bles nécessaires , il en ait encore pour la dé-
 77 coration. Je veux de même qu'un Orateur
 77 étale à mes yeux de l'Or & des Pierrieres
 77 que je puisse voir & manier à mon plai-
 77 sir ; qu'il rejette loin de lui tout ce qui
 77 sent le goût antique & faranné ; qu'il
 77 n'emploie aucun des termes que l'usage
 77 a proscrits ; qu'il évite dans ses construc-
 77 tions le style trainant des Annales ; qu'il
 77 renonce à la basse & insipide plaisanterie ;
 77 qu'il varie sa composition , & qu'il ne ter-
 77 mine point toutes ses Phrases de la même
 77 maniere.

77 Je ne releverai point ici cette platte al-
 77 lusion à la roue de fortune , ni cette fade
 77 équivoque sur le nom de Verrès , non plus
 77 que cette affectation perpetuelle à nous ser-
 77 vir son *esse videatur* : Je n'en ai que trop
 77 dit , & je supprime beaucoup de choses
 77 qui sont pourtant les seules dont nos Ci-
 77 cerons modernes se proposent l'imitation
 77 dans l'ancien : Je ne vous les nomme
 77 point , il suffit que ce sont les mêmes qui
 77 laissent Horace & Virgile pour Lucilius
 77 & pour Lucrèce , à qui l'Eloquence de
 77 votre ami Aufidius ou de Servilius fait
 77 mal

„ mal au cœur en comparaison de celle de
 „ Siënnæ ou de Varron, qui se récrient sur
 „ les Commentaires de Varrus, & dédaignent
 „ ceux de nos Rheteurs, qui battent
 „ la campagne à la vieille mode devant
 „ les Juges, & ne sont ni suivis, ni écoutés,
 „ pas même de ceux pour qui ils parlent.
 „ Voila en vérité une éloquence bien morte
 „ & bien déparée ! & si c'étoit là, comme
 „ ils s'efforcent de nous le persuader,
 „ ce qu'on appelle la saine Eloquence, on
 „ pourroit dire qu'elle ne seroit saine qu'à
 „ force d'être malade. Nos Medecins ont
 „ d'autres principes, ils n'appellent pas Santé
 „ un état où l'on ne souffre point de douleur,
 „ il ne suffit pas selon eux de n'être
 „ point infirme, ils veulent qu'on soit vigoureux,
 „ gai, & dispos. En effet tel
 „ dont on n'a autre chose à dire, sinon qu'il
 „ n'est pas malade, je le tiens bien prêt à le
 „ devenir.

On peut comparer cette Traduction avec
 celle de M. l'Abbé d'Olivet qui suit. „ Mais
 „ ses premiers Ouvrages sont encore tous
 „ remplis des vices de l'Antiquité : Ses exordes
 „ sont languissans ; ses narrations longues ; ses
 „ digressions ennuyeuses ; il a de la peine à
 „ s'ébranler ; il ne s'échauffe que rarement ;
 „ peu de pensées vives & concises qui laissent
 „ je ne sçais quel éguillon dans les esprits.
 „ Vous n'en sçauriez rien détacher, tout se tient
 „ ensemble ; c'est un édifice de longue durée,
 „ mais trop nu & qui ne brille point assez. En
 „ effet je veux qu'un Orateur, comme un
 „ Seigneur opulent, ne bâtisse pas seulement
 „ pour

11 pour se mettre à couvert, mais que la mai-
 22 son fasse plaisir à regarder, qu'il n'ait pas
 33 des Meubles pour la nécessité seule, mais
 44 qu'il y entre de l'Or & des Pierres avec
 55 quelque sorte de luxe. Je veux qu'un Ora-
 66 teur rejette tous les termes moisis & suran-
 77 nés; que son style lent & paresseux ne sen-
 88 te point les Annales, sur tout qu'il évite
 99 la fade & la basse plaisanterie, qu'il varie
 l'ordre de ses mots, & n'affecte pas toujours
 la même cadence. Je pardonne à Cicéron
 la rouë de fortune, l'allusion sur Verrès,
 & son *esse videatur*, qui lui est si fami-
 lier: Je n'en ai même touché quelques dé-
 fauts que par occasion, & j'en passe volon-
 tiers beaucoup d'autres que certains esprits
 de travers prennent sottement pour des ver-
 tus. Je ne les nommerai pas ces partisans
 outrés des Anciens; c'est assez de les a-
 voir désignez: Mais vous les connoissez
 ces gens qui préfèrent Lucilius à Horace,
 Lucrece à Virgile, qui ne peuvent souffrir
 les Commentaires de nos Auteurs; & sont
 pleins d'estime, pour ceux de Calvus, qui
 tandis qu'à la maniere ancienne ils con-
 tent des Fables aux Juges, ne sçauroient
 se conserver un Auditeur, gens enfin,
 que le peuple fuit, à peine supportables au
 Plaidier qui les emploie. Ils s'imagi-
 nent, ces Harangueurs fastidieux, que les
 Discours tristes & arides sont pleins d'une
 Eloquence, qu'ils appellent saine & vigou-
 reuse, dont ils nous rebattent à tout propos.

IV. Il ne nous reste plus qu'à dire un mot
 des Notes, dont M. Morabin a accompa-
 gné

gné la Traduction. Elles sont de deux sortes. Les unes servent à faire connoître les Orateurs & les autres gens de Lettres, dont il est parlé dans le Texte; & à ce propos, il est bon de remarquer qu'il n'y prodigue pas l'Erudition, & qu'il n'a garde de compiler tout ce qui pourroit avoir rapport à son sujet. Les Notes de la seconde espece sont en beaucoup plus petit nombre à proportion, & fournissent des restitutions ingénieuses de passages corrompus. M. Morabin fait honneur de quelques-unes à M. de la Monnoie, dont il avouë qu'il a tiré beaucoup de secours. Ce qu'on lira sans doute avec beaucoup de plaisir, ce sont les réflexions qu'il fait sur l'Éloquence, il contredit quelque-fois son original, ce qui marque un fonds de bonne foi & d'équité que le Public doit admirer.

Il ne nous reste plus rien à dire, sinon qu'il seroit à souhaiter que M. Morabin eût ajouté à tout ce qu'il dit dans la Préface une petite idée des Editions Latines du Dialogue dont il donnoit la Traduction. C'est un soin que ceux qui font paroître les Anciens Orateurs ne doivent pas négliger. Pour suppléer à ce défaut nous avertirons que les deux meilleures Editions du Dialogue des Orateurs sont celles de 1706. avec les Notes *Variorum*, & la dernière que M. Heumann publia en 1719. in 8. Il y a joint des Remarques fort judicieuses. M. Henri Leonard Scharffelsch a inséré dans les Actes Littéraires de Witemberg les observations de feu M. son Frere sur ce Dialogue (1). On peut consulter la Bi-

blio-

(1) 1714. pag. 74. & suiv.

bliothèque Latine de M. Fabricius & son
Supplément à cette Bibliothèque.

ARTICLE X.

Nouvelle Description de la France, dans laquelle on voit le Gouvernement general de ce Royaume, celui de chaque Province en particulier, & la description des Villes, Maisons Royales, Châteaux, & Monumens les plus remarquables. Par M. PIGANIOU DE LA FORCE. 2. Edition, corrigée & augmentée considérablement. A Paris chez Florentin de Lamoignon, rue St. Jacques. 7. Vol. in 12. 1722.

LA premiere Edition de cet Ouvrage parut en 1718. en 6. Vol. in 12. & elle fut épuisée si promptement, que dès l'année suivante l'on commença de travailler à une seconde. Le plan, l'ordre & la forme sont les mêmes dans les deux Editions précédentes; mais cette troisième a été si fort corrigée & augmentée, que l'on peut dire avec l'Aprobateur (M. l'Abbé Richard) que c'est un *Ouvrage nouveau*, & que la Nation Française peut à présent se vanter qu'il n'y a jamais eu une description si parfaite dans aucune autre Monarchie. Nous oserions pourtant avancer que l'Auteur ne lui a pas encore donné toute la perfection qu'il pourroit avoir du côté des faits, comme on en jugera

gera par les remarques que nous avons faites sur quelques endroits, & que nous mettrons à la suite de l'Extrait que nous allons donner.

Cet Ouvrage contient sept Volumes. Le premier peut être regardé comme un Abregé du Droit Public de la Monarchie Françoisë & servir même d'introduction à l'Histoire de ce Royaume. Il est divisé en vingt Chapitres. Dans le premier M. Piganiol traite assez succinctement de l'Origine des François, de la situation du Royaume, de ses principales Rivières, du caractère & du nombre de ses Habitans, de l'origine & du progrès de la Langue Françoisë. Il remarque qu'il y a au moins douze opinions différentes sur l'origine des François & il se declare pour celle d'Audigier qui les fait Originaires de la Gaule Celtique, d'où il prétend qu'ils sortirent avec Sigovese du tems de Tarquin l'Ancien pour aller s'établir dans cette partie de la Germanie, qui à cause d'eux fut appellée Vandalie, c'est-à-dire, des Etrangers. L'Auteur auroit pu ajoûter à l'Autorité d'Audigier, que Conan & Bodin sont les premiers qui ont donné aux François une origine Gauloise, que Genebrard, Trivoltius & le P. Lacarry ont embrassé le même sentiment, & que le P. Tournemine l'a aussi adopté dans un Ecrit inséré dans les Memoires de Trevoux de Janvier 1716. Mais s'il en faut croire un Auteur anonyme, qui a publié depuis peu une Dissertation sur l'origine des François imprimée à Paris chez Jaq: Vincens 1712. in 12. on n'a point de pre-

preuve que les François soient descendus des Anciens Gaulois établis dans la Germanie.

Dans le second Chapitre & dans les suivans jusqu'au seizieme, M. Piganiol nous instruit de tout ce qui regarde la Personne du Roi considéré en lui-même. Il prend ce Monarque au berceau, & le suit dans toutes les grandes Ceremonies de sa vie. Il parle de sa Naissance, de son Education, de son avènement à la Couronne, de sa Majorité, de ses Titres, de ses Prétrogatives, de ses Armes, de son Sacre, de son Mariage, de nos Reines & des Enfans de France. Il fait ensuite un détail circonstancié de la Maison du Roi, & des fonctions de tous les Officiers préposés pour le servir dans son Palais, dans ses œuvres de pieté, dans ses divertissemens. Ce détail est suivi de ce qui s'observe à l'occasion des entrevuës des Rois, des Sermens solennels, des Entrées & des Audiences des Ambassadeurs, des Hommages qui sont dûs à nos Rois par d'autres Souverains, de leurs Entrées triomphantes & de celles des Reines, des Chapitres & Ceremonies des Ordres du Roi, des Sermens de fidelité des Officiers, de la Ceremonie de toucher les malades, de celle de la Communion, des Fêtes de la Cour, & enfin des Obseques & Pompes funebres de nos Rois.

Après avoir rapporté tout ce qui regarde le Roi personnellement, M. Piganiol le considere par rapport au Gouvernement de l'Etat, & il fait à ce propos une Histoire abrégée des Regences, d'où il passe aux Etats generaux du Royaume, dont il donne

un Article fort curieux & bien plus étendu qu'il ne l'étoit dans les premières Editions. Cet Article est suivi d'une exposition des différens Conseils Royaux établis pour le Gouvernement general & particulier du Royaume. Toutes ces matières font le sujet des 16. & 17. Chapitres.

Les 18. 19. & 20. traitent du Gouvernement Ecclesiastique du Royaume, du Gouvernement Civil, & du Gouvernement Militaire: Ce que M. Piganiol en dit merite que nous nous y arrêtions un moment.

Après avoir fait la division des Provinces Ecclesiastiques, qui sont au nombre de dix-huit, il parle en autant d'Articles séparés de la Jurisdiction des Evêques, & de leurs Jugemens, des Privilèges des Ecclesiastiques, de la nomination aux Evêchés & aux Abbayes. Il explique ce que c'est que la Repple, & en quoi consistent les Libertés de l'Eglise Gallicane. Il fait voir que ces Libertés ne sont point des Privilèges, c'est-à-dire, une dérogation au Droit commun, comme quelques Auteurs le prétendent, mais qu'elles ne sont autre chose que la conservation d'un Droit autrefois universellement reçu dans toutes les Eglises du Monde, & que les Papes ont changé par leurs entreprises sur les Evêques & sur tous les Princes. Il ajoute que ces Libertés se reduisent à deux principaux chefs. Le premier, que le Pape ne peut rien ordonner, ni en general, ni en particulier, sur ce qui regarde les choses temporelles dans les terres de l'obéissance du Roi: Ma-

me fondée sur l'indépendance des Rois qui est de droit divin ; sur quoi il observe que Grégoire VII. est le premier des Papes qui se soit avisé de déposer les Rois, & d'absoudre les Sujets de la fidélité qu'ils leur doivent. Il rapelle à cette occasion l'Histoire des différends de Philippe le Bel avec Boniface VIII. Le second chef est, que la puissance du Pape dans les choses spirituelles est bornée en France par les Canons & par les règles des anciens Conciles reçus dans le Royaume ; autre Maxime fondée sur ce que le Pape n'est point infallible, & que les Conciles généraux lui sont supérieurs. L'Auteur passe assez légèrement sur les preuves de ces deux vérités ; mais le peu qu'il en dit est plus que suffisant pour renverser toutes les prétentions Ultramontaines. En parlant de la Bulle *in Curia Domini*, par laquelle le Pape excommunie ceux qui interjettent Appel de ses décisions au futur Concile, qui imposent des Décimes ou autres Charges sur les Personnes & les Biens Ecclesiastiques, de même que les Hérétiques, tels que sont les Hussites, les Luthériens &c. l'Auteur remarque que, dès que cette Bulle parut en 1580. la Chambre des Vauxons du Parlement de Paris donna un Arrêt pour empêcher qu'elle fût publiée ; que le Roi d'Espagne, la République de Venise, & l'Archevêque de Mayence en empêchèrent aussi la publication, & qu'il est étonnant, après de tels exemples, qu'on souffre qu'elle soit encore publiée toutes les années dans le Diocèse de Perpignan. Il pouvoit encore remarquer qu'elle est citée dans le Ré-

tuel de Besançon comme une piece authentique. M. Piganiol parle ensuite des Assemblées du Clergé, & des Impositions qui le concernent. Il termine le Chapitre du Gouvernement Ecclesiastique par un Article curieux sur l'origine des Moines & sur la Jurisprudence qui s'observe dans le Royaume à leur égard, sur quoi il n'oublie point de donner le précis des contestations qui ont duré assez longtems au sujet des successions prétendues par les Jesuites qui quittent la Société, & que la Déclaration du Roi du 6. Juillet 1715. a terminées.

Le Chapitre du Gouvernement Civil renferme IV. Articles, dans lesquels il est traité premierement, de la Justice. On y fait voir comment elle a été rendue dans les differens tems de la Monarchie, & la maniere dont elle y est administrée présentement. On parle des Jurisdictions souveraines & subalternes où elle est rendue; des Loix generales & particulieres selon lesquelles on la rend, & qui ont fait dire si agréablement à un savant Homme du siecle passé, *qu'il y avoit en France plus de Loix que dans tout le reste du Monde, & plus qu'il n'en faudroit pour regler tous les Mondes d'Epicure*; de la dignité & des prérogatives du Chancelier de France, & du Garde des Sceaux; des Chancelleries du Royaume. Il ne faut pas s'imaginer que ces matieres soient traitées superficiellement: l'Auteur remonte jusqu'à leur origine, & les conduit de siecle en siecle jusqu'à nos jours, ce qu'il observe par tout.

Le II. Article du Gouvernement Civil est sur les Finances ou les Deniers publics du Roi. On y parle du Domaine, des Aides, des Gabelles, de la Taille, de la Capitation, & du Dixieme; de la maniere de lever ces Impôts, & des Officiers qui en connoissent.

Le III. Article est pour le Commerce. L'Auteur y fait mention des Loix principales que les Rois de France ont faites à ce sujet, & de toutes les Compagnies établies en differens tems pour le rendre florissant, sur tout de la fameuse Compagnie des Indes ou de Mississipi, dont il fait une histoire détaillée. Il remarque que le Commerce a été plus ou moins florissant selon l'habileté & l'application des Rois ou de leurs Ministres, & tout cela est précédé de quelques Observations generales sur le Commerce, que nous allons extraire sans y rien changer.

*Les Etats ne sont florissans, dit M. Pigniol, qu'à mesure que l'on y cultive le Commerce. Tous les Politiques ont donné de grands éloges au Negoce, & un Homme (Bocalin) qui pensoit avec beaucoup d'esprit, disoit que l'Agriculture & le Commerce étoient les deux manuelles qui nourrissoient les Etats. Cette vérité devient encore plus sensible en faisant un peu d'attention sur la richesse des Hollandois qui, au milieu des eaux & sur une masse de terre *, où les quatre Elements ne valent rien, trouvent de tout en abondance chez eux, & en fournissent aux autres Nations. La situation de la France, ses Manufactures de toiles, de soyes, de laines, de chapeaux*

• Saumaise. S 3

*Et plusieurs autres ; ses vins , ses eaux de
de Vie , son Sel , ses fruits peuvent rendre son
Commerce si considérable , qu'on a souvent osé
dire à son Seigneur , que , si Dieu faisoit un
jour connaître aux Turcs ce qu'ils peuvent fai-
re par Mer , Et aux François jusqu'à où ils
peuvent porter le Commerce . le reste de l'Eu-
rope deviendrait bientôt la Conquête des uns
Et des autres.*

Le IV. Article est sur les Sciences, les Universités & les Academies. Ce que l'Auteur en dit est assez succinct. Il s'arrête quelque peu sur l'origine de l'Université de Paris , & remet à en parler plus au long de même que des autres Universités du Royaume , lorsqu'il fera la description des Villes où elles sont établies. Il n'est point de Pavis de ceux qui veulent que Charlemagne ait été le Fondateur de l'Université de Paris , & il préfère le sentiment de Pasquier , qui en donne la gloire à Louis le Jeune.

Dans le Chapitre du Gouvernement Militaire , l'Auteur traite de tout ce qui a rapport à l'Épée ; de la Noblesse & des Grands du Royaume ; des Gouverneurs de Provinces & de Places ; des Palais ou Châteaux & Maisons Royales ; des forces de l'Etat tant par Mer que par Terre. Il descend dans un détail non moins curieux qu'instructif sur toutes ces choses.

Le II. Volume qui est divisé en deux parties à cause de sa grosseur ne contient que la seule description de Paris & de ses Environs. M. Piganiol rapporte ce qu'il y a de plus

plus remarquable à dire sur cette grande Ville qu'on peut appeller l'abregé du Monde, de même que sur les Maisons Royales & autres lieux voisins. On nous dispensera d'entrer dans un détail qui nous meneroit trop loin, & il suffira sans doute que nous rapportions deux ou trois endroits que nous prendrons au hazard, pour qu'on puisse juger par eux de tous les autres.

En parlant de la Croix du tiroir, que les précieux, dit-il, appellent la Croix du tra-hoir, il observe qu'il y a des Historiens qui prétendent que c'est là que la Reine Brunehaut fut traînée à la queue d'une jument indomptée : mais ils ne s'aperçoivent pas, ajoute-t-il, que Gregoire de Tours qu'ils prennent pour leur garand, mourut avant Brunehaut, & que Fredegair, Addon, & Aymoin, Historiens contemporains, rapportent que cette Princesse finit sa malheureuse vie en Bourgogne, auprès d'un Village appelé Rionne pas fort loin de Châlons.

Dans la Description qu'il fait d'Argenteuil, petite Ville à deux lieues de Paris, il ne laisse point échaper l'occasion de dire un mot des amours du fameux Abelard avec sa chere Heloise. Il remarque aussi qu'on conserve dans l'Eglise des Benedictins une Relique que l'on prétend être la robe sans couture de Jesus-Christ.

S'il tombe sur Nanterre, c'est uniquement pour apprendre que c'est le lieu de la naissance de Ste. Genevieve Patrone de Paris, & pour fonder en même tems la tradition qui veut solemment que cette Sainte

te fut une Fille & une grande de Mon-
lois.

Charente, &c., dans un autre endroit, est un gros Bourg, qui étoit comme la Métropole des Catholiques. Il y avoit un superbe Temple, qui avoit été construit sur les Desseins de Jacques de Brosse excellent Architecte. Il fut renversé en conséquence de la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. Et en sa place on a bâti un Couvent de Filles du S. Sacrement, dont l'Eglise fut achevée en 1703.

L'Auteur a joint à la description de Paris & de ses Environs une Table Alphabétique des rues de cette Ville & de ses Fauxbourgs avec les quartiers où elles sont situées.

Les V. Volumes qui suivent renferment la description du reste du Royaume; mais, pour ne point trop étendre cet Extrait, nous nous contenterons de dire en general, qu'on y voit la situation de chaque Province, ses limites, la nature de son sol, son Histoire naturelle & politique, son Gouvernement Ecclesiastique, son Gouvernement Civil, son Gouvernement Militaire, & la description des Villes & des Monumens les plus remarquables. L'Auteur y décrit avec soin les qualités des différents terroirs, celles des eaux minérales, toutes les especes de commerce qui s'y font. Il remonte jusqu'à l'origine des choses, marque les Fondations des Evêchés, des Abbayes, des Couvents; fait l'histoire de l'établissement des Cours supérieures, & de celles qui leur sont subordonnées, & pour ne rien omettre de tout ce
qui

qui peut servir à son sujet, il ne laisse échapper aucun beau morceau d'Architecture, de Peinture & de Sculpture, & observe même presque par tout de faire mention des grands Hommes en tout genre, qui ont honoré leur Patrie. Ajoutons que toutes ces matieres sont traitées avec beaucoup de netteté, de précision & d'élégance, que les expressions en sont variées, les faits bien choisis, la narration aisée, assez coulante, & agréablement soutenue par quantité de traits Historiques, Littéraires & même Critiques. Mais comme il n'est pas possible que, dans un Ouvrage aussi étendu & qui renferme autant de noms, de faits & de dates que celui-ci, il ne se soit glissé bien de fautes, M. Piganiol est fort excusable si, nonobstant les soins qu'il s'est donné pour les corriger dans cette nouvelle Edition, il y a pourtant encore beaucoup de choses à retoucher. La docilité avec laquelle il a reçu les avis qu'on lui a donné sur la premiere Edition, nous donne lieu de croire qu'il ne prendra pas en mauvaise part les observations que nous avons faites sur quelques endroits de celle-ci, en la parcourant; afin qu'il puisse en faire usage, s'il le juge à propos, dans une troisieme Edition, qui selon toutes les apparences ne tardera pas longtems à venir.

TOME I. Le Portrait que M. Piganiol fait des François pag. 9. est ressemblant, mais il y manque deux des principaux traits & des plus distinctifs, qui sont, l'inconstance de la Nation pour tout ce qui s'appelle Mode, & son amour pour ses Rois.

Page 82. Il parle d'un *Philippe le Rost* Duc de Bourgogne. Il n'y a jamais eu de Duc de Bourgogne de ce nom. Celui dont il veut parler s'appelloit *Philippe de Rouvre*. La même faute, qui vient peut-être de l'Imprimeur, se trouve dans la première Edition.

TOME II. Dans l'Article qu'il donne de *Guillaume Colletet* *page 280.* il nous apprend que ce Poète a laissé une Histoire manuscrite des Poètes François, qui mériteroit, ajoute-t-il, une révision exacte avant que de la donner au Public. N'auroit-il pas dû en même temps informer le Public que cette Histoire est entre les mains de son Imprimeur *De Laulne*, afin qu'on sçache où la trouver, en cas qu'il prenne envie à quelqu'un d'y travailler.

Page 312. Il place en 1559. l'Epoque de la mort de *Jean Nicot*, qui le premier a porté le Tabac en France. Nicot étoit Ambassadeur cette année-là en Portugal, & il ne mourut qu'en 1600. comme le dit *Moreri*.

Page 379. En parlant de l'Eglise des *Bernardins* de Paris, il dit que le Bâtiment en fut achevé par *Guillaume le Blanc, Cardinal né à Toulouse*. Il y a là deux choses à corriger. 1. Ce Cardinal ne s'appelloit point *Guillaume le Blanc* : son nom étoit *Guillaume Carti*, & parce qu'il avoit été Religieux de l'Ordre de Cîteaux, on l'avoit surnommé le *Cardinal le Blanc*. 2. Il n'étoit point natif de Toulouse. On lit bien *Telesanus* dans l'Inscription que *M. Piganiol* cite, mais non pas *Telesus*; & *Baluse*, dans ses Notes sur les Papes d'Avignon, nous apprend qu'il étoit de *Mirepoix* qui

qui pour lors faisoit partie du Diocèse de Toulouse.

TOME IV. Ce n'est point dans le Cloître des Cordeliers de Valence en Dauphiné, qu'on voit la représentation du Géant dont l'Auteur fait mention *page 58.* c'est dans le Cloître des Dominicains : à quoi l'on peut ajouter, pour la satisfaction des Curieux, que ces Religieux ont encore un os du genou de ce Géant, mais à moitié rongé ; que les Chanoines de S. Ruf ont la moitié de la clavicle ; un Chirurgien appelé Durand une côte , & que le crane est au Château de la Voulte en Vivarets. Ce Géant avoit quinze coudées de haut.

Page 63. M. Piganiol prétend que l'Arc de Triomphe de la Ville d'Orange n'a point été élevé en faveur de *Domitius Orobarchus* , & de *Quintus Fabius Maximus Emilianus* , après qu'ils eurent vaincu les Allobroges ; comme l'ont pensé plusieurs Savans , tels que *Peyresc* , *Pontanus* , *Gronovius* &c. mais qu'il a été dressé à la gloire de *Caius Marius* & de *Lutatius Catulus* , après qu'ils eurent vaincu les Teutons & les Cimbres. Les preuves qu'il en donne sont selon lui convaincantes & démonstratives ; mais il nous a paru que ces mêmes preuves étoient allés fortement combattues dans une Dissertation insérée dans le Mercure de Paris du Mois de Decembre 1721. Cette Piece est de de M. *Guib d'Orange* , & si M. Piganiol prend la peine de la lire, peut-être prendra-t-il un ton moins triomphant dans une troisième Edition de son Ouvrage.

Le

Les preuves qu'il apporte (*page 203.*) de l'Étymologie de Languedoc, qui, selon l'opinion la plus commune, a pris son Nom de la Langue du País, où l'on dit *oc* pour dire *oui*, se trouvent dans les Mémoires Manuscrits, que M. de Basville, Intendant de cette Province, dressa par ordre du feu Roi, ainsi que nous l'avons confronté sur une Copie que nous en avons devant nous. Toutefois M. Piganiol donne ces preuves comme venant de lui, & comme n'ayant été employées par aucun Auteur. Pourquoi ne pas avouer naturellement d'où il les avoit tirées, puis que c'est dans ces Mémoires même qu'il a puisé presque tout ce qu'il dit du Languedoc ?

(*Page 257.*) M. Piganiol confond *Durand Evêque de Mende, surnommé le Spectateur*, avec un autre Durand son successeur & son Neveu. Ce fut celui-ci qui passa en 1306. l'Acte de partage, dont il parle, avec Philippe le Bel pour la Comté du Gévaudan, & non pas son Oncle, qui étoit mort dès l'an 1296. Les Mémoires de M. de Basville que l'Auteur a suivis, l'ont trompé ; M. Graverol a fait la même faute dans sa Notice de la Province de Languedoc.

Page 280. Il met les Trésoriers de France des deux Généralités de Languedoc parmi les Officiers subalternes de la Cour des Aides de Montpellier. Les Trésoriers de France sont Cour supérieure, & ne ressortissent point à d'autres Cours.

Page 287. Il dit que les Barons qui entrent aux États de Languedoc, & leurs Envoyés doivent faire preuve de Noblesse de quatre

tre Generations, tant du côté paternel que du côté maternel, suivant une Déclaration de ces Etats de l'an 1654. Il auroit dû ajouter, suivant les Memoires déjà cités, que cette deliberation n'est pas observée à la rigueur, & qu'on s'est relâché de cette regle.

Page 349. M. Piganiol s'appuyant du témoignage de Papire Masson & de celui de M. de Thou, qui n'en dit pourtant rien, il blâme les Toulousains de n'avoir pas connu le mérite de Cujas, & de lui avoir préféré dans la dispute d'une Chaire de Droit un *indigne Competiteur appelé Etienne Forcadet*. Il ajoute que les raisons qu'ils alleguent pour se justifier sont si foibles, qu'elles fournissent même des preuves contr'eux. N'en déplaise à M. Piganiol, il ne nous paroît pas comme à lui que ces raisons soient si foibles. 1. On n'a nulle certitude que Cujas ait disputé, & on en a qu'il n'a pas disputé. On voit bien par les Registres du Parlement qu'il donna son nom, mais il n'est point fait mention de lui dans les Registres de l'Université, ce qui prouve manifestement qu'il ne fit que se présenter sans aller plus avant. 2. Quand il seroit vrai que Cujas auroit disputé, il n'y auroit pas tant à se recrier, comme fait Papire Masson, sur la préférence donnée à Forcadet. Cujas n'étoit pas encore le grand Cujas: il n'avoit mis aucun Ouvrage au jour, & son mérite n'étoit point développé. Forcadet au contraire étoit un Homme déjà connu par plusieurs Ouvrages. La dispute dont on parle se fit en 1554 au rapport de la Faille dans ses Annales de Toulouse, & l'on

l'on peut voir dans la Bibliothèque de Du Verdier, que Forcadet avoit dès lors publié plusieurs Ouvrages de Droit, & même quantité de Poësies Françoises: ce qui prouve que ce n'étoit point un Competiteur à dédaigner, & que sa réputation pouvoit l'emporter de beaucoup en ce tems-là sur celle de Cujas, qui n'avoit encore rien imprimé en aucune Langue.

Page 349. Il parle de M. Campistron de l'Académie Française comme s'il étoit mort. Il ne l'est pourtant pas, & c'est un fait dont l'Auteur eut pû aisément s'assurer, s'il avoit jeté les yeux sur la liste des Académiciens imprimée dans l'Almanac Royal de Paris. M. Campistron fait sa résidence à Toulouse.

Page 350. Il dit que les gens de Lettres qui n'ont aucune connoissance de la Marine regardent un Ouvrage des Signaux laissé Manuscrit par Marcel, Commissaire de la Marine, comme étant d'une grande importance pour l'Etat; mais qu'il n'y a guere d'apparence qu'un Homme qui n'avoit tout au plus qu'un peu de Théorie ait inventé des Signaux préférables à ceux de feu M. le Maréchal de Tourville. Il nous semble que M. Piganiol attaque ici assez mal à propos un Ouvrage dont il n'a aucune connoissance. Celui de M. de Tourville peut être excellent, mais cela n'empêche point que le Traité de Marcel ne puisse avoir aussi son mérite. D'ailleurs la reconnaissance n'exigeoit-elle pas de M. Piganiol qu'il fit plus de cas du jugement des P. P. Martene & Durand Religieux Benedictins, qui sont ces gens de Lettres à qui il en veut, & dont le voyage Littéraire lui a été d'un si grand

grand secours pour l'augmentation & la correction de sa Description de la France.

Page 350. Il fait le Pere Cloche, General des Dominicains, natif de Toulouse; mais, s'il en faut croire la Bibliotheque des Ecrivains de cet Ordre, imprimée depuis peu, ce Pere étoit de St. Sever dans la Gascogne.

Page 364. Il donne le nom de *Cathedrale* à l'Eglise Metropolitaine de Narbonne, & deux pages après il parle du fameux Tableau représentant la Resurrection de Lazare, comme s'il étoit encore dans l'Eglise de St. Paul de cette Ville. Peut-être y étoit-il lors qu'on imprimoit son Livre, mais quoi qu'il en soit, M. le Duc d'Orleans ayant souhaité d'avoir ce Tableau estimé des Curieux, les Chanoines n'ont pu le refuser à ce Prince, qui par reconnoissance leur a donné vingt mille livres pour continuer le Bâtiment de leur Eglise, & promis d'autres gratifications. Il fut delivré au Mois de Juin 1722. & il est actuellement dans la Galerie du Palais Royal.

Dans l'Article de Nîmes page 384. il remarque que *Poldo d'Albenas & Deyron*, qui ont écrit des Antiquitez de cette Ville, font tiennent qu'elle doit son nom & sa fondation à Nemausus fils d'Hercule le Libyque. Il auroit pu ajouter que M. *Gautier* a suivi la même opinion dans son *Histoire des Antiquitez de Nîmes*, imprimée à Paris en 1620: mais peut-être que cet Ouvrage ne lui a pas été connu.

Il dit en parlant du Pont du Gard, page 397. que l'explication que l'on donne des trois les-

lettres A. E. A. gravées sur ce Pont-là, l'auteur se
 peu satisfait qu'il ne la raporte pas. On pour-
 roit, penser suivant cette manière de s'énon-
 cer, qu'il n'y a qu'une seule explication. Mais
 M. Gantier que nous venons de citer en ra-
 porte quatre, la sienne comprise. Les voici :
Ælius Adrianus... Aqua emissæ Amphitheatro.
Agrippa est Auctor... Antoninus est Auctor. Cel-
 le-ci est de M. Gantier, qui la croit la meil-
 leure sur le fondement qu'Antonin étant
 originaire de Nîmes pourroit bien avoir fait
 bâtir ce Pont.

Suivant M. Piganiol page 401. *Pierre Daviti*
Auteur d'une description du Monde, en 6. Vol. in
fol. étoit né en 1592. & mourut en 1655. Il y a là
 trois fautes dans trois lignes. Daviti naquit en
 1572. & mourut en 1635. & pour son Ouvrage
 qui est présentement en 7. Vol. in Fol. il n'étoit
 que de cinq lorsqu'il parut l'année de sa mort.
 Les autres deux Volumes sont de *Rocoles*,
 qui les donna au Public en 1660.

Ces Observations & bien d'autres qu'on
 pourroit faire ne doivent point empêcher
 qu'on rende à l'Auteur les Éloges qu'il me-
 rite pour avoir mis cet Ouvrage au point
 qu'il est. On doit lui savoir gré des peines
 infinies qu'il lui en a coûté, & il n'est peut-
 être personne en France qui eut été mieux en
 état que lui d'exécuter un pareil dessein. M. Pi-
 ganiol s'étoit essayé avec succès sur d'autres
 Ouvrages avant que d'entreprendre celui-ci.

Il publia en 1701. une *Nouvelle Description*
du Château & Parc de Versailles, contenant
une Explication Historique de toutes les Pein-
tures, Tableaux, Statues, Vases & Orne-
mens,

meur, qui s'y voyent. Imprimée à Paris in 12. & réimprimée pour la troisième fois en 1713. en 2 Vol. aussi in 12.

En 1708. il entreprit, de concert avec M. l'Abbé Nadal, un Journal sous le Titre de *Nouveau Mercure, dédié à M. le Prince de Dombes*. Comme il s'imprimoit à Trevoux, on crut d'abord que les Journalistes des Mémoires qui portent ce Nom en étoient les Auteurs, mais ils déclarèrent qu'ils n'y avoient aucune part, dans leurs Mémoires des Mois de Mai 1708. & Mars 1711. Ce Journal devoit paroître tous les Mois, & si les Auteurs avoient été exacts à tenir leur parole, il est certain qu'il eût fait tomber le *Mercure Galant*, mais comme il ne paroissoit que par bonds & par sauts, pour ainsi dire, il ne fit point fortune. On y faisoit la Critique des Pièces de Theatre qui paroissent; au lieu d'Enigmes, on n'y inseroit que des Pièces de Poésie goûtées par les Connoisseurs, & que des suffrages distingués assuroient d'un succès infaillible. On avoit beaucoup plus d'attention à donner des Nouvelles exactes, qu'à les donner promptement, & on les accompagnoit toujours de réflexions Politiques, qui étoient courtes, mais sensées. Le premier Volume parut au Mois de Janvier 1708. & ne fut suivi que de six autres pendant cette année-là, parce qu'on se retrancha à ne donner le Journal que de deux en deux Mois. L'Année suivante il parut seulement deux autres Volumes, l'un pour Janvier, & l'autre pour Février & Mars. Enfin, après une interruption de dix-huit

Tom. I. Part. II. T Mois

Mois, il se forma une autre Société, dont M. Piganiol étoit toujours, laquelle entreprit de donner une nouvelle vie à ce Mercure, mais il ne tint que cinq Mois & tomba tout à fait avec Mai 1711.

M. Piganiol est natif d'Auvergne, & est actuellement Sous-Gouverneur des Pages de Mr. le Comte de Toulouse.

A R T I C L E X I.

Nouvelles Littéraires.

D E B E R L I N.

M^e Des Vignoles, Ministre Réfugié & Membre de la Société Royale de Berlin, travaille à une Dissertation fort étendue *sur la Chronologie des Chinois*. On lui a communiqué des Pièces fort curieuses qui sont dans la Bibliothèque du Roi de Prusse, & en particulier une Carte de la Chine de 14. à 15. pieds quarrés, mesure de Paris, qu'il croit semblable à celle dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'Année 1718. Il y a peu d'endroits où l'on ait plus de commodités qu'à Berlin, pour travailler à débrouiller les affaires de la Chine. La Bibliothèque de S. M. P. est fournie d'excellens Manuscrits Chinois & en nombre; comme on le voit dans *l'Histoire Critique de la République des Lettres*. Tom. III. p. 275.

A propos de Chinois, M. Fourmont lut, l'année dernière, à la rentrée publique d'après Pâques de l'Académie des Belles Lettres, une Dissertation *sur la Littérature Chi-*

aise, qui fit plaisir à toute l'Assemblée. Il y rendit compte des Ouvrages qu'il prépare pour nous faciliter la connoissance d'une Nation spirituelle, & qui a toujours aimé & cultivé les Sciences. On y blâma seulement l'emportement que M. Fourmont y fit paroître, d'un bout à l'autre, contre un Homme qu'il n'auroit pas osé attaquer de son vivant, je veux dire contre M. l'Abbé Renaudot, autrefois de la même Academie, & qui meritoit au moins par cette raison qu'un Confrere eût un peu plus de menagemens pour sa mémoire.

DE LONDRES.

On imprime actuellement trois Ouvrages François, par souscription.

1. *Les Oeuvres de M. Rousseau*, en 2. Vol. in 4. Le prix est trois Guinées. Mylord Cadogan, Protecteur de M. Rousseau, lui a déjà ramassé un grand nombre de souscriptions, & l'on ne doute pas que ce Poëte ne gagne considérablement sur cette Edition qui sera superbe.

2. *Les Essais de Montagne avec des Notes de M. Coste*, en 3. Vol. in 4. Les souscriptions sont de deux Guinées. M. Coste indiquera soigneusement tous les endroits des Anciens qu'a cités Montagne, ou bien qu'il a eus en vuë. Il y joindra de longues Notes pour justifier, confirmer & refuter le Texte de son Auteur.

3. *Le XXV. Livre de l'Histoire Naturelle de Plin*, traduit en François, avec des Notes & le Texte, par M. Durand; en un Vol. in Fol. M. Durand est déjà connu par

sa Traduction libre du Traité de la Religion Mahometane, écrit en Latin par M. Reland. Il a mis à la tête une Préface qui fait voir qu'il entend bien les véritables regles de la Traduction. C'est dommage que la Version même du Livre de M. Reland prouve qu'il est hors d'état de les observer, & de vrai, il est beaucoup plus aisé d'avoir de belles idées sur une matiere que de les exécuter. Nous ne faisons point cette remarque dans le dessein de prévenir le Public contre la Traduction de ce XXV. Livre de Plin. Le dessein seul est si utile qu'il est à souhaiter qu'il réussisse, & que le succès engage l'Auteur à donner une Version complete d'un des plus précieux Monumens de l'Antiquité, dont il semble que nos habiles Traducteurs auroient déjà dû se saisir. La souscription est de 16. Shelings.

D E P A R I S.

M. Basse, un des Medecins ordinaires de M. le Duc d'Orleans, se dispose à donner une nouvelle Edition de ses *Recherches analytiques de la structure des parties du Corps Humain*, imprimées à Toulouse en 1701. Cette seconde Edition sera simplement intitulée, *Analyse de l'Homme*. L'Auteur y considere l'Homme selon l'ordre naturel, & dans l'état contre Nature, & il fait ensuite le détail des Maladies auxquelles il est sujet.

Il paroît un nouvel Ecrit au sujet de l'Instruction Pastorale de M. de Bissy. Il a pour Titre : *Consultation d'un Avocat du Pape*.
le-

Mement de Bordeaux, au sujet de la Dénonciation de l'Instruction de M. le Cardinal de Bissy, dans laquelle on discute les différens partis qu'il pourroit prendre pour en arrêter les suites, & où l'on examine si son Eminence a un juste sujet de s'en plaindre. C'est un in 4. de vingt Pages petit Caractère, sans nom d'Imprimeur, daté seulement de Bordeaux le 15. de Decembre 1722. On y reconnoit le même Style, & le même tour de Phrases que dans la Dénonciation: C'est un plaisir de voir comme l'Eminence y est balotée. Sous prétexte de s'intéresser à ce qui le regarde, on le berne le mieux du monde; on convient que sa situation est délicate & qu'il lui sera difficile de s'en tirer à son honneur: On lui prouve pourtant qu'il ne sçauroit demeurer dans le silence, & que les faits qu'on lui impute sont d'une nature à devoir se justifier. On le compare à un Gouverneur de Place qui verroit entre les mains du Ministre de la Guerre un Memoire imprimé, où son infidélité seroit prouvée par des Lettres écrites de sa main, & dont on donneroit des Copies. L'Avocat Bordelois ajoute à cela que, si les principes qu'on reproche à M. de Bissy étoient véritables, le Roi en souffriroit infiniment d'avantage que de la perte d'une de ses Frontières, puis qu'il perdrait la Souveraineté & l'indépendance de sa Couronne. Il l'excite à produire la Réponse qu'on dit qu'il a faite à la Dénonciation, mais qu'il tient enfermée dans son Palais Abbatial, & qu'il laisse tout au plus entrevoir à certains amis

choisis, dont la complaisance & la fidélité se rassurent. On lui représente enfin que ce qu'il pourroit faire de mieux seroit d'abandonner son Instruction à la Magistrature, comme Jansenius a abandonné son Livre à l'Eglise, qu'on verroit avec édification un Auteur sans entêtement pour son Ouvrage le sacrifier au bien Public & au service du Roi; & l'on conclut en lui conseillant une voie plus abrégée, mais qui paroît assez plaisante, c'est qu'il fasse un Mandement fort court, dans lequel il défende, sous peine de suspension encourue *ipso facto*, la lecture de son Instruction dans son Diocèse. Outre que cette voie est fort singulière; seroit-elle suffisante pour venger l'Autorité Royale?

M. le Procureur General excité par ces vigoureuses Dénoncations avoit enfin présenté sa Requête au Parlement contre l'Instruction Pastorale de M. de Bissy, & il est sûr que cette Auguste Compagnie ne lui eût pas refusé justice, si M. le Duc d'Orléans n'avoit pas commandé que toutes ces poursuites fussent accrochées jusqu'à nouvel ordre.

La Traduction Françoisse des Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse par le Pere le Jay de la Compagnie de Jesus, accompagnée de Notes Historiques, Critiques, & Géographiques, paroît depuis peu imprimée chez Dupuis, en 2. Vol. in 4. Les Journalistes de Trevoux n'ont pas manqué d'en donner un Extrait flatteur dans leurs Memoires du Mois passé: Ils disent que c'est à regret qu'ils donnent *Version ou Traduction* cet Ouvrage, que ce n'est point un
lab-

langage Grec rendu en Langue Françoisse, mais l'expression immédiate des pensées de Denis d'Halicarnasse, & que la conformité du François avec le Grec n'est point celle d'une Copie à l'Original, mais celle d'une Copie avec l'autre Copie. On rend, ajoutent-ils, plus aisément un Auteur quand on tient de son génie & de son caractère; on rend heureusement les pensées de celui dont on exprime déjà les mœurs & d'imitateur fidelle on devient avec moins d'effort un fidelle Interprète. Sur ce pied, continuent-ils, Denis d'Halicarnasse, Homme solide & vrai, sage & judicieux, laborieux & infatigable, exact & appliqué, vif & éloquent, amateur des Lettres, a trouvé son véritable Traducteur, & il n'est pas étonnant qu'il l'ait si longtems attendu. Voilà dans quels termes le Senat de Trevoux a prononcé sur la Traduction du Pere le Jay; mais il s'en faut bien que tout le monde pense de même: On trouve dans le Mercure de Janvier de cette année une Lettre Anonyme qui sera suivie de quelques autres, où l'on porte un jugement bien différent de celui de Trevoux: L'Anonyme veut que le Traducteur s'éloigne souvent de la pensée de son Auteur, qu'il retranche de l'Original, qu'il y ajoute même des choses qui y sont contraires, & qui combattent directement ce que l'on sçait de l'Histoire Romaine par Denys d'Halicarnasse & par d'autres célèbres Historiens, qu'il renverse l'ordre des tems par la Traduction trop libre, que dans ses Notes il contredit manifestement le Texte de son Auteur en voulant le confirmer ou l'expli-

2/ BIBLIOTHEQUE

q. *est* m' *est* in ians à Chronologie Mar-
seilles, & d'ailleurs de l'Edition d'Angleterre.
à la fin du Volume, pour les fautes d'impression pour
n'avoir pas continué l'Edition qui est à la fin du
premier Volume de cette Edition Grecque &
Latine. L'Anonyme n'avance rien qu'il ne
justifie par des passages exactement cités, &
si ceux qu'il promet de rapporter dans les Let-
tres suivantes sont aussi convaincants que
ceux qui sont le sujet de cette première Let-
tre ; on ne voit pas qu'on doive faire grand
cas de cette Traduction : il convient toute-
fois que le langage en est beau, qu'on y re-
marque une agréable vivacité, beaucoup de
brillant, un style net, coulant & léger qui
flatte l'oreille des Lecteurs ; mais je ne sçais,
ajoute-t-il, si ces qualitez sont les plus ne-
cessaires en un Traducteur, dont le but n'est
pas de donner ses propres pensées, mais de
rendre en sa Langue celles de son Original
qu'il doit suivre exactement ; outre qu'il faut
de la lecture, quelque connoissance de l'An-
tiquité, & un peu de sang froid pour traduire
un Historien aussi ancien que Denis d'Hae-
bernalle, dont souvent l'on n'attrappe la pen-
sée que par l'exacte comparaison de plusieurs
endroits qui servent à s'éclaircir mutuelle-
ment. Que répondront le P. le Jay & ses Pa-
negiristes à cette Critique ? Ils la mépriseront
sans doute, ne pouvant mieux faire, & ce
sera aussi plutôt fait, car tous ces éplucheurs
de Grèce sont des chicaneurs éternels avec les-
quels on n'a jamais fini.

Le Père le Jay au reste se dispose à mettre incessamment au jour, par la voie des Sous-crip-

criptions, la *Bibliothèque Latine des Rhéteurs*, qu'il avoit promis de donner depuis six ou sept ans. On pourroit croire sur ce simple Titre que c'est un Catalogue des Rhéteurs, comme ceux que nous avons des Jurisconsultes, des Médecins, ou autres de pareille étoffe: Nullement; ce sera, suivant le Plan que l'Auteur a publié dans le Trévoux du Mois de Juin 1716, un corps complet de Rhétorique & de Poétique, où, par les Exemples dont il accompagnera les Préceptes qu'il se propose d'établir sur tous les genres d'écrire, il se promet non seulement de former la Jeunesse à l'étude de l'Eloquence & de la Poésie, mais de se rendre même utile aux Maîtres de l'Art. Et ce qu'il y a de singulier, c'est, qu'au lieu de puiser ces Exemples dans les meilleures sources dont on ne manque point, il prétend les tirer de son propre fonds. Il faut bien présumer de soi pour oser donner ainsi ses propres productions pour des Modèles qu'on doive suivre préférentiellement à tous autres. Il y a sûrement en cela plus de vanité & de sot orgueil que de vrai mérite. Voici le Titre de l'Ouvrage, *Bibliotheca Rhetorum, Præcepta & Exempla completæ, quæ tam ad Oratoriam facultatem quàm ad Poeticam pertinent, Discipulis pariter ac Magistris perutilis*. Cet Ouvrage sera divisé en deux Parties: La première contiendra une Rhétorique sur les règles que Cicéron en a données: Elle sera suivie des Harangues que le Pere le Jay a prononcées dans le tems qu'il exerçoit l'Emploi de Professeur de Rhétorique, & si elles n'ont plus la grace de la nouveauté,

ré, il se fâche qu'elles n'auroient rien perdu de l'agrément qu'elles pouvoient avoir d'ailleurs. A ces Harangues profanes, il joindra plusieurs Discours de Piété, où il a tâché, dit-il, d'observer les règles de l'Art, & d'éloigner toute la barbarie de la diction. Après ces Harangues & ces Discours, il donnera des Modèles de Plaidoyers tels qu'il les a établis dans les Collèges pour exercer la Jeunesse à l'Eloquence du Barreau, & ce-là d'après Quintilien.

Il passera ensuite au genre Epistolaire, dont il donnera des règles qu'il fera suivre d'un Recueil de Lettres de la façon pour en démontrer la Pratique. Il convient qu'il n'est pas aisé de bien tracer une Lettre, qu'on veut beaucoup du naturel dans les pensées, un air aisé & sans affectation; qu'il faut du sérieux avec les Grands & dans les affaires qui le demandent; qu'on peut badiner & plaisanter avec ses Amis, hasarder aussi quelquefois de le faire avec les Personnes les plus respectables, mais qu'il faut beaucoup d'esprit & de discrétion, pour que ce badinage n'ait rien de fade & ne blesse point le respect. Toutes ces difficultés lui font dire fort modestement que, s'il donne ses Lettres pour Modèle, c'est sur tout pour faire remarquer la différence du Style Epistolaire d'avec le Style Oratoire, dont l'un doit être pompeux, périodique, & figuré, & l'autre simple, concis & naturel.

Il termine ensuite un Article sur le Style des Fables, & quoiqu'il convienne que Phé-dre est le plus excellent Modèle qu'on se puisse

puisse proposer, il ne laisse pas toutefois d'en vouloir proposer aussi de sa façon, où il a eu moins d'égard, dit-il, à la nouveauté des faits, qu'au tour & à la diction qui ne paroîtront pas copiés. Il terminera cette première Partie par les Discours Préliminaires qui sont en usage dans les Disputes publiques de Philosophie, de Théologie, & même de Droit.

La seconde Partie de cette Bibliothèque traitera de la Poësie & de tout ce qui y a rapport : Elle commencera par une Poétique qui contiendra autant de Chapitres qu'il y a de genres de Poësie. Le P. le Jay donnera une notion exacte & claire de chacun de ces genres, il en rapportera l'origine & les progrès, en examinera la nature, expliquera toutes les parties qui les composent; fera connoître la matière qu'il a pour sujet, & la forme dont il tire sa perfection : Les règles qu'il établira seront prises d'Aristote, & des autres Maîtres de l'Art qui ont le plus sagement écrit sur chaque espece de Poësie, & il se charge de fournir lui-même les Exemples par un gros recueil de Pièces en Vers, qui sont autant d'Essais qu'il a fait faire autrefois à ses Elèves lorsqu'il les styloit à la Poësie.

Les Pièces de Théâtre tiendront une place considérable dans cette seconde Partie, & comme l'ancienne Rome n'a point fourni de Modèle qu'on puisse suivre en sûreté sur tout pour la Tragedie, que les siècles suivans n'ont pas été plus heureux, & qu'à la réserve de deux ou trois Tragedies Latines qui ont paru vers la fin du dernier Siècle,

cle, nous n'avons rien de juste & de regu-
lier qui se sente de la reforme que le Théa-
tre François a reçue, il offre de donner un
Recueil de Tragedies qu'il a composées, où
il a tâché de profiter des nouvelles lumieres
dont on s'est servi pour le rétablissement du
Théâtre François, & il s'aplaudit d'avance de
l'accueil favorable qu'on leur fera. Il donnera
aussi quelques Comedies, les unes en Vers, les
autres en Prose, qui n'ont pas laissé de plaire,
ajoute-t-il, sans le secours des intrigues de
galanterie. Il promet ensuite de donner un
Traité complet des Ballets, dont il distinguera
les différentes especes, & tracera un plan de
chacune, pour en faire connoître toute l'éco-
nomie, & en faciliter l'exécution.

Après les Ballets viendront les Devises,
& il finira par une Dissertation sur l'Enigme
en peinture dont l'explication est un exer-
cice peu connu dans le monde, sur tout chez
les Etrangers, & qui n'est guere en usage
que dans les Colléges de la Société: Il y
dira aussi un mot de l'Enigme en Vers, du
Logogryphe, & du Rebus, & le tout sera
accompagné de quantité d'Exemples qu'il a
pris soin de travailler.

On a trouvé ces jours passés M. l'Abbé Ra-
guenet, Intendant de la maison du Prince
Frédéric de la Tour d'Auvergne, égorgé dans
sa chambre. On ne sait point s'il a été assas-
siné, ou si trop las de vivre il a pris la pei-
ne de se tuer lui-même. Il étoit Docteur de
Sorbonne, Citoyen Romain & avoit été
Précepteur de M. l'Abbé d'Auvergne. Nous a-
vons de lui, 1. *l'Histoire de l'Ancien Testament*

divisée en 6. Livres, à Paris chez Claude Barbin 1690. in 12. Comme le Privilège est de Février 1689. cela suppose une première Edition qui doit être de cette année ; on assure qu'il s'en est fait une autre depuis quelques années. C'est un abrégé, écrit avec beaucoup d'Eloquence & d'exactitude, de toute l'Histoire de l'Ancien Testament. L'Auteur y prend un milieu entre les gros Volumes & les Abrégés trop resserrés, & cet Ouvrage lui a d'autant plus fait d'honneur qu'il étoit alors fort jeune.

2. *La Vie de Cromwel, imprimée à Paris chez le même 1691. in 4.* M. Bayle dit, dans une de ses Lettres à M. Minutoli insérée dans le Recueil du Sr. Marchand, qu'on trouvoit bon qu'il eut fait cette Vie sans faire des allusions aux derniers tems, qu'il y avoit assez gardé le Caractere d'un Historien non passionné, du moins par rapport à d'autres qu'à Cromwel, & que si Maimbourg avoit fait en ce tems-là un pareil Ouvrage, il n'eut pas eu la même retenue, lui qui peignoit les gens de son tems dans l'Histoire des Arriens & des Iconoclastes.

Il est fait mention dans la Bibliothèque des Historiens de France par le P. le Long No. 13657. d'une *Histoire manuscrite du Vicomte de Turenne par le même*. Elle étoit prête à être imprimée dès l'année 1719. mais des raisons qu'on ne dit point en ont empêché jusqu'ici l'impression. Elle a été composée, à ce que dit le P. le Long, avec beaucoup de soin & d'exactitude sur les Memoires & par l'ordre de la Famille & l'on devoit y joindre quatre

tre grandes Planches, représentant les principales Batailles de ce General, gravées aux dépens du feu Cardinal de Bouillon son Neveu.

M. l'Abbé Raguenet a encore donné le *Parallele de la Musique Italienne & de la Musique Française*. Cet Abbé étoit natif de Rouen, & n'avoit gueres plus de soixante

ans.

M. l'Abbé de Houteville a pris séance aujourd'hui (25. Fevrier) à l'Academie Française. Il y a porté un Discours assez éloquent, où il a suivi exactement le rite usité, & ce qu'on y a trouvé de plus louable, c'est qu'il ait eu le courage de se tracer à lui-même des Leçons sur une maniere d'écrire plus naturelle que celle dont il s'est servi dans son *Traité de la Religion*. Ce qu'il y a de plus distingué dans l'Academie s'y est trouvé; le Cardinal du Bois, M. le Marechal d'Estrees, Mr. de Villars, Mr. de Mesmes, & le premier fut loué avec beaucoup de noblesse. M. l'Abbé Moogin, alors Directeur, a répondu d'une maniere fort éloquentte: Il a fait un bel éloge de M. l'Abbé Maffieu, mais un plus grand encore du *Récipiendaire* & de son Livre de la Religion. Les trois quarts de son Discours ont roulé sur le merite & la beauté de cet Ouvrage, & le tout en termes magnifiques & pompeux. Les Discours finis, M. de la Mothe a récité trois petites Poësies; le Compliment qu'il a fait au Roi le premier de l'An, & deux Paraphrases de Psaumes.

Histoire du Socinianisme, divisée en deux Parties, où l'on voit son Origine & les progrès que les Sociniens ont fait dans differens Royaumes de la Chrétienté, avec les Caractères, les Aventures, & les Livres de ceux qui se sont distingués dans la Secte des Sociniens. A Paris chez Fr. Barois 1723. in 4. Cet Ouvrage, que l'on dit être du feu Pere Lamy le Benedictin, merite un Extrait particulier. Le sujet est intéressant, & il sera bon de faire connoître les Fondateurs & les Dérenseurs d'une Secte que l'on peut regarder comme l'égoût de tout ce qu'il y a de Libertins en Europe.

*Récréations Littéraires, ou Recueil de Poësies & de Lettres avec l'Histoire de Zames Barois, par M. de L. * *. A Paris chez la Veuve Bondot, & Charles Huart, in 12. C'est un mélange curieux de Pièces fugitives, toutes du même Auteur, qui ne veut pas être connu. L'Historiette qui est à la fin, est très-agréable par elle-même, & le style en est aisé, naturel & plein de feu.*

M. de Servies a enfin publié la suite de son *Histoire des Femmes des douze Césars*. Voici le Titre: *Les Imperatrices Romaines, ou Histoire de la Vie & des Intrigues des Femmes des Empereurs Romains, & des Princesses de leur sang, dans laquelle l'on voit les traits les plus intéressans de l'Histoire Romaine, tirés des anciens Auteurs Grecs & Latins. A Paris, chez Lannoy in 12. Le premier Volume parut en 1719. & a été con-*
tre-

trouvé à Amsterdam, chez Changuyon. Nous en donnerons bientôt un Extrait.

Le P. Cattel a remis son *Traité de la Pensée* entre les mains des Approbateurs. Le P. Courbeville, son Confère & son Affecté aux Mémoires de Trevoux, en a fait autant de la *Traduction de l'Élément universel de Grécien*.

Les Comédiens Italiens ont représenté & représentent encore (28 Mars) une petite Pièce qui attire tout Paris. Elle est intitulée, *de Cordan des Théâtres*. C'est une critique piquante & ingénieuse, moitié Poëme & moitié Vaudevilles, *d'Arlequin au Campant des sept Sages, de Basile & de Quasimodo au des Bâtons de Gammelle, & de tout de l'Uperu de Périssade*. Il y est fait mention du Festin des Savantes d'une manière toute charmante. Cette Pièce est de M. Fuzelier, Auteur du *Monsieur Teste*. Elle ne contient qu'un Acte Acté. On ne s'en peut dire avec quel empressement, on s'assied avec quelle ferveur, on y va courir. Les poëtes italiens l'écrivent sur tout & jouent sur le théâtre de cette redoublée pour le plaisir de voir de ces spectacles d'Arlequin au Campant des sept Sages, de Basile & de Quasimodo au des Bâtons de Gammelle, & de tout de l'Uperu de Périssade.

Cette ne s'arrête pas seulement à la nouvelle Édition du *Manuscrit de l'Écriture*. Quand on verra avec quelle attention on s'y applique, on se croira à l'apogée du savoir, on se croira à l'apogée de la science, on se croira à l'apogée de la sagesse, on se croira à l'apogée de la gloire.

On voit aussi qu'on s'applique à la voir.

voir le jour à la Collection des Conciles de cet habile Jéfuite. On a achevé les Notes qui devoient fervir de contrepoifon à tout ce qu'il y avoit gliffé de dangereux. Mais ne feroit-il pas encore mieux de ne point fouffrir que l'on préfentât du poifon à des Lecteurs peu inftruits, que d'avoir recours de propos délibéré à un remède dont les effets ne font pas toujours infaillibles ?

Les Libraires de Paris fe mettent fur le pied de contrefaire les bons Livres qui s'impriment en Hollande. Ils ont actuellement fous Preffe l'Hiftoire des Juifs de Prideaux, & l'Edition complète des Oeuvres de M. l'Abbé de S. Real. Ce dernier Ouvrage fera réimprimé fans que l'on y falle le moindre changement ; Mais on mettra des cartons au premier & par là on gâtera un Livre qui a en beaucoup de fuccès, & qui paroiffoit être à couvert de toute mutilation. Nous nous fervons de cette occafion pour avertir le Public, que la Traduction de l'Hiftoire des Juifs, écrite en Anglois par M. Prideaux, eft de deux mains. M. de la Riviere, Miniftre à Amfterdam, a traduit le premier Volume. Les autres font de la main de M. du Sou, qui prépare une nouvelle Edition de Lucien.

Nous promîmes dans le Journal précédent (1) quelques Mémoires fur la Vie & fur les Ouvrages de feu M. l'Abbé de Dangeau ; Voici en deux mots ce que nous avons pu recueillir.

Louis de Courcillon de Dangeau naquit au Mois de Janvier 1643. de Louis de Cour-

V

est

(1) Tom. I. l. 1. par. p. 146.

cillon Seigneur de Dangeau, de la Motte, de Diziers &c. & de Charlotte des Nouës. (2.) Il fut élevé dans la Religion Protestante qui étoit celle de sa Maison. Dans la suite il a eu la bonheur de s'élever au dessus des préjugés de sa naissance, & de rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine.

M. l'Abbé de Dangeau employa une partie de sa Jeunesse à visiter les plus beaux Pays de l'Europe, & ce fut dans ces Voyages qu'il acquit une connoissance très-étendue de l'Histoire des derniers siècles, & de la plupart des Langues vivantes. Il fut fait Lecteur du Roi à son retour, & reçut à l'Académie Française lorsque la mort de M. l'Abbé Cotin y laissa une place vacante en 1684. Environ dix ou douze ans après, il se chargea d'avoir l'œil sur l'Etablissement que fit en ce temps-là M. le Marquis de Dangeau son Frere, que le Roi avoit honoré de la Grande Maîtrise de l'Ordre de S. Lazare. Le nouveau Grand-Maitre touché du mauvais état où étoit cet Ordre résolut d'y remédier autant qu'il seroit en lui. De certains revenus attachés à cette charge, il fit un fonds pour l'éducation de quelques Enfants de qualité; Il en prit huit dans les principales Maisons du Royaume, leur donna un Hôtel du côté de Charonne, leur donna toutes sortes de Maîtres pour les instruire, & des Valets pour les servir. Il pria M. l'Abbé de Dangeau de diriger ce nouvel établissement, ce que celui-ci accepta avec plaisir. L'Auteur, dont
j'est-

j'emprunte cette circonstance de la Vie de M. l'Abbé de Dangeau, ajoute, (1) qu'il en étoit plus capable qu'un autre, lui qui étoit fort savant, aussi n'avoit-il tenu qu'à lui que le Roi ne lui eût donné un Evêché & des Abbâtes considérables ; mais parce que S. M. sçavoit qu'il aimoit un peu trop ses plaisirs, elle s'étoit contentée de lui donner de quoi ne pas mourir de faim. On croira ce que l'on voudra de cette Anecdote, mais nous devons avertir, que l'Historien qui nous l'a fournie, n'est pas en possession de se faire croire sur sa parole.

Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé de Dangeau avoit tout ce qu'il falloit pour remplir dignement les premiers postes de l'Eglise, & il y a lieu de croire que son indifférence pour les biens & pour les honneurs, sont les principales raisons qui l'en ont éloigné. Faisons cet éloge par ces traits que personne n'accusera de flatterie. M. l'Abbé de Dangeau étoit parfaitement bon ami, & il avoit un art particulier pour s'attacher ceux qui vivoient avec lui. En general il étoit extrêmement communicatif & il se faisoit un plaisir de faciliter aux autres la connoissance des choses qu'il avoit apprises, par le secours de ses méthodes, dont les principes sont clairs, précis & aisés à retenir.

Nous avons déjà remarqué que M. l'Abbé de Dangeau possédoit parfaitement l'Histoire Moderne & la connoissance des Langues vivantes. Expliquons nous plus au long.

(1) *Œuvres de la Comtesse de S. S. de Paris*, p. 632.

Outre le Grec & le Latin, il ſçavoit l'Italien, l'Eſpagnol, le Portugais, l'Allemand & les Langues qui en dépendent. Il ne s'étoit pas attaché avec moins de ſoin à l'Eſtude de l'Histoire, du Blaſon, de la Geographie, des Genealogies, & de la Grammaire Françoisſe. Il avoit ſur ces matieres plus de cent petits Traitez, dont la plupart ſont encore en manuscrits, & parmi ceux qui ont été imprimés, il y en a quelques-uns d'extrêmement rares; parce que M. l'Abbé de Dangeau n'en faiſoit tirer qu'un petit nombre d'Exemplaires, qu'il diſtribuoit à ſes Amis. Ainſi il n'eſt paſſé d'avoir un Catalogue exact de tous ſes Ouvrages. Voici ceux que nous avons pu découvrir.

I Quatre Dialogues: 1. Sur l'Immortalité de l'Âme; 2. ſur l'Exiſtence de Dieu, 3. ſur la Providence. 4. ſur la Religion. Paris, Mabre-Cramoiſi. 1684. in 12.

Le Titre de cet Ouvrage en donne une idée ſuffiſante. M. Bayle en a fait un bon Extrait dans ſes Nouvelles de la Republique des Lettres, Août 1684. pag. 589-607. Le Journaliſte annonça en même tems qu'il en paroîtroit bientôt une Critique auſſi maligne que celle que l'on avoit faite des Entretiens d'Ariſte & d'Eugene. M. Bayle vouloit ſans doute parler de l'*Apologie d'un ſon nouveau pour les quatre Dialogues de M. l'Abbé de Dangeau*, laquelle vit effectivement le jour peu de mois après. Ce petit Livre eſt du Miniſtre Jurieu, & rempli de beaucoup de malignité.

II. Reflexions ſur toutes les Parties de la Gram-

Grammaire Françoisse. Paris, Coignard, 1694.
in 12.

On voit par ces Reflexions, jusqu'où s'étendoient les connoissances Grammaticales de M. l'Abbé de Dangeau. La plupart des principes qu'il y pose sont également hardis & nouveaux. Ce qu'il dit sur l'Orthographe de notre Langue mérite principalement d'être lû ; il en observoit une toute particulière, mais qui n'a pas eu de sectateurs. M. l'Abbé Regnier des Marais a pris à tâche de la réfuter dans son beau *Traité de la Grammaire Françoisse* ; observant néanmoins de ne rien dire qui blessât M. l'Abbé de Dangeau. En recompense le Grammairien François approuve fort les remarques que M. de Dangeau a faites sur le nombre des voyelles, & c'est à cette occasion qu'il l'appelle un excellent *Academicien*.

III. *Essais de Grammaire, qui contiennent* 1. un *Discours sur les Voyelles* ; 2. un *Discours sur les Consonnes* ; 3. une *Lettre sur l'Orthographe écrite en 1694* ; 4. un *Supplément à cette Lettre*. Paris. Dupuis. 1711. in 8. Ces quatre Discours sont suivis d'un petit *Traité sur les Particules*.

IV. *Reflexions sur la Grammaire Françoisse.* Paris. Coignard. 1717. C'est aussi une brochure in 8. où l'on trouve de bonnes remarques sur les Verbes François seulement.

V. *Les principes du Blazon.* Paris 1709. in Fol. Il y en a une seconde Edition, augmentée & publiée sous ce Titre, *Principes du Blazon, où l'on explique toutes les Regles & tous les Termes de cette Science.* Paris. Simart 1717. in 4.

VI. *Tables Historiques, qui sont en Chronologiques ou Généalogiques qu'on a destinées à donner une connoissance méthodique & générale de l'Histoire de la Monarchie Françoisse.* in 8. C'est une brochure sans nom de Ville, ni d'Imprimeur.

VII. *Geographie Historique.* C'est ici un des meilleurs Ouvrages de M. l'Abbé de Dangeau.

VIII. *Liste des Cardinaux vivans le 29. Mars 1721. jour de la mort du Pape Clement XI. avec des remarques instructives, leur âge, le tems de leur promotion au Cardinalat, leurs Titres de Cardinaux, leurs principales Dignitez & Charges, sur leurs Maisons.* Cette Liste est précédée d'un Discours préliminaire sur les Cardinaux en general. Par l'Auteur de la *Geographie Historique.* Paris. d'Hou-ry 1722. in 8.

M. l'Abbé de Dangeau est mort le 1. jour de cette année 1723. Sa place de l'Academie Françoisse a été remplie par M. le Comte de Morville.

G. Cavelier le fils a donné l'Histoire d'Espagne par M. l'Abbé de Bellegarde en neuf Volumes in 12. Nous en parlerons dans le Journal suivant.

Le 3. & 4. Volumes des *Memoires de l'Academie des Belles Lettres* paroissent enfin; ils ne sont pas moins curieux que les deux qui sont déjà entre les mains du Public. Les fréquentes indispositions de M. de Boze, Secrétaire de cette illustre Compagnie, en ont retardé l'impression pendant longtems.

On debite sous le manteau une Histoire de Port Royal des Champs. Quoi qu'elle ne soit pas écrite avec toute l'exactitude qu'on auroit pû apporter, ce morceau est assez intéressant pour croire que le Public l'enlèvera avidement. Cette Histoire contient en détail toutes les persecutions que l'on a faites aux Religieuses de cette Abbaye & aux Solitaires, qui s'y étoient retirez. M. Therni-Feuil avoit donné l'idée de cet Ouvrage dans la premiere partie de ses Memoires Littéraires, mais d'une manière si abrégée, que ce qu'il a dit alors n'empêchera pas le débit de cette nouvelle Histoire. Il seroit à souhaiter que l'Auteur n'eut pas préféré la qualité de Controversiste à celle d'Historien, & qu'il eût reconnu de bonne foi ce qu'il y a eu de blâmable dans la conduite, & de défectueux dans les livres de ses Héros. On ne doit guere s'attendre de trouver ce désintéressement parfait dans ceux qui n'écrivent que pour favoriser un Parti, & qui croiroient lui faire tort, s'ils avoient les fautes qui sont échappées à ceux qui en ont été les principaux défenseurs.

D'AMSTERDAM.

Nous avons promis dans le Journal précédent de rendre compte du Nouveau Dictionnaire Geographique que l'on va imprimer par Souscription. Le projet de M. de la Martiniere nous doit faire concevoir une haute idée de son travail, & s'il l'exécute, comme nous n'en doutons pas, les Livres de Geo-

graphie que l'on a le plus estimée jusqu'ici vont devenir inutiles.

M. de la Martinière dit d'abord que le détail où il est entré, dans son second *Essai* sur les Géographes (1) touchant les Dictionnaires Géographiques le dispense de prouver la nécessité d'un nouvel Ouvrage sur cette matière : il excepte cependant celui de M. Mary de la proscription générale. Il est bon, comme il le remarque, qu'il y ait des Livres d'un usage aussi commode que l'est celui-là, & ce n'est sans doute que par cette raison que M. de la Martinière loue cet Ouvrage. Il a trop de discernement pour ne pas sentir que le Dictionnaire de M. Mary est fort au dessous à tout autre égard des Dictionnaires de Mrs. Baudrand & Corneille : mais quoique ces derniers, & M. Baudrand sur tout, aient travaillé avec soin, & même-fois leurs compilations sont encore très imparfaites, & rendent comme nécessaire le nouveau Dictionnaire Géographique de M. de la Martinière.

Voici les vœux qu'il s'est proposés, & dont il est à croire qu'il ne s'écartera jamais.

1. Il expliquera tous les termes de Géographie & sous ceux d'Astronomie & d'Hydrographie qui ont rapport à la Géographie. Chaque Science a des termes consacrés dont il est bon que les Maîtres donnent d'exactes définitions.

2. La différence des Mesures dont se servent tous les Peuples pour exprimer la distance d'un lieu à l'autre, embarrassé assez sou-

vent

(1) *Memoires de l'Académie des Sciences* 1740.

vent ceux qui lisent les Historiens, ou qui étudient les Géographes. M. de la Martiniere ramassera sous le mot de *Mesures Littéraires* tout ce que l'on doit sçavoir sur cette matiere.

3. On aura soin de fixer les positions de tous les Lieux dont on parlera. L'on se servira pour cela des Longitudes & des Latitudes, ou, ce qui est la même chose, de la rencontre d'une Parallele avec un Méridien: Les observations Astronomiques des Missionnaires Jesuites, du P. Feuillée, & de plusieurs Sçavans Anglois seront les guides de notre Auteur.

4. Il marquera les divisions des Royautés & des Provinces telles qu'elles ont été autrefois ou qu'elles sont aujourd'hui, il se servira pour cela du travail de M. Samson.

5. Les Descriptions doivent être regardées comme la partie essentielle d'un Dictionnaire Géographique; elles rendent un Livre intéressant, & font connoître plus particulièrement le lieu dont il est question, en désignant ce qu'il y a de commun avec les autres, ou ce qu'il y a de particulier. C'est par là que Strabon s'est fait lire avec plus de plaisir que les autres Géographes qui l'ont ou suivi ou précédé. M. de la Martiniere n'aura garde de négliger cet avantage, mais il évitera soigneusement les excès où presque tous ses Confreres ont donné. Le premier est de grossir indifferemment une description de ce que fournissent de vastes lectures, & le second d'entrer trop avant dans l'Histoire d'un País. L'Auteur auroit bien

Souhaité de pouvoir marquer par tout ce qui regarde le Commerce de chaque Ville, mais cette matiere étant à peine entamée, il ne lui a pas été possible de s'étendre là-dessus, comme il sent bien qu'il eût été à propos de le faire. En récompense, il décrit les Villes de guerre avec leurs Fortifications, & lorsqu'il parle d'un endroit illustré par quelque espece de monument que ce soit, il n'oublie pas d'en avertir ses Lecteurs; il pousse l'exactitude jusqu'à joindre aux descriptions les Blasons des Armoiries des Etats, des Provinces, & des Villes, lorsqu'il a pu les avoir, & comme il a parcouru lui-même une grande partie de l'Europe, & qu'il y a près de dix années qu'il travaille à son Dictionnaire Géographique, il y a beaucoup d'apparence qu'il en aura fait une collection fort étendue. Enfin il n'oubliera pas, en parlant des Fontaines Minérales, de donner l'Analyse de leurs eaux quand elle aura été faite par des gens habiles.

6. M. de la Martinière n'a pas été peu embarrassé à choisir entre les diverses sortes d'Orthographe dont chaque Auteur se sert pour écrire les noms de beaucoup de Villes. Il apporte quelques exemples qui prouvent parfaitement qu'aucun de ses prédécesseurs n'a eu là dessus de regle fixe & invariable. Pour lui il a mis selon l'ordre Alphabetique ces mots écrits d'une Orthographe vicieuse avec un renvoi à ces mêmes mots, écrits selon celle dont se servent les bons Auteurs, afin que ceux, qui malheureusement ne les connoissent que par ce nom défiguré, sachent

chent où les trouver dans leur véritable lieu. Cette précaution est utile ; elle est même nécessaire par rapport aux lieux , dont il est parlé dans l'Ecriture ; les noms sont absolument différens dans les différentes traductions que nous en avons.

7. Dans la conciliation de la Géographie Moderne avec l'Ancienne , l'Auteur n'a suivi que les Ecrivains généralement estimez : il a dépouillé leurs Livres pour enrichir son Dictionnaire , & l'on trouvera dans le sien ce que les leurs ont de plus solide. Au reste il ne les a pas suivis aveuglément, & il a eu le courage d'abandonner leurs opinions, lorsqu'elles lui ont paru appuyées sur de trop foibles conjectures.

8. Comme l'Auteur rapporte depuis long-tems toutes ses études au travail dont il présente le projet, il a eu occasion de composer un très-grand nombre d'Articles qui auroient sans doute échappé à une personne distraite par d'autres vues ; ainsi la lecture des Martyrologes & de l'Histoire Ecclésiastique lui donna occasion de parler de plusieurs endroits inconnus à tous les autres Géographes. Telles sont plusieurs Abbayes considérables qui ne subsistent plus aujourd'hui, *quoique la Ville qui s'est formée sous l'ombre de leurs Clochers tiennent aujourd'hui un rang dans la Province où elle est située.* Le 4. Livre de la Diplomatique de Dom Mabillon lui a aussi été d'un grand secours , pour retrouver quelques uns des anciens Châteaux de nos Rois. M. de la Martinière n'a pas cru devoir refuser une place dans son Dictionnaire à certains lieux

lieux imaginaires qui n'existent que dans des Relations peu fidelles, ou desquels l'existence n'est pas bien averée.

9. Lorsque les Sçavans ne sont pas d'accord, l'Auteur ne prend alors aucun parti, mais il rapporte simplement les raisons qu'ils ont donné de part & d'autre pour appuyer leurs opinions.

10. Il entrera dans un grand détail sur ce qui regarde les Mines & les Fossiles, & il espere avec raison, que cette partie de son Dictionnaire ne sera pas desagréable à ses Lecteurs. Nous vivons dans un Siècle où tout ce qui regarde l'Histoire de la Nature est parfaitement bien reçu.

11. L'Auteur placera sous les noms appellatifs *Métropoles, Archevêchés, Universités* &c. les Listes que M. Baudrand a rejetées à la fin de son Dictionnaire Latin, & que l'on a eu tort de négliger dans la traduction Française de cet Ouvrage.

12. Quant aux anciens Peuples qui ont été détruits ou incorporés avec d'autres, ils auront des Articles particuliers dans le Dictionnaire, où l'on trouvera ce qu'il y a de certain sur les Limites, les Divisions & les Villes du Païs qu'ils habitoient; on fera la même chose en faveur des anciennes Villes qui ne sont pas précisément les mêmes que celles qu'on leur a substituées.

13. On a recueilli les prétentions des Souverains sur des Provinces, des Villes &c. qui sont possédées par d'autres Puissances, mais en peu de mots, & d'une manière qui ne confirme ni n'affoiblit le Droit que chacun prétend avoir.

14. Pour

14. Pour donner un plus grand jour à la Géographie, M. de la Martiniere inférera dans son Ouvrage les principales routes des Anciens & des Modernes, il donne la préférence à celles que les premiers, principalement les Romains, nous ont laissées, comme sont l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger, & plusieurs autres excellens Monumens de l'Antiquité, dont il donnera la substance. Il ne négligera pourtant pas les routes modernes, celle de Smirne à Constantinople, par exemple, & plusieurs autres de cette nature.

Enfin on aura soin de spécifier quelle est la Religion dominante de chaque endroit; la Langue qui y est la plus usitée, & les Usages singuliers qui méritent quelques réflexions.

Au reste, M. de la Martiniere se contentera d'avancer son sentiment sans s'arrêter à l'établir par de longues dissertations. Il les réserve pour ses Institutions Géographiques qui suivront de près son grand Dictionnaire, dont le 4. Volume contiendra plusieurs Indices fort utiles. Ajoutons que les Citations ne seront point entassées confusément à la fin de chaque Article, mais renvoyées à la marge, vis-à-vis de l'endroit auquel elles auront rapport.

„ Il n'est donc pas question ici d'une simple combinaison des Dictionnaires de
 „ Mrs. Baudrand, Corneille & Moreri.
 „ C'est un ouvrage, conclut M. de la Martiniere, sur un plan nouveau, il difere des
 „ deux premiers en ce que j'y réunis les
 „ vues

vues qu'ils ont eues ſéparement , & que
 j'y en ai joint d'autres qu'ils n'avoient
 pas. Il differe de l'autre en ce qu'il eſt
 purement Géographique & ne touche
 qu'accidentellement aux matieres qui ſont
 particulieres à l'hiſtoire. J'ai eu la diſcre-
 tion de ne conſulter en rien Moreri. Si
 je me rencontre avec lui, ou c'eſt un ef-
 fet du hazard, ou c'eſt que les mêmes
 guides nous auront conduit l'un & l'au-
 tre au même but. Il n'en eſt pas de mê-
 me des deux premiers. Non ſeulement
 j'ai pû les conſulter ; mais encore j'ai cru
 que leurs recherches veriſiées devoient
 entrer avec les miennes dans la compoſi-
 tion d'un travail uniquement deſtiné à l'il-
 luſtration d'une Science qu'ils ont cultivée
 avec reputation. Mais pour ne me point
 approprier leur gloire je les ai citez comme
 les autres Ecrivains dont j'ai recueilli les
 obſervations. J'ai eu un avantage ſur
 eux. De leur temps n'avoient point en-
 core paru pluſieurs Itinéraires excellens
 dont par conſequent ils n'ont pu profiter.
 Tels ſont ceux de Mrs. Tournefort, Le
 Brun, Freſier, Coreal, Lucas, les ob-
 ſervations du Pere Feuillée, &c. ni plu-
 ſieurs Descriptions de la France, de l'Eſ-
 pagne, des Pais-bas, &c. qui m'ont prêté
 bien des choſes ſingulières que le public
 verra avec plus de plaſir & avec moins
 de riſque de ſe tromper, que des extraits
 de Rocoles, de Vincent le Blanc, & au-
 tres compilateurs credules des fables pueri-
 les dont leurs livres ſont remplis. J'ai ſen-

le
 it
 it
 it
 it
 it

es
 lu
 de

ne

le

nt

s ;

tr

if

de

ra

ul

me

du

nal

lui

tes

les

et

pas

si se

M.

du

soit

ma

gina

La naissance de Sarrazin ne lui fait pas beaucoup d'honneur. Il devoit le jour à une Demoiselle que M. Fauconnier, Trésorier de France, avoit aimée & qu'il avoit mariée à un Homme qui, préférant de grands avantages à tout le reste, s'en étoit volontiers chargé, quoi qu'elle fût fort avancée dans la grossesse. Sarrazin fut l'Enfant dont elle accoucha après son mariage. Il naquit à Armainville, proche de Caen : il avoit une belle Terre de trente mille livres & une Charge de Trésorier de France qu'il devoit. Il vint à Paris, où il eut bientôt mangé tout ce qu'il avoit. Mr. de Chavigny jeta les yeux sur lui pour l'envoier auprès du Pape Urbain VIII. dont il comptoit qu'il gagneroit la confiance par son bel esprit. Il lui fit donner quatre mille livres pour se mettre en équipage ; mais, au lieu de les employer à cet usage, il les alla manger avec une Dame de la rue Quinquempoix. M. de Chavigny ne laissa pas de le garder encore après ce coup, mais il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût pour lui la même considération. Au reste, si M. de Segrais blâme la conduite de Sarrazin, il rend justice à ses talens. C'étoit un Homme agréable, qui faisoit sur le champ le bon Prédicateur ; debitoit les exhortations les plus pathétiques ; disoit les choses les plus touchantes. Un moment après, il faisoit le méchant Prédicateur, & tenoit des discours extravagans avec le même sérieux. „ Quand „ Mad. de Longueville lui disoit, Sarrazin, „ prêchés comme un Cordelier, il prêchoit „ comme un Cordelier ; prêchés comme

un Capucin, il prêchoit comme un Capucin. S'il y avoit eu de son tems un P. Bourdalouë, & que Mad. de Longueville lui eut dit, prêchés comme un Bourdalouë, il auroit prêché de même (1). Enfin, il faisoit tout ce qu'il vouloit de son esprit; le mal est qu'il commençoit beaucoup de choses, mais il n'achevoit jamais rien.

Ceux qui ont jeté les yeux sur le *Memoire* peuvent se ressouvenir des louanges que l'on y donne aux talens qu'avoit M. du Perier pour la Poësie Latine. Il avoit beaucoup de jalousie de la reputation de Santeuil, & celui-ci étoit à peu près dans le même cas par rapport à lui. Ils s'envoïoient cependant réciproquement tous leurs Vers; mais quand Santeuil lui écrivoit, tantôt il marquoit à la marge les endroits qui lui paroïssent les meilleurs: tantôt, *Du Perier, que diras-tu de ces beaux Vers?* tantôt, *Tu te pendras de dépit de n'en pouvoir faire autant;* & ailleurs, *tiens tes fenêtres fermées, de crainte que tu ne te jettes dans la rue de desespoir.* M. du Perier étoit Gentilhomme, mais fort mal pourvu des biens de la fortune. Santeuil lui reprochoit la pauvreté, en lui disant: *Avec tes beaux Vers tu n'es pas la maille, & moi avec les miens j'ai toujours une douzaine de bouteilles de bon Vin dans ma chambre.* Cette passion pour la Poësie fut l'unique obstacle qui se trouva à l'avancement de M. du Perier. M. Pelisson auroit fort souhaité de lui faire du bien, mais il ne parle que de ses Vers, disoit-il, & je ne sçai à quel l'employer. Une imagination.

(1) P. 114. 117.

gination singulière & qu'il débitoit d'un grand sens froid, c'est qu'il falloit être Gentilhomme pour bien faire des Vers Latins (1).

Les Contes que M. de Segrais fait sur Chapelain regardent son avarice, & c'est un excellent supplément à ce que Vigneul Marville en avoit déjà raconté. Voici ce qu'il y a de particulier dans le *Segresiano*: Il étoit tant qu'il pouvoit d'être choisi pour Directeur de l'Académie, dans la crainte que quelqu'un de la Compagnie ne mourût dans le cours de son Directorat & qu'il ne lui en coûtât vingt livres pour les fraix du Service que l'on fait à chaque Academicien. Comme l'on s'en apperçut, on eut l'adresse de le faire Directeur dans le tems de la maladie dont mourut M. le Chancelier Seguier, Protecteur. Vers la fin des trois mois, sachant que l'Académie continuoit quelquefois ses Directeurs, il eut grand soin de demander qu'on lui donnât un Successeur. Mais on remit la deliberation, sous prétexte qu'il n'y avoit pas un assez grand nombre d'Academiciens, & M. le Chancelier mourut dans cet intervalle, M. Chapelain étoit inconsolable; *Me voila ruiné*, disoit-il, *mon bien n'y suffira pas: je me consolerois si c'étoit un autre Academicien, mais c'est le Protecteur de l'Académie; cette dépense va me réduire à l'aumône.* M. Patru avoit beau lui représenter que le Service de M. le Cardinal de Richelieu ne l'avoit pas ruiné, & que deux Pistoles de plus l'avoient tiré d'affaire. Il ne pût faire entendre raison à M. Chapelain, & ce-
lui

(1) Pag. 128, 129.

lui-ci representa si bien qu'il n'étoit pas assez riche pour supporter cette dépense, qu'il obtint que chacun y contribueroit ; de sorte qu'ayant arraché aux uns un écu d'or, & une somme plus modique aux moins aisés, il gagna peut-être sur cette cérémonie (1). M. de Segrais reprend l'Auteur des *Mélanges Historiques & Politiques* d'avoir dit que M. Chapelain étoit bon ami, & il donne des preuves du contraire. Un jour du Perier, qui se trouvoit court d'argent, lui demanda quelque secours, mais il n'en put tirer qu'un Ecu, & cet effort fut accompagné des paroles suivantes : *Nous devons secourir nos amis dans leurs nécessités, mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe.* Il est mort riche de quatre-cens mille livres, & ce fut la crainte de payer un liard qui fut cause de sa mort. Voici comment. S'étant mis en chemin pour se rendre à l'Académie & gagner quelques jettons, & ne voulant pas donner un double pour passer le ruisseau sur une planche que l'on y avoit jetée, il attendoit tranquillement que l'eau fût écoulée ; mais ayant regardé au Cadran, & voyant qu'il étoit près de trois heures, il passa courageusement au travers de l'eau & en eut jusqu'à mi-jambe. Au lieu de s'approcher du feu lorsqu'il fût arrivé à l'Académie, il glissa adroitement ses jambes sous une table, & le froid qu'il eut, lui causa la fluxion sur la poitrine, dont il est mort (2). M. de Segrais ajoute, qu'il étoit aussi jaloux qu'avare. S'il disoit du bien,

ce

(1) P. 224. 224. 227.

(2) P. 226. 227.

ce n'étoit pas de ceux qui pouvoient lui faire ombre, mais de gens qui vivoient dans quelque coin d'une Province.

M. de Segrain avoit été attaché à Mademoiselle, & la considération que cette Princesse eut d'abord pour lui, ne servit pas peu à le lier avec les personnes les plus distinguées à la Cour. Il aimoit à se rapeller ceux qu'il y avoit connus, ou dont il avoit entendu parler. Le *Segrain* en fournit des preuves, & l'on y trouve des faits assez amusans sur quelques Seigneurs. La Misantropie de M. le Duc de Montausier y est vivement dépeinte. L'on n'y donne pas même une grande idée de la manière dont il élevoit M. le Dauphin. Transcrivons-en trois passages. „ Moliere a bien représenté M. „ de Montausier dans son *Misanthrope*; c'é- „ toit là son propre Caractere. Ce n'est point „ par son mérite qu'il a été élevé au pos- „ te où il étoit, mais par la fortune. M. de „ la Rochefoucault auroit bien mieux réussi „ que lui. Monseigneur auroit appris tout „ ce qu'un Prince comme lui devoit appren- „ dre, seulement en le regardant: il étoit „ doux, complaisant, agréable & insinuant, & „ il avoit cet air de décision & d'autorité qu'a- „ voit M. de Montausier. Monseigneur ne „ sçavoit pas encore les principes de la Lan- „ gue Latine, qu'il étoit en colere de ce „ qu'il ne sçavoit pas le Grec. Il a été cau- „ se de la mort de M. de Perigny, lequel é- „ tudia le Grec avec tant d'application, „ qu'il en devint malade & mourut (1).

Le second passage n'est pas moins piquant;

„ il est conçu en ces termes : „ M. de Mon-
 „ taufier faisoit quelquefois des Vers *,
 „ mais c'étoit des Vers Profaiques, où il
 „ n'y avoit ni Poësie, ni élévation d'esprit.
 „ Comme il étoit extrêmement inégal, cha-
 „ grin & pédant, aujourd'hui il étoit pour
 „ Quinault, & il s'exaltoit cent piques au des-
 „ sus de Corneille. Demain c'étoit Corneille
 „ qui étoit son Heros, & alors Quinault
 „ étoit le plus misérable de tous les Hom-
 „ mes. (1)

„ Voici le dernier trait contre M. de Mon-
 „ taufier. „ Mad. de Choisi disoit que c'é-
 „ toit un fagot d'ortie qui piquoit de quel-
 „ que côté qu'on le prit. Il prétendoit qu'il
 „ n'y avoit rien d'indifferent dans les actions
 „ d'un Prince, sur quoi Madame ***. lui
 „ disant, qu'un Prince voulant passer le tems
 „ à couper du Papier, il étoit indifferent que
 „ ce fut du Papier blanc ou du gris. *Saisant*
 „ *l'occasion*, repliqua-t-il, *il y en a aussi où*
 „ *il est plus à propos de couper du Papier gris.*
 „ Je ne sçai pas comment on ne s'est pas ap-
 „ perçu à la Cour qu'il étoit un peu fol.
 „ Monseigneur étoit si fort intimidé de ses
 „ manieres, qu'il n'osoit ouvrir la bouche
 „ pour parler, ne sçachant si ce qu'il diroit,
 „ seroit de son goût (2)

N'oublions pas la genereuse liberté avec
 laquelle M. le Maréch. d'Estrées parla à Louis
 XIV. On s'entretenoit devant le Roi, qui n'a-
 voit

* Ce jugement de M. de Segrais peut servir à réviser
 l'Épître Dedicatoire des Poésies de M. Menage.

(1) P. 112.

(2) P. 239.

voit alors que quinze ans, du Pouvoir absolu des Empereurs Turcs, & l'on en rapportoit plusieurs exemples : *Voilà*, dit le jeune Roi, *ce qui s'appelle regner*. M. le Maréchal d'Errées, qui étoit présent & qui sentoit toute la conséquence de pareils principes, lui répartit hardiment : *mais Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de leur temps*. M. le Maréchal de Villeroi, qui l'avoit entendu, fendit la presse & le remercia publiquement d'avoir détourné par cette réponse l'impression que ces discours lâches & flatteurs pouvoient faire sur l'esprit du Roi (1).

Finissons par la réflexion que fait M. de Segrain sur la vraie manière de remplir les Places de l'Académie Française. Il ne voudroit pas que l'on y introduisît un si grand nombre de gens de Qualité. „ Il en faut, „ *dit-il*, mais le nombre devroit être fixé à „ sept ou à huit, & les autres Académiciens „ devroient être choisis dans toutes sortes de „ belles Litteratures. Il y auroit fort peu de „ Science, s'il n'y avoit que des Poètes ; car „ les Poètes, de même que les Prédicateurs, „ sont pour l'ordinaire ignorans en „ toute autre chose que dans leur Profession. Messieurs Chapelain & Mezeray étoient bien intentionnés pour ce qui regardoit l'avantage de l'Académie, & quand „ quelque Académicien étoit mort, ils disoient, „ il nous manque un Académicien „ habile en telle sorte de Science ou Connoissance ; il faut en chercher un. En effet

l'Ac-

„ l'Academie a besoin de Grammairiens , de
„ Poëtes , d'Orateurs , d'Historiens , de Cri-
„ tiques , de Sçavans dans les Langues , &
„ de gens expérimentés dans les beaux Arts ,
„ dans l'Architecture , Sculpture , Peinture ,
„ dans la Navigation & autres.

Il y a encore plusieurs autres faits curieux dans le *Segresiana* que nous ne pouvons pas indiquer , & de plus la lecture de cet *Ans* demande si peu de tems , qu'il vaut mieux avoir recours au Livre même qu'à l'Extrait. Il s'y est glissé quelques fautes qui ne sont pas apparemment de Mr. de Segrais , mais du Copiste. Jamais cet excellent homme n'eut écrit que Madem. de Scudery étoit fille de Mr. de Scudery de l'Academie Françoisse (1). On a aussi ramassé quelques polissoneries qui n'auroient pas sans doute échappé à M. de Segrais , s'il avoit crû qu'on les dûr un jour recueillir. Telle est celle que M. de Riandé dit au P. Eudes. C'est là sans doute la raison qui a fait supprimer ce Livre à Paris , & qui a attiré des affaires au Censeur Roial qui l'avoit approuvé.

Le second Volume de ce Recueil de M. de Segrais contient, 1. ses Eglogues ; 2. Un Opera qui n'a jamais été représenté , parce que Lully , à qui le Poëte s'adressa pour en composer la Musique , ne voulut point lui rendre ce petit service ; 3. La Description de l'Isle invisible , & l'Histoire de la Reine de Paphlagonie. Ces deux dernières Pieces sont en prose de la façon de Mademoiselle , fille de Gaston , frere de Louis XIII. Cette Princess-

M. de Tontreil, de M. Boileau, & de quelques-uns de nos meilleurs Ecrivains, & que l'on en fit un Corps complet? Il y auroit deux manieres differentes de les disposer. On pourroit les mettre dans l'ordre où ils ont été composés; & cette methode a cet avantage qu'elle developpe en un moment tous les progrès d'un Auteur, & donne lieu à faire plusieurs reflexions utiles à ceux qui prennent plaisir à le suivre dans ses idées. D'autres personnes aimeroient peut-être mieux que le Recueil présentât d'abord les Poësies, qu'on fit succeder les Ouvrages en Prose, & qu'on le terminât par quelques morceaux auxquels il a eu beaucoup de part, & que le Public mect sur son compte. Nous avouons que la premiere disposition nous paroît sujette à de moindres inconveniens. Enfin, il faudroit mettre à la tête de l'Edition une bonne Vie de M. de Segrais, dans laquelle on pût apprendre à le connoître parfaitement, lui & ses Ouvrages, y ramasser & discuter les jugemens que les Sçavans & les beaux Esprits en ont portés, & ce qui seroit encore plus curieux, donner une juste idée de l'état où étoient les Lettres lorsqu'il commença à travailler, comparer sans prévention le goût qui regne dans ses Eglogues & dans ses Romans, avec celui qui est répandu dans des Ouvrages du même genre, lesquels sont plus à la mode que les siens, & chercher par quelles raisons? Voilà ce qui meriteroit d'être approfondi.

ARTICLE III.

VERS MANUSCRITS.

*Épître de M. de Sanlecque à M. le Duc
de Nevers.*

I.

M. De Sanlecque faisoit assez bien des Vers, & nous en avons quelques-uns de sa façon qui n'ont pas été trop mal reçûs. Nous croions que c'est là tout ce que l'on peut dire en sa faveur. Il est vrai que les RR. PP. Journalistes de Trevoux le mettent en quelque endroit à côté de M. Des Preaux : mais ceux qui connoissent les intérêts de la République des Lettres, savent que ces Peres n'ont jamais traité M. Des Preaux que la ferule à la main. Entrons charitablement dans leur intention ; leur but n'étoit pas d'élever M. de Sanlecque, ils vouloient humilier l'Horace François.

M. le Duc de Nevers versifioit à peu près dans le même goût que le Chanoine Regulier. Il faisoit de tems en tems des Satyres, & ce fut à l'occasion d'une Piece de cette espèce qui tomba entre les mains de Sanlecque, que celui-ci écrivit l'Épître suivante. Elle n'a jamais été imprimée, & par cette raison elle se trouve du ressort de la Bibliothèque François.

Nevers, docte Nevers, quelle aimable Satyre !
Ceux-mêmes dont tu ris, sont les premiers à
rire ;

De

**De plus, tout vicieux, dont tu nous fais hor-
reur,**

**T'admire & ne se plaint que de son propre
cœur.**

Par tout on voit tes Vers hardis avec justesse;

Tu joins l'enthousiasme à la délicatesse ;

**Là tout est simple & grand, là point de tour
nouveau**

Qui n'ait les agrémens du véritable beau.

**C'est là que les Portraits n'ont rien de gigan-
tesque ;**

**Le grave n'est point froid ; le plaisant , point
burlesque.**

**On n'y voit point sur tout de ces Vers lan-
guissans,**

**Dont l'un est pour la rime, & l'autre pour le
sens.**

Dans tes transitions, ta Muse, toujours sage,

Sçait cacher au Lecteur le moment du passage.

**Là , tout est vif, le trait perce aussitôt qu'il
part ;**

La Nature en un mot s'y confond avec l'Art.

Pourquoi donc le Public ne pourra-t-il pas lire

**Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il
admire?**

**Mais un Duc déroger ! un Duc se faire Au-
teur !**

**Un Duc ! un Duc au plus doit n'être que Lec-
teur.**

**Quoi donc ? Rome autrefois crut-elle que Lu-
crèce**

Fût par ses nobles Vers dégradé de Noblesse?
 Quand Perse avoit le front couronné de Laurier,
 Par Edit des Censeurs, devint-il roturier?
 He! qui peut comme toi faire aimer la Sa-
 tyre?

Boileau? Non, non, Boileau ne sçait plus que
 médire;

Et quoiqu'il soit bien vieux, sa Muse d'aujourd'hui

Dè vingt ans pour le moins est plus vieille que
 lui:

Il veut polir un Vers qu'il croit encor subli-
 me;

Mais c'est en vain, son Vers est plus dur que
 la rime.

Qui pourroit plaire encor? Ce malheureux
 Gacon,

Dont le Vers sent si fort la bourbe d'Helicon:
 Lui qui... Mais laissons-le barbotter dans sa
 fange,

Son nom profaneroit ma Muse & ta louange.
 Fais donc que le Public dise, en lisant tes Vers,
 Horace n'est point mort, il est Duc de Ne-
 vera.

II.

Origine de M. Arouët de Voltaire.

On portera tel jugement que l'on voudra
 de la bagatelle suivante.

Apollon prit un jour du goût pour la Folie:

S'il la trouva jolle,

Elle l'aima d'abord, & Sermons furent faits.

Hy.

Hymen les garotta. Je gage
Que c'est de là que vient la mode du Ménage,
Sans la Folie eût-on jamais
Connu le Mariage ?
Grossesse, au bout de quelque tems,
A leurs desirs impatients
Vint annoncer les fruits de l'Alliance.
Je veux, dit Apollon,
Que cet Enfant prime au sacré Vallon,
Qu'il surpasse, dès sa naissance,
Poètes présens & passés.
Non, non, dit la Folie ; & pour lui c'est assez
Qu'il ait mon air, mes traits, ma ressem-
blance,
Et que tout fasse en lui connoître ma puissance.
Mon feu, reprit Phœbus, se verra dans les yeux ;
Ce sera mon Portrait, & point du tout le vô-
tre.
Puisque vous m'obstinez, dit l'autre,
Je prétends qu'il soit fou, même fou sérieux.
Leurs querelles bien-tôt se virent terminées ;
Et, pour les accorder tous deux,
Le grand Maître des destinées
De chacun remplit le souhait :
La Folie au Parnasse accoucha d'Arouët.

III.

Le Parnasse Moderne.

C'est la coutume de tirer tous les ans un
C 4 Feu

Feu d'artifice aux Thuilleries le jour de la Fête de S. Louis. Les décorations du Théâtre, où l'on avoit dressé ce Feu d'artifice en 1722, représentoient le Parnasse, & sur ce qu'il étoit mal peint, Gacon fit les Vers suivans :

Comme chacun grondoit de voir que, tout en face

Du fameux Palais de nos Rois,
On avoit fait Pegase un vrai Cheval de bois ;
Et barbouillé tout le Parnasse,
Le Peintre dit, en s'excusant
D'une si grossiere Peinture;
C'est le Parnasse d'à-présent
Que j'ai dépeint d'après nature.

I V.

L'Eglogue que nous allons donner est du nombre des Pièces qui doivent être recueillies avec tout l'empressement possible. Elle n'a jamais été imprimée, & il n'y a gueres que les amis de l'Auteur qui l'aient vuë. On y peut admirer une douceur de Style qui fait plaisir, & l'on y sent cet air naïf qui a fait la réputation des Eglogues de M. de Segrais. Au reste, le sujet est imité de M. de Fontenelle, & la Doris de Madem. de *** a bien de la ressemblance avec la Delie de cet illustre Poëte. Je regrette seulement que ces deux Auteurs aient employé les Vers mêlés. Les vers Alexandrins me paroissent convenir beaucoup mieux à l'Eglogue.

DO-

D O R I S.

E G L O G U E.

**Paissés, mes chers Moutons, desormais sans al-
larmes,**

**Ne craignés rien, je veillerai sur vous:
Ma Houlette & mon Chien sont d'assés fortes ar-
mes**

**Pour vous sauver de la fureur des Loups,
Vous ne me verrez plus d'aucun plaisir touchée,
Porter ailleurs des soins dont vous étiez jaloux,
De tout ce que j'aimois je me sens détachée,
Vous seuls serés l'objet de mes soins les plus doux.**



Tirfis vous déroboit un secours nécessaire;

**Je vous laissois sans guide en liberté;
Je croïois qu'il m'aimoit, hélas! & , pour lui
plaire,**

**Que n'aurois-je alors pas quitté?
Que, pour le fuir, mon cœur s'est fait de vio-
lence !**

**N'allés pas vous en allarmer ;
Je soupire encor quand j'y pense;
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.**



**Arbitre de mon sort, Maîtresse de moi-même,
Je coulerai mes jours sans craintes, sans desirs;
Rien n'empoisonnera desormais mes plaisirs,
Si l'on en peut goûter quand on perd ce qu'on
aime.**



Mon cœur n'est pas encor épris
Des douceurs de l'indifference,
Mais la Raison, l'Experience
M'en feront connoître le prix.
Quel changement, hélas ! pour une ame sensible !
Je sens qu'à cet état plaissable,
J'aurai peine à m'accoutumer ;
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.



Des charmes de la Solitude
Je ferai, s'il se peut, tout mon amusement.
Non, ce n'est plus qu'un reste d'habitude,
Qui pour Tircis me parle en ce moment.
Encore un peu de résistance,
Et je pourrai le voir avec indifférence...
De toute ma Raison j'ai besoin de m'armer.
Contre un Amant si redoutable ;
Des Bergers du Canton, il est le plus aimable ;
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.



Il me paroît que tout conspire,
A rappeler ma liberté.
L'Inconstant & badin Zephyre,
En passant près de moi, semble tout bas me dire,
Tu plains Flore qui m'aime avec fidélité ;
Mais le Berger, pour qui ton cœur soupire,
Me surpasse en légèreté.



Quand je vois à regret perir ces fleurs nou-
velles,

Qu'un

Qu'un même jour voit naître & voit mourir,
Je les entens qui se disent entre elles,
Doris sur nôtre sort doit-elle s'attendrir?
Nous passons, il est vrai, d'une vitesse extrême,
Mais son destin est-il plus doux?
L'Amour du Volage qu'elle aime,
N'est pas plus durable que nous.



Filles de la brillante Flore,
Et vous, Zephire, qu'elle adore,
Répétez-moi souvent ces utiles discours:
Contre un penchant fatal soutenez ma tendresse,
J'ai besoin de votre secours:
Tirfis n'a rien perdu de ces graces touchantes,
De ces manieres séduisantes,
De cet air, de ces traits, si propres à charmer.
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.



A ces mots, Doris trop emuë,
Honteuse d'en avoir tant dit,
Moins par raison que par dépit,
En soupirant se tut, baissa la vuë.
Pour dissiper son trouble & calmer ses transports,
Elle voulut, par de nouveaux efforts,
Appeller sa Raison au secours de sa gloire;
Mais elle souhaitta vainement son secours:
Les combats qu'on livre à l'Amour
Ne font qu'illustrer sa victoire.

*Discours prononcez dans l'ACADEMIE
FRANÇOISE, le Jeudi 25 Fevrier
1723. à la Reception de M. l'Abbé
HOUTTEVILLE. A Paris, chez J.
B. Coignard. 1723. in 4. pagg. 23.*

UN Ouvrage dont le succès ne pouvoit être plus éclatant, la confiance d'un Ministre aussi cher à l'Academie par ses talens qu'il l'est à toute la France par la douceur de son Ministère; des Amis également vifs & accredités; tout promettoit à M. l'Abbé Houtteville la premiere place qui vaqueroit dans cette illustre Compagnie, & son Discours justifie le choix qu'elle a fait de sa Personne, pour remplir le vuide qu'y laissoit la mort de M. l'Abbé Massieu.

M. l'Abbé Houtteville se plaint d'abord avec une reconnoissance éloquente de l'embarras où le mettent les bontés de MM. de l'Academie; il n'apporte parmi eux qu'un cœur pénétré de la grace qu'il en a reçue, mais il craint qu'un retour si naturel ne l'acquiesce pas assez; Il se rassure bientôt en considérant que toute la reconnoissance que ces Messieurs exigent de ceux qu'ils adoptent, est qu'ils se rendent plus parfaits, & qu'ils s'efforcent d'atteindre où ils sont arrivés eux-mêmes. Quelque vaine que lui paroisse cette ambition, elle le flatte; il est docile, dans l'âge des leçons, épris des grands Modèles & glorieux de les retrouver dans ses Con-
fre-

freres. „ Ce titre que je prononce avec
 „ transport, *dis M. l'Abbé Monteville*, ce
 „ titre va donc me donner droit à vos con-
 „ noissances, à vos lumières & m'ouvrir
 „ tous vos thresors. J'aime à parcourir dé-
 „ ja les secours qui me sont destinés, &
 „ les richesses qui m'attendent; ici me se-
 „ ront confiés les plus intimes secrets de
 „ l'Art. Vous m'inspirerez ce goût du beau,
 „ ce discernement exquis & judicieux, ce
 „ choix délicat, ce naturel gracieux & doux,
 „ cette aimable & délicieuse simplicité, ce
 „ caractère de sublime & de force qui dans
 „ les divers genres mettent le prix aux pro-
 „ ductions de l'Eloquence. Vous m'ap-
 „ prendrez à sentir ce qu'elle avoue & ce
 „ qu'elle réproouve; ce qui est dans le Vrai
 „ & ce qui n'est qu'imposant; ce que la Re-
 „ gle autorise & ce qui la blesse; ce qui
 „ peut être heureusement hazardé pour em-
 „ bellir la Raison & ce qui la dépare, ou
 „ par de vains ornemens, ou même par de
 „ vraies beautés, mais répandues & prodig-
 „ guées au de là d'une sage mesure. Vous
 „ m'instruirez à enrichir le Style, sans mul-
 „ tiplier les termes contre le respect invio-
 „ lable de l'usage; à discipliner l'Imagina-
 „ tion; à soumettre les nouveautéz auda-
 „ cieuses à la correction du Langage; à dé-
 „ crire par des traits vifs & rapides qui pei-
 „ gnent tout l'objet; à trouver les routes
 „ de la persuasion, & le rare avantage d'être
 „ exact sans cesser de plaire.

C'étoient-là les vûes du grand Cardinal
 de Richelieu dont l'Eloge se trouve ici par-
 fai-

faitement enchaîné, & qu'on louë d'avoir
 toujours songé à l'Academie, au milieu des
 affaires importantes du Ministère, comme à
 la plus noble & à la plus durable portion de sa
 gloire. „ Il avoit élevé notre Monarchie
 „ à la hauteur des plus grands Empires de
 „ l'Univers : Mais nous cedions encore
 „ le pouvoir de la Parole, & c'est par vous
 „ qu'il vouloit qu'un jour la France pût dis-
 „ puter de genie avec Athenes & avec Rome.
 „ N'avez-vous que rempli ses esperances?
 „ Eh ! vos Ouvrages nous ont contraint de
 „ mettre en doute s'ils n'ont que le mérite
 „ des premiers Modeles. Quelle rapidité dans
 „ vos progrès ! L'Esprit étonné les suit à
 „ peine. En moins d'un siecle, vos heureux
 „ travaux nous ont reproduit des Sophocles,
 „ des Euripides, que toutes les Nations
 „ traduisent à l'envi, & qui ont accru dans
 „ la nôtre les sentimens Heroïques, le ge-
 „ nereux amour de la Patrie, & la noble é-
 „ mulation pour les Vertus Civiles. Un au-
 „ tre Homere a parlé notre Langue avec la
 „ sagesse de Virgile. C'est la Vertu elle-mê-
 „ me qui l'instruit à former les Rois. Ses
 „ pures leçons ravissent l'ame, & l'harmonie
 „ poétique de sa Prose enchante l'oreille.
 „ De la Lyre de Pindare, muette durant
 „ tant de siecles, sont sortis de nouveaux
 „ accords. Oui, peut-être que la Grece, qui
 „ en étoit si vaine, n'en a vu que les Ef-
 „ fais, & que la posterité nous applaudira
 „ d'en avoir vû la perfection. Plaute a répa-
 „ ru, mais plus modeste ; Terence, mais
 „ plus vif, plus intéressant, plus varié. Ho-
 „ race

„ race s'est rémontré , mais plus chaste ;
 „ Philosophe également enjoué , & Censeur
 „ du moins aussi moral. Le Phedre du der-
 „ nier siècle raconte avec l'élégance de l'An-
 „ cien ; & il a de plus le naïf simple d'Eso-
 „ pe, jusqu'alors inimitable ; Modèle lui-mê-
 „ me si bien imité depuis. Théocrite & Virgi-
 „ le se sont fait entendre parmi nous. Ce sont
 „ les mêmes Bergers ; mais leurs Concerts
 „ sont plus élégans , plus tendres , & ils choi-
 „ sissent mieux les sujets de leurs Chansons.
 „ Un imitateur original a fait revivre Lu-
 „ cien ; je le reconnois à sa legereté ingenieuse
 „ dans les manieres même les plus austeres.

Après avoir ainsi developpé ce que les
 Lettres doivent à l'établissement de l'Acade-
 mie Françoisé , M. l'Abbé Houteville paie
 le tribut accoutumé à M. le Chancelier Se-
 gnier, au feu Roi & à Louis XV. Il annon-
 ce les esperances que ses qualités naissantes
 doivent faire concevoir à toute l'Europe.
 C'est le cœur qui parle dans cet endroit du
 Discours de M. l'Abbé de Houteville , &
 chaque François y reconnoitra, avec plaisir,
 ses sentimens particuliers. A ces souhaits en
 faveur de nôtre jeune Monarque , succe-
 de l'Eloge du Prince qui a fait goûter à
 la France une paix solide , dans les conjonc-
 tures où elle avoit le plus lieu d'appréhender
 de funestes divisions. Vient ensuite celui du
 Cardinal , qui soutient si dignement tout
 le poids du Ministère. Le Discours finit
 par les regrets & par les louanges que le
 nouvel Academicien donne à son prédeces-
 seur. „ Bientôt, dit-il, Bientôt vous verrez,
 „ Mes-

„ Messieurs, ce qu'il avoit composé sur la
 „ Poësie François. C'est l'Histoire de vos
 „ prédécesseurs, c'est la vôtre même, c'est
 „ la preuve de son attachement pour l'Acad-
 „ demie: Qualité, que je mets encore au-
 „ dessus des autres; peut-être par le plaisir
 „ de louer, dans celui que je remplace, un
 „ zèle que je ressents au même degré que lui.
 „ Unique conformité, dont il m'est permis
 „ de m'applaudir.

La réponse de M. l'Abbé Mongin, alors Directeur de l'Academie, commence par où finit le remerciement de M. l'Abbé Houteville, je veux dire par l'éloge de M. l'Abbé Maffieu. Quelque respect que nous aïons pour sa mémoire, nôtre principale attention doit être dans cet Extrait pour son successeur. Nous devons nous attacher à le faire connoître dans les Pais Etrangers, pour qui ce Journal est principalement destiné. Transcrivons ce que M. l'Abbé Mongin dit de son Traité de la Religion Chrétienne prouvée par les Faits: Il louë d'abord la modestie de M. l'Abbé Maffieu, qui a paru mépriser une réputation qui auroit pû le rendre plus celebre, mais qui ne pouvoit jamais le rendre plus estimable, & ensuite s'adressant au nouvel Academicien, il lui dit:

„ Vous commencez, M O N S I E U R, une
 „ carrière différente, & le Public, qui vous est
 „ redevable de l'Ouvrage † le plus intéressant
 „ qui puisse occuper la Raison, n'aura pas sans
 „ doute été surpris de notre choix. Il l'auroit
 „ été de notre oubli ou de notre lenteur. Vo-

† Traité de la Religion Chrétienne prouvée par les faits.

„ tre jeunesse ne pouvoit autoriser nos re-
 „ tardements. Nous pesons le merite, &
 „ nous n'attendons par les années. Nous
 „ trouvons en vous le Sçavant, l'Orateur
 „ & un Deffenseur de la Foi; falloit-il que
 „ tous ces titres devinssent surannez pour
 „ honorer nos suffrages?

„ Nous les devons à ces vives lumieres
 „ qui ont porté l'évidence jusques dans les
 „ profondeurs de la Revelation & des divi-
 „ nes Ecritures. Les Peres de l'Eglise, dont
 „ vous nous avez retracé les vivantes ima-
 „ ges; les saints Prophetes, que vous nous
 „ avez si clairement exposez comme les pre-
 „ miers témoins du Messie, & les premiers
 „ confidents du Créateur, nous avoient tous
 „ parlé pour vous. Et c'est la Religion elle-
 „ même, conduite par l'Eloquence, qui vous
 „ a pour ainsi dire ouvert nos portes.

„ Jusques-ici les Sçavants de l'Antiquité,
 „ nos veritables Modèles, nous avoient re-
 „ commandé leurs Disciples. Mais ces
 „ grands hommes n'ont été que vos pre-
 „ miers Maîtres. Formé dans leur école,
 „ vous avez cherché dans des sources plus
 „ pures, un objet plus digne de vos talents.
 „ Eleve de Demosthene, vous n'avez ap-
 „ pris à manier ses foudres, que pour faire
 „ tomber ses idoles; & plein du feu qui
 „ l'animoit pour la liberté, vous ne lui avez
 „ enlevé les traits dont il perçoit le tyran de
 „ sa Patrie, que pour en abattre les enne-
 „ mis de la Religion.

„ Les Philosophes n'avoient éclairé que
 „ la Raison, & l'avoient souvent seduite.

„ En admirant Platon, je m'égare. D'un
 „ autre côté je vois les plus sublimes Théo-
 „ logiens raisonner de nos mystères, sans
 „ les éclaircir. Mais dans le sçavant Traité
 „ que vous nous avez donné de la Religion
 „ Chrétienne, vous fixez la Raison, &
 „ vous affermissez la Foi. La Foi par elle-
 „ même est obscure, c'est une nuit qu'il
 „ faut éclairer; & tant qu'on ne traite que
 „ du dogme, on ne sort point de cette nuit
 „ profonde. Mais quand on me devoit
 „ tous les siècles, quand d'âge en âge on
 „ me présente des faits devenus incontes-
 „ tables par leur enchaînement, & que je
 „ vois que celui qui précède, déjà an-
 „ noncé lui-même, annonce encore celui
 „ qui doit suivre, je vois alors un flambeau
 „ qui m'éclaire & de près & de loin; je
 „ vois une trace & comme une chaîne de
 „ lumières, qui me conduit depuis l'origine
 „ du Monde jusqu'à nos jours.

„ A l'éclat de cette lumière immense,
 „ mes doutes & mes incertitudes se dissipent;
 „ avec ce fil sacré, fil éternel que je vois
 „ dans la main de Dieu même, & que
 „ tient depuis le commencement jusqu'à la
 „ consommation des siècles, je sors d'un
 „ labyrinthe d'erreurs, je marche sans crain-
 „ dre de m'égarer, & j'évite ces préci-
 „ pices & ces abîmes affreux où je vois
 „ s'enfoncer les impies & les incrédules.

„ Pour mieux les convaincre & les redui-
 „ re enfin à un éternel silence, vous leur
 „ avez laissé la liberté de tout dire. Sûr de
 „ votre cause & des forces qu'elle vous don-

„ ne, vous ne craignez point que les coups
 „ qu'on peut vous porter puissent jamais
 „ vous affoiblir. Vous voulez une victoire
 „ fierement disputée, & qui vous laisse tout
 „ l'honneur d'une longue résistance. Les
 „ foibles dans la Foi auront peut-être trem-
 „ blé, en vous voyant si long-temps aux
 „ prises avec l'ennemi; mais à un homme
 „ sage & qui veut terminer les disputes, il
 „ y a de la patience à écouter l'incrédule,
 „ & de la prudence à lui laisser épuiser ses
 „ forces. Ce n'est pas assez de le vaincre,
 „ il faut le faire expirer dans le combat, &
 „ tirer de ses veines tout ce sang malheu-
 „ reux qui ne serviroit dans la suite qu'à
 „ renouveler le scandale, & à donner de
 „ nouveaux défis à la Religion.

„ Non seulement vos preuves sont victo-
 „ rieuses par leurs forces, vous les avez
 „ encore rendues brillantes par le nouvel
 „ éclat que vous leur avez donné. Si elles
 „ n'avoient été qu'invincibles, & que vous
 „ les eussiez exposées sans ornemens, la
 „ paresse ou l'indolence les auroit négligées,
 „ comme ces armes antiques que leur pe-
 „ santeur a fait abandonner, & dont on ne
 „ peut plus se servir sans en ôter la rouil-
 „ le, & sans les rendre plus légères & plus
 „ tranchantes.

„ En effet, le grand art de persuader sera
 „ toujours celui de plaire, & on ne plaira
 „ jamais avec la Raison toute seule & dé-
 „ nuée d'ornemens. Il faut présenter le vrai
 „ sous l'image du beau; & pour entraîner

„ l'esprit par la force des preuves, il faut
 „ commencer à gagner le cœur par les gra-
 „ ces & par les charmes du discours. La
 „ séduction en est permise quand elle con-
 „ duit à la vérité.

Ce morceau de la réponse de M. l'Ab-
 bé Mongin donne une si grande idée de
 travail de M. l'Abbé Houteville ; il re-
 trace avec tant de dignité le plan de son
 Traité de la Religion Chrétienne, que nous
 ne pouvons pas nous imaginer qu'il y ait
 des Lecteurs d'assez mauvais goût pour se
 plaindre que nous sommes de simples Co-
 pistes. En tout cas, il est si rare que les
 Journalistes aient d'aussi belles choses à co-
 pier que nous n'apprehendons pas qu'on nous
 fasse souvent les mêmes reproches.

Ces deux Discours sont suivis de la Ha-
 rangue que M. l'Abbé Mongin fit au Roi
 le 23. de Février sur sa Majorité. Elle est
 conçue en très-peu de mots ; mais elle ren-
 ferme dans sa brièveté des traits admira-
 bles, & l'Eloquent Orateur a trouvé l'art
 d'y rassembler les louanges les plus delica-
 tes & les conseils les plus salutaires, sans
 que l'on puisse l'accuser d'être tombé dans
 une basse flatterie, ou d'avoir pris mal à pro-
 pos le ton d'un ennuyeux Pedagogue. La
 dernière pensée est vraiment touchante.

„ En devenant Majeur vous devenez, Si-
 „ RE, le Pere de vos Peuples ; ils n'ont pas
 „ attendu pour vous aimer que vous devins-
 „ siez le Dispensateur des graces & des re-
 „ compenses. Leur amour s'est déclaré sans
 „ l'attrait des bienfaits ; & aujourd'hui plei-

„ nement rassurez sur les derniers perils qui
 „ sembloient menacer vos jours, ils atten-
 „ dent de Votre Majesté qu'elle justifiera
 „ de plus en plus & leurs acclamations tant
 „ de fois réitérées, & toutes les larmes que
 „ vous leur avez coutées.

Avant que de passer à un autre Extrait, nous croyons qu'il est de nôtre devoir de faire connoître un peu au long ce que l'on a pensé en France du *Traité de la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*. Les Etrangers sont en droit de nous demander ce détail : Nos Livres ne parviennent à eux que longtems après qu'ils ont été imprimés, & le but des Journaux est de suppléer à la lenteur du Commerce.

Il est arrivé au *Traité de la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*, ce qui arrive à presque tous les Ouvrages nouveaux. Paris est en proie à deux Partis qui n'approuvent que ce qui est conforme à leurs idées, & dès que l'on s'en écarte le moins du monde, il ne faut plus compter sur leurs applaudissemens. En récompense, chacun vante avec soin les qualitez de ses partisans, & quand il s'en élève quelqu'un qui peut faire honneur, il n'est rien que l'on ne fasse pour établir sa reputation.

Nous ne croions pas déplaire à M. l'Abbé Houteville en disant qu'il s'est livré au Parti moderne, & que ses liaisons avec les Heros de ce Parti n'ont pas peu contribué au grand bruit qu'a fait le *Traité de la Religion Chrétienne*. Ces Messieurs annoncerent cet Ou-

vrage comme un Chef-d'œuvre , & ils parlèrent de l'Auteur comme d'un de ces Genies rares que la Nature produit exprès pour immortaliser le siècle où ils paroissent. L'érudition de M. l'Abbé Houteville , son style, tout fut trouvé admirable, & l'Edition entière épuisée en très-peu de tems.

Mais se trouve-t-il un Auteur assez heureux pour se concilier les suffrages universels ? M. l'Abbé Houteville put entrevoir que la chose n'étoit pas possible & il vit s'élever contre son Ouvrage tous ceux qui font profession d'aimer le Goût antique. Ces Messieurs se plaignoient avec amertume que le Défenseur de la Religion Chrétienne eût employé des tours peu décens dans un Livre qui demandoit le sérieux le plus grand. Il n'avoit songé , selon eux , qu'à faire un amas de termes nouveaux & précieux ; toute son Eloquence consistoit à allier des expressions qui n'étoient pas faites l'une pour l'autre, & qui se trouvant ainsi bizarrement assemblées , présentotent à ses Lecteurs les idées les plus monstrueuses.

Quelques personnes allerent même jusqu'à l'accuser d'avoir affoibli la Religion dans un Traité fait exprès pour l'établir, en donnant plus de force à ses objections qu'à ses preuves ; en mettant dans un plus beau jour les difficultés qui en sapient les fondemens , que les raisons qui peuvent dissiper nos doutes. Cette calomnie a passé jusqu'en Angleterre , où l'on a parodié le Traité de la Religion Chrétienne , mais d'une manière qui fait plus de tort à la

Religion Chrétienne même qu'à son éloquent Apologiste ; & l'on ne sçauroit assez jouer la précaution qu'ont prise ceux qui sont en France à la tête de la Librairie , d'en faire saisir tous les Exemplaires à l'entrée du Royaume.

Avant cette dernière Critique, il en avoit déjà paru trois, l'une dans les *Memoires de Trevoux* du mois de Juin 1722. & les deux autres séparément. La première sous le Titre de *Lettres de M. l'Abbé *** à M. l'Abbé Houtteville*. Paris, Pissot. pagg. 358. in 8. La seconde est imprimée chez Thiboult aussi in 8. L'Auteur a pris un nom Juif, & il s'attache particulièrement à refuter ce que M. l'Abbé Houtteville a dit de cette Nation, dont le Censeur prétend qu'il n'a point connu les sentimens. Voi. les *Memoires Historiques & Critiques de Decembre* 1722. p. 80.

N'oublions pas une circonstance qui fera plaisir à bien de Lecteurs. La belle & longue digression que M. l'Abbé Maffieu a fait dans la Préface des *Oeuvres* de M. de Tourreil, sur la décadence du Goût, doit sa naissance au Livre de M. l'Abbé Houtteville, son successeur dans l'Académie Française. C'est de lui-même que nous tenons cette particularité que nous aurions d'autant moins de raison de dissimuler, qu'après avoir lu avec attention le *Traité de la Religion Chrétienne*, il convint que c'étoit un très-bel Ouvrage ; que les matériaux en étoient bien choisis ; que le plan en étoit parfaitement disposé ; que l'on y découvroit les

D 4

plus

plus grands talens pour l'Eloquence, & qu'enfin il ne manquoit à l'Auteur que d'avoir consulté des amis sages & éclairés qui lui eussent bientôt fait comprendre qu'il ne faut jamais affecter les nouvelles expressions, ni abandonner les beautés réelles pour des traits éblouissans. Des armes si artistement dorées ne sont gueres propres pour le grand jour d'un combat. C'étoit-là le sentiment d'un Juge aussi integre qu'habile, il semble que ce soit celui du Public, qui tôt ou tard rend une justice exacte aux Auteurs. M. l'Abbé Houtteville lui-même paroît convenir de bonne foi dans son Discours que l'on a eu raison de lui reprocher ces défauts; & il promet de les éviter dans la suite. Que ne doit-on pas attendre d'un Ecrivain assez modeste pour faire lui-même un pareil aveu, au milieu de la plus brillante Assemblée de la République des Lettres. Que les Professeurs de Tergou * nous passent cette qualité. Nous produirons les Titres avant qu'il soit peu.

* Ce sont quelques Hollandois qui affectent de mépriser toute la Litterature Françoisé qu'ils ne connoissent point, & qui fiers de quelques idées assez justes, qu'ils volent à Quintilien, & qu'ils copient fidèlement, sans cependant en sentir toute la force, croient être en droit d'insulter tout ce qui ne porte pas la ferule dans quelque Gymnase Barbare.

ARTICLE V.

Traité du Juge Competent des Ambassadeurs, tant pour le Civil que pour le Criminel. Traduit du Latin de M. BYNKERSHOEK, Conseiller au Haut Conseil de Hollande, par JEAN BARBEYRAC, Professeur en Droit Public & Privé. A la Haye, chez T. Johnson 1723. in 8. pagg. 304. sans la Préface qui en contient 36.

Un cas particulier a donné naissance à cet Ouvrage. L'Envoïé du Duc de Holstein auprès des Etats Generaux, s'étant considérablement endetté dans le Commerce des Actions de la Mer du Sud, ses Créanciers s'adresserent à la Cour de Hollande, & ce Tribunal accorda non seulement la saisie de tous les effets qui ne seroient pas nécessaires à l'usage de ce Ministre, mais encore il le fit citer pour avoir à répondre sur plusieurs chefs. L'Envoïé se plaignit aux Etats Generaux que l'on avoit violé le Droit des Gens en sa personne, mais la Cour de Hollande justifia parfaitement dans sa réponse aux Etats de la Province, la conduite qu'elle avoit tenuë. Cette affaire fit beaucoup de bruit. M. Bynkershoek étoit tous les jours exposé aux questions de ceux qui se trouvoient avec lui dans les conversations particulieres, il dit li-

brement ce qu'il pensoit sur cette matière; il promit même de la discuter amplement dans un Livre particulier. Le Public a vu à l'effet de la parole de M. Bykershoek dès le mois d'Août de l'année 1721. qu'il donna son *Traité Latin de Furo Legationum*, & c'est le seul ouvrage qui soit revenu au Public à l'occasion d'un Négocié le plus ruineux qui ait jamais été inventé (1). M. Barbeyrac n'a pu refuser la Traduction de cet Ouvrage à un Seigneur de la Province de Groningue qui a crû qu'il ne seroit pas inutile de le mettre entre les mains de plusieurs Lecteurs qui n'entendent point le Latin, ou qui ne l'entendent que très-médiocrement. Indépendamment des sollicitations de M. Lewc, M. Barbeyrac se sentoit assez disposé à traduire l'Ouvrage de M. Bykershoek. Le sujet en est important, il interesse également les Ambassadeurs & ceux qui se trouvent dans l'obligation d'avoir quelque chose à démêler avec eux; mais ce qu'il y a sans doute de plus remarquable, est que l'Auteur, pour donner à son sujet toute l'étendue nécessaire, n'a pas seulement éclairci ce qui regarde la juridiction civile; il a traité la question entière; il est entré dans un détail exact des principes par où l'on doit décider les difficultez qui arrivent par rapport à la juridiction criminelle; il recherche les Loix du Pais, les Decisions de la Cour de Hollande, les Déclarations de Leurs Hautes Puissances. Enfin, il remonte jusqu'au Droit des Gens, qui bien entendu est toujours ce-

lui

(1) p. XXVIII de la Préface.

lui auquel il faut avoir recours. Avec de pareilles précautions, M. Bynkershoek a rendu son Livre d'un usage général.

M. Barbeyrac a ajouté à sa traduction un assez grand nombre de Notes, dans lesquelles il éclaircit plusieurs endroits de son Auteur. Distract par différentes affaires, M. Bynkershoek a composé son Ouvrage assez à la hâte, & il ne lui a pas été possible de trouver le tems de donner à ses matériaux l'ordre & la forme convenable : peut-être même que, quand il auroit été moins occupé, il eut négligé cet arrangement. M. Bynkershoek „ est un de ces Écrivains du plus „ haut vol, qui n'écrivent que pour les „ Savans, & qui ne veulent dire, autant „ qu'il se peut, rien que de nouveau. Il en „ a fait plus d'une fois sa déclaration, & il „ a raison de se mettre sur ce pied-là. Quand „ on est si riche de son propre fonds, & „ qu'on a d'ailleurs tant d'occupations aussi „ importantes que celles à quoi engage „ l'emploi de Conseiller dans une Cour „ Souveraine, par devant laquelle sont por- „ tez un grand nombre de Procès, & des „ plus considérables de tout le País, on „ fait très-bien de laisser à d'autres le soin „ d'emprunter ce qui a déjà été dit pour le „ tourner à leur manière, & y joindre leurs „ propres observations. On doit ménager „ son tems pour communiquer au Public, „ sans de grands délais, les trésors de Scien- „ ces & de nouvelles découvertes que l'on „ possède, tels que ceux dont notre Auteur
fait

„ fait voir de tems en tems qu'il a fait bonne provision (1).

Si cette maniere d'écrire est commode pour les Ecrivains qui l'emploient, en récompense, elle embarrasse beaucoup un Traducteur qui doit supposer que la plupart de ses Lecteurs ne sont rien moins que savans. Il faut alors qu'il explique ce que son Auteur n'a dit qu'à demi-mot; qu'il indique les sources où il a puisé; qu'il développe les circonstances des faits qu'il n'a allégué qu'en passant; & à moins qu'un Traducteur n'ait le soin de s'accommoder ainsi à leur peu de lumieres ou à leur paresse, il est sûr que, quelque claire que soit la version, elle ne pourra pas être d'un grand usage. Jamais de semblables précautions ne furent aussi nécessaires que dans cette conjoncture; jamais Ouvrage n'eut autant besoin de Notes que celui de M. Bynkershoek. Mais afin de rendre les siennes plus utiles, d'abord M. Barbeyrac s'est fait une idée nette de ses principes & de ses raisonnemens. Il a confirmé, expliqué, éclairci, développé tous les endroits qui lui ont paru demander un tel secours; il a marqué de quoi il s'agissoit dans les Livres auxquels son Auteur ne faisoit que renvoyer, ou dont il n'indiquoit le contenu que d'une maniere vague; il a ajouté par-ci par-là ce qu'il a jugé à propos, soit pour les faits, soit pour les pensées; il a même quelquefois réfuté des objections proposées contre le Systeme de M. Bynkershoek, lorsqu'elles se sont rencontrées dans les

(1) Préface p. XXII. XXIII.

les Ouvrages qui n'étoient pas tombés entre ses mains. Tel est, par exemple le Traité Latin publié en 1717. * lequel paroît uniquement composé pour appuyer les plaintes que faisoit la Couronne de Suede sur la détention du Comte de Gyllemborg en Angleterre, & du Baron Gortz en Hollande.

M. Barbeyrac ne s'en est pas tenu là, & quelque considerable que soit ce travail il lui a donné des bornes plus étendues, en se chargeant de rapporter les Textes Grecs, Latins & Flamands, cités dans l'Original, de vérifier les citations, d'indiquer les sources de certains passages ou de quelques exemples que l'Auteur ne marque pas. Enfin il a eu le courage de proposer ses difficultés sur le fonds des choses mêmes, sur les pensées & sur l'application des passages & des exemples qui se trouvent dans l'Ouvrage Latin. Le Traducteur l'a fait avec d'autant plus de confiance, que M. Bynkershoek, aussi modeste que savant, lui a témoigné que cette liberté ne lui déplairoit aucunement; mais de plus ayant appelé M. Barbeyrac en garantie, celui-ci ne pouvoit plus se dispenser de dire ce qu'il pensoit aujourd'hui sur cette matière & l'impression qu'avoient fait sur son esprit les raisonnemens & les principes de M. Bynkershoek. Une autre raison l'engageoit encore à cette louable

fin-

* *De Jure & Judicio Legatorum Disputatio: Quo Legationum immunitas & impunitas, tam ex Jure natura quam ex Jure gentium applicata efficitur, quid Juri necessarii, quid voluntarii & passivi sit, demonstratur. H. Grotii conjectura adversus Dissertationem Ludovico-Guercianam & Papebonum vindicatur, & Wicquefortius suppletur. Acc. à Stephano Cassio Francof. 1717.*

sincérité ; il falloit ou qu'il retractât ce qu'il avoit avancé dans ses Notes sur le Chapitre du Droit de la Guerre & de la Paix, dans lequel Grotius traite des Ambassades, ou qu'il donnât lieu de croire par son silence qu'il avoit changé de sentiment ; & il ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre de bonne foi. Ainsi il a pris le parti d'éclaircir dans ses Notes sur le Traité du Juge Competent des Ambassadeurs, ce qu'il a dit dans celles qu'il a faites sur Grotius. „ Je voudrois de tout mon
 „ cœur, remarque M. Barbeyrac, que mes
 „ diffcultez bien ou mal fondées contribu-
 „ assent quelque chose, fût-ce à mes dé-
 „ pens, à la découverte ou à l'éclaircissement
 „ de la Verité, & des Regles inviolables
 „ de la Justice, qui est le but commun de
 „ mon Auteur & de moi. Personne n'est
 „ plus disposé à changer de sentiment & à
 „ se faire honneur, bien loin d'avoir hon-
 „ te, de reconnoître ses fautes, dès que j'en
 „ serai convaincu ou de moi-même ou par
 „ autrui. Mais c'est trop s'arrêter, continué
 „ M. Barbeyrac, à une espece de justifi-
 „ cation qui est fort superflue par rap-
 „ port à un Auteur, dont les qualitez du
 „ Cœur vont du pair avec celles de l'Esprit.
 „ Aussi ne l'ai-je entreprise que par rapport
 „ à ceux qui connoissant son mérite, & en
 „ étant, comme moi, pleins d'admiration,
 „ mais jugeant des autres par eux-mêmes,
 „ pourroient trouver étrange que j'eusse pris
 „ une liberté, dont ils croiroient, à sa place,
 „ devoir se scandaliser [1].

Venons à présent à l'Ouvrage même, &
 (1) Fâ fact, page XXXIV. XXXV. dé-

développons en deux mots tout le Système de M. Bynkershoek sur une des plus importantes & des plus curieuses Questions du Droit des Gens.

M. Bynkershoek employe le premier Chapitre à faire quelques remarques préliminaires sur les noms differens qu'on a donné aux Ambassadeurs chez differens Peuples. On ne trouve gueres que le mot de *Legati*, ou bien celui d'*Orator* dans les anciens Auteurs. Ces Titres ne sont pas en usage parmi nous, & il n'y a que les Etats Generaux des Provinces Unies qui qualifient ainsi dans leurs anciennes Ordonnances ceux qu'ils envoient en Ambassade à la Porte.

Mais au défaut de ces Titres usités chez les Romains, on en a inventé plusieurs qu'on donne aujourd'hui aux Ministres Publics. Au fond leur emploi est toujours le même, & les distinctions que l'on met entr'eux n'étant fondées que sur le plus ou le moins d'éclat avec lequel ils soutiennent leur dignité, quelquefois même sur la pension plus ou moins grosse qu'on leur assigne, il est clair qu'ils doivent tous jouir des mêmes Droits, & des mêmes Privilèges.

La distinction la plus commune est celle d'*Ambassadeurs Ordinaires* & d'*Ambassadeurs Extraordinaires*. Les derniers sont ceux que l'on ne charge que d'une Negociation particuliere. Les autres resident dans les Cours des Etats Alliés, pour y ménager les intérêts de leurs Princes, & les avertir de tout ce qui s'y passe. On ne trouve aucune trace dans l'Antiquité de cette espece d'Ambas-

ambassadeurs. Le peu de commerce que les Romains entretenoient avec les Etrangers, la grandeur de leur Empire, le soin qu'ils avoient d'entretenir de bonnes troupes sur les Frontieres, quelques autres raisons encore les leur rendoient moins nécessaires. Les revolutions qui arriverent dans la suite & qui détruisirent cette Puissance formidable, changerent les intérêts. Alors il s'éleva plusieurs Princes Souverains, quelques Républiques se formerent, le Commerce s'étendit ; on trafiquoit pour l'ordinaire dans les Pais soumis à une autre Domination, & l'on ne pouvoit gueres esperer de vaquer tranquillement à son Negoce sans le secours de quelque Protecteur puissant & toujours prêt à employer son credit. Enfin les raisons de défiance s'accrurent & multiplierent d'abord les occasions d'envoier des Ambassadeurs, & obligerent ensuite à en entretenir auprès des Souverains dont on pouvoit avoir besoin. Ainsi s'introduisit la coutume des Ambassadeurs Ordinaires, & ce qui marque que c'en est là la véritable origine, est que les Peuples qui ne s'en servent point sont ceux qui, comme autrefois les Romains, demeurent plus renfermés dans l'enceinte de leurs Etats. Au reste, ces Ambassades ordinaires sont-elles utiles ? Ici les Auteurs ne sont pas d'accord. Cette question fut agitée dans l'Assemblée Extraordinaire des Etats Generaux tenue en 1651. mais la décision en fut renvoyée aux Assemblées ordinaires. M. Bynkershoek se déclare pour l'affirmative, & il revient à ce qui

qui fait le sujet principal du Chapitre ; c'est-à-dire , à prouver que, quel que soit le nom qu'on donne aux Ministres, quelque différence qu'il y ait entre les honneurs qu'on leur rend , on doit tenir pour une maxime constante du Droit des Gens que leurs Personnes sont également sacrées , & qu'il est de la justice de laisser à tous une pleine jouissance des Droits qu'ont les Ambassadeurs considérés comme tels. Ce principe est confirmé par Ulpien , lequel cite lui-même plusieurs anciens Jurisconsultes tous du même avis , & cette Jurisprudence a été adoptée par les Etats de Hollande , & ensuite par les Etats Generaux des Provinces Unies. Cependant la Cour de Hollande a décidé le contraire en plusieurs rencontres

Il s'agit donc de tous les Ministres dans le Traité dont nous donnons l'Extrait ; & lorsque l'on y demande quel est leur Juge compétent , cette question les regarde tous également. Avant que de rien résoudre, M. Bynkershoek recherche l'origine & la nature du Droit qu'a un Juge de prétendre que telle ou telle Cause soit portée à son Tribunal ; & dans le second Chapitre , il est moins occupé à combattre des difficultés qu'à établir des principes. Ce qu'il y dit se résout à ce qui suit : C'est que toute Jurisdiction appartient au Souverain seul , qui peut l'exercer par lui-même ou par autrui : Mais, de quelque façon qu'il en dispose , elle ne s'étend que sur les personnes ou sur les biens de

ceux qui dépendent de la Domination. Mais jusqu'à quel point les Ministres & leurs effets sont-ils soumis à la Jurisdiction des Etats où ils se trouvent ? C'est ce que M. Bynkershoek n'entame qu'après avoir examiné cette question par rapport aux Souverains qui se trouvent en Personnes, & aux biens qu'ils possèdent dans les Pays Etrangers. Voilà le fonds du III. & IV. Chapitres de cet Ouvrage.

Remarquons d'abord avec l'Auteur qu'il faut éviter de confondre dans cette matiere les raisons d'Erat & les raisons de Droit. Les unes favorisent quelquefois un relâchement qui seroit puni dans le cours ordinaire de la Justice, ou forcent à une rigueur injuste, mais nécessaire. Les autres prescrivent certaines bornes, dont il n'est jamais permis de s'écarter.

Il est surprenant que d'habiles Jurisconsultes, tels qu'Arthur Duck (1), Daniel Mollerus (2), & Richard Zouch (3), aient cru que même, suivant cette dernière Regle, un Roi qui séjourne dans un Pays Etranger doit être regardé, pendant ce tems-là, comme dépouillé de tous les Droits de Souveraineté, mis au rang des particuliers de cet Etat, & obligé d'en suivre les Coutumes & les Loix; on n'y peut être reçu, disent-ils, que sous cette condition tacite. Richard Zouch

(1) *De usu & Auctorit. Juris Civil. Lib. II. Cap. V. Num. 9.*

(2) *Seneff. Lib. IV. Cap. 10. Num. 2.*

(3) *De Jure Fœderali inter Gentem. Part. II. Sect. II. Quest. 6 p. 128.*

Zouch rapporte même l'exemple de deux ou trois Princes qui ont été jugés juridiquement dans un Pays Etranger où ils sejournoient par hazard. Ces raisons ne touchent pas M. Bynkershoek, & loin d'être persuadé qu'on en peut agir ainsi avec un Souverain, il ne croit pas qu'on puisse le faire à l'égard d'un Particulier qui voyage pour s'instruire, ou d'un Marchand qui vient arrêter ses Comptes avec ses Correspondans. Les Loix Romaines n'ont pas la moindre obscurité sur cette matiere, & quoiqu'elles aient voulu que le lieu du Contrat fondât une Jurisdiction compétente, le Jurisconsulte Paul (4) dit expressément, „Que si l'on
 „ a acheté ou que l'on vende quelque chose
 „ à un Marchand étranger, que l'on doit
 „ sçavoir partir incessamment du lieu où le
 „ marché se conclusoit, on ne doit pas être
 „ mis en possession des biens qu'il peut avoir
 „ laissé-là, mais le poursuivre en Justice
 „ dans le lieu de son Domicile..... car
 „ quand le Marchand n'est venu que pour
 „ s'en retourner incessamment, c'est com-
 „ me si l'on avoit acheté d'un voïageur qui
 „ ne faisoit que passer par terre ou par mer:
 „ & il seroit très-dur d'être obligé de ré-
 „ pondre en Justice, dans tout autant de
 „ lieux par où l'on passe, & auxquels on
 „ aborde en voyageant.

M. Bynkershoek met trois restrictions à cette décision generale, & assure que, quand on change de Domicile, dans les Causes

E 2

cri-

(4) Digest. Lib. V. Tit. 1. de Judiciis. Leg. XIX. §. 2.

criminelles & en vertu d'un Arrêt, on devient sujet à la Jurisdiction des Pays où l'on se trouve.

Les Loix ne sont pas sans doute moins favorables aux Souverains qu'à de simples Particuliers, & comme les premiers n'ont pas intention de se soumettre à la Domination des Etats où ils voyagent, il n'est pas juste de leur imposer ce joug. Mais les exceptions qui rendent les Particuliers sujets à la Jurisdiction des lieux où ils se trouvent, ont-elles lieu à l'égard des Souverains ? Par exemple, un Prince étant sur les terres d'un autre Prince y commet des meurtres & des violences; il trame des actes d'hostilité contre l'Etat où il a été reçu; il s'est considérablement endetté; peut-on se vanger de cet hôte indigne en l'arrêtant ? peut-on le citer Juridiquement ? M. Bynkershoek répond que cette question doit être jugée par le Droit des Gens, *qui n'est autre chose que ce qui s'observe conformément aux lumieres de la Raison, entre les Nations civilisées.* La Raison ne dicte rien de positif sur le cas dont il s'agit; & s'il semble d'abord injuste que des brigandages & des meurtres restent impunis, il paroît, d'un autre côté, que les Princes peuvent au moins exiger les mêmes droits, dont jouissent leurs Ambassadeurs, lesquels sont exemts de la Jurisdiction des Etats auxquels on les a envoyés, à moins qu'on ne veuille dire, que cette exemption est fondée sur la confiance que l'on a en l'é-

P'équité de leurs Juges naturels , par devant lesquels il est permis de se pourvoir; mais à qui se plaindre d'un Souverain qui n'a à rendre compte de sa conduite qu'à Dieu seul?

L'Usage fournit encore moins de lumières que la Raison ; & il est impossible de déterminer quelque chose en le consultant sur le sujet dont il est ici question. Ce ne sont pas deux ou trois Cas imprévus qui fondent une maxime du Droit des Gens. Il faut qu'il y ait plusieurs Jugemens conformes, & rendus par différens Peuples en différentes occasions. Or il est très-rare qu'un Souverain aille voyager dans les Pays étrangers; il est encore plus rare que ceux qui sortent de leur Cour avilissent ailleurs l'éclat de leur rang par des crimes qui obligent à discuter la question présente. Ainsi donc , supposé que les Exemples que l'on apporte, pour prouver qu'il y a eu des Souverains arrêtez & condamnés hors de leurs Etats, conviennent à ce dont il s'agit ici, ils sont en trop petit nombre pour que l'on en puisse tirer un principe incontestable; & l'on est obligé d'en revenir à la Raison qui veut que la Personne de ceux qui donnent une Commission soit pour le moins aussi sacrée que la Personne de ceux à qui on la donne. Tout au plus , & à la dernière extrémité, doit-on ordonner de sortir du Pays à un Prince qui a violé d'une manière si indigne les Droits de l'Hospitalité: Que si l'on en vient jusqu'à lui ôter la vie, M. Bynkershoek voudroit que ce fût dans une

espece de mêlée plutôt que par une procédure Judiciaire. Quant aux dettes que les Souverains peuvent avoir contractées ; ils doivent être à l'abri de toute saisie de Corps. On dit à la vérité, qu'en 1693. la Cour de Hollande fit arrêter le Duc de Mecklenbourg. L'Auteur dit qu'il y a quelque lieu de douter de ce fait ; mais que, quand il seroit vrai, on n'en doit rien conclure contre son sentiment, puisqu'un seul Exemple ne suffit pas pour faire une maxime du Droit des Gens.

Ce que nous venons de dire du respect inviolable que l'on doit à la Personne des Princes n'a point lieu par rapport aux biens qu'ils ont dans les Pays étrangers. Ces biens sont sujets au Juge dans la Jurisdiction duquel ils se trouvent situés ; ils peuvent être saisis, & M. Bynkershoek se déclare pour M. Killiger (1), qui croit même que le Propriétaire de ces biens peut être cité en Justice ; bien éloigné en cela de l'opinion de M. Huber, qui a soutenu qu'en vertu de ce que l'on doit aux Princes Étrangers par un accord public, toute saisie de leurs biens est défendue. La Sentence de la Cour de Frise, dont il se sert pour appoïer son sentiment, ne prouve rien : Cette Cour déclara en 1681. qu'une somme due à l'Empereur, & qui se trouvoit entre les mains du Tresorier de la Province, ne pouvoit être saisie ; il falloit sans doute qu'il y eut quelques raisons de

E 3

Poli-

(1) Comment. in Dignitatem constitutum, Lib. XVII. cap. 17. Litt. 4.

Politique qui l'aient obligée à décider de cette sorte , ce qui arrive quelquefois. M. Bynkershoek en rapporte des exemples ; mais ce n'est point par ces considérations , qu'un Juge doit se déterminer : Souvent ce qui est avantageux à la République , & que choisissent par conséquent ceux qui la gouvernent , est préjudiciable aux Sujets. Le Jurisconsulte n'entre point dans ces vues , & il ne sçait que rendre Justice. Aussi voit-on que , dans le cours ordinaire , les Etats Generaux font saisir les biens que les Princes Etrangers possèdent dans les Provinces Unies. On en trouve ici plusieurs Exemples qu'il n'est pas possible de rapporter , & qui établissent la Jurisprudence de M. Bynkershoek. Les Rois mêmes ne sont point choqués qu'on en use ainsi avec eux , & si le Roi de Prusse fit quelques plaintes lorsqu'il fut appelé en Justice , ce ne fut pas tant de la Citation que de la manière dont elle avoit été faite. Il semble à la vérité qu'on devroit épargner aux Princes un éclat de cette nature. Au bout du compte , c'est la Coutume qui decide de ces sortes de choses ; Celle de citer les Princes avec les formalitez ordinaires est si bien établie en Gueldres & dans quelques autres endroits , que la chose y est incontestable. „ Il faut ce-
 „ pendant prendre garde, *ajoute M. Byn-*
 „ *kershoek* , que cela n'aboutisse à des injusti-
 „ ces manifestes , & qu'en appliquant aux
 „ Princes ce qui à toute rigueur peut être
 „ décerné de particulier à particulier , selon
 „ les maximes peut-être injustes des Pra-

„ ticiens, on ne fasse un grand tort à ces
„ Puissances Souveraines (2).

Après ces Chapitres préliminaires, M. Bynkershoek vient à ce qui fait le principal sujet de son Traité, & d'abord il pose pour principe que la Personne des Ambassadeurs est sacrée. Heureusement il n'entasse point ici ce que ses Lectures lui auroient pu fournir de Sentences & d'Exemples sur cette matière. Il sent toute la grandeur du sacrifice, & il l'étale de façon à engager le Public de lui en avoir obligation. Le Privilege qu'ont les Ambassadeurs d'être regardés comme sacrés, consiste en ce qu'il les met à couvert de toute injure & de toute insulte des hommes. *Sanctum est quod ab injuria hominum defensum atque munitum est*, dit le Jurisconsulte Marcien (3). Et Festus explique ce mot de la même manière: *plerique autem (sanctum dictum aiunt) quod ei qui id violavit, pena sit multæve sancita* (4). Il est vrai que les Loix mettent également les Partionliers à l'abri de toute offense; mais elles punissent plus rigoureusement encore ceux qui s'attaquent aux Ambassadeurs. Les Romains pouvoient la délicatesse jusqu'à livrer ceux qui les avoient frappés aux Princes de la part desquels ils étoient venus. Les Ordonnances des Etats de Hollande ne sont gueres moins severes (5).

Ce

(2) Cap. IV. p. 46.

(3) Digest. Lib. I. Titul. VII. de Divis. Rerum Leg. 2.

(4) De Verbo signif. p. 479 Edit. Huguet.

(5) V. Placet II. Append. Fol. 237. & Aitama Lib. XXVII. p. 400.

Ce n'est pourtant point parce que la Personne des Ambassadeurs est sacrée, qu'on ne peut pas les appeller en Justice; telles des Tribuns du Peuple & des Vestales l'étoient autrefois chez les Romains, & toutefois ce Caractere qui les rendoit si respectables ne les exemptoit point de la Jurisdiction des Magistrats. Le Droit des Ambassadeurs est fondé sur ce qu'ils ne sont point regardés comme Sujets de la Puissance auprès de laquelle on les envoie; C'est là-dessus que la Cour de Hollande s'est appuyée pour tirer à soi toutes les affaires qui regardent les Ministres Etrangers.

Quoique les difficultez du Droit des Gens ne doivent point se terminer par le Droit Civil des Romains, M. Bynkershoek croit pourtant qu'il ne sera pas inutile de rechercher ce que les Loix de l'Empire ont décidé sur la question du Juge compétent des Ambassadeurs, & il semble effectivement que les Décisions de cet ancien Peuple sont la voix commune des Nations les mieux policées. Il ajoute, que le peu d'attention de la plupart des Docteurs à distinguer les différentes especes de *Legati*, leur a fait appliquer à tous les Ministres ce qui ne convient qu'à ceux d'une certaine sorte. Cette raison rend nécessaire le détail où entre M. Bynkershoek.

Mais, pour bien entendre quel est l'esprit des Loix sur cette matiere, il faut d'abord déterminer le sens du terme de *Legati* dont elles se servent, & que nous rendons ordinairement par celui d'*Ambassadeurs*. Les
Am.

Ambassadeurs s'envoient de la part d'un Prince Souverain à un autre Prince Souverain, ou allié ou ennemi : Ils s'envoient aussi de la part des Provinces & des Villes, c'est-à-dire, par les Sujets mêmes à leur Souverain. C'est pour n'avoir pas fait cette attention que plusieurs Ecrivains d'ailleurs éclairés ont établi de fausses maximes sur les Privileges des Ambassadeurs ; Car ceux dont il est parlé dans les Fragmens des anciens Jurisconsultes & dans les Titres du Digeste & du Code de *Legationibus*, ne regardant que les Deputez envoyés à Rome par les Villes qui étoient sous la puissance : On ne doit pas être surpris que les Droits de ces Ambassadeurs, improprement dits, aient été retraints ; qu'à l'égard des affaires civiles ils n'aient pu demander leur renvoi que quand elles avoient été contractées avant l'Ambassade, & qu'on les ait obligés de répondre en Justice à Rome sur les Crimes qu'eux ou leurs Esclaves pouvoient y avoir commis. Les Romains étoient maîtres d'imposer les Loix qu'ils vouloient à ces Procureurs, à ces Commissionnaires qui dépendoient d'eux ; & cela ne tire point à conséquence pour les Ambassadeurs qui viennent de la part d'une Puissance Souveraine. Supposons pourtant que la fierté Romaine ait enveloppé cette espece de Ministres dans les Décisions qu'ils ont faites à leur occasion ; quelque sages que ces Décisions aient pu être, elles n'établissent point une Regle du Droit des Gens ; elles prouveroient seulement qu'ils ont cru devoir en agir ainsi

en suivant leurs idées & leurs lumières, ce qui n'empêche pas que les Peuples qui sont venus après eux, & qui ont raisonné sur d'autres principes, n'aient pu décider d'une autre manière, & qu'enfin leur consentement n'ait formé une Règle sûre, que l'on doit prendre pour guide dans la question du Juge compétent des Ambassadeurs.

Le Droit Romain traite encore sur cette matière quelques points d'une assez petite importance; & ces points-là même ne peuvent être d'aucune utilité en ce qui regarde les Ministres non-sujets. Tel est l'Edit que l'œconomie dicta à Vespasien sur le nombre des Deputez que chaque Ville devoit envoyer. On voit bien qu'il ne s'auroit avoir lieu par rapport aux Ambassadeurs qui viennent d'une Puissance Souveraine auprès d'une autre Puissance indépendante; & malgré ce que fit Louis XIV. pour empêcher que l'Electeur de Brandebourg en eût plus d'un au Congrès de Nimegue, celui-ci ne jugea pas à propos de se rendre & de s'interdire la jouissance du Privilege que donne le Droit des Gens aux Souverains, de se servir dans leurs affaires d'un aussi grand nombre de Ministres qu'ils le croient utile à leurs intérêts.

Cette distinction, qui paroît si bien fondée, n'est pas si claire que quelques Auteurs ne l'aient combattue. Alberic Gentil & Charles Pascal ont toujours regardé ce que la Jurisprudence Romaine prescrit sur cette matière comme les principes sains & indubitables du Droit des Gens.

A ne connaître que la Raison, il n'est pas aisé de décider où un Ambassadeur doit être appelé en Justice, ou il doit être arrêté. Il faut à la vérité n'apporter aucun obstacle à ce qu'il puisse vaquer aux affaires dont son Prince l'a chargé; mais comme il n'a point d'ordre ni de pouvoir, ne peut-on pas, sans en que son Maître, le laisser sous la tutelle ou de la Puissance dans les Etats de laquelle il a contracté ou désigné? Est-il juste qu'un homme qui a le premier violé le Droit des gens, jouisse de ce même Droit pour s'en rendre indigne? Doit-on permettre qu'il mette les autres dans des engagements qu'il ne contracte pas lui-même? Pour-ou il n'est rien en ces choses qui n'ont aucun rapport à son Ambassade, il dirige les autres & dirige leur agent; & cependant aucune espérance de recouvrer ce qu'il est allé chercher des difficultés & de la culpabilité du voyage, & par le risque qu'ils courent de perdre leur Amie en plaçant ce vent un Trouver Etranger, l'ayant contre une Puissance accréditée. On dit, pour coïncider l'impunité de ce Privilege incommode & peu commode, qu'on ne doit rien faire qui n'est commode de recevoir un Ambassadeur des autres, pas de son Empire. Pourquoi, s'il a le temps de faire des affaires qui lui sont avantageuses, n'en qu'on n'ait pas un moment pour l'empêcher de le faire? On a beau dire, que qu'ils les ont les charges des fonctions de l'Ambassade, & qu'ils ne s'occupent que de ces choses étrangères. Les Ambassadeurs qui restent pendant longtemps dans une

une Cour Etrangere, comme font aujourd'hui la plupart, n'ont presque rien à negocier, & ne passent gueres leur tems qu'en festins, en spectacles ou autres sortes de divertissemens; se contentant d'écrite quelquefois à leur Prince, pour lui apprendre qu'ils sont encore en vie, & qu'ils pensent à lui quelquefois (1). C'est, sans doute, après avoir mûrement pesé toutes ces considerations & les avoir trouvées valables, que la Cour de Hollande a fait arrêter plusieurs Ministres Etrangers. Toutefois M. Bynkershoek paroît ne pas approuver cette conduite; ni les principes par lesquels on a voulu la justifier. On le voit assez par les remarques qu'il fait sur les Ordonnances de la Cour de Hollande, & encore plus clairement par la force qu'il donne aux raisons dont on se sert pour établir le Droit qu'ont les Ambassadeurs d'être exempts de la Jurisdiction du Souverain auprès duquel ils sont envoyés.

Ces raisons sont, que le Ministère des Ambassadeurs est si utile pour procurer ou pour entretenir la Paix entre les Nations, qu'on ne sçauroit procurer trop de sûreté à ceux qui l'exercent; & s'il naît de là quelque injustice particuliere, elle est, comme tous les grands exemples, récompensée par l'utilité publique. *Habet aliquid ex ini-quo omne magnus exemplum, quod contra singulas utilitate publica rependitur* (2). Car enfin, dès qu'on permettra une fois de re-

(1) Chap. 9. p. 76.

(2) Tacit. Annal. Lib. XIV. cap. IV.

rechercher les crimes que les Ambassadeurs peuvent avoir commis, & de punir les complots qu'ils peuvent avoir menagés contre le Prince dans les Etats duquel ils resident, il n'y en a plus qui ose se croire un moment en sureté. Leur Emploi a toujours été, & il est encore aujourd'hui sur le même pied, de procurer, autant qu'il leur est possible, l'avantage de leur Maître, à quoi ils ne peuvent souvent réussir qu'en se faisant un Parti, corrompant des Secretaires, en mettant en usage le Vin, l'Amour, la Faveur & autres moyens deshonnêtes. Autant vaut-il abolir l'usage des Ambassadeurs que d'appeller en Justice ceux qui commettent ces Crimes. La prison & les autres formalitez de la Justice ne troubleront-elles pas leur commerce de Lettres, n'empêcheront-elles pas l'exécution de leurs ordres? Il en est à peu-près de même des Procès intentés contre eux pour affaires civiles. La prison est la dernière ressource qu'un Juge auroit en main pour faire exécuter sa Sentence; mais elle est directement opposée au Droit des Gens, en ce qu'elle ne permettra pas aux Ministres de ménager les intérêts dont ils sont chargés.

Alberic Gentil dit que, si l'on accorde aux Ambassadeurs des Privileges si étendus, personne ne voudra contracter avec eux, & il ajoute, que c'est pour cette raison que les Loix Romaines les obligent de répondre par devant les Juges du lieu où ils ont exercé leur Emploi en matiere d'affaires contractées durant l'Ambassade. Mais ce

mo-

motif, que les anciens Jurisconsultes n'ont jamais allégué qu'en parlant des Femmes & des Mineurs, ne peut être appliqué aux Ambassadeurs, ainsi que Grotius l'a parfaitement expliqué. Quant à l'inconvenient qu'Alberic Gentil dit que l'on a voulu prévenir, il y a d'autres moïens d'y remédier : C'est à celui qui contracte avec un Ministre Etranger à bien prendre ses précautions ; il ne doit pas ignorer que, s'il survient quelque démêlé entr'eux, l'Ambassadeur peut bien le faire appeller en Justice, & que lui contractant n'a pas le même privilege : *Quicumque contracte avec un autre connoit ou doit connoître sa condition*, selon Ulpien (1). Quoique la Cour de Hollande ait décidé quelquefois d'une manière contraire à ces Maximes, quelquefois aussi elle en a paru touchée & les a suivies dans ses Décisions. Wicquefort, qui n'avoit pas sujet d'être trop content de ce Tribunal, avoit dit, dans la première Edition de ses Memoires, que cette diversité de conduite procedoit d'un fonds d'ignorance du Droit Public ; il a adouci ce trait dans une seconde Edition. Mais M. Bynkershoek la justifie parfaitement, en faisant remarquer que cette Cour a pû varier dans une question du Droit public, sur laquelle, comme le dit Grotius, les sentimens des Auteurs celebres de ce Siecle sont fort partagés. Ce n'est donc point par les Ordonnances de la Cour de Hollande ; ce n'est point par des principes tirés de la Raison qu'on peut fixer le Juge

com-

(1) Digest, Lib. L, Tit. XVII. de Diversis Regulis Juris.

compétent des Ambassadeurs. La Cour de Hollande n'a point sur cette matiere de Jurisprudence assuré. La Raison ne présente point d'idées sûres & incontestables. A quoi faut-il donc avoir recours? A ce qu'observent tous les Peuples; ce que l'Usage aura décidé l'emportera sans contredit, puisque c'est de là que se forme le Droit des Gens. C'est aussi ce que M. Bynkershoek examine dans les dix-sept autres Chapitres de son Traité, dont nous rendrons compte dans la seconde Partie de ce Volume. On ne dispute point aux Journalistes la permission de couper en deux un Extrait, lorsqu'il roule sur des Matieres importantes. Autrement il arriveroit souvent ou qu'un Extrait rebuterait par sa longueur, ou que l'obligation de tout renfermer en peu de pages, ne permettroit pas de donner une étendue raisonnable à certaines sujets, que l'utilité du Public demande que l'on traite assez amplement.

ARTICLE VI.

Le Spectateur François. Paris, Gandouin, 1723. in 8.

LE Spectateur François commença avec l'année 1722. M. * Carlet de Marivaux eut d'abord dessein d'en donner une Feuille

tou-

* *Le Spectateur François* n'est pas le premier Ouvrage de M. de Marivaux, il a déjà enrichi le Public d'un *Héros Burlesque* Il a eu dessein autrefois de nous donner *Telemaque* sous le même masque. *Nouv. Littér. de la*

toutes les semaines , mais l'Ouvrage ne prenant pas , (que l'on me pardonne cette expression , que les Habitans des Caffez ont mise à la mode ,) il fut obligé de ne publier sa Brochure que de quinze en quinze jours ; & enfin le Public, ou l'Auteur, trouvant que c'étoit encore trop ; le Spectateur François ne parut que tous les Mois , & nous n'en avons que douze feuilles pour l'année dernière.

On voit bien que cet Ouvrage est une imitation du Spectateur Anglois. Il est assez ordinaire que les Copies soient au-dessous des Originaux. M. de Marivaux n'a pas renversé l'ordre naturel.

Un bon Spectateur considere attentivement tous les objets qui se présentent à lui ; il examine les défauts & les bonnes qualitez des Hommes ; il suit leurs demarches , il en penetre les principes , & se sert adroitement des lumieres qu'une meditation profonde & une experience consommée lui ont fait acquérir , pour rendre ses Compatriotes plus parfaits , & les corriger des vices ou du ridicule dans lequel ils ont coûtume de tomber.

Mais il faut que ce Spectateur ait soin d'égaier sa Morale par des traits ingenieux , & des portraits délicatement touchés & si res-

la Haye 1715. p. 7. C'est un des Heros du Parti Moderne, nous n'en dirons pas d'avantage ; ce Titre seul vaut un Panegyrique au moins dans les Caffez. Cette Note est transcrite mot-à-mot des Mémoires Historiques & Critiques. Fevr. 1712. p. 7.

ressemblans qu'on ne puisse pas s'y méconnoître ; il faut qu'il évite de traiter ces matières triviales, que tout le monde possède, qui n'ont rien d'intéressant, & qui ne sont pas capables d'attacher toutes sortes de Lecteurs ; il doit au moins relever ces sujets, s'il lui en tombe de pareils entre les mains, par des réflexions également piquantes & solides ; par des tours nouveaux & assez forts pour tirer les Hommes de la letargie profonde où ils vivent. Qu'il évite principalement de monter son Discours sur le ton Prédicateur, & de confondre, dans des corrections également fortes, ces vices horreux que les plus grands scelerats ne commettent jamais sans remords, & ces foiblesses qui sont presque inseparables de la Nature Humaine. C'est bien pis, s'il s'échauffe sur des bagatelles, & qu'il parle froidement des excès.

Un Spectateur qui promene ses regards sur tout ce qui se passe dans le Monde ne manque gueres de parler des Ouvrages nouveaux * ; c'est ici où il paroît que la critique doit être d'un grand usage. Quelle confiance peut-on avoir, dans une matière grave & importante, à un Homme que l'on voit s'échauffer pour ou contre un Auteur qui ne lui est pas indifférent. En general on n'aime pas à prendre pour guide un Homme qui paroît prévenu en faveur d'un Ecri-

viii

* Voir dans la 2^e Feuille de l'année 1722. un Eloge pompeux de la Tragedie de *Romulus*. Il dit qu'il l'a vue au sortir de la représentation de cette Piece, & qu'il étoit tout transporté du plaisir qu'elle lui avoit fait.

vain que tout le monde ne se croit pas obligé d'admirer, ou contre un autre pour lequel bien des Gens ont une admiration sincere.

Peut-être que ces reflexions qui semblent jetées au hazard pourront être utiles à ceux qui liront les feuilles du Spectateur; alors il sera aisé d'en faire l'application. On peut encore en faire usage dans la lecture de tous ces finges de Theophraste & d'Epicure qui infectent le Public de Livres de Morale & de Caracteres, eux qui n'ont aucune connoissance du cœur humain; & qui n'apportent d'autres dispositions à traiter cette matiere que quelques lectures superficielles, des idées peu justes de ce qui se passe dans le Monde, & un esprit de détail qui les rend incapables de remonter aux premiers principes de l'Equité. Ce n'est pas que le détail ne soit necessaire dans les Livres de Morale; mais on ne doit point l'entamer sans avoir approfondi ou indiqué, selon le dessein qu'on se propose, ces vuës sublimes de ce qui est juste ou injuste; de ce qui est honnête, ou de ce qui ne l'est pas.

Revenons au Spectateur François, & transcrivons un morceau de la troisieme Feuille de cette année. Ce n'est point par affectation que nous la choisissons plutôt qu'un autre.

„ Il y a quelque tems que j'achetai, dans
 „ un Inventaire, une assez grande quantité
 „ de Livres: ils avoient appartenu à un E-
 „ tranger qui étoit mort à Paris. En les
 „ plaçant dans ma Bibliothèque, il tombe

84 BIBLIOTHEQUE

„ d'un gros Volume, un petit cahier de pa-
 „ pier. Je le ramassai, curieux de savoir
 „ ce qu'il contenoit : Je vis qu'il étoit en
 „ Langue Espagnole, & qu'il avoit pour ti-
 „ tre : *Continuation de mon Journal*. Je
 „ lus aussi tôt ; il me fit assez de plaisir : Je
 „ l'ai traduit en François, & c'est aujourd'hui
 „ d'hui cette traduction que je donne.

*De Lundi septieme Fevrier, à Paris,
 troisieme jour de mon arrivée.*

„ **C**E matin j'ai ouvert ma fenêtre entre
 „ onze heures & midi, à l'instant où je
 „ l'ouvrois, il est venu un grand coup de
 „ vent, j'allois me retirer, car la place ne
 „ me paroissoit pas tenable. Et voiez ce que
 „ c'est, j'aurois perdu une leçon de mora-
 „ le. Ce vent m'a fait faire une découver-
 „ te, il m'a appris qu'il mettoit beaucoup
 „ d'hommes dans une situation que j'avois
 „ toujours crû indifferente, & qui cepen-
 „ dant les rend à plaindre. Que de peines
 „ dans la vie ! Helas ! je n'ignorois pas que
 „ le vent causoit bien des malheurs, qu'il
 „ abattoit des maisons, déracinoit des ar-
 „ bres, qu'il corchoit les bleds à terre,
 „ sans parler des ravages qu'il fait sur mer.
 „ Je ne mets point en ligne de compte la
 „ poussiere dont il aveugle, les chapeaux
 „ qu'il enleve de dessus la tête, & voila
 „ tous les tristes effets que je lui connoissois.
 „ Point du tout ; avec cela, il peut encore
 „ affliger les hommes personnellement. Il
 „ chagrine leur amour propre. Voici com-
 „ ment.

„ ment. Comme j'allois fermer ma fenêtre,
 „ j'ai vu passer trois ou quatre jeunes gens
 „ dont les cheveux étoient frisez, poudrez,
 „ accommodez avec un art dont il n'y a
 „ que le François qui soit capable: Vous
 „ auriez dit que c'étoit l'Amour même qui
 „ avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air
 „ ne paroissoit d'abord agité d'aucun zé-
 „ phir; & sur la foi de ce calme perfide,
 „ ces pauvres jeunes gens marchaient lestes:
 „ ils jouilloient en pleine sécurité de la
 „ beauté de leur chevelûre, & de la poudre
 „ qui l'ornoit: mais qu'en ce monde nos
 „ plaisirs sont de courte durée! Ces jeunes
 „ gens étoient contens, Crac, une perfec-
 „ tion survient, les voila dans l'embarras,
 „ le vent souffle & les prend à l'oreille
 „ gauche: Eh vite, ils se baissent, ils se
 „ tournent, ils appellent cent différentes
 „ postures au secours de ce malheureux cô-
 „ té que le vent insulte. Quel état doulou-
 „ reux: il me touchoit: J'étois fâché de
 „ m'être mis à la fenêtre, Je combattois
 „ contre le vent avec eux, mais il triom-
 „ phoit: tout alloit en désarroi dans le côté
 „ qu'il attaquoit: Bientôt il attaque de front,
 „ ensuite il fait le cercle autour de la tête;
 „ la voila martyrisée, Tout est perdu.
 „ Oh pour lors, ces jeunes gens se sont
 „ mis à disputer si péniblement, le peu
 „ de poudre & d'arrangement qui leur res-
 „ toit, que je n'ai pû y tenir davantage.
 „ J'ai repoussé la fenêtre & me suis assis
 „ le cœur tout serré de l'affliction où je les
 „ laissois.

„ Mon Hôteſſe eſt entrée un moment a-
 „ près, & je n'ai pû m'empêcher de lui
 „ demander pourquoi ceux que je venois
 „ de voir avoient tant ſouffert : C'eſt m'a-t-
 „ elle repondu, que ces Maſſieurs ſont ga-
 „ lants : qu'ils voient des femmes, & qu'-
 „ un homme dépoudré n'a plus bonne mi-
 „ ne. Comment, ai-je dit, ces Meſſieurs
 „ ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui
 „ ils ne ſeront aimables, ils ne diront rien
 „ de joli ? Ah vent cruel ! mais auſſi de quoi
 „ ſe ſont aviſſées les Dames d'ici, de regler
 „ leur bienveillance ſur le plus ou le moins
 „ de poudre qu'un honnête homme peut
 „ ſauver de la fureur du vent. Que diantre
 „ ſur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des
 „ machines où l'on puiſſe enfermer ſon
 „ chef. N'eut-on qu'une cour à traverser,
 „ n'en eſt-ce pas aſſez pour devenir inha-
 „ bile à plaire ? Qui pourra ſe flatter de
 „ porter ſa tête avec tous ſes agrémens chez
 „ une femme ?

„ Mon Hôteſſe eſt ſortie en riant de mes
 „ diſcours : enſuite deux de mes amis ſont
 „ venus pour m'emmener dîner chez une
 „ Dame Françoisſe ; mais quoi-que nous
 „ dûſſions monter en Caroſſe, j'ai ſongé
 „ que le vent continuoit, qu'il ne falloit
 „ qu'un malheur pour me voir abandonné
 „ de ma poudre, & comme on venoit de
 „ m'en dire les conſequences, je n'ai point
 „ voulu riſquer d'arriver chez des Dames,
 „ plus laid que je ne ſuis naturellement. J'ai
 „ remercié mes amis, ils ſont ſortis, &
 „ j'ai gardé la chambre toute la journée,
 „ ſans

„ sans oser me remettre à la fenêtre, de
 „ peur de voir encore quelqu'ame en pei-
 „ ne pour la disgrâce que je venois de
 „ plaindre.

ARTICLE VII.

Necrologe de l'Abbaïe de Notre-Dame de Port Royal des Champs, Ordre de Cîteaux, Institut du S. Sacrement, qui contient les Eloges Historiques avec les Epitaphes des Fondateurs & Bienfaiteurs de ce Monastere, & des autres Personnes de distinction qui l'ont obligé par leurs services, honoré d'une affection particuliere, illustré par la profession Monastique, édifié par leur penitence & leur piété, sanctifié par leur mort ou par leur sepulture. Ecce ego & pueri mei quos dedit mihi Dominus in signum & in portentum Israël à Domino exercituum, qui habitat in Monte Sion. Isa. VIII. 18. Amsterdam chez Nicolas Potgieter, Libraire vis-à-vis la Bourse 1723. pp. 498. & la Préface pp. 66. in 4.

LE seul Titre de cet Ouvrage annonce assez ce qui en fait le sujet. Il est précédé d'une longue Préface, très-bien écrite, où, après une idée generale du Necrologe & des motifs qui ont donné lieu à sa pu-

blication, on trouve une Histoire abrégée de l'origine, du progrès & de la destruction de Port Royal. *Ce n'est point ici, dit l'Auteur de cette Préface, un Ouvrage enflé d'ingénieuses inventions, où l'on n'auroit employé que l'art & l'étude pour relever par de pieuses fictions la gloire de Port Royal, que l'on donne au Public. Tout y est réel & rien d'imaginé, parce que tout y est Historique. C'est une suite & un enchaînement de faits à qui la succession des tems a donné la forme, ou, pour mieux dire, c'est un Ouvrage que la Providence a ménagé elle-même pendant cinq siècles par le concours de différentes Personnes qu'elle a suscitées pour le recueillir; de sorte que celui qui le met au jour n'y a d'autre part que d'y avoir rempli quelques Articles qui y étoient seulement indiqués, d'y avoir changé quelques expressions usées, & d'avoir traduit en notre Langue les Pièces Latines qui s'y trouvent.*

Les Eloges Historiques qui composent ce Necrologe sont plus ou moins étendus selon le mérite des sujets dont on parle. Ils sont écrits avec une noble simplicité, & s'il en est quelques-uns dont le stile soit plus relevé, l'on peut dire que c'est une éloquence naturelle qui est plutôt prise des choses mêmes qu'empruntée des règles de l'Art. Les Epitaphes Latines qui accompagnent plusieurs de ces Eloges, sont autant de pièces de Rhetorique d'une beauté parfaite. Il y en a une quarantaine de la façon de M. Hamon, dix de M. Dodart, six de M. Tronchon, & quelques autres de différents par-

ticaliers, dont quelques-uns ne sont point nommés.

On nous assure que, dans les Epitaphes comme dans les Eloges, les Personnes sont par tout représentées telles qu'elles étoient. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Vertu y est peinte avec tous les traits qui peuvent la rendre aimable, & avec une certaine onction qui penetre jusqu'au cœur. On n'y trouve point, ajoute-t-on, de ces actions extraordinaires qui ne produisent qu'une sterile admiration : Ce sont des actions communes, uniformes, souvent petites en elles-mêmes, mais toujours animées de ces esprits qui donne le prix à toutes choses, & quelquefois accompagnées d'une magnanimité Chrétienne qui les rend Heroïques.

Deux motifs ont fait publier cet Ouvrage. 1. L'utilité que les Fideles en peuvent retirer : Il n'y a point d'âge, de sexe, de condition qui n'y trouve des exemples de Vertu, propres à son état ; les Personnes qui vivent dans le Monde & à la Cour, comme les Splendides ; les Artisans, comme les grands Seigneurs ; les Laïques, comme les Evêques & les Prêtres ; les Domestiques, comme les Maîtres ; les Personnes privées, comme les Princes & les Princesses ; tous & chacun d'eux y trouveront des regles sûres pour leur conduite particulière. On convient toutefois que cet Ouvrage regarde plus particulièrement les personnes consacrées à Dieu, qui en devoient, dit-on, faire leur Manuel, & le considérer comme le Livre le plus cher & le plus précieux après l'Ecriture Sainte.

2. L'au-

2. L'autre avantage qu'on s'est proposé de ce Recueil, c'est qu'il contient une *Apologie aussi élargie qu'elle est moins équivoque des sentimens de Port Royal*, & qu'il donne une parfaite connoissance de l'esprit & de la conduite de cette sainte Maison. Les flux Prophetes se font connoître par leurs œuvres, dit J. C. à *fructibus eorum cognoscitis eos*. On ne cueille point de raisins sur les épines, ni de figues sur les chardons. Un bon arbre ne porte que du bon fruit, un mauvais arbre n'en peut produire que du mauvais. La véritable foi se fait connoître par les œuvres de la charité, & cette foi est toujours inséparable de la bonne conscience. Or l'on verra, par la lecture de cet Ouvrage, que le desert de Port Royal n'a été peuplé que de ces hommes de charité & de miséricorde, comme les appelle le Sage (Ecles. 44. v. 10.) qui ont travaillé toute leur vie à porter des fruits de Justice & qui ont tous sacrifié, biens, repos, liberté, réputation, pour conserver le témoignage d'une bonne Conscience.

Ce Necrologe ne renferme pas seulement les Eloges des Religieuses & des Solitaires qui ont fait la gloire de Port Royal, mais encore ceux de leurs Amis & Bienfaiteurs, parmi lesquels il y a des Noms respectables par leur rang & par leur naissance. Nous donnerons dans le Journal prochain un détail circonstancié de la Vie de ces Illustres; nous parlerons de leurs Ecrits; nous prendrons même la liberté d'ajouter un assez grand nombre de particularités, qui ont échappé à l'Auteur, ou qu'il a omis à dessein

sein , & que cependant la plupart des Lecteurs seront bien aises de trouver dans cette Bibliothèque.

A présent nous allons donner une idée de l'Histoire abrégée de Port Royal , laquelle fait le principal sujet de la Préface du Necrologe, & rapporter, avec le plus d'exactitude qu'il sera possible, ce qu'on y dit de plus essentiel de l'origine, du progrès & de la destruction de cette celebre Abbaïe.

Port Royal des Champs fut fondé en 1204. sur l'avis d'Odon de Sully , Evêque de Paris , par Mathilde de Garlande , à qui Mathieu d'Artichi, Sr. de Marli, Cadet de la Maison de Montmorency, son Epoux, avoit laissé, en partant pour la Terre Sainte, une somme pour être employée en œuvres de piété. L'Eglise fut bâtie cette même année, mais il n'y eut des Religieuses qu'en 1208.

En 1214. Pierre de Nemours, successeur d'Odon, aiant pris connoissance de l'état de ce Monastere, trouva qu'il y avoit suffisamment de fonds pour l'entretien de 13. à 14. Religieuses, ce qui le détermina à ériger ce Monastere en Abbaïe, du consentement de l'Abbé de l'Ordre de Cîteaux, dont ce Monastere étoit dépendant. Il lui accorda aussi le Droit de Paroisse.

Bientôt la nouvelle Abbaïe reçut de grands accroissemens par les liberalités de nos Rois, des Seigneurs du voisinage & de plusieurs particuliers. Le Roi Louis VIII. lui assigna sur la Prevoté de Paris deux sols, six deniers de rente pour chaque jour de l'année.

née. S. Louis, son fils & son successeur, prit tous les biens du Monastere sous sa protection, & lui accorda la franchise de tous les Péages pour ses denrées ; La Reine Marguerite, sa femme, lui fit un Don de deux cens livres Paris, ce qui étoit alors une somme considerable. A leur exemple, plusieurs Seigneurs & autres particuliers voulurent aussi se signaler par leurs bienfaits. De maniere que le nombre des Religieuses augmentant tous les jours par ces nouvelles donations, & la premiere Eglise se trouvant trop petite, il falut en élever une autre, dont la dédicace se fit le 25. Juin 1230. Trois ans après, Etienne, Abbé de Savigny, eut ordre du Chapitre general de Cîteaux de s'informer au juste de l'état de cette Maison, & par la verification qui en fut faite, on reconnut qu'elle pouvoit fournir à l'entretien de soixante Religieuses.

Depuis ce tems, cette Abbaïe fut toujours gouvernée par des Aboïsses perpetuelles sous la conduite des Religieux de Cîteaux, jusqu'au commencement du Siecle dernier, que Jaquellne-Marie-Angelique Arnaud succeda à Jeanne de Boulehart. *Ce Monastere étoit pour lors fort déchu de sa premiere splendeur, tant pour le Spirituel que pour le Temporel. Il n'y avoit que douze Religieuses, dont trois étoient imbecilles, & deux Novices. On y vivoit dans une ignorance affreuse, & à peine y savoit-on les premiers principes de notre Religion ; on n'y observoit ni clôture, ni abstinence selon la Regle ; rien n'étoit en commun, chaque Religieuse avoit son pecule.*

Le Dortoir confiftoit en douze Cellules, les Infirmeries étoient mal faines & très-incommodes pour leur humidité, les Jardins n'étoient que des marecages inutiles.

M. Arnauld, celebre Avocat du Parlement de Paris, pere de la jeune Abbefle qui avoit à peine onze ans accomplis, touché du mauvais état de cette Maifon, y apporta une main charitable pour la rétablir dans le temporel. Sa fille de fon côté, à mefure qu'elle avançoit en âge, formoit le deflein de la reformer dans le Spirituel. Et ce fut en 1609. âgée pour lors de 17. ans, qu'elle entreprit ce pieux ouvrage, aidée en cela des lumieres & des confeils de Dom Etienne Mangier Abbé de la Charmoie, de Dom Eustache de St. Paul Feuillant, du P. Archange de Pembrok, Capucin, & fur tout de S. François de Sales Evêque de Geneve. La perfuafion & l'exemple furent les uniques moyens qu'elle employa pour l'execution de fes defseins. Elle commença d'abord par faire observer la clôture, & mettre toutes chofes en commun; puis elle établit l'abftinence, conformément à la Regle, & peu à peu toutes les autres pratiques d'une exacte reforme. Sur tout elle pofa pour principe, quelque peu accommodé que fût fon Monaftere, qu'il ne feroit pris aucun argent des filles qui fe prefenteroient pour y être reçues.

Le bruit de cette réforme attira bientôt à Port Royal grand nombre de Religieufes des Monafteres étrangers. La zelée Abbefle y amena auffi de l'Abbaie de Maubuilfon, qu'elle venoit de reformer, une centaine de jeu-

nes filles qu'elle y avoit reçues sans dot. Et comme Port Royal se trouva trop resserré pour contenir une si nombreuse Communauté, composée pour lors de 80. Religieuses, on prit le parti d'en envoyer quinze à Paris dans une Maison que la mère de l'Abbesse avoit achetée dans le Faubourg S. Jacques. Cette division ne fut point du goût de M. de Gondy Archevêque de Paris, & pour le satisfaire, on fut obligé l'année suivante de faire une entière translation de la Communauté à Paris.

Dans ce tems-là l'Abbesse, qui n'avoit en vue que l'affermissement du bien spirituel de la Communauté, crut, pour y mieux parvenir, devoir la soustraire de la Jurisdiction de l'Ordre de Cîteaux, & la mettre sous celle de l'Archevêque de Paris, ce qui lui fut accordé par le Pape Urbain VIII. Le même motif l'engagea à demander que son Abbaïe fût déclarée élective, ce qu'ayant pareillement obtenu, elle se démit du titre d'Abbesse, & fit procéder à l'élection d'une nouvelle Abbesse triennale.

La réputation que Port Royal s'acqueroit tous les jours & qui s'accroît infiniment par la direction que le fameux Abbé de S. Cyran en prit, lui attira l'estime & la vénération publique. On vit alors arriver à Port Royal, dit l'Auteur, ce qui se passoit autrefois à Clairvaux du tems de S. Bernard. Des personnes que la seule curiosité y conduisoit se trouvoient si éprises de la vie Angélique qu'on y menoit, que souvent elles l'embrassoient elles-mêmes. Nous passons à regret les noms

des Illustres Personnes qui s'y retirèrent, ou qui signalerent leur zele pour l'agrandissement de ces édifices, afin d'en venir à la celebre Communauté de Solitaires qui s'y forma au dehors & qui y elevois, dans la connoissance des Lettres & de la Piété Chrétienne, plusieurs Enfans de Condition, à qui les parens vouloient faire éviter les déreglemens trop ordinaires aux jeunes gens qui suivent le College. Cette Societé commença en 1637. Tout se passoit sous la conduite de M. de S. Cyran qui visitoit les uns & les autres reglemens de deux jours l'un, donnant aux Enfans, comme aux Solitaires, des instructions proportionnées à leur âge & à leur état. Au mois de Mai de l'année suivante, M. le Maître & M. de Sérincourt, touchés de Dieu par le Ministère du même Abbé, allerent grossir le nombre de ces saints Penitens. A ceux-ci se joignirent aussitôt Mrs. de Sacy & Lancelot, autres dignes éleves de M. du Verger, & dès lors ils se trouverent dix à douze tous animés du même Esprit. Les uns y vivoient en Chartreux dans des Cellules séparées, & les autres en commun, mais tous se rassemblaient à une ou deux heures après minuit pour dire Matines, le reste de l'Office Divin se recitoit en particulier.

L'emprisonnement de M. de S. Cyran troubla de si beaux commencemens. Les Solitaires furent dispersez, mais l'orage ne fut pas long, & Mrs. le Maître & de Sérincourt aiant obtenu sur la fin de l'Été de l'année 1639. la permission de transférer leur Solitude à Port Royal des Champs, ils

y furent bientôt suivis d'une foule de Personnes qui avoient paru avec distinction à l'Eglise, dans l'Epée, dans la Robe, & la Cour. Suivons-les dans leurs occupations rien n'est sans doute plus édifiant.

Les uns, appliquez aux travaux rustiques scioient les bleds, faisoient les foins, cultivoient les jardins, ... Les autres moins propres à des travaux si fatigans y étoient plongés par les occupations les plus basses ou ils raccommodoient les souliers des autres, ou ils faisoient la cuisine des Domestiques, ou ils gardoient les bois de l'Abbaye, ou enfin ils s'occupoient à recevoir & servir les Hôtes, ... D'autres prenoient soin d'orner l'Eglise & d'entretenir la Sacristie, ou s'emploioient à instruire les Enfants que l'on y élevoit. Ceux que leurs infirmités mettoient hors d'état de travailler étoient continuellement occupés ou de la Priere ou de la lecture des Livres Saints. S'il s'en trouvoit quelques-uns qui sçussent quelque Art dont l'exercice fût utile à leurs Compagnons de Solitude, ils continuoient de l'exercer; comme Mrs. Hamon & Varmol Medecins. Outre ceux-là il y avoit une troupe de saints Prêtres, dont l'occupation principale étoit de diriger les autres. Enfin les uns & les autres employoient leurs talents à travailler pour la gloire de l'Eglise, les intérêts de la Verité, & l'instruction du Public; Et c'est de là que sont sortis ces excellents & nombreux Ouvrages en tout genre de Litterature que tout le monde connoît, & qui

font les délices de tout le monde. Mais, ajoute l'Auteur, quoique les occupations de ces saints Solitaires fussent différentes, leur conduite étoit uniforme, & leurs exercices de piété les mêmes. Ils recitoient tous les jours en commun l'Office de l'Eglise, qu'ils chantoient aux Fêtes solennelles, & se levoient la nuit à deux heures pour les Matines. Leur nourriture étoit très-simple & très-frugale; leurs jeûnes fréquents & prolongez jusqu'au soir.

En 1647. M. l'Archevêque de Paris ayant permis qu'on envoyât à Port Royal des Champs une partie des Religieuses qui étoient à Port Royal de Paris, aux conditions que l'une & l'autre Communauté n'en seroit qu'une seule, toujours soumise à la Jurisdiction & gouvernée par la même Abbaye, on fit partir huit Religieuses de chez eux avec deux Sœurs converses. Elles trouvèrent à leur arrivée la Maison logeable, les marais desséchés, les terres cultivées, les jardins défrichés & en bon état par les soins qu'en avoient eus les Solitaires; & ceux-ci se retirèrent pour lors aux Granges, qui étoit une Ferme de la Maison, dont elle n'étoit qu'à une très-petite distance au haut de la Montagne, où ils continuèrent leur premier genre de vie.

En l'année 1653. on fit des Bâtimens considérables à cette Abbaie: l'Eglise fut réhaussée, & les dortoirs & autres lieux rebâties & amplifiées, mais avec une simplicité Monastique. M. le Duc de Luynes & M. Dandilly se chargèrent de conduire l'entre-

prise, & en firent les principales dépenses. M. de Sevigné, M. Dugué de Bagnols, M. le Duc de Liancourt & Mad. son Epouse, M. de Luzanci, M. Champagne habile Peintre, Mr. d'Espinoi, & grand nombre d'autres Personnes y contribuerent aussi beaucoup, & l'on travailla à ce rétablissement avec tant d'ardeur, qu'avant la fin de la même année, il y eut des Cellules pour loger cent Religieuses, & qu'au bout de quelques années ce lieu, qui auparavant étoit tout désert, avoit l'air d'une petite Ville pour le grand nombre d'Edifices que l'on y bâtit, & l'affluence du monde que la réputation de sa sainteté y attiroit de toutes parts. N'oublions point de dire que Mad. la Duchesse de Longueville, Anne Genevieve de Bourbon, Princesse du Sang, y fit aussi bâtir pour elle une Maison particulière, afin de pouvoir plus commodément fréquenter cette sainte Solitude qui faisoit ses délices.

A mesure que Port Royal s'illustroit, ses ennemis jaloux de ses prospérités n'oublioient rien pour en ternir la réputation, & même le détruire. D'abord on commença par tourner en ridicule les Savans & pieux Personages qui s'y retiroient, en les traitant de *Sabotiers*, & en disant que, pour apprendre à faire des Sabots, il ne faisoit qu'aller à Port Royal *. Puis on les at-

* On dit à cette occasion que M. Despreux répondit au P. Bouhours qui badinoit malignement sur ce que M. Pascal s'amusoit à une occupation si basse, qu'il ignoroit si M. Pascal recommenceroit de venir à Paris, mais qu'il savoit que cet admirable Ecrivain étoit

attaqua sur leurs mœurs, & enfin sur leur Doctrine & sur leur Foi.

Toutes ces calomnies trouverent accès auprès des Puissances. Il y eut en 1655. un Ordre d'écarter tous les Solitaires, & de renvoyer les Enfans qu'ils élevoient. A la vérité ces premiers troubles s'appaisèrent bien-tôt, & il leur fut permis de se réjoindre en 1656. mais leur réunion ne fut pas non plus de longue durée; ils furent inquiétés tout de nouveau au commencement de l'année 1661. & dans le même tems le Lieutenant Civil de Paris fut chargé d'aller aux deux Monastères de la Ville & des Champs, & d'en expulser les Novices, les Pensionnaires & les Postulants, dont le nombre se montoit à 82.

Cette persécution fut bien-tôt suivie d'une seconde. Elle fut suscitée à l'occasion de la signature du Formulaire à laquelle on voulut assujettir les Religieuses. Sur le refus qu'elles en firent, *M. de Peresius Archevêque de Paris, & M. d'Aubrai Lieutenant Civil au Châtelet accompagnés de deux Archers, allerent le 26. Août 1664. arracher de*

G 2

leur

avait porté des larmes toutes neuves à la Société. Cette pointe déconcerta le bel Esprit du P. Bouhours. Au reste il est assez surprenant que cette Reverence, qui se piquoit d'être connoisseur en spiritualité, ait tourné en ridicule un acte d'humilité qu'on peut comparer à ce qu'il y a de plus édifiant dans la vie des Saints; & qu'il n'ait pas su profiter de cette belle maxime de M. Pascal lui-même, qui remarque, avec beaucoup de fondement, que la Religion n'est pas moins admirable dans les petites choses qu'elle fait faire aux Grands Hommes; que par les choses extraordinaires qu'elle opère dans les saints, & dans les petits.

leur Cloître seize des principales de ces saintes Vierges qui furent envoyées presque en totalité de différents Monastères, où elles furent resserrées comme dans des prisons.

Au Mois de Juillet de l'année suivante, elles furent rappelées & renvoyées à Port Royal des Champs. On leur agrégea aussi 45. de leurs Sœurs de la Maison de Paris qui étoient demeurées fermes à refuser la signature, mais elles ne furent ni plus libres ni plus tranquilles. On leur donna des gardes pour empêcher, qu'elles n'eussent aucune communication avec personne, les Sacremens leur furent interdits, & il y en eut même quelques-unes qui moururent dans cet intervalle, privées de la sépulture.

Toutes ces violences durèrent jusqu'à la Paix de Clement IX. Alors, grâces à M. de Gondrin, Archevêque de Sens, & à Mr. de Buzenval, Arnaud, & de Ligny, Evêques de Beauvais, d'Angers, & de Meaux, tout Interdit fut levé, & sans que ces saintes Vierges fussent obligées de changer d'opinion ni de Foi, elles furent déclarées innocentes, soumises à l'Eglise, & rétablies dans l'usage des Sacremens par Sentence du même Archevêque, qui les leur avoit ôtés.

A la faveur de cette paix, Port Royal reprit un nouveau lustre. Cette Solitude auparavant déserte, privée d'une grande partie de ses habitans, & presque inaccessible, fut bien-tôt plus peuplée que jamais. On la vit resplendir comme le Lis, & la joie y prit la place de la tristesse... Les illustres Solitaires qui en avoient été chassés, s'y réunirent aussi.

not avec de nouvelles conquêtes qu'ils avoient faites dans leur dispersion. La plupart des victimes que l'on en avoit arrachées y retournèrent consommer leur sacrifice. Et la bonne odeur de ce sacré desert, qu'elles avoient répandue dans le Monde pendant leur exil, y en attira grand nombre d'autres. Les Peres & Meres de famille qui aimoient la vertu & qui vouloient faire éviter à leurs Enfants la corruption du siècle, choisirent Port Royal préférentiellement à tout autre endroit, pour le lieu de leur Education. Plusieurs Veuves Chrétiennes de la premiere Naissance le choisirent aussi pour le lieu de leur retraite; telles que Mad. la Duchesse de Longueville, Mad. de Buzenval, Mad. de Nointel, & quantité d'autres. Des Seigneurs de la Cour, des Eclésiastiques, des Prêtres, des Docteurs, des Hommes d'épée, des Magistrats y alloient admirer les grands Exemples de Vertu que l'on y voyoit, & après les avoir fait passer dans leurs mœurs, en devenoient eux-mêmes les modèles pour ceux avec qui ils vivoient dans le Monde & à la Cour.

L'auguste Princesse, dont on vient de parler, fut, pour ainsi dire, l'Egide qui mit Port Royal à couvert de la fureur de ses ennemis, pendant le reste du tems qu'elle vécut. Ce fut une bonace de dix ans. A sa mort arrivée le 15. Avril 1679. tout changea de face, la rage de l'ennemi se déploya dans toute son étendue, & ce ne fut plus qu'un débordement de fureur, puisque dès le 17. du mois de Mai suivant les Pensionnaires & les Postulantes furent congédiées, les

Novices dépouillées de leurs habits, & chassées; les Confesseurs changés, & les Solitaires écartés, sans que depuis ils aient jamais pû se réunir. La persécution fut ensuite moins violente pendant le cours d'une vingtaine d'années; mais comme on n'y recevoit plus de sujets, cette celebre Communauté n'alla plus qu'en diminuant.

La Bulle, *Vivamus Domini Salvemur*, qui parut en 1705. excita de nouveaux orages contre les pauvres Religieuses qui restoient; Elle leur fut présentée à signer par M. le Cardinal de Noailles devenu Archevêque de Paris, & parce qu'elles mirent dans leur signature, que c'étoit sans déroger à ce qui s'étoit passé à leur égard à la paix de Clément IX, cette clause leur fut imputée à crime; & de là s'ensuivit un Arrêt du Conseil qui, sous prétexte d'une mauvaise Doctrine sur le fait du Jansénisme, leur fit défense de recevoir des Novices. On leur ôta aussi leurs Confesseurs, & il ne leur fut plus permis d'élire d'Abbesse après la mort de Mad. Boulard, qui arriva au mois d'Août 1706.

Dans ce tems-là l'on mit en jeu la Communauté de Paris, qui, par une Requête présentée au Roi, demanda la cassation d'un Arrêt de partage rendu en 1669. par lequel on avoit séparé les deux Monastères en deux titres d'Abbaies indépendantes l'une de l'autre, & en conséquence l'extinction du titre de l'Abbaie de Port Royal des Champs, avec la réunion des biens de celle-ci à celle de Paris,

La main qui avoit tracé cette Requête étoit sûre de son coup. Aussi vit-on paroître un autre Arrêt du 9. Février 1707. qui cassa & annulla l'Arrêt de partage, & qui renvoyoit le reste par devers M. le Cardinal pour y être statué selon les Regles Canoniques.

En vertu de ce renvoi, les Religieuses de Port Royal de Paris s'adressèrent à M. le Cardinal pour demander l'extinction du titre de l'Abbaïe des Champs, & la réunion des Biens qui en dépendoient. Les Religieuses de Port Royal des Champs formerent leurs oppositions & à l'Officialité de Paris & à celle de Lyon, mais toutes leurs raisons furent inutiles. Le tems de la destruction totale de cette sainte Maison étoit arrivé, & il ne fut plus possible d'empêcher la consommation de cet ouvrage de tenebres.

On commença donc par les priver tout de nouveau des Sacremens : leurs Papiers & leur Argent furent enlevés & renfermés à la Bastille ; on obtint de Rome une Bulle de suppression de leur Abbaïe, & de réunion de leurs Biens à celle de Paris. M. le Cardinal de Noailles l'accompagna d'une Ordonnance tendante aux mêmes fins, & le tout fut suivi d'un Arrêt du Conseil du 26. Octobre 1709. *en vertu duquel, M. d'Argenson, Lieutenant de Police, à la tête de trois cens Archers, se rendit à Port Royal des Champs, d'où il fit enlever toutes les Religieuses au nombre de 15. de Chœur & de sept Converses, & les envoya en exil dans différents endroits.* Un Prêtre appelé

Bladot fut chargé en même temps de visiter les Livres, les Manuscrits, les Images & les Tableaux. L'autre & confisq. a ce qui lui plût, sur tout quantité d'Exemplaires du Testament de Mons; de très beaux Estampes de M. de S. Cyran, de M. Arnaud, & de la Mere Marie Angelique, & se saisit de tous les Manuscrits. Les Archers de leur côté pillèrent tout ce qu'ils purent, & s'il en faut croire l'Auteur de la Relation, ils commirent dans ce saint lieu, pendant plus de quinze jours qu'ils y furent, des intemperances & des profanations qui font horreur.

Que restoit-il enfin pour satisfaire pleinement la fureur des ennemis de cette Sainte Maison? C'étoit de la détruire jusqu'aux fondemens, *Exinan te, exinanita usque ad fundamentum ip. eâ.* Elle le fut aussi par Arrêt du Conseil du 22. Janvier 1710. & qui plus est, il fut ordonné sur la fin de l'année suivante que tous les Corps, qui y avoient été ensevelis, seroient exhumés: ce qui fut exécuté. On ne peut lire ce qu'en a écrit le P. Boyer dans ses gemissemens, sans en être touché. *Plusieurs de ces Corps se trouverent dans leur entier sans corruption, & quelques autres, quoi qu'enterrés depuis plus de cinquante ans, jetterent du sang en assez grande quantité.*

Telle a été la fin de cette sainte & illustre Maison, qui avoit, dit-on, coûté plus de quinze cens mille livres à bâtir, & dont il ne reste plus d'autre trace que le Moulin qui étoit à la Porte du Monastere.

Mais

Mais ce qui doit consoler les Gens de bien qui s'affligent de sa destruction, dit notre Historien, c'est qu'elle n'est point arrivée pour aucun crime, ni pour aucune folle dépense, ni pour aucune mes-intelligence entre les Sœurs, ni pour la décadence de la régularité, ni pour aucune révolte contre l'Eglise ou l'Etat, mais pour avoir été inviolablement attachée à la Justice, à la Vérité, & à la sincérité Chrétienne.

L'Auteur finit son Histoire par une description de la situation & de la disposition de cette celebre Abbaie. Elle étoit située à l'entrée d'un Valon solitaire & desert, entouré de Bois & de Montagnes sur le bord d'un assez grand Etang, à trois quarts de lieu de Chevrouse, à six lieues de Paris, & dans le Diocèse vers l'Occident. *Tout le terrain étoit évalué à 380. arpens de terre labourable, à 925. de Bois taillis, & à 40. arpens de prés en une seule piece. Il y avoit dans le Monastere, soit au dedans soit au dehors, toutes les Officines nécessaires pour les besoins de la Maison, comme Menuiserie, Cordannerie, Tisseranderie, Vitrerie.*

Il ne nous manque plus, pour achever cet Extrait, que de rapporter ce que l'Auteur dit des biens que Port Royal a produits, & des motifs qui en ont opéré la destruction.

Si notre France, dit-il, a l'avantage sur les autres Pays de la Chrétienté, d'avoir une Foi plus pure, plus dégagée des traditions humaines & de superstition, une piété plus éclairée, plus d'attachement à l'ancienne Doctrine, à la Morale de l'Evangile,
aux

aux saintes Regles de la Discipline, plus de goût pour la lecture des Saintes Ecritures & des Livres de Piété; si elle voit ses peuples plus instruits, ses Pasteurs plus éclairés, son Clergé plus réglé, elle en est redevable à Port Royal. C'est à Port Royal que dans ces derniers temps la Religion a commencé de reprendre sa première beauté; que la Penitence a été remise en honneur; que l'on en a retracé les Regles salutaires; que le respect pour l'Etat Ecclesiastique s'est renouvelé; que la force de la Grace de Jesus Christ a été prêchée & défendue; c'est à Port Royal que l'on a trouvé le secret d'inspirer aux Fideles de l'amour pour la lecture des Livres Saints, & de les leur faire lire avec autant d'utilité que de plaisir, & qu'on leur a procuré les moyens d'être assidus & appliqués aux Prières publiques, en les leur rendant intelligibles. C'est de Port Royal que des Docteurs puissans en paroles ont fait couler ces fleuves de Science qui ont renversé tout ce qu'une foule de faux Docteurs s'efforçoient d'établir. C'est de là qu'ils faisoient partir ces coups imprévus, si terribles à l'Herésie & à l'Erreur, ces coups qui abaissoient l'une & l'autre, avant même qu'elles pussent apercevoir la main qui les avoit frappées. C'est de là enfin que sont sorties tant de lumieres qui ont dissipé les tenebres & l'ignorance du dernier siecle. Il n'est point de genre de Litterature utile à la Religion, continue l'Auteur, que Port Royal n'ait cultivé; mais ce n'est pas ici, ajoute-t-il, le lieu d'entrer dans ce détail, nous le réservons pour un Ouvrage particulier. Il suffit de re-

marquer en passant que c'est Port Royal qui a le plus contribué à épurer notre Théologie, en la dégageant d'un langage barbare, d'une infinité de questions inutiles, & souvent impertinentes, & en nous aprenant à la puiser dans ses véritables sources qui sont l'Écriture, & la Tradition; Que c'est Port Royal qui nous a perfectionné le goût pour la Piété, pour la Critique, pour l'Histoire; qui a le plus travaillé à enrichir notre Langue, & à nous faciliter les moyens d'entendre & de parler celles des Anciens & des Étrangers.

Pour les motifs qui ont donné lieu à sa destruction, l'Auteur remarque que le fameux Ouvrage intitulé, *le franc & véritable Discours* qui fut publié en 1601. par M. Arnauld le Pere, pour empêcher le rapel des Jesuites en France, a été l'origine de la haine implacable qu'ils conçurent pour Port Royal, où presque toute la famille de ce Magistrat, qui étoit fort nombreuse, s'étoit retirée; Qu'au bout de 30. ans ou environ, l'Abbé de S. Cyran, devenu Directeur de cette Maison, réveilla puissamment cette haine invétérée par l'Ouvrage qu'il publia sous le nom de *Petrus Aurelius*, où il réfute si solidement leurs erreurs sur la Hierarchie, par sa Doctrine sur la Contrition contraire à celle de la Société, par son attachement à la Doctrine de S. Augustin, & par sa liaison intime avec Jansenius Evêque d'Ypres: Que le Livre de la fréquente Communion de M. Arnauld, Neveu & disciple du même Abbé, dont on pratiquoit les saintes maximes.

à Port Royal, & le grand Ouvrage de M. d'Ypres, à la fin duquel il avoit mis un parallèle des sentimens de Molina sur la Grâce & la Prédestination, avec les sentimens des demi-Pelagiens du V. siècle, fortifierent de plus en plus cette haine, & qu'enfin elle fut portée à son comble tant par les *Ouvrages* que Mrs. de Port Royal mirent au jour pour la défense de la Doctrine de S. Augustin & de la Morale de l'Evangile, attaquées par les Jésuites, comme contraires à leur nouveau Système, que par la sainteté de vie qui éclusoit dans cette troupe de Prêtres, de Vierges, & de Penitens qui habitoient en ce sacré Desert, & par la reputation que leurs Ecrits s'acqueroient dans le monde, où ils éclipsoient & faisoient mépriser ceux de la Société & de ses partisans.

La Préface est suivie d'une Ode Latine & Françoisse sur la destruction de Port Royal, & de trois Epigrammes sur le même sujet, dont nous nous contenterons de rapporter celle-ci, qui fut trouvée sur une pierre de la demolition.

O desolation d'une sainte demeure !
Saches, toi qui détruis les Anges d'ici bas,
Qu'au Ciel un autre Port les attend à toute
heure,
Que ton bras ni l'Enfer ne démoliront pas.

On trouve dans l'Histoire Ecclesiastique du XVII. siècle de M. du Pin, Tom. III. une Histoire abrégée de Port Royal jusqu'à la Paix
de

de Clement IX. Il y a quelques particularités qui ne sont point dans celle dont nous venons de donner l'Extrait. On peut aussi consulter le I. Volume des Memoires Littéraires attribuez à M. de S. Hyacinthe : il y a traité le même sujet , mais d'une manière superficielle & ce squelette d'Histoire qu'il y donne ne doit pas empêcher le Public de recourir à celle que nous venons d'annoncer.

Que l'on n'aille pas toutefois s'imaginer que cet Ouvrage est parfait. Outre que l'Auteur n'entre pas dans un détail suffisant des Livres qui sont sortis de cette savante Société ; il se montre si prévenu en faveur de ses Heros, qu'il ne reconnoît pas même en eux ces foiblesses & ces imperfections qui sont inseparables de l'humanité, & qui se glissent imperceptiblement dans le Caractere & dans les Ecrits de ceux qui se trouvent engagés en des Disputes continuelles. Il n'arrive gueres que l'on rencontre éternellement des contradictions sans que l'on s'aigrisse peu à peu contre les cruels ennemis qui les suscitent. On s'accoutume à les regarder comme d'implacables persecuteurs avec lesquels on ne doit esperer de paix solide. Jusqu'où ne pousse-t-on pas la vivacité, lorsque l'on est fortement persuadé que c'est la défense de la Verité qui attire ces persecutions? On ne met plus de bornes à la haine, & les intérêts de la Religion se joignant à tant de motifs particuliers, on enveloppe dans une proscription generale & ses adversaires & tout ce qui leur appartient. La moindre de leurs démarches de-
vient

vient l. specte ; l'action la plus innocente est malignement interprétée ; l'on noircit des couleurs les plus odieuses celles qu'un peu de charité pourroit excuser. Enfin la pré-
 vention arrive à son période , & c'est elle qui règle tous les jugemens. Les plus grands Hommes ne sont pas toujours exemts de ces défauts , & cet esprit se répand d'autant plus facilement dans les Compagnies que les particuliers qui s'y livrent croient qu'ils n'ont eu vuë que la Cause du Ciel , & ne sentent pas que c'est eux-mêmes qu'ils contentent en défendant l'honneur d'un Corps auquel le leur est lié. Voilà ce qui est arrivé dans les démêlés du jansénisme ; une Société naissante demande à être reçue parmi nous, & à travailler en commun avec les autres Communautés Religieuses à la gloire du Seigneur & à l'édification de l'Eglise. Il n'y a qu'une voix sur cette demande. Les Corps les plus respectables du Royaume s'élèvent avec force , & soutiennent avec vigueur que cette Société est plutôt née pour détruire que pour édifier : en un mot , ils s'opposent tous à son établissement. L'intercession des Puissances l'emporte enfin , & ils sont reçus avec bonté dans le sein qu'ils devoient bientôt après déchirer. A peine ont-ils posé la première pierre de leur nouvel établissement, que l'Université de Paris est obligée de les traduire devant les Tribunaux Seculiers , & de représenter au Parlement qu'il doit reprimer l'Esprit d'orgueil & de Domination que ces

Euan.

Etrangers laissent paroître. M. Arnauld, fameux Avocat de ce siècle, plaida pour l'Université, & porta aux Jésuites, dans son plaidoyer, des coups qu'ils n'ont jamais oubliés. Il fit plus: ce zélé Citoyen, prévoyant dès lors tous les malheurs que leur rappel causeroit à sa Patrie, publia son *franc & véritable Discours*. Les Jésuites n'ont que trop pris soin de justifier tout ce que M. Arnauld leur impute dans cet Ouvrage; le sang d'Henri IV. fume encore, & ils ont marqué depuis ce tems l'Histoire de nos Hommes Illustres d'une suite d'exils, de bannissemens, de fers & de toutes les persecutions que la haine la plus envenimée peut inventer contre des ennemis que l'on veut perdre, & auxquels on a le credit de fermer toutes voies d'Apologie. En particulier la famille de M. Arnauld s'est vuë exposée aux traits redoutables de la Compagnie de Jesus; les péchez du Pere sont retombés sur la tête de ses Enfans; & la vengeance s'est étendue sur toute la Posterité. Il est vrai que ses Descendans ont soin d'attiser le feu, & que dignes Héritiers de sa probité & de son amour pour les maximes Françoises, ils n'ont cessé de tenir nos yeux ouverts sur les entreprises réitérées que ces Partisans outrés de la Cour de Rome font pour les abbatre. On peut croire cependant que les Jésuites auroient méprisé des cris impuissans, & qu'après avoir soutenu sans peine tous les efforts des plus saints Prélats réunis contre leur Morale, ils auroient dédaigné de se commettre,

avec

avec des Ecclesiastiques du second Ordre, si la reforme de Port Royal ne les eut pas réveillés ; s'ils n'eussent apprehendé que la haute réputation de Science & de Sainteté que s'aqueroient les Solitaires qui habitoient ce desert, ne nuisît à la leur, & ne renversât peu-à-peu l'empire qu'ils exercoient sur les Consciences. Déjà plusieurs Personnes de la Cour les avoient qu'ités, & il leur étoit de conséquence de détruire un ennemi qui, pour peu qu'il s'aggrandît, les auroit bientôt supplantés. Telle est l'origine du Jansenisme. C'a été le prétexte dont on s'est servi pour prévenir les Puissances contre des gens qu'on vouloit perdre, & ce qui facilita ce dessein, Mr. l'Abbé de S. Cyran, Directeur de l'Abbaye, se trouva ami de l'Evêque d'Ypres, & ses Penitens zelez défenseurs de la Doctrine de S. Augustin. Les Jesuites sentoient assez que, loin que leurs Livres changeassent ces Messieurs, ils ne feroient que les animer davantage, & les exciter à écrire : Or il est difficile qu'il n'échappe pas aux Ecrivains les plus mesurés quelques propositions équivoques ; & c'étoit là où ces Peres attendoient MM. de Port Royal : ils donnerent un mauvais sens aux principes les plus Orthodoxes, & malgré des Apologies dont la force se fait sentir à tous les Lecteurs desintéressés, ils trouverent le secret de faire condamner leur Doctrine. Ils attaquèrent leurs mœurs, ils envénimèrent leurs plaintes, & profitant du credit que leur donnera toujours à la Cour leur Politique, & leur

com-

leur donnera toujours à la Cour leur Politique & leur complaisance nécessaires aux Princes qui veulent rester tranquilles au milieu des plus grands desordres; ils emprisonnerent les uns, ils forcèrent les autres à chercher une retraite hors du Royaume; & ne se crurent en sûreté que quand ils eurent détruit jusqu'aux fondemens la retraite d'où étoient sortis contre eux ces traits terribles, sous lesquels ils avoient presque succombé. Les Solitaires de Port Royal ne furent point insensibles; l'impetueuse Eloquence de M. Arnauld, les profondes lumières de M. Nicole, la raillerie fine mais sanglante de M. Pascal; tout attaqua à la fois les Jésuites. Ces Messieurs usèrent de récrimination, & leur bile dévotement échauffée produisit ces Ouvrages immortels qui n'éterniseront pas moins la honte de la Société, que l'animosité des Auteurs à qui nous en sommes redevables. Les intrigues se mêlèrent à ces combats littéraires, & les deux Partis employant, avec la même chaleur, mais non pas avec la même habileté, tous les ressorts de la Prudence humaine; ces affaires, qui paroissoient d'abord intéresser la Religion, sont devenues les prétextes odieux qu'on met aujourd'hui en œuvre pour se pousser dans le Monde, en se rendant nécessaire au Parti que l'on embrasse, & quelquefois en les trahissant tous les deux. Heureux ceux qui savent garder un juste milieu dans ces disputes! Il ne faut pour cela qu'examiner avec attention les démarches des uns & des autres; & alors, pour peu que l'on

H

veuil-

veuille être de bonne foi, on aura bientôt apperçu des deux côtés tant de prévention, un Esprit de Cabale si marqué, que je ne crois pas qu'on soit tenté de prendre parti. Voilà ce que l'Historien de Port Royal eût dû démêler. Un Ecrivain que l'on auroit vû si impartial se seroit attiré la confiance du Public, que l'on ne mérite pas dès que l'on est capable de lui en imposer par prévention ou par malice. Au moins, un Historien, aussi ami de Port Royal, auroit-il dû rapporter & réfuter les calomnies dont on l'a noirci; il y en a que la Posterité ne croira pas que l'on ait pu faire de sens froid. Qu'y a-t-il, par Exemple, de plus risible que de voir le P. Labbe accuser gravement l'Auteur du *Jardin des Racines Grecques*, d'avoir eu en vuë, en le composant, de jeter dans l'Esprit de la Jeunesse Francoise des semences de revolte contre l'Etat? Il sied parfaitement à un Jesuite de faire un pareil reproche aux plus grands défenseurs des Droits de la Royauté.

ARTICLE VIII.

Memoires pour servir à l'Histoire d'ANNE d'AUTRICHE, Epouse de Louis XIII. Roi de France, par Madame de MOTTEVILLE une de ses Favorites. A Amsterdam, chez F. Changuion. 1723. 5. Volum. in 12. Tom. I. pagg. 557. Tom. II 570. Tom. III 588. Tom. IV. 558. Tom. V. 506.

IL suffit à ceux qui écrivent l'Histoire générale, de suivre le fil des Evenemens considérables, de décrire les Sièges fameux, & les Batailles mémorables; de rapporter les Reglemens essentiels; enfin, de donner une idée juste, mais succinte, de ce qui est arrivé de plus important pendant le tems qu'ils ont entrepris d'éclaircir. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui composent des Memoires particuliers; ils doivent entrer dans ce détail de vuës, d'interêts, de passions qui gouvernent les Cours des Princes, peindre les Hommes qui ont eu part aux affaires importantes de leur Siècle; développer les motifs qui les ont déterminés à agir; & tenant la balance égale entre les partis contraires, démêler les qualités Heroïques & les vices honteux de ceux qui en faisoient mouvoir les ressorts. Ajoutons qu'il est nécessaire que ces Auteurs aient vu par leurs propres yeux ce qu'ils nous racontent; peut-être même que, s'ils n'y ont pas été mêlez

H 2

per-

personnellement; il est difficile de prendre confiance en eux.

Ce n'est pas tout, il faut beaucoup de pénétration pour ne pas prendre le change dans un Pays où tout le monde s'étudie à le donner. La vie s'y passe à cacher adroitement, sous les apparences trompeuses de générosité, de désintéressement, de politesse, quelquefois même d'indolence, une ambition démesurée, une avarice sordide, une jalousie maligne, des cabales sourdes & dangereuses. De quelle sagacité n'a-t-on pas besoin pour suivre la conduite de tant de Personnes, & leur rendre à chacune en particulier la Justice qu'elles méritent; pour démêler la Dévotion de l'Hypocrisie, la Bravoure de la Brutalité, la Politesse de la Fourberie; en un mot, la Vertu de ce qui n'en a que le masque? Quelles lumières ne faut-il pas pour discerner l'ambition louable d'un Homme, qui, destiné par sa naissance aux plus grands Emplois, fait des efforts permis pour y parvenir, & cette soif détestable des honneurs & des richesses qui tourmente les grands Seigneurs au milieu de l'état le plus florissant; pour ne pas confondre ceux que la Providence a placé dans un rang obscur, & qui cherchent à s'en tirer à force de mérite & de vertus, avec ces infames scelerats dont l'ame est encore plus basse que la naissance, & qui cherchant à s'aggrandir sans se trop embarrasser des moyens, sacrifient tout à la moindre lueur de fortune qui se présente? Ce qui doit rendre réticent dans les jugemens que l'on porte sur cette matière, est que, quel-

que

que differens que les Courtisans soient au fonds, les dehors sont presque les mêmes. Ainsi le pas est glissant, & l'on hazarde de justifier le coupable, & de noircir l'innocent, pour peu l'on détourne ses regards, & que l'on échape certaines démarches critiques qui les font connoître tels qu'ils sont. Nous n'entendons point par-là les disgrâces; l'orgueil les fait prendre à tous les Hommes à peu près avec le même visage, & la Politique ou l'esperance engage souvent à ne pas montrer une timidité qui pourroit être nuisible. Il s'agit de ces circonstances où, à l'aide d'une probité équivoque, d'une trahison conduite avec art, d'une parole malignement interprétée, d'une flatterie dont on prévoit le succès, on parvient au but tant souhaité. Le parti que l'on prend alors développe l'interieur le plus impénétrable d'ailleurs. Ce n'est pas que le cœur Humain n'ait des réplis bien étranges; tel a résisté longtems aux offres les plus brillantes, qui se rend à l'appas d'une bagatelle; celui-ci n'est équitable que par caprice; cet autre a une droiture véritable, un Génie noble & fécond en expédiens; mais les apparences sont contre lui; de simples foibleffes, un ridicule pardonnable, mais susceptible d'un tour odieux; des projets habilement concertés, mais que des coups imprévus dérangent; tout prête des armes aux ennemis qui le veulent perdre, & nuit autant à sa reputation qu'à son établissement. Ce n'est point à un Ecrivain médiocre qu'il appartient de traiter de pareils su-

jet, un semblable Ouvrage demande que l'on connoisse parfaitement les Hommes & les affaires ; en un mot, que l'on se montre par tout également desintéressé & judicieux.

Ce n'est pas sans peine qu'un Auteur parvient à aquerir tant de grandes qualités. On peut dire cependant qu'elles deviennent plus nécessaires à mesure que le siècle, dont il entreprend d'écrire l'Histoire, a été plus rempli de Negotiations délicates, de Guerres civiles, de Revoltes domestiques ; en un mot, à mesure qu'il a été plus fécond en événemens singuliers.

Telle a été la vie d'Anne d'Autriche, Epouse de Louis XIII. & Mere de Louis XIV. Les moindres circonstances en sont liées à tout ce qui est arrivé de plus important sous le Regne de ces deux Princes ; & comme elle a joué le principal Role en un certain tems plutôt qu'en un autre, son nom a servi de prétexte à ceux qui vouloient s'emparer du Gouvernement. On voit assez que, pour peu que cette Vie soit faite avec soin, elle doit être agréablement reçue de tous ceux qui aiment à connoître à fond une Princesse qui mérite d'être connue, soit par ses qualités personnelles, soit par les affaires qui se sont passées pendant la Regence, l'une des plus épineuses dont il soit parlé dans notre Histoire.

Il est vrai que l'on a publié depuis peu un grand nombre d'excellents Morceaux sur cette Regence ; mais loin que cette raison fasse mépriser les Mémoires de Madame de Motteville, elle les doit faire rechercher

avec

avec plus d'avidité; car presque tous ceux que nous avons viennent des Frondeurs les plus zelez; & si ces Messieurs ont parfaitement développé les ressorts qui faisoient agir leur Faction, il restoit encore à savoir par quelles vuës la Cour se conduisit au milieu de tant d'orages. C'est le sujet principal des Memoires, dont nous allons donner l'Extrait. Nous croions que ce que l'on y lira avec le plus de plaisir, ce sont les commencemens & la fin de la Vie d'Anne d'Autriche; elle y éprouva tous les chagrins que peut causer l'indifference d'un Epoux que l'on se sent de la disposition à aimer, & la faveur d'un Ministre dont on reçoit tous les jours de nouvelles mortifications. Ces peines furent adoucies par quelques intrigues qui n'ont pas encore été bien connues, & sur lesquelles Madame de Motteville porte un grand jour. C'est à cette Epoque que nous nous arrêterons particulièrement. Ce qui regarde la Regence de cette Princesse ne merite point la même attention; non pas que cette matiere ne soit bien plus importante; mais elle est déjà connue, & Madame de Motteville n'a pas manié ce sujet avec autant d'habileté que la description des mains, des dents, de tous les attrails des différentes Personnes avec qui elle a vecu. Enfin nous la suivrons dans ce qu'elle dit de la jeunesse de Louis XIV. & de ses premieres Amours, de la part que la Reine avoit alors aux affaires, & des longues douleurs qui la conduisirent insensiblement au tombeau.

L'Autorité que Marie de Medicis avoit

laissé prendre au Marquis d'Ancre rendre d'abord son Gouvernement odieux, & fournir ensuite occasion aux Favoris du jeune Roi Louis XIII, de le brouiller avec cette Princesse; elle fut éloignée de la Cour, & tous ceux qui lui étoient attachés eurent le même sort, Mad. de Motteville se contenta d'indiquer ces événemens, & vient d'abord à ce qui regarde la Reine, dont elle a entrepris d'écrire la Vie.

Le Marquis Borri, Ambassadeur du Grand Duc de Toscane, fut le premier qui, dans les Conférences qu'il eut à Madrid avec les Ministres de la Cour d'Espagne, jeta quelques paroles d'un double Mariage entre les deux Princes & les deux Princesses de France & d'Espagne. Ces Aliances étoient si convenables, qu'elles furent bientôt conclues; on en fit des réjouissances publiques à Paris dès l'année 1612. Les Epousailles ne se firent cependant qu'en 1615. L'ombrage que prirent les Protestans d'une si grande union entre la France & l'Espagne, manqua même de faire avorter ce dessein. Ils demanderent que l'on assemblât auparavant les Etats Generaux, mais l'esperance qu'ils avoient de s'en servir pour susciter des difficultez insurmontables fut trompée. Les Etats se separerent plutôt que l'on ne pensoit; on songea tout de bon à achever ce double Mariage. Le Duc de Guise conduisit Elisabeth à Philippe III. & le Duc de Pastrana amena Anne d'Autriche à Louis XIII. L'Armée des Protestans, qui sembloit cotoier celle du Roi,

Roi, ne servit qu'à rendre plus belle l'entrée de l'Infante en France. Cette Princesse n'avoit alors que 15. ans, & le jeune Roi étoit bienfait, & sa beauté brune ne lui déplaisant pas, il est certain qu'elle l'auroit tendrement aimé, si lui-même n'y eût pas mis d'obstacle par son indifférence pour elle, & même par d'assez mauvaises manières. On lui ôta d'abord toutes les Dames Espagnoles qui l'avoient accompagnée, à la réserve de Dona Estefania. La mere de Mad. de Motteville qui avoit été longtems en Espagne resta aussi auprès d'elle. Cette Dame lui servit utilement à entretenir le commerce qu'elle avoit avec le Roi d'Espagne, qui fut dans la suite le prétexte des persécutions qu'on lui fit, & à supporter les aigrins que lui faisoit la faveur du Duc de Luynes. Les préventions qu'elle avoit contre lui venoient du bruit qui couroit que cet impérieux Favori avoit proposé au Roi de la repudier, & d'épouser une de ses Parentes, qui fut depuis la Princesse de Guiméné; mais la Reine ne fut pas longtems dans cette disposition, & elle forma même d'étroites liaisons avec Mad. de Luynes, d'abord pour être de toutes les parties de la Cour, & ensuite, pour résister à leurs communs ennemis. La mort du Connétable de Luynes changea la face des affaires; la Reine Mere se raccommoda avec le Roi, & persuadée qu'elle n'auroit de credit auprès de lui qu'autant qu'il seroit mal avec la jeune Reine, elle brouilla si bien le Mari & la Femme, que celle-ci n'eut plus aucun

croît ni aucune douceur à la Cour depuis cette réconciliation. Elle trouva des ressources dans la compagnie de Mad. de Laynes, alors Duchesse de Chevreuse, & cette Favorite n'oublia rien pour lui inspirer la gaieté & son bonheur galant.

Ici commence l'Histoire des Amours de la Reine ; car, malgré le respect dû à son rang, elle fut aisée & l'on eut la hardiesse de le lui dire. Le Duc de Montmorenci, frère de Madame la Princesse, fut de ce nombre; il aimoit auparavant Mad. de Sablé, mais, aux premières marques qu'il lui donna de son changement, elle ne voulut plus le voir, ni recevoir des hommages qu'elle avoit à partager avec la plus grande Princesse de l'Univers. Pour la Reine, elle ne fit pas même de réflexions sur les sentimens que M. de Montmorenci avoit pour elle, & depuis, cette Princesse, se moquant de sa vanité passée, dit à Mad. de Motteville, qu'elle avoit pris tout ce que la voix publique disoit de lui, comme un tribut qu'elle croioit être dû par tout le monde à sa beauté ; mais qu'elle avoit toujours crû que la passion du Duc de Montmorenci avoit été très-médiocre. Ce qu'on voit dans les Mémoires du Cardinal de Retz (1) est assez conforme au récit de Mad. de Motteville. *Elle avoit agité, dit-il, la galanterie de M. de Montmorenci beaucoup plus que sa personne.*

Le Duc de Bellegarde fut encore un de ceux qui aimerent Anne d'Autriche. Il avoit été favori de deux Rois, & il conservoit

(1) Tom. II. Liv. III. p. 181.

encore dans une vieillesse avancée pour la politesse de la Cour d'Henri III. *La Reconnuë* en faisoit encore sans de bruit, dit Mad. de Motteville (1), que la Reine ne refusa point d'en recevoir de l'encens dont la fumée ne pouvoit noircir sa réputation, & souffrit qu'il en usât avec elle à la mode du siècle, où il avoit vécu, qui avoit été le royaume de la Galanterie & celui des Dames. Mad. de Motteville ajoute, qu'on a dit que la Princesse de Conti & les autres Favorites de la Reine avoient conseillé cette folie à ce Galant suranné, & que la Reine fut fort en colère la première fois qu'il lui parla de sa tendresse, qu'elle en rit dans la suite, & que le Roi, quoique d'humeur jalouse, entra dans cette plaisanterie. Le Cardinal de Retz ne raconte pas la chose tout-à-fait ainsi ; il dit que le Duc de Bellegarde plût à la Reine, mais qu'elle s'en dégoûta sur ce qu'en prenant congé d'elle, lors qu'il alla commander l'Armée à la Rochelle, & lui ayant demandé en general la permission d'espérer une grace avant son départ, il s'étoit réduit à la supplier de vouloir bien mettre la main à la garde de son Epée, & qu'elle avoit trouvé cette manière si sotte qu'elle n'en avoit jamais pu revenir. Ceci se rapporte assez à ce que remarque Mad. la Comtesse d'Annoy, dans son Voyage d'Espagne, que les Dames de ce Pais-là ne haïssent pas que l'on soit entreprenant avec elles, quelque vertueuses, quelque résolues qu'elles puissent être à se tenir dans les bornes de la bienséance la plus austère.

Le *Journal* du Duc de Buckingham a été plus d'état, de M^{lle} de Montville a vué que c'est le seul qui ait été auant le cour de la Reine. Il étoit venu en France pour épouser, de la part du Roi d'Angleterre, Madame, Sœur du Roi; il étoit bien fait, bon de visage, il avoit l'âme grande. Il étoit comédien, Secrétaire, & favori d'un grand Roi; il avoit été des courtisans à se courir de tous les papiers de la Couronne d'Angleterre pour le puer. Il ne faut pas s'étonner si, au tant de belles qualités, il feroit un excellent portrait au même titre que l'est celui de le Roi d'Angleterre d'une grande Reine. Mais quel en fut le succès? Il est si dangereux de changer un mot dans un récit de cette espèce, que nous croyons qu'il est beaucoup plus à propos de transcrire ce que M^{lle} de Montville, que de nous hasarder à changer la moindre circonstance de ce qu'elle nous a conservé de cette aventure. „ Il est à peñ-
 „ *ter, dit-elle* (1), que les vœux furent reçus
 „ comme on sent que les Dieux souffroient
 „ les *Grandes des Hommes*, c'est-à-dire, les
 „ pouvoir deviner, par leurs Oracles, si leur
 „ destinée étoit bonne ou mauvaise. La Rei-
 „ ne, n'en faisant point un secret, n'a pas
 „ fait difficulté de me conter depuis, fort dé-
 „ trompée de ces dangereuses illusions, qu'é-
 „ tant jeune, elle ne comprenoit pas que
 „ la belle conversation, qui s'appelle or-
 „ dinairement honnête galanterie, où on

ce

(1) Tom. I. p. 16. de *l'hist.*

ne prend aucun engagement particulier,
 pût jamais être blâmable, non plus que
 celle que les Dames Espagnoles prati-
 quent dans le Palais, où, vivant comme
 des Religieuses, & ne parlant aux hom-
 mes que devant le Roi & la Reine d'Es-
 pagne, elles ne laissent pas de se vanter
 de leurs conquêtes, & d'en parler comme
 d'une chose qui bien loin de leur ôter leur
 réputation, leur en donne beaucoup. El-
 le avoit, en la personne de la Duchesse
 de Chevreuse, une Favorite qui se lais-
 soit entièrement occuper de ces vains
 amusemens; & la Reine, par ses con-
 seils, n'avoit pû éviter, malgré la pureté
 de son ame, de se plaire aux agrémens
 de cette passion, dont elle recevoit en
 elle-même quelque légère complaisance,
 qui flattoit plus sa gloire, qu'elle ne
 choquoit sa vertu. On a fort parlé d'une
 promenade qu'elle fit dans un Jardin
 du Logis où elle logeoit, lorsqu'elle alla
 conduire la Reine d'Angleterre à Amiens.
 Elle se fit en présence de toute la suite
 qui d'ordinaire accompagnoit cette Prin-
 cesse. Et j'ai vu des Personnes qui s'y
 trouverent, qui m'ont instruite de la ve-
 rité. Le Duc de Buckingham qui y fut,
 la voulant entretenir, Putange, Écuyer
 de la Reine, la quitta pour quelques
 momens, croyant que le respect l'obli-
 geoit de ne pas écouter ce que ce Sei-
 gneur Anglois lui vouloit dire. Le ha-
 zard alors les ayant menez dans un dé-
 tour d'allée, où une Palissade les pouvoit

» cacher au Prince, la Reine sans ce in-
 » tant s'aperçut de la voir seule à se prome-
 » ner dans le jardin par quelque sentier
 » trop peu fréquent au Duc de Bourgogne.
 » Elle s'écria, & appela son Ecuier le
 » digne de l'avoir suivie. Par ce cri elle
 » fit voir sa faiblesse & sa vertu, méritant la
 » conservation de son innocence intacte
 » à la crainte qu'elle devoit avoir d'en
 » déchoir, & que ce cri alloit aux oreilles
 » du Roi ne lui coûter beaucoup d'émul-
 » sion. Si en cette occasion elle sentoit que
 » son cœur pouvoit être susceptible de quel-
 » que impression de tendresse, qui la con-
 » via d'écouter les discours tendres d'un
 » Homme qui l'aimoit, il étoit avoué qu'il
 » en étoit sans, que l'amour de la ve-
 » rité, & les sentimens honnêtes l'em-
 » porteroient sur tout le reste, & qu'elle
 » préféroit à une Réputation apparente
 » soupçonnée de peu de chose une gloire
 » réelle & véritable, sans mélange d'au-
 » cun sentiment indigne d'elle. Lors que
 » ce Duc prit congé de la Reine Mère,
 » qui étoit venue conduire la Reine d'An-
 » glettre la fille hors de la Ville d'Amiens,
 » la Reine m'a fait l'honneur de me dire,
 » que, quand il lui vint baiser la Robe,
 » elle étoit au devant du Carosse, & la
 » Princesse de Conti auprès d'elle, il se ca-
 » cha du rideau, comme pour lui dire quel-
 » ques mots, & beaucoup plus pour effuier
 » les larmes qui lui tomberent des yeux
 » dans cet instant. La Princesse de Conti, qui
 » railloit de bonne grace, & qui, à ce que j'ai
 »

„ ouï dire, avoit beaucoup d'esprit, dit sur
 „ ce sujet, en parlant de la Reine, qu'elle
 „ pouvoit répondre au Roi de sa vertu,
 „ mais qu'elle n'en feroit pas autant de sa
 „ cruauté, parce que sans doute les larmes
 „ de cet Amant, qu'en cette occasion elle
 „ avoit apperçues, pour être assise auprès
 „ d'elle, avoient dû attendrir son cœur,
 „ & qu'elle avoit soupçonné ses yeux de
 „ l'avoir du moins regardé avec quelque
 „ pitié.

„ La passion du Duc de Buckingham lui
 „ fit faire encore une action bien hardie,
 „ que la Reine m'a apprise, & que la Rei-
 „ ne d'Angleterre m'a depuis confirmée,
 „ qui le savoit de lui-même. Ce celebre
 „ Etranger étant parti d'Amiens, pour re-
 „ tourner en Angleterre mener Madame
 „ Henriette de France à son Roi, regner
 „ sur les Anglois, occupé de sa passion, &
 „ forcé par la douleur de l'absence, voulut
 „ revoir la Reine, quand même ce ne seroit
 „ que pour un moment. Quoiqu'il fût prêt
 „ d'arriver à Calais, il fit dessein de se sa-
 „ tisfaire, en feignant d'avoir reçu des nou-
 „ velles du Roi son Maître, qui l'obli-
 „ geoient d'aller à la Cour. Il laissa la futu-
 „ re Reine à Boulogne, & revint trouver
 „ la Reine Mere, pour traiter de cette af-
 „ faire simulée, qui n'étoit que le prétex-
 „ te de son retour à la Cour. Après avoir
 „ parlé de sa chimerique Negociation, il
 „ alla chez la Reine, qu'il trouva au lit
 „ assez seule. Cette Princesse savoit par des
 „ Lettres de la Duchesse de Chevreuse,
 „ qui

„ qu'il étoit arrivé. Elle en parla devant
 „ Noces, en riant, & ne s'étonna point
 „ quand elle le vit; mais elle fut surprise
 „ de ce que tout librement il vint se met-
 „ tre à genoux devant son lit, baissant son
 „ drap avec des transports si extraordi-
 „ naires, qu'il étoit aisé de voir que la passion
 „ étoit violente, & de celles qui ne lais-
 „ sent aucun usage de Raison à ceux
 „ qui en sont touchés. La Reine m'a été
 „ l'honneur de me dire qu'elle en fut
 „ embarrassée, & cet embarras, mêlé de
 „ quelque dépit, fut cause qu'elle deme-
 „ ra longtemps sans lui parler. La Comtesse
 „ de Lannoi, alors sa Dame d'honneur,
 „ sage, vertueuse, & âgée, qui étoit au
 „ chevet de son lit, ne voulant point souf-
 „ frir que ce Duc demeurât en cet état,
 „ lui dit, avec beaucoup de sévérité, que
 „ ce n'étoit pas la coutume en France, &
 „ voulut le faire lever. Mais lui, sans s'é-
 „ tonner, combattit contre la vieille Da-
 „ me, disant qu'il n'étoit pas François, &
 „ qu'il n'étoit pas obligé d'observer toutes
 „ les Loix de l'Etat. Puis s'adressant à la
 „ Reine, lui dit tout haut les choses du
 „ monde les plus tendres, mais elle ne lui
 „ répondit, que par des plaintes de sa har-
 „ diesse, & sans peut-être être trop en co-
 „ lère, lui ordonna sévèrement de se lever
 „ & de sortir. Il le fit, &, après l'avoir vu
 „ encore le lendemain en présence de toute
 „ la Cour, partit, bien résolu de revenir
 „ en France le plutôt qu'il lui seroit pos-
 „ sible.

Ce passage de Madame de Motteville est tout propre à établir le Pyrrhonisme Historique; & en effet, qui ne seroit étonné de voir une si grande différence entre ce qu'elle dit des Amours de la Reine avec Buckingham, & ce qu'en ont rapporté d'autres Personnes à qui nous devons donner autant de créance qu'à cette Dame? Le Comte de Brienne, par exemple, a raconté tout autrement le retour de cet Anglois. Selon lui, il revint d'Abbeville à Amiens, de sorte qu'il n'étoit pas prêt à arriver à Calais. Le récit qu'il fait de la visite que cet Amant passionné rendit à la Reine, est encore plus éloigné de ce qu'en a écrit cette Dame. Il demanda d'abord Audience à la Reine Mere, & quoique sa Majesté fût encore dans son lit, elle lui fut accordée. La jeune Princesse, à qui il l'envoia demander ensuite, auroit bien voulu s'excuser sur ce qu'elle gardoit le lit; mais la crainte d'être blâmée, si elle refusoit de voir ce Ministre Etranger, fit qu'elle ne voulut se déterminer qu'après avoir consulté la Reine Mere, à qui elle envoya la Comtesse de Lanoy, qui représenta que le Roi trouveroit peut-être à redire qu'on eût permis à des Hommes l'entrée de la chambre de son Epouse avant qu'elle fût levée. La Reine Mere répondit qu'elle pouvoit bien faire ce qu'elle avoit fait elle-même; & la Comtesse de Lanoy, qui auroit pu alléguer la différence d'âge & d'état, s'en abstint par bienfaisance.

La précaution qu'elle prit fut de faire venir à l'Audience toutes les Dames qui se

trouvoient alors à Amiens ; il y en eut qui voulerent s'en dispenser, mais on leur fit dire qu'on seroit obligé d'en avertir le Roi. Elles assistèrent donc à cette Audiance ce ne fut pas longue. Après que le Duc eut fait les reverences accoutumées, on lui fit apporter un siège. parce que l'ordre veut, que, quand les Reines donnent des Audiances, elles fassent asseoir ceux qui se couvrent devant elles. L'amoureux Buckingham fit quelques difficultés d'accepter le siège, il voulut se mettre à genoux devant le lit, alléguant l'usage de son País, et veut que les Reines soient servies de cette maniere. La Comtesse de Lanoy ne le souffrit pas longtems dans cette posture ; et même, pendant l'instant que dura cette Audiance, la Princesse de Condé & plusieurs Duchesses se mirent dans la ruelle du lit. Voilà ce que dit M. le Comte de Brienne (1) & il étoit lui-même à Amiens lorsque cette aventure arriva. D'un autre côté, Mad. de Motteville dit tenir de la Reine elle-même toutes les circonstances de sa relation. Enfin, M. Amelot de la Houssaye se contente de dire, sans faire mention du Lieu où la scene se passa, (2) qu'un jour que le Duc de Buckingham parloit en termes d'Amour à la Reine, Madame la Marquise de Senecey, lassée de voir durer un pareil entretien, se mit dans le fauteuil de la Reine, seulement pour écarter le Duc du lit où étoit alors cette Princesse, & l'empêcher

(1) Tom. I. p. 217. & suiv.

(2) *Memoir. Hist. Polit. &c.* Tom. I. p. 242.

her de prendre quelque autre liberté; & que voiant qu'il continuoît à tenir les discours passionnés, elle lui dit d'un air évére, *Monsieur, taisez-vous, on ne parle point ainsi à une Reine de France.* Ce qu'il y a de particulier, est que M. Amelot, qui sent bien que cela paroît un peu Romanesque, renvoye à un *Ambassadeur Historien*, qui parle toujours en *Historien* & qui ne sort jamais de son sérieux; il cite ensuite les propres paroles de Nani, où l'on ne trouve pas un seul mot qui puisse confirmer la narration.

Au milieu de toutes ces autorités différentes & même contraires, il semble pourtant qu'on peut démêler la vérité d'un fait curieux & que plusieurs personnes ont pris plaisir de revêtir de couleurs un peu trop noires. La Reine aimoit Buckingham; on ne sauroit le nier; il osa lui découvrir sa passion; c'est ce qui n'est pas moins incontestable. La Reine elle-même ne fut pas fâchée d'être aimée, & la Coquetterie qui lui étoit naturelle, ainsi que nous le prouverons dans le moment, put lui faire recevoir agréablement les hommages du plus fier & du plus arrogant de tous les hommes. Mais il est à croire que les choses n'allèrent pas plus avant, & qu'elles n'auroient pas même été si loin sans la Duchesse de Chevreuse, qui prenoit plaisir à lui inspirer ses sentimens, lesquels n'étoient pas trop opposés à l'Amour. Enfin les Historiens Étrangers ont rendu plus de justice à la Reine que les François; & pour ne parler que de Buckingham, Mylord Cla-

rendon & Nani s'accordent à la louer du mépris qu'elle fit de sa tendresse.

Quoi qu'il en soit ; car, sur de semblables sujets , la Charité Chrétienne exige que l'on juge favorablement , & la Prudence demande qu'on ne décide rien ; les extravagances du Duc de Buckingham furent rapportées au Roi , & les ennemis de cette Princesse prirent soin d'envenimer ses démarches : de sorte que quelques-uns de ses Domestiques furent chassés , & depuis , lorsque la Reine d'Angleterre voulut revenir en France pour voir encore une fois la Reine sa Mere , elle n'en pût obtenir la permission de Louis XIII. parce qu'il l'auroit fallu accorder en même tems à Buckingham. Celui-ci chercha depuis ce refus, tous les moyens de brouiller la France avec l'Angleterre ; & la Reine, mécontente des manieres que l'on avoit pour elle, n'étoit pas trop fâchée de ses succès ; elle rougit dans la suite de ces petites foiblesses, & l'on doit l'excuser d'autant plus facilement que, si son Epoux l'eut aimée un peu davantage , il les lui auroit épargnées. Mais tout le monde s'empressoit à les mettre mal ensemble , & on vint jusqu'à persuader au Roi qu'elle avoit trempé dans les affaires de Chalais , & qu'elle s'étoit flattée d'épouser un jour Monsieur. Elle fut outrée de cette accusation , & Chalais , à qui les Ministres avoient promis la grace à condition qu'il envelopperoit la Reine dans la conjuration , la justifia pleinement lors qu'il se vit sur l'échaffaut. Mad. de Motteville développe toute cette intrigue, qui n'étoit qu'e-

ne invention de Louvigni & du Cardin a Richelieu.

Enfin l'on ôta Mad. de Chevreuse à la Reine & ce coup fut le plus sensible de tous ceux que lui porta le Card. de Richelieu. On ignore quelle étoit la source de la haine du Ministre contre cette Princesse; mais il est sûr qu'il n'oublia rien pour entretenir une mesintelligence parfaite entr'elle & le Roi. Les uns disent que ce fut une suite de la tendresse qu'il lui témoigna & à laquelle la Reine ne répondit que par un mépris constant & un refus obstiné de son amitié. Mad. de Motteville dit tant de cette Princesse elle-même qu'il lui avoit parlé un jour d'un air un peu trop galant pour un ennemi; mais que, le Roi étant entré dans le tems qu'elle alloit répondre avec colere, elle n'avoit pas voulu dans la suite recommencer cette harangue. Ce n'est pas Mad. de Motteville seule qui nous a conservé la mémoire d'un pareil événement; Nani attribué la haine que le Card. de Richelieu & le Duc de Buckingham sentirent toute leur vie l'un pour l'autre, à l'amour qu'ils eurent tous deux pour la même personne. Enfin le Card. de Retz met le Card. de Richelieu au nombre des Amans d'Anne d'Autriche, & il ne l'oublie pas dans la revue qu'il en fait; mais il avoué que l'aversion qu'elle eut pour les manières de M. le Card. de Richelieu, qui étoit aussi pédant en Amour, qu'il étoit honête-homme pour les autres choses, avoit fait qu'elle n'avoit jamais pu souffrir sa galanterie (1).

En un autre endroit, le Card. de Retz prit d'un tour que Mad. de Fargis, Dame d'atours, jona au Card. de Richelieu, en portant la Reine Mere une Lettre d'amour qu'elle crivoit à sa Belle-Fille (1). Enfin, soit épit, politique, ou raison, il persecuta Anne d'Autriche tout le tems de sa vie, & ce que la Reine honoroit de sa confiance & qui n'aimoient pas le Ministre contribuèrent, autant qu'il fut en eux, à l'aigrir contre lui. Les intelligences qu'elle avoit toujours entretenues avec l'Espagne servirent de prétexte aux dégoûts continuels qu'on lui donna. Elle craignit d'être repudiée; on fouilla sa Cellule au Val de Grace qu'elle avoit fondé, & on accompagna cet affront de toutes les circonstances odieuses, qui le pouvoient rendre plus cruel. & la Reine ne trouva de repos qu'après la mort de Louis XIII. & du Cardinal de Richelieu.

Avant que d'en venir à cette seconde Epoque de la Vie d'Anne d'Autriche, Mad. de Motteville parle des Amours & du Caractere de Louis XIII. & des personnes de qualité qui ont fait le plus de figure à la Cour. Elle s'attache sur tout à décrire la beauté des Dames dont elle parle; elle entre dans toutes leurs petites intrigues; elle trace leur Caractere & l'on sent, dans ces Portraits, cette malignité naturelle aux Dames, & le tour presque innocent que celles qui ont passé leur vie à la Cour savent donner aux plus sanglantes médisances.

La

La Reine ne sortit d'un abîme que pour rentrer dans un autre encore plus terrible; & le calme, disons mieux, l'éclat, dans lequel elle passa les premières années de sa Régence, ne dura gueres. Ce même Peuple, à qui les persécutions du Cardinal de Richelieu l'avoient rendu chère, ne tarda pas à se revolter; les Corps les plus respectables du Royaume se joignirent aux mutins; la Cour se partagea; les Princes du sang abandonnerent la Reine; & cette Princesse vit mettre à prix la tête du seul Ministre en qui elle avoit quelque confiance. Madame de Motteville, attachée à la Cour, tâche de justifier sa Maîtresse des fautes qu'elle commit dans ces tems de troubles. Il ne faut pas croire toutefois qu'elle l'excuse en tout; on entrevoit, au milieu de l'Apologie qu'elle fait de ses démarches, qu'elle auroit souhaité que cette Princesse eût renvoyé un Ministre généralement haï, qu'elle eût diminué les impôts, enfin qu'elle eût écouté les plaintes d'une Compagnie respectable & dépositaire de ce milieu que les *Loix avoient trouvé entre la licence des Rois, & le libertinage des Peuples* (1); ainsi que s'exprime M. le Card. de Retz dans cette admirable digression, où il montre que le Despotisme avoit tellement bouleversé la France, qu'il étoit impossible qu'il n'y eût pas de Guerre civile. Nous n'avons garde d'entrer dans le détail de ce qui se trouve dans les Mémoires de Mad. de Motteville sur cette matière: trop de Mémoires particuliers l'ont débrouil-

Bien qu'elle
née; il faut que
teville à son
elle fût morte
sans en avoir
quel doit être
vue, n'a point
nt en cette
ente, de sa
& les
tion, d'après
différents
histoire de
égale, dans
teville, par
curieuses. Tel
ion d'Angl
Il seroit
Dame se
e avoit appris
se jeter
ijet peut faire
de Naples &
méritent aussi
s Lettres
onnoître le
qu'elle veut

que de la Vi
eucc à la Ma
ent les trou-
donné lieu;
gue & le
u. C'avoit
& ce Ma-
lus vive,
qu'elle

Il craint d'y rencontrer plus d'obstacles de la part même du Ministre, qui lui procure sa faveur, & qui ne lui en témoigne toute la reconnoissance convenable aux Victoires de Louis XIV, la tendresse de Monsieur, la grandeur de la Cour, tout contribua à lui faire passer agréablement le reste de ses jours, qui ne furent interrompus que par la part qu'elle prit à la douleur de la jeune Reine, qui voioit avec peine les progrès de son Eponx, & par les longues & cruelles douleurs que lui causa un Cancer qui vint au sein peu d'années avant sa mort, & qui l'enleva enfin le Mercredi 20. Janvier de l'année 1666.

Madame de Motteville a rendu cette dernière partie de la Vie d'Anne d'Autriche encore plus intéressante que ne le sont les deux premières; & soit que la matière fût plus riche & plus variée, ou qu'elle y ait moins déguisé la Morale, la lecture en est beaucoup plus agréable. On y voit tous les Courtisans s'efforcer de gagner les bonnes grâces du jeune Roi, se disputer entr'eux le cruel honneur de le séduire, & de le rendre le jouet d'autant de passions, qu'il y avoit alors à la Cour de Personnes capables d'en inspirer. On y voit cet aimable Prince succomber à des conseils que son temperament ne lui faisoit que trop goûter, & c'est, au milieu de ces plaisirs, qu'il oublie un peu ce qu'il doit à sa Mere, & qu'il soupçonne son Eponse d'une intrigue, capable à la vérité de rompre ses attachemens favoris; mais que cette Reine, encore plus soumise que tendre, n'auroit osé ha-

brouillée ; il suffira de remarquer que Mad. de Motteville a conservé des circonstances qu'elle seule pouvoit savoir , & que personne , sans en excepter M. le Card. de Retz , lequel doit être préféré pour le gros de l'intrigue , n'a mieux pénétré les motifs qui reglerent en cette occasion la conduite de la Regente , de ses Ministres , des Princes du sang ; & les intérêts particuliers d'amour , d'ambition , d'avarice , qui formerent tant de Partis differens.

Le fil de l'histoire de la Minorité de Louis XIV. est égalé , dans les Mémoires de Mad. de Motteville , par plusieurs digressions amusantes & curieuses. Telle est la relation de la Rebellion d'Angleterre & de la mort de Charles I. Il seroit seulement à souhaiter que cette Dame se fût contentée de rapporter ce qu'elle avoit appris de la Reine d'Angleterre , sans se jeter dans toutes les réflexions que ce sujet peut faire naître. L'histoire de la Revolte de Naples & le portrait du Duc de Guise méritent aussi d'être lus ; elle a transcrit des Lettres entieres de ce Prince qui en font connoître le caractère & qui confirment l'idée qu'elle veut que nous en aïons.

Venons à la troisième Epoque de la Vie d'Anne d'Autriche ; elle commence à la Majorité de Louis XIV. Alors finirent les troubles auxquels sa Minorité avoit donné lieu ; la Paix fut conclue avec l'Espagne & le Mariage de l'Infante en fut le sçeau. C'avoit toujours été là le but de la Reine ; & ce Mariage la combla d'une joye d'autant plus vive , qu'elle

qu'elle avoit craint d'y rencontrer plus d'obstacles de la part même du Ministre, qui lui devoit toute sa faveur, & qui ne lui en témoigna pas toute la reconnoissance convenable. Les Victoires de Louis XIV, la tendre amitié de Monsieur, la grandeur de la France, tout contribua à lui faire passer agréablement le reste de ses jours, qui ne furent plus agités que par la part qu'elle prit à la douleur de la jeune Reine, qui voioit avec peine les Amours de son Epoux, & par les longues & fréquentes douleurs que lui causa un Cancer qui lui vint au sein peu d'années avant sa mort, & qui l'enleva enfin le Mercredi 20. de Janvier de l'année 1666.

Madame de Motteville a rendu cette dernière partie de la Vie d'Anne d'Autriche encore plus intéressante que ne le sont les deux premières; & soit que la matière fût plus belle & plus variée, ou qu'elle y ait moins prodigué la Morale, la lecture en est beaucoup plus agréable. On y voit tous les Courtisans s'empressez de gagner les bonnes grâces du jeune Roi, se disputer entr'eux le cruel honneur de le séduire, & de le rendre le jouet d'autant de passions, qu'il y avoit alors à la Cour de Personnes capables d'en inspirer. On y voit cet aimable Prince succomber à des conseils que son temperament ne lui faisoit que trop goûter, & c'est, au milieu de ces plaisirs, qu'il oublie un peu ce qu'il doit à sa Mere, & qu'il soupçonne son Epouse d'une intrigue, capable à la vérité de rompre ses attachemens favoris; mais que cette Reine, encore plus soumise que tendre, n'auroit osé ha-

tarier. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le détail où entre Mad. de Motteville s'accorde parfaitement avec ce qu'on a dit au *Écrivain*, que l'on peut bien accuser d'avoir grossi les objets dans quelques-unes de ses Historiques, mais qui n'a rien eu en général que toutes les Personnes de la Cour ne sachent avoir été vrai. En un mot, qui confrontera *l'Histoire d'un voyage des Gauls*, l'y trouvera confirmé en bien des endroits par les Mémoires de Mad. de Motteville. Un morceau curieux est celui où cette Dame parle de l'arrivée & du séjour de la Reine Christine en France. Elle y représente cette Reine Gothique dans un point de vue qui l'a fait encore mieux connoître que les actions les plus éclatantes de sa vie. Ce n'est point en renonçant à une Couronne, en changeant de Religion & en d'autres rencontres exposées à la vue des Hommes, que l'on se fait voir tel que l'on est. Ne fait-on pas mieux ce qu'il faut penser de Christine, lorsqu'on la voit ne visiter que Ninon Lenclos, cette célèbre Heroïne de des Barreaux & de M. de St. Evremont, que quand on en juge par ces démarches, dont il est si aisé de cacher au Public les véritables motifs, sur lesquels il est si aisé d'en imposer aux plus pénétrants?

Le Cardinal Mazarin a joué un rôle trop échantant pour que Mad. de Motteville n'ait pas eu occasion d'en parler souvent. L'idée qu'elle donne de ce Ministre n'est pas trop à son avantage, & il est vrai qu'à l'exception de ceux qui en attendoient quelque gra-

ce, personne n'en a parlé qu'avec de grandes marques de mépris. Le peu de bonnes qualitez qu'il avoit étoient obscurcies par des défauts essentiels. Ses vertus mêmes avoient leur source dans des vices odieux ; & jamais Homme ne fut moins propre que lui à gouverner le Royaume. Il en ignoroit les Loix ; il ne connoissoit point le génie franc & ouvert de la Nation, qui n'aime point que l'on emploie avec elle les détours & les finesses auxquelles le Cardinal Mazarin étoit tellement accoutumé, que, dans les tems qu'il eut été de son intérêt de rester tranquille, & de se montrer indifférent, il ne pouvoit s'empêcher d'avoir recours à quelques Negotiations souterraines. On voit, par les *Mémoires du Cardinal de Retz*, que cette foiblesse a souvent aidé aux Frondeurs à découvrir des secrets dont ils savoient ensuite tirer avantage contre le Cardinal Mazarin. Toutes les Histoires sont remplies de traits de son avarice ; il vendoit toutes les Charges, tous les Benefices, & ce qui devoit être le prix du mérite se vendoit à l'encan. La rude maladie dont Louis XIV. fut attaqué à Calais mit au grand jour l'attachement du Cardinal Mazarin à la faveur & aux richesses. *Il y regarda son intérêt préférablement à toutes choses*, dit Mad. de Motteville (1), *Et il fit en cette occasion des actions qui doivent deshonorer sa memoire. Comme il n'osa rien esperer de Monsieur, il envoya enlever ses trésors Et les meubles de sa Maison de Paris pour le faire transporter*

44

(1) Tom. IV. p. 317. 318.

au Bois de Vincennes. Il prit néanmoins ses mesures le mieux qu'il pût avec le *Maréchal du Plessis*, Gouverneur de Monsieur; il lui fit aussi de grandes promesses, & alla visiter tous ceux qui étoient peu ou beaucoup dans les bonnes grâces de ce jeune Prince, particulièrement le Comte de Guiche, à qui il fit des avances qui parurent sortir d'une âme basse & sordide. Cet amour pour les biens de la terre lui dura jusqu'à la mort &c, dans les intervalles de la maladie dont il mourut, on remarqua qu'il s'occupoit souvent à peser les pistoles qu'il gagnoit, pour remettre le lendemain au Jeu les plus legères (2). Mais ce qui doit nous donner un grand mépris pour ce Cardinal, c'est le peu de reconnaissance qu'il eut des bontés de la Reine; il lui devoit sa fortune; cette Princesse l'avoit préféré à plusieurs Hommes illustres qui auroient honoré le Ministère; elle avoit risqué pour lui le Royaume, & cet ingrat ne vit pas plutôt le Roi Majeur, qu'uniquement attentif à lui plaire, il négligea sa bienfaitrice, & eut à peine pour elle des égards que méritoit sa qualité.

Ce Cardinal est encore plus inexorable si la Reine avoit eu pour lui les sentimens de tendresse que plusieurs Historiens lui ont attribués. On doit plutôt croire, comme le dit *Mad. de Motteville*, que ces sentimens s'arrêtèrent à l'estime, & que cette Princesse, sur qui la paresse avoit un fort grand pouvoir, lui ayant donné sa confiance, & le trouvant plus propre qu'aucun au-

tre

tre à la débarrasser des affaires dont elle craignoit le poids, ces motifs furent assez forts, pour lui fermer les yeux sur les défauts de sa conduite, & l'empêcher de faire attention à la haine qu'on lui portoit, & qu'il avoit bien méritée. Le Cardinal de Retz n'ose aller plus loin, & il ne se permet de dire que la Reine avoit au souverain degré la Coquetterie de sa Nation, qu'en avouant en même tems qu'elle étoit bien éloignée d'en avoir le temperament.

Il y a plusieurs autres particularitez dans les Memoires de Madame de Motteville qui meriteroient que nous nous y arrétassions; mais les bornes que nous nous sommes prescrites dans ce Journal nous en empêchent. Telle est la disgrâce de Mad. de Navailles. Quelles réflexions ne peut-elle pas fournir à ceux qui lisent dans l'intention de s'instruire? La fermeté inébranlable qu'elle opposa aux passions naissantes de Louis XIV. est un exemple à proposer à ces indignes flatteurs, qui se font une loi d'entretenir dans le desordre les Princes dont ils approchent. Me. de Motteville donna en cette occasion des marques de sa probité, en demeurant inviolablement attachée à Madame de Navailles, & ce caractère, qu'elle ne dément jamais dans ses Memoires, doit les rendre précieux à ceux qui aiment à connoître les Hommes du siècle passé, qui ont fait le plus de bruit. Elle n'épargne pas ceux qui ont la plus grande réputation, & cette naïveté pourroit la faire accuser de médisance, si le plaisir qu'elle

pa-

paroit avoir à rapporter les circonstances qui sont honorables aux Personnes dont elle parle, ne montrait assez qu'elle n'a eu en vûë que de rendre justice à tout le monde.

Nous nous servirons de cette occasion pour corriger une legere faute qui s'est glissée dans la *Bibliothèque des Historiens de France* du P. le Long. Il parle des *Memoires de Mad. de Motteville* comme d'un Ouvrage imprimé in 12. en 1717. à Amsterdam. Il est cependant certain que l'Edition dont nous venons de donner l'Extrait, est la seule qui ait jamais paru. Nous ajouterons que cette Dame ne s'appelloit point *Bertrand*, mais *Berland*; Elle étoit Nièce de M. l'Evêque de Séz du même nom; Elle passa sa jeunesse à la Cour, & fut mariée en 1639. à M. de Motteville, Président de la Chambre des Comptes à Rouën. Elle revint auprès de la Reine après la mort de son Mari. Cette Princesse eut pour elle une considération qui ne se démentit jamais. Enfin, cette Dame se retira chez les Filles de Ste. Marie à Chaillot, où elle passa le reste de sa vie à mettre en ordre les matériaux qu'elle avoit ramassés à la Cour, & ces Memoires sont le fruit de son travail.

ARTICLE IX.

Nouvelles Littéraires.

DE LA HAYE.

LEs Libraires de la Haye ont sous presse plusieurs Ouvrages considérables.

T. Johnson donnera incessamment le 12. Vol. du *Journal Littéraire*. Il ne faut point croire, comme l'ont dit quelques Personnes, que ce Libraire y fourre indifféremment tous les Extraits qu'on lui envoie : Au contraire, il est sur le pied de n'en recevoir aucun, & c'est un seul Auteur qui est chargé du Journal. Il est à souhaiter que cet Ouvrage reprenne une nouvelle vigueur ; ceux qui l'ont fait jusqu'ici ont été assez sincères, & l'on y voit moins de prévention que dans la plupart des autres Livres de cette espèce.

La nouvelle Edition du *Dictionnaire de Furetière*, est sous Presse. Elle sera en IV. Vol. *in folio*, considérablement augmentée de mots & de définitions qui manquoient encore, ou qui n'étoient pas assez correctes ; mais on assure que l'on se donnera bien de garde de le farcir de cent choses inutiles. Les Editeurs vulgairement appelés de Trevoux auroient dû avoir la même prudence.

Albertz a fait réimprimer les *Revolutions d'Angleterre*, par le P. d'Orléans. On ne sauroit trop multiplier un Livre aussi ju-

dicieusement & poliment écrit que l'est cette Histoire.

A propos des *Revolutions d'Angleterre*, Alex. Rogissart presse l'impression de l'*Histoire d'Angleterre* de M. Rapin Thoiras. On sçait que cet Ouvrage, proposé par souscription, est attendu avec impatience, & il le mérite. Ce n'est pas un Livre fait à la hâte; l'Auteur a apporté toute l'attention nécessaire à amasser ses matériaux, & il l'a augmentée lorsqu'il s'est agi de les mettre en œuvre.

Scheurler achève une Edition in 4 des *Revolutions de la République Romaine* par M. l'Abbé de Vertot. On peut appliquer à ce Livre ce que nous avons dit en parlant des *Revolutions d'Angleterre* du P. d'Orléans.

L'impression du *Poëme de la Ligue* est interrompue, plutôt parce que M. de Voltaire a emporté avec lui le MS. que pour toute autre raison. Il est certain que M. le Nonce a prié M. le Cardinal du Bois d'en faire retrancher à l'Auteur les Portraits qu'il y a fait entrer de la Cour de Rome. S. E. a chargé M. l'Abbé du Bos d'examiner ce Poëme & de voir ce qu'il est à propos de faire. Il n'y a pas d'apparence que l'on mutilé cet Ouvrage, puisqu'au bout du compte la Cour de Rome sera bien dédomagée des traits qu'il y a contre elle, par ceux que le Poëte y lance contre les Protestans.

M. Basnage travaille au second Volume de ses *Annales des Provinces Unies*. Il y a longtems que son habileté & sa modération sont connues; & la communication libre qu'il

qu'il a eue de toutes les Pièces Originales, ne permet pas de douter de l'exactitude avec laquelle cette Histoire sera écrite.

Jean Neaulme nous a donné au commencement de cette année un *Nouveau Recueil de Chançons*, avec les premiers Couplets notés. C'est un in 12. de 372. pages. Il en prépare un second Volume. Pourvu que les Chançons qu'il y fera entrer soient choisies avec autant de goût, que celles qu'il a inserées dans le premier, l'Edition sera bientôt enlevée. Les François excellent dans les Vaudevilles, & ils en font tous les jours que peut-être Anacreon & Horace n'auroient pas en honte de chanter dans ces parties de plaisir que quelques-unes de leurs Odes rendent immortelles.

D'AMSTERDAM.

La Compagnie a donné une nouvelle Edition de l'*Histoire de la Medecine*, par M. Le Clerc de Geneve. L'Auteur y a joint l'Essai d'un plan pour la continuer depuis le milieu du second siecle, où il finit, jusqu'au milieu du XVII. Nous donnerons un Extrait de cette addition.

Le *Plutarque* de M. Dacier est prêt à paroître. Les Freres Wetstein n'ont rien oublié pour rendre cette Edition d'un usage plus commode que ne l'est celle de Paris. On sera content de l'Epître Dédicatoire.

On travaille ici à une *Refutation complete du Traité de la Foiblesse de l'Esprit*
Tom. II. Part. I. K Ha-

Humain, par M. Huet. Ce Livre commence à faire du bruit, & le détail où l'on entrera dans cette Critique, & du Système de l'Auteur ; & de sa manière de concilier le Pyrrhonisme avec la Foi, ne pourra qu'être fort agréable, non seulement à ceux qui aiment la Metaphysique, mais encore aux Chrétiens qui aiment sincèrement la Religion.

Fr. Changuion a sous Presse les Livres suivans,

1. *Le 3. Tome de la Bibliothèque des Dames.* Cet Ouvrage de M. Steele, l'une des meilleures Plumes d'Angleterre, est déjà connu.

2. *Le Babillard.* Mrs. Addisson & Steele ont eu part à ces Critiques ingénieuses des Hommes, & des Anglois en particulier. Ces Feuilles se distribuoient comme celles du Spectateur, mais on en fit d'abord 4. Vol. in 12. Nous savons que l'on traduira aussi une autre Pièce de M. Addisson, qui sera sans doute agréablement reçue.

3. *Le Gage touché.* C'est la réimpression d'une Historiette, imprimée à Paris. Le style en est assez bon, & il y a moins d'endroits fades dans ce petit Livre, que dans les autres de cette espèce.

L'Histoire de l'Institut de Bologne fondé par M. le Comte Marsigli se débite depuis quelque tems. M. de Limiers en est Auteur, & ce Corps lui a déjà témoigné sa reconnaissance, en le recevant Académicien. La Lettre que M. Baxxani, Secrétaire de cette savante Compagnie, lui a écrite en cette occasion, lui est fort honorable, & peut servir de preuve du contentement qu'elle

qu'elle a eu de voir son Histoire écrite par un Auteur que l'Histoire de Louis XIV. La Science de la Cour & de l'Épée, la Traduction de Plaute &c. ont déjà fait connoître. Qu'il nous soit permis de faire ici une reflexion. On déclame tous les jours contre notre siècle, & cependant les précédens n'étoient point certainement aussi modérés. Une Académie d'Italie eût-elle osé autrefois adopter un Protestant, & un Protestant à son tour eût-il osé louer le Pape & les Cardinaux; eût-il osé traduire une Pièce où l'on s'adresse plusieurs fois à la Ste. Vierge, & dans laquelle l'Eglise Romaine est citée comme le Centre de l'Unité? Nous donnerons dans la seconde Partie de ce Volume, & l'Extrait de l'Histoire de l'Institut, & la Lettre qui a été écrite à M. de Limiers, de la part de cette Compagnie.

Lakeman débite depuis quelque tems *les Oeuvres diverses de M. Racine le Fils*. Elles font 141. pag. in 8. & contiennent 1. Le Poème de la Grace, imprimé sur l'Édition de Paris. 2. L'Épître à M. de Vaincour, & l'Ode sur la Solitude, qui étoient à la fin du Poème de la Grace dans l'Édition de Rouën. 3. Une Épître à Madame Duchesse de Noailles sur l'Âme des Belles. 4. Des Stances à M. le Comte de Clermont sur son Éducation & sur celle du Roi. Ces deux derniers morceaux avoient déjà paru dans quelques Journaux peu connus. Enfin on y trouve les Notes sur le Poème de la Grace telles que M. Racine

les avoit mises lui-même au bas des pages de l'Edition qui s'étoit faite sous ses yeux. Nous-nous servons de l'occasion qui se présente ici de parler de M. Racine pour retracter ce que nous avons dit dans la 1. Partie du 1. Tom. de la *Bibliothèque Française*. Il n'est pas Directeur des Fermes, mais Inspecteur general du Commerce en Provence.

On acheve l'Impression des *Dissertations* de M. Lombard, Chapelain de la Princesse de Galles, sur les deux Histoires de France de Mezerai & du P. Daniel. La Préface contient d'excellentes réflexions sur la maniere d'écrire l'Histoire, & l'Ouvrage entier des recherches qu'il y a lieu de croire que les Gens de Lettres goûteront. Ce sera un in 4. d'environ une vingtaine de feuilles.

Les affaires de la Succession de Roger sont réglées, & l'on ne tardera pas à exposer en vente *l'Apocalypse expliquée par ce qu'il y a de moins contesté dans la Parole de Dieu, & de plus certain dans l'Histoire Romaine*, par M. Abbadie 2. Vol. in 12. La nouveauté du dessein, la Reputacion de l'Auteur, l'importance de la matiere, tout nous engagera à parler assez au long de cet Ouvrage aussi-tôt qu'il aura paru.

DE DELFT.

Boitet fait traduire en François tous les Actes du dernier Committé. Ces Pièces Originales attireront sans doute l'attention du Public, pourvu qu'elles viennent à tems &
avant

avant qu'il arrive quelque événement qui fasse oublier la Conjuraton d'Angleterre.

DE LONDRES.

Le Roi a fait présent de deux cens Pièces à M. Rousseau, & ce Poète continué l'Edition de ses Ouvrages. Il fera imprimer à part dans un Volume in 12. les Pièces auxquelles il n'ose donner place dans le Recueil de ses Oeuvres.

DE PARIS.

Nous insererons ici le projet qu'ont fait tout nouvellement quelques Libraires de Paris; il est magnifique & si l'exécution y répond, cet Ouvrage, dont voici le titre, sera utile.

Dictionnaire Universel de la France, Ancienne & Moderne; & de la Nouvelle France, traitant de tout ce qui y a rapport, &c.

„ L'O U V R A G E que l'on annonce, &
 „ que l'on dispose pour imprimer, en trois
 „ tomes in folio, est si important, si varié
 „ & si curieux, qu'on peut dire que l'on
 „ donnera au Public ce qu'il a demandé
 „ depuis long-temps; En effet, de tous les
 „ Livres qui ont paru jusqu'à présent sur
 „ cette matiere, pas un n'a encore rempli
 „ un dessein aussi immense, aussi difficile
 „ & aussi nécessaire. Il a fallu, pour tendre à la perfection, tant de recherches
 „ & d'exactitude, que l'on peut dire, que
 „ ce n'est qu'à force de soin, de travail
 „ & de dépense qu'on y est parvenu.

„ Ce Dictionnaire remplira entièrement
 „ son Titre; c'est à dire, qu'en traitant de
 „ tout ce qui a rapport à la France, on y trou-

queront leur reconnoissance comme ils le doivent.

Il paroît depuis quelque tems une Critique du Poëme de la Grace, à Bruxelles 1723. pp. 94. On y drape vivement M. Racine; mais il n'en faut pas être surpris, puisque c'est l'Ouvrage d'un Moliniste. Sa Critique est pourtant juste dans quelques endroits.

La Congregation de l'Oratoire a fait deux grandes pertes dans ce mois, (Mai), l'une par la mort du P. Ponget, *Auteur du fameux Catechisme de Montpellier*, arrivée le 4. & l'autre par celle du P. Terrasson, celebre Prédicateur, arrivée le 25. Il s'est fait plusieurs Editions du Catechisme de Montpellier en François; il a été traduit en Italien, en Anglois, en Flamand, même en Chinois, & la Version Latine est sous Presse depuis quelque tems. Il n'est sorte de tentative que l'on n'ait faite pour en arrêter l'impression. Trois jours après la mort de l'Auteur, un Huissier, à la tête de dix Sbirres, fut, par ordre du Roi, se rendre maître de toutes les feuilles qu'on en avoit tiré. On avoit fait entendre à M. le Garde des Sceaux que cet Ouvrage s'imprimoit sans Privilege, & sans Aprobation, qu'on en déliroit les feuilles à mesure qu'elles étoient imprimées, & qu'on y entrelardoit des choses contre la Constitution. Comme c'étoient des calomnies & des impostures, il n'a pas été difficile à Simart de se justifier; mais, avec tout son bon droit, ce n'a pu être sans peine qu'il a obtenu la main
le-

„ vera, dans un ordre Alphabétique, &
 „ par conséquent commode, tous les Noms
 „ des Provinces, Fleuves, Rivieres, Vi-
 „ les, Bourgs, Villages & Communautés
 „ du Royaume, avec l'Origine, la Situation
 „ & la Description; le détail de chaque
 „ Lieu, qui marquera le nombre de ses
 „ Habitans, de quelle Province, & de quel
 „ Diocèse il est; à quel Parlement, Prési-
 „ dial, ou Bailliage, il ressortit. De quel-
 „ le Intendance & Recette il dépend. Son
 „ Commerce, ses Usages particuliers; &
 „ enfin tout ce qui peut en faire connoître
 „ la consistance & le mérite.

„ On y trouvera aussi tout ce qui con-
 „ cerne la Nouvelle France, tant pour é-
 „ versifier la matière par quelque chose d'
 „ curieux & de satisfaisant, que pour don-
 „ ner un Corps complet de ce qui regard
 „ de les dépendances de la Couronne de
 „ France.

„ Mais, comme il n'est presque pos-
 „ sible d'entrer dans un si grand dé-
 „ tail, sans tomber dans quelque erreur; &
 „ que d'ailleurs il est de l'avantage des Li-
 „ braires de ne donner ce Dictionnaire
 „ que le plus parfait & le plus intéressant
 „ qu'il leur sera possible: ils prient instam-
 „ ment ceux qui ont des Etats ou Mem-
 „ res, soit curieux ou critiques, tant généraux
 „ que particuliers, sur les Provinces, Villes
 „ Bourgs ou Paroisses du Royaume, de vo-
 „ loir bien les communiquer incessamment
 „ pour servir à la perfection de cet Ouvrage
 „ avant de le mettre sous Presse. Ils en mar-
 „ que

queront leur reconnoissance comme ils le doivent.

Il paroît depuis quelque tems une Critique du Poème de la Grace, à Bruxelles 1723. pp. 94. On y drape vivement M. Racine; mais il n'en faut pas être surpris, puisque c'est l'Ouvrage d'un Moliniste. Sa Critique est pourtant juste dans quelques endroits.

La Congregation de l'Oratoire a fait deux grandes pertes dans ce mois; (Mai), l'une par la mort du P. Ponget, *Auteur du fameux Catechisme de Montpellier*, arrivée le 4 & l'autre par celle du P. Terrasson, celebre Prédicateur, arrivée le 25. Il s'est fait plusieurs Editions du Catechisme de Montpellier en François; il a été traduit en Italien, en Anglois, en Flamand, même en Chinois, & la Version Latine est sous Presse depuis quelque tems. Il n'est sorte de tentative que l'on n'ait faite pour en arrêter l'impression. Trois jours après la mort de l'Auteur, un Huissier, à la tête de dix Sbirres, fut, par ordre du Roi, se rendre maître de toutes les feuilles qu'on en avoit tiré. On avoit fait entendre à M. le Garde des Sceaux que cet Ouvrage s'imprimoit sans Privilege, & sans Aprobation, qu'on en délivroit les feuilles à mesure qu'elles étoient imprimées, & qu'on y entrelardoit des choses contre la Constitution. Comme c'étoient des calomnies & des impostures, il n'a pas été difficile à Simart de se justifier; mais, avec tout son bon droit, ce n'a pas été sans peine qu'il a obtenu la main

levée des feuilles faïties. Il y en a déjà un Volume d'imprimé, & c'est été une perte considérable & la ruine totale de Simart, si l'ennemi avoit prévalu. On attribue la cause de tout ce fracas à M. Robuste qui avoit été chargé de suivre l'impression dès le commencement. On parle de nommer un autre Inspecteur à sa place; on en a fait la proposition à M. Tourneli qui s'est excusé, & jusqu'à ce qu'il y en ait un, l'impression demeurera suspendue.

En parlant des Ouvrages de feu M. l'Abbé de Dangeau, on a oublié dans les précédentes Nouvelles les Titres de ces deux-ci.

Discours sur les Voyelles. Paris chez Jean Baptiste Coignard 1721. Brochure 8. pp. 36.

Discours sur les Consonnes. Paris chez le même. 8. pp. 24.

Les Journalistes de Paris ont donné l'Extrait du 1. Discours dans leur 19. Journal, & celui du 2. dans leur 27. Ils remarquent dans le premier Extrait que M. l'Abbé de Dangeau, dont ils parlent comme d'un Homme vivant, *possédoit à fond la Grammaire Française, & que c'est dommage qu'il se soit laissé aller à une Orthographe extraordinaire, & qu'il ne se soit point souvenu de ce sage avertissement de Quintilien: Nisi quod consuetudo obtinuerit, sic scribendum quicquid judicio, quomodo sonat.* Instit. Orat. lib. 1. cap. 7.

Les Libraires qui s'étoient associés pour imprimer, par souscription, la Traduction Française de l'Histoire de M. de Thou, ont reçu ordre de n'y point travailler. Il y

de la fatalité à cet Ouvrage. Pierre Dupuy, Bibliothecaire du Roi, dans sa Lettre à Scaliger du 2. Mai 1606. dit qu'il y avoit à Geneve un Ministre (que Colomiés dans sa Bibliothèque Choisie p 18. croit être Simon Goulart) qui vouloit y travailler, mais que le coup avoit été rompu. Boule de Marseille, dans la Préface de son Essai de l'Histoire des Protestans, dit qu'il y travailloit aussi depuis quelques années; & nous aprenons, par une Lettre de Patin à Charles Spon du 13. Mars 1657. que cette *Traduction du Sr. Boule fut refusée, quia redolebat Patavinisatem quandam, savoir au Patois Provençal.* Colomiés remarque encore qu'après la mort de Du Rier qui a tourné la moitié de cette Histoire en François, M. Cassandre, Traducteur de la Rhétorique d'Aristote, promettoit de la continuer, mais qu'il ne l'avoit point fait. On touchoit enfin au moment de voir ce bel Ouvrage achevé. Point du tout, il n'en sera encore rien, & il faudra sans doute qu'on attende un meilleur tems.

Dissertation préliminaire, ou Essai d'une nouvelle Methode pour l'Explication des Auteurs de la Langue Latine, & de toute autre Langue; & pour la composition des Thèmes, à la faveur d'une seule Règle Mnémotechnique, soutenuë de certains Hieroglyphes qui soulagent la memoire, & des Accens ordinaires d'une détermination plus efficace que celle qui est en usage, le tout accompagné d'une espece de Demonstration proportionnée à la capacité des moins intelligens, composée par
M.

M. l'Abbé Frany. A Paris, chez Goussier 1723. in 12. pp. 71.

Œuvres choisies des Horaces d'Ovide, traduites en Vers François avec les Réponses d'Hyppocrate à Phèdre, de Praxigile à Lucrèce, des Eglumes, des Contes, des Epigrammes, des Fables & autres Poësies, par M. Richer. Avocat au Parlement de Normandie. A Paris, chez Etienne Goussier, 1723. in 12. pp. 199.

On en trouve un Extrait dans le 3. Journal des Savans; M. Richer a fait quelques autres Ouvrages & principalement une Traduction en Vers François des Eglumes de Virgile qui a été bien reçue du Public. Les Journalistes assurent M. Richer d'un pareil succès, & ils disent qu'il a un trait de Poësie, aisé, noble & naturel qui se trouve en peu d'Auteurs.

Dissertation sur le Culte que les Grecs & les Romains ont rendu à Antimoine, Faveur de l'Empereur Adrien, & à Comus, le Dieu de la Joye, des Plaisirs, des Ris, des Festins, & des Bals, par M. de Riancourt, Avocat au Parlement, à Paris chez le même. C'est une Brochure in 4. de 78. pages.

Le Journalistes de Paris ont aussi donné un Extrait de ces Dissertations dans leur 3. Journal. Ils observent que M. de Riancourt qui est de l'Académie Royale des belles Lettres & des Inscriptions, a composé plusieurs Dissertations Historiques sur divers sujets d'Antiquité, & en particulier sur tout ce qui a fait l'objet de l'Idolatrie, & que les deux

qui paroissent, & dont on est redevable à M. l'Abbé Richard, qui assure qu'il a eu bien de la peine à les arracher d'entre les mains de l'Auteur, feront souhaiter les autres.

Traité Historique & Chronologique du Sacre & Couronnement des Rois & des Reines de France depuis Clovis jusqu'à présent, & de tous les Souverains de l'Europe, augmenté de la Relation exacte de la Cérémonie du Sacre de Louis XV. dédié au Roi par M. Menin Conseiller au Parlement de Metz. Paris, chez Claude Bauche & Jean-Pepingué. 12. pp. 507. Il en est parlé dans le 6. Journal des Savans, & l'Extrait est terminé par cette Remarque critique: Il arrive quelquefois que les Ouvrages qu'on se presse de faire paroître dans certaines circonstances se ressentent de ce que les Auteurs n'ont point eu assez de tems pour les porter au degré de perfection auquel ils pouvoient atteindre. Une seconde Edition, pour laquelle ils travaillent plus à loisir, leur donne lieu d'approfondir des points sur lesquels ils ont passé légèrement, de corriger leurs négligences, soit pour le stile, soit pour les choses. C'est apparemment ce que fera notre Auteur, quand il donnera une seconde Edition de son Ouvrage. Les Journalistes observent aussi que M. Menin ne s'est pas borné, comme l'Auteur de l'Histoire des Sacres des Rois de France imprimée à Rheims en 1722, à donner un abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Sacres de nos Rois depuis Clovis, & qu'il traite, dans plusieurs

Sur Crapines séparés, des principaux points de la Coterie et du Sacre.

États de Taux tarifés pour faire cesser les maux que causent en France les disproportions reconnues dans la préparation de la saule arbitraire, par M. l'Abbé de St. Pierre. A Paris chez Emei, Saugrain, & Martin. C'est à dire comme in 4.

Traité de la Communauté des Biens entre l'Homme & la Femme conjoints par Mariage, & de la continuation de Communauté après le décès de l'un des conjoints, &c. par M. Philippe de Renousson, Avocat au Parlement. Nouvelle Edition corrigée & augmentée. Paris, par la Compagnie des Libraires, in 4 pp. 724.

Questions sur le Concordat fait entre Louis X. & François I. décidées par les Conciles, Constitutions Canoniques, Ordonnances, Arrêts, & Autorités des Docteurs, par M. Michel Duperray, Ancien Baillier de Mrs. les Avocats. A Paris au Palais chez Benigné. 2. Vol. in 12. le 1. Vol. pp. 697. le 2. Vol. pp. 551. Les mêmes Journalistes en ont donné l'Extrait dans leur XII. Journal. Ils observent que la plus grande partie de ce Recueil est composé d'Arrêts, de Consultations & de Memoires; qu'entre ces différentes Pieces, il y en a qui sont de M. Duperray, & d'autres qui viennent de Mrs. Nouët, Barbier & de quelques autres Avocats qui se sont particulièrement attachés aux matieres Ecclesiastiques; qu'elles sont rangées suivant l'ordre du Concordat; qu'il y en a cependant où l'on traite des
Que-

Questions concernant les Benefices, lesquelles n'ont guere de raport au Concordat, comme celles qui regardent l'Indult de Mrs. du Parlement, ou le Brevet du joyeux Avenement, & celui du Serment de fidelité. Les Journalistes raportent ensuite deux exemples de ces Questions.

Relation d'un Voyage du Pole Arctique au Pole Antarctique par le Centre du Monde, avec la description de ce perilleux passage & des choses remarquables & étonnantes qu'on a découvertes sous le Pole Antarctique, avec Figures. Paris, chez Pissot, in 12.

Histoire de l'Eglise. Par M. l'Abbé de Choisy, Tome onzieme, depuis l'an 1661 jusques à l'an 1715 Paris chez Christophe David, rue S. Jaques, in 4. Ce Volume, qui sera le dernier, est dédié à l'éternelle memoire de Louis le Grand, il finit avec la relation de sa mort.

Vatel a fait une nouvelle Edition des *Memoires du Comte de Vordac*, & y a joint une suite, ce qui fait deux Volumes, in 12. mais cette suite n'est point du même Auteur. Celui qui publia, il y a quelques années, le premier Volume, s'appelloit Covard, & avoit été Jesuite. Vordac est l'Anagramme de son nom, il promettoit une suite, mais un autre l'a prévenu.

On vient de réimprimer les *Lettres de Boursault*, & on y a joint un 3. Volume qui contient des Pièces de Poësie, & des Lettres de quelques autres Auteurs.

La Compagnie des Libraires de l'Antiquité du P. de Montfaucon, & du Dictionnaire

naire de Trevoux, a entrepris la réimpression de tous les Commentaires des Coutumes du Royaume. Ce sera un Recueil de quarante Volumes in folio, qui sera divisé en vingt & un Coutumiers de Province, que l'on vendra séparément. On a commencé l'impression par celui de Picardie qui sera achevé d'imprimer avant la fin de cette année, & l'on compte d'en donner ensuite trois ou quatre par an. M. Berroyer ancien Avocat, fort connu par les Ouvrages dont il a enrichi le Public, & par l'étude particulière du Droit Coutumier du Royaume, a promis ses avis pour la perfection de cet Ouvrage, & de communiquer plusieurs observations importantes qui n'ont point encore été imprimées, & qui serviront à l'éclaircissement de certaines questions contestées dans la Jurisprudence Française. Ce grand Ouvrage aura pour Titre: *Recueil des Commentaires, Anciens & Modernes, sur les Coutumes générales & particulières du Royaume, avec leur Texte.*

Il y a trois Ouvrages nouveaux entre les mains des Approbateurs. *Un Traité de la Pensée*, par le P. Castet, Jésuite, & l'un des Journalistes de Trevoux; *Une Traduction Française de l'Homme universel de Gracian*, par le P. Courbeville; aussi Jésuite; & un *Traité du légitime Usage de la Raison, principalement dans les objets de la Foi*, par M. Brucys de Montpellier, Auteur encore plus connu par la Tragedie de Gabinie, & par la Comedie du Grondeur, que par plusieurs Ouvrages de Controverse, & par vne Histoire du Fanatisme.

On a inferé, dans les Memoires de Trevoux du mois de Fevrier de cette année, une nouvelle explication de la fameuse Enigme *Elia Lelia Crispis*, qui a tant exercé les Savans des deux derniers Siècles. On comptoit quinze Explications, dont voici les mots: *L'Eau de la Mer qui vient de la pluye. L'Epitaphe de Niobé. L'Ame raisonnable. La Matiere premiere. L'Idée de Platon. L'Epitaphe de trois Morts. L'Epitaphe de l'Amour. Une Fille promise en mariage. L'Ombre des Morts. La Regle de la Chasteté. La Generation. L'Amitié. La Privation. L'Auteur de la nouvelle Explication prétend que les mots Latins de l'Enigme en donnent la clef, en les derivant de l'Hebreu, & que par ce moyen on trouve qu'*Elia Lelia Crispis* n'est autre chose que la verité de tous les Etres. Cette forme universelle du Vrai, qui fait tous les vrais Etres dans chaque espece. Les Journalistes ne nomment point l'Auteur qui paroît être un savant Antiquaire.*

Idée de la Religion Chrétienne, où l'on explique succinctement tout ce qui est nécessaire pour être sauvé, ornée de cinquante Tailles d'or. A Paris chez François Jovannes. 12. Ce Livre se vend aussi sans Planches.

La République des Lettres a perdu M. de la Mare si connu par son *Traité de la Police*; M. l'Evêque d'Aléth & M. Grenan. Nous donnerons bientôt l'Eloge de ces Messieurs.

F I N de la I. Part. du II. Tome.

TA-

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

ART. I. <i>L'Idée d'un Roi parfait, &c.</i> par M. Chanterges.	Pag. 3
II. <i>Memoires Anecdotes, &c.</i> de M. de Se-grais.	28
III. Vers Manuscrits.	36
IV. <i>Discours prononcez dans l'Academie Françoise, &c.</i>	44
V. <i>Traité du Juge compétent des Ambassa-deurs, &c. Traduit du Latin de M. Bin-kershoeck, par M. Barbeyrac.</i>	57
VI. <i>Le Spectateur François.</i>	80
VII. <i>Necrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port Royal des Champs, &c.</i>	87
VIII. <i>Memoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche &c. par Mad. de Mor-reville.</i>	115
IX. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	143

F I N.

**BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,**

O U

**HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE.**

TOME SECONDE,

Seconde Partie.

A AMSTERDAM;

Chez JEAN FR. BERNARD.

MDCCXXIII.



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

OU

*HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE.*

ARTICLE I.

Lettre à M. l'Abbé HOUTTEVILLE.



Nous donnons la Lettre suivante, telle qu'elle a été envoyée au Libraire qui imprime ce Journal. C'est une bagatelle ingénieuse, dont il y a lieu de croire, que M. l'Abbé Hout-

teville ne s'embarassera pas beaucoup ; & à dire vrai, la chose n'en vaudroit pas la peine. Toutes les expressions qu'on y voit en caractère Italique sont tirées de son *Traité de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, & il semble que le but de l'Auteur de cette Lettre, qu'on dit être M. l'Abbé de Grecourt *, a été de faire voir que, si l'on suivoit les

tra-

* C'est lui qui a fait le *Philosophe*.

traces de ceux qui affectent de parler tous différemment des autres hommes, la Langue seroit bientôt bouleversée, & que beaucoup de François se trouveroient étrangers dans leur Pais.

„ Où avez-vous vu, Monsieur, que, pour
 „ écrire de bon sens, il faille prendre le ton
 „ grand & précieux & suivre le goût d'ar-
 „ ristotélisme qui tient naturellement au ridi-
 „ cule? J'avoue que le stile dont vous avez
 „ est infidèle, mais en vérité, pour peu qu'on
 „ veuille s'en déprendre, ce qui n'est pas
 „ inexécutable, on est aisément formé aux
 „ raisons fallacieuses qu'allèguent vos par-
 „ tisans. En vain l'Académie croit trouver
 „ dans votre Ouvrage une grande consis-
 „ tence de sublime; oserai-je le dire? je n'ai
 „ point trouvé en le lisant je ne fais quel
 „ sensible touchant qui m'ait persuadé son
 „ excellence; j'ai eu beau me replier sur
 „ moi-même, & chercher dans les grands
 „ noms qui vous défendent, une persuasion
 „ réfléchie qui vous fût avantageuse. Il m'a
 „ paru que leur jugement est inaltérable avec
 „ la pratique des bons Ecrivains qui ont
 „ vécu sous le même Soleil que nos Pères.
 „ En effet, si l'on compare votre manie-
 „ re d'écrire avec celle de ces grands hom-
 „ mes que la mort a fondroyez, on verra
 „ que d'un côté rien n'est dit avec ces
 „ ornemens ambitieux qui décelent l'art & l'é-
 „ tude, & que, quoique l'on n'y découvre
 „ rien à titre de pauvre, néanmoins tout
 „ est tourné par une élégante simplicité.
 „ De l'autre côté on verra que tout est sur-
 „

„ *est à l'affectation de briller, & que par-*
 „ *tout on court après le singulier & le ra-*
 „ *re; qu'il est imaginable qu'un homme*
 „ *aye pu écrire avec tant de folle singulari-*
 „ *sé. Dites-moi, je vous prie, Monsieur,*
 „ *est-ce que vos ancêtres n'étoient ni rai-*
 „ *sonnables ni conséquents? avoient-ils de*
 „ *fausses idées de la manière d'écrire? étoit-*
 „ *elle discordante de leurs idées? Assurément*
 „ *la difficulté n'est pas insoluble; elle a été*
 „ *répandue plus de cent fois; elle l'est en-*
 „ *core par un petit nombre d'hommes qui*
 „ *ne défèrent point de légere à l'Autorité &*
 „ *qui sont bien éloignés de regarder com-*
 „ *me leurs instructeurs ces esclaves assidus*
 „ *de la fortune qui viennent de vous cou-*
 „ *ronner, & dont il est rare que les divi-*
 „ *sions ne soient pas capitales aux intérêts*
 „ *de l'exquise Littérature. Deploable re-*
 „ *duction! la trace du bon goût est effacée par*
 „ *ceux-même qui devoient le fixer parmi*
 „ *nous, & le venger, par des censures victo-*
 „ *rieuses, des revoltes de toute Imagination*
 „ *pour discipline. Parcourez, s'il vous*
 „ *plait, Monsieur, les siècles redoublez; ar-*
 „ *rêtez-vous aux jours d'Auguste; puis*
 „ *descendez jusques aux jours de Louis le*
 „ *Grand, où ont fleuri des Noms si venera-*
 „ *bles dans la Littérature; vous reconnoîtrez*
 „ *tôt après que l'idée ineffaçable du beau est*
 „ *presque éteinte aujourd'hui par des no-*
 „ *tions également fausses & incommodes*
 „ *avec les notions qui nous viennent de la*
 „ *main des Peres. Si vous pouviez vous*
 „ *desapproprier de vous-même, & qu'en cet*

11 état de *desappropriation* presque aussi chi-
 12 merique que *généreux*, il fût question
 13 de vous *décider vous-même*, je suis per-
 14 suadé qu'alors *ouvert à une conviction*
 15 qui ne souffriroit point l'*arbitraire des*
 16 *Conjectures*, vous conviendriez de bonne
 17 foi que votre *style* est un peu trop *sur le*
 18 *ton précieux*, que vous affectez trop im-
 19 portamment de le donner à un Auteur,
 20 qu'il a toute la *maîtrise* de l'affectation:
 21 défaut, moins pardonnable à un Ecrivain
 22 que ne le seroient à un Peintre de *visi-*
 23 *bles négligemens de pinceau*. Vous di-
 24 rez, Monsieur, tant qu'il vous plaira, que
 25 j'avance des principes *imposibles*, des *cho-*
 26 *ses indémonstrables*, & que ma Critique
 27 est *incertaine*, *incertaine*, *dédaigneuse de*
 28 *preuves*; je vous répondrai que je *sai* *Dis-*
 29 *puter* avec toute la justice dont je suis
 30 capable, que mes *paroles* sont l'*évidence*
 31 *dans sa parole*, & que le Soleil n'a jamais
 32 rien *éclairé d'un plus grand jour*. Que
 33 pensez-vous de cette réponse? Au reste je
 34 puis vous protester que mes *lettres in-*
 35 *partiales* ne sont *mobiles* au gré ni de l'in-
 36 térêt ni de la faveur & que, si vous me
 37 trouvez *déclarateur de vérités rebelles*,
 38 mon innocence est sans usage; seulement
 39 je voudrois *décrediter* le mauvais goût
 40 dont nous *voions la renaissance* & que
 41 ceux qui admirent avec raison votre *pro-*
 42 *fusion érudite*, se *déprévoient* de la beau-
 43 té de votre *Pièce* qui semble avoir pour lui
 44 un *entraînement invincible* & qui pour-
 45 être sera victorieux de mes raisons. Je ne
 46

„ *VENI rien d'ulterieur , si non que vous*
 „ *penfiés que mes respects marchent à votre*
 „ *suite & non mon admiration.*

A R T I C L E II.

Histoire de la Médecine, où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art de Siècle en Siècle, les Sectes qui s'y sont formées, les Noms des Medecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie. Par DANIELLE CLERC, Docteur en Médecine. Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée par l'Auteur en divers endroits, & sur tout d'un Plan pour servir à la continuation de cette Histoire depuis la fin du Siècle II. jusques au milieu du XVII. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie 1723. in 4. pagg. 820. sans la Préface, l'Avertissement, & la Table.

LA Medecine est celle de toutes les Sciences dont l'Histoire a été écrite avec le plus d'exactitude. L'habileté de ceux qui exercent cette Profession en est cause ; la plupart joignent à la connoissance de leur Art une étude particuliere des Belles Lettres. Les plus grands Litterateurs qui ayent paru

L 4

de-

depuis la renaissance de la Littérature , étoient Medecins.

Nous ne nous arrêterons point ici à donner un Catalogue des Ouvrages differens que l'on peut consulter sur l'Histoire de la Medecine & des Medecins. Les Savans n'ont pas besoin de ce détail , & le Public trouvera dans celui que nous annonçons de quoi contenter sa curiosité, sans qu'il soit obligé de recourir à ce que l'on a publié auparavant sur cette matiere. Il ne sera pas même inutile aux Medecins du premier ordre , & ceux d'un rang inferieur y puiseront des lumieres, lesquelles jointes à la pratique & aux reflexions que l'Experience fait naître leur suffiront pour exercer avec honneur l'Art le plus difficile & le plus necessaire de tous en même tems. Il seroit seulement à souhaiter que Mr. Le Clerc eût poussé son travail jusqu'au siècle dernier ; mais ses infirmités & ses occupations l'ont empêché de suivre le dessein qu'il s'étoit proposé de donner une Histoire complete. Il a suppléé en quelque maniere à ce défaut en donnant, dans cette nouvelle Edition, le Plan sur lequel on pourroit continuer son projet. Comme on a publié plusieurs Extraits de cette Histoire, on ne s'attachera qu'à donner celui de l'Essai du Plan qu'il vient d'ajouter à son Traité. Cependant il est nécessaire de reprendre sommairement ce que contiennent les trois Parties de cet Ouvrage , afin de faire entrer plus facilement le

Lecteur dans l'examen de ce Plan dont on doit desirer l'exécution.

M. Le Clerc n'a poussé l'Histoire de la Médecine que jusqu'à la fin du second Siècle de l'Ere Chrétienne: il divise son Ouvrage en trois Parties. La première a quatre Livres, dans le premier desquels est renfermée l'Histoire de la Médecine depuis le commencement du Monde jusques à l'Epoque de la Guerre de Troye inclusive-ment. Le penchant qu'ont les Hommes pour leur conservation, les a portez, de tout tems, dit l'Auteur, à s'attacher avec soin à discerner les choses qui sont utiles pour l'entretien de la vie & de la santé, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre, & ils se sont réglés pour l'usage des remèdes sur le succès qu'ils avoient eu en diverses rencontres.

Telle fut l'origine de ce que l'on a appelé du nom de *Médecine*. Presque tous les Peuples ont cru que la Divinité avoit communiqué aux Hommes les premières connoissances que l'on a eues sur ce sujet, & cela immédiatement, ou par une espèce de révélation. Le hazard a quelquefois contribué à la découverte des remèdes, & le raisonnement a servi aux premiers Médecins, non seulement à se conduire dans l'usage de ceux qu'ils connoissoient déjà, mais encore à en découvrir un grand nombre d'autres qui étoient inconnus.

Il y a beaucoup d'apparence qu'au commencement chacun se méloit de faire le

BIBLIOTHEQUE

secin, & que l'on a été long-temps sans
la Médecine n'est une Profession ete-
De ces commencemens, l'Auteur pré-
l'histoire de ceux que la première An-
te a regardez comme les Inventeurs de
Art; tels sont Bacchus Roi d'Assie,
Ibyre, & des Indes; Hammon ou Chén-
e Noc, Hermes ou Mercure, Osiris,
Apollon, Esculape, quelques autres
à l'Egypte, Chiron le Centaure, He-
Orphee, & plusieurs autres. Com-
n'y a rien de certain ni d'intéressant
sur l'objet, on se contentera de dire
es ébauches & la diversité des sentimens
historiens n'ont fourni tout au plus
quelques conjectures sur ce qui les re-
l'on aperçoit toutefois, au milieu de
e conjectures, l'antiquité de la saignée &
purgation, & sur tout de ces remèdes
sur lesquels l'ur de simples paroles ou
sur des vers d'une certaine manière,
sur la superstition attribuoit beaucoup
sur
sur ce que l'Antiquité a déifié, pas-
sur l'origine de la Médecine que l'on
sur les premiers. C'est-à-dire, qu'il fut
sur que l'on traita les Malades dans leur
sur le lieu où ils étoient auparavant de les porter dans
sur le lieu où ils étoient traités suivant les avis
sur les premiers remèdes. Esculape exer-
sur les premiers Médecins eussent
sur les premiers Médecins, on peut ce-
sur les premiers Médecins, les fondateurs
de

de la Médecine. Il n'y a pas de doute que les Assyriens, les Egyptiens, & les Phéniciens, les plus anciens des Peuples connus, l'ont exercée les premiers; les Grecs l'ont reçue d'eux, & de ces derniers elle fut introduite chez les Romains.

Le second Livre de cette première Partie nous apprend peu de chose du progrès de la Médecine: L'Histoire de ces tems-là est généralement confuse & défectueuse; on a cependant conservé la généalogie d'Hipocrate qui se disoit le dixhuitième descendant d'Esculape. Quoiqu'on puisse la traiter de fabuleuse, il est du moins certain que l'on connoissoit diverses branches de la famille d'Esculape; on comptoit trois célèbres Ecoles que ses descendans, nommez Asclepiades, avoient fondées, une à Rhodes, l'autre à Cos, & la dernière à Cnide. La Médecine se conserva dans cette famille, & y passa de pere en fils pendant plusieurs Siècles. On voit dans cette Epoque quelques Princes, entr'autres Salomon, exercer cet Art. Les Philosophes s'ingérèrent aussi de cette Profession; Thalès, Milésien, qui vivoit vers l'an du Monde 3330. a passé pour le premier qui ait écrit de la Physique; mais Pythagore, cent ans après, est le plus ancien qui ait joint l'étude de la Médecine à cette Science. Les découvertes furent en assez petit nombre, & très-superficielles. Ce second Livre comprend l'espace de 763 ans.

Le 3. Livre ne parle que d'Hipocrate, qui naquit dans l'Isle de Cos sur la fin du Siècle

cle XXXV. La grande reputation qu'il s'est acquise a obscurci celle de tous ses prédecesseurs. On fait un dénombrement exact des Livres qu'il a composez, & dont on fait encore aujourd'hui une estime toute particulière; des maladies qu'il a connues; des remèdes qu'il a employés, & des connoissances qu'il a laissées à la postérité.

Le 4. Livre ne raporte que ce qui s'est passé depuis la mort d'Hipocrate, c'est-à-dire depuis la fin du Siècle XXXVI. jusqu'au commencement du XXXVII. inclusivement.

La seconde Partie qui a aussi 4. Livres va jusqu'au tems de Jules César. On y voit l'Anatomie poussée un peu loin par Erasistrate, avant lequel on n'avoit pas osé disséquer des Corps humains. Ce Médecin est le premier qui ait connu les véritables ou les principaux usages du Cerveau & des Nerfs; Mais ni lui ni ses successeurs ne se piquerent point de rendre raison de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plutôt aux Philosophes qu'aux Médecins. A ce sujet il est à propos de remarquer qu'Hipocrate fut le premier qui s'en tint à la Pratique seule, laissant la Théorie aux autres Philosophes. Herophile fut encore un Médecin des plus célèbres de cette Epoque; il eut, aussi bien qu'Erasistrate, un grand nombre de Disciples qui se rendirent fameux. Ce fut à peu près du temps de ces deux grands Maîtres que la Médecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec toutes ses dépendances par une person-

ne seule, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la suite l'occupation de trois personnes différentes. La première fut la *Diététique*, qui employoit le régime de vivre pour guérir les maladies; la seconde la *Pharmaceutique*, qui préparoit les médicamens; & la troisième la *Chirurgique* pour l'opération de la main. Ce qui revient aux trois Professions, qui sont encore à présent en usage, de Médecins, d'Apoticiers, & de Chirurgiens.

La Chirurgie semble avoir été plus réellement séparée du Corps de la Médecine que la Pharmacie; elle eut ses Professeurs à part, & plusieurs composèrent des Volumes sur cette matière. Voilà ce qui remplit le Livre I. de la II. Partie.

On remarque dans le II. l'origine & les suites de la Secte *Empirique*; elle commença avec le Siècle XXXVIII. & dura fort longtems après. Le principe de ceux qui s'y attachèrent étoit de se passer du raisonnement & des découvertes des Philosophes & des Anatomistes, & de suivre, dans l'exercice de la Médecine, les seules lumières qui viennent de l'Expérience. Ils faisoient consister cette Expérience dans les reflexions que l'on doit faire sur ce que produit le Hazard, la Nature lorsqu'elle opere sans remède, un Médicament que l'on a essayé exprès pour en découvrir la vertu, & dans la manière d'imiter ce que le Hazard, la Nature, ou le Dessein leur avoit fait connoître. Cette dernière sorte d'expérience étoit, suivant les Empiriques, celle qui faisoit l'Art. Cette nouvelle opinion produi-

doit une division parmi les Médecins; elle eut pour adversaires les Dogmatiques, qui à la vérité convenoient des principes des Empiriques, mais qui soutenoient qu'il falloit outre cela avoir une connoissance exacte des causes cachées des Maladies aussi bien que des évidentes.

On lit dans le Livre III. que la Médecine passa de l'Égypte & de la Grèce dans l'Italie vers l'an CXXXV. de la fondation de Rome. Archagathus fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir dans cette grande Ville. Ce n'est point que les Romains aient été jusquelà sans l'Art de traiter les Maladies; ils avoient des Médecins; mais qui, suivant les apparences, ne pratiquoient que la Médecine naturelle, telle qu'on la suppose chez les premiers Hommes. Archagathus fut bien reçu, mais sa profession fut ensuite décriée. Un certain Asclepiades la remit en credit cent ans après; il étoit entièrement contraire à Hipocrate; il nioit contre lui que la Nature fût un Principe intelligent, revêtu des facultez, dont l'une attire & l'autre retient; & comme il faisoit dépendre des Sens les connoissances de l'Âme, il attribuoit les causes de la santé & de la maladie à la quantité plus ou moins grande, à la différente grandeur des petits corps dont l'assemblage formoit le Corps humain, & à la bonne ou mauvaise disposition des pores ou espaces par où ces petits corps passent & repassent continuellement; il composa plusieurs

leurs Traités & les remèdes se réduisoient aux plus communs & aux plus doux.

Un de ses Disciples nommé Themison qui vécut jusqu'au milieu du XL. Siècle, fut le Chef d'une troisième Secte que l'on nomma *Méthodique*. Les Empiriques retranchoient l'étude des causes cachées des Maladies; celui-ci alla plus loin, en réduisant à deux genres principaux ce grand nombre de Maladies que tous les autres avoient en soin de distinguer : le premier étoit le genre resserré, le second le genre relâché. La connoissance des causes des Maladies étoit inutile, selon lui; pourvu qu'on prît garde à ce qu'elles ont de commun ou de rapportant entr'elles, il n'étoit point nécessaire de s'embarrasser des différences particulières qui s'y rencontrent; il convenoit avec les Empiriques en ce qu'il ne comptoit pas sur ce qui étoit obscur, & étoit d'accord avec les Dogmatiques, en ce qu'il admettoit, comme eux, le raisonnement, mais il ne l'établissoit que sur les deux genres qu'il avoit inventez. Il eut des Sectateurs qui ont été célèbres dans leur tems. On juge aisément que conformément aux deux principes des maladies, ils n'employoient que deux sortes de remèdes, les uns qui relâchoient, les autres qui resserroient. Il est fait mention dans le 4. Livre de cette seconde Partie de quelques autres Sectes qui étoient moins connues; l'une nommée *Episympetique* concilloit les trois principales; l'autre dite *Ectérique* choissoit ce qu'elles avoient de meilleur. Il est traité fort

long de Celle & de ses Ouvrages; il prénoit chez les Dogmatiques & les Méthodiques ce qu'il croyoit convenir dans l'usage de la Profession. Au reste il fut très-estimé dans le siècle où il a vécu, & les Auteurs modernes l'ont en grande veneration.

Le regne de Jules César fut favorable aux Médecins, il donna le droit de Bourgeoisie à tous ceux qui exerçoient cette Profession, ce qui en attira grand nombre à Rome. Cette troisième Partie, qui comprend l'Histoire depuis ce premier Empereur Romain jusqu'à l'an CC. de notre Seigneur, commence par une Dissertation, où l'on examine, s'il n'y avoit que les seuls Esclaves qui fussent Médecins, parce qu'on en voit beaucoup de cette condition. Mais il est prouvé que de tout tems cet Art fut exercé par des personnes libres & qui s'en méloient sans se deshonnorer; on fait voir encore que, même après que la Médecine eut été partagée en trois Professions différentes, il y avoit toujours des Médecins qui se chargeant des trois emplois & ne pouvant y suffire, employoient leurs Esclaves à la préparation des Médicamens, & aux opérations de Chirurgie. De là il arrivoit que ces esclaves étant affranchis exerçoient ensuite de leur chef les parties de la Médecine qu'ils avoient apprises auparavant.

Le II. Livre commence par le détail des Médecins qui ont été fameux sous Néro, & à l'occasion d'un d'entr'eux, qui a été connu le premier sous la qualité d'Archie-

obiate, on examine la véritable signification de ce titre, qui ne se trouve point avant les Empereurs. Il y a sur cela plusieurs sentimens, dont deux seuls partagent les Savans. L'un traduit ce mot par *Prince des Médecins* ou *qui est des premiers Médecins* (*ἀρχιτροπος* quasi *ἀρχὴ τοῦ ἰατροῦ*.) L'autre soutient que ce nom veut dire le *Médecin du Prince* (*τοῦ ἀρχαίου ἰατροῦ*). La justesse de l'Étimologie donne gain de cause au premier; mais l'office des anciens Archiatres, ou des Archiatres proprement dits, appuie le second; & quoiqu'il y eût aussi des Archiatres populaires, ils pouvoient être regardez comme les Médecins du Prince, puisqu'ils étoient à ses gages comme les autres, & même que le Prince ou Empereur les nommoit ou les confirmoit après leur élection. L'une & l'autre opinion peut être aisément accordée, en ce que ces Archiatres gagez par le Prince ou le Public prenoient le pas devant les autres. Il y avoit un Collège des Archiatres qui jouissoient de grands Privilèges. On honnoit en particulier les Archiatres du Palais du titre de Comtes: Il y en avoit du premier rang qui alloient de pair avec les Ducs & les Vicaires; ils étoient au commencement plusieurs de cette espèce; les autres n'avoient que le second. Enfin, sous les Rois Goths, il n'y en eut qu'un: seul à qui l'on donna le titre de Comte, & c. cette qualité il avoit juridiction sur tous les autres Archiatres: mais on ne sait si cette Dignité subsista longtems. Le reste de ce Livre ne contient que le détail des medica-

mens qui étoient en usage dans ces tems-là. On y voit aussi jusqu'où les Médecins portoient la connoissance des Plantes, & des Minéraux.

Le III. Livre de cette dernière Partie ne traite que de Galien, de ses Ouvrages, & de sa manière d'exercer la Médecine. Le dernier Chapitre donne les noms de quelques Médecins qui ont vécu de son tems. On compte plus de 800. Livres qu'il a composés seulement sur la Médecine. Il en avoit fait près de la moitié autant sur les autres Sciences. Il fut, de son vivant, dans une très-grande estime, & les Modernes n'en ont pas moins fait de cas.

Toutes les Sectes, dont on a parlé ci-devant, subsistoient de son tems. Les Methodiques étoient en grand crédit, & l'emportoient sur les Dogmatiques qui étoient fort divisez, quoique Galien ait déclaré qu'il ne prenoit aucun parti, & que même il ait accusé Hipocrate d'être obscur en quelques endroits, de manquer d'ordre & de methode & de n'avoir pas eu une connoissance assez étendue des choses qu'on avoit découvertes depuis. Il paroît cependant par ses Ecrits qu'il ne suivoit gueres que ce célèbre Médecin. Il expliqua ce Chef de la Médecine Dogmatique, & entreprit de fournir de son propre fonds ce qu'il y avoit à ajoûter à ses principes. Il prétendoit avoir montré le premier la véritable methode de traiter la Médecine. La suite de ce troisième Livre ne renferme que le précis de sa doctrine tiré de ses Ecrits. On

Y donne en même tems une idée des progrès qu'il avoit faits dans la connoissance des parties du corps Humain ; il s'y étoit appliqué avec d'autant plus de soin , qu'il regardoit l'Anatomie comme la base de la Médecine. Ce détail joint au Catalogue des Traitez que Celse a laissés, finit tout l'Ouvrage de M. Le Clerc.

Il ne reste plus qu'à parler de l'Essai qu'il a donné d'un Plan pour servir à la continuation de son Histoire. Tel est le prix du travail de M. Le Clerc ; il s'est chargé de ce qu'il y a de rebutant par l'obscurité qui se trouve dans une antiquité aussi reculée ; il a débrouillé ce cahos dont les Fables des premiers Ecrivains ont embarrassé les faits les plus simples ; il a enfin achevé un Projet qui n'avoit été qu'ébauché par plusieurs Savans du premier ordre. On a lieu d'espérer que les veilles qu'il a sacrifiées à l'utilité & au plaisir du Public encourageront quelque Savant laborieux à suivre le Plan qu'il a laissé : le chemin est à présent uni, & d'autant plus aisé, que l'Essai dont il est question indique si exactement toutes les routes qu'il faut tenir, qu'il est impossible de s'égarer.

Il faudroit donc, pour reprendre le fil de cette Histoire, continuer ce qui regarde les Médecins Grecs, dont les derniers ont vécu dans le quatrième Siècle. On n'en trouve qu'un dans le troisième, nommé *Stephanus Atheniensis*, lequel a commenté un des Livres de Galien. Le Siècle suivant nous en présente quatre, dont les Ecrits ne

sont pas si méprisables ; ce sont Orïbase, Aëtius, Alexandre Trallien, & Paul Eginete. Le premier a donné neuf Livres, qui contiennent un *abrégé de la Médecine*. Cet Ouvrage & dix-sept autres Livres de recueils, sont les restes de soixante & dix qu'il avoit composez sur la même matière, & dédiés à l'Empereur Julien. Il marque par tout une grande estime pour Galien qu'il préfère à tous les autres.

Aëtius a fait la même chose: On voit dans ses Ecrits les Noms, la Patrie des anciens Médecins, en quel siècle ils ont vécu, de quelle Secte ils étoient, les Livres qu'ils ont composez, & quelle reputation ils ont eue. On pourroit, dans la suite de cette Histoire, dire à quelle occasion ils sont nommez par Aëtius, & chercher s'il n'en est point fait mention ailleurs ; l'Ouvrage d'Aëtius est complet, & contient seize Livres.

On trouve dans ces deux Auteurs tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la Théorie & dans la Pratique de la Médecine en général, & dans celle de la Chirurgie en particulier: ils n'ont rien oublié de ce qui regarde la Botanique, & les Drogues qui étoient alors en usage. Enfin ce qu'ils disent sur les qualitez de l'Air, des Eaux, des Bains &c. & les descriptions qu'ils font des Médicamens composez, de la manière de les préparer, peut être encore aujourd'hui d'un fort grand usage. Alexandre Trallien, & Paul Eginete traitent la même matière ; mais ils ne sont pas si étendus. Ces quatre Auteurs renferment tou-

te l'ancienne Médecine Grecque , & en font , pour ainsi dire, la clôture.

On pourra tirer de leurs Ecrits ce qui conviendra au but que l'on se propose dans cette Histoire , qui est de faire connoître les progrès de la Médecine de siècle en siècle , & les changemens qui y sont arrivez. On examinera s'il ne seroit point à propos d'entrer dans un plus grand détail de l'Anatomie , que ce qui en a déjà été donné dans l'article de Galien , qu'ils ont pris pour modèle. Il ne seroit pas mal de donner une liste des Maladies dont ils parlent , & dont le nombre est beaucoup plus grand , que celui qu'on avoit eu jusqu'alors ; d'y joindre une description de ces Maladies , de leurs signes , causes &c. mais il faut se donner garde que cela ne devienne trop ennuyeux. Enfin on pourroit prendre le même soin à l'égard des Medicamens.

La suite naturelle demande que l'on fasse remarquer le grand vuide qui se trouve ensuite durant quelque tems dans cette Histoire , puis qu'on n'a aucun Médecin de cette Nation avant le dixième Siècle , & que l'on n'en trouve plus après le 13. Mais que l'on ne se dispense pas de rapporter ce que quelques Auteurs de la même Nation , plus anciens que les précédens , ont donné sur la Chymie. Cet Art qui enseigne à résoudre les mixtes en leurs principes , ou à séparer & épurer les diverses substances dont ils sont composez , dépend de la Médecine & doit trouver place dans

l'Histoire de cette Science. On ne parleroit pas ici de cette Chymie qui cherche à faire de l'or, si elle n'avoit pas fourni des découvertes très-utiles par rapport à l'analyse des mixtes.

Comme il y a bien des sentimens sur l'origine & sur le nom de la Chymie, l'Historien se renfermera dans les règles exactes de la bonne Critique pour discerner le vrai d'avec le faux : Mais il profitera des découvertes qu'il fera dans l'antiquité, pour faire voir le tems auquel la Médecine a commencé à se servir des Opérations de la Chymie. Il ne paroît pas qu'on eût jamais eu aucune connoissance de la Chymie Médecinale, même plusieurs Siècles après celui des quatre derniers Auteurs.

L'ordre des tems veut qu'on passe aux Arabes, après avoir parlé des Grecs. Les premiers Médecins Arabes sont du 7. siècle ; ils ont enrichi la Médecine, ainsi que ceux qui les ont suivis, de plusieurs Médicamens simples, ignorez des Grecs, comme la Manne, le Séné, la Rhubarbe, les Tamarins, la Casse, les Mirobolans ; ils ont rendu plus commun l'usage du Sucre, & ils en ont fait plusieurs compositions de Syrops, de Juleps, de Conservees, & d'Electuaires ou Confections. Ces particularitez demandent un détail circonstancié, de même que les différentes sortes d'Aromates, de Pierrieres, d'Or, & d'Argent en feuilles qu'ils ont fait entrer les premiers dans les Remèdes. On doit une attention particulière aux Médicamens tirés de

de la Chymie dont personne avant eux n'avoit parlé.

L'Epoque de l'introduction des Remèdes chymiques dans la Médecine semble devoir être rapportée à Avicenne qui vivoit à la fin du 10. Siècle; du moins aucun Médecin avant lui n'en a fait mention. Les Arabes ont encore parlé de plusieurs Maladies qui paroissent avoir été absolument inconnues aux Grecs. Entr'autres *la petite Verole* & *la Rougeole*, maladies si générales, qu'il y a lieu de s'étonner du silence des Anciens à cet égard. Auroient-elles été particulières à l'Asie & à l'Arabie, & ne se seroient-elles communiquées dans l'Europe que longtemps après l'Epoque de la Médecine Grecque? C'est ce que le Continuateur éclaircira.

Comme les Arabes n'ont fait presque que copier les Grecs pour tout ce qui regarde la Théorie de la Médecine, & les fondemens de la Pratique, il ne sera pas besoin d'un grand détail sur ce sujet, & il suffira de choisir Avicenne qui a passé pour le plus excellent Médecin de cette Nation. On pourra rapporter quelques circonstances de sa vie; donner un abrégé de son Systême de Médecine, une idée générale de ses Ouvrages, & un précis de son Systême Théorétique, & de sa Pratique. On parlera de même des plus célèbres d'entr'eux; la figure qu'ils ont faite dans la Médecine, pendant trois ou quatre cens ans, demande ce soin. Delà on passera au tems auquel les Ecrits de ces Médecins se sont introduits en Europe: il y a appa-

rence que les Croisades, qui commencèrent dès la fin du onzième Siècle, ont facilité les moyens d'apprendre la Langue Arabe: Et l'on voit que l'Empereur Frederic II, l'un des Croisez dans le 13. siècle, entendoit cette Langue & qu'il en fit traduire en Latin plusieurs Manuscrits de toutes sortes.

Les Médecins de l'Europe goûterent fort ces Ouvrages; sur quoi il est nécessaire de citer ceux qui, depuis la fin du onzième siècle jusqu'au commencement du seizième, n'ont fait que commenter les Arabes. Alors, que l'on ne tenoit pas plus de compte des Médecins Grecs, que s'il n'y en avoit jamais eu, ils étoient tous inconnus, à la réserve d'Hipocrate, de Galien, & de Dioscoride, dont encore on n'avoit que des traductions Latines très-défectueuses. A ce sujet on doit remarquer que les Livres Grecs n'ont commencé à être communs en Occident qu'après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Les Grecs réfugiés en Europe répandirent les Manuscrits, & comme l'imprimerie fut inventée vers ce tems, le premier de ces Ecrits qui parut imprimé fut un Dioscoride qu'Aldus donna au public en 1506. Dès que ces Livres parurent, on les reçut avec empressement, & on les préféra bientôt à ceux des Arabes, qui cependant ne laisserent pas de conserver des Partisans.

La vérité de l'Histoire demande que l'on fasse honneur à plusieurs d'entre les Arabes & de leurs Sectateurs de ce qu'ils ont inventé

venté sur la *Médecine Chymique*. Ils en ont à la vérité parlé superficiellement, mais au moins cela fera connoître que cette partie de la Médecine a été cultivée pendant tout l'espace de tems qui s'est écoulé depuis Avicenne jusqu'au commencement du 16. siècle; de même que l'Alchymie, qui des Egyptiens & des Arabes a passé à tous les autres Peuples, s'est toujours soutenue, & est encore universellement pratiquée. On examinera les Ecrits des plus célèbres; tels sont Albert le grand Evêque de Ratisbonne au 13. siècle, Arnaud de Villeneuve, Raimond Lulle son disciple, tous deux du 14. & plusieurs autres. Il importe encore d'éclaircir l'origine de la *grosse Verole*, ses progrès, les remèdes que l'on a d'abord employés, si elle a été connue par les Anciens avant l'expédition de Naples en 1492. aussi bien que les autres maux Vénériens. Il ne faudra point oublier l'état de l'Anatomie.

La fin du 15. Siècle vit naître le fameux Paracelse, qui vint au monde à Einsiedeln en Suisse en l'année 1493. Il se faisoit appeller *Aureolus Philippus Theophrastus Paracelsus Bombast, ab Hohenheim*, & se disoit de la Maison de Bombast de Hohenheim. On dira en deux mots ce que les Historiens ont pensé là-dessus. Ce Chymiste mérite une discussion d'autant plus particulière, qu'il n'oublia rien pour établir une Médecine toute nouvelle sur les ruines de l'ancienne, qu'il s'efforça de renverser de fond en comble. On peut s'étendre sur sa Religion, qui a varié de manière que, dans quelques endroits de ses

Ecrits, il paroît avoir une Théologie monstrueuse, & que dans les autres on peut croire qu'il est orthodoxe. On doit parler de l'entêtement qu'il avoit pour la Magie qu'il appelle la souveraine Science des choses surnaturelles. Enfin ses vices, son yvrognerie, son orgueil, le mépris qu'il faisoit d'Hipocrate, de Galien, & d'Avicenne; la réputation qu'il s'est acquise, ses Voyages, son système de Médecine, sa manière de traiter les Maladies; en un mot, les avantages qu'il a procuré à la Médecine par les connoissances qu'il avoit acquises dans la Chymie, méritent une place dans la continuation de l'Histoire de la Médecine.

M. Le Clerc avoit promis de pousser cet Essai jusqu'au milieu du 17. siècle; mais on avertit, à la fin du Livre, que ses incommoditez l'ont empêché d'aller plus loin que le temps où vivoit Paracelse. Ce Plan fait voir combien il possède sa matière, & ce que l'on perd de ce qu'il n'a pu remplir lui-même son projet. Mais, comme il a défriché cette terre, & n'a laissé que les roses à cueillir, on doit espérer que quelqu'un animé par son exemple, guidé par ses lumières, flatté par la réputation qui doit suivre une pareille entreprise, & zélé pour l'instruction du Public, voudra bien achever un Ouvrage auquel il ne manque, pour être parfait, que d'être poussé jusqu'à notre temps.

A R T I C L E III

Histoire de la Vie de Messire FRANÇOIS de SALIGNAC DE LA MOTTE-FENELON, Archevêque Duc de Cambrai. A la Haye chez les Freres Vaillant & N. Prevost. 1723. in 12. pagg 204.

CONserver précieusement la mémoire des amis que l'on a perdus, justifier leur Conduite & leurs Sentimens en ce qu'ils ont eu de suspect, retracer à la posterité l'image des talens que l'on a admirés en eux; c'est le propre de ces liaisons que la Vertu a formées, qu'une estime mutuelle a entretenues & que la mort même n'a pû rompre. Il semble que ce souvenir adoucisse pour quelques momens le vuide que laisse la perte des Personnes tendrement aimées & que cette douce occupation nous en fasse encore jouir lors même qu'elles ne sont plus.

Ces motifs ont produit l'Histoire de la Vie de feu M. de Fenelon. M. de Ramesey a crû devoir cet Ouvrage non seulement à la curiosité que le Public a de connoître les Hommes illustres, mais encore à l'amitié particulière que M. de Cambrai lui a toujours témoignée. Les Lecteurs s'appercevront aisément qu'il l'a un peu trop consultée en quelques endroits. Mais cette prévention est si ordinaire à ceux

ceux qui écrivent la Vie de leurs Amis, que l'on n'en doit pas faire un grand crime à l'Auteur de celle dont nous parlons. Heureusement pour M. de Ramesey, M. de Fenelon étoit doué d'un si grand nombre de qualités éminentes, qu'il n'a pas eu besoin de grossir beaucoup les objets, pour le représenter comme un des plus dignes Pasteurs, des plus admirables Ecrivains & des plus aimables hommes, d'un siècle qui en a fourni en abondance.

M. de Fenelon est si connu, qu'il seroit inutile de donner un long extrait de sa Vie. Il suffit d'en marquer les principales Epoque. Nous ne nous arrêterons que sur ce que M. de Ramesey a dit de l'affaire du Quiétisme. C'est la situation la plus délicate où se soit trouvé son Heros; ajoutons que c'est la situation dans laquelle l'Auteur de sa Vie paroît avoir eu le plus de soin de le suivre.

François de Salignac de la Motte-Fenelon étoit d'une Maison distinguée par son ancienneté, par ses alliances, & par les dignités qu'elle a possédées dans l'Eglise & dans l'Etat. Il naquit au Chateau de Fenelon en Perigord le 6 d'Août 1651 de Pons de Salignac Marquis de Fenelon, & de Louise de la Cropte sœur du Marquis de S. Abre. Il fut élevé dans la Maison paternelle jusqu'à l'âge de douze ans. On l'envoia ensuite commencer ses Etudes dans l'Université de Cahors, & il vint les achever à Paris sous les yeux de M. le Marquis de Fenelon son oncle. Ce Seigneur, qui

qui joignoit une piété exemplaire à beaucoup d'esprit & de valeur, cultiva avec soin les talens de son neveu. M. l'Abbé de Fenelon fut bientôt connu, il prêcha avec applaudissement à l'âge de 19 ans; Mais M. le Marquis de Fenelon, craignant que son neveu ne se produisît trop tôt, lui conseilla d'imiter, pendant quelque tems, le silence de Jesus Christ. Son neveu suivit sans peine un conseil si conforme à son humilité & il s'appliqua entierement à former son cœur & son esprit par les Etudes convenables aux personnes qui se destinent à l'Etat Ecclesiastique. M. Tronson, Supérieur de S. Sulpice, fut son Maître; & ce fut par ses avis qu'il reçut les Ordres sacrés à l'âge de 24 ans. M. l'Abbé de Fenelon exerça toutes les fonctions du Sacerdote avec une piété édifiante; il se prêtoit sans peine aux travaux de la Paroisse, *Et il ne croyoit rien au dessus de lui dans un Ministère où tout est au dessus de l'homme.*

M. de Harlay confia à M. l'Abbé de Fenelon, âgé d'environ 27 ans, la Supériorité des nouvelles Catholiques; il fit bientôt éclater dans cet emploi les talens qu'il avoit pour persuader. Le Roi, qui en entendit parler, le nomma en 1688 Chef d'une Mission qu'il venoit d'établir pour la conversion des Protestans des Côtes de Saintonge & du Pais d'Annis. M. L'Abbé de Fenelon ne voulut se charger de cette Commission qu'à condition qu'on n'appuyeroit point ses Sermons par des Dragonnades; il ne fit pas des Conversions si frequen-

quentes & si subites, mais celles qu'il fit furent sinceres & durables.

Ces Missions finies, M. de Fenelon revint à Paris; il se présenta devant le Roi & resta ensuite deux ans sans retourner à la Cour. Ses talens recommencerent à faire du bruit, & le mirent à portée des plus grandes places; mais il avoit si peu de soin de ménager les bonnes grâces de ceux qui étoient chargez de la distribution des Benefices, qu'ayant été nommé à l'Evêché de Poitiers, il fut rayé de dessus la Feuille. Il composa alors son *Traité sur le Ministère des Pasteurs*, où il *pose les mêmes principes sur l'Autorité Ecclesiastique, qu'il a toujours soutenus depuis*. C'est aussi dans le même tems qu'il fit connoissance avec le grand Evêque de Meaux, on conçoit bien que c'est M. Bossuet. „ Personne n'étoit plus propre à donner à „ M. de Fenelon des Conseils utiles. Ce „ Prélat s'étoit déjà rendu célèbre par ses „ Ouvrages contre les Protestans. Toute la „ Réforme en avoit été émuë & ébranlée. On y voit une grande érudition, „ des recherches curieuses, un esprit net, „ une éloquence vive. Il possédoit la science des faits dans un éminent degré.

M. l'Abbé de Fenelon fut longtems dans un commerce intime avec ce Prélat, qui l'almoit alors & lui communiquoit avec plaisir toutes ses lumières. M. le Marquis de Fenelon lui avoit encore procuré d'autres amis illustres: Le principal étoit M. le Duc de Beauvilliers, à la sol-

Acitation duquel, il écrivit son *Traité de l'Education des Filles*. Cet Ouvrage, où l'on voit une grande connoissance du Cœur humain, fut reçu avec applaudissement, & Mr. le Duc de Beauvilliers aiant fait connoître au Roi le mérite de son Auteur, S. M. le nomma Précepteur de M. le Duc de Bourgogne. Toute la Cour applaudit à ce choix. M. de Meaux écrivit à cette occasion une Lettre que l'on trouve ici & qui marque, d'une manière bien forte, jusqu'où alloit son estime pour M. l'Abbé de Fenelon.

- Le nouveau Précepteur entra chez les Princes au mois de Septembre 1689 âgé de 38 ans. Toutes les Personnes qui devoient avoir part à cette importante éducation étoient d'un mérite distingué. C'étoient M. le Duc de Beauvilliers, Mr. l'Abbé de Langeron, M. l'Abbé Fleuri, & le P. de Valois Jésuite. L'Auteur de la Vie de M. de Cambrai fait le Portrait de tous ces Messieurs, qui sont trop connus pour que nous transcrivions ce qu'il en dit; il vaut mieux s'arrêter un peu sur ce qu'il observe au sujet de la conformité des vûes & des principes qui regna toujours entre ces Messieurs dans un emploi où chacun veut faire prévaloir les idées qui lui sont particulieres. „ Tous „ ceux qui l'entouroient, dit M. de Ramelley, „ étoient de concert pour ne le flatter jamais, „ & pour ne le point soutenir quand on étoit (1) mécontent de lui: Mémes dis- „ cours, mêmes principes, même conduite, „

il ne trouvoit d'azile que dans l'obeissance
 & dans l'accomplissement de ses devoirs.

Ce Prince joignoit aux grands talens
 de grands défauts. Dans sa premiere jeunesse, il étoit colere, impetueux, hautain, capricieux. C'est ce même enfant qu'on a vu depuis le Prince le plus doux, le plus compatissant, le plus sensible aux malheurs de l'humanité. Il se refusoit tout pour soulager les autres. Il ne se croioit destiné à la grandeur suprême, que pour être l'homme des Peuples & les rendre bons & heureux.

La Methode dont on se servoit pour former l'esprit & le cœur de ce jeune Prince est un modèle de la plus parfaite Education.

Pour former son esprit, on le faisoit étudier non par regles, mais selon la curiosité qu'on avoit soin d'exciter en lui. On tournoit par-là les amusemens en études, & les plus serieuses devenoient un amusement. Une conversation faite exprès, sans qu'il s'en appercût, donnoit occasion à la lecture d'une Histoire, à l'examen d'une Carte, à des raisonnemens à la portée de son âge. Les Themes étoient toujours des instructions solides. Quelque Histoire ou quelque Dialogue, qui lui apprenoit les Faits principaux de l'Antiquité ou des tems modernes, lui faisoit connoître les caracteres des Grands Hommes de tous les Siècles, & lui inspiroit en même tems le goût de la plus solide Vertu. Les

Dis.

Dialogues des Morts, & le Télémaque ont été écrits dans cette vue.

„ Pour former son cœur il falloit corriger les défauts naturels, & lui inspirer le goût des vertus. L'humeur, l'impetuosité, la hauteur du jeune Prince étoient réprimées tantôt par un air triste répandu sur tous les visages; Quelquefois on le ramenoit à la Raison par des railleries fines & délicates; d'autrefois, on lui faisoit sentir ses excès en le montrant à lui-même par quelque Fable.

„ Les châtimens usitez dans les éducations ordinaires n'ont jamais été employés en celle-ci. La privation d'un plaisir, d'une promenade, d'une étude qu'on lui avoit fait désirer étoient les seules punitions dont on se servoit. En rompant ainsi sa volonté & en domptant ses goûts, on lui donnoit une souplesse de cœur & une force d'esprit propres à le rendre docile pour écouter les bons conseils, & ferme pour les suivre.

„ Dans le tems de ses plus fortes vivacitez, tous ceux qui l'approchoient avoient ordre de le servir en gardant un morne silence. On le laissoit ainsi impitoyablement aux prises avec lui-même, jusqu'à ce que lassé de ne trouver personne avec qui parler, il vint demander grace en reconnoissant sa faute.

„ La candeur à tout avouer étoit la seule condition du pardon; & pour l'accoutumer à cette ingénuité, on avouoit les fautes que l'on pouvoit avoir faites de-

„ vant lui. Par là ceux qui présidoient à son
 „ éducation tiroient de leurs propres im-
 „ perfections de quoi instruire leur Elève.
 „ On lui inspiroit l'amour de la Vertu,
 „ non par des préceptes secs ni par des
 „ sentences Morales, ni par des harangues
 „ étudiées; mais par un mot, par un ré-
 „ gard, par un sentiment placé à propos,
 „ on lui faisoit des leçons à toute heure
 „ sans qu'il s'en dégoûtât, ni qu'il s'en ap-
 „ perçût. A table, au jeu, dans les pro-
 „ menades, & dans les Entretiens, on tour-
 „ noit tout en instructions, & par des traits
 „ imperceptibles & des tours ingénieux,
 „ on lui faisoit rencontrer par tout les Sen-
 „ timens nobles & les Vertus Royales. On
 „ joignoit à cette connoissance & à cet
 „ amour de la Vérité, la grande science de
 „ savoir se taire. Pour l'accoutumer de
 „ bonne heure au secret, on lui faisoit sen-
 „ tir avec précaution, une confiance au-
 „ dessus de son âge sur les choses mêmes
 „ les plus importantes.

Voilà peut-être le Modèle le plus par-
 fait d'éducation que se puissent jamais pro-
 poser ceux qui se trouvent chargés du soin
 de former un jeune Prince destiné à faire un
 jour la félicité publique. Il n'y a pas un seul
 de ces principes qui ne soit établi sur une con-
 noissance profonde du cœur Humain. En-
 fin les qualités Heroïques de l'Auguste
 Prince que l'on avoit conduit par cette
 voie, montrent assez qu'il n'en est pas de plus
 sûre pour jeter l'amour de la Vertu dans
 un jeune cœur, avant que les passions aient
 eu le tems de s'en emparer.

Re-

Revenons à M. de Fenelon. Content d'un Prieuré médiocre que M. l'Evêque de Sarlat son Oncle lui avoit résigné, il ne témoigna jamais souhaiter de Benefice plus considérable. Cependant le Public le nommoit à toutes les places qui venoient à vaquer. Le Roi lui donna enfin l'Abbaïe de S. Vallery, & quelques mois après l'Archevêché de Cambrai. M. de Fenelon refusa longtems de l'accepter; il craignoit de ne pouvoir pas concilier les soins d'un grand Diocèse avec les devoirs de l'emploi qu'il remplissoit auprès de M. le Duc de Bourgogne; Mais le Roi lui ayant représenté que l'Education du jeune Prince seroit bientôt finie, M. de Fenelon se rendit, à condition de passer neuf mois à Cambrai & les trois autres auprès de M. le Duc de Bourgogne. Il se démit en même tems de l'Abbaïe de S. Vallery & de son Prieuré. Si cette action lui attira l'estime de Louis XIV. & du Public, on peut dire aussi qu'elle indisposa contre lui la plupart des Confreres qu'un tel exemple condamnoit. Enfin la haute faveur de M. de Fenelon donnoit lieu de croire qu'il eut encore poussé plus loin sa fortune, lors qu'il s'éleva un orage qui l'éloigna pour jamais de la Cour.

Ici commence l'Histoire du Quétisme. M. de Ramefey l'entame par le Portrait de Mad. Guyon, qu'il suit depuis sa naissance jusqu'à sa sortie du Couvent des Filles de Sainte Marie. Les bruits des aventures que l'on avoit répandus sur sa conduite & sur ses sentimens avoient extrêmement

prévenu M. l'Abbé de Fenelon contre cette Dame ; mais les conversations qu'il eut avec elle chez Me. la Duchesse de Bethune, & les perquisitions qu'il fit de sa conduite, & qui se trouverent favorables, l'eurent bientôt converti, & il se forma entre lui & Mad. Gayon une liaison étroite *qui fut depuis, pour l'un & pour l'autre, une source de grandes croix, & par là de grandes Vertus.* Elle fit connoissance quelque temps après avec M. le Duc de Chevreuse ; il n'y avoit pas jusqu'à Mad. de Maintenon qui ne lui marquât beaucoup de confiance ; souvent, elle la faisoit venir à S. Cyr.

Cependant, quelques personnes intéressées à rompre les liaisons particulières qui étoient entre M. de Fenelon & MM. les Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse, repandirent des bruits sourds sur une hérésie naissante & qui s'étoit déjà glissée à la Cour parmi les personnes du plus haut rang. Quelques personnes prétendent que la fausse spiritualité de Molinos avoit véritablement pénétré en France. D'autres assurent „ que „ tous les bruits répandus sur le Quiétisme „ François, n'étoient que les stratagemes de „ certains hommes Politiques, qui présentent quelquefois des fantômes aux Princes, „ afin de se rendre nécessaires pour les combattre“. Les nouveaux Disciples de S. Augustin se prêterent trop facilement à ces calomnies ; choquez de ce qu'un homme du mérite de M. de Fenelon n'étoit pas entré dans leur parti ; qu'au contraire il en écartoit tous les jours M. le Duc de Che-

Chevreuse, ils ne furent pas autrement fâchez des mortifications que cette affaire pouvoit attirer à ces Messieurs. Enfin un de leurs plus zelez partisans ne trouva pas de meilleur moien de détourner M. l'Evêque de Chartres de ses poursuites infatigables contre le Jansenisme, qu'en lui montrant adroitement le Quietisme, comme un monstre qu'il falloit étouffer dans sa naissance. Ce Prélat, qui ne s'apperçut point du piège, songea sérieusement à cette affaire, & il crut ne la pouvoir mieux commencer qu'en rendant Mad. Guyon suspecte.

M. de Meaux ne s'étoit point encore déclaré: Cette Dame lui confia ses Ecrits qu'il approuva. Dans la suite Mad. de Maintenon s'étant laissée entraîner par M. l'Evêque de Chartres son Directeur, M. Bossuet se joignit à son Confrere & le déchainement devint general contre Mad. Guyon. M. de Fenelon en prit hautement le parti, & M. le Cardinal de Noailles, alors Evêque de Châlons, fit quelque tems l'office de Médiateur, qu'il quitta pour se joindre à ses deux Confreres. Le Livre des *Maximes des Saints* rendit la dispute plus animée & produisit cette multitude immense d'Ecrits polemiques, qui furent lus alors avec toute l'avidité que le Public témoigne ordinairement pour les Ouvrages qui ont rapport aux circonstances présentes. Le Roi lui-même fut prévenu. Tous ceux qui étoient auprès de M. le Duc de Bourgogne furent écartez, & M. de Cambrai reçut ordre de se retirer dans son Diocèse. Enfin,

l'affaire fut portée à Rome, & le Livre de M. de Cambrai censuré. La soumission de ce Prélat fut plus prompte que ses ennemis ne l'eussent souhaité. On peut ajouter qu'elle fut entière, & qu'il ne se réserva en obéissant aucun de ces détours que l'amour propre fait se ménager, lorsque l'on ne se rend que par force ou par politique.

Voilà une idée générale des Démêlez du Quiétisme. M. de Ramesey en donne un détail exact & suivi. Il rapporte les démarches des deux Partis; il peint ceux qui y brillèrent davantage; mais la plupart de ces faits sont trop connus pour que nous les rapportions ici; il sera beaucoup plus utile de s'arrêter sur ce que l'Auteur de la Vie de M. de Cambrai observe de particulier; & sur certains traits qui paroissent lui avoir échappé presque malgré lui. Ce sont pourtant ces traits-là qui développent le mieux une affaire.

Nous avons dit que Mad. de Maintenon avoit été longtems la Protectrice de Mad. Guyon, & M. de Ramesey dit d'abord que, si elle l'abandonna dans la suite, ce fut uniquement pour s'être trop livrée à son Directeur; il ne fut pas si difficile de la prévenir contre M. de Fenelon. „ Elle avoit „ crû d'abord se rendre maîtresse absolue „ de l'esprit de cet Abbé; mais voyant „ qu'il résistoit souvent à ses idées, elle appréhenda qu'un homme, dont elle ne „ pouvoit s'assurer, n'acquît trop de crédit „ auprès du Roi.

Ce ne furent pas de simples soupçons qui animèrent Mad. de Maintenon contre M. l'Abbé de Fenelon. Si nous voulons nous en rapporter à l'Auteur des *Lettres Historiques & Galantes*, elle en eut un sujet plus légitime. Cette Dame avoit si bien su gagner Louis XIV, qu'elle lui avoit presque persuadé de déclarer le mariage que l'on dit avoir été entre eux. Le Roi voulut néanmoins consulter le P. de la Chaise, avant que de se résoudre à cette démarche; mais l'habile Jesuite, qui sentoit toute la conséquence d'un pareil avis, ne jugea pas à propos de se charger des suites, & conseilla au Roi d'en parler à M. de Fenelon. Cet Abbé, incapable de déguiser ses sentimens & plein d'un zèle véritable pour la gloire de son Maître & de son Eleve, représenta si vivement à ce Prince la honte d'une semblable mes-alliance; les railleries qu'en feroit toute l'Europe; les chagrins qu'en recevroit la Maison Royale, qu'enfin le Roi demeura persuadé qu'il y alloit trop de sa gloire à donner ce contentement à Mad. de Maintenon, & les choses en resterent là. Cette Dame fut l'auteur du conseil qui la privoit du plus grand honneur qu'elle pût jamais recevoir, & résolut, par une suite assez naturelle, de perdre celui qui l'avoit donné. On dit qu'elle communiqua son dessein à M. de Meaux, qui ne se fit pas un scrupule d'y entrer. Ce recit, tout romanesque qu'il est, ne laisse pas de trouver bien des gens qui y ajoutent foi. Il est plus naturel de croire ce que dit M. de

Ramesey ; „ que M. Bossuet , accoutumé
 „ à se voir admirer comme le premier Génie
 „ de son siècle , ne put souffrir qu'on eût
 „ détourné les yeux de dessus lui , pour les
 „ arrêter sur M. de Fenelon. Voilà la
 „ première source de leurs discordes , jost-
 „ se-t-il , mais ce Prélat , si respectable d'ail-
 „ leurs , ne crut pas sans doute pousser les
 „ choses à l'extrémité où la chaleur des
 „ disputes les porta depuis . Ne seroit-il
 pas encore plus charitable de n'attribuer
 que des intentions droites à M. de Meaux ?
 Il n'avoit jamais goûté la Doctrine du pur
 amour ; la condamnation de Molinos ache-
 va de l'affermir dans les sentimens où il
 avoit toujours été sur cette matière ; &
 quant à la vivacité qu'il témoigna , pour-
 quoi , si l'on ne veut pas lui donner des
 vûes absolument pures , pourquoi n'en pas
 rejeter la cause sur l'impetuositè qui étoit
 naturelle à M. de Meaux ? Le tempera-
 ment entre toujours dans tout ce que nous
 faisons de meilleur ; & les premiers Peres
 de l'Eglise n'ont certainement pas été
 moins vifs , lorsqu'ils ont cru la Foi en
 danger .

La soumission de M. de Cambrai fut en-
 tière ; cependant quelques personnes l'ont
 regardée comme l'effet de la plus fine politi-
 que . Il semble que la rétractation formel-
 le , & peu équivoque de M. de Fenelon
 eût dû le mettre à couvert d'une accusa-
 tion aussi grave & aussi destituée de preuve .

La Cour de France demanda avec ins-
 tance que la condamnation des Ecrits A-

pologetiques de M. de Cambrai suivit le Bref qui censuroit ses *Maximes des Saints*. Mais le Pape y résista avec fermeté.

Nous remarquerons que M. de Ramsey donne un abrégé du Système de Mad, Guyon & de M. de Cambrai, tel qu'il étoit que ces deux personnes l'ont soutenu. „ Je n'ai fait, *dis-il*, que le dépouiller
 „ de ces figures hardies & hyperboliques,
 „ de ces expressions vives & animées, de
 „ ces tours tendres & passionnez qui lui
 „ sont communs avec plusieurs Contem-
 „ platifs canonisés, & qui sont les vraies
 „ beautés du langage de l'amour. La bel-
 „ le nature néglige l'arrangement métho-
 „ dique des phrases; elle ne peint les gran-
 „ des passions que par un beau desordre,
 „ où tout est sentiment sans art. De mê-
 „ me les libres & nobles efforts de l'a-
 „ mour Divin ne sont point assujettis à la
 „ rigueur dogmatique des termes.

Les nouveaux Disciples de S. Augustin offrirent à M. de Cambrai d'écrire en sa faveur, & le P. Gerberon lui manda qu'il y avoit un Livre tout prêt pour sa justification; mais ce Prélat refusa de perpetuer des contestations que le Jugement de Rome avoit terminées. Le Clergé de France avoit aussi souscrit à ce Jugement, & la passion contre M. de Cambrai fut si violente, que les plus grands défenseurs de nos Libertés reçurent sans peine le Bref d'Innocent XII, quoiqu'il ne fût point dans les formes requises.

C'est assez parlé d'une affaire, dont Dieu seul connoit le fonds. Le peu de

résistance de M. de Cambrai commençoit à faire revenir Louis XIV des préjugés qu'on lui avoit inspirés contre ce Prélat; mais la publication du *Telemaque* les fit renaître, & ils ne se sont effacés que quand il n'en a plus été tems.

Cet Ouvrage avoit été composé pour l'instruction de M. le Duc de Bourgogne, & il étoit tout propre à lui inspirer de bonne heure cet esprit de douceur & de bonté que les Peuples doivent souhaiter dans ceux qui les gouvernent. Un Valet de Chambre infidèle en avoit tiré une Copie qui fut bientôt imprimée. Les Ennemis de M. de Cambrai prétendirent que ce Roman étoit une Censure fine & maligne de la conduite de Louis XIV. Les malintentionnez prirent plaisir à donner cours à ces bruits*. M. de Ramefey auroit pu s'étendre un peu davantage sur le sort du *Telemaque*, & parler des deux Critiques qu'il a effuyées; mais il paroît avoir eu plutôt intention de parler de M. de Cambrai comme d'un Pasteur zélé, que comme d'un grand Ecrivain. Il semble pourtant qu'il n'auroit pas dû négliger absolument cette dernière qualité.

Debarassé de ces deux affaires, M. de Cambrai ne songes plus qu'à s'aquiter des fonctions de l'Épiscopat, & il les remplit dans toute leur étendue: Exhortations, de-
penfe,

* On fit ce Couplet:

Fenelon, par ses beaux Ecrits,
En instrui'ant le Petit-fils,
Donne le fouet à son Grand-pere.
Laire, Laire, &c.

pense, il n'épargna rien pour former des Sujets capables de le soulager dans l'administration de la Parole divine, sans secroire exempt pour cela de la distribuer lui-même. La promenade étoit le seul plaisir qu'il se permettoit, & le plus souvent, cette promenade devenoit une occasion d'instruction: il entroit dans de pauvres Cabanes, acceptoit sans dédain les rafraichissemens qu'on lui offroit, & gaignoit la confiance de ces bonnes gens, pour les porter ensuite à la Vertu, avec plus de facilité. Son respect pour les Prêtres, & sa deference pour ceux qui composoient son Conseil, méritent sur tout d'être remarquez; & que cet exemple de M. de Fenelon serve au moins à confondre, s'il ne sert pas à corriger, ces Prélats, fiers & orgueilleux, qui traitent les Prêtres avec mépris; eux qui n'ont ordinairement pour tout mérite, qu'une ignorance affreuse des devoirs de leur état, & qui ne doivent qu'à leur naissance, quelquefois qu'à des intrigues honteuses, le degré éminent qu'ils tiennent dans l'Eglise.

La tranquillité, dont M. de Cambrai jouissoit dans son Diocèse, fut troublée par les nouvelles disputes où il s'engagea. On prétend que ce fut l'envie d'être rappelé à la Cour qui lui mit les armes à la main contre le Jansenisme. On a dit aussi que le desir de rentrer en lice contre M. de Meaux lui avoit fait prendre le parti du Molinisme. Son Historien ne veut point qu'on lui attribue de pareils motifs, & il expose quels ont toujours été ses véritables sentimens
sur

sur ces deux Points. Zele défenseur de la Liberté de l'Homme, M. de Cambrai la faisoit consister dans l'équilibre, non pas de penchant, mais de force; & il ne croioit pas qu'on pût la concilier avec le Système de la délectation victorieuse; & il ne faut pas que ce terme d'Equilibre revolte si fort, dit M. de Ramesey, il n'est point nouveau, & S. Basile s'en est servi dans son Homélie sur le Ps. 61. Quant à ses idées sur l'Autorité, elles s'accordent facilement avec les principes de l'Eglise. Au reste, il n'est point surprenant que M. de Cambrai ait ainsi pensé sur la Grace & sur l'infailibilité de l'Eglise. L'un étoit une suite nécessaire de la conduite, & l'autre de son Système de l'amour de Dieu.

Ne nous étendons pas davantage sur des démêlez qui ne font pas autrement honneur à M. de Cambrai, & qui ont couvert de honte ses adversaires. Carenfin, que ce Prélat soit auteur de tous les Sophismes & des vivacités que l'on trouve à tout moment dans ses Instructions Pastorales, ou qu'il n'ait fait que les adopter, c'est à peu près la même chose. Et pour venir au P. Quesnel, ce Pere eut dû se souvenir, en écrivant contre M. de Cambrai, que ce n'étoit pas simplement au caractère de ce Prélat, qu'il devoit des égards; la personne seule de M. de Fenelon en méritoit infiniment; n'eût-ce été que par la douceur qu'il a toujours eue pour les Jansenistes. Dans le tems même qu'il écrivoit le plus vivement contre ce Parti, il vouloit que l'on ménageât les Par-
pica-

écouliers ; marque certaine qu'il a agi de bonne foi. Qu'on jette un coup d'œil sur nos Evêques, les Persecuteurs sont précisément ceux dont les mœurs sont plus décriées, dont l'ambition est plus connue, dont la Religion est plus suspecte.

Après avoir fini la relation des exploits de M. de Cambrai contre le Jansenisme, M. de Rameley passe aux liaisons qu'il forma en 1710 avec ce grand Archevêque ; liaisons, auxquelles il doit tout le repos de sa vie & l'esperance d'une meilleure. Loin que l'aveu public qu'il fait ici de son aveuglement passé puisse lui faire aucun tort, il n'est point de Lecteur qui ne lui sache bon gré de ce qu'il a développé si naïvement les idées qu'il a eues en differens tems, & sur la plus importante de toutes les affaires, de ce qu'il a conservé les raisons que M. de Cambrai mit en œuvre pour lever ses doutes, & le ramener dans le sein de l'Eglise Catholique.

C'est sans doute ce qu'il y a de plus curieux dans la Vie de M. de Cambrai. On y voit deux personnes, qui ont médité avec soin ce que l'on peut dire de plus raisonnable sur le choix d'une Religion, employer de bonne foi toutes les lumières qu'ils ont acquises au prix d'une attention continuée, l'un pour soutenir le Déisme, l'autre pour faire triompher le Christianisme. Ces Conférences finirent enfin, comme finiront toutes celles qui auront été uniquement entreprises dans le dessein de connoître la Vérité. L'orgueilleux Déiste se ren-

dit,

dit, & c'est aujourd'hui le plus humble des Chrétiens. Trop borné par ce qui nous reste à dire, nous ne pouvons pas même donner un précis des raisons qui convainquirent M. de Ramesey, & nous nous contenterons de transcrire ce qu'il dit lui-même des sentimens dans lesquels il arriva à Cambrai.

„ Né dans un País libre, où l'Esprit Hu-
 „ main se montre dans toutes ses formes
 „ sans contrainte, je parcourus la plupart
 „ des Religions pour y chercher la Vérité.
 „ Le Fanatisme ou la contradiction qui re-
 „ gnent dans tous les differens Systèmes des
 „ Protestans, me revolterent contre toutes
 „ les Sectes du Christianisme.

„ Comme mon cœur n'étoit point cor-
 „ rompu par les grandes passions, mon Es-
 „ prit ne put goûter les absurdités de l'A-
 „ théisme. Croire le néant source de tout
 „ ce qui est, le fini éternel, ou l'infini un
 „ assemblage de tous les êtres bornés,
 „ me parurent des extravagances plus in-
 „ soutenables que les dogmes les plus in-
 „ sensés d'aucune Secte des Croyans.

„ Je voulois alors me réfugier dans le
 „ sage Déisme, qui se borne au respect de
 „ la Divinité, & aux idées immuables de
 „ la pure Vertu, sans se soucier ni du Culte
 „ extérieur, ni du Sacerdote, ni des Mys-
 „ tères. Je ne pus pas cependant secouer
 „ mon respect pour la Religion Chrétienne,
 „ dont la Morale est si sublime. Mille dou-
 „ tes vinrent souvent accabler mon esprit;
 „ Se précipiter tout-à-fait dans le Déis-

me, me paroïſſoit une démarche hardie ;
 s'arrêter dans aucune Secte du Coristia-
 nisme me sembloit une foiblesse puerile ;
 j'errai çà & là dans les Principes vagues
 d'un Tolerantisme outré , sans pouvoir
 trouver un point fixe. C'est dans ces dis-
 positions que j'arrivai à Cambrai.

M. de Rameſey rapporte ensuite avec quel-
 le bonté il fut reçu de M. de Fenelon, à qui il
 exposa tous ses doutes , & bientôt il ne lui en
 resta plus. Il rapporte de quelle manière s'y
 prit ce grand Prélat pour les surmonter, &
 il finit ce détail des conversations qu'ils
 eurent ensemble , en invitant les Désiſtes à
 proposer un Système , aussi lié , aussi con-
 solant , que celui qu'il vient de développer.
 Il n'y a pas d'apparence que les Désiſtes ac-
 ceptent jamais le défi.

Enfin , M. de Cambrai paroît dans la Vie
 en qualité d'Academicien. Dès le tems qu'il
 étoit encore Précepteur des Princes , Mes-
 ſieurs de l'Academie Françoisé l'avoient
 choisi pour Successeur de M. Pellisson. Son
 Discours est un chef-d'œuvre en ce genre ;
 & les Ouvrages qu'il a composés depuis sur
 l'Eloquence & sur diverses autres matières
 de Litterature , montrent assez que personne
 ne possédoit dans un degré plus éminent
 les talens & les vûes qui devoient être in-
 séparables des Sujets que l'on admet dans
 cette Compagnie. L'Historien de la Vie nous
 donne une legere idée de sa Doctrine sur
 ce qu'on appelle esprit. Selon lui, l'Elo-
 quence consiste uniquement à *peindre* , à
persuader , à *passionner*. Une Imagination
 trop

trop vive l'a fait quelquefois manquer aux principes qu'il avoit tracés, & il n'a pas toujours suivi les Modèles, dont il vouloit que l'on ne s'écartât pas; je veux dire les Anciens qu'il avoit étudiés avec soin, & qu'il mettoit de beaucoup au dessus des Modernes à certains égards. Il a gardé toujours un juste milieu dans ces contestations Littéraires.

Qu'il nous soit permis d'ajouter un mot. M. de Fenelon avoit des idées particulières sur notre Langue & sur notre Poësie. Comme nous ne connoissons point de Journalistes qui aient parlé assez au long de ce qu'il a dit là-dessus, nous donnerons dans les Journaux suivans un Extrait de sa Lettre à l'Académie Française. C'est l'Ouvrage où il s'est expliqué avec le moins d'ambiguïté.

Le cœur de M. de Cambrai étoit aussi bon que son esprit étoit beau. C'est sur quoi l'Auteur de sa Vie appuie davantage; & véritablement, on a si peu d'occasions de tracer de tels Caractères, qu'il est pardonnable à un Ecrivain, qui en connoit tout le mérite, de s'y arrêter avec plus de plaisir encore qu'il ne feroit sur des talens plus brillans, mais moins rares & moins solides. La qualité, dont il semble que M. de Ramfsey fasse plus d'honneur à Mr. de Fenelon, est un amour sincère envers la Patrie & un attachement respectueux pour la Personne de son Auguste Elève. Il l'aimoit tendrement; & uniquement occupé de sa gloire, il n'a cessé, dès qu'il a pu lui écrire, de lui représenter

toute l'étendue de ses devoirs, & d'entretenir ces semences précieuses de bonté qu'il avoit jetées autrefois dans son ame; Enfin lorsque ce jeune Prince passa à Cambrai en 1709 M. de Fenelon lui donna de nouvelles preuves de son zèle en lui retraçant les obligations que le rang qu'il devoit remplir lui prescriroit un jour. Le Roi touché s'apprétoit à le rappeler à la Cour lorsqu'il tomba malade, au commencement de 1715, d'une fluxion sur la poitrine qui l'emporta quelque temps après. La Lettre qu'il écrivit avant sa mort au P. Le Tellier & son Testament renferment les sentimens les plus tendres pour la personne du Roi, les plus justes pour le bien de l'Etat & les plus vifs pour les intérêts de l'Eglise.

Tel a été M. de Cambrai : voilà le précis d'une Vie que la pratique constante des Vertus les plus héroïques, & une fermeté inébranlable, au milieu des disgrâces les plus accablantes, ont rendu également illustre. Un Historien plus habile ne pouvoit nous en retracer le cours, & le Public n'auroit rien à désirer s'il eût eu soin d'entrer dans un certain détail sur les Ouvrages de M. de Cambrai. Cette partie de l'Histoire de M. de Fenelon reste encore à défricher.

210 BIBLIOTHEQUE
ARTICLE IV.

*Dissertation dans laquelle on examine
qui sont ceux qui ont fait con-
struire l'ARC DE TRIOMPHE que l'on
voit à Orange, adressée à Monsieur
Thomassin de Mazaugues &c.*

On ne sauroit douter que le tems ne détruise à la fin les plus solides Edifices après les preuves éclatantes que nous en fournit cette Ville : Les Anciens s'étoient fait un plaisir de l'embellir d'un nombre infini de magnifiques Bâtimens ; mais hélas ! combien de ruïnes , combien de mazes ne voit-on pas de ces beaux Monumens si dignes d'avoir une durée qui égalât celle des siècles. Il est vrai que nous avons encore la satisfaction de faire voir aux Etrangers un Théâtre Antique, un Arc de Triomphe, &c. lesquels, quoi qu'un peu altérés par l'injure des tems, leur font cependant visiblement connoître que tout ce qu'ils ont lu de la magnificence des Anciens ne sont point des choses fabuleuses. Il seroit à souhaiter que les Magistrats, dont on ne sauroit trop louer la sagesse & la vigilance , voulussent un peu s'intéresser à la conservation de ces belles Antiquitez qui font tant d'honneur à cette Ville. Leur propre gloire & leur amour pour le Bien public les devroit engager à s'en déclarer les protecteurs. A présent sur tout que nous vivons dans un Siècle où les Belles Lettres fleurissent avec tant d'éclat & qu'elles ont le bon-
heur

heur d'être honorées des favorables regards de notre Auguste Souverain. Ce seroit là un moien sûr & infailible pour qu'Orange fût dans tous les âges une Ville illustre & celebre, toujours remplie de Curieux qui ne pourroient se lasser d'admirer de si précieux tresors. Mais où m'emporte le zele, l'amitié que j'ai pour cette seconde Patrie ? J'avoue que charmé, ébloui des grandes richesses que nous possédons, je me suis insensiblement un peu trop arrêté au plaisir d'en parler; & j'ai presque oublié que j'avois l'honneur d'écrire à une personne qui n'est pas moins celebre par la beauté de son esprit que par la methode admirable qu'elle observe en traitant les matières les plus épineuses.

Mon dessein est de rechercher à qui nous sommes redevables de ces Antiquitez. Je commencerai par notre Arc de Triomphe qui est, à mon avis, infiniment plus ancien que notre Théâtre (a).

Je crois que cet Arc de Triomphe, qu'on appelle vulgairement *la Tour de l'Arc*, fut construit environ cent vingt-un an avant la naissance de notre Seigneur Jesus Christ par Cneius Domitius Ænobarbus & par Quintus Fabius Maximus, après les victoires que ces Consuls Romains remportèrent sur divers Peuples qui habitoient autrefois dans ces Provinces. Mais comme ce n'est qu'après un mûr examen que j'ai embrassé le sentiment que j'ai l'avantage de vous proposer, il me semble qu'il est nécessaire que je vous

O 2

CX-

(a) Je dirai dans la suite qu'il a été bâti sous le Regne de l'Empereur Hadrien environ 121, an après la Naissance de J. C.

explique ma pensée un peu plus en détail.

Quelque tems après que M. Fulvius Flaccus eut défait les Liguriens &c. qui étoient en deçà des Alpes, les Marseillois se plaignirent aux Romains que divers Peuples qui habitoient aux environs de leur territoire faisoient de continuelles Courses sur leurs terres & leur caufoient beaucoup de dommage: Ils ajoutoient même qu'ils avoient à leur tête Teutomalion Roi des Saliens, (ils possédoient une grande partie de la Provence) & qu'il étoit impossible qu'ils pussent résister à tant d'ennemis ligués ensemble, à moins qu'ils ne leur envoiasent du secours. Les Romains acquiesçant aux prieres des Marseillois leur envoierent Caius Sextius, qui ayant défait ces Peuples mit une Colonie Romaine dans Aix, qui est une Ville située auprès de diverses Fontaines d'Eau chaude, ce qui l'occasionna à lui donner le nom d'*Aque Sextie*. Cependant le Roi Teutomalion s'étant réfugié chez les Allobroges qui étoient des Peuples du Dauphiné, les Romains jugerent à propos d'envoier contre ces Peuples Domitius Aenobarbus qui eut un succès assez heureux dans cette guerre; car il les battit, suivant Tite Live liv. 61, dans un combat qui se donna auprès de Vindation, Ville, pour le dire en passant qui étoit située, suivant Strabon livre 4, dans l'endroit où la Sorgues se jette dans le Rhône, & par conséquent il me semble qu'on peut assurer que les campagnes de cette Principauté d'Orange ont été le Théâtre sur lequel Domitius Aenobarbus se signala d'une manière si distinguée

guée. Mais comme ces Peuples ne furent pas entièrement défaits & que d'ailleurs Bituitus, Roi des Auvergnacs, s'étoit joint aux Allobroges, le Consul Fabius Maximus vint dans ces Quartiers & eut le bonheur de les vaincre dans un combat qui ne fut pas moins sanglant que memorable. Du côté des Romains il n'y eut que quinze (a) hommes de tuez ; mais les ennemis y en perdirent deux cens mille, dont cent vingt mille restèrent sur le champ de Bataille & les autres furent pris prisonniers ou se noierent dans le Rhône en voulant traverser un Pont de Bateaux, qu'ils avoient fait sur ce Fleuve, mais qui se trouvant trop chargé fondit sous eux. Bituitus même fut fait prisonnier & conduit en Triomphe sur le même. Chacun d'argent qu'il montoit lors qu'il combatit. Par ce moyen les Romains furent entièrement maîtres de ces Provinces, comme l'a très-bien remarqué Ammien Marcellin sur la fin du XV. livre de son Histoire : *Hæ regiones, dit-il, primo tentata per Fulvium, deinde præliis parvis quassata per Sextium, ad ultimum per Fabium Maximum domita.*

Domitius Enobarbus & Fabius Maximus ressentirent une grande joie d'avoir vaincu des Peuples qui, outre la bravoure qui leur étoit naturelle, avoient contracté quelque politesse par le commerce qu'ils avoient eu avec les Villes de Marseille, Nice, Antibes, Arles, Orange, &c. dont

O 3

les

(a) Je le prouverai dans ma seconde Dissertation par le témoignage d'Appien *in Celtica. c. 1.*

les unes avoient été fondées par les Habitans de Phocée Ville de l'Ionie dans l'Asie Mineure & les autres en avoient reçu des Colonies. Ils résolurent de faire construire quelques Monumens pour laisser à la postérité des marques authentiques des Païs qu'ils avoient soumis à la domination Romaine par les deux victoires qu'ils venoient de remporter. *Ils eleverent, au raport de Florus livre 3 chap. 2. des Tours de pierre aux lieux où ils avoient vaincu leurs ennemis.*

Si l'on fait reflexion sur ce que je viens de dire & qu'ensuite on regarde l'ancienne situation de cette Ville, on verra facilement les raisons qui engagerent ces Consuls Romains d'y faire bâtir un Arc de Triomphe, plutôt qu'ailleurs. Ajoutez à cela que Biruitus fut défait tout contre le Rhône, *juxta Rhodanum Fluvium*, selon Eutrope livre 4. & à mon avis dans le territoire de cette Ville. En cela ils introduisirent l'usage qui a été observé inviolablement par les Romains, de ne construire des Trophées que dans les lieux-mêmes, ou tout auprès des endroits où les ennemis avoient été mis en fuite. Ils illustrerent si fort la Ville d'Orange par la construction de ce superbe Edifice que, d'inconnuë qu'elle étoit auparavant, elle devint si florissante que quarante-trois ans après la naissance de notre Seigneur Jesus Christ Pomponius Mela la nomme *Aranfio Secundanorum* & assure en même tems qu'elle étoit très-opulente.

Quand

Quand je considère que dans toute la côte du Dauphiné qui borde le Rhône on ne trouve aucune trace de ces *Tours de pierre*, je me confirme toujours de plus en plus dans le sentiment que notre Arc de Triomphe doit son origine aux victoires remportées par ces Generaux Romains. Ils battent les Peuples du Dauphiné, ils font élever des Tours de pierre & cela tout contre le Rhône. Où trouver cela que dans notre territoire ? D'ailleurs si on examine avec attention cet Edifice, on y verra une infinité de caracteres qui conviennent parfaitement bien à Domitius Enobarbus & à Fabius Maximus & qui ne sauroient convenir à Marius, auquel on en attribue communement la construction.

Ces Tridents, ces Sirenes, ces Mats, ces Cordages, ces Ancres & ces Navires qui paroissent à moitié, que signifient-ils autre chose si ce n'est I. Que c'étoit par le secours des Dieux de la Mer que les Ennemis du Peuple Romain s'étoient noiez dans la Rhône. II. Que Bituitus, ce formidable ennemi, fut conduit par Mer jusques à Rome suivant Valere Maxime Livre 9. Chap. 6. III. Que les Romains étoient redevables aux Marseillois de la Conquête de ces Païs; car, pour me servir des paroles de Cicéron au second livre de ses Offices, on peut assurer que, sans le secours de la Ville de Marseille, les Generaux Romains n'auroient jamais triomphé des Peuples de deça les Alpes.

On y voit encore des Enseignes Millitai-

res qui étoient en usage dans le tems de ces deux grands hommes, au lieu que l'on n'y remarque point l'*Aigle* qui étoit l'Enseigne Militaire que Marius lui-même s'appropriâ, au raport de Plin le Naturaliste Livre 10. Chap. 4., dans son second Consulat, c'est-à-dire un peu avant qu'il vint pour faire la guerre aux Cimbres & aux Teutons. Je ne saurois croire qu'on eut oublié d'y représenter la figure d'un *Aigle*, s'il étoit vrai que Marius eût fait élever cet Arc de Triomphe. Auroit-on négligé d'y mettre une particularité aussi remarquable & aussi glorieuse pour Marius, tandis qu'on y a gravé plusieurs choses qui ne sont pas à beaucoup près si considérables ?

Permettez-moi, Monsieur, de rapporter en cet endroit ce que j'ai découvert sur la Face Septentrionale de ce Bâtiment. On y voit du côté droit la tête d'un homme qui a une longue barbe & une Face venerable & majestueuse, mais dont le haut du visage est à moitié effacé par l'injure des tems, aiant derrière lui des Instrumens de Marine. Sur la même Face, du côté gauche & à une égale hauteur, au dessus d'un Mat rompu & de quelques autres Instrumens de Marine, on voit une tête de jeune homme autour de laquelle il y a deux cercles remplis d'ornemens d'Architecture. Ne pourroit-on pas conjecturer que le premier est le Bituitus dont j'ai déjà parlé, & que le second est son fils Congentiatius qui fut aussi conduit à Rome suivant Tite-Live, livre 61. Je croi-

rois

rois facilement que ce n'est pas sans sujet qu'on a placé ces représentations sur la Face Septentrionale de cet Edifice. On a sans doute voulu marquer par-là que la Bataille, dans laquelle Bituitus fut vaincu, se donna au Septentrion de la Ville d'Orange. En effet, de la manière dont Bituitus est placé, il semble qu'il regarde continuellement l'endroit où il perdit sa liberté.

S'il m'étoit permis de rapporter un Ouidire, je remarquerois que l'on m'a dit que sur la Face Occidentale il y avoit la représentation de trois personages, dont deux seulement avoient une longue barbe. Je n'oserois assurer que cela soit véritable, attendu que cette Face tomba en 1705. & en 1707. Mais s'il étoit vrai qu'on y ait vû autrefois ces représentations, je conjecturerois que la première Figure, en tirant du côté du Septentrion, étoit le Dieu Mars, celle du milieu Hercule & enfin la troisième, en tirant du côté du Midi, & qui étoit située au dessous des deux autres, étoit le Roi Teutomalion. Par-là il est clair que la figure de ce Roi étoit placée dans la même attitude que celle de Bituitus. Toutes ces circonstances me paroissent fort considérables.

Plutarque dépeint les Cimbres & les Teutons vaincus par Marius de la manière suivante : Ces Barbares, dit-il, selon la version d'Amiot, étoient remarquables par la grandeur de leurs corps... leurs visages étoient bideux à voir, ... & leur parole étoit merveilleusement étrange & bestiale.... La façon

son de leurs armes, & la manière de les manier du tems inné. Ces hommes berruans barloient à bants cris, qui n'étoient point semblables aux soupirs & gémissements des hommes, mais plutôt aux barlemens des Bêtes sauvages. Ils avoient, ajoute-t-il, sur leurs têtes des armets faits en forme de guenles de Bêtes sauvages, & des muffles étranges, sur lesquels ils portoient de grands & bants pennaches qui sembloient des ailes, & les faisoient trouver à l'œil encore plus bants & plus grans hommes qu'ils n'étoient. Cette description ne lauroit se rapporter aux figures & représentations qui se voient encore sur cet Arc de Triomphe; car les vaincus sont représentez avec le casque & la cuirasse, sans que leurs têtes soient chargées de ces armets faits en forme de guenles de Bêtes sauvages & de ces grands & bants pennaches semblables à des ailes. Ils y sont représentez combatans avec le visage découvert, les uns à pié & les autres à cheval. Ils tiennent une épée, d'autres une façon de sabre, d'autres un dard, d'autres une lance ou une pique. Ils ont une chaussure qui leur couvre la moitié de la jambe & qui est presque à la Romaine. Leurs chevaux sont représentez avec la bride & la selle sans aucuns étriers. Toutes ces choses semblent plutôt convenir aux Peuples qui habitoient dans ces Provinces du tems de Domitius Aenobarbus & de Fabius Maximus que non pas aux Cimbres & aux Teutons qui étoient des Peuples barbares d'une ferocité qui tenoit presque plus de la Bête que de l'Homme.

me & qui n'avoient rien d'humain que la parole. Mais ce qui me paroît remarquable, c'est la manière dont on vient de voir que ces chevaux étoient enharnachez ; parce que par-là on peut aisément juger que Pancirole *Rer. Memorab. Lib. 2. pag. 273.* Mezerai dans son *Histoire de France avant Clovis page 37.* & une infinité d'autres Auteurs se sont trompés lorsqu'ils ont assuré que l'usage des selles étoit inconnu aux Romains.

Tite Live, Velleius Paterculus, Florus, Plutarque, Aurelius Victor, &c. affirment que Marius défit les Teutons proche d'Aix, qui est une Ville éloignée de celle-ci d'environ quinze lieues. Marius se seroit-il écarté d'un usage qui a toujours été constamment suivi de bâtir des Trophées dans le même endroit où les ennemis avoient pris la fuite ?

Valere Maxime Livre 6. Chap. 9. dit que Marius fit élever deux Trophées à Rome pour avoir défit les Cimbres & les Teutons : *cujus bina Trophæa in Urbe spectantur.* Si ce General en avoit aussi fait construire quelqu'un dans ce Pais, il est à présumer que cet Auteur ne l'auroit pas passé sous silence.

Le même Valere Maxime Livre 3. Chap. 6. a écrit que Marius, après qu'il eût triomphé des Cimbres & des Teutons, ne but plus que dans un gobelet appelé *Cantharus*, à cause que Bacchus revenant victorieux des climats de l'Aurore beuvoit dans un semblable gobelet; voulant par-là mettre ses victoires en parallèle avec celles de ce Dieu. Cependant on auroit ômis cette
par-

particularité sur notre Arc de Triomphe ; ce qui me semble être contraire à ce que les Romains observoient dans leurs Bâtimens publics ; car ils étoient si exacts, qu'ils y faisoient représenter jusques aux moindres circonstances des choses qui pouvoient servir à relever la gloire de ceux en l'honneur desquels on les faisoit construire.

On auroit aussi oublié de marquer sur ce superbe Edifice les actions heroïques des Femmes de ces Barbares, de même que la fureur dont elles furent transportées lors que leurs Maris eurent été vaincus.

C'est en vain qu'on objecte que, si on attribue cet Ouvrage à Marius, on est fondé sur une Tradition de plus de 19. Siècles ; car c'est une objection qui paroit foible, attendu les grandes revolutions qui sont arrivées dans cette Ville. On y a vu en divers tems des guerres, des famines, des pestes & des pestes qui peuvent avoir entièrement aboli la connoissance de ce qui a précédé. Ceux qui échappent de ces sortes de fléaux expliquent ensuite les Monumens Anciens suivant qu'ils le jugent à propos, soit qu'ils manquent d'érudition ou de bonne foi. Par conséquent il n'y a pas grand fonds à faire sur ce que l'on lit, sur un des Boucliers de cet Arc de Triomphe, *Marius* (Notez que sur un autre Bouclier il y a *Dacudo*, sur un autre *Udillus*, sur un autre *Cains*, sur un autre *Rodogus*, &c.) parce qu'il semble que la Raison & le Bon-sens dictent que, si Marius avoit fait construire cet Edifice, il auroit mieux aimé faire met-

graver son Nom sur un Bouclier. Mais comme il est certain qu'il n'y a point d'Inscription, il est fort vraisemblable que quelqu'un aura écrit ces paroles dans la vûë d'en imposer à la posterité. Cet homme, quel qu'il soit & en quelque tems qu'il ait vécu, n'auroit pas été le seul qui eût tendu de ces sortes de pieges aux Antiquaires. Mr. Bayle, dans l'Article *Grassus* de son *Dictionnaire Historique & Critique* a rapporté des exemples de pareilles impostures. D'ailleurs comme le nom de Marius étoit anciennement un nom assez commun, je croirois facilement que l'on a confondu ce *Mario*, que l'on voit gravé sur un Bouclier de cet Edifice, avec le Marius qui est si célèbre dans l'Histoire Romaine. On sait que ceux qui étoient dans les troupes avoient accoutumé de mettre leurs noms sur leurs Boucliers. Ainsi, suivant toutes les apparences, *Mario*, *Dacudo*, &c. sont des noms des Officiers ou des Soldats de l'armée de Domitius Ænobarbus & de Fabius Maximus.

Quant à ce que l'on objecte que M. de la Pile a écrit que des personnes dignes de foi lui avoient attesté qu'au commencement du dix-septieme, Siècle il étoit tombé de la face Occidentale de cet Arc de Triomphe, une grosse pierre sur laquelle étoit écrit, *Tbentabocbus*; j'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, qu'il arrive quelquefois que, lorsque l'on est préoccupé pour quelque sentiment, l'on ne considère pas ce que l'on lit avec cet esprit de Pyrrhonisme qui est si utile dans l'étude des Sciences. On

n'cra-

n'examine pas alors avec toute l'attention nécessaire si un nom est écrit d'un caractère qui convienne au tems qu'il doit avoir été véritablement gravé ; s'il manque quelque lettre, on la supplée avec facilité ; si le nom n'est pas tout à fait lisible, on a tellement l'idée remplie du sentiment que l'on a embrassé qu'à la fin on voit ce que peut-être d'autres qui n'auroient aucun préjugé ne verroient point. On ne se donne pas la peine de vérifier si Entrope Livre 4. a assuré que ce Roi des Teutons s'apeloit *Tentobodus*. (Notez qu'Eusebe dans sa Chronique page 141. l'a nommé *Tentomedus*.) On n'a égard qu'à ce que l'on a dans l'esprit, sans se mettre en peine si ce qu'on pense est conforme à ce que les Auteurs Anciens ont écrit. N'y ayant personne qui ait deterré comme vous, Monsieur, les particularitez les plus cachées de l'Histoire Ancienne & Moderne, vous vous ressouvenez sans doute que les Romains transportèrent autrefois à Rome un des Dieux des Toscans qui avoit nom *Semo Sancus* & qu'ils mirent cette Inscription au pié de la Statuë : *Semoni Sancto Deo fido Sacrum*. Saint Justin Martyr, cet illustre Défenseur de la Religion Chrétienne, tout rempli du beau zèle qui anime les véritables Chrétiens, crut que les Romains avoient érigé une Statuë à Simon le Magicien, quoiqu'il y ait une différence infinie de *Semoni Sancto* à *Simoni Magico* qu'il croioit avoir lu dans cette Inscription. Tant il est vrai que, quand l'esprit est prévenu, on voit ce que l'on souhaite de voir.

Je ne doute point qu'il ne soit arrivé la même chose à ceux qui ont pris une tête que l'on voit sur la Face Meridionale de notre Arc de Triomphe pour la célèbre Marthe, cette Femme Syrienne & Pythonisse de Marius, à cause de quelque légère ressemblance qu'il y a de cette figure avec cette Marthe. Car, si ceux qui ont les premiers considéré cette Tête n'avoient eu aucun prejuge, ils se seroient sans doute aperçus que, bien loin d'être la Pythonisse de Marius, c'étoit au contraire la Déesse que les Romains adoroient sous le nom de l'Espérance. En effet on y remarque la représentation d'une Tête avec une Main gauche qui semble la toucher, & autour de cette tête il y a sept à huit cercles éloignés les uns des autres d'environ deux doigts, ce qui est la manière dont ces Payens représentoient la Déesse Esperance, à laquelle ils avoient même fait bâtir des Temples dans Rome. C'est là uniquement ce que l'on voit sur cet Edifice & il y a lieu de s'étonner que M. de la Pise ait eu la hardiesse d'affirmer qu'il y a sur cette Face *la tête d'une Femme montrant les Bras & les Epaules..... ayant la tête appuyée sur son bras & tenant le doigt de la main droite à l'oreille, & qu'ensuite il en ait fait graver une Copie qui est à la vérité conforme aux idées qu'il avoit que c'étoit la Pythonisse, mais qui ne ressemble en aucune manière à l'original. Ce défaut de sincérité me semble très-considérable, car si ce Bâtiment fût venu à périr, où est la personne qui n'eût cru sur la foi*
de

de cet Auteur que l'on voioit sur la Face Meridionale de cet Edifice une Femme représentée dans une semblable attitude ? Cette falsification me fait avoir de fort grands soupçons, pour ne rien dire de plus, sur ce que cet Historien a écrit au sujet du Roi *Tentobachus*.

A côté de cette Déesse on voit la représentation d'un des Generaux qui ont fait construire ce Bâtiment. Je crois que c'est *Domitius Aenobarbus*, parce que de la manière dont il est situé il semble qu'il regarde le lieu où il cueillit autrefois les lauriers qui lui ont aquis une gloire immortelle. Ce General a à son côté droit la représentation de la Bataille dans laquelle le Roi *Tentomalion* fut vaincu. Et comme de ce même endroit *Domitius Aenobarbus* a vis à vis de lui le reste de la Gaule, qui n'avoit point encore été subjuguée par les Romains, c'est à juste titre qu'à son côté gauche on a placé la Déesse *Esperance*, comme voulant marquer par-là l'esperance qu'on avoit que ce beau Pais seroit un jour soumis à la puissance Romaine. L'exemple du fameux Cap de Bonne Esperance pourroit servir à fortifier mon sentiment. Je ne m'y arrêterai pourtant pas ; j'aime mieux dire que sur la Face Septentrionale & à une égale hauteur on voit du côté droit un General & du côté gauche une Bataille. Je conjecture que c'est *Fabius Maximus* lorsqu'il vainquit le Roi *Bituitus*.

Voilà, Monsieur, les raisons qui m'ont obligé à rapporter à *Domitius Aenobarbus* &

& à Fabius Maximus la construction de notre Arc de Triomphe ; opposé en cela au sentiment d'un illustre Savant (a) qui fait l'ornement & la gloire de cette Ville, tant par sa piété que par les découvertes curieuses & savantes qu'il a faites sur l'Histoire de nos Evêques. Ce savant Homme attribue la construction de cet Edifice aux Consuls Romains Caius Marius & Carulus Lutatius. Son sentiment est fondé sans doute sur des preuves solides, à quoi n'auront pas peu contribué les lumières qu'il aura tirées des Médailles, Science qu'il possède à un degré éminent. Cette différence d'opinion m'a tenu quelque tems en suspens, n'osant qu'à peine mettre sur le papier tout ce que je pensois sur ce sujet : mais enfin j'ai surmonté tous ces scrupules, autant pour m'instruire que pour avoir lieu de m'exercer & pour profiter en même tems des connoissances que l'un & l'autre avez acquises par une continuelle application aux Belles Lettres. Je prens la liberté de vous envoyer cette Dissertation, persuadé, Monsieur, que rien n'échape à la sagacité de votre Critique & qu'en matière d'Antiquitez, tout ce qui n'est pas recevable ne sauroit subsister devant vous. S'il arrive que vous ne trouviez pas les preuves que j'avance solides & suffisantes, je ferai toujours gloire d'acquiescer à votre jugement comme étant, avec une profonde soumission, Monst. Votre très-humble & très-obeissant serviteur,
 JEAN FREDERIC GUY, Docteur en Droits.
 à Orange ce 25. Août 1721. AR.

(a) M. Jean Louis Prevost, Capitul de l'Eglise Cathédrale de cette Ville.

ARTICLE V.

Les Oeuvres de FRANÇOIS VILLON, de l'Imprimerie d'Antoine Urbain Coustelier. 1723. in 8. pp. 112 & 64.

M Coustelier continue à donner au Public les Editions qu'il a promises des anciens Poëtes François. Nous avons fait mention dans le premier Volume de cette Bibliothèque de la Farce de Maître Pierre Pathelin, par où il a débuté. Il vient présentement d'imprimer les Poësies de Villon, & il nous fait esperer de nous donner successivement celles de Jean Marot, de Coquillart, de Cretin & autres.

L'Edition dont nous parlons est divisée en deux Parties. La 1. renferme les Oeuvres de Villon, suivant l'Edition de Clement Marot, avec cette difference, que l'on a mis dans les Marges les diverses leçons tirées des Editions Gothiques de Verd, & de Nivernand antérieures à la sienne.

Dans la 2. Partie on trouve trois Pièces de Poësie qu'on a faussement attribuées à Villon, & dans lesquelles on s'est diverti à décrire les tours & les subtilitez de ce Poëte & de ses Compagnons de débauche, pour faire bonne chere aux dépens d'autrui. Ces Pièces sont intitulées : *Les Repas franches, Le franc Archier de Baignolles, Le Dialogue de Messieurs de Mallespays & de Baillouens*, & l'on les a tirées de l'Edition de

de Villon de 1532. par Gallot Dupré.

Le nouvel Editeur ne s'est point borné aux Notes de Clement Marot, il y en a joint quelques-unes de sa façon pour une plus grande intelligence du Texte; mais il reste encore bien des endroits qui meritoient d'être éclaircis. Il semble aussi que l'Editeur auroit dû dire quelque chose de la Vie de ce fameux Poëte, & c'est pour suppléer à cette omission que nous allons ramasser tout ce que nous en avons pu découvrir de plus certain, à quoi nous ajouterons le jugement qu'on a porté de ses Ouvrages, & une courte analise de ce qu'ils contiennent.

François Corbeuïl, dit Villon, néquit à Paris en 1431. Ses parens, quoi que pauvres, ne laisserent pas de faire leurs efforts, pour l'élever dans les Lettres, & lui donner une bonne éducation; mais, au lieu de répondre à leurs soins, il négligea ses études, & se livra à la débauche, & au libertinage. Un pareil train de vie, joint à sa pauvreté & à sa fainéantise, ne pouvoit que l'entraîner dans de mauvaises actions. Il s'associa avec quelques jeunes libertins comme lui, & il devint dans peu, suivant l'expression de Pasquier, *un Maître passé en friponneries*; ce qui lui fit, dit-on, donner le nom de *Villon*, qui de son temps signifioit *fripon*, & c'est pour cela aussi qu'il fut arrêté & condamné à être pendu. Mais ayant appelé de cette Sentence, au Parlement, la peine de mort fut commuë en un bannissement. Il en marqua sa reconnaissance à

cette Cour par une Ballade, où il invite tous ses Sens à la remercier de cette grace. Elle commence ainsi :

Tous mes cinq Sens, yeux, oreilles, & bouche,
 Le nez, & vous le sensitif aussi,
 Tous mes membres où il y a reproche;
 En son endroit ung chacun die ainsi:
 Court souveraine, par qui sommes ici,
 Vous nous avés gardé de desconfire;
 Or la langue seule ne peut suffire
 A vous rendre suffisantes louanges.
 Si parlons tous, fille au souverain Sire,
 Mere des bons, & seur des benoits Angel

Villon témoigna aussi être redevable de cette grace à Louis XI. dans le Préambule de son grand Testament, où il s'énonce en ces termes :

Esript l'ay l'an soixante & ung
 Que le bon Roy me délivra
 De la dure prison de Melun,
 Et que vie me recouvra.
 Dont suis, tant que mon cœur vivra,
 Tenu vers luy me humilier;
 Ce que ferai, tant * qu'il mourra,
 Bienfaict ne se doit oublier.

Villon étoit dans sa trentième année lors de l'Arrêt du Parlement de Paris. Mr. Le

& jusqu'à ce qu'il mourra.

De-

Duchat, dans ses Remarques sur Rabelais, dit qu'il se refugia d'abord à St. Maixent, dans le Poitou, & qu'il passa de-là en Angleterre; mais Rabelais lui-même nous apprend, au Chap. 13. du Liv. IV. de son Pantagruel, que ce ne fut *que sur ses vieux jours que Villon se retira à St. Maixent, sous la faveur d'un Homme de bien, Abbé du diocèse*; ce qui fait conjecturer qu'il se refugia *premierement* en Angleterre, non pas à la vérité auprès d'Edouard V., comme le dit aussi Rabelais Chap. 67. du même Livre, parce que ce Prince ne goûta presque point de la domination, n'ayant régné que deux mois seulement de l'année 1483. mais auprès d'Edouard IV. dont le règne commença presque dans le même tems que le bannissement de Villon. Quoiqu'il en soit, nous apprenons encore de Rabelais, que Villon entreprit, pendant son séjour à St. Maixent, *pour donner, dit-il, passetemps au Peuple, de vouloir faire jouer la Passion en gestes Et langage Poitevin*, & il raconte, d'une manière fort plaisante, un vifalain tour que ce Poète joua au Sacristain des Cordeliers de cette Ville, pour lui avoir refusé une crosse & une étole, dont il vouloit habiller celui qui devoit représenter Dieu le Père.

N'omettons point une circonstance qui marque bien le caractère de son Esprit, & la gaieté de son humeur. On raconte que le jour même qu'il fut condamné à être pendu, il fit ce Quatrain :

Je suis François, dont ce ma poëse;

P J

No

Né de Paris emprès Ponthoile,
 Or d'une corde d'une toile
 Sçaura mon col que mon col poise.

Il fit aussi une Épitaphe en forme de Ballade pour lui & pour ses Compagnons pareillement condamnés à être pendus. On peut la voir dans ses Oeuvres.

On ne fait ni le lieu ni le tems de la mort de Villon. On fait seulement qu'il mourut vers la fin du quinzième Siecle, & il y a toute apparence qu'il doit être mort en Poitou, s'il est vrai qu'il s'y fut retiré sur ses vieux ans, comme le dit Rabelais.

Pour les Ouvrages que nous avons de lui, ils consistent en un petit & en un grand Testament: le premier composé en 1456 & l'autre cinq ans après, & en quelques Ballades & Rondaux. Les rigueurs d'une Maîtresse qu'il avoit, lui donnerent occasion de faire les deux Testamens, qui contiennent quantité de Legs plaisans & Comiques, dont quelques-uns toutefois ne sont plus intelligibles, parce qu'il faudroit avoir vécu de son tems à Paris pour être au fait. Il s'y plaint en plusieurs endroits de sa mauvaise fortune, & il témoigne bien de regret de n'avoir pas fait un meilleur usage de sa jeunesse.

He Dieu ! si j'eusse étudié
 Au tems de ma jeunesse folle,
 Et a bonnes meurs dédié,
 Jeusse maison & couche molle.

Mais quoi, je tuyoie l'écolle
 Comme faict le mauvais enfant.
 En écrivant cette parole,
 A peu que le cœur ne me fend.

On y trouve aussi plusieurs traits contre les Femmes, les Moines & les Gens d'Eglise n'y sont pas non plus épargnés ; & tout cela est accompagné des plus belles moralités du monde. Telles sont, par exemple, celles-ci sur l'égalité des conditions dans le tombeau :

Quand je considère ces Testos
 Entassés en ces Charniers,
 Tous furent Maîtres des Requêtes,
 Au moins de la Chambre aux Deniers,
 Ou tous furent porte-paniers.
 Autant puis l'ung que l'autre dire ;
 Car d'Evesques ou Lanterniers
 Je n'y cognois rien à redire.
 Et icelles qui s'enclinoient
 Unes contre autres en leurs vies ;
 Desquelles les unes regnoient
 Des autres craintes & servies ;
 Là les voy toutes affouvies
 Ensemble en ung tas pisse melle,
 Seigneuries leur sont ravies,
 Clerc, ne Maître ne s'y appelle.
 Or sont ils morts, Dieu ayt leurs ames,
 Quant est des corps, ils sont pourris,
 Ayent été Seigneurs, ou Dames,

Sottet & tendrement nourri
 De crème, fromentée, ou riz,
 Leurs os sont déclinés en pouldre,
 Auxqueis ne chault d'esbati ne riz;
 Plaise au doux Jhesu les absouldre.

Les Poësies de Villon furent fort goûtées de son tems. Marot nous apprend qu'on les aprenoit par cœur, & qu'il n'entreprit l'Edition qu'il en donna qu'à cause de l'estime qu'il en avoit vû faire à François I. Il en avoit déjà paru quelques Editions; mais elles étoient si peu correctes & si défectueuses, que Marot „ étoit esbahi de ce „ que les Imprimeurs de Paris & les enfans „ de la Ville n'avoient pas eu plus de soin „ des Oeuvres du meilleur Poëte qu'ils eussent. *Je ne suis certes, continue-t-il, en rien son voisin; mais pour l'amour de son gentil Entendement & en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses Oeuvres, j'ay fait à icelles ce que je voudrois luy faire aux miennes, si elles étoient tombées en semblable inconvenience.* Marot ajoûte qu'il prit beaucoup de peine pour mettre ce Poëte dans une meilleure forme, mais toutefois sans toucher à l'antiquité de son parler, à sa façon de rimer, à ses meslées & longues parenthèses, à la quantité de ses syllabes, ni à ses coupes sans féminines que masculines; en quoi il convient que Villon n'avoit pas suffisamment observé les regles de la Poësie Françoisise & qu'il n'étoit point d'avis que les jeunes Poëtes le prissent pour modèle en

en cela; mais il leur conseilla de cueillir ses sentences comme belles fleurs, de contempler l'esprit qu'il avoit, d'apprendre de lui à proprement décrire, & de contrefaire sa veine, mesmement celle dont il use en ses Ballades, qui est, dit-il, vraiment belle & heroque, ne faisant nul doute qu'il n'eut emporté le Chapeau de Laurier devant tous les Poëtes de son temps, s'il eut été nourri en la Court des Roys & des Princes, là où les jugemens se amendent & les langaiges se polissent. Enfin il estime qu'à l'exception des Legs que Villon fait dans ses Testamens, lesquels roulent sur des choses basses, particulieres, & dont on n'avoit plus la connoissance, le reste des Oeuvres de Villon est de tel artifice, tant plein de bonne Doctrine, & tellement pailé de mille belles couleurs, que le temps qui tout efface ne sauroit luy préjudicier.

Fauchet Liv. I. de l'Origine des Chevaleries, dit que Villon a été un des meilleurs Poëtes Satiriques qui eussent paru jusqu'alors.

Patru observe, dans ses Remarques sur celles de Vaugelas, que pour la Langue il avoit eu le goût aussi fin qu'on pouvoit l'avoir dans le 15. Siecle.

Richelet, dans son Traité de la Versification Françoisse, le met au rang des meilleurs & des plus fameux de nos vieux Poëtes.

Enfin nous lui avons l'obligation d'avoir le premier débrouillé la Poësie Françoisse,

suivant ces deux Vers de Despreaux ;
Chant I. de l'Art Poétique :

Villon fût le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.

Après toutes ces autorités qui déposent si autenthiquement en faveur de notre Poète, & le goût qu'on conserve encore pour lui malgré l'antiquité de ses Poësies, que pourra-t-on penser du jugement qu'en a porté Du Verdier Vauprivas dans sa Bibliothèque Françoisse ? *Il est étonné comment Marot a osé louer un si grossier Ouvrier & son Ouvrage, & faire cas de ce qui ne vaud rien.* Et il ajoute que pour lui il n'y a trouvé chose qui vaille. Comment Du Verdier a-t-il osé s'expliquer de cette manière ? S'il ne sentoît pas la naïveté, la finesse, l'heureux badinage des Poësies de Villon, ne devoit-il pas du moins souscrire aveuglément à l'approbation d'un Juge & d'un connoisseur tel que Marot ?

Le Continuateur de Moreri, dans l'Article qu'il a donné de Villon au mot Corbeuil, dit qu'il étoit né avec un génie propre pour la Poësie, au moins pour le stile bas & Comique : mais ce jugement ne nous paroît point exact. Le vrai caractère des Poësies de Villon est la naïveté, l'enjouement, & le badinage : son stile est simple, mais sans bassesse, & pour quelques endroits où il

a donné un peu dans le bas & dans le Comique, il y en a cent autres, qui sont tournés avec une noble & charmante simplicité. Nous remarquerons encore en passant, qu'il se trouve une fausse citation dans le même Article. On y renvoye aux Jugemens des Savans de Baillet, & il n'y est pas dit le moindre mot de Villon.

Nous croyons ne devoir pas oublier qu'à la fin de la seconde Partie de l'Édition qui fait le sujet de cet Article, on a mis trois Ballades, qu'on a, dit-on, tirées d'un Manuscrit du commencement du 16. Siècle, qui est dans une des plus magnifiques Bibliothèques de Paris, & que plusieurs personnes distinguées par leur érudition & par leur bon goût ont trouvé si ingénieuses, qu'on a crû devoir les donner au Public. Voici une de ces Ballades :

Plaisant assés, & des biens de fortune
 Ung peu garay, me trouvay amoureux,
 Voire si bien, que tant aimay fort une,
 Que nuit & jour j'en étois langoureux.
 Mais tant y a que je fus si hureux,
 Que, moyennant vint écus à la rose,
 Je fis cela que chacun bien suppose.
 Alors je dis, connoissant ce passage,
 Au fait d'amours babil est peu de chose,
 Riche amoureux a toujours l'avantage.



Or est ainſy que, durant ma pecune,

Je

Je fus traité comme amy précieux ;
 Mais tost après, sans dire chose aucunes ,
 Cette vilaine alla jeter les yeux
 Sur un vieillard riche, mais chaffieux ,
 Laid, & hideux, trop plus qu'on ne propose.
 Ce neantmoins il en jouit sa pose :
 Dont moy confus, voyant un tel outrage,
 Dessus ce texte allay bouter en glose,
 Riche amoureux a toujours l'avantage.



Orelle a tort, car noyse, ny rancune,
 N'eut-enc de moy, tant luy fus gracieux,
 Que s'elle eut dit, donne moy de la Lune,
 J'eusse entrepris de monter jusqu'aux Cieux;
 Et non obstant, son corps tant vicieux
 Au service de ce viellard expose :
 Dont ce voyant, un Rondeau je compose
 Que luy transmets, mais en peu de langage
 Me respond franc, pouvreté te dépose,
 Riche amoureux a toujours l'avantage.



Prince tout bel, trop mieux parlant qu'Orose,
 Si vous n'avés toujours bourse declose
 Vous abusés, car Meung, Docteur très-sage,
 Nous a décrit, que pour cueillir la rose
 Riche amoureux a toujours l'avantage.

ARTICLE VI.

Les Bagatelles ingénieuses ont leur prix ; & les Journalistes ne feroient pas mal d'égaier quelquefois le sérieux de leurs Extraits par de petites Pièces badines, qui peuvent au moins amuser un certain nombre de Lecteurs. L'Épître suivante nous a paru propre à produire cet effet. Elle a amusé ce qu'il y a de plus illustre à la Cour, & le succès qu'elle y a eu montre au moins que le Roi & tous les jeunes Seigneurs prennent insensiblement du goût pour les exercices de l'esprit.

Lettre circulaire à tous les Seigneurs de la Cour, pour leur donner avis de la mort du grand Macaty, Singe de S. A. S. Mr. le Comte de CLERMONT, & pour les inviter à sa Pompe funebre.

De par Dragon, * fidele amy
 Et compere de Macaty,
 A la respectable Jeunesse
 Qui brille dans ce beau séjour
 Et d'un Auguste Roi compose ici la Cour,
 Salut ; mais salut de tristesse.

Comme tout finit ici bas ;
 Qu'il est un moment fixe, où tout ce qui respire
 Doit grossir de Pluton le sombre & vaste Empire,
 Qu'a-

* Singe de M. de Livry, qui, en qualité de Loganier du d'écuyer, fait les frais de l'invitation.

Quadupedes, Humains, Bergers, & Potentats;
 Qu'à ce fatal arrêt toute espece asservie

Subit la même Loi du sort ;

Et qu'en tout ce qui naît, le germe de la vie
 Devient un principe de mort.

Macaty, né sujet à cette loi severe,

Vient de payer le tribut necessaire,

Macaty, Singe en son vivant,

Mais Singe d'illustre memoire ;

Singe, dont à jamais doit vivre ici la gloire ;

Singe courtois, Singe amusant,

Délices d'une Cour fleurie,

Singe, fleur de la Singerie,

Singe subtil, Singe badin,

Faute de dents, Singe benin,

Singe enfin, qui de son espece

Avoit, sans les défauts, toute la gentillesse ;

Ce même Macaty n'est plus.

Mais du pauvre Animal, sur la funeste rive

L'ombre encore errante & plaintive

Dédaignant des pleurs superflus,

Exige seulement qu'on se hâte de rendre

Les derniers devoirs à sa cendre :

Et demain, par ordre du Roi,

Pour soulager le mort, pour consoler ses mânes,

On doit celebrer son Convoi,

D'où seront exclus tous profanes,

Vous seuls, habitans de la Cour,

Dûment instruits par ces présentes,

En habits noirs, mantes traînantes,

Venez par votre hommage honorer ce grand jour;
 Sur tout qu'une humble contenance,
 Interprète de vos douleurs,
 A travers un morne silence,
 Exprime aux yeux de tous ce que sentent vos
 cœurs :
 Car, pour qu'aucun n'allègue excuse d'ignorance,
 Nous Dragon, nous faisons très-expresse défense
 A tout Courtisan invité
 De venir en ces lieux, par un ris sacrilège,
 Profaner du Convoi la noble gravité,
 Insulter au défunt & troubler son cortège.

E P I T A P H E.

Macaty, ce pauvre animal,
 Victime du ciseau fatal,
 Est mort à la fleur de son âge :
 Macaty, qui si joliment
 Avoit fait, je ne sçai comment,
 Un grand Prince à son badinage ;
 Macaty n'est plus, quel dommage !

A U T R E

J'ai vecu, ma course est finie ;
 Mais, tombant sous ces coups, je triomphe du
 sort,

Et

Et me console de ma mort

Par l'honneur dont elle est suivie.

Ce nouveau monument, qui s'élève à vos yeux,

Par le soin de Louis, consacre ma mémoire;

Les plus fameux Heros que celebre l'Histoire

Trouveroient mon sort digne d'eux.

A U T R E

Singe sans fourbe & sans malice,

Singe de Cour sans artifice,

D'un Prince que j'aimois favori sans hauteur,

Son Domestique sans bassesse,

Et son complaisant sans fadeur,

Je fus, par mes talens, mériter sa tendresse.

Homme, de qui le lot fut, dit-on, la Raison,

Souffre que je te parle en Maître :

Mon portrait, utile leçon,

T'apprend ce que tu devrois être.

A R T I C L E VII.

L'Homme Universel, traduit de l'Espagnol de BALTHASAR GRACIAN.
A Paris chez Noël Pissot. 1723. in
8. pp. 312.

C'Est ici la premiere Traduction qui ait été faite de cet Ouvrage de Gracian, & l'on peut dire qu'il meritoit bien que quelqu'un prît enfin la peine de le mettre dans notre Langue ; car il est sûrement peu de Livres qui contiennent d'aussi bons préceptes & d'aussi excellentes maximes que celui-là. L'Auteur Espagnol se propose d'y faire voir toutes les qualitez & tous les talens qui font un Homme universel , un Politique profond & sûr , un grand Capitaine, un Heros, un Particulier habile qui sait se prêter à tout , un Homme d'érudition & de belles Lettres & par dessus tout cela un Homme vertueux. Nous ne croyons pas devoir entrer dans un plus grand détail sur le fond de cet Ouvrage. Nous dirons seulement, pour ce qui est de la Traduction, qu'on ne peut s'empêcher de convenir, qu'elle ne soit écrite avec beaucoup de pureté & d'élégance ; la diction en est châtiée, les expressions choisies, le stile mâle & nerveux. Au surplus le Traducteur ne s'est point attaché à copier servilement son Original. Il avoue qu'il a pris en cela deux

Tome II. Part. II. Q li.

licences; la première, d'être quelquefois *Paraphraste*, sans quoi il n'eut pas été, selon lui, possible de faire parler ni d'entendre en notre Langue le *Tacite Espagnol*. La seconde, d'avoir supprimé en compensation quelques courts éloges, parce qu'outre le dégoût qu'ils auroient pu causer aux Lecteurs par leur déplacement & leur monotonie, on doit moins les attribuer à Gracian qu'à son Editeur. Il ajoute qu'il avoit eu d'abord le dessein de ranger au sens propre quatre ou cinq Chapitres allégoriés dans l'Original, mais que le scrupule de ne pas le donner tel qu'il est, & la réflexion, que ces amusemens littéraires ontrent aussi dans le caractère d'un Homme universel, l'ont fait changer de sentiment.

Le P. de Corbeville fait encore deux autres observations dans la Préface de sa Traduction. Il expose premièrement, les motifs qui l'ont porté à rendre le mot Castillan *el Discreto*, par celui de, l'Homme universel. Suivant la signification Française, l'idée de l'Homme discret fait naître dans l'esprit l'idée d'un Homme qui sait parler & se taire à propos; d'un Homme raisonnable, judicieux, modeste, prudent, capable d'un secret. Or le caractère que Gracian a voulu peindre, sous le titre d'*El Discreto*, étant celui d'un Homme qui rassemble en lui toutes les grandes & toutes les belles qualités qu'on peut acquérir, avec le plus heureux fonds que la Nature puisse donner; le Traducteur conclut qu'il a eu raison de le servir

vir du titre de l'Homme universel : Et afin de prévenir tout reproche d'ostentation au sujet d'un petit volume qu'il annonce, dit-il, d'une manière aussi nouvelle qu'elle est pauvre, Et qu'on ne l'accuse point, comme parle Longin, d'avoir une grande banche pour sauter dans une petite Flûte, il allègue, pour l'entière justification de son Titre, deux témoignages ; l'un de Dom Manuel de Salsinas, qui dit dans un des Préliminaires de l'Ouvrage en question, que Gracian y apprend à un Homme à devenir parfait en tout ; l'autre de Gracian lui-même, qui dans la conclusion de son Ouvrage s'énonce en ces termes, au sujet du Héros qu'il y propose pour modèle à ses Lecteurs : *La Philosophie Morale rend bonhomme ; la Rhéologie naturelle rend habile ; l'Histoire fait un Homme expérimenté ; la Poésie, un Homme d'Esprit ; la Rhétorique, un Homme éloquent ; les Humanités répandent des grâces sur toutes espèces d'érudition ; la Cosmographie fait un Homme intelligent ; l'Etude des Livres saints, un Homme de bien, Et tout cela ensemble un Homme universel, un Homme parfait.*

L'autre observation du P. de Courboville roule sur le véritable Nom de l'Auteur d'*El Discreto*. Celui de Lorenzo qu'on y voit est, selon lui, un Nom final, sous lequel ce grand Homme avoit ses raisons de se désigner. Il eut été, ce semble, à propos que le P. de Courboville eut développé quelles étoient ces raisons ; mais, sans entrer

dans cette discussion, il se contente de remarquer qu'il n'étoit pas nécessaire de *soumettre les recherches étrangères, ni des savantes lectures de M. Amelot, pour savoir que Gracian se nommoit Balbasar, & non point LAURENT*, & qu'il suffisoit pour cela du Sonnet Acrostiche que Dom Manuel de Salinas a inséré dans les Préliminaires d'*El Discreto*. Cette preuve, ajoute-t-il, est évidente, & prévaut toute seule aux recherches de M. Amelot: elle devoit même, continue-t-il, sauter aux yeux d'un Savant qui va, pour ainsi dire, à la découverte d'une anecdote qu'il estime importante. Cette Critique contre M. Amelot est suivie d'une autre bien plus formidable.

Le P. de Courbeville prétend qu'une infinité de choses beaucoup plus essentielles se sont dérobées à la trop légère attention de cet Auteur dans la Traduction de l'*Oraculo Manual* de Gracian, sous le Titre de *L'Homme de Cour*, & il fait espérer qu'une nouvelle Traduction de cet Ouvrage, toute prête, dit-il, à voir le jour, fera foi de ces inattentions qui ont répandus par tout des obscurités que l'on peut éviter. Il promet aussi de donner dans la Préface de cette Traduction une analyse exacte de toutes les Oeuvres de Gracian, dont il y a deux assez gros Volumes in Quarto.

Disons encore un mot de l'Épître Dédicatoire, qui est adressée à M. le Cardinal Dubois. Elle est courte, mais elle dit beaucoup de choses en peu de paroles. Le P. Courbeville tire l'Éloge de ce Ministre du

fonds

fonds même de l'Ouvrage qu'il lui présente. *L'Homme Universel*, dit-il, est un sentiment de Gracian, un Homme qui rassemble en lui toutes les belles qualitez qu'on peut acquérir, avec le plus riche fonds qu'on puisse recevoir de la Nature. Ce fonds, c'est un esprit extraordinaire, un génie privilégié. Ces qualitez sont, la supériorité dans la manière de parler & d'agir; le talent des promesses & heureuses ressources; l'art de pénétrer les Hommes, & de leur être impenetrable; le secret de savoir attendre; la capacité de se prêter à tout; l'activité jointe à l'intelligence; l'habileté de faire en tout un choix convenable; l'érudition grave & sérieuse relevée par la légèreté, & par l'enjouement des Belles Lettres; la justesse de discernement, & la sûreté du goût; la connoissance critique de chaque chose; celle des grands Hommes & particulièrement des Princes; celle des Cours étrangères; de leurs divers intérêts; des principes qui les font ou réussir ou échouer. A ces traits, continue le P. de Courbeville, je reconnus sans peine, en traduisant Gracian, que l'Homme universel, dont il fait un portrait d'imagination & de génie, se trouvoit en votre Eminence un objet véritable & réel. Alors je m'aplanais, il est vrai, de la ressemblance parfaite entre ce que cet Auteur ne croyoit gueres possible de son temps, & ce que nous voyons se réaliser aujourd'hui. Ainsi, conclut-il, il ne m'a point été libre de choisir à qui je consacerois le fruit de mon travail, auquel

vous avez les droits également naturels & acquis.

Nous remarquerons en finissant, que toutes ces différentes qualités propres à un Homme universel, & dont l'énumération est donnée dans l'Épître Dédicatoire, y sont d'autant mieux amenées, qu'elles contiennent en fort peu de mots l'analyse de l'Ouvrage en question, où elles sont traitées en 27. Chapitres.

ARTICLE VIII.

Le Je ne Sai Quoi. A la Haye 1723. 2. Vol. 12. pagg. 261 pour le premier & 236 pour le II. sans la Dédicace, la Préface & la Table des Articles.

Cet Ouvrage est divisé en IV. Parties. La première traite des Etudes en general, la seconde des Prédicateurs, la troisième de plusieurs matières détachées & la quatrième du Mariage. La Table des Articles fait voir d'un coup d'œil les sujets particuliers que l'Auteur a traités sous ces Titres généraux. Il est désavantageux pour un Livre que l'on soit obligé d'avoir recours à cette Table pour savoir ce qui fait le fond du Livre même. C'est au Titre à nous l'apprendre, & tout ce que le frontispice peut avoir d'ailleurs de bizarre, ou de frappant, si l'on veut une expression plus douce, ne sauve pas les inconvéniens qui se trouvent à y laisser la plus légère obscurité.

La methode de M. Cartier de Saint Philip * est de transcrire sur chaque matiere ce que ses lectures lui ont fourni de plus curieux. Il donne les passages entiers, & les lie par quelques transitions qui lui sont propres. En general, les reflexions particulieres de l'Auteur valent mieux que ce qu'il tire d'autrui & l'on sent qu'elles seroient plus interessantes, s'il avoit pris soin de se former sur de bons modèles & de penser d'après les grands hommes de l'Antiquité & des siècles plus voisins du nôtre: mais que peut-on esperer d'un Ecrivain, qui a puisé son érudition dans *la Bagatelle*, & qui ne cite gueres que *le Misantrope*, *les Madrigaux de M. le Brun*, & autres Livres pareils? Non qu'il n'y ait des lambeaux passables dans ces Ouvrages, & que le Public ne leur ait rendu justice à proportion de leur merite: mais enfin il ne pouvoit pas l'empressement jusqu'à soumettre qu'on lui en donnât une espece de nouvelle édition. Peut-être que l'on eut mieux fait encore d'être un peu plus scrupuleux sur le choix des Pièces fugitives que l'on y a inserées. Nous croïons charitablement que l'on n'avoit point eu intention, en les composant, qu'elles parussent au grand jour; mais l'amitié a seduit le Compilateur; car de penser qu'il ait pris bonnement ces petites Pièces pour des morceaux exquis, c'est ce que nous n'avons garde d'insinuer.

Q 4

Nous

* Fils de l'Amour des Primes Dantes. C'est sous
ce nom a été communiqué.

Nous savons que l'on fait bien des choses pour ses amis.

La coutume demande que nous donnions à présent un échantillon de ce que l'Auteur du *Je ne sais quoi* a tiré de son propre fonds. Le hazard nous fait tomber sur les raisons qu'il allègue aux Savans pour les dissuader du Mariage.

„ * Je dis moi, (remarque-t-il entre autres choses) que supposé même que les Savans n'épousent pas des *Xantipes*, leurs Femmes les empêchent bien d'ailleurs de faire des Livres: *Quippe volentes volentes, plus occupati compositioni liberorum quam librorum*. Ou s'il y a eu des Savans, qui sur cet Article se sont moqués de leurs Femmes, elles les en ont raillé à leur tour d'une manière bien sanglante. L'Epouse d'un savant Arabe disoit à son Mari; *qu'elle avoit plus de jalousie de ses Livres que de ses Maîtresses*. J'ai connu une Dame qui se plaignoit, que son Mignon, qui a beaucoup écrit, ne savoit faire que des Esprits. Une autre, dont le Mari lisoit au lit, se fit apporter une quenouille, & fila. Une quatrième enfin, dont l'Epoux méditoit quoique couché à son côté, lui demanda, *s'il dormoit, ou s'il étoit indisposé*: sur quoi ayant répondu, *qu'il n'étoit ni endormi ni malade*, elle lui repartit, *Es doncques*.

Mr. Cartier traite ailleurs de l'âge auquel il faut se marier. " † Le but du Mariage étant ou devant être d'avoir des Enfans, un

„ Ancien f.à c. voit, que, pour les avoir
 „ forts & robustes, il ne faut pas se marier
 „ trop jeune. „ Mais notre Auteur exige
 bien d'autres conditions. Écoutons-le
 parler.

„ S'il ne falloit pas dans la Société des
 „ Soldats, des Laquais, & des Artisans de
 „ tous les genres, comme il y faut des
 „ Maîtres, des Princes, & des Généraux
 „ d'Armée; je serois sur cet article bien
 „ moins indulgent que *Plutarque*, pour
 „ les personnes qui seroient de ma dépen-
 „ dance; & je voudrois qu'avec un âge
 „ mûr, elles eussent encore assez de for-
 „ tune & de capacité, pour entretenir &
 „ pour bien élever leur Famille. Ce der-
 „ nier point sur tout est si important
 „ pour la Jeunesse ignorante, & par cela
 „ même encline à suivre les mauvais exem-
 „ ples, que *Quintilien* vouloit que jus-
 „ qu'aux Nourrices parlassent bien leur
 „ Langue, & que *Chrysippe* les souhaitoit
 „ savantes. Mais comme les Hommes ne
 „ recherchent point ces qualités dans les
 „ Femmes, celles-ci ne s'appliquent ni au
 „ Savoir, ni à parler purement la Langue
 „ qu'elles ont sucée avec le lait. Les Pe-
 „ res n'exigent pas même ces qualités
 „ dans les Précepteurs qu'ils destinent à
 „ leurs Enfants. Quoi-qu'ils disent, ils se
 „ déterminent pour les Précepteurs qui
 „ leur coûtent le moins *Plutarque* rapor-
 „ te à ce sujet un excellent mot d'*Aris-
 „ tippe*. Celui-ci avoit demandé mille de-

27 niers pour enseigner un Etant. *Mille de-*
 27 *niers*, dit le Père, *avec cet argent j'a-*
 27 *cheterois un Esclave. Sois*, reprit Aristip-
 27 *pe, vous en aurez même deux, votre Fils*
 27 *et l'Esclave que vous aurez acheté.* Qu'un
 27 Homme de mérite, & de meilleure ex-
 27 traction souvent que ceux à qui son peu
 27 de fortune l'oblige en quelque sorte à se
 27 vendre, demande de même à la plupart
 27 de nos Peres cent pistoles pour l'Em-
 27 ploi de tous le plus pénible, le plus in-
 27 grat, & le plus ennuyeux, ils lui diront
 27 aussi; *Quoi cent pistoles! Avec cette som-*
 27 *me résistera un certain nombre de fois,*
 27 *j'augmenterai considérablement mes Ter-*
 27 *res, mon Négoce; ou, j'achèterai à mon*
 27 *Fils une Charge lucrative, ou tout au*
 27 *moins honorable.* Remarquez bien ces
 27 dernières paroles; car dans les Lieux de
 27 Commerce sur-tout, cette Charge ici plaît
 27 infiniment moins que celle-là. Accoutu-
 27 mé qu'on y est à ne manier que des Es-
 27 pèces, *Il n'est rien de si nécessaire que*
 27 *d'amasser du Bien.*

Un autre endroit curieux est celui où
 M. Cartier parle de son Chien & de ses
 sentimens affectueux pour les Bêtes. Il y
 donne des preuves d'une bonté de natu-
 rel peu commune dans le siècle corrom-
 pu où nous avons le malheur de vivre. Il y
 seroit encore d'autres morceaux du *Je ne*
fais quoi qui mériteroient bien que nous
 les indiquassions aux Lecteurs; mais nous
 sommes si persuadés que cet Ouvrage sera
 d'un

d'un très-grand debit, que nous croïons cette précaution inutile.

Le *Je ne Sai Quoi* est dédié à M. Le Baron de Crüningen. Il seroit à souhaiter pour l'Auteur que le choix des matériaux qu'il a emploïez dans son Ouvrage, fût aussi judicieux que celui du Mécène. M. de Crüningen aime les Lettres & les cultive lui-même avec soin : nous avons peu de François qui connoisse nos Auteurs & qui possède mieux que lui les Livres François.

A R T I C L E IX.

Histoire de l'Academie appelée l'Institut des Sciences & des Arts, établi à Bologne en 1712. Avec les Pièces Authentiques, d'où l'on a tiré les circonstances de ce récit. Par M. de Limiers Docteur en Droit. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie. 1723. in 8. pagg. 240.

L'Histoire des Academies est un des principaux objets de la curiosité des Gens de Lettres : ils aiment à connoître l'origine de ces Compagnies, les vûes qu'elles se proposent, l'utilité que l'on en doit espérer, les Hommes illustres qui y font fleurir les Sciences & les Arts. Il faut seulement que l'on puisse compter sur l'exactitude de l'Auteur qui s'est chargé d'une pareille matière. Celle de M. de Limiers

ne

ne sauroit être suspecte : il dit lui-même qu'il a travaillé sur les Pièces Originales. Ceux qui les confronteront à son Histoire en resteront convaincus : il ne sauroit que les traduire.

Ces Pièces sont I. le Contrat que M. le Comte de Marilly passa le 11. Janvier 1712 avec le Sénat de la Ville de Bologne. II. La Harangue que le P. Corazzi prononça à l'ouverture de la première Assemblée publique de l'Institut le 13. Mars 1713. III. Une Relation Italienne de cette même Assemblée imprimée dans ce tems-là. IV. Le dessin d'une Medaille frappée par ordre du feu Pape Clement XI en mémoire de ce glorieux événement.

C'est sur ces Mémoires, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que M. de Limiers a composé l'Histoire de l'Institut de Bologne. Elle est divisée en cinq Parties. Il est parlé dans la première de la fondation de l'Institut, & dans la seconde, de l'Académie qui y est jointe & des différentes Classes qui la composent. La troisième traite de ses Statuts & de la forme de ses Assemblées; la quatrième, de son union avec l'Académie Clementine des Beaux Arts. Enfin on voit dans la cinquième de quelle manière l'ouverture en fut faite & les Expériences qui la suivirent. Nous nous contenterons d'indiquer les faits les plus curieux qui sont renfermés sous ces Articles généraux.

Avant que d'entamer l'Histoire de l'Ins-

tient, M. de Limiers emploie quelques pages à faire connoître le principal Auteur de cet Etablissement, M. le Comte de Marfilly. Il donne un abrégé de la Vie de ce Seigneur que l'on voit occupé dès la plus tendre jeunesse du dessein qu'il a enfin si glorieusement exécuté, lorsqu'il fit présent en 1712 au Senat de Bologne de toutes les raretez naturelles & artificielles que de longs Voyages & de penibles recherches lui avoient donné occasion de ramasser. Le Senat accepta avec plaisir un don qui devoit procurer un nouvel honneur à une Ville qui est depuis longtems en possession de favoriser les Lettres & ceux qui les cultivent. On trouve ici une copie du Contrat, dont les seuls articles intéressans sont ceux qui reglent l'état de la nouvelle Compagnie que M. le Comte de Marfilly & le Senat vouloient établir.

Les Membres qui la composent sont partagez en quatre Classes. La I. est celle des Ordinaires. C'est sur ces Messieurs que roule le travail de l'Institut; c'est parmi eux que l'on choisit les six Professeurs qui doivent enseigner la Physique, les Mathematiques, la Médecine, l'Anatomie, la Chymie & l'Histoire Naturelle, sujets ordinaires des Conférences Academiques. La II. Classe est celle des Honoraires. Les Numéraires, c'est-à-dire ceux qui sont destinez à remplacer les Ordinaires, sont la III. Enfin la IV est remplie par les Eleves; ce sont de jeunes gens que les Academiciens ordinaires prennent plaisir à former, cha-

cun

can dans la Science, qui fait l'objet de ses occupations.

L'Academie Clementine des Beaux Arts érigée en 1712, & destinée à faire fleurir la Sculpture & l'Architecture, a été unie avec l'Institut des Sciences; mais, malgré cette union, chaque Corps a ses Loix particulières, par lesquelles il se gouverne. Cette union les oblige seulement à se prêter, dans les occasions, une assistance mutuelle en se fournissant l'un à l'autre les secours dont ils peuvent avoir besoin dans leurs études. Quant à la forme que l'Institut observe en ses Assemblées, M. de Limiers remarque que chacune des matieres que l'Academie s'est proposée d'éclaircir est entre les mains de deux Academiciens ordinaires „ qui choisissent sur un même sujet les points susceptibles de diverses considerations, & qui, après les avoir bien digerez & examinés, les mettent sur le tapis, dans des Conférences communes qu'ils font de tems en tems, l'un après l'autre, où ils enseignent par les Pièces préparées, joignant toujours la démonstration du fait à la théorie.

Nous ne disons rien de ce qui se passa dans la première Assemblée de l'Institut, toute l'Italie a lu la Relation Italienne qui en fut alors imprimée, & les François ont déjà pu s'en instruire dans le Recueil de Pièces fugitives de M. l'Abbé Archimbauld. M. de Limiers termine sa Relation par des souhaits ardens & sinceres pour la durée d'a-

d'une Compagnie dont les commence-
mens font esperer que les Sciences Natu-
relles tireront un grand profit de la fonda-
tion.

Nous remarquerons, avant que de finir
cet Extrait, que M. de Limiers a joint à l'His-
toire de l'Institut quelques morceaux parti-
culiers que M. de Marfilly lui a communi-
quez, & qu'il intitule, *Memoires de l'Institut
de Beslezes*. Le premier est une analyse
de l'Histoire de la Mer que la Compagnie
d'Amsterdam imprime actuellement & qui
paroitra bientôt en François. On voit ensuite
le plan de l'Histoire du Danube tiré du *Pro-
dromus Historia Danubialis* que M. le Com-
te de Marfilly publia en 1701. Nous dirons
à cette occasion que, depuis que M. de Li-
miers a écrit son Histoire de l'Institut, les cho-
ses ont changé de face. Ce ne sera pas la gran-
de Compagnie d'Amsterdam qui fera imprimer
l'Histoire du Danube. M. le Comte de
Marfilly en a chargé les Libraires qui ont
proposé par souscription le Dictionnaire
Geographique de M. de la Martinière. En-
fin M. de Limiers donne quelques mor-
ceaux d'une Dissertation sur l'usage & les
effets des Lampes qui se trouvent dans les
anciens Sepulchres, & de la description d'un
Marbre que l'on croit être un Vœu consa-
cré à Ceres. M. le Comte de Marfilly fait
voir dans ces deux Ouvrages qu'il n'a pas
approfondi l'Antiquité avec moins de soin
que l'Histoire naturelle. La Dissertation sur
les Lampes paroît toute entière dans le 4.
Vo-

Volume du Supplément au Trésor des Antiquitez Romaines. M. de la Martinière la traduit actuellement en Latin. Le Système de M. le Comte de Marsilly differe de celui qu'ont soutenu la plupart des Antiquaires, & il ne croit pas comme eux que ces Lampes ayent été remplies d'huile, & moins encore qu'elles ayent été allumées. Ce n'est point par un étalage pompeux de passages Grecs & Latins qu'il prouve son sentiment: C'est par un examen sérieux des Pieces mêmes que l'on tire tous les jours des tombeaux, & qui sont encore aussi neuves que lorsqu'on les y a mises: & quant aux feux fufers que l'on voit à l'ouverture des Sepulchres, il y a bien de l'apparence que c'est l'effet des lumieres que les Curieux y portent eux-mêmes, aux approches desqueles certaines matieres s'enflamment. M. le Comte de Marsilly établit cette pensée sur des experiences qu'il a réitérées plusieurs fois, & qui portent un grand jour sur cette matiere.

Cette Dissertation montre la connexion étroite qui se trouve entre toutes les Sciences. Nous avons besoin de l'Histoire Naturelle pour bien entendre les Mœurs des Anciens.

Nous prometmes, dans les Nouvelles Littéraires du dernier Journal, de donner la Lettre que M. Bazzani, Secrétaire de l'Institut, a écrite à M. de Limiers en lui annonçant sa reception dans cette Academie. Tout ce qui a rapport à la vie de Gens de Lettres, est de la competence de cette Bibliothèque Française.

Viro Clarissimo & Literatissimo

D. HENRICO-PHILIPPO LIMERIO;

Juris Legumque Doctori meritissimo

MATTHEUS BAZZANI,

Bononiensis Scientiarum Academiæ
nomine

S. P. D.

DE *Instituto Scientiarum Bononiensis Historiæ*, quem tuis pridem cum literis Latinè scriptis ad nos misisti librum, Gallicâ Linguâ, notisque illustribus à te præclare amanterque confectum, cum nos paulo ante in frequenti Academiâ nostra conventu, maximâ & incredibili voluptate complexi sumus. Quod enim videbatur ad hujusce institutionis sive notitiam exornandam, sive existimationem & famam promovendam, conducere, id monumentis rerum, in quibus ejusdemmet Instituti forma continetur, accuratius primùm conquisitis, magnâ deinde stili venustate in ordinem evocatis, postremò ingenti Characterum pulchritudine in lucem emissis, ita abs te factum perspeximus, ut egregio istò ingenii tui munere amorisque testimonio nihil honorificentius nobis, nihil jucundius tribui potuisse fateamur. Nam ostendit quidem

R

14-

incognitis, nec ullâ tibi consuetudinis aut officii ratione probant, aut tantum nobis tribueris, non modo ipsi non expetere, sed ne capere quidem possint. Id quantum à summa natura tua liberalitate profectum est, sane quanto gratissimum nobis erit. Quid enim reperiri præclarius poterat, quàm doctissimæ vitæ, cuiusque humanissimum, res pro literis bonisque artibus apud nos hoc ævo constitutas uter & colligere, & ornare, & in medium promere magnâ gravitate iudicii & consilii sui? Hoc quamquam copiosè & graviter actum esse declaras libri munus à te elaboratum, tamen enim fructum vel maximum fuisse futurum est, quod, si qua ornamenta videbantur uti aliena à rebus nostris, quæ humanibus gratia ex humanitate alterius possent accidere, illa ex te ipsâ amplissimè in nos effusa, & collata fuisse cognovimus. Rerum quippe imagines non solum ex à te in hoc libro collectas sunt quas commentariorum ordo & numerus tibi à præclarissimo Comite Marfilio traditorum, quasque imprimis hujus à spectatissimâ Viri res gestæ & scripta detulerunt, sed & exquisita quedam ingeniî amorisque tui argumenta, quæ vividius Historia hæc tamen & deus largiatur. Quid enim? Illa monumenta laudis, illa bonoris & gloriæ simulacra, illa, inquam, vestigia & celebrata signa subtilissimè ductis imaginibus, sententiisque acutis & gravibus non tam ad Bononiensî Academiæ, quàm Republicæ & Civitatis prærogativas doctrinæ omni offerendum

studium ornatu, & polle, quanta sine & quatenus illustre virtutis ac benevolentiae testimonium loquatur? Hæc quæ de ore nostro magis fuissent vitia, (nemo enim satisfactor & praeo absque inopudentia grande aliquid de se ipso polliceri potest) ab te quæ duntaxat proleas magnam autoritatem, & gratiam, magnamque pondus ad commendandum hominem castitatis, benevolentiam voluntatem promerendam, retulerunt. Quæ illud rursus ac sapius dicendum est: elaboratissimo gratitudoque libri tui munere nihil nobis esse potuisse nec honorificentius nec gratius. Verum, verò ea industria nostra fortuna aliquando satura sit; ut nos tibi quàm gratissimus fuisse possit cognoscere. Jam enim quæ eo in se animosimus, quod omnino deusque beneficium debet esse, debere non debet. Qui nisi te maiorem in modum asserueris & colimus, tibi quæ amorem nostrum, operam, studiumque omne deferimus, non modo iis annuimus et ornamentis, quibus affecti sumus, sed vel ipsi hominum appellacione indigni meritis habemur. Quare maximas tibi gratias, vir clarissimus, & habemus, & debemus agere: non relatorum esse, satis affirmare non possumus. Nisi pater aliquod nonnihil relata gratia habere velit, quod te in Societatem nostram recipimus libenter animis & plaudibus illis ipsa die, quæ spectatum praestantissimi tibi tui donum in Academiam venimus. Quo certe posse tibi praestitimus quod plane debebat quodque à tuis in nos immortalibus meritis ac

beneficis postulari videbamus. Sic igitur senties : Conjunctionem istam , te imprimis Auctore , confectam esse : nosque suavitatibus ingenii , doctrina , humanitatis tua adductos eo studiosius in eandem venisse , quò & catui nostro illustriorem , te tali viro nobis addito , & studiis nostris longè fructuosorem fore prospeximus. Vale. Bononiæ viii Kal. Janii M. DCC. XXIII.

ARTICLE X.

Première Lettre sur Ignez de Castro, Tragedie nouvelle de M. de la Motte.

VOUS m'avez demandé, Monsieur, une Dissertation sçavante, & je vous envoie quelques couplets : trouvez-vous le dédommagement suffisant ? pour moi, j'ai de la peine à croire qu'il ne vous agréé pas. Il paroît par les premiers Volumes de votre Journal, que vous n'avez pas résolu de garder toujours votre gravité, & que vous y donnez place aux bagatelles ingénieuses, avec le même plaisir que certains Pedans pourroient avoir à régaler le Public d'une pièce *érudite*, & aussi farcie d'injures que de Grec & de Latin.

Que voulez-vous, Monsieur ? les Vocations sont différentes, & chacun doit suivre la sienne : ce n'est pas que la Bibliothèque Françoise ne courût risque de
 son-

tomber par ses inutilitez, comme d'autres Journaux ont encouru la disgrâce des gens de Lettres par leur pédanterie & leur hauteur, si ces petites pièces de vers en faisoient le fonds : mais on ne sauroit trouver à redire que vous en fassiez succéder quelques-unes à des morceaux plus sérieux. Ceux qui ont rapport aux Ouvrages d'esprit méritent sur tout que vous les conserviez avec soin : il n'y a personne qui ne les sache par cœur, dans le tems qu'ils ont encore les agrémens de la nouveauté, le mal est qu'un nouvel événement les fait bien-tôt disparoitre, & qu'à quelques années de là, on ne peut presque plus les recouvrer.

Ce sort est d'autant plus à craindre pour les Chansons qu'Ignez de Castro a produites, que quoique les paroles en soient fort jolies en elles mêmes, on ne sauroit disconvenir qu'elles doivent une partie de leur succès à l'air sur lequel elles ont été composées. On ne chante que des *mirlitons*^a depuis près de trois mois, & on a crû que c'étoit assurer la réussite de la critique d'Ignez de Castro que de la mettre sur cet air,

R 3

L'Au-

^a Les Marchandes du Palais ayant inventé au commencement de cet été une nouvelle espèce de coëffure de Gaze, elles lui donnoient le nom de *mirliton*, & ce mot servit dans la suite de refrain à une Chanson du Pont-neuf dont l'air devint bien-tôt fameux par les couplets qu'il produisit. Le Prevôt de Versailles ennuyé de n'entendre que ce refrain, les défendit : mais cette défense ne fit qu'animer les Poëtes, il en parut le lendemain contre lui & bien-tôt après contre les Dames de la Cour, & enfin sur toutes sortes de sujets & de personnes.

L'Auteur n'y a pas été trompé, il la fit chanter à la fin d'une Pièce intitulée *Paro-
di*, & qui a attiré la foule chez les Ita-
liens. Mais il n'y a pas d'apparence que cette
petite Comédie s'imprime, ou du moins
on ne doit pas espérer de Privilege pour
les *avrilistes* qui en font la conclusion.
On dit même qu'ils font si grand peur à
M. de la Motte, que les uns ont envoyé
un Exprès, à Bruxelles pour arrêter l'é-
dition qu'ils supposoient s'en être faite en
Hollande. Pour moi, Monsieur, je vous
avoue que j'ai bien de la peine à ne pas
regarder ce *livre* comme un conte ima-
giné à plaisir, & que les ennemis de ce
grand Poëte repandent malignement. Ne
sçait-on pas que M. Racine étoit le pre-
mier à rire des Parodies que les Italiens
faisoient de ses Tragedies? bien persuadé
que l'excellence de ses Pièces ne pouvoit
pas souffrir de ce badinage innocent. Il
ne convient qu'aux Auteurs dont la ré-
putation est encore mal affermie de s'en
ficher, & M. de la Motte n'est pas dans
le cas. Tout ce qu'il produit est reçu
avec un aplaudissement general, il pour-
roit hazarder sans crainte un second
volume de Fables. Il passeroit à la fa-
veur de son nom, & trois ou quatre ans
de plus ont tellement accoutumé un cer-
tain Public à en faire son idole, que peut-
être que *Monsieur Fabuliste* seroit sifflé s'il
paroissoit aujourd'hui, ou qu'au moins, les
distingués Rois, toujours attentifs à en-

empêcher que l'on n'empoisonne le Public par des Ouvrages dangereux, refuseroient d'y donner leur approbation.

J'espère, Monsieur, que vous regarderez d'un œil un peu plus benin la Parodie d'Igneux de Castro que je vous envoie, & que je vous prie d'insérer dans votre Journal. Faut-il pour vous y engager, vous promettre un examen sérieux de cette Tragedie ? fait Monsieur, je vous donne ma parole, que je ne vous le ferai pas long-tems attendre, & que j'y travaillerai aussi-tôt qu'elle aura paru ; car il est bon que vous sachiez qu'elle s'imprime. Il falloit bien donner quelque chose à l'empressement des personnes que leur caractère exclut des spectacles. Ce n'est pas qu'en faveur des beaux sentimens de Morale que M. de la Motte a soin de mettre dans ses Pièces de Théâtre, on ne pût permettre aux Ecclesiastiques d'assister aux représentations. Que peuvent-ils voir par exemple de plus édifiant que la pudeur enfantine de Romulus, la vigoureuse résistance d'Hercilie dans les tentations ? Sans sortir d'Igneux de Castro, ils y peuvent puiser des traits pathétiques pour porter les Peres revêches à ne pas violenter les inclinations de leurs enfans, & à souffrir qu'ils préfèrent, dans un établissement, la vertu & la tendresse, à l'ambition & à l'avarice.

IGNES DE CASTRO.

ACTE I, SCENE I.

LE ROY, LA REINE.

Reine je tiens ma promesse,
 Et l'Infant doit en ce jour,
 En épousant la Princesse,
 Lui donner tout son amour, & son mirliton, &c.

LA REINE.

Seigneur j'ai sujet de craindre
 Pour vous mille déplaisirs:
 L'Infant a beau se contraindre,
 Son cœur a d'autres desirs, & son mirliton, &c.

LE ROY.

Quelles funestes nouvelles!
 Que vous me causez d'horreur!!
 Mais mon fils n'est point rebelle,
 Je connois bien mieux son cœur, & son mirliton, &c.

SCENE II.

LE ROY, L'INFANTE.

LE ROY.

De l'Infant daignez, Princesse,
 Faire en ce jour le bonheur;
 Donnez-lui votre tendresse,
 Et répondez à l'ardeur de son mirliton,
 &c.

L'IN-

L'INFANTE.

Seigneur , souffrez qu'on diffère
Cet Hymen pour quelque tems ;
Si le Prince m'a scû plaire,
Je n'en ai pas fait autant , à son mirliton , &c.

Ah ! que je serois à plaindre ;
Et quel seroit mon destin ?
Car je vous dirai sans craindre ,
Je compte pour rien sa main , sans son mirliton , &c.

SCENE III.

LE ROY , DON PEDRE.

LE ROY.

Mon Royaume & la Castille
Vont être unis pour jamais ;
Constance devient ma Fille ,
Et l'on devra cette Paix , à son mirliton ,
&c.

D. PEDRE.

Je ne puis trahir , mon père ,
Les sentimens de mon cœur ,
Constance ne peut me plaire ,
Et je me sens de l'horreur , pour son mirliton , &c.

LE ROY.

Et quoi , jeune téméraire ,
Que deviendront mes Traitez ?
Crois-tu , comme le Vulgaire ,
Que tu pourras disposer , de ton mirliton ? &c.

R 5

D.

D. PEDRE.

Daignez ne me pas contraindre.

LE ROY.

Non , sans réplique , obéis.

D. PEDRE.

Avec vous je ne puis feindre ;

Hélas ! Seigneur , je ne puis , ni mon
mirliton , &c.

SCENE IV.

LE ROY, LA REINE, D. PEDRE, IGNEZ.

LE ROY.

Ha que je suis en colère !

Madame , contre l'Infant ;

Le refus qu'il vient de faire

Fait voir qu'il a sûrement, mauvais mirliton . &c.

LA REINE.

Seigneur , je sçais le contraire ;

Car à l'objet que voilà ,

Tous les soirs sur la gouttière

Il lui porte sans éclat , son beau mirliton , &c.

IGNEZ.

Seigneur , le pouvez-vous croire ?

D. PEDRE.

Non , ne désavouez rien ,

De l'aimer je fais ma gloire ,

Et ne connois d'autre bien , que mon mirliton , &c.

L

LE ROI.

Reine je vous le confie.

LA REINE.

Je vous en réponds, Seigneur.

D. PÈRE.

Ah que je crains pour sa vie !

Que je ressens de frayeur, pour son mirliton, &c.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, IGNEZ.

LE ROI.

Ignorez, malgré ma colère,
 Vous pouvez tout réparer,
 Feu Monsieur votre Grand-Père
 M'apprit l'Art de commander, à mon mirliton, &c.

A Rodrigue je vous donne,
 Il est mon proche parent ;
 Il aime votre personne,
 Et demande incessamment, votre mirliton, &c.

Envers feu votre Grand-Père,
 Je m'aquitte par le Don ;
 Mais si vous voulez me plaire,
 Donnez sans nulle façon, votre mirliton,
 &c.

IGNEZ.

I G N E Z.

Si vous voulez reconnoître,
 Les soins de votre Tuteur;
 Seigneur, laissez mon cœur maître
 De se choisir un Vainqueur, pour mon
 mirliton, &c.

L E R O Y.

Je vois quelle est votre audace
 Et je connois vos projets:
 Mais n'espérez plus, de grâce,
 Je murerai pour jamais, votre mirliton,
 &c.

Avant sa mort ton Grand-Père
 Dicta cette sage Loy,
 Que murer il faudroit faire
 Celle qui du Fils du Roi, prend le mirliton,
 &c.

S C E N E I I.

L A R E I N E, I G N E Z.

L A R E I N E.

Seigneur, allez vous deffendre,
 Le Prince est là-bas en rut;
 Il veut ouvrir & pourfendre.
 Tout, pour parvenir au but, de ce mirliton,
 &c.

SCE.

SCENE III.

D. PEDRE, IGNEZ.

D. PEDRE *tépée à la main*

J'ai pourfendu la Princesse,
Ma chère Ignez sauve-moi.

IGNEZ.

N'attens pas cette foiblesse
De qui t'a donné sa foi, & son mirilton,
&c.

Non, tu n'es plus qu'un rebelle,
Ton crime éclaire le mien;
Que je serois criminelle !
Si je suivois un vaurien, pour son mirli-
ton, &c.

SCENE IV.

D. PEDRE, IGNEZ, L'INFANTE.

L'INFANTE.

La Populace est tranquille,
Votre Père est en ces lieux;
Prince cherchez un asyle,
Pour dérober à ses yeux, votre mirli-
ton, &c.

D. PEDRE.

Que vous êtes magnanime !

L'INFANTE.

Prince, je fais mon devoir;
J'aurai du moins votre estime,

Si

276 B I B L I O T H È Q U E
Si je ne puis pas avoir votre mirliton,
&c.

S C E N E V.

LE ROY, L'ENFANTE, LA
REINE, D. PEDRE, IGNEZ.

LE ROY.

Rengaine ton allumelle,
Ou , traître , viens m'en percer ,
D. P E D R E .

Contre l'amour paternelle
Je ne dois pas balancer , pour mon mirliton , &c.

Je connois votre justice ,
Je dois tout craindre pour moi ;
Mais Ignez n'est point complice ,
Il ne faut punir , grand Roi , que mon
mirliton , &c.

LE ROY

Dans la chambre qu'on le mène
Gardes avertissez les Grands ;
Il faut que dans ce jour même
Je fasse le jugement , de son mirliton , &c.

A C T E I I I .

LE ROY.

Je vais donc punir la traître ,
Mais l'est-il ? non par ma foi ,
Et mes yeux ont sçu connoître ,

Qu'il

Qu'il aime bien mieux son Roy, que son
mirliton, &c.

SCÈNE II.

LE ROY, D. PEDRE.

LE ROY.

Je ne saurois me résoudre,
Don Pedre, à vous condamner;
Je peux encore vous absoudre:
Mais à l'Infante donnez votre mirliton,
&c.

D. PEDRE.

Non, la peine la plus rude,
Jamais ne m'effrayera;
Et la seule Ignez j'en jure,
A jamais disposera, de mon mirliton, &c.

LE ROY.

Sortez donc de ma présence,
Vous faites entrer les Grands,
Signerai-je la Sentence?
Coupera-t-on de l'Infante le beau mirliton,
&c.

SCÈNE III.

RODRIGUEZ, HENRIQUEZ,
LE ROY.

LE ROY.

Ce fils que, par des rievaines,
J'avois obtenu des Dieux,
Ne fut qu'un don de leurs haines,

Puis

Puis qu'il doit perdre à mes yeux, son
beau mirliton, &c.

Vous connoissez tout son crime,
Ordonnez donc de son sort;
Mais méritez mon estime,
En traitant de Turc à More; son beau
mirliton, &c.

R O D R I G U E.

L'Infant aime ma Maîtresse,
Mais je n'en suis pas jaloux;
Je la cède, qu'on lui laisse,
Et pour l'état & pour vous; son beau
mirliton, &c.

H E N R I Q U E Z.

Seigneur, ce reste de vie,
Je le dois à votre enfant:
Mais l'amour de la Patrie
L'emporte en moi justement sur son mir-
liton, &c.

L E R O Y.

De vous autres la tristesse,
M'apprend quels sont les avis;
Sortez donc & qu'on me laisse:
Je condamne de mon fils, le beau mirliton, &c.

S C È N È I V.

L E R O Y, L A R E I N È,
L' I N F A N T.

L' I N F A N T.

Quelle funeste nouvelle!
Quoi vous condamnez l'Infant?

LA

L A R E I N E.

Seigneur votre fils rebelle
 Merite le châtimeut de son mirliton, &c.

L E R O Y.

Ce n'est point à vous Madame
 De penser que j'ai raison,
 Helas je perdis ma femme
 Pour ce malheureux Gargon, & son mir-
 liton, &c.

S C E N E V.

L'INFANTE, IGNEZ.

L'INFANTE.

Si votre amour vous éclaire
 Enseignez-moi le moïen
 De tirer l'Infant d'affaire
 Car c'est notre commun bien, que son mir-
 liton, &c.

I G N E Z.

Obtenez du Roi Madame
 Que je le voie un instant,
 Je servirai votre flame,
 Et peut-être en même tems votre mirliton, &c.

S C E N E VI.

IGNEZ, LE ROY.

I G N E Z.

Votre fils n'est point rebelle,
 Seigneur, il est mon époux,

S

L E

LE ROY.

Pense-tu donc Péronnelle

Fléchir par là mon courroux ? pour son
mirliton, &c.

Je punirai ton audace

Ainsi qu'ordonne la loi. . . .

I G N E Z.

A l'enfant elle fait grâce

Et ne condamne que moi & mon mirliton, &c.

LE ROY.

Non, non rien de ma colere

Ne peut retarder l'effet.

I G N E Z.

Joignez ces enfans au père

En leur faisant couper net ; leurs doux mirlitons, &c.

LE ROY.

- Hélas je tombe en faiblesse,

I G N E Z.

Seigneur laissez vous toucher,

De votre fils les proffesses

Ne peuvent-elles sauver son beau mirliton, &c.

LE ROY.

A Don Pedre je pardonne,

Courez vite le chercher ;

Sa chère Ignéz je lui donne,

Sans crainte il peut disposer, de son mirliton, &c.

I G N E Z.

Ah vous me rendez la vie :

Mais hélas en ce moment

Je sens toute la furie

Du poison le plus violent dans mon mirliton, &c.

SCENE VII.

LE ROI, D. PEDRE, IGNEZ.

D. PEDRE.

Quoi me rendez vous mon Pere,
Ignez & la liberté ?

LE ROI.

Mon fils, je me desespere,
Car il est empoisonné & son mirliton, &c.

D. PEDRE.

Rendez-moi donc mon épée,
Que je m'en perce le sein.

LE ROI.

Abandonne cette idée
Donne à Constance la main & ton mirliton, &c.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter à ces
Chansons quelques mots sur une autre
Parodie d'Ignez, de Castro! Elle est inti-
tulée *Agnès de Chaillos* & attiré la foule
chez les Italiens à la Foire St. Laurent.
On l'avoit d'abord attribuée au Sr. de
Grand, on l'a donnée dans la suite à
Mr. *Fuzellier*, mais elle n'est ni de l'un
ni de l'autre, & on la croit furement
de *Dominique*: C'est une piece heroï-Comi-
que en vers d'un seul Acte. *L'Ignés de*
Castro de Mr. de la Motte y est parodiée
: &

& en même tems critiquée. La Parodie se soutient d'un bout à l'autre & la critique est sensée & judicieuse en bien des endroits. Le Comique même, dont les vers parodiés sont assaisonnez, n'a rien de trop bas. Voici en peu de mots le fond de la Piece. Le Baillif de Chaillot veut marier son fils avec la fille de sa femme venue d'un mitron de Gonesse. Les fils résiste aux volontez de son pere, parce qu'il s'est marié clandestinement avec Agnez servante de la Maison. Sur son refus, dont il ne dit pas la cause, la femme du Baillif fait entendre à son Mari que son fils est amoureux d'Agnez. La pauvre Agnez est dès-lors commise à la garde de la femme, & enfermée dans la cuisine. Le fils irrité de cette violence force la maison ou la cuisine pour enlever Agnez: celle-ci refuse de le suivre, le Pere arrive, les surprend ensemble, ordonne que son fils soit reserré dans la cave & Agnez reconduite dans la cuisine: après quoi il assemble les Notables du lieu, tels que le Juge, le Greffier, le Magister, le Carillonneur pour prononcer sur la punition de son fils. Deux des Conseillers donnent leur avis, l'un pour l'absoudre, l'autre pour l'envoyer au Mississipi. Le Pere souscrit ce dernier avis, sans prendre celui des deux autres Conseillers qu'il dit avoir fait venir seulement pour orner la Scene! de qui est un trait de critique contre Ignorance. Agnez demande ensuite à parler

au pere: on le lui accorde, elle declare son mariage, & fait venir les enfans qui en sont issus. Le Pere ne se rend point à ces preuves, il en demande de moins équivoques: autre critique, Agnès sort de sa poche son Contrat de mariage. A cette preuve le pere se rend, embrasse Agnès & les petits enfans, & fait grace à son fils. Il ordonne qu'on l'en avertisse, & qu'on le lui amene: Agnès dans ces entrefaites tombe en pamoison, (car elle ne meurt point comme Ignés) Elle dit que c'est la colique qui l'a prise; le fils arrive transporté de joye, & trouvant sa chere Agnez sans connoissance, veut se tuer: on l'en empêche. Il revient de sa fureur, sort de sa poche une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, en frotte le nez à sa femme, qui reprend ses sens. Des réjouissances suivent pour célébrer leurs nocces consommées dès long-tems, & la Comedie finit.

Je devrois ajouter à cet extrait d'Agnès de Chaillot quelques endroits parodié, mais ma memoire ne m'en fournit aucun. Vous vous contenterez de la promesse que je vous fais de vous envoyer cette parodie si elle s'imprime. Je suis &c.

A Paris ce 20 de Juillet, 1723.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE PARIS

I. **L**E petit Livre intitulé: *Le Philosophe Amoureux*, a toujours paru plus propre à amuser un certain nombre de personnes de l'œuvrées, qu'à instruire solidement ceux qui ont la curiosité de connoître Heloise & Abailard. Ce fut pour satisfaire cette dernière espèce de lecteurs, qu'un anonyme, déjà fameux par la *Vie de S. Cyprien*, & qui nous a donné depuis celle de *Sager*, publia en 1720. l'Histoire véritable de ces deux infortunez Amans. L'agréable variété d'Intrigues galantes & d'Affaires Ecclesiastiques dont elle est mêlée, firent recevoir cet Ouvrage avec un aplaudissement général. On peut dire qu'il en étoit digne. Il est rare de trouver un Religieux assez habile pour traiter des matieres aussi délicates sans pédanterie & sans bassesse, & ce qui est encore plus difficile pour discerner ce qu'un véritable zele fit entreprendre à St. Bernard, d'avec tous les petits démêlez où l'engagerent des passions particulières, & une inquietude naturelle qu'il ne put jamais surmonter. Le même Auteur vient de nous donner une Traduction Françoisse des véritables Lettres

tres de ce beau couple: elle est en deux volumes in 12, & se trouve à Paris chez Mufier & Barois.

II. Jombert imprime *la Mécanique de Mr. Varignon*, dont nous avons parlé à la page 137. du I. vol. de cette Bibliothèque. On n'attend pas avec moins d'impatience que M. de Fontenelle veuille faire part au Public du Recueil de Lettres de ce célèbre Mathématicien, tant de celles qu'il a reçues des plus fameux Savans de l'Europe, que de celles qu'il leur a écrites.

III. Le P. Brumoy l'un des Mémoires de Trevoux, passe pour l'Auteur de *la Vie de l'Impératrice Eleonor, Mere de l'Empereur régnant*, imprimée à Paris chez Jombert, &c. 1723, in 12. Elle est dédiée à l'Infante Reine. Ces sortes de Livres ne sont gueres bons qu'à surcharger la Librairie.

IV. Il paroît un autre petit Livret de dévotion de 29. pages, qui a pour titre, *Guide pour passer saintement le sens de la Pentecôte, depuis l'Ascension jusqu'à la Trinité*; par le P. Auxillon, Religieux & Prédicateur de l'Ordre des Minimes. Cet Ouvrage contient des réflexions, des méditations & des sentimens sur les dons du St. Esprit, avec une pratique pour chaque jour.

V. M. l'Abbé Richard connu par des Livres qui ont fait assez de bruit, pour que son nom seul rappelle bien des avantages littéraires, vient de publier une

Dissertation sur l'Indult. C'est un in 8. de 139. pag. A Paris chez la Veuve le Fevre, & dédié à M. le Garde des Sceaux. Le but de l'Auteur dans cet Ouvrage, de même que dans son *Traité des Pensions Royales*, est d'étendre l'autorité du Roi sur le temporel de l'Eglise. Il y propose des expédiens pour rendre la puissance de l'Indult prompt & utile, & il offre des moyens sûrs de reformer les abus du dévot. Ce qu'il dit des droits de nos Rois sur le temporel de l'Eglise, du Royaume, & sur ceux des Indultaires est prouvé par plusieurs Bulles des Papes. Enfin s'élevant contre les Dévolutaires, qu'il regarde comme une Secte odieuse dont il faut purger la République, ils sont si bêtés, s'écrie-t-il, qu'on n'a trouvé aucun Auteur Canoniste, Jurisconsulte, Historien, ou autre, qui ait écrit la moindre chose à leur avantage. On a bien fait, ajoutent-ils, l'Eloge de la folie, on a loué des crimes, & des Tyrans, on a même fait le panégyrique du Diable, mais personne ne s'est encore avisé de préconiser les Dévolutaires. Mr. l'Abbé Ricard s'attend bien à être critiqué, mais il s'en embarrasse peu, & préférant la liberté à l'esclavage, il estime heureux le mortel,

*Qui de la liberté forme tout son plaisir
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir.*

VI. On a présenté aujourd'hui (9. juillet)

let) à M. le Cardinal Premier Ministre,
le Pline du P. Hardouin.

VII. On imprime une Lettre de M. Caperonier à M. Falconnet le fils, de l'Académie des Belles Lettres, laquelle contient d'excellentes remarques sur l'Édition de Quintilien que Mr. Borman donna il y a quelques années. L'Éditeur y est attaqué d'une manière très-vive, mais très-polie. Ce petit Ouvrage fera voir que la France n'est pas si dépourvue de Critiques judicieux qu'on voudroit le persuader au Public. Cette Lettre aura environ cinq feuilles d'impression in 4. & fera suivie dans peu de tems d'une autre Lettre sur la Traduction de cet Auteur par M. l'Abbé Gedoy.

VIII. *Les Amans ignorans* de M. Hantereau sont en vente, de même qu'*Arlequin poli par l'Amour* de M. Marivaux. Le *Belpégor* du Sr. le Grand a aussi paru.

IX. M. le Comte de Morville prit séance le 22. [de Juin] dans l'Académie Française où il avoit été reçu à la place de M. l'Abbé de Dangeau. L'assemblée étoit belle & nombreuse; il n'y eut point dans le Discours qu'il prononça de ces fleurs de Rhétorique qui ont plus le fruit de l'art que de la nature, mais il n'en plût pas moins par la noble simplicité & par une certaine éloquence naturelle qui est d'autant plus charmante qu'elle est moins étudiée. Il fit un bel éloge de la Langue Française, & c'est principalement

par là qu'il lève son Prédécesseur. M. le Maréchal de Villars, alors Directeur, devoit lui répondre, mais n'ayant pu remplir cette fonction, M. Mallet s'en acquitta pour lui avec assez de succès. Il s'étendit fort au long sur le mérite de M. l'Abbé de Dangeau & sur celui de son Successeur, & à quelques périodes près on fut content de lui. Les Discours finis, M. de la Motte recita une longue Fable, intitulée, *Le Justice & l'Injustice*.

X. Les deux autres places vacantes par la mort de Mrs. de Campistron & de la Chapelle, ont été remplies par M. l'Abbé d'Olivet & M. Nericault Desfontaines. Il y a longtemps que l'on se plaignoit de ne point voir M. l'Abbé d'Olivet dans une Compagnie qui demande que ceux qui la composent, joignent un amour sincère pour les Lettres à une connoissance profonde de notre Langue. M. Nericault s'est aussi fait connoître avantageusement par six Comedies, dont quatre, *Plagiat* imprimé en 1712. *l'Irrésolu* en 1713. *le Médisant* en 1715. & *le Cerisier Importun* en 1716. sont en vers. Il en a fait deux autres en Prose. *Le Triple Mariage* parut en 1716. & *l'Obstacle* imprimé en 1718. Il semble que M. Nericault ait renoncé au Théâtre, au moins cette occupation n'est-elle gueres compatible avec les affaires dont il est chargé depuis quelque temps. La place vacante par la mort de M. l'Abbé Fleury est, dit-on, destinée à M. l'Abbé Adam,

dam, Secrétaire des Commandemens de
M. le Prince de Conti, & Traducteur
des Mémoires de Montecuculi.

XI. L'Auteur anonyme dont nous avons
parlé à la page 285. du I. tome de la Bi-
bliothèque, continue à donner ses Lettres
Critiques contre la traduction des Anti-
quitez de Denis d'Halicarnasse par le Pere
Le Jay. Il en a déjà paru cinq, qui ont
été successivement insérées dans les cinq
premiers mois du Mercure de cette an-
née. Le Traducteur a répondu aux deux
premières. L'Anonyme a commencé à
lui répliquer dans la 5. & se dispose à ne
pas le laisser sitôt en repos. Voilà une
guerre littéraire qui s'échauffe. Les Grecs
verront par eux-mêmes lequel des deux
a raison. La réponse du P. Le Jay, se
trouve chez Dupuis. C'est un in 12 de
113 pages, & s'il en faut croire Mr. de
Régéri qui en est l'approbateur, *elle fais-
oit clairement la faiblesse & l'injustice de la
prétendue critique, laquelle, ajoute-t-il, ne
peut diminuer en rien le mérite, la beauté,
& la fidélité de la nouvelle traduction.* Il
y va, comme on voit, de l'honneur de
l'anonyme de justifier sa censure. Il pro-
met aussi de le faire plus au long dès qu'il
aura achevé de proposer tout ce qu'il a
à dire contre la traduction.

XII. On trouve chez la Veuve Ma-
gieres l'Oraison funebre de Madame Darbess
Désirée d'Orléans qui fut prononcée le

18 du mois dernier dans l'Eglise de Laon par le P. Cathalan Jesuite

XIII. On a imprimé nouvellement trois pieces de Theatre, *La surprise de l'Amour*, Comedie en prose de Mr. Marivaux Auteur du Spectateur François. *Le Serdeau des Théâtres*, petite Comedie d'un seul acte, moitié prose & moitié Vaudevilles de la façon de Mr. Fuzelier, & *l'Antiochus*, Tragedie de Mr. l'Abbé Nadal. Nous pourrons parler de cette dernière pièce.

XIV. On a aussi imprimé le Discours latin que le P. Porée Professeur de Rhétorique au College de Louis le Grand y prononça au mois de Mars dernier sur la Majorité du Roi. Il meriteroit aussi bien que son Oraison Funebre de Louis XIV. que Monsieur Grenan employât quelques heures à l'examiner.

XV. Il paroît une lettre des sept Evêques Appellans au Roi, pour demander la cassation de l'Arrêt du Conseil qui ordonne la suppression de la Lettre qu'ils écrivirent il y a quelque tems au Pape. Ils ont aussi présenté au Roi une reponse à l'Instruction pastorale de Mr. de Bissi, laquelle est imprimée de même que la lettre. Ces deux Ouvrages sont parfaitement bien écrits, & nous en donnerions un extrait, si le Public n'étoit pas fatigué de ces contestations éternelles qui n'aboutissent à rien.

XVI.

XVI. Mr. de Boissy Auteur de l'Eleve de Terpsicore a présenté aux Comediens François une Comedie de cinq Actes en vers de la façon intitulée, *l'Impatient*, mais ils ne l'ont pas trouvée à leur gré & lui ont conseillé d'y faire quelques changemens.

XVII. Jaques Chevillard le fils Genealogiste a publié un *Dictionnaire Heraldique contenant les Armes, & Blasans, des Princes, Prélats & Grands Officiers de la Couronne & de la Maison du Roi, des Officiers de l'Épée, de la Robe, & des Finances, avec celles de plusieurs Maisons & Familles du Royaume existantes*. C'est un in 12. de 194. pages. Les armes sont représentées en taille-douce dans un ordre methodique. Il n'y a rien d'imprimé dans cet Ouvrage, tout y est gravé, & fort proprement, la lettre comme les figures.

XVIII. On trouve chez Claude Jombert, la suite du traité de la science qui est en Dieu, Ouvrage de Mr. de Moriniere, Greffier au Châtelet de Paris impr. en 1718. Nous nous contenterons de dire que la suite qui vient d'être imprimée, renferme un avertissement contre le système de Spinoza, une dissertation écrite à l'Auteur par Mr. de Croufaz Professeur en Philosophie & en Mathématique à Lauzanne, & la réponse de l'Auteur, où il sâche de résoudre les difficultez que Mr. de Croufaz lui avoit proposées. Cette suite est un 12. de 70 pages. Mr. de Moriniere

nier n'a gueres plus de trente ans, & n'en avoit que 27 lors qu'il publia son *Traité de la Conscience qui est en Dieu*. Il tâche d'y expliquer la préscience de Dieu, d'une manière qu'elle puisse se concilier avec notre liberté. Il y traite aussi des abus de la Rhetorique & de l'Eloquence, & il prétend que le système de Mr. Leibnitz touchant l'union de l'ame & du corps n'est pas soutenable.

XIX. On promet une *Histoire des Comtes Héraclaires de Champagne*, où les Mémoires de Mr. Bangier seront refutes en plusieurs endroits. On y joindra un abrégé de la vie des Hommes illustres qui sont nés à Troyes, parmi lesquels il y en a qui méritent d'être connus du Public, comme Urbain IV, Petrus Comestor, Mr. Pinbon, Passerat, Nicolas Camusat, &c.

XX. M. Gautier Ingenieur, & Inspecteur des grands Chemins, Ponts, & Chaussées du Royaume vient de mettre au jour, une *Bibliothèque des Philosophes, & des Savans anciens & modernes, avec les merveilles de la Nature, où l'on voit leurs opinions sur toutes sortes de Matières physiques, tous les systèmes qu'ils ont imaginés sur l'Univers & leurs plus belles sentences sur la Morale, avec les nouvelles découvertes des Astronomes*. A Paris chez André Caillean 1713. 2 vol. in 8. Cet Ouvrage n'est gueres qu'un froid réchauffé de ce qu'il y a de plus commun sur cette matière.

XXI. Le IV. volume des *Panegyriques de Ser-*

Seigneur de M. l'Abbé Begeault, dont nous avons annoncé l'impression à la page 248 du 1. Tome de cette Bibliothèque, paroit depuis peu. Il contient le Panegirique de St. Jacques le Majeur, & de St. Barthelemy, deux sermons sur les Fêtes de la Purification, & de l'Assomption de la Vierge, & quatre autres sermons de morale sur l'endormement du Carnaval, l'hypocrisie, les irreverences dans les Eglises, & le feu de l'Enfer.

L'Auteur auroit voulu parler de sa promesse, mais il a voulu sans doute dédommager le Public de son absence en lui donnant au 5. vol. de *Discours de Morale, de discours Académiques & de complimens & de lettres.* Ces deux volumes ont été imprimez à la fois, & ils se trouvent chez Nicolas Simon qui avoit aussi imprimé les trois premiers en 1711 & en 1717.

Les discours de Morale contenus dans le 5. volume, sont au nombre de quatre. Ils sont sur une prise d'habit, sur la réformation des vœux des Religieuses Ursulines de Sennieres en Languedoc; sur la benédiction d'un Mariage & sur l'obligation où sont les Chanoines de dire l'office, & la manière de s'en bien acquies.

Les discours Académiques consistent, 1. en un remerciement de l'Auteur à l'Académie Royale de Niemes, lorsqu'il y fut reçu. 2. en un compliment qu'il prononça dans l'Académie Française, au mois d'Octobre 1691, lors de l'Association de ces deux

deux Academies. 3. en une Harangue sur le renouvellement de l'Academie de Nîmes, qui devoit être prononcée en 1712, mais qui ne le fut pourtant pas, pour des raisons particulières. 4. en un discours où l'Auteur traite de la douceur de l'esprit suivant ces paroles de J. C. *Discite à me quia mitis sum*, & enfin en un autre discours qu'il fit à l'occasion de la disette de blé arrivée en 1709.

Les Compliments sont au nombre de six. Il y en a deux qui ont été faits à Mr. de la Parisiere Evêque de Nîmes, & les autres sont adressés à M. le Maréchal de Barwick, à Mr. le Marquis de Maillebois, Lieutenant General du Languedoc, à M. de Balville Intendant de cette Province, & à Mr. de Monclus Ingenieur de Nîmes. Mr. l'Abbé Begault y parle au nom de son Chapître qui l'avait choisi comme le plus propre à le représenter dignement dans ces occasions.

On trouve ensuite deux lettres, dont l'une en date du 19 Juin 1706. est sur la croix de St. Gervais, qui fit beaucoup de bruit en ce tems-là, par les miracles qu'on disoit qu'elle operoit, mais l'Auteur qui étoit sur les lieux n'en garentit aucun de vrai. Elle est écrite à peu près dans le même sens, que le Mandement public à cette occasion par Mr. Flechier & que l'on a inséré dans ses Oeuvres Posthumes. L'autre Lettre en date du 18. Fevrier 710. est sur la mort de Mr. Flechier

hier. Elle est adressée à Mr. de Basville Intendant du Languedoc. & c'est proprement une Oraison funebre en abrégé de ce fameux Prelat.

Comme on sera peut-être bien aise de savoir quels sont les sujets des Pieces contenues dans les trois premiers volumes de Mr. l'Abbé Begault, nous avons crû devoir les indiquer pour la satisfaction de ceux qui en seront curieux.

Premier volume. Les Panegiriques de St. Louis, de St. Augustin, de St. Thomas d'Aquin, de St. Joseph, de S. Charles Borromée, de S. Ignace de Lojola, de St. François Xavier, de St. Denis Apôtre de la France. Un Sermon pour le jour de l'Epiphanie & un autre Sermon sur les afflictions.

Deuxième volume. Trois Sermons sur les Misteres de la Passion, de la Resurrection, & de l'Ascension, trois autres Sermons sur les Fêtes de la Conception, de la Presentation & de l'Anonciation. Deux Sermons de Morale, l'un sur la Grace, & l'autre sur la Communion indigne, & trois Discours prononcés dans un Synode Diocesain à une vêtüre, & à une profession de Religieuse.

Troisième volume. Les Panegiriques de S. Roch, de St. Jean Baptiste, & de St. André, & les Sermons de la Nativité de J. C. de la Descente du St. Esprit, de la Nativité de la Vierge, du Jugement
T
géné-

général, de la Foi, de la Priere, & de la Parole de Dieu.

XXII. La Compagnie des Libraires vient de donner une 6. Edition du *Traité des Maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées*, corrigé par l'Auteur & augmenté de plusieurs nouvelles figures & d'un grand nombre d'observations singulieres, avec des aphorismes qui contiennent les principaux preceptes de l'art, par François Mauriceau ancien Prévôt des Chirurgiens de Paris 2 vol. in 4. Plus une troisième édition revûë corrigée & augmentée du *Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu & place des Créanciers*, où sont traitées les questions les plus étendues, & les plus difficiles de cette matiere, par M. Philippe Denuison Avocat en Parlement.

XXIII. On parle d'une belle & savante These de Monfr. Andry sur l'utilité des exercices du corps.

XXIV. Les Pensionnaires du College de Louis le grand representerent le 9. de Juin une Piece Comique de la façon du Pere Du Cerceau, sous le titre de *Théâtre ou le Riche imaginaire*. Le sujet en est tiré du chap. dernier du 12 livre d'Athenée.

XXV. On doit représenter au premier jour un Balet Heroique intitulé, *les Fêtes Greques & Romaines*. Les paroles sont de Mr. Fuzelier, & la Musique de Mr. de Blamont Sur-Intendant de la Musique de

de la Chambre du Roi. L'Auteur a pris ses sujets de l'Histoire.

XXVI. On a commencé à délivrer aux Souscripteurs la nouvelle Edition de l'Histoire de la Bible de Royaumont, in folio avec figures.

XXVII. On ne cesse point d'écrire contre l'Instruction Pastorale de Mr. le Cardinal de Bissi du 7. Juin 1722. au sujet de la Bulle Unigenitus. Outre la Dénonciation qui en a été faite au Précurseur General du Parlement de Paris, la consultation de l'Avocat du Parlement de Bourdeaux, & la réponse des sept Evêques appellans, il vient de paroître une autre *Démonstration* de ce même Ouvrage, adressée aux Evêques, aux Parlemens, aux Universités du Royaume & à tous les véritables François. C'est un in 4. de 94. pages sans nom de Ville, d'Auteur, ni d'Imprimeur. Les griefs dont on y charge Mr. de Bissi sont à peu près les mêmes que ceux de la première Dénonciation, mais on y entre dans un plus grand détail, & l'on y expose plus vivement les suites que l'on a à craindre de la doctrine anti-Gallicane de ce Cardinal. Le Dénonciateur invite tous les Etats, à donner dans une occasion si importante des marques distinguées de leur attachement aux maximes du Royaume & de leur dévouement à l'autorité légitime du Roi. Il épluche au long les sentimens de Mr. de Bissi, & il ne met rien en avant qui ne soit tiré de son Instruction; & du témoignage

ge de l'Eglise Universelle qui fut imprimé en 1718. & qu'on prétend avoir été publié & distribué par les soins de cette Eminence. La Dénonciation roule sur trois chefs principaux, le premier que Mr. de Biffi entassait les maximes de l'Eglise de France touchant l'acceptation des décrets des Papes; Le second, qu'il attaque l'autorité du Ministre public, le troisième qu'il sacrifie à la Puissance Romaine les droits mêmes les plus précieux de la coutume, & la sûreté du Prince. L'Auteur fait observer dans les préliminaires, qu'il y a déjà cinq années que Mr. de Biffi donne à la Patrie des preuves manifestes de son infidélité; qu'il appuie de son crédit une conspiration funeste qui se fortifie tous les jours, & qui fait ses efforts pour asservir l'Eglise & le Royaume de France à la puissance du Pape. De pareilles entreprises, ajoute-t-il, doivent être punies dès qu'elles sont connues, quand même la Cour Romaine nous menaceroit de sa disgrâce; le Roi n'a point des faveurs à attendre des Papes, qui valloient le sacrifice de nos Loix & de sa Couronne, & de quelque événement qu'on menace Sa Majesté, elle n'a rien à craindre si nous lui sommes fidèles, & si ceux qu'elle honore de sa confiance n'ont vraiment à cœur que ses intérêts. Il remarque encore, que si l'on a cru que les Intérêts du Roi demandoient un surcis à la condamnation de Mr. de Biffi, c'est que l'on n'a pas assez connu à quel point ce Cardinal étoit coupable. Il se promet qu'on en sera pleinement convain-

en par la lecture de sa Dénonciation. Après une foule de témoignages rapportés contre lui & extraits de ses œuvres, on tombe sur quelques écrits de Mr. l'Evêque de Soissons, & sur deux Ouvrages intitulés: *Traité sur l'obéissance due aux Bulles Domestiques emanées du St. Siege en forme de Loix & de Constitutions..... Réponse à un Vicaire general sur ces paroles, je ne prens point de parti*, & l'on raporte plusieurs passages de ces écrits, pour faire voir qu'ils contiennent la même doctrine que celle de Mr. de Billi. Le Dénonciateur s'attache ensuite à représenter ce que l'on a à craindre pour la Religion, pour l'Etat, & pour le Prince des maximes répandues dans tous ces Ouvrages. Il ne biaise point sur tout à faire remarquer sur ce dernier article, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les entreprises de la Cour de Rome. *Il n'en est pas, dit-il, de cette Cour, comme des autres Cours du Monde. Celles-ci se reconcilient souvent ensemble de bonne foi après des guerres très vives & très animées, elle font la paix & se désistent de leurs entreprises réciproques; mais la Cour de Rome ne fait jamais que des paix feintes, & ne se désiste jamais de rien. Elle ne poursuit pas toujours ses prétentions, parce qu'elle n'est pas toujours en état d'y réussir, mais elle est dans une attention continuelle pour en saisir les moindres occasions. Les intérêts des Princes changent, ceux de Rome ne changent point. La Domination Universelle est son unique*

que point de vûe, elle ne s'enécarte jamais & il n'y a point d'extrémitez auxquelles elle n'ose se porter pour y réussir, parce qu'elle couvre toutes ses entreprises du prétexte de la Religion. On allègue à ces propos ce qui s'est passé en Sicile sous le dernier Pontificat & tous récemment à Lucerne, & l'on observe, que si une contestation sur l'emprison de quelques sacs de pois & biches, ou un règlement de dot des Religieuses suffisent aux Romains pour en venir aux excommunications & à la dégradation de ceux qui sont revêtus de l'Autorité temporelle, il est aisé de concevoir comment de l'état le plus tranquille nous pouvons par une entreprise de Rome passer bien-tôt aux plus grands troubles.

Enfin le Dénoncateur conclut en invitant les Evêques à procéder à la censure des erreurs mentionnées dans les Ouvrages dénoncés, & à faire des remontrances au Roi sur les surprises qu'on a faites à la Religion: les Magistrats à ordonner que les Ouvrages soient lacérez & brulez par la main du bourreau, & leurs Auteurs contraints à se retracter & punis en outre selon la severité des Loix, l'énormité du crime, & la qualité des personnes: les Universitez à justifier par leurs Décrets doctrinaux, les condamnations juridiques de l'une & de l'autre Puissance, & à inspirer à leurs Elèves toute l'horreur quelles sentent elles mêmes pour de telles maximes: les *seules* Citoyens à applaudir à des décisions si respecta-

peñables, à les faire observer selon le degré de pouvoir dont ils sont revêtus dans l'Etat, à instruire leurs Disciples, leurs enfans, tous ceux qui leur sont unis des devoirs qu'ils sont obligés de remplir pour être de dignes enfans de l'Eglise, de bons Citoyens, des Sujets fidèles à leur Prince, & à leur apprendre pour cet effet à rejeter le poison de ces nouvelles dangereuses & à detester ces maximes schismatiques par lesquelles on essayoit de troubler la paix de l'Etat, & de leurs familles. Par ce concours unanime de tous les membres du Royaume, ajoute le Dénonciateur, la posterité apprendra, que si les loix de l'Eglise & de l'Etat n'ont jamais été attaquées avec plus de hardiesse, jamais aussi on n'a mieux su proportionner les marques du zèle & de l'indignation à l'énormité de l'attentat.

Il semble qu'après tant de dénunciations, l'Instruction Pastorale de Mr. le Cardinal de Bissy pouvoit difficilement éviter les flettrissures dont le Public effrayé demandoit qu'on la noircit : mais un Arrêt du Conseil en date du 23. Mai 1723. condamne les deux Ecrits anonimes, comme Libelles diffamatoires, calomnieux & remplis de déclamations fausses, téméraires, scandaleuses, injurieuses à la personne du Sieur Cardinal de Bissy, & même au Saint Siege & à l'Ordre Episcopal; séditieux, tendants à révolte, & contraires aux bonnes mœurs, & en conséquence ordonne

„ que lesdits Ecris, & tous les exemplai-
 „ res d'iceux demeureront supprimez. Fait
 „ Sa Majesté très-expresse défenses à
 „ toutes personnes de quelque qualité &
 „ condition qu'elles soient, de soutenir,
 „ garder ou distribuer lesdits Ecris, à
 „ peine d'être traités & punis comme sé-
 „ ditioneux & perturbateurs du repos pu-
 „ blic. Fait pareillement défenses aux
 „ Imprimeurs & Libraires d'imprimer,
 „ vendre ou débiter lesdits Ecris, à pei-
 „ ne de punition corporelle. Ordonne en
 „ outre Sa Majesté, qu'il sera procédé ex-
 „ traordinairement par les Commissaires
 „ de son Conseil, qui seront pour ce dé-
 „ putés, tant contre ceux qui ont com-
 „ posé, que contre ceux, qui ont impré-
 „ mé ou distribué lesdits Ecris, ou qui
 „ pourroient en imprimer ou distribuer
 „ de semblables à l'avenir, pour être les
 „ coupables punis suivant la rigueur des
 „ Ordonnances: auquel effet Sa Majesté
 „ en a interdit la connoissance à toutes les
 „ Cours & autres Juges, imposant sur ce
 „ silence à tous ses Procureurs Generaux
 „ euidites Cours. Et quant à l'Instruction
 „ Pastorale, l'Arrêt déclare que bien loin
 „ qu'elle contienne rien „ qui puisse don-
 „ ner le moindre fondement aux accusa-
 „ tions formées par lesdits Ecris, elle s'ex-
 „ plique au contraire en plusieurs endroits
 „ très-clairement pour les maximes les plus
 „ conformes aux droits de la Couronne,
 „ & aux Libertez de l'Eglise de France.

XXVIII. *Nouvelle Traduction de l'Histoire*
générale

générale d'Espagne de P. Jean de Mariana continuée depuis le Règne de Ferdinand le Catholique jusqu'à présent, & enrichie d'un Commentaire Historique, Critique, Géographique & Politique, composé sur des Actes Originaux, sur les Ouvrages des meilleurs Auteurs, tant Anciens, que Modernes, notamment sur les savantes Remarques de Mr. l'Abbé de Lengua, dans laquelle on voit la véritable Époque de l'invasion des Maures, le rétablissement de la Chronologie & l'établissement des diverses Dynasties qui ont partagé la Domination de l'Espagne pendant plusieurs Siècles, selon le sentiment d'Hudorus Pacensis, & des plus célèbres Historiens Grecs, Latins, Espagnols & Arabes: avec trente-deux Cartes, les Portraits de tous les Rois dont on écrit l'Histoire, ceux de tous les Grands Hommes qui se sont distingués en Espagne dans la Profession des Armes, dans le Gouvernement, dans les Sciences & dans les Arts, & un grand nombre de Médailles & d'Inscriptions. Par Mr l'Abbé de Vayrac x vol. in 4. par souscription.

Il y a long-tems que l'on attend cet Ouvrage. Mr. l'Abbé de Vayrac l'a entrepris par ordre du Roi d'Espagne à présent régnant, & la connoissance profonde qu'il a de la Langue Espagnole & des affaires de cette Nation le met en état de l'exécuter mieux que personne. Le programme de la souscription est écrit avec beaucoup de bon sens, & l'on y voit regner d'un bout à l'autre tant de

candeur & de désintéressement, qu'il est permis de se prévenir là-dessus en faveur de son travail.

Mr. de Vayras rapporte d'abord tous les jugemens que l'on a fait de son Original, & après les avoir mûrement pesés, il en conclut que l'Histoire de Mariana est également utile & défectueuse. *Utile*, en ce qu'elle est bien écrite, que le style en est beau, noble, élégant, énergique, & qu'il peut être proposé pour modèle à ceux qui veulent écrire dans le genre historique: qu'elle est concise quand il le faut, étendue lorsque le sujet le demande: qu'elle est remplie de traits vifs qui caractérisent les objets, & qui représentent les événemens d'une manière si sensible, que le Lecteur semble en avoir été le témoin oculaire, tant son imagination en est frappée. *Défectueuse*, en ce qu'elle renverse entièrement la Chronologie pendant près de treize cens ans; qu'elle est pleine de fables & de faits indignes de la majesté de son objet, qui occupent la place d'une infinité de faits absolument nécessaires pour avoir une connoissance parfaite de l'établissement de la Monarchie Espagnole, de ses progrès, de ses revolutions, de son Gouvernement: qu'elle confond l'ordre des Dynasties: qu'elle défigure entièrement l'ancienne Géographie: qu'elle contient des Maximes qui in-

fol-

22 fultent divers Potentats de l'Europe,
 23 & qui blessent les Droits sacrez de la
 24 Couronne de France. En un mot, M.
 25 l'Abbé de Vayrac établit pour princi-
 26 pe incontestable, que cette Histoire est
 27 un de ces Livres fondamentaux de Bi-
 28 bliothèque dont on ne peut gueres se
 29 passer, mais qu'elle a absolument be-
 30 soin d'un Commentaire qui en corrige
 31 les défauts & qui supplée à ce qui y
 32 manque.

Il faut donc, pour rendre l'Histoire de
 Mariana aussi utile qu'elle peut l'être,
 restituer la Chronologie, & fixer sur tout
 l'Epoque de l'invasion des Maures, d'où
 dépendent la plupart des Epoques sui-
 vantes; autoriser par des témoignages au-
 thentiques ce que l'Auteur a dit de vrai,
 réfuter certains faits apocryphes que Ma-
 riana trop prévenu en faveur de sa Na-
 tion a avancé trop légèrement, montrer
 la fausseté ridicules de quelques autres,
 dont son peu de Critique ne lui a permis
 de s'appercevoir. Enfin, il faut débrouil-
 ler l'Ancienne Geographie qu'il a si bien al-
 terée, qu'il est impossible de s'y mécon-
 noître: & voilà ce que Mr. l'Abbé de
 Vayrac promet. Il s'engage encore à
 donner l'Histoire de tous les Conciles qui
 ont été tenus en Espagne, comme faisant
 une partie essentielle du Gouvernement
 Politique pendant plusieurs siècles: Celle
 des Ordres Militaires, des Traitez de
 Paix & des Etablissmens faits par les Rois
 Car

Catholiques tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Monde. Il y joindra la vie des Rois qui ont régné en Espagne depuis Ferdinand le Catholique où Mariana a fini, jusqu'à Philippe V. inclusivement. Enfin, il enrichira son Ouvrage de trente-deux Cartes Geographiques qui nous représenteront d'un coup d'œil tous les Etats différens où l'Espagne s'est trouvée.

Mr. l'Abbé de Vayrac avoué qu'il se servira utilement des notes de Mr. l'Abbé de Longuerue sur *Isidorus Pacensis*, & sur plusieurs Historiens Arabes qui ont traité des affaires d'Espagne. Cet avertissement ne contribuera pas peu à faire acheter le nouveau Mariana à ceux qui connoissent l'étendue des lumières de ce sçavant homme; encore plus fameux par la facilité à communiquer aux gens de lettres ce qui peut leur être de quelque secours, que par la profondeur même de ses recherches. Mais comme l'on a malicieusement répandu dans le Public, que que Mr. l'Abbé de Longuerue avoit brûlé l'original de ses remarques, & qu'ainsi Mr. l'Abbé de Vayrac ne pouvoit pas en profiter, celui-ci soutient que ce fait est démonstrativement faux. Mr. l'Abbé de Longuerue a actuellement cet original entre les mains, & même il consent que son Discours Préliminaire serve de Préface à l'Édition Françoisse du Mariana. Indépendamment de l'Original de ses Remarques, Mr. l'Abbé de Vayrac pouvoit également

en

en faire usage, puisqu'il les tient de feu Mr. le Marquis de Mondejar, (Grand d'Espagne, & l'un des plus grands Historiens que le dernier siècle ait produits. Mr. l'Abbé de Longuerue lui en avoit envoyé une copie en 1703. par le ministère de Mr. l'Abbé le Grand, alors Secrétaire de Mr. l'Abbé d'Estrées, auquel Mr. le Marquis de Mondejar fit voir comme au Traducteur, une Critique de Mariana qui contenoit 2. vol. in folio.

Il ne reste rien à desirer, si ce n'est, que l'élégance de la traduction de Mariana réponde à l'exactitude des notes dont elle sera accompagnée. Il seroit fâcheux d'être obligé d'avoir recours en même tems au texte Latin, & au Commentaire François. Plusieurs raisons nous obligent à faire ce souhait. Mariana a été jusqu'ici si malheureux en Traducteur François, qu'il est permis d'avoir quelque crainte. Celui dont on annonça la traduction l'année dernière * en V. vol. in 4. s'est décrit lui-même en donnant un essai de sa Version: & quant à celle de Mr. Rou qui est entre les mains de quelques Libraires de la Haye, ses autres Ouvrages nous mettent en droit de présumer que l'on n'achetara gueres son Mariana que pour les Remarques & les Cartes Chronologiques qu'il y a ajoutées. C'étoit là le fort de Mr. Rou, & chacun a le sien.

Les

* Dans les Mémoires Historiques & Critiques de Décembre p. 70. 71.

Les conditions que les Libraires du *Marianum* de Mr. l'Abbé du Vayrac proposent aux Souscripteurs sont de payer quarante-vingt livres pour le petit papier & cent vingt pour le grand en deux termes. Ceux qui n'auront point souscrits n'auront les exemplaires du petit papier qu'à cent quinze livres & ceux du grand qu'à cent soixante. Tout l'Ouvrage sera fini dans deux ans à compter du 1 Avril de celle ou nous sommes, mais on delivrera les V premiers volumes aussitôt qu'ils seront achevez. Les Souscriptions seront fermées le dernier de Septembre prochain.

On pourra souscrire chez les principaux Libraires des Pays Etrangers, & à Paris, chez Michel Etienne David, André Cailleau, Antonin des Hayes, Charles Hochereau, Christophe David & André Morin.

XXVIII. Nous avons perdu un de ces illustres Citoyens à qui Rome eut autrefois élevé des Statues, & qu'elle eut été déterrer dans l'espece d'obscurité où il a vécu, pour lui confier les premiers emplois dont il ne se fut certainement servi que pour rendre les Peuples heureux. C'est Nicolas de la Mare, Doyen des Commissaires du Châtelet, mort le 15. d'Avril de cette année, âgé d'environ 82 ans. Pendant près de quarante ans qu'il a exercé cet emploi, il fut toujours chargé des commissions les plus importantes, & surtout, de celles qui concernoient le service

se du Roi & le bien de l'Etat. Il s'en acquitta avec tant de zele & de désintéressement, que dans une audience qu'il eut du feu Roi Louis XIV., Sa Majesté eut la bonté de lui en marquer sa satisfaction en ces termes. *Je n'ai jamais été servi avec plus d'exactitude, & de diligence: je m'en souviendrai.* Je sai que votre dévouement vous met au dessus de la fortune, mais je dois en avoir soin. En effet, le Roi lui donna peu après l'Intendance de la Maison de Mr. le Comte de Vermandois, & cette récompense n'ayant pas été de durée par la mort de ce jeune Prince, Mr. de la Mare fut gratifié en 1684 d'une pension de mille francs, que l'on augmenta l'année suivante d'une pareille somme.

Malgré les occupations pénibles de sa charge, Mr. de la Mare trouva du tems pour travailler à un Ouvrage d'un travail immense, dont les recherches sembloient demander un homme qui en fit son objet. Aussi n'avons nous que les trois premiers volumes de son *Traité de la Police*. Les deux premiers ont été imprimez à Paris in fol. l'un en 1705. & l'autre en 1710. Le troisieme parut l'année dernière & l'on y a joint quelques additions aux précédens, que l'on a aussi distribuées à part. On assure que le IV. volume est actuellement sous presse, & qu'il sera suivi d'un V. auquel l'Auteur a mis la dernière main.

Le *Traité de la Police* a eu le succès qu'il est

est intangible au chef d'œuvre. Car il l'est en son genre, & en général, c'est un des plus utiles & des plus curieux Ouvrages qui aient paru depuis la renaissance des Lettres. Mr. de la Mare y remonte à ce que l'Antiquité nous a laissé de plus certain sur cette matière, & le détail où il entre sur la Police des Hebreux, des Grecs, & des Romains le conduisant insensiblement à ce qui s'observe parmi nous, il ne laisse pas échapper le moindre de nos usages sans en découvrir l'origine & les progrès. Convenons pourtant que le *Traité de la Police* est moins admirable par les faits intéressans dont l'a rempli M. de la Mare, que par cette foule de vues justes & équitables qu'il y a répandues, & qui vont toutes à rendre la France aussi florissante par une observation exacte des loix, qu'elle l'est par la puissance.

Mr. Dagesseau, aujourd'hui Chancelier de France, Mr. le premier Président du Parlement de Paris, Mr. Joli de Fleury, alors Avocat General, connurent si bien l'utilité de cet Ouvrage, qu'ils crurent devoir employer leur crédit auprès du Roi pour procurer à l'Auteur une récompense proportionnée à son travail. On venoit d'augmenter le prix des places aux Spectacles au profit de l'Hotel-Dieu. On mit cette clause, qu'il seroit annuellement prélevé une certaine somme sur le fonds provenant de cette taxe, jusqu'à la con-

cur.

currency de cent mille écus en faveur de Mr. de la Mare. Nous rapportons cette circonstance sur ce qu'on nous a marqué qu'elle se trouvoit ainsi dans un *Memoire* que les Auteurs du *Mercur* de Paris ont adopté. Ne seroit-ce point une faute d'impression ? Le *Traité de la Police* méritoit bien cette récompense ; mais quelque bon que soit un Ouvrage, on ne le paye guère une telle somme. Quoique il en soit le *Traité* dont il s'agit devoit moins procurer de l'argent à Mr. de la Mare que des postes qui l'eussent mis à portée de faire usage des talens & des sentimens d'honneur & de dévouement que l'on avoit reconnus en lui.

XXIX. Les deux Religieux Benedictins de l'Abbaye de St. Germain des Prez, qui travaillent à l'Histoire du Languedoc, sont partis depuis quelque temps pour aller faire des recherches dans la Chambre des Comptes de Montpellier, & dans les autres Archives de cette Province. Ils ont fait imprimer avant leur départ de Paris un *Mémoire* adressé aux Etats du Languedoc, dans lequel ils rendent compte des découvertes qu'ils ont faites de plusieurs titres considérables dans le trésor des Chartres du Roi, dans la Chambre des Comptes de Paris, & dans les principales Bibliothèques de cette Ville, celles que celles de Saint Germain des Prez, & de Mr. Colbert, Seguier, Boucard, & le Nain. Ils exposent aussi dans ce mé-

moire la nature des Pièces qu'ils ont recueillies, & ils font eſperer qu'avec cette ample moisſon il feront en état de donner une Hiſtoire complete, ſuivie & bien prouvée depuis les Marquis de Gothie, & Ducs de Septimanie juſqu'à nos jours, car pour ce qui eſt des tems plus reculez, ils conviennent qu'ils ne pourront alleguer d'autre témoignage que ceux des Auteurs Contemporains qui ſont imprimez ou qu'ils pourront tirer des anciens Monuments qui ſubſiſtent encore dans la Province, comme les Medailles & les Inſcriptions. C'eſt depuis 1714. que les Benedictins ont été choiſis pour travailler à cette Hiſtoire. Les PP. Marcland & Boyer y ont les premiers donné leurs ſoins pendant quatre ou cinq années, mais leur âge, & leurs emplois ne leur ayant pas permis de les continuer, on leur a ſubſtitué les PP. Devic & Vaiſſeuſe, qui y travaillent preſentement. Ils ſont gens d'eſprit, habiles, laborieux, & l'on ne doute point qu'ils ne ſe tirent à leur honneur, & à la ſatisfaction du Public de cette grande & pénible entrepriſe, pour laquelle ils ont annuellement une gratification de mille livres.

XXX. M. de Servies, Auteur de l'*Hiſtoire des Imperatrices Romaines*, travaille aux *Vies des hommes illuſtres du Languedoc* dans quelque eſpece de merite que ce ſoit. Son Ouvrage ne paroitra pas tout à la fois, mais par tomes diſtincts, qu'il fera ſuivre ſucceſſivement.

ment. Il compte de faire paroître dans moins d'un an le premier volume qui contiendra l'Histoire de Domitius Afer, Orateur de Nîmes; de Varon Poëte de Narbonne; d'Antonius Primus, surnommé Becco, General des Troupes Romaines sous Vespasien, natif de Toulouse; de St. Sebastien de Narbonne; de l'Empereur Carus aussi de Narbonne, &c.

XXXI. Mr. de Veze, *Ancien Receveur des Gabelles de Montpellier*, a entrepris l'*Histoire Littéraire* de cette même Province: son projet est de la diviser en deux parties, dans l'une desquelles il traitera de tous les Colleges qui ont été établis dans le Languedoc, des Academies que les Protestants y ont eues; des célèbres Universitez de Toulouse & de Montpellier. & de chacune des Facultez qui les composent; des anciens Jeux Floraux de Toulouse & de leur érection en Academie avec tout ce qui s'y est passé de plus considérable jusqu'à nos jours; de l'Academie Royale de Nîmes; de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & de toutes les autres Academies qu'il y a eues en differens tems dans quelques Villes de cette Province, sans être autorisées par Lettres patentes; des Ecoles ou Universitez que les Juifs ont eues anciennement à Narbonne, à Beziers, & à Lunel; Des principales Bibliothèques, des Manuscrits soit Anciens soit Modernes que l'on y conserve, ou que les particuliers ont en

en leur pouvoir. Toutes ces matieres ne seront point traitées superficiellement : l'Auteur promet de les prendre dans leur origine, & de suivre pié à pié, autant qu'il se pourra jusqu'au tems de leur destruction celles qui ne subsistent plus & jusqu'à nos jours celles qui subsistent encore. Il fera aussi mention des Regens, des Professeurs, & des Academiciens qui se sont distingués par leurs Ouvrages, soit qu'ils aient été étrangers ou Languedociens.

L'autre partie contiendra l'Histoire de la Vie & des Ouvrages que le Languedoc a produits dans quelque sorte de littérature que ce puisse être. Leurs articles ne seront pas disposés par ordre alphabetique, mais chronologiquement, par où l'on pourra voir le progres des sciences dans chaque siecle, outre que cet ordre est bien plus naturel, & qu'il en resultera d'ailleurs une variété qui repandra un grand agrément dans l'Ouvrage. Il n'y sera fait au surplus aucune exception de personnes : on y verra les petits comme les grands Auteurs, les Protestants comme les Catholiques, placez chacun suivant son rang, c'est-à-dire à l'année de leur mort, lors qu'on en aura eu connoissance, ou au tems qu'ils ont écrit. Les Auteurs vivans y auront aussi leur place, & les articles des uns & des autres seront plus ou moins longs selon que leur vie aura été plus ou moins longue, & que le nombre de leurs Ou-

vrages sera plus ou moins grand. Voilà en gros quel est le plan que Mr. de Vaze s'est proposé. Cette seconde partie est beaucoup plus avancée que la première, & l'Auteur pourra bien, par cette raison commencer par celle-là. On ne sauroit assez louer les soins infinis qu'il lui a fallu se donner pour acquérir des mémoires suffisans, les difficultés qu'il a eu à essuyer dans ses recherches de la part de ceux mêmes qui devoient être les plus vifs à donner les éclaircissements dont il a besoin, & que les livres ne peuvent fournir: ce qui auroit dû le rebouter cent fois, s'il n'avoit pas tant à cœur de faire connoître les Hommes Illustres de sa Province. Le Public peut juger de son travail en ce qu'il est parvenu par ses seules lectures à découvrir près de deux mille *Auteurs*, & il seroit bientôt en état de mettre la dernière main à tous ces articles, s'il plaisoit à un grand nombre de ceux auxquels il s'est adressé, de lui fournir les éclaircissements qu'il leur a demandés sur plusieurs de leurs Compatriotes. Il est honteux que des gens de Lettres refusent à des Confrères les secours qu'ils pourroient se donner mutuellement: mais cette impolitesse qui se met à la mode n'empêchera pas Mr. de Vaze de fournir sur chaque Auteur ce que l'on en peut dire de plus certain & de plus curieux. Nous pouvons parler ainsi de cet Ouvrage dont nous avons vu plusieurs articles parfaitement bien étoffés, & dans lesquels on

ne trouve pas moins de discernement que de travail. C'est tout ce qu'il faut dans les Livres d'Histoire Litteraire.

D' A L E T H.

Jacques Maboul Evêque d'Aleth mourut ici le 21. de Mai. Il étoit Parisien, d'une Famille ancienne & distinguée dans la Robe, fils, frere & oncle de Maitres des Requêtes. Après avoir rempli longtemps les fonctions de grand Vicaire sous M. de la Poype Evêque de Poitiers, il fut nommé Evêque en 1708. Mr. le Duc d'Orleans le chargea en 1716. de travailler à l'accommodement de la grande affaire de la Constitution, & ce Prélat publia à cette occasion deux Mémoires dont il est fait mention dans les Nouvelles Litteraires de la Haye des Mois d'Avril & de Mai de la même année.

Nous trouvons encore qu'il a prononcé & fait imprimer sept Oraisons Funebres qui justifient bien son habileté dans ce genre d'écrire. Voici leurs titres,

1. *Oraison funebre de Michel Le Tellier, Chancelier de France.* Imprimé à Paris 1686. in 4.
2. *De Dame Marie François de Lenay de Lafignon, première Prieure perpetuelle des Religieuses de Notre Dame de St. Sauveur de Puyberland en Poitou, prononcée dans l'Eglise de Puyberland le 18. Juillet 1708. & imp. la même année.*
3. *De Louise Hollandine Palatine de Bavière, Princesse Electorale, Abbessé de Murbais-*
son,

3. *son*, prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de Maubuisson le 22. Août 1709. & imprimée à Paris la même année chez Simart in 4. & in 12.
4. *De Louis Dauphin de France*, prononcée dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Montpellier au service que les Etats de Languedoc y firent faire le 16 Janvier 1712. & imprimée dans la même Ville par J. Marcel in 4. pp. 26.
5. *Autre Oraison Funebre du même Prince & de Marie Adelaïde de Savoye son Eponse*, prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye de St. Denis & imprimée à Paris in 4. la même année pp. 38.
6. *De Louis XIV.* prononcée dans l'Eglise de Notre Dame de Paris le 28. Novembre 1725. & imprimée à Paris in 4. chez François Fournier. pp. 39.
7. *De Charles le Goux de la Berchere Archevêque de Narbonne*, prononcée dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Montpellier en présence des Etats Généraux de la Province le 23. Janvier 1720. & imprimée dans la même Ville in 4.

DE TOULOUSE.

On a imprimé ici deux nouveaux Livres, dont nous pourrons parler dans le Journal prochain.

Histoire du St. Snaire de N. S. J. C. gardé dans l'Eglise des Peres Augustins de la Ville de Carcassonne, avec une pratique devote

pour l'honorer. Par un Religieux Augustin. A Toulouse chez G. Robert Maître ès Arts & Imprimeur in 12. pp. 117, compris quelques titres & actes pour servir de preuves à cette Histoire.

Recueil de plusieurs Pièces d'Eloquence & de Poësie présentées à l'Academie des Jeux Floraux pour les prix de l'année 1723. avec les discours prononcez cette année en plusieurs occasions par différens Académiciens. A Toulouse chez Claude Gilles Le Camus. 8. pp. 232.

DE CAHORS.

Les Religieux de Notre-Dame de la Merci de l'ancienne Province de France ont été maintenus dans la possession d'une Chaire de Théologie dans l'Université de cette Ville, laquelle leur étoit contestée par les autres Professeurs de cette Faculté, quoi qu'elle eût été assurée de tems immémorial à leur Ordre. Cette affaire traînoit depuis près d'un siècle, & après avoir été pleinement discutée, elle avoit été enfin jugée en faveur de ces Pères par Arrêt contradictoire du Parlement de Toulouse du 26. Juin 1720. mais leurs Parties s'étant adressées à Mr. le Chancelier, & ensuite à M. le Garde des Sceaux, pour en empêcher l'exécution, elles ont été déboutées de leurs prétentions, & il a été décidé par le Conseil, que l'Arrêt du Parlement de Toulouse auroit son effet.

C'est

C'est ce que nous aprenons d'une Lettre adressée au R. P. Durand, Procureur General de cet Ordre, par le Secretaire de Mr. le Garde des Sceaux, dont voici la teneur. *Mgr. le Garde des Sceaux a rendu compte au Roi, mon Reverend Pere, de l'affaire concernant la V. Chaire de Theologie qui appartient à votre Ordre dans l'Université de Cahors. Sa Majesté a approuvé & confirmé l'Arrêt du Parlement de Toulouse qui vous y a maintenu. Je suis, &c.*

DE LA HAYE.

Nous étions mal informez lorsque nous avons dit dans nos précédentes Nouvelles, que Mr. de Voltaire avoit emporté avec lui en France le Manuscrit de son Poëme. Il l'a laissé au Sr. Le Vier, qui le fait imprimer actuellement.

Les Freres Vaillant & Prévôt ont sous Presse, 1. *Le Mentor*. C'est une traduction de l'Anglois de Mr. Addison ; il est à croire que cet Ouvrage sera aussi-bien reçu que tous ceux de cet Ecrivain qui ont déjà paru en notre Langue. 2. *Pensées libres sur la Religion* : le prompt débit de la première édition de ce Livre a obligé les Libraires d'en donner promptement une seconde. Les traits vifs & satiriques que l'Auteur y a lancez contre le Clergé & la superstition le feront toujours lire avec plaisir. 3. *La Mere Chrétienne* : le sujet est édifiant & l'Auteur a eu de bonnes vues, cela suffit. 4. *L'Histoire*

Suite de Christianisme dans les Indes en deux volumes in 8. Nous donnerons un long extrait de cet Ouvrage rempli de recherches aussi savantes que singulières. Mr. de la Croze y développe des mystères intéressans sur la conduite de ces séléz Religieux qui appauvrissent plus de Négocians en ces Pays-là qu'ils ne convertissent d'Infidèles, & qui y amassent plus de biens qu'ils ne gagnent d'âmes.

Pierre Gosse donnera dans peu *l'Histoire de la Philosophie Payenne* en deux volumes in 8. On y verra l'origine de bien des opinions que l'on croit plus récentes, & dont nos Docteurs ignorent parfaitement la source. 2. *Un Voyage de France, d'Italie, de Grèce, d'Égypte & de Suisse*. L'Auteur se pique moins de raconter des choses extraordinaires que d'être sincère: & ce qu'il dit sur les Missionnaires & sur les Consuls montre un homme revenu des préjugés. Il y a sur tout une conversation intéressante avec les Abrahamites: elle donnera lieu à quelques réflexions dans l'extrait que nous préparons de cet Ouvrage aussi légèrement écrit que l'on en ait vu depuis long-tems. 3. *Réutation du Traité de Mr. Huet*: nous avons déjà annoncé cette critique.

Le Je ne sai quoi nous produira le *Gallimatias*: ce sera apparemment un digne fils d'un tel père.

Mr. Albert Henri de Sallengre né à la Haye en 1694. y est mort le 27. de Juillet
des

dernier. C'est une perte pour la République des Lettres qu'il auroit enrichie de plusieurs Ouvrages curieux pour la Hollande, à qui ses conseils eussent pu être utiles lors qu'il se seroit trouvé dans les postes que son mérite lui eût procurés; enfin pour ses Amis qu'il avoit eu le secret de s'attacher par toutes les belles qualités qui peuvent rendre une liaison douce & aimable. Il étoit fils de Mr. Albert Henri de Sallengre, en dernier lieu Receveur général des droits d'entrée & de péage de Lille, Douai, Tournai, Ipres &c. & de Dame..... Rotgans sœur du célèbre Poste Hollandois de ce nom, & alliée aux meilleures familles d'Amsterdam, comme les Outshoorns, les Bas, les Huidecopers, & autres. De plusieurs enfans qu'ils ont eue de leur mariage, il ne leur reste maintenant qu'une fille mariée à Mylord Withworth Plénipotentiaire d'Angleterre au Congrès de Cambrai. Après avoir fait d'excellentes études domestiques M. de Sallengre fut envoyé à l'Université de Leyde, où il étudia en Philosophie sous Mr. Bernard: il entreprit ensuite son cours de droit, au bout duquel il se fit recevoir Avocat à la Cour d'Hollande.

La Paix d'Utrecht ayant rétabli le Commerce, Mr. de Sallengre fit un tour à Paris, & dans un âge où l'on n'aime ordinairement que les plaisirs, dans un séjour qui en présente de toutes les sortes, il ne songea qu'à visiter les plus fameuses Biblio-

Bibliothèques, à voir les Savans & à profiter de leurs lumières. Ceux qu'il connoit le plus familièrement font Mr. l'Abbé de Longuerue, Mr. l'Abbé Fragulier, Mr. Baluze, Mr. de la Monnoie, Mr. Rémond, & le Pere Corroier l'un des Bibliothécaires de Sec. Geneviève. Ces Messieurs ont toujours conservé pour lui beaucoup d'estime & d'amitié. De retour en Hollande, il fut fait Conseiller de Madame la Princesse de Nassau-Orange & ensuite nommé à la charge de Commissaire des Finances de la Généralité.

Il fit cette même année-là (1717) un second Voyage en France d'où il passa en Angleterre en 1719. & y fut reçu membre de la Société Royale: enfin au commencement de cette année 1723. il alla voir à Cambrai Mylord Withworth & Miledison épouse qu'il aimoit tendrement, il y fortifia les connoissances qu'il avoit acquises dans les intérêts des Princes, & dont il est à croire qu'il eût bien-tôt fait usage dans quelque poste considérable, si la petite verole qu'il gagna en Gueldres ne l'eût enlevé quelques jours après son retour à la Haye.

Quoique Mr. de Sallengre soit mort à la fleur de son âge & que plusieurs occupations différentes l'eussent souvent arraché de son cabinet, il n'a pas laissé de trouver le tems de donner plusieurs bons Ouvrages.

Il a eu part au premier volume du *Journal*

vet Littéraire, & il a été pendant long-temps l'ame de la Compagnie qui en avoit soin. Il publia en 1713. une Lettre sur la longueur des Sermons, qui mérite d'être lue: Mr. de Cruyningen intime ami de l'Auteur, & à qui nous devons les mémoires sur lesquels nous avons composé cet éloge, l'a traduit en Hollandois, & on en a fait deux éditions en cette langue.

Mr. de Salengre n'a jamais regardé que comme un badinage *l'Eloge de L'Hérault* qu'il publia en 1714. & qui a aussi été traduit en Hollandois & imprimé à Leyde en 1715.

L'Histoire de Pierre de Montmaur Professeur Royal en Langue Gréque, attiré à Mr. de Salengre beaucoup de louanges de la part des Journalistes; elle parut en 1715. en deux vol. in 8.. Il commença la même année ses Mémoires de Littérature, dont nous aurons occasion de parler un jour amplement dans l'Histoire des Journaux.

Il fit revivre en 1716. le fameux *Commentaire de Meziriac sur les Herolmes d'Qvide*: cet Ouvrage étoit extrêmement rare, & il seroit à souhaiter que Monfr. de Salengre eût exécuté le dessein qu'il avoit formé, de faire réimprimer un certain nombre de Livres qui se trouvent difficilement. Il auroit sans doute observé la méthode qu'il a suivie dans son édition de Meziriac, & des *Poësies de Mr. de la Moignon*, de mettre à la tête de bons discours sur les Auteurs dont il publioit les Ouvrages.

Mais ce qui a fait le plus d'honneur à Mr. de Sallengre, c'est son *Supplément au Trésor des Antiquités Romaines de Grævius*. Il n'a fait entrer dans les trois volumes qui ont déjà paru que des Pièces utiles, & que l'on avoit de la peine à recouvrer : les Préfaces dont il a accompagné chaque Tome de ce Recueil méritent d'être lues avec attention. Il a laissé au Sr. Gosse de quoi faire un quatrième volume.

Enfin Mr. de Sallengre nous eût donné s'il avoit vécu une *Histoire Latine de la République de Hollande*, depuis la trêve de 1609. jusqu'à nos jours. Il y en a même quelques feuilles imprimées.

D'AMSTERDAM.

L'*Histoire de la Constitution Unigenitus* paroît enfin en un volume in 4. ou en v. in 12. c'est proprement la Préface des Hexaples que l'on a augmentée : nous en parlerons dans la suite.

L'Honoré & Châtelain débitent leur édition du *Théâtre de la Foire*, imprimé à Paris en 1719. en 3 vol. in 12. Ils donneront bien-tôt le *Traité du Beau* par Monsieur Crouzas : cet Ouvrage sera considérablement augmenté. Ils continuent l'impression du second volume de l'*Histoire des Provinces-Unies*, de Mr. Le Clerc.

Le second volume des *Solitaires en belle maniere* est rempli d'historiettes divertissantes, & cette lecture peut amuser assez agréablement.

blement ceux qui aiment les livres de cette espèce.

Le cinquième volume de *la Bibliothèque Germanique* paroît aussi depuis quelques jours. Il est beaucoup mieux étoffé que le précédent, ce qui fait espérer au Public que ce Journal prendra vigueur, peu à peu. Les gens de Lettres doivent le souhaiter, puisque ce n'est gueres que par-là qu'ils peuvent apprendre l'état de la littérature de l'Allemagne & des Pays Septentrionaux.

Au reste, Mr. Camusat n'a pas été peu surpris de s'y voir nommé comme Auteur de la *Bibliothèque Francoise*, & accusé d'avoir traité Mr. Lefant d'Auteur du *Bas Etage*. Il ne désavouë pas qu'il a quelque part à ce Journal, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit tout entier de lui, & quand même cela seroit, Monfr. Lefant, ou plutôt ceux qui ont bâti la transition qui lie l'extrait du *Preservatif* aux réflexions de cet Ecrivain, auroient pu faire attention qu'il n'est pas permis de démasquer un homme qui peut avoir des raisons pour se cacher. C'est une règle que Monsieur Baillet a posée, & qui est établie sur des Principes si équitables, que l'on ne s'en doit jamais écarter. Il semble même que MM. les Auteurs de la *Bibliothèque Germanique* auroient dû en user ainsi envers Mr. Camusat, puisqu'ayant eu occasion de parler d'eux, il avoit évité avec soin de les nommer,

sur, quoiqu'il les connaît parfaitement.

Mais quoique ce sujet de plainte soit très légitime, Monsieur Capot ne l'auroit pas relevé, si les Auteurs de la Bibliothèque Germanique ne lui en eussent donné un autre qui le touche davantage, & qu'il ne peut pas dissimuler. Ces Messieurs l'accusent d'avoir dit que Mr. Lefant est un *Ecrivain de Bas Esprit*, quoiqu'il ne se soit jamais oublié jusque-là; mais ils n'ont pas voulu sans doute faire attention à la suite naturelle de la phrase, où l'on se exclame formellement cet habile Ministre, en même temps que l'on témoigne de la douleur de ce qu'il est sorti des bornes de la modération ordinaire, ce qui ne veut dire autre chose, si ce n'est que Mr. Lefant a employé dans son *Préservatif* contre la réunion avec le Siège de Rome, des termes, & des vœux qu'il avoit eu devoir épargner aux Catholiques Romains dans son *Histoire du Concile de Constance*, où cependant il se montre bon Protestant. Ceux qui tirent ces deux Ouvrages ne peuvent en disconvenir, & nous nous offrons à le justifier, pour peu que l'on insiste encore là-dessus.



T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

A R T I C L E I.

- L** E T T R E à Mr. L'Abbé Houtteville page
163-167.
- II. *Histoire de la Medecine &c. par Mr. le C
Clerc, 167-186*
- III. *Histoire de la vie de Mr. de Fenelon, 187-
209.*
- IV. *Dissertation sur l'Arc de Triomphe d'O-
range, par Mr. Guib, 210-225.*
- V. *Les Oeuvres de F. Villon &c, 226-236.*
- VI. *Lettres en vers sur la mort des Macati
&c. 237-240.*
- VII. *L'Homme Universel de Gracian, &c:
241-246.*
- VIII. *Le Je ne sai Quoi, &c. 246-251.*
- IX. *Histoire de l'Institut de Bologne de par
Mr. de Limiers, 251-260.*
- X. *Première Lettre sur Ignez de Castro, 260-
278.*
- XI. *Nouvelles Litteraires, 278-320.*

X

ERRA-

É R R A T A.

- Page 26. ligne 7. la *lisex* fa.
 Pag. 30. lign. 27. avoit *lis*. n'avoit point.
 Pag. 33. lign. 1. Toncreil *lis*. Tourreil.
 Ibid. lign. 3. à *lis*. de
 Pag. 101. ligne 25. Se *lis*. de.
 Pag. 104. ligne 12. quize *lis*. quinze.
 Pag. 107. ligne 16 intitulé *lis*. intitulé
 Pag. 108. ligne 5. demi-Pelagiens. *lis*. Semi Pelagiens.
 Pag. 120. ligne 14. Espagne *lis*. Espagne.
 Pag. 147. lign. 29. Belles, *lis*. Bestes.
 Pag. 148. lign. 24. 2 *lis*. 4.
 Pag. 156. lign. 13. Acoution, *lis*. Rendion.
 Pag. 167. lign. 4. aye, *lis*. ait.
 Pag. 172. lign. 16. un peuloin, *lis*. un peu plus loin
 Pag. 177. lign. 23. des Archires, *lis*. d'Archires.
 Pag. 178. lign. 20. après *divise*, mettez un point.
 Ibid. lign. 26. après *depuis*, mettez une virgule
 P. 182. lign. 12. se donner garde, *lis*. se donner de garde.
 Pag. 184. lign. 14. effacez que
 Pag. 185. lign. 9. après *Peuples*, ajoutez, qui.
 Pag. 191. lign. 26. des vûes & des, *lis*. de vûes & de
 Pag. 197. lign. 14. reçus, *lis*. reçu.
 Pag. 203. lig. 22. qu'il, *lis*. à
 Pag. 241. lign. 5. dans *lis*. en.
 Pag. 255. lign. 3. la fondation.
 Pag. 272. lign. 25. Avrillion. *lis*. Avrillon.
 Pag. 284. lign. 18. M. Grenan, *lis*. quelque nouveau *lis*.
 Pag. 286. lign. 9. conscience, *lis*. Science
 Pag. 304. lign. 22. Dageffon, *lis*. Dageffon;



